



**THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS**

**LIBRARY
O54
REB
v.13**



REVUE D'ALSACE.

COLMAR, Imprimerie et Lithographie de CAMILLE DECKER.

REVUE D'ALSACE.

DEUXIÈME SÉRIE.

TROISIÈME ANNÉE.



COLMAR,

AU BUREAU, RUE DES MARCHANDS, N° 8.

1862.

DE LA

DÉCENTRALISATION INTELLECTUELLE

EN FRANCE.

Si vous causez de son pays avec un allemand qui soit en veine de confiance, il vous dira volontiers qu'une chose manque à l'Allemagne, c'est un Paris. Et beaucoup de Français, s'ils descendaient au fond de leur pensée secrète, vous confessaient qu'il y a quelque chose de trop en France, c'est Paris.

Depuis les Girondins, il s'est fait bien des plaintes contre Paris.

« Paris mange la France, et la tyrannise. Il tire à lui toutes les forces vives du pays, et dicte ses volontés à la province soumise, qui ne peut que courber la tête quand il a parlé, et reconnaître humblement, après coup, les gouvernements qu'il improvise à ses heures de caprice. »

C'est là ce que l'on entend tous les jours, et par une raison bien simple, c'est que c'est vrai.

Il est facile de concevoir qu'un pareil état de choses pèse lourdement aux vieilles cités, qui ont été autrefois des centres, et qui ne sont plus que des points perdus dans la circonférence. L'Alsace entre toutes les anciennes provinces, l'Alsace arrivée l'une des dernières, et qui se sent encore un pays à part, derrière ses montagnes, l'Alsace est tourmentée peut-être plus que toute autre par ce besoin de décentralisation, qui fait en ce moment son tour de France; besoin légitime, qui doit finir par trouver satisfaction, mais qui ne me paraît pas sur le bon chemin, quand il se traduit par des jalousies et des récriminations contre Paris.

Je voudrais essayer d'indiquer une autre voie, plus large et plus féconde.

Il n'est question, c'est entendu, que de la décentralisation intellectuelle, l'autre n'étant pas ici de notre compétence; mais la première suffirait déjà, en attendant mieux, et si elle était une fois réalisée, le reste suivrait de lui-même, comme une conséquence obligée.

Dans l'état actuel des choses, prêcher des croisades contre Paris, c'est tout simplement conspirer contre la vie nationale; je parle de la vie de l'intelligence, puisqu'elle s'est concentrée là, et qu'on l'attaque dans sa place de refuge, c'est positivement le mot. L'Allemagne aurait demain son Paris que Dresde, Munich, Stuttgart, Heidelberg et tant d'autres villes, grandes et petites, resteraient encore des centres intellectuels, vivant de leur vie propre, et faisant rayonner autour d'eux leur pensée. Pourquoi? C'est qu'il y a là des hommes qui savent et qui pensent, qui parlent et qui écrivent, qui sont groupés autour d'institutions sérieuses, et qui par les associations, par les livres, par les journaux, sont en rapports continuels entre eux, d'un bout de l'Allemagne à l'autre. On ne centralise pas l'intelligence quand elle trouve à vivre partout. Que demain Paris cesse d'être ce qu'il est, que restera-t-il à la France pour tenir son rang dans le monde? Où se réfugieront les intelligences pressées de vivre et de grandir, et d'arriver aux places d'honneur qu'on peut conquérir par le travail et le talent?

La province se plaint que tous ses hommes de mérite s'envolent vers Paris, sitôt qu'ils sentent les ailes leur pousser. Se demande-t-elle bien pourquoi? Quelqu'un a-t-il jamais rencontré des racolours envoyés par les Parisiens pour aller faire à travers les départements des razzias de leurs grands hommes? Hélas! s'ils osaient, les pauvres Parisiens, ils s'entoureraient plutôt d'un cordon sanitaire pour empêcher les autres d'entrer. Ils s'étouffent tous là dedans. Beaucoup y meurent de faim, et foulent triomphalement l'asphalte des boulevards d'un pied qui n'est pas toujours complètement chaussé. Ils ne veulent pourtant s'en aller à aucun prix; et après quelques années de cette vie de misères, où le pain de chaque jour est un problème sans cesse renaissant, c'est pour eux le chemin de l'exil que celui qui les ramène devant la nappe toujours mise dans la maison qui les a vus naître. Que voulez-vous? l'homme ne vit pas seulement de pain.

Donc, ce n'est pas Paris qui est coupable de ces désertions dont la

province se dit victime. Il n'appelle personne, et son hospitalité le plus souvent n'a rien d'engageant. Il serait même facile, bien loin d'être dépeuplé par lui, de lui enlever une bonne partie de ce personnel qui l'encombre, qu'on a l'air de lui envier, et dont on serait bien embarrassé présentement, s'il vous prenait au mot. Il suffirait de ne pas lui laisser le monopole de la vie intellectuelle.

On a beau dire, les éléments ne manquent nulle part. Ce sont les plus ardents qui vont à Paris, ce ne sont pas toujours les plus forts. Seulement ceux qui partent sont entraînés là-bas dans le tourbillon de l'activité générale, et ceux qui restent s'endorment la plupart du temps, faute d'occasion. Là est tout le secret de la prépondérance exorbitante de Paris, et si l'on veut la faire cesser, c'est là qu'il faut aller la combattre.

« Réveillez-vous, belle endormie, pourrait-on dire à la province ; parlez, agissez. Cela vous déplaît que la poste vous apporte vos opinions toutes faites. Eh bien ! faites-les vous-même, et renvoyez-les au besoin au maître d'école dont vous êtes lasse. Il faudra bien qu'il vous écoute quand vous aurez raison. »

Que la province s'affirme, et qu'elle imprime, si elle veut être lue à son tour, après avoir tant lu. Qu'elle se donne des organes à elle, ou mieux, qu'elle prenne plus au sérieux ceux qu'elle a déjà, et qu'elle les rende importants par un concours énergique et réfléchi. Qu'elle fasse aussi ses livres, et ses brochures, puisque la mode y est. Il est vrai que les auteurs n'y trouvent pas actuellement d'éditeurs, vu que des éditeurs n'y trouveraient pas d'auteurs ; et c'est un cercle vicieux dans lequel on pourrait tourner longtemps si l'on ne prend le parti de le briser par un commencement. Mais il faut bien se persuader que c'est seulement ainsi qu'on rétablira l'équilibre, que c'est en agissant résolument sur le centre, et non en s'isolant de lui dans une hostilité jalouse dont il ne s'inquiétera jamais, parce qu'elle est impuissante. Pour décentraliser, en un mot, bien loin de restreindre les rapports avec le centre, il faut les multiplier au contraire, en les rendant actifs, de passifs qu'ils ont été jusqu'à présent. Paris restera toujours, à quoi bon se le dissimuler ? le grand marché intellectuel du pays ; mais il n'y a pas que des acheteurs qui aillent à un marché, il y a aussi des vendeurs. Seulement pour vendre, il faut avoir produit.

L'Alsace a sa part d'action toute tracée dans cette campagne de la

province non pas contre Paris, mais sur Paris. Française par le cœur, Allemande par le reste, elle est le trait d'union indiqué entre ces deux grandes races, qui marchent aux premiers rangs de la civilisation moderne, et qui se regardent de travers par dessus leur fleuve, parce qu'elles ne se connaissent pas bien. C'est à l'Alsace, qui les voit de plus près, à faire connaître à la France les immenses progrès réalisés depuis trente ans de l'autre côté du Rhin, progrès qui nous laissent littéralement en arrière, pendant que nous continuons innocemment à nous croire les fils aînés du progrès, et que nous ferions bien d'étudier pour en tirer parti. Sur ce terrain elle peut parler avec autorité, et faire la leçon aux Parisiens qui lui en seront reconnaissants. D'autre part sa parole fera également autorité, et plus que celle de Paris, sur ses anciens frères allemands, et il y a là aussi une cause à plaider dont elle peut, mieux que les autres se faire l'avocat. Ils ont oublié ce qu'ils nous doivent, les ingrats, et sous le prétexte que nos révolutions ont l'air d'avorter, ils en profitent chez eux, sans nous en savoir gré. Ils se figurent à l'heure qu'il est, Dieu me pardonne, que nous sommes ici des espèces d'esclaves, marchant au son du tambour, et que nous pourrions devenir un jour les ennemis de leur liberté, nous, les pères de la liberté sur le continent. C'est aux plumes alsaciennes qu'il appartient de les détromper, et nulles ne sauraient le faire mieux qu'elles.

Et à ce sujet, il faut aborder carrément une question délicate, qui se dresse d'elle-même en avant de cette émancipation intellectuelle dont il s'agit pour la province.

« L'intelligence, dira-t-on, n'est pas libre en France; la presse est enchaînée, et à quoi bon se remuer pour ne pas avancer? »

C'est une objection de peureux, pour ne pas dire de paresseux. Il est convenu, c'est vrai, dans ce pays, et c'est le peuple lui-même qui l'a décidé par son vote, qu'on laissera le gouvernement tranquille, et qu'il aura le pouvoir de se débarrasser de toute opposition qui deviendrait inquiétante. Mais n'y a-t-il, bon Dieu! que le gouvernement dont on puisse s'occuper au monde? Ne reste-t-il pas un champ assez vaste à la pensée humaine, quand on aura cessé de taquiner M. le Préfet? Je regrette moi-même, en ce moment, que les règlements actuels de la presse me forcent ici à côtoyer seulement cette face de la question, dont la pente glisse à la politique. Mais on peut respecter l'ordre établi, avec la sanction nationale, dans son pays, sans se sentir esclave; et l'in-

telligence a trop de place au ciel, et sur la terre, pour qu'on puisse la dire enchaînée parce qu'il lui sera défendu de s'abattre sur le gouvernement. En fait de production intellectuelle, il reste encore, à côté de cela, une marge plus que suffisante aux esprits qui voudront travailler, et des sujets plus importants à traiter, on peut le dire hardiment, que les séances du Corps législatif. Pour ceux qui ont été eux-mêmes gouvernement, je sais qu'il est difficile de s'occuper d'autre chose, parce que l'important pour eux c'est de l'être encore une fois; mais il y a assez de gens en France qui n'ont pas passé par là, et l'on peut les appeler sans crainte à faire acte d'intelligence, même avec les lois qui nous régissent. Sans compter que même en descendant sur le terrain politique, et il touche à tout, j'en conviens, cet article même en est une preuve, je ne m'aperçois pas, à lire tout ce qui se publie, voire tout ce qui se dit en chaire depuis un an, que nous soyons tellement enchaînés, et je ne changerais pas volontiers ce régime-là pour celui de l'Inquisition.

Mais revenons au rôle international auquel l'Alsace semble prédestinée. Cet échange de relations intellectuelles entre deux pays qui ont tout à gagner à se mieux connaître mutuellement, a été commencé déjà courageusement, en grande partie par des Alsaciens, dans la *Revue germanique*. Mais ce sont des Alsaciens de Paris qui en ont pris l'initiative, parce qu'il n'y a d'initiative que là, et c'était à Strasbourg, pour bien faire, qu'il fallait fonder la *Revue germanique*. Là était sa véritable place. C'était de là qu'elle devait aller à Paris. Et cette œuvre collective ne prendra sa valeur réelle que quand elle sera escortée de nombreux travaux individuels, témoignant de l'intérêt général qui devrait s'attacher en Alsace à la mission que ses fondateurs se sont donnée.

Ce n'est pas assez d'une *Revue*, ni même de deux, en y comprenant celle-ci, pour le travail intellectuel d'une province; ce n'est pas avec cela qu'elle pourrait se vanter, si l'on veut parler décentralisation, d'avoir fourni son contingent au recrutement littéraire du pays. Nous sommes ici, entre Strasbourg et Bâle, dans le berceau même de l'imprimerie, et quand je pense qu'en Amérique, sur cette terre qui n'existait pas pour l'Europe quand Gutenberg a mis sous presse sa première Bible, quand je pense que là, les pionniers du désert ne fondent pas une bourgade, avec dix maisons en bois, sans que l'une d'elles n'ait son imprimerie, j'avoue que je suis un peu honteux pour l'Alsace du maigre

hommage qu'elle rend dans la pratique à celui qui a sa statue en face la cathédrale de Strasbourg. Allez demander à Decker, le seul imprimeur de Colmar à moi connu, ce qui sort de ses presses en un an !

A Dieu ne plaise que je vienne prêcher ici la morale des *Précieuses Ridicules*, et dire avec Madelon :

• Je m'imagine que le plaisir est grand de se voir imprimer. »

Se voir imprimer, quand on n'avait rien à dire, c'est un sot plaisir. Mais il peut arriver qu'on ait quelque chose à dire, et cela doit arriver pour toutes les têtes qui pensent. Il faut alors mettre sa pensée dehors, si l'on veut qu'il en soit tenu compte ; autrement comment voulez-vous que le genre humain devine ce que vous avez pensé ?

Encore une fois, je le répète, si la province veut être autre chose qu'un satellite de Paris, qu'elle s'affirme et qu'elle imprime. On n'y est pas dans des conditions plus défavorables qu'à Paris pour la production, il s'en faut : le calme d'esprit, la vue des arbres et les longs loisirs compensent, et au-delà, cette excitation fébrile que l'autre donne au cerveau. Quand les maîtres veulent travailler amoureusement une idée, et qu'ils ont ce grand bonheur de pouvoir s'échapper, ils l'emportent au grand air, et vont se cacher dans un coin de cette province qui se croit stérile, quand on y a écrit, dans ce siècle-ci, plus des trois-quarts des chefs-d'œuvre de la littérature parisienne.

Ainsi donc au lieu de crier à la décentralisation, et de la regarder venir, faites-la vous-mêmes : ce n'est pas le meilleur moyen, c'est le seul. Et n'attendez pas, pour commencer, qu'un décret vienne proclamer la liberté absolue de l'intelligence. Avant l'affranchissement par décret, n'y en a-t-il pas un autre dont vous seuls pouvez être les artisans ?

Voyez les Allemands, puisque nous parlions d'eux tout à l'heure ! Ils n'ont pas toujours eu cette liberté politique dont ils sont si fiers vis-à-vis de nous, maintenant que nous avons enrayé. Croyez-vous qu'ils se soient croisé les bras, et qu'ils n'aient rien dit, ne pouvant tout dire ? Ils ont travaillé ; ils ont produit. Dans l'art, dans la science, dans l'histoire, dans la philosophie, ils ont fouillé toutes les grandes questions qui planent au dessus des coups d'épingle de la politique. Ils ont fait descendre dans les couches inférieures de la population des flots de connaissances, qui feraient monter le rouge au front d'un Français, s'il

voulait essayer la comparaison. Quand le jour est arrivé, voilà un peuple qui s'est trouvé prêt, qui avait la vie partout, et auquel il ne reste plus aujourd'hui qu'à la centraliser.

Nous autres, qui voulons décentraliser maintenant, revenons à leur commencement. Résignons-nous à ouvrir pour notre compte, chacun chez nous, le sillon qu'ils ont si laborieusement creusé, et rappelons la vie aux extrémités par le seul procédé qui soit décisif, en vivant. S'il en coûte trop à notre paresse, ayons au moins le bon esprit de nous taire. Il n'a pas le droit de réclamer contre son peu d'importance celui qui a écrit au-dessus de sa porte :

ICI L'ON DORT.

JEAN MACÉ.

HYMNOLOGIE ALSACIENNE.

Mon cher Directeur ,

Je ne puis supporter plus longtemps les remords de conscience que me cause l'apparition de chaque numéro de la *Revue*. Il me tarde de répondre à tant d'aimables sollicitations , d'accomplir enfin des promesses tant de fois réitérées et je suis jaloux de lire encore mon nom au milieu de tant d'autres noms illustres ou amis , inscrits au verso de votre couverture. Je reprends donc aujourd'hui mes anciennes habitudes de bibliographe et de critique et je me dispose à parler à vos lecteurs successivement de deux ouvrages dont la *Revue* aurait dû s'occuper depuis longtemps à titre de productions littéraires d'Alsace ; ce seront deux chapitres de « paralipomènes. »

M. le pasteur Rittelmeyer , aujourd'hui à Grafenstaden , a trouvé dans son ancienne cure (Mühlbach près Munster) le loisir de s'occuper d'une branche des études théologiques fort cultivée en Allemagne et assez négligée chez nous ¹. Un des charmes de la carrière pastorale consiste précisément dans ces heures nombreuses qu'elle laisse à votre disposition pour continuer à enrichir votre esprit des trésors de la science , et aucune autre étude , peut-être , n'est aussi bien en mesure que celle de la théologie de vous offrir dans ce but les ressources les plus variées.

Le domaine de la théologie est un vaste jardin , réunissant dans son immense enclos les plantations les plus diverses , qui cependant se groupent dans une merveilleuse harmonie. Ces allées à perte de vue , plantées d'arbres séculaires , ces sentiers aux mille détours tantôt serpentant à ciel ouvert , tantôt se glissant sous l'ombre d'un branchage touffu , c'est la théologie historique. Ces sombres et frais bosquets où vos pas s'égarent pour se retrouver toujours , où votre âme est saisie de

¹ *Die evangelischen Kirchenliederdichter des Elsasses* , von J. B. RITTELMAYER , Pfarrer. — Iéna , 1855 , 85 pages in-8°.

respect et où votre imagination s'élance vers l'inconnu, c'est la théologie dogmatique ; ce tapis vert qui repose la vue et calme les émotions, c'est la théologie morale. Au centre du jardin vous apercevez un arbre magnifique, couvert d'un beau feuillage, élevant sa cime jusqu'aux nues, et dont, au dire de Luther, on ne s'approche jamais sans voir tomber entre ses mains, des branches les plus vigoureuses, comme des rameaux les plus tendres, une riche moisson de fruits dorés et savoureux : c'est l'Evangile, l'arbre de la liberté, l'arbre de la vie du genre humain.

Mais nous voici en face d'un parterre d'une richesse et d'une splendeur incomparables. Des milliers de fleurs, variées à l'infini, étalent au soleil leurs corolles diaprées et font monter dans l'air des parfums d'une suavité merveilleuse. Cueillez-en quelques-unes, portez-y la loupe ; au fond de chaque calice, vos yeux étonnés et ravis découvriront la forme d'un cœur humain. Voyez ces reflets lustrés et veloutés : ce sont les sentiments les plus intimes et les plus divers de ce cœur où la grandeur et la misère se coudoient ; admirez ces contours délicats : l'expérience de la bonté ou de la sévérité divine les a tracés ; contemplez ces teintes chaudes et ces ombres noires : c'est l'allégresse de la foi ou l'angoisse du remords qui ont tenu le pinceau. Nous avons reconnu la poésie sacrée et ce parterre porte le nom d'*hymnologie chrétienne* ¹.

La poésie est la sœur de la religion, on l'a dit mille fois. Sœur jumelle ou sœur cadette, peu importe, mais sœur légitime, de père et de mère, née de cette union mystérieuse et étroite, qui date de la création du monde, entre Dieu et sa chaste épouse, sa bien aimée, sa colombe, l'âme humaine. Dans toute religion qui s'élève au-dessus d'un cérémonial uniforme, où la parole exerce un empire vivifiant, cette élue du Père exhale son amour en cantiques brûlant d'une sainte flamme. Dans la religion du Verbe, où, après un long et douloureux divorce, l'âme célèbre de nouveau ses fiançailles, cette fois éternelles, avec son céleste époux, un doux et puissant concert s'élève, sans interruption, vers le ciel, le vrai domicile conjugal. La poésie appelle à son aide la musique, cette autre fille de Dieu ; se donnant la main et mariant leurs voix, les deux créatures célestes remplissent du charme de leur aimable présence l'austère sanctuaire de l'Eglise. A aucune époque de l'histoire de l'Eglise ces chants n'ont cessé. Pliny, le jeune, savait que les chrétiens « se réu-

¹ Ce qui précède montre que nous entendons par ce terme non point toute espèce de poésie religieuse, mais celle qui est destinée au culte public.

nissaient à certains jours, au lever du soleil pour chanter des hymnes à Christ, comme à un Dieu. » Les hérésiarques cherchaient à faire pénétrer par leurs cantiques leurs convictions particulières dans le cœur des fidèles et les orthodoxes n'eurent garde de négliger un moyen si efficace pour conserver la doctrine officielle. On parle de 14,000 cantiques composés par Ephrem le Syrien et ses amis au 4^e siècle; les Pères grecs excellèrent dans la poésie sacrée et dans l'Eglise d'Occident au chant ambrosien succéda le chant grégorien. On connaît les précieux joyaux que le moyen-âge nous a légués en fait d'hymnes latins; au milieu de l'invasion de la scolastique dans le dogme et jusque dans la poésie, la piété chrétienne a su trouver des accents d'une profondeur et d'une fraîcheur incroyables; le même fait se reproduira plus tard dans l'Eglise protestante.

Quelle que soit l'idée qu'on se forme de la valeur de la Réforme du seizième siècle, sur le terrain du dogme et de l'Eglise, le fait suivant est incontestable et doit être avoué par les plus ardents adversaires : c'est que la vie religieuse, concentrée au moyen-âge chez un petit nombre d'élus, a pénétré dans les masses depuis cet événement si fécond en conséquences; l'Evangile est redevenu le levain qui pénètre toute la pâte; à ce titre, si ce n'est à aucun autre, l'Eglise catholique elle-même a sûrement gagné à la Réforme. Or, nous l'avons dit, l'âme religieuse ne peut faire autrement que de chanter :

• Je chantais, mes amis, comme l'homme respire,
Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
Comme l'eau murmure en coulant. »

Tel est le poète, telle est l'Eglise. La Réforme ne put manquer d'engendrer une « nuée de témoins » dont les voix célébrèrent à l'envi les nouvelles richesses du cœur. De plus, les besoins du culte en langue nationale exigeaient impérieusement des cantiques dans la même langue; on pourrait citer tel hymne de la Réforme qui, entonné avec enthousiasme dans les églises, entraînait les ennemis même à se réunir aux néophytes¹. Enfin l'Allemagne n'est-elle pas la terre classique du chant? Un de ses

¹ *Es ist das Heil uns kommen her
Aus lauter Gnad und Güten;
Die Werke helfen nimmermehr,
Sie mögen nicht behüten,*

poètes les plus populaires n'a-t-il pas défini les limites de la patrie allemande :

« *So weit die deutsche Zunge klingt
Und Gott im Himmel Lieder singt.* »

Tout le monde chante sur les bords du Rhin, de l'Elbe et du Danube ; quelques unes des plus belles mélodies qui retentissent aujourd'hui sous les voûtes des vieilles basiliques de ce beau pays sont empruntées au chant populaire, au répertoire des anciens compagnons des métiers — une entre autres pour laquelle Mozart aurait donné volontiers son plus bel opéra, le suave et mélancolique air de ce cantique du soir : « *Nun ruhen alle Wälder* » — est un chant d'adieu à la cité d'Innsbruck, usité, avant la Réforme, dans le compagnonage allemand.

Luther lui-même, on le sait, fut poète, et poète distingué. A partir de lui, le nom de légion convient à la troupe des auteurs de cantiques spirituels. On a compté jusqu'à 80,000 pièces ; elles ne sont pas toutes évidemment, de même valeur, ni même d'une valeur quelconque ; un savant moderne, dont le nom a eu quelque retentissement dans ces derniers temps, Bunsen, l'ancien diplomate, le théologien amateur, affirme néanmoins en avoir lu 20,000 parmi lesquelles le choix était possible pour faire un livre de cantiques destiné au culte. En dressant l'inventaire de ces richesses, on reconnaît facilement plusieurs périodes fortement caractérisées par lesquelles se poursuit le développement de cette branche de la poésie allemande. Il y a d'abord, pour ne peindre qu'à grands traits, la période orthodoxe où l'on chante de préférence ce qu'on appelle en Allemagne, le *côté objectif* de la foi, savoir la grandeur et la miséricorde de Dieu. Encore ici, au milieu d'un scolasticisme desséchant, c'est la poésie qui est devenue l'asile de la religion du cœur ; les malheurs de la guerre de trente ans, du reste, étaient de nature à entretenir le feu sacré. Le *Meistergesang*, d'un autre côté, enchaînait alors la poésie dans ses formes comme le dogmatisme enfermait la pensée dans

*Der Glaub sieht Jesum Christum an,
Der hat genug für uns gethan,
Er ist der Mittler worden.*

(PAUL SPERATUS, réformateur de la Prusse.)

Ce cantique n'est pas des meilleurs quant à l'élan poétique, mais il renferme les croyances fondamentales de la Réforme.

ses formules ; plusieurs de nos poètes furent membres de la corporation , mais l'esprit de Dieu , qui est l'esprit d'affranchissement , les porta en avant de leurs contemporains. Plus tard , inauguré vers 1575 par notre compatriote Spener, de Ribeauvillé, le mouvement piétiste porte la poésie comme le culte chrétien en général vers les mystères de la vie intime ; le *subjectivisme* prédomine , c'est l'âme qui se replie sur elle-même pour contempler sa misère et sa félicité ; la tendance morave , quoiqu'un peu différente, continue ces traditions. Puis dans une période de décadence , à partir de 1750, le raisonnement s'empare de la prépondérance qui n'appartient légitimement qu'au cœur et à l'imagination ; on disserte sur la morale en vers bien tournés ; les lois de la grammaire , scrupuleusement observées, contiennent les élans, parfois incorrects , du sentiment religieux , et les anciens cantiques sont remaniés en conformité du goût régnant. Enfin , au temps actuel , époque de confusion s'il en fut , où fermentent les éléments les plus hétérogènes en religion comme en toute chose , où s'agitent les esprits les plus excentriques à côté des plus ordinaires , tous les différents styles se retrouvent en hymnologie.

Au milieu de ce concert universel qui se prolonge à travers trois siècles , quelle a été la part de l'Alsace , province allemande pendant la moitié de cette période quant à la situation politique , et jusque dans ces derniers temps quant aux habitudes de mœurs et de langage ? Répondre à cette question , d'une manière savante , telle est la tâche que s'est proposée M. le pasteur Rittelmeyer. Il l'a accomplie avec tant de bonheur qu'il s'est placé du premier coup parmi les hymnologues les plus estimés de l'Allemagne et que sa brochure obtient tous les jours les honneurs de citations nombreuses dans des ouvrages d'une étendue plus considérable.

L'auteur adopte pour l'histoire de l'hymnologie alsacienne la même division que nous avons proposée plus haut pour l'histoire du genre en général ; seulement la première période , celle du chant d'église orthodoxe , se trouve très-naturellement coupée en deux , en vertu d'un fait de l'histoire locale. On sait que les réformateurs de notre province se rattachaient aux réformateurs suisses plutôt qu'à ceux de l'Allemagne et que le luthéranisme ne prévalut chez nous que vers le milieu du seizième siècle , par les efforts de deux vigoureux champions de ce système , *Marbach* et *Pappus* , qui se succédèrent dans la présidence du convent

ecclésiastique de Strasbourg. L'auteur avait donc à constater une époque réformée et une époque luthérienne. Mais avant même d'aborder le cantique protestant, il rappelle nos poètes allemands du moyen-âge ; parmi eux figurent trois noms célèbres : c'est d'abord le bénédictin *Oufried*, de Wissembourg, du 9^m siècle, dont l'harmonie des quatre évangiles était destinée au chant d'église et imitée jusqu'à un certain point des hymnes latins. C'est ensuite, au 13^m siècle, *Gottfried* de Strasbourg, dont on ne connaît pas la vie, l'auteur de *Tristan et Isolde* ; il a composé un hymne à Christ et à Marie, remanié en langage moderne par l'illustre Tieck. C'est enfin *Jean Tauler*, le dominicain de Strasbourg, (couvent de l'église dite aujourd'hui du Temple-Neuf,) le profond mystique, le prédicateur populaire, dont la date de la mort, arrivée en 1361, a été rappelée naguère du haut d'un certain nombre de chaires catholiques et protestantes. On lui attribue, sans certitude absolue toutefois, une demi-douzaine de cantiques allemands. — Un poète plus fécond porte le nom de *Henri de Laufenberg* (mort au couvent de Saint-Jean, *im grünen Warth*, dans la dernière moitié du 15^e siècle) ; il doit être l'auteur de près de 50 hymnes.

En fait de cantiques protestants alsaciens, nous ne connaissons guère, jusque dans ces derniers temps, que le *Te Deum* ou trisagion de Pfeffel, l'illustre aveugle de Colmar auquel sa ville natale vient d'ériger une statue. Encore cette pièce doit-elle son immense popularité peut-être moins à sa propre valeur poétique qu'à la splendide mélodie composée sur elle par Gérold, pasteur à Kolbsheim, laquelle dispose admirablement l'âme des fidèles au commencement du service divin, ou entretient ces dispositions à l'issue du temple. Nous faisons le lecteur juge du mérite de la poésie en la transcrivant :

*Jehovah, Jehovah, Jehovah,
Deinem Namen
Sei Ehre, Macht und Ruhm.
Amen, amen !
Bis einst der Tempel dieser Welt
Auf dein Wort in Staub zerfällt,
Soll in unsern Hallen
Das Heilig, Heilig, Heilig erschallen.
Halleluia, Halleluia.*

M. Rittelmeyer connaît les noms, la vie et les ouvrages de plus de soixante poètes, sans les contemporains ; cette richesse est d'autant

plus remarquable que les prédécesseurs n'avaient fourni que des indications assez incomplètes, parmi lesquelles celles de Philippe Wackernagel (*Deutsches Kirchenlied*) sont les plus importantes. Suivons l'auteur en abrégé et en choisissant.

Les premières productions de la poésie sacrée protestante, en Alsace comme en beaucoup d'autres localités, sont des paraphrases de psaumes; on sait que l'Eglise réformée n'admettait point d'autres cantiques au commencement de son existence; *Wolfgang Dachstein*, organiste à la cathédrale d'abord, puis à Saint-Thomas, en a composé trois dont l'un a conquis une place honorable dans presque tous les anciens recueils de cantiques allemands; c'est le 137°¹.

*An Wasser flüssen Babylon
Da sassn wir mit Schniersen;
Als wir gedachten an Zion
Da weinten wir von Hersen.*

La mélodie composée également par le poète est une des plus belles qui existent; elle a survécu en Alsace aux paroles et s'y chante encore aujourd'hui, adaptée à quelques hymnes plus modernes.

Parmi ceux qui figurent au premier rang des réformateurs strasbourgeois, *Wolfgang Köpffel*, dit *Capiton*, paraît avoir été le seul poète. Encore ne connaît-on de lui que trois pièces dont une seule a fait son chemin dans les recueils alsaciens jusqu'en 1790. C'est un cantique de circonstance, comme le fameux cantique de Luther, mais beaucoup inférieur sous le rapport de l'énergie comme sous celui de l'imagination.

*Gieb Fried zu unsrer Zeit, o Herr!
Gross Noth ist jetzt vorhanden.
Der Feind begehrt nichts anders mehr
Denn dass er bring' zu Schanden
Den Namen Christ
Und dämpf mit List
Wahr'n Gottesdienst auf Erden.
Solchen erhalt
Durch dein Gewalt!
Du hilfst allein in G'standen.*

Léon Jud n'appartient à l'Alsace que par son origine; son activité

¹ Le défaut d'espace nous empêche de transcrire les cantiques en entier; on les trouvera dans le recueil de Strasbourg qui a précédé celui de 1790 et qui a eu plusieurs éditions.

réformatrice s'exerça à Zurich, auprès de son ami Zwingli. Il naquit à Guémar et occupa pendant quelque temps, avant la Réforme, la cure de Saint-Hippolyte. M. Rittelmeyer cite la première ligne de chacun des quatre cantiques qu'il a composés; on peut les trouver en entier dans Wackernagel. Citons après lui deux amis de Butzer qui combattirent vaillamment l'*Interim* et furent plus tard les victimes de l'avènement du luthéranisme. Ce sont *Jean Englisch (Anglicus)*, de Bouxwiller, et *Conrad Huber*, de Dergzabern. Ce dernier est l'auteur présumé du cantique suivant en usage encore aujourd'hui :

*Allein zu dir, Herr Jesu Christ,
Mein Hoffnung steht auf Erden.
Ich weiss dass du mein Heiland bist,
Kein Trost mag mir sonst werden.
Kein Menschen Kind wurd je gebohrn
Und auch kein Engel auserkohrn
Der mir aus Nothen helfen kann.
Dich ruf ich an
Zu dem ich will Vertrauen han.*

Mais d'autres savants en réclament la propriété pour Jean Schneesing (né à Francfort, pasteur à Gotha, dit Chiomusos). Nous ne citerons plus de cette première série (réformée) que le nom de Wolfgang *Meusslin* ou *Musculus*, Lorrain de naissance, mais Alsacien d'éducation, dont la vie fut très-agitée; il a composé entre autres un cantique du soir qui contient quelques beaux passages :

« *Christe der du bist Tag und Licht,* »

A côté de *Jean Fischart*, l'imitateur de Rabelais, l'Homère de l'Odyssée des Zurichois (*das glückhafte Schiff*), la seconde moitié de la première nous apporte le nom de *Martin Schalling*, né à Strasbourg, mort pasteur en Bavière, connu dans toute l'Allemagne par la délicieuse prière dont voici la première strophe :

*Herzlich ' lieb hab' ich dich, o Herr !
Ich bitt', woll' st sein von mir nicht fern*

' Le trochée remplace ici l'iambe dans le premier pied; la même faute de prosodie et d'autres semblables sont malheureusement alors très-communes chez les meilleurs poètes. Un léger changement aurait suffi presque toujours pour les faire disparaître; on n'aurait eu qu'à dire ici : *Van Herzen lieb' ich dich, o Herr*. La rime également est très-défectueuse. On sacrifiait la forme au fond, ce fut un tort; mais il vint une époque où l'on immolait, en corrigeant, la pensée au profit de la forme, ce qui est cent fois pis.

*Mit deiner Hilf und Gnade.
 Die ganze Welt erfreut mich nicht,
 Nach Himml und Erde frag' ich nicht,
 Wann ich nur dich kann haben.
 Und wenn mir gleich mein Herz zerbricht
 Bist du doch meine Zuversicht,
 Mein Theil und meines Lebens Trost,
 Der mich durch sein Blut hat erlöst.
 Herr Jesu Christ, mein Gott und Herr,
 Mein Gott und Herr,
 In Schanden lass mich nimmermehr !*

M. Rittelmeyer remarque avec raison que des hymnes portant ce caractère d'épanchement intime font la transition à la seconde période, dont le coryphée est *Spener*, non seulement en Alsace, mais dans le mouvement hymnologique en général. Les productions de cette époque sont rares chez nous, où les autorités ecclésiastiques orthodoxes furent animées d'une répugnance poussée jusqu'au fanatisme contre les écoles de *Spener* et de *Zinzendorf*.

Ce n'est point, cependant, le chef de la première de ces écoles qui brille au premier rang parmi les poètes. Nous le passons sous silence pour arriver à *Jean-Frédéric Ruopp* (Rupp), pasteur à Goxwiller, destitué pour motif de piétisme, mort professeur à Halle. Voici son chef-d'œuvre :

*Erneu're mich, o ew'ges Licht
 Und lass von deinem Angesicht
 Mein Herz und Seel' mit deinem Schein
 Erleuchtet und erfüllt sein, etc.*

Les autres auteurs ne méritent point l'honneur de la citation.

La troisième période nous ramène à *Pfeffel* par lequel nous avons débuté. Outre le cantique cité plus haut, M. Rittelmeyer en connaît de lui deux autres ; le recueil de Strasbourg publié récemment (1850) ne les contient pas, mais il accorde une place à un quatrième, qui est une paraphrase en deux strophes de l'oraison dominicale. — *Geoffroy-Jacques Schaller*, pasteur à Pfaffenhofen, 1834, dont deux fils exercent à l'heure qu'il est, avec distinction, le ministère sacré parmi nous, a composé un certain nombre de cantiques qui n'ont pas été acceptés par nos recueils ; il en est de même de *Stuber* et d'*Oberlin*, les deux apôtres du Ban-de-la-Roche ; ceux de *Gumbs*, pasteur à Sainte-Aurélie de Strasbourg, se trouvent dans le recueil de Brème où l'auteur a passé

une partie de sa vie ; l'un d'eux recommande — la vaccine. — Un autre, destiné à la consécration des cloches a pour auteur *Gapp*, en son vivant pasteur à Paris, originaire de Heiligenstein. — Le célèbre *Haffner* a retravaillé une pièce de Flitner, poète allemand du 17^{me} siècle, commençant par ces paroles : « *Ach was soll ich Sünder machen ?* »

Le travail de M. Rittelmeyer ne comprend point, nous l'avons dit, les poètes contemporains. Nous devons nous imposer la même réserve que lui, tout en faisant observer que le nouveau recueil de Strasbourg contient quelques unes de leurs productions qui sont d'une incontestable valeur. Les recueils futurs auront sans doute égard à d'autres poètes encore, tels que *Bentz*, *Adolphe Stæber* et *Weyermüller*. Il en est de même d'un poète plus ancien qui ne pouvait figurer dans le travail de notre ami. En 1858, M. Stähelin, pasteur à Bâle, publia sous le patronage de Wilhelm Wackernagel une petite brochure intitulée : *Geistliche Lieder eines elsässischen Zimmermanns aus dem vorigen Jahrhundert, mit einer Biographie des Verfassers*. M. Stähelin en avait reçu le manuscrit de la part d'un petit-fils de cet homme du peuple, pasteur en Alsace, — le nom ne nous a pas été révélé. Jean-Michel *Meckert* naquit à Heiligenstein et y mourut en 1808, âgé de 81 ans, après une vie fort agitée. Il appartient à la nuance de Spener ; ses poésies n'avaient jamais été publiées et ne pouvaient figurer, par conséquent, dans aucun recueil de cantiques ; il y en a quelques unes cependant qui mériteraient cet honneur. Elles sont dignes, moins quant à la forme que quant au fond, d'une place des plus honorables. L'une d'elles se chante sur cette douce mélodie : « *Nun ruhen alle Wälder* » citée plus haut ; nous en donnons ici la première strophe :

*Gott ist mein rechter Vater ,
Sein Geist mein Freund und Rath ,
Und mein Herr Jesus Christ
Der ist mein rechter Bruder ,
Die Erde meine Mutter ,
Nun seht wie hoch mein Adel ist .*

Une ère nouvelle se prépare pour l'Alsace. La langue de nos ancêtres est sur le point de quitter le sanctuaire du foyer domestique ; un peu de temps encore, et elle se retirera également du sanctuaire plus auguste de nos édifices religieux. Notre peuple, incorporé dans la grande famille française, attaché à sa nouvelle patrie par tous les liens du cœur, finira

par fraterniser avec ses aînés dans son langage comme dans ses habitudes et l'allemand ne sera plus cultivé avec sympathie que par le petit nombre des hommes instruits qui comprennent que l'amour du temps présent n'exclut pas le culte d'un passé glorieux et que « l'on est autant de fois homme qu'on parle de langues différentes. » Mais dans de pareilles circonstances, il est peu probable que le riche capital de l'hymnologie allemande continue à porter intérêt chez nous. Aurons-nous une hymnographie protestante française en échange ? Il n'y a rien d'impossible à la réalisation de ce vœu. Le miracle de la Pentecôte se multiplie sans cesse à travers le cours des siècles ; lorsque Dieu nous parle dans l'Evangile, tout homme de cœur croit entendre sa langue maternelle et répond par les mêmes accents.

Et la langue française en particulier n'est-elle pas la langue de Clément-Marot ? Calvin ne compte-t-il pas parmi les restaurateurs de cette langue, comme Luther occupe le premier rang parmi ceux de la langue allemande ? Les temps modernes ont déjà produit au sein du protestantisme français quelques représentants du chant d'église dignes d'être cités comme les précurseurs d'un élan hymnologique remarquable. On nous permettra, à cet égard, pour notre patrie restreinte, une citation que nous aimons à regarder comme prophétique. L'auteur que nous avons en vue ne nous appartient pas, il est vrai, par son origine, mais il est des nôtres par le développement de son esprit et de son cœur. M. Schérer, aujourd'hui rédacteur du *Temps*, à Paris, a étudié et professé la théologie à Strasbourg ; il a quitté plus tard la carrière par suite de circonstances qu'il ne convient pas de raconter ici. Mais voici un chant de sa composition qui restera comme un des plus beaux monuments hymnologiques de toutes les époques, de toutes les langues et de toutes les églises ; l'esprit de Spener y est tout entier ¹ :

Je suis à toi, gloire à ton nom suprême,
O mon Sauveur, je fléchis sous ta loi !
Je suis à toi, je te cherche, je t'aime !
Je suis à toi, je suis à toi !

¹ Ce cantique se trouve dans le recueil intitulé : *Psaumes et cantiques pour servir à l'édification publique et particulière*, publié par M. CH. CUVIER, à Strasbourg, et adopté dans un certain nombre d'églises. L'éditeur lui-même en a composé d'autres ainsi que M. Rossmann, de Colmar, pasteur à Paris.

J'errais, perdu dans les sentiers du doute,
Le vide au cœur et la mort devant moi,
Lorsque tu vins resplendir sur ma route —
Je suis à toi, je suis à toi !

Jadis j'étais sous l'empire du monde,
Mais aujourd'hui Jésus-Christ est mon roi.
Ton joug est doux et ta paix est profonde —
Je suis à toi, je suis à toi !

En te trouvant j'ai trouvé toutes choses
Et ce bonheur m'est venu par la foi,
Sur mon sentier ta main sème les roses —
Je suis à toi, je suis à toi !

Nul ne saurait m'effacer de ton livre,
Nul ne saurait me soustraire à ta loi,
C'est ton regard qui fait mourir et vivre —
Je suis à toi, je suis à toi !

Sur cette terre où tu veux que j'habite,
O mon Sauveur, mon Dieu, je suis à toi !
Et dans le ciel où ta grâce m'invite —
Encore à toi, toujours à toi !

H. KIENLEN, D^r en théologie.

ÉTUDE

SUR LA

DRAMATURGIE DE LESSING.

I.

INTRODUCTION.

Un an après avoir publié le *Laocoon* (1766), Lessing écrivit la *Dramaturgie* (1767-1768).

L'Allemagne n'avait pas alors de théâtre national ; on se bornait à traduire ou à imiter les pièces des théâtres étrangers. Il y avait bien çà et là quelques essais à la fois plus hardis et plus heureux , mais ils étaient rares , et les jeunes auteurs avaient besoin d'encouragements et de conseils. Sans critique , une littérature naissante , au moins à une époque déjà avancée de l'histoire d'un peuple , marche au hasard et risque de s'égarer ou de se consumer en tentatives stériles. Homère portait en lui-même son art poétique ; mais le dix-huitième siècle n'était plus l'âge d'Homère et des créations *primesautières* , en Allemagne moins que partout ailleurs. Ce qu'il fallait donc à ces efforts de quelques jeunes talents , c'était un stimulant et un guide ; il fallait à tout le monde , acteurs et auteurs , et surtout au public lui-même , un homme qui , pénétré des principes de l'art , plein de l'étude des chefs-d'œuvre , examinât à cette double lumière les pièces jouées sur le théâtre de Hambourg.

À côté de ce théâtre qui devait devenir la scène nationale et allemande , un journal , une revue littéraire ne tarda pas à se fonder. Lessing fut appelé à la diriger , et d'une série de cent articles publiés dans l'espace d'une année , à l'occasion de chaque représentation , sortit , selon nous , l'un des meilleurs ouvrages sur l'art dramatique. C'est cet ouvrage que nous nous proposons d'étudier ; mais quel plan suivre pour analyser des

articles de journaux ? Lessing ne suivait d'autre ordre que celui des représentations mêmes ; cet ordre serait défectueux pour nous. Nous allons donc chercher autant que possible dans ces feuilles les principes de l'art dramatique , les rattachant quelquefois aux grands noms qui en provoquaient la discussion , et les classant d'après leur importance. Le plus souvent nous laisserons parler l'auteur lui-même , en traduisant les passages que nous citerons ; car il nous a été impossible de trouver l'ancienne traduction de Mercier et de Junker (1785). Ni Lessing ni nous n'avons eu l'intention de faire un traité complet et *ex-professo* sur les questions les plus élevées et les plus difficiles de l'art dramatique ; ce n'est pas dans des feuilletons , quelques sérieux qu'ils soient , qu'on expose un art ou une science ; voilà son excuse ; quant à nous , une pareille tâche eût été au-dessus de nos forces.

Du nom de ce titre ; pourquoi Lessing l'a préféré à celui de Didascalies.

Bien des personnes en France trouvent étrange ce titre de *Dramaturgie*. Lessing avait d'abord songé à donner à son journal le nom de *Didascalies* ; mais la plupart des gens ont une idée trop fautive de ce nom , à commencer par le très-savant Casaubon ⁽¹⁾ , qui se figurait qu'Aristote , dans les siennes , eut principalement en vue la rectification de la chronologie , travail en effet bien digne d'un Aristote ! « Dans une dramaturgie l'auteur pouvait mettre ce qu'il voulait ; au lieu que nos Casaubons actuels auraient trop bien su ce que devaient renfermer des didascalies et n'auraient pas trouvé dans les miennes ce qu'ils y cherchaient » (N° 101 , etc.)

II.

IMPORTANCE DU THÉÂTRE.

Et d'abord , que-pense Lessing de l'art dramatique , quelle idée s'en fait-il ?

Il suit entièrement les doctrines d'Aristote , mais en les interprétant

¹ *Animadr. in Athæneum.*

avec une rigueur inconnue jusqu'à lui : il l'avoue hautement à la fin de sa dramaturgie. Les règles d'Aristote, abstraites des chefs-d'œuvre de la scène grecque, lui paraissent quelque chose d'aussi positif, d'aussi absolu que les éléments d'Euclide (101).

Il s'attache en plus d'un endroit à faire ressortir l'utilité du théâtre qui n'était pas, il s'en fallait beaucoup, reconnue de tout le monde ; et les critiques d'alors en étaient bien un peu cause eux-mêmes. Madame Gottsched avouait naïvement qu'elle ne croyait pas que ce fut un grand mérite de traduire ou même de composer une pièce de théâtre, et Lessing a plus d'une fois occasion de montrer que ses œuvres ne se ressentaient que trop d'un pareil aveu. (N° 20).

Le passage où il parle de la Zelmire de Du Belloy est remarquable à plus d'un titre. Avec son arme ordinaire, l'ironie, il fait voir que l'homme a d'autres intérêts que les intérêts matériels, et que le théâtre est autre chose qu'un amusement frivole (N° 18).

Comme il stigmatise l'étrange prévention de certaines gens qui croient que faire des pièces, des comédies surtout, est tout au plus une occupation digne d'un jeune homme, et qu'un esprit arrivé à l'âge mûr, peut et doit se livrer à des travaux plus utiles ? (N° 96.)

Pourtant Lessing, nous le verrons ailleurs, est loin de faire du théâtre d'abord et avant tout une école de morale.

III.

LA TRAGÉDIE ET CORNEILLE. — DÉFINITION DE LA TRAGÉDIE PAR ARISTOTE ;
FAUSSE INTERPRÉTATION DE CORNEILLE. — CARACTÈRE DE RICHARD III.

Nous ne voyons pas qu'on ait joué sur le théâtre de Hambourg aucune pièce autre que des pièces françaises ou allemandes. Cependant Lessing étudie incidemment quelques œuvres dramatiques anglaises, italiennes ou espagnols, toutes les fois que de la comparaison avec elles peut jaillir une nouvelle lumière. Sans parler encore de Shakespeare, nous trouvons chez lui une appréciation d'Addison (17), le représentant et l'imitateur de la régularité française, une étude sur l'Essex de Bank, (54-59 inclusiv), et enfin une analyse très-détaillée de l'Essex d'un poète espagnol inconnu (60-69), à laquelle il ne consacre pas moins de

huit numéros de son journal. Il fut ici le précurseur de Schlegel, en attirant le premier l'attention sur la poésie dramatique de l'Espagne. Loin d'être aveugle pour ses défauts, il sait être juste pour ses beautés.

Il faut bien le dire, la dramaturgie était dirigée principalement contre la tragédie française. Les pièces françaises représentées sur le théâtre de Hambourg étaient en majorité. On jouait Corneille, Voltaire, Molière, Destouches, Regnaud, Marivaux; que d'autres noms pourrions-nous mentionner encore! Chose singulière! Lessing est plein d'éloges pour nos auteurs de second et de troisième ordre; ses attaques ne sont dirigées que contre Corneille et Voltaire; Molière a trouvé grâce devant lui. Quant à Racine, dont on ne jouait alors aucune pièce, il est englobé dans le jugement général porté contre la tragédie française. Toutefois il est moins coupable que Corneille aux yeux de Lessing; il n'a égaré que par ses exemples, au lieu que Corneille a égaré à la fois par ses exemples et par ses théories.

Lessing s'exprime surtout sur l'essence de la tragédie, il la définit et réfute ou essaie de réfuter l'idée que s'en font les Français en général et Corneille en particulier, à propos du Richard III de M. Weiss! (73-83 inclus.) Il blâme ce caractère; il est odieux et n'excite pas les sentiments qu'un caractère tragique devrait exciter. Or, ces sentiments quels sont-ils? Lessing cite la définition qu'Aristote donne de la tragédie et l'interprète avec une rigueur, je dirais presque mathématique, mais aussi avec une connaissance approfondie de cet auteur, ne séparant pas ses ouvrages les uns des autres, expliquant et complétant la Poétique par la Rhétorique. Avant tout il ne veut pas qu'on traduise *φόβος* par terreur. La tragédie ne doit pas exciter la terreur dans le sens de surprise soudaine de la compassion. Il fallait dire *crainte*. Pour lui, ces deux choses, *compassion* et *crainte* sont intimement liées ensemble; elles sortent l'une de l'autre. On ne peut pas les séparer; une œuvre dramatique qui n'exciterait pas la compassion, sans exciter la crainte, ne serait pas une tragédie. Cette crainte est celle qu'un malheur analogue pourrait nous frapper, et pour cela il faut nécessairement que la personne qui l'excite ne soit pas pire que nous.

Corneille, d'après Lessing, n'a compris ni la définition d'Aristote, ni, par suite, sa théorie de la *purgation* des passions; il l'explique par des à-peu-près; le vrai sens du philosophe grec lui échappe; il trouve pour toutes ses exigences des accommodements; il transige avec les plus absolues.

Ainsi : Aristote dit que la tragédie doit exciter la compassion et la crainte. « Oui, dit Corneille, mais il n'est pas nécessaire qu'elle excite les deux. » Lessing, nous venons de le voir, a soutenu tout le contraire.

Quand Aristote dit que « la tragédie doit exciter la compassion et la crainte », Lessing comprend qu'elle doit exciter ces deux mouvements de l'âme par une seule et même personne. Corneille pense autrement : « Si cela se trouve, c'est bien ; mais on peut très-bien aussi se servir de différentes personnes, comme je l'ai fait dans ma *Rodogune*. »

Lessing soutient que le poète tragique, toujours suivant Aristote, en excitant la compassion et la crainte, ne veut pas épurer d'autres passions que ces deux passions elles-mêmes ; Corneille, au contraire, étend cette épuration à toutes les passions.

Nous croyons sans peine que Lessing avait une idée plus nette que Corneille des théories d'Aristote, nous croyons qu'il dit avec raison, comme Schlegel après lui, que Corneille, n'abordant l'étude de la Poétique qu'après avoir déjà fait la plupart de ses pièces, dut trop souvent suggérer à Aristote ses propres idées, et voir chez lui son propre système dramatique ; nous admirons la logique pressante de Lessing, l'habileté avec laquelle il interprète les textes qu'il cite, mais lorsque nous songeons aux manières si diverses dont les mêmes passages ont été interprétés depuis, nous ne pouvons garantir que son explication soit la seule possible. Et si elle ne l'est pas, que deviennent les conclusions capitales qu'il a prétendu en tirer ? Car Lessing, n'admettant d'autre définition de la tragédie que celle d'Aristote, et venant à montrer que Corneille ne l'a point ou l'a mal comprise, et par conséquent mal appliquée, pourra dire avec raison : « Les Français n'ont pas encore de tragédie » ; du moins pas de tragédie comme l'ont conçue les Grecs. Selon lui, la tragédie de ce peuple était calculée pour le plus haut effet dramatique, et, à l'entendre, la tragédie française le laisse froid. Il cite Saint-Evremond et Voltaire qui sont du même avis. Ce n'est pas qu'il ne reconnaisse à nos pièces plus d'un mérite : « Différentes pièces françaises mettent en lumière les malheureuses suites de quelque passion, et l'on peut en tirer beaucoup de bons enseignements relativement à cette passion ; mais je n'en connais pas qui excite la compassion au degré où la tragédie doit et peut l'exciter. Différentes tragédies françaises sont des ouvrages très-fins, dignes de tout éloge, mais ce ne sont pas des tragédies. Les auteurs en sont de fort bons esprits, de bons poètes, seulement pas des poètes tragiques. Corneille, Racine, Crébil-

lon, Voltaire ont peu de ce qui fait des poètes tragiques des Grecs et de Shakespeare » (81).

Il ne nie pas que les Français ne puissent avoir plus tard ce qu'ils n'ont pas encore. « L'Allemagne ne s'est pas encore rendue ridicule par un Bouhours. » Ils ne l'ont pas, parce qu'ils croient l'avoir ; parce qu'ils se sont arrêtés au premier pas que Corneille avait fait faire à leur théâtre au sortir de la barbarie.

A tout cela la réponse nous semble facile ; nous le répétons , tous les critiques n'ont pas compris Aristote et sa *catharsis* de la même manière que l'auteur de la dramaturgie. On peut compter jusqu'à quatre manières d'interpréter cette même théorie ¹ et voilà déjà que les arguments et la conclusion de Lessing ont beaucoup perdu de la force qu'il leur attribuait.

Puis j'emprunterai d'autres armes à Herder ² pour combattre Lessing. Herder n'aime pas plus que lui la tragédie française ; mais lui qui tient tant compte des circonstances et du milieu dans lesquels se forment et se développent les productions littéraires montre clairement que le drame de Shakespeare , par exemple , est et devait être tout différent du drame grec ³. Tout ce qui a pu influencer sur la formation de l'un et de l'autre était si différent : le drame grec est né du chœur ; il n'en est pas ainsi du drame moderne ; le dogme de la fatalité a exercé sur le premier une grande influence ; les modernes n'ont pas fait de ce puissant agent l'agent principal de leurs fables dramatiques. La tragédie moderne ne pouvait donc être la tragédie ancienne, et les règles d'Aristote ne peuvent s'appliquer à elle avec la même rigueur qu'aux pièces grecques. Nous ne voulons certes pas médire des définitions ; celles d'Aristote en particulier sont des modèles ; mais qui croira , même après les chefs-d'œuvre des Grecs , que la définition d'un genre donnée d'après eux , doive comprendre jusqu'aux changements que l'art pourra subir et subira nécessairement aux diverses époques et chez les divers peuples ?

Nous citerons à l'appui de notre opinion un travail d'un esprit origi-

¹ On les trouve énumérées dans M. Egger, *Essai sur la critique chez les Grecs*.

² *Littérature et Beaux-Arts*, v. 20, Shakespeare, 1773.

³ Et pourtant, par suite de ces contradictions si fréquentes chez lui, il cherche à montrer ailleurs qu'il est conforme aux règles d'Aristote.

(*Litt. et Beaux-Arts*, v. 17, § 11, Drame et Shakespeare.)

ginal et d'un écrivain distingué sur le sublime et les héros de Corneille ¹. On y voit qu'au fond Lessing ne pense pas autrement que Dacier, Boileau et Laharpe. Eux aussi, s'en tenant strictement à la définition d'Aristote, semblent à peine voir des tragédies dans les plus belles pièces de Corneille. C'est qu'en effet, dans ses compositions, il laisse peu de place à la pitié et à la terreur. M. Denis n'hésite pas à croire que si Aristote avait eu sous les yeux les œuvres de Corneille, comme celles de Sophocle et d'Euripide, il n'eut pas manqué d'élargir sa théorie, « plutôt que de condamner de son autorité privée et sans autre forme de procès, des pièces qui avaient attaché, étonné, enlevé les spectateurs. » Le sublime qui caractérise les tragédies de Corneille, M. Denis le démontre sans peine, surtout par l'exemple d'Eschyle, est un élément essentiel de la poésie tragique, et les Grecs n'ont pas tout-à-fait ignoré l'admiration comme ressort dramatique. « Si l'on veut examiner sans parti pris les pièces d'Eschyle et de Sophocle, on se convaincra bientôt que le sentiment de l'admiration et de l'étonnement s'y mêle sans cesse à la terreur et à la pitié. C'est par là surtout que la tragédie n'est pas seulement un spectacle, mais encore un genre de poésie. En effet, le poète a une plus haute mission que de nous inspirer de vaines émotions de compassion et de crainte sur des événements imaginaires. Il doit élever l'âme, aggrandir l'imagination, exciter ou ranimer en nous tous les sentiments et toutes les facultés qui sont l'honneur de notre nature, mais qui, faute d'usage et d'aliment, s'éteindraient peu à peu dans le train vulgaire de la vie. »

A cette manière si élevée d'envisager la tragédie nous n'avons que peu de chose à ajouter. Oui, elle se meut dans une sphère plus vaste qu'Aristote ne l'a cru d'après l'exemple des Grecs; les grands poètes dramatiques de tous les pays n'ont jamais eu d'autre intention que de mettre sur la scène quelque action touchante, instructive, de peindre la vie humaine avec ses misères, ses fautes, ses douleurs; ils veulent nous montrer les hommes supérieurs surtout, parce que leurs malheurs sont plus éclatants, aux prises soit avec le destin, soit avec leurs propres passions, et succombant ou sortant victorieux de cette lutte. Pourquoi le héros tragique n'exciterait-il pas l'admiration aussi bien que la pitié et

¹ Ce travail est de notre ami et ancien collègue M. Denis, lauréat de l'Académie française pour son *Histoire des théories et des idées morales dans l'antiquité*, et actuellement professeur de littérature française à l'Université de Turin.

la crainte ? pourquoi ce combat à outrance ne serait-il pas , comme l'a dit un ancien , le plus sublime des spectacles que l'on puisse offrir aux hommes. La théorie de Lessing , telle qu'il prétend la trouver dans Aristote , quelqu'ingénieuse qu'elle puisse être , nous semble emprisonner le génie dans des bornes trop étroites.

Cependant M. Denis , développant une idée de M. Barthélemy Saint-Hilaire dans sa préface de la Poétique grecque , ne conseille pas aux poètes de suivre *ces routes sublimes et si peu battues*. Il faut être Corneille pour y réussir ; esprit supérieur , quelquefois il sort des bornes prescrites , et de l'art même apprend à franchir les limites. Quand un pareil homme paraît chez un peuple , même au sortir de la barbarie , pour parler comme Lessing , on peut être persuadé que l'art s'élèvera , grâce à lui , à une hauteur qu'il ne dépassera guère. Mais que chacun n'espère pas limiter. La route tracée par Aristote est plus sûre et plus facile à suivre.

Un mot encore sur la traduction de *φίλος* dans la définition du philosophe grec. Lessing veut que l'on dise *crainte* et non *terreur*. Comment admettre que la tragédie n'éveille pas la terreur , quand on songe à la plupart des sujets traités par les anciens. Les coups du destin , que peint d'ordinaire la tragédie antique , n'excitent-ils pas autre chose que la crainte , même la crainte telle que l'entend Lessing ? n'y a-t-il pas quelque chose de terrible dans ces malheurs affreux qui s'acharnent sur Oedipe innocent , et qu'il ne peut éviter ? Et que serait-ce si nous parlions d'Eschyle dans ses Euménides , par exemple , ou dans son Prométhée enchaîné ? Lessing ne dit-il pas lui-même que la tragédie grecque excitait la crainte au plus haut point , et qu'est-ce que la crainte au plus haut degré , sinon l'épouvante et la terreur ? Il explique sa crainte par un retour sur nous-mêmes ; mais ce retour est-il vrai que nous le fassions quand nous sommes au théâtre ? comment le ferions-nous surtout en présence des malheurs exceptionnels , inouïs que nous montre la tragédie et qui ne peuvent guère atteindre que des rois et de grands personnages ?

Plus nous considérons la théorie de Lessing , plus nous doutons qu'il soit dans le vrai.

IV.

CRITIQUE DE *RODOGUNE*.

Outre cette discussion générale où Lessing s'applique à réfuter les théories de Corneille sur la tragédie, nous trouvons dans la dramaturgie une étude spéciale de la *Rodogune*¹, qui complètera l'idée que le critique allemand se faisait de notre grand poète dramatique. C'est ici surtout qu'il trouve l'application de la fausse interprétation du mot *phœbe*. Cléopâtre est, comme Phocas et les principaux personnages de Crébillon, un de ces personnages odieux, inspirant l'horreur et l'épouvante, que le poète devrait s'interdire de représenter sur la scène. « C'est une furie ; elle fait entendre les plus folles bravades du vice. » « Voilà sans doute, dit Lessing, ce qui a valu à Corneille le nom de grand ; c'est gigantesque qu'il eut fallu l'appeler ; car il n'y a pas de grand que ce qui est vrai. »

Il blâme de plus en Corneille d'avoir montré dans Cléopâtre la femme ambitieuse plutôt que la femme jalouse, l'exception plutôt que la règle.

N'y a-t-il pas là quelque chose de vrai ? Mais remarquons que la seule pièce sur laquelle Lessing insiste d'une manière spéciale, n'est pas au premier rang parmi les œuvres de notre grand tragique. Lessing prend trop au pied de la lettre ce qu'en disait Corneille ; il arrive souvent qu'un auteur, en raison du travail que lui a coûté tel ouvrage, ou pour d'autres motifs, lui voue une prédilection particulière, sans que cet ouvrage soit pour cela son chef-d'œuvre.

Lessing, plus haut, attaque les théories dramatiques de Corneille d'une manière générale, et sans en montrer l'application dans ses pièces. Il ne s'arrête en particulier qu'à *Rodogune*. Nous pourrions demander aux Allemands pourquoi ils traduisirent et firent représenter cette pièce de préférence ? N'est-ce pas que les horreurs qui la remplissent, mais qui laissent encore place à d'admirables sentiments, tels que l'amitié des deux princes, les attiraient avant tout ? n'est-ce pas que parmi toutes nos pièces ils préféraient celle qui les remuait le plus fortement, et qu'ils avaient moins de goût pour les autres où ils n'auraient certes pas trouvé

¹ 29, 30, 31, 32.

ce sentiment de la terreur tant reproché par eux à Corneille ? Ce sentiment règne-t-il dans le Cid, dans Cinna, dans les Horaces, les vrais chefs-d'œuvre de Corneille ? Pourquoi n'ont-ils pas traduit et joué Racine, où ils chercheraient en vain rien de pareil, moins peut-être la passion frénétique de Phèdre ? L'horreur, l'épouvante, car voilà à vrai dire ce qu'ils entendent par le mot de terreur, devinrent, nous l'avouons, les passions tragiques de Crébillon, et durent être exagérées encore par ses imitateurs français et étrangers. Mais Crébillon est-il donc le premier représentant de notre tragédie ! N'est-ce pas le goût de ces émotions fortes et peu tragiques, s'il faut en croire Lessing, qui fait préférer aux Allemands le système de Shakespeare à notre système classique ?

V.

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE. — SCRUPULES DE LESSING. — POLYEUCTE.

Lessing proscriit la tragédie chrétienne, jusqu'à ce qu'un génie supérieur vienne à lever ses scrupules. Dans la tragédie tout doit naître des penchants, des passions, des actions humaines. Ce que le spectacle a d'instructif disparaît, dès que l'homme n'est plus libre, dès qu'il n'est que l'instrument de la grâce. Il ne veut pas de ces conversions soudaines, où le héros ne fait qu'obéir aveuglément à un (*fatum*), à un destin analogue à celui des anciens. Il nie que le chrétien, en tant que chrétien, puisse être un personnage tragique. « Ce calme, cette inaltérable douceur qui sont ses traits essentiels, ne sont-ils pas en contradiction avec l'œuvre entière de la tragédie qui cherche à épurer des passions par des passions. Son attente d'une félicité rémunératrice après cette vie ne serait-elle pas en contradiction avec le désintéressement avec lequel nous voulons voir entreprendre et exécuter sur la scène toutes les actions grandes et bonnes ? »

Ensuite, comme le remarque Herder à propos de l'épopée religieuse, il faut craindre de blesser les âmes faibles « qui éprouvent, je ne sais quel effroi, quand elles entendent au théâtre, des sentiments auxquels elles ne s'attendent qu'à l'Eglise. »

Nous croyons que Lessing a raison en règle générale ; mais pourquoi n'y aurait-il pas quelques brillantes exceptions ? pourquoi interdire

entièrement au poète dramatique, un champ dans lequel ont germé quelques belles fleurs ? Ces conversions miraculeuses de quelque manière qu'on explique le fait, se sont vues dans les premiers siècles du christianisme ; que si l'on ne craint pas de mettre sur la scène les mystères de la religion, ou ce qui y touche de près, pourquoi ne serait-ce pas une situation dramatique, que St-Genest, l'acteur incrédule, oubliant le rôle qu'il doit jouer devant l'empereur, pour confesser l'ascendant d'un pouvoir irrésistible et le Christ crucifié ? Niera-t-on que Corneille n'ait tiré un heureux parti d'un sujet chrétien, quoique Lessing traite de fous ses pareils ? Lessing, comme Voltaire, parle trop au nom des idées philosophiques du dix-huitième siècle. Oubliera-t-on quels sujets traitait le théâtre moderne à son berceau, et en quels lieux il les représentait ? Une tragédie religieuse devait plaire au temps de Pascal, de Port-Royal, de nos grands orateurs de la chaire, au temps où l'on discutait si longuement et souvent si subtilement sur la grâce. En voudrait-on à l'Espagne de ce souffle de religion ardente et mystique qui donne à quelques pièces de Caldéron, surtout à sa *Dévotion de la Croix*, cette physionomie caractéristique qu'on chercherait vainement dans les froides contrées du Nord ?

VI.

ATTAKES DE LESSING CONTRE VOLTAIRE. — CRITIQUE DE LA MÉROPE. — D'UNE PRÉTENDUE CONTRADICTION DANS ARISTOTE. — COMPARAISON AVEC LA MÉROPE DE MAFFEI. — LES TROIS UNITÉS. — IDÉES DE DIDEROT ET DE LESSING SUR LES SURPRISES THÉÂTRALES ; JUSTIFICATION DES PROLOGUES D'EURIPIDE. — IL N'Y PAS DE CHANGEMENT DE CARACTÈRE DANS LES ADELPHES DE TÉRENCE. — ASSERTIONS FAUSSES DE VOLTAIRE SUR LA TRADUCTION ANGLAISE DE ZAÏRE. — DE LA CRITIQUE DE L'ESSEX DE THOMAS CORNEILLE PAR VOLTAIRE. — DES SOUFFLETS DANS LA TRAGÉDIE. — DE LA TRAGI-COMÉDIE. — SHAKESPEARE OPPOSÉ À VOLTAIRE. — LE SPECTRE DANS SÉMIRAMIS ET DANS HAMLET. — ZAÏRE COMPARÉE À ROMÉO ET JULIETTE ; OTHELLO ET OROSMANE. — APPRÉCIATION DES JUGEMENTS DE LESSING SUR VOLTAIRE.

Quand on arrive aux appréciations de Voltaire par Lessing, on ne peut manquer d'apercevoir un véritable acharnement, qui nous obligera

d'opposer à chaque instant la réfutation à l'attaque. Voltaire est compris certainement dans le jugement général porté par Lessing sur la tragédie française, tragédie régulière mais froide, comme Voltaire l'avoue lui-même dans une citation que lui emprunte son adversaire. Mais là ne s'arrêtera pas le critique allemand. Si je ne connaissais pas son esprit, d'ordinaire si droit, je croirais presque à une rancune dont le siècle de Louis XIV fut la cause ¹.

Nous avons vu le cas qu'il fait de l'auteur de la *Poétique*. Sa méthode aussi, à l'entendre, est celle qu'Aristote emploie d'ordinaire. Il aime à citer l'opinion de quelqu'écrivain en renom, c'est là le point de départ de son argumentation serrée et ce sont les Français et surtout Voltaire qui lui fournissent ces citations. Appliquant cette méthode à Voltaire, voici à quelle conclusion il arrive :

« *Primus sapientiæ gradus est falsa intelligere*. Nul auteur n'est plus propre que Voltaire (ou comme il l'appelle, Monsieur de Voltaire), à nous faire connaître si nous avons atteint ce premier degré de la sagesse. Mais nul ne saurait moins servir à atteindre le second qui est de connaître la vérité, *vera cognoscere* (N° 79). »

Voilà où mène l'esprit de système et l'amour de l'exagération et du paradoxe ! Voltaire, qui citait souvent de mémoire, a dû avancer plus d'une erreur ; mais comment en faire un crime à un homme qui a tant écrit, et dont l'activité intellectuelle, dans une carrière de plus de quatre-vingts ans, n'a peut-être pas sa pareille. La loupe à la main, il sera facile de dresser le catalogue de ses erreurs, ce qui n'empêche pas ses mérites d'être immortels comme son nom.

Notre critique parle au long de la *Méropé* (36 à 50 inclusiv¹) ; il accuse Voltaire d'avoir été tacticien habile dans la manière de préparer le suc-

¹ Lessing fit à Berlin la connaissance de Richier de Louvain, le secrétaire de Voltaire, et par là celle de Voltaire lui-même. Celui-ci venait d'achever à Potsdam son *Siècle de Louis XIV*. Lessing visita son secrétaire au moment où il était occupé du dernier ouvrage de son maître. On devait en envoyer vingt-quatre exemplaires à la maison royale, avant qu'il fût communiqué à personne. Lessing aida Richier dans son travail, à la condition de pouvoir emporter, pour quelques jours, les épreuves de la première partie. Il en parla à son tour à la comtesse de Bentinck, grande adoratrice de Voltaire. Blessée que cet intéressant ouvrage eût été confié à quelqu'un avant elle, elle s'en plaignit à l'auteur. Voltaire entra en fureur ; Richier s'excusa par son amitié pour Lessing ; il n'en perdit pas moins sa place, et Voltaire accusa Lessing d'avoir voulu lui voler son ouvrage. La réponse de Lessing, en français, et la lettre de Voltaire ne manquent pas d'intérêt.

cès de sa pièce, en l'envoyant d'abord au Père Brumoy « qui en sa qualité d'auteur du *Théâtre des Grecs* était le plus propre à inspirer les meilleurs préjugés pour la nouvelle tragédie. » Le Père Tournemine et sa lettre à son *cher fils* Voltaire ne sont pas oubliés, et Lessing va jusqu'à voir un retard politique dans les cinq années qui s'écoulèrent entre la composition de la pièce et la représentation. Enfin, il en veut beaucoup à Voltaire d'avoir consenti à se montrer au public.

Qu'y a-t-il de vrai dans tous ces prétendus artifices ? Voltaire avait-il besoin de ces moyens et les employait-il d'ordinaire ? N'a-t-il eu que des succès subreptices, et que de fois l'admiration du public pour ses œuvres ne s'est-elle pas manifestée d'une manière toute spontanée ?

Lui faire un crime d'avoir consenti à se montrer, n'est-ce pas reprocher à Schiller de s'être levé dans sa loge, en s'inclinant vers le public, quand, après le deuxième acte d'*Intrigue et Amour* tous les spectateurs éclatèrent en applaudissements unanimes et bruyants ¹.

Le second point (37, 38, 39) sur lequel roule la discussion relative à *Mérope*, concerne une prétendue contradiction que les commentateurs avaient cru voir dans Aristote. Lessing ne croit pas aux contradictions d'Aristote : « elles l'auraient frappé plutôt que moi. » Il lève fort habilement la difficulté, en rappelant la manière dont le philosophe grec classe les événements qui répondent plus ou moins aux intentions de la tragédie, et en exposant toute sa théorie sur la fable dramatique. On ne saurait méconnaître là une connaissance profonde d'Aristote ; mais toute cette discussion ne prouve pas grand chose contre Voltaire et la *Mérope* ; de ce que le sujet n'en est pas le plus dramatique, comme l'affirmait Tournemine, et Voltaire, après lui, il ne s'en suit pas que la pièce ne puisse être cependant une pièce excellente.

Lessing compare ensuite la *Mérope* de Maffei, et la *Mérope* française ; il examine un à un les points que critique Voltaire, sous le nom de la Lindelle, après avoir été on ne plus courtois en son propre nom. Il reconnaît que quelques uns des défauts signalés par la Lindelle sont dans la *Mérope* du poète italien ; il y en trouve même de plus grands encore ; le genre d'études de Maffei, le peu de temps qu'il mit à composer cette tragédie, au milieu des occupations les plus diverses le font douter qu'il ait produit une œuvre de génie.

¹ SCHERR, *Schiller et son époque*, v. 2, p. 41.

Toutefois Lessing croit qu'on pourrait atténuer le blâme de la Lindelle sur presque tous les points. Il a souvent altéré les faits et donné trop libre carrière à son esprit, aux dépens de la vérité ; comme quand il dit qu'Egisthe s'endort parce qu'on le lui ordonne, pour que la reine puisse le tuer tout à son aise, ou que le vieux Polydore demande pour prix du service qu'il a rendu à Mérope, qu'elle veuille bien le rajeunir. Le critique allemand n'a pas de peine à faire justice de ces plaisanteries, et à montrer les faits sous leur véritable jour. Voltaire, qui l'ignore, est trop enclin à ces boutades ; mais il faut tenir compte du tour naturel de son esprit ; lui reprocher ce ton badin et léger, c'est presque lui reprocher d'être Voltaire. Souvent ses plaisanteries n'en cachent pas moins un sens profond, et il sait être sérieux au besoin. Lessing, qui est si sévère pour le persiflage, s'y entend lui-même assez bien, et combat Voltaire par les armes qu'il lui reproche d'employer.

Le poète français, en remaniant la Mérope de Maffei, s'est permis quelques changements que Lessing est loin de trouver heureux ; ainsi il a remplacé l'anneau que le parterre de Paris n'eût pas supporté par une armure à propos de laquelle la verve caustique de notre critique ne tarit pas ; il nous suffirait de transcrire cette page, pour prouver ce que nous venons de dire, qu'en fait de persiflage, Lessing n'a rien à reprocher à Voltaire.

Il est tel défaut que la Lindelle relève chez Maffei, et Lessing trouve chez Voltaire le défaut contraire. On reproche, par exemple, à Maffei de ne pas toujours lier les scènes et de laisser souvent le théâtre vide.

Ce défaut n'en est pas un pour Lessing, et, afin de nous en convaincre, le voilà qui oppose à Voltaire l'opinion de ce même Corneille qu'il combat ailleurs. Corneille fait de cette liaison un simple ornement et non une règle ; « les anciens ne s'y sont pas toujours soumis. » Voltaire, au contraire, laisse le théâtre rempli plus longtemps qu'il ne faudrait ; ainsi, quand Polyphonte, à la 3^e scène du 1^{er} acte, vient dans l'appartement de Mérope, quelle raison a-t-il d'y rester après le départ de la reine ?

Pour nous, malgré Corneille et malgré les anciens, nous attachons une grande importance à la liaison des scènes ; elle doit être naturelle ; c'est à nos yeux une des perfections d'une œuvre dramatique, et laisser le théâtre vide nous paraît manquer gravement aux exigences de l'art.

Nous pourrions demander aussi à Lessing où il est dit que Mérope se trouve dans son appartement, quand Polyphonte paraît pour la première fois devant elle ?

Souvent Maffei, c'est toujours notre critique qui parle, ne motive nullement l'entrée et la sortie de ses personnages, et Voltaire les motive faussement, ce qui est encore pire ; il cite la 3^e scène du deuxième acte, où Euryclys sort pour rassembler les amis de la reine, et revient presque aussitôt lui annoncer la mort de son fils. Ce qu'il a dit d'abord, ajoute Lessing, n'était donc qu'un prétexte pour partir, car on n'entend plus parler de ce qu'il a promis de faire.

Mais quoi ! si, au moment d'aller rassembler les amis de la reine, il apprend, à peine sorti, la nouvelle de la mort d'Egisthe, ne conçoit-on pas que cette terrible nouvelle lui fasse oublier ce qu'il a résolu de faire, et qu'il revienne aussitôt l'annoncer à la reine ?

A la fin du 3^e et du 4^e acte, tout semble dire que la reine va suivre Polyphonte à l'autel, et pourtant nous ne l'y trouvons qu'au cinquième.

Nous demanderons s'il n'est pas naturel que cette malheureuse mère, après s'être laissé arracher la promesse de consentir à ce mariage odieux, hésite l'instant d'après et trouve mille prétextes pour différer encore ?

La Lindelle a bien vu de quelle manière absurde parle et agit souvent le Polyphonte de Maffei. Mais Voltaire aussi lui fait dire parfois des choses que n'eût jamais dites un pareil homme ¹.

Il est d'autres points où Voltaire a eu tort d'imiter Maffei, plutôt que de suivre Euripide. La Mérope italienne s'exprime comme un cannibale, soit ; mais la Mérope française ne l'est guère moins. Pourquoi met-elle tant de préméditation à tuer le prétendu meurtrier de son fils ? Dans Euripide, si nous prenons la fable d'Ilygin, pour l'exposé de sa pièce, elle le fait dans un moment d'emportement ; dans Voltaire, elle s'y prépare d'une manière lente et solennelle.

¹ Par exemple, un Polyphonte, au moment où il s'excite à de nouveaux crimes, ne peut dire :

... Des dieux quelquefois la longue patience,
Fait sur nous à pas lents descendre la vengeance.

Lessing enfin s'étonne que Polyphonte, qui craint tant Egisthe, crainte que l'attitude et le langage d'Egisthe ne légitiment que trop, le laisse approcher de l'autel.

Mais pouvait-il l'empêcher d'assister au mariage de sa mère ?

Monsieur St-Marc Girardin (1) n'est pas du même avis. « Quelle vérité, dit-il, et quelle force a l'amour maternel de Mérope dans Voltaire ! Quelle admirable soif de vengeance, quand elle croit voir dans Egisthe le meurtrier de son fils. »

Dans Euripide, Mérope est l'épouse de Polyphonte ; la manière de penser des anciens et plus d'un exemple la justifiaient ; on eût supprimé par là les froides scènes d'un amour politique.

Lessing n'a-t-il donc pas trouvé touchante et belle, la vertueuse indignation avec laquelle la reine repousse les démarches du meurtrier de son époux !

Chez Euripide enfin Egisthe connaissait son origine.

H. SCHMIDT,

professeur agrégé de langue allemande au lycée Charlemagne.

(La suite à une prochaine livraison.)

¹ *Littérat., dramat.*, tom. 1, p. 301.

ENCORE QUELQUES MOTS

SUR

LE DÉTRITUS DES FEUILLES MORTES

DANS LES FORÊTS,

A PROPOS DU CAMP ROMAIN DU MONT-TERRIBLE.

La *Revue d'Alsace* a ouvert ses colonnes à une suite d'articles d'un grand intérêt pour l'agriculture et la sylviculture. Les gens des campagnes, n'ayant pas assez de paille, réclament la faculté de ramasser, comme du passé, les feuilles mortes éparées dans les forêts pour en former de la litière et augmenter leurs engrais. L'administration des forêts se montre peu disposée à tolérer cet usage, prétendant qu'il est préjudiciable à la fertilité du sol forestier. De part et d'autre, on a fourni des observations scientifiques, des analyses chimiques, des faits de nature diverse qui jusqu'ici n'ont pas résolu la question. Nous n'avons pas la prétention de la résoudre, mais nous croyons qu'il ne sera pas sans intérêt de citer un exemple fort rare de la formation de l'humus par le détrit des feuilles, des mousses et des autres végétaux, et de son effet sur la production des plantes forestières ou des arbres. Cet exemple se rattache à un monument et à des faits historiques qui le rendront peut-être plus intéressant.

A une lieue et demie de Porrentruy, un des contre-forts du Lomont, ou du Blauenberg, porte le nom de Mont-Terrible et le plateau qui le couronne s'appelle le camp de Jules-César. Ce premier nom a été donné en 1793 à un petit département français, ensuite réuni à celui du Haut-Rhin et qu'on a depuis lors livré à la Suisse, en 1815. Cette localité a déjà donné lieu à bien des dissertations; on y a ouvert des fouilles à diverses reprises et malheureusement on a fait un mélange des antiquités trouvées en ce lieu, avec d'autres provenant de localités étrangères, en sorte que ces fouilles n'ont servi qu'à embrouiller la question.

Le camp romain du Mont-Terrible, regardé par beaucoup de personnes comme celui qu'occupa César au moment où il défait Arioviste et ses bergers germaniques qui s'étaient établis dans la Haute-Alsace, n'a jamais été exploré régulièrement, mais seulement pour recueillir des objets d'antiquité en détruisant le castellum qui existait à un de ses angles et en bouleversant ses fortifications. Désirant rectifier les erreurs dont ce camp a été le sujet, nous y avons fait opérer des fouilles, durant l'automne de 1861; nous avons alors pu en compléter le plan et les coupes et rédiger une notice, non seulement sur cette localité, mais encore sur un grand nombre de camps et de castels romains dont nous avons retrouvé les traces depuis le Rhin jusqu'au Doubs. Ces établissements militaires couronnaient les sommités du Jura, en défendaient toutes les cluses, tous les cols, tous les passages, entre le bassin alsatique et la plaine helvétique.

Cette ligne de forteresses, ou plutôt de points fortifiés, faisait partie du système de défense de la frontière du Rhin, lorsque le fleuve n'opposait plus une barrière suffisante pour protéger l'empire romain contre les invasions des peuples du Nord. Les forts servaient en même temps de points de correspondance pour la télégraphie alors en usage et de protection aux routes nombreuses qui sillonnaient la Haute-Alsace et la mettaient en communication, à travers le Jura, avec les routes d'Italie.

Tous ces postes fortifiés ne s'étaient pas élevés en une seule fois, mais successivement, à mesure que l'audace des Barbares s'accroissait et que leurs courses dans les Gaules devenaient plus fréquentes. Une route qu'ils employèrent souvent dans ces expéditions partait du Rhin, près de Bâle, remontait la vallée du Byrscik, longeait le versant septentrional du Jura, en suivant quelque temps le cours de l'Ill jusqu'à sa source, passait à la source de la Largue et débouchait dans le bassin de l'Elsgau, ou du pays de Porrentruy, presque en face du Mont-terrible. Elle était presque parallèle à une autre route qui, partant du Rhin, un peu plus bas, suivait les derniers contreforts du Jura, par le vieux-Ferrette (*via ferrata*) et allait rejoindre la grande voie militaire de Kembs à Besançon, par Largitzen, Delle et Mandeure, avec embranchement débouchant aussi dans le bassin de l'Elsgau. Ces deux chemins ne figurent pas dans les itinéraires romains, mais ils étaient tracés par la nature et ils sont encore tellement jalonnés par des antiquités ou des monuments romains, que nous avons pu les indiquer sur une carte avec

un grand nombre d'autres chemins romains et même celtiques qui traversent en tous sens les vallées et les chaînes du Jura.

Nous croyons que ce fut par la route indiquée en premier lieu qu'une armée d'Allemanes pénétra dans les Gaules en 353 ou 354 et y causa de grands ravages. Elle vint d'abord se heurter au Mont-terrible et le camp stationnaire, où pouvait loger une demi-légion, fut emporté, saccagé et incendié. Nous en trouvons la preuve dans la multitude de monnaies de cette époque qu'on y découvre, et qui s'arrêtent à Magnence et à Décence, morts en 353, tandis que l'empereur Constance II devenait seul possesseur de l'Empire romain.

Quelques-unes des monnaies de ses successeurs, jusqu'à la fin du 4^{me} siècle, et probablement jusqu'à l'année 406, indiquent que le camp fut restauré, mais après cette dernière date on ne trouve plus aucun vestige des siècles suivants et tout prouve que celui-ci fut abandonné et resta désert.

L'aire du camp occupe une surface de passé 4 hectares ; il est un peu incliné du sud au nord et environné d'abruptes de trois côtés. Le sous-sol est formé de bancs de rocher appartenant à la grande Oolite, ou Oolite inférieure qui affleure tout à l'entour du plateau. Celui-ci paraît être resté depuis des siècles à l'état de clairière ; on n'y voit aucun arbre, aucune vieille souche, tandis que tout à l'entour, jusqu'au vallum, règne une forêt de sapins dont les hautes cimes forment une noire ceinture autour du camp. La charrue et la pioche n'ont jamais labouré la surface de ce plateau. Celui-ci n'offre qu'un maigre pré de montagne qu'on fauche à peine une fois par an et que le bétail parcourt en automne. Il n'y a point d'eau, mais seulement un puits taillé dans le roc à 28 mètres de profondeur.

Nous avons ouvert des tranchées dans toutes les parties du camp et reconnu partout et sans exception les faits suivants : la couche de terre supérieure a de 15 à 18 centimètres d'épaisseur. Elle est exclusivement formée du détrit des feuilles, des herbes et des mousses. Sa formation offre la plus grande analogie avec celle de la tourbe ; on reconnaît la décomposition successive des plantes d'abord à l'état spongieux, puis devenant de plus en plus compacte à mesure qu'elle descend dans le sol ou qu'elle devient plus ancienne. On pourrait facilement supputer l'âge de chaque couche, puisqu'il a fallu treize cent cinquante ans pour former ces 15 à 18 centimètres d'humus. Dans cette terre vierge, où la nature a pu exercer toute sa puissance, pendant un si long intervalle,

il ne croit qu'un maigre gazon , on ne voit pas un seul arbre, si ce n'est quelques mélèzes rabougris , mousseux et de chétive apparence qu'on y a plantés, il y a une vingtaine d'années , tandis que tout à l'entour du plateau, où l'on ne voit point de terre végétale, où le sol rocailleux apparaît de toute part , se dressent fièrement de magnifiques sapins , sans qu'un seul d'entre eux franchisse les limites du camp.

Au-dessus de la couche de terre , noire comme celle d'une couche de jardin , on trouve un lit de terre mêlée de cendres et de charbon et renfermant des milliers de monnaies romaines , en général en petit et très-petit bronze , fort décomposé , des objets en bronze et en fer, mais de petite dimension et de peu de valeur qui paraissent avoir échappé au pillage, à raison de leur petitesse et s'être perdus avec les monnaies dans l'incendie du camp. Quelques unes de ces monnaies appartiennent au premier siècle de notre ère , d'autres plus nombreuses au milieu du 3^{me} siècle et enfin le très-grand nombre au milieu du siècle suivant.

Au-dessous de cette terre formée de débris du camp on rencontre une couche de pierres et de pierraille qui semble avoir servi à assainir l'aire du camp , et nous avons reconnu le même fait dans une autre position militaire de la même époque. Plus bas , ou sous cette pierraille , on trouve une nouvelle couche de terre mêlée de cendres et de charbon et contenant des antiquités celtiques , de l'époque la plus reculée. Ce sont des haches de pierre , des pointes de flèches en silex ou en jaspe , des instruments divers en pierre , couteaux , ciseaux , etc. , de la poterie grossière , avec des dessins en creux , comme ceux de la vaisselle des habitations lacustres , mais pas un seul instrument en bronze et seulement quelques monnaies d'argent et de bronze. Cette couche inférieure ou primitive indique un établissement fort antérieur à l'arrivée des Romains dans les Gaules. Elle repose elle-même sur le roc dont elle nivelait jadis la surface.

Le plateau du Mont-Terrible offre ainsi une série de trois couches de terre et une de pierraille , faisant ensemble une épaisseur variable de 50 à 80 centimètres. La couche supérieure est de l'humus pur, les deux autres lits de terre sont formés d'un mélange de cendres , de charbon et de détritus d'un camp ou d'une habitation avec l'ancienne terre végétale. Cependant ce sol est resté infertile , et les arbres n'y ont point pris racine. Quelques parties du plateau ne paraissent pas avoir été fauchées depuis longtemps. Ce n'est donc point la faux qui a détruit les jeunes

arbres qui auraient dû sortir des graines que le vent répand en abondance sur le terrain. Le bétail en automne n'aurait pu en détruire qu'un certain nombre, car chacun sait que dans les paturages fréquentés tout les étés, il ne laisse pas que d'y croître des arbres. Il y a donc une autre cause qui empêche les graines forestières de germer et de produire des arbres, et nous ne pouvons l'attribuer qu'à la nature spongieuse de la superficie de ce sol, formé uniquement du détritus des feuilles, des herbes et des mousses, sans aucun mélange d'autre terre ou de matière minérale pour lui donner quelque consistance, comme il arrive dans le terrain en pente. Et en effet dans les parties de ce terrain où l'on a opéré des fouilles depuis une vingtaine d'années, le mélange de diverses couches de terre a opéré un changement dans la végétation, le terrain s'est affermi, sa surface spongieuse a disparu et les herbes sont plus vertes et ont plus de vigueur. Toutefois nous ne nous expliquons pas complètement ce fait, et nous nous contentons de le signaler tel que nous l'avons observé.

Le camp du Mont-Terrible, n'est pas le plus considérable de ceux nous avons découverts dans le Jura, mais bien celui qui renferme le plus d'antiquités indiquant une occupation remontant à l'époque la plus reculée, et arrivant jusqu'aux premières années du cinquième siècle. Cependant ce n'est point là qu'il faut chercher le camp que César occupa au moment où il défait Arioviste, et c'est ce que nous prouverons dans une notice sur ce monument.

A. QUIQUEREZ.

ÉPISODE

DE LA

SUPPRESSION DE LA SOCIÉTÉ DE JÉSUS.

Après l'édit de novembre 1764 qui ordonne « qu'à l'avenir la société des Jésuites n'ait plus lieu dans notre royaume » et qui se trouve dans le « *Recueil des Edits, déclarations, patentes, Arrêts du Conseil d'Etat, et du Conseil souverain d'Alsace* », tome deuxième, page 689, il parut à Strasbourg un imprimé, ayant pour titre : « *Discours de Monsieur de Boug, Conseiller-commissaire du Conseil souverain d'Alsace, aux Jésuites de Strasbourg, le 29 décembre 1764.* » Voici les termes de ce discours :

« Député du Conseil souverain de cette province, je viens vous annoncer ses dispositions sur l'édit enregistré le 15 de ce mois. L'exemple des autres parlements n'a fait sur lui aucune impression, il a donné des preuves éclatantes de son zèle pour une compagnie aussi célèbre aujourd'hui par ses malheurs, que par les services importants qu'elle a rendus au public et à la religion ; il lui continuerait encore sa protection s'il ne pouvait consulter que son inclination pour elle, et la haute estime qu'il a de ses mérites. Mais le roi a parlé, et les magistrats, dépositaires de son autorité, ont été obligés d'obéir.

« Je m'aperçois, mes révérends pères, que je renouvelle votre douleur ; je me hâte de vous annoncer les honorables intentions de la Cour, et de vous assurer de sa part qu'elle tâchera, sinon de vous faire oublier, du moins d'adoucir vos maux.

« Vous êtes de vrais et de parfaits religieux, vous sçavez à quelle source il faut puiser les motifs de consolation et de patience. La divine providence qui conserve encore cette Compagnie dans différentes parties de l'Europe, sçaura la rétablir en France, aux temps marqués dans ses décrets éternels.

« Je sens, M. P. combien mon ministère est triste et pénible. Je tâcherai dans le cours de mes fonctions de vous marquer ma profonde vénération pour votre illustre Compagnie et l'estime dont je suis pénétré pour tous les membres qui la composent.

« J'espère que vous me fournirez les connaissances nécessaires pour remplir les devoirs de ma commission ; vous ne démentirez pas cette candeur, cette bonne foy, cette probité que vous avés tant de fois enseigné par vos leçons et vos exemples ; c'est surtout aux Révérends Pères Recteur, Directeur, Chancelier et Procureur que je m'adresse. »

Ce discours a-t-il été réellement prononcé par M. de Boug ? Ou bien les Révérends pères, dans leur « candeur » leur « bonne foy », ont-ils fait imprimer cette désapprobation des ordres du Roi, pour se rendre plus intéressants dans leur exil ? Toujours est-il qu'il a donné lieu à une information qui a abouti à l'arrêt suivant que M. de Boug n'a pas jugé à propos d'insérer dans son recueil. En voici le texte :

« Louis par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis sçavoir faisons, que comme cejourd'hui, vû par notre conseil souverain d'Alsace le réquisitoire présenté par notre Procureur Général, en icelui, contenant qu'il vient de paraître dans le public un imprimé, qui porte pour titre, *Discours de M. de Boug, Conseiller Commissaire du Conseil souverain d'Alsace aux Jésuites de Strasbourg le 29 décembre 1764*. Or comme il est constant, non seulement que ce n'est pas M. de Boug qui, par l'arrêt de notre dit Conseil, du 17 du même mois, a été nommé commissaire pour faire l'inventaire au collège de Strasbourg, et que ce n'est pas lui non plus qui a fait cette commission, mais encore, que ce magistrat est à la Cour depuis le mois de Septembre dernier, il est évident que mal à propos lui attribue-t-on un discours supposé tenu à Strasbourg le 29 décembre dernier, discours d'ailleurs qui ne peut sans doute avoir aucune réalité, puisqu'en même temps qu'il semble fronder notre édit du mois de novembre concernant la société des Jésuites, il fait entrevoir un regret condamnable d'avoir été obligé d'obéir à notre volonté, et même un certain désir de voir dans la suite rétablir en France une société que nous voulons n'avoir plus lieu dans notre royaume ; il était donc important à tous égards, et du ministère de notre dit Procureur Général de déferer à notre dit conseil l'imprimé en question dont il a joint un exemplaire, et qui porte en tête le nom d'un magistrat, qui ne peut être l'auteur du Discours qu'il contient ; soit qu'on fasse attention

à son absence de la province depuis six mois, soit qu'on rende la justice qui est due aux sentiments qui ont toujours animé toutes ses démarches; en conséquence de réquerir la suppression du dit Imprimé et même d'instruire le public de cette suppression par l'arrêt qui interviendra. A ces causes, requéroit pour nous, être ordonné, que l'Imprimé dont s'agit ayant pour titre : *Discours* etc., sera et demeurera supprimé, être fait deffense à tous Libraires, Colporteurs et à tous autres, de vendre débiter, ou autrement distribuer le dit Imprimé, ni aucun autre semblable; ordonné à toutes personnes qui auraient des Exemplaires du dit Imprimé, de les remettre sans délai au greffe de notre dit Conseil, pour y être pareillement supprimés à peine contre les Contrevenants, d'être poursuivis extraordinairement, ordonné en outre que l'arrêt qui interviendra, sera imprimé, lu, publié et affiché partout où besoin sera. Le dit Réquisitoire, signé : Neef, Procureur-Général. Oui le rapport de notre amé et féal M. Joseph Antoine Munck, Conseiller et tout considéré, notre dit Conseil faisant droit sur les réquisitions de notre dit Procureur-Général, a ordonné et ordonne que l'Imprimé dont s'agit ayant pour titre : *Discours*, etc., sera et demeurera supprimé, a fait et fait deffenses à tous libraires, colporteurs et à tous autres, de vendre débiter, ou autrement distribuer le dit Imprimé, ni aucun semblable. A ordonné en outre que toutes les personnes qui auront des exemplaires dudit Imprimé les remettront sans délai au greffe du Conseil, pour y être pareillement supprimés, à peine contre les contrevenants d'être poursuivis extraordinairement, et que le présent arrêt sera imprimé, lu, publié et affiché partout où besoin sera.

Fait à Colmar, au Conseil souverain d'Alsace, les Chambres assemblées, le trentième jour de Mars, l'an de grâce mil sept cent soixante cinq, et de notre règne le cinquantième.

Collationné, signé : BESANÇON avec paraphe. »

G. WOLFF.

A Monsieur le Directeur de la *Revue d'Alsace*.

Monsieur,

A l'occasion de l'article sur le Bollenberg, présenté par moi au Comité de la Société pour la conservation des monuments historiques, et que je vous ai remis, il y a dix-huit mois, pour la *Revue d'Alsace*, dans laquelle il vient d'être inséré, j'ai reçu de M. le professeur Bergmann une lettre dans laquelle il me dit, qu'il n'a pas eu la pensée que je lui prête, dans cet article, de rattacher le nom de Heraklès à celui d'Apollon. J'avais, dans une de ses notes, cru remarquer cette manière de voir de l'auteur. Si je me suis trompé, je répare mon tort, heureux de trouver cette occasion pour faire connaître toute l'estime que je porte au savant professeur, comme homme et comme savant.

Agréez, M. le Directeur, etc.

MAX. DE RING.

LE CHAMP DU MENSONGE.

AN 833.

MÉMOIRE PRÉSENTÉ A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES,
AU CONCOURS DES ANTIQUITÉS DE LA FRANCE POUR 1861 *.

Messieurs,

L'Alsace, il y a plus de mille ans, a servi de théâtre à l'un des drames les plus tristement célèbres de l'histoire. C'est dans cette province que Louis-le-Débonnaire a été trahi par ses fils; tous les historiens anciens et modernes sont d'accord sur ce point; mais quel est dans cette immense plaine, qui s'étend de Strasbourg à Bâle, le lieu précis de la scène? c'est ce que l'on est encore à chercher, après tant de siècles. Où est le *champ du mensonge*? Tel est le problème à résoudre.

Les opinions les plus diverses se sont formées. Schœpflin ¹ a nommé l'*Ochsenfeld*, près Cernay, Laguille ² *Rouffach*, Schilter, consulté par Mabillon ³, a désigné le *Rotteuble* et ce savant a entraîné dans cette voie non-seulement l'auteur des *Annales des Bénédictins*, mais encore le P. Longueval, Dom Calmet et Dom Bouquet. Grandidier ⁴ lui-même, dans son *Histoire d'Alsace*, mal-

* Ce mémoire a obtenu une mention honorable.

¹ SCHÖPFLIN, *Alsatia illustrata*, tom. 1, p. 665.

² LAGUILLE, *Histoire d'Alsace*, ch. x, p. 112.

³ Voir dans MABILLON, *Annales ordinis Benedictini*, tom. II, appendix, p. 739, num. LVI, un extrait de la lettre de Schilter, datée de Strasbourg, le 14 des calendes de juillet 1697. Schilter a reproduit le même sentiment dans son *Glossaire*, in *Thesaurus antiquitatum teutonicarum*, tom. III, p. 290.

⁴ GRANDIDIER, *Hist. de l'église de Strasbourg*, tom. II, liv. V, p. 114. — Le même, *Hist. d'Alsace*, tome II, aux pièces justificatives, p. CLIV, note 9.

heureusement restée inachevée, s'est rangé à ce dernier avis, après l'avoir vivement combattu, dans son *histoire de l'église de Strasbourg* et s'être prononcé avec énergie pour les environs de *Sigolsheim*. Nous aussi nous avons apporté notre faible tribut de conjectures à la question, depuis si longtemps débattue, et, dans les premières pages de notre *Histoire d'Alsace*, que nous allons reprendre, après avoir été forcé, par diverses circonstances, de l'interrompre, nous avons laissé percer notre préférence pour l'opinion première de Grandidier.

Depuis, nous nous sommes livré à de nouvelles études, à de nouvelles recherches, et nous venons, aujourd'hui, Messieurs, soumettre à votre haute appréciation le résultat de nos investigations. Nous sommes arrivé à des aperçus tout nouveaux : nous avons l'espoir d'être dans le vrai, nous en aurons la certitude, si notre avis obtient votre assentiment. Si notre solution devait être admise, il faudrait s'étonner qu'elle n'eut pas été trouvée plus tôt, la vérité aurait pu être touchée du doigt par tous et pourtant n'aurait été saisie par personne ; elle aurait, pour ainsi dire, sauté aux yeux et n'aurait pas été vue. Cette réflexion nous inspire de légitimes craintes ; une autre relève notre courage : n'a-t-on pas vu, dans les arts, le plus modeste ouvrier, aidé peut-être par le hasard, réaliser ce qu'avaient en vain cherché, avant lui, les maîtres de la science, les oracles de l'industrie ? De pareilles bonnes fortunes, d'heureuses chances doivent exister aussi pour les ouvriers de la pensée.

Mais, avant d'émettre notre sentiment, qu'il nous soit permis de placer ici un mot sur une découverte, toute récente, faite dans la banlieue même de Colmar. Cette découverte n'a rien de tranchant et de décisif pour la question que nous agitions, néanmoins elle ne saurait lui être complètement indifférente, et, comme telle, ne peut être omise.

Un cultivateur, en creusant le sol, tout près de Colmar, au canton *Kurtzgelend*, dans l'un des premiers champs de ce vaste rideau de sillons, qui se prolonge de notre ville jusqu'au pied des Vosges, parvenu à soixante centimètres environ de profondeur, vit briller sous sa bêche quelque chose comme une médaille ou une pièce d'argent. Il en avait déjà, à différentes époques, dans le même champ, trouvé d'autres, moins bien conservées sans doute, et les avait ou dédaignées ou perdues ; l'éclat de celle-ci la sauva. Il la recueillit et eut l'heureuse pensée de la remettre à un amateur et collecteur fort intelligent

d'antiquités ¹. Celui-ci voulut bien me consulter et je ne crois pas m'être trompé en reconnaissant dans cette monnaie un *denier d'argent de Louis-le-Débonnaire*. Elle porte, à l'avers, une croix cantonnée de quatre besants, avec cette légende : † HLVDOVICVS IMP, et, au revers, un temple à colonnettes avec une croix au milieu et une croix au sommet, et, à l'entour, cette légende, écrite ainsi en caractères grecs et romains : XFISTIANA RELIGIO. Toutes les conditions, auxquelles on reconnaît la monnaie de Louis-le-Débonnaire, semblent se rencontrer ici : la matière de la pièce, l'argent, l'orthographe du nom, l'H au commencement, le double W au milieu, l'abréviation du titre, IMP, la croix cantonnée, le temple à colonnes et les deux croix, enfin et surtout, dans la légende, le mélange du grec et du latin dans l'ordre où il s'y présente ². L'authenticité de la pièce ne nous paraît donc pas pouvoir être mise en doute ; c'est bien un *denier d'argent de Louis-le-Débonnaire*.

Parmi les autres pièces, qui, en différents temps, avaient été trouvées sur le même champ et qui malheureusement n'ont pas été gardées, on voyait, d'après les souvenirs de leur inventeur, figurer la mitre ou la tiare. Nous ne croyons pas à la présence de la mitre sur aucune de ces pièces, car le droit de battre monnaie n'avait pas encore été donné ou plutôt avait été retiré aux évêques ; et, sous ce rapport, Louis-le-Débonnaire s'était montré aussi jaloux de ses prérogatives que son père : non-seulement il n'avait pas abrogé les capitulaires de Charlemagne, de 805 et 808, par lesquels l'empereur défendait de frapper monnaie ailleurs que dans ses palais impériaux ³, mais il avait lui-même édicté les capitulaires de 819, 823, 829, datés d'Aix-la-Chapelle, d'Attigny, de Worms ⁴, qui établissaient le monopole de la monnaie impériale ou palatine et son cours forcé par tout l'empire. Ce prince

¹ M. Charles Foltz, propriétaire à Colmar.

² Une pièce en tout semblable est au musée de Colmar. Elle a sans doute été trouvée aussi dans les environs de cette ville ; mais malheureusement cela n'est pas constaté. — Une troisième pièce, qui doit aussi avoir été trouvée à Colmar, est à notre musée ; elle est plus petite, en argent dit de billon. Elle porte, à l'avers, une croix avec : HLVDOVICVS IMP, et, au revers : *Colonio* (Cologne), sur trois lignes.

³ *l' nullo loco moneta percussatur nisi ad curtem, et illi denarii palatii mercetur, et per omnia discurrant*, dit le capitulaire de Charlemagne, daté de Thionville, l'an 805 ; et celui de 808 est tout aussi formel. V. *Collection des capitulaires*.

⁴ Voir ces capitulaires au même recueil.



ne s'est pas même départi de la rigueur de ses principes, en cette matière, dans sa charte datée d'Ingelnheim, le 8 des Ides de Juin 831¹ : au milieu des privilèges et des faveurs, dont il comble, dans cet acte, Bernald, évêque de Strasbourg et son église, il n'apparaît ni de loin ni de près d'aucune concession du droit monétaire. Il n'est donc pas probable que les pièces, dont il s'agit, aient pu être des monnaies épiscopales; on ne peut donc y supposer la mitre. Il n'en est pas de même de la tiare : on sait en effet que le Pape Grégoire IV est venu en Alsace pour interposer son autorité entre Louis-le-Débonnaire et ses fils, que, dans ses efforts pour amener une conciliation, il a été, souvent, d'un camp dans l'autre; il n'y aurait donc pas à s'étonner si l'on retrouvait, dans notre sol, des monnaies de ce pape à côté des monnaies de cet empereur. Mais nous raisonnons ici sur des pièces, qui ont disparu, par conséquent sur des souvenirs, sur des conjectures plus ou moins vagues; attendons pour fixer notre opinion sur ces monnaies, qu'elles soient retrouvées (nous les faisons rechercher) ou que d'autres de pareille espèce soient exhumées, et hâtons-nous de revenir à la seule et unique pièce, que nous ayons sous les yeux. Nous joignons au présent mémoire un dessin, du reste fort exact, de cette pièce, le possesseur de l'original n'ayant pas voulu s'en dessaisir.

Sans doute, une monnaie de Louis-le-Débonnaire, trouvée aux environs de Colmar et sur le chemin du *Logelbach*, ne saurait suffire pour établir que là fut le Champ du Mensonge. Non, si cette découverte est isolée de tous documents historiques, elle ne prouvera rien ou prouvera fort peu de chose. Mais il en sera autrement, si toutes les données de l'histoire sur l'emplacement, qu'occupaient les deux armées, convergent vers les lieux, où cette précieuse exhumation a été faite. Alors, cette modeste pièce ne sera plus à dédaigner, elle s'élèvera à la hauteur, sinon d'une preuve, au moins d'un complément de preuve.

Ceci prémis et sans y attacher une importance trop grande, entrons en matière.

Les Princes rebelles s'étaient donné rendez-vous en Alsace, et en effet c'était là qu'ils devaient être amenés par la force même des choses : Lothaire venait de l'Italie; il avait franchi les Alpes, entraînant à sa

¹ V. GRANDIDIER, aux pièces justificatives de l'*Histoire de l'église de Strasbourg*, tom. II, n° 104, dont l'opinion est fort judicieusement combattue par M. Louis Levrault : V. *Essai sur l'ancienne monnaie*, p. 409 et suiv.

suite une armée et une force plus puissante alors qu'une armée, le Pape; il a dû déboucher dans notre province par Bâle et le Sundgau; Pépin sortait de l'Aquitaine, son chemin pour arriver en Alsace était par la vallée du Doubs ou de la Saône, ou par Toul et Saverne, et, dans les trois suppositions, pour se rapprocher de Lothaire, il lui a fallu s'avancer dans nos plaines et marcher dans la direction de Colmar; Louis enfin, parti des confins de la Bavière, a nécessairement passé le Rhin vers Seltz ou Lauterbourg et traversé toute l'Alsace pour joindre ses alliés ou complices dans cette guerre impie et sacrilège. Que l'on jette les yeux sur une carte quelconque du pays et l'on demeurera convaincu que, le point de départ des trois princes ainsi fixé, ils ont dû de toute nécessité pour opérer leur jonction et devancer aux limites de la France proprement dite l'Empereur, aboutir en Alsace et y concentrer leurs forces. Telle est aussi la constatation de l'histoire ¹. Après avoir ainsi parcouru notre contrée en tous sens et préparé les esprits, en étalant aux regards leur puissance et en montrant à leur tête le souverain pontife, arrivés les premiers et maîtres du pays, ils ont pu choisir l'assiette de leur camp; ils ont dû l'adosser aux montagnes ou appuyer de ce côté une aile de leur armée. Ce fut aussi ce qu'ils firent, l'histoire nous l'apprend également. Pendant tous ces mouvements, l'Empereur était à Worms: venu en cette ville, vers la septuagésime de l'an 833, il y était encore après Pâques, disent les *grandes chroniques de France* ², jusque après la Pentecôte, ajoutent les *Annales de S-Bertin* ³, quand il y apprit les projets hostiles de ses fils, leur marche, et aussi l'appui que leur prêtait la présence du pape dans leur armée; il y était encore sans nul doute alors que le bruit parvint jusqu'à lui que Grégoire IV le menaçait lui et les Evêques, ses adhérents, des foudres de l'Eglise, et que la partie la plus pure du clergé français, celle qui entourait l'Empereur et lui était demeurée fidèle (de ce nombre était Bernald, l'Evêque de Strasbourg), fit au chef de la chrétienté, égaré, trompé par des fils ingrats et perfides,

¹ *Denique filii ejus captum peragere cupientes, in pago Helisatiæ.... se conjunxerunt.* Voir *Annales Bertiniani*, dans la collection de PERTZ, *Monumenta Germaniæ historica*, tom. 1, p. 426.

² V. *Grandes chroniques de France*, tom. II, p. 373, publiées par M. Paulin, Paris, et aussi *Rheganus*, dont nous donnons le texte ci-après, note 2, p. 34.

³ V. *Annales Bertiniani*, dans PERTZ, *loco citato*.

cette réponse restée célèbre ¹, certes la première et la plus énergique épreuve des libertés de l'Eglise gallicane: que s'il leur ordonnait de se séparer de l'Empereur, ils ne lui obéiraient point, et que s'il était venu pour excommunier leur souverain et eux, il s'en retournerait excommunié lui-même, « car, disaient-ils dans le langage naïf, qui rendent si bien les grandes chroniques, l'autorité des anciens canons sentait tout autrement. »

L'Empereur perdait, dans Worms, un temps précieux, à délibérer et à envoyer messages sur messages à ses fils, espérant toujours les engager « à venir à lui comme fils devoient venir à leur père. » Enfin, il rassembla une armée et s'avança vers eux, « par l'Alsace, jusqu'à une plaine immense, qui est entre Strasbourg et Bâle, et qui, depuis, lors jusqu'à ce jour, dit Rheganus, s'est appelée la plaine du mensonge, parce que, en cet endroit la fidélité du plus grand nombre s'est éteinte » ². Telle est, selon nous, la traduction littérale et exacte des termes mêmes de cet auteur contemporain. Écoutons, maintenant, un autre contemporain, sans doute même témoin oculaire des événements, Nithard, issu de la famille impériale, et qui fut, plus tard, conseiller intime de Charles-le-Chauve, ce jeune prince, cause innocente de toute cette guerre. Certes un pareil homme doit avoir été bien informé: « d'un côté donc l'Empereur avec tout ce qui lui restait de l'empire, de l'autre trois rois, ses propres fils, avec une immense armée et de plus le Pape Grégoire et tout le cortège romain accourent affluent en Alsace, et posent leurs camps contre (ou près) la montagne de Sigwald, *junta Sigwaldi montem castra ponunt*; les fils font appel à toutes les

¹ De l'Apostole redisoit l'en qu'il n'estoit pour autre chose venu fors pour escommenier l'Empereur et les Evêques, s'ils estoient contraires à ses fils, et s'ils estoient de rien inobediens à lui. Mais quand les Prélats oïrent ce, ils respondirent que ja en ce cas ne lui obéiroient et se il venoit pour en les escommenier, il s'en iroit lui-même escommenié. Car l'autorité des anciens canons, se disoient-ils, sentoît tout autrement. V. *Grandes chroniques de France*, tom. II, p. 373

² *Imperator venit aquis (Aix-la-Chapelle)indè regrediens venit Wormaciâ civitatem ante sanctum tempus Quadragesimæ. Post Pascha audivit ut iterum filii sui ad eum venire voluissent non pacificè: qui congregavit exercitum, perrexit obviam eis usque in magnum campum qui est inter Argentariam et Basileam, qui usque hodiè nominatur campus mendacii, ubi plurimorum fidelitas extincto est.* V. RHEGANI, *Vita Hludowici imperatoris*, dans PERTZ, tom. IV, p. 389, n° 41 et 42.

passions, à tous les instincts de la foule, de voir que le peuple, dans ce conflit entre un père et ses enfants, emporté par des sentiments divers, ne déserte pas la cause du père. » ¹ Qui n'a reconnu dans le *Sigwaldi mons* Sigolsheim et la montagne qui le domine et le porte même en partie ? Si l'identité de ces deux localités ne se démontrait pas par elle-même, il suffirait pour l'établir de suivre, en remontant les siècles, la génération du nom, dans les chartes et dans l'histoire ; on arriverait à *Sigolsheim*, en passant par *Sigholtzheim*, *Sigoltesheim*, *Sigolt*, *Sigoldi-mons* et enfin *Sigwaldi-mons* ² au sommet de l'échelle.

Grandidier fait dire à Nithard que les fils ont adossé leur camp à la montagne de Sigwald. Nithard n'a pas dit cela, ou plutôt il l'a dit, mais tout aussi bien pour le père que pour les fils. Il montre les deux armées aboutissant ensemble aux monts ; il nomme même celle de l'Empereur avant celle des fils. Mais ce que Nithard n'exprime pas, il est facile de l'induire de ce qui précède dans son texte : en effet, il demeure certain

¹ *Quamobrem Imperator una cum omni quod habebat imperio, très reges filii que ejus adversus eum cum ingenti exercitu, insuper Papa Gregorius cum omni comitatu romano, Elisatam conflunt, juxtaque Sigwaldi montem castrum ponunt, ne variis affectionibus populum, ut a patre deficeret, filii compellunt.* — V. Nithardi historiarum, libros III, dans PERTZ, tom. IV, p. 652.

² *Sigolsheim*, abréviation de *Sigholtzheim*, veut dire en allemand la même chose que *Sigwald*, car dans cette langue *Holz* ou *Holtz* et *Wald* sont à peu près synonymes, c'est comme en français *bois* et *forêt*. Le mot *Heim* annonce un lieu habité, c'est la terminaison de presque tous les noms de villages en Alsace. Il est mention de cet endroit, vers l'an 748, dans un diplôme de Sigfrid ou Sigefroy, dynaste, auquel ce lieu et quelques autres du voisinage semblent avoir appartenu dès lors. Viennent ensuite quelques titres du 8^e et du 9^e siècles des monastères d'Ebermünster et de Massevaux, titres bien suspects, nous dirons bientôt pourquoi, qui présentent constamment le mot écrit : *Sigoltesheim*. Des chartes de Lothaire, roi de Lorraine, et de Charles-le-Gros, en faveur du couvent de Grandval, reviennent au nom primitif et le présentent sous cette forme : *Sigoldi-mons*. Enfin l'auteur de la *Chronique de Senones*, le moine Richer, qui a vécu dans la seconde moitié du 13^e siècle, rapporte qu'un homme riche, excité, enflammé d'un beau zèle par la haute renommée de St Diodat, lui a donné, vers l'an 680, dans cette partie de l'Alsace, une assez grande quantité de biens, parmi lesquels une vigne d'un excellent vin, dans le village ou villa de Sigolt, in villa Sigoltesem. V. SCHUEPFLIN, *Alsatia illustrata*, tom. I, p. 752. — Sigolsheim est situé au pied des Vosges, à une lieue et demie environ de Colmar.

en le lisant, et, sur ce point, on pourrait renforcer ses indications de celles d'autres contemporains, que les fils ont précédé leur père en Alsace et l'ont attendu dans la position qu'il leur a plu de prendre. Ils ont dû, sinon s'adosser aux montagnes, au moins s'assurer sur toute leur étendue, des issues des Vosges, de l'ouverture de toutes les vallées; or, Sigolsheim est situé au débouché de la vallée de Kaysersberg. Leur camp a donc dû, vers ce lieu, se projeter le long des Vosges et rayonner de là dans la plaine. Plusieurs de ces châteaux, de ces citadelles, dont nous admirons aujourd'hui encore les ruines, dominaient alors dans toute leur force les hauteurs; les princes révoltés n'ont pu laisser de pareils ennemis derrière eux; ils ont dû ou les emporter par les armes ou s'y ménager des intelligences. Ce second moyen leur était acquis à l'avance. Ici même se relève un motif de plus pour assigner à leur camp le pied de la montagne: les plus anciennes de ces audacieuses constructions, celles au moins, dans les assises desquelles on pourrait reconnaître la main des Romains, étaient alors déjà debout, et nous ne craignons pas de nous aventurer en rangeant de ce nombre les châteaux d'Eguisheim, du Plixbourg, de Hohenach et même de Kaysersberg. Or, avec non moins d'assurance on peut affirmer, ces châteaux existant déjà à cette époque, qu'ils appartenaient à la puissante maison des Ducs ou comtes d'Alsace, aux descendants d'Étichon ou relevaient d'eux. Eh bien! Lothaire, le plus puissant des princes rebelles, avait épousé Irmingarde, la fille du comte Hugues, le chef alors de cette dynastie, souche de tant de rois, et ce seigneur est signalé par l'histoire comme l'âme ou l'instigateur, l'agent le plus actif de toute cette guerre. ¹

¹ Lothaire, en 823, avait promis par serment à son père de devenir le plus ferme soutien, le défenseur, le tuteur même de son frère Charles et avait consenti à ce que l'Empereur fit une part dans l'empire à ce jeune prince; mais à l'instigation de Hugues, Lothaire s'en repentit bientôt et dès lors commença une guerre sourde, qui devait se terminer, dix ans plus tard, par l'horrible trahison de 833: *Instigante autem*, dit Nithard, *Hugone, ejus filiam Lodharinus in matrimonium duxerat, ac Mathfrido ceterisque, sero se pœnituit hoc fecisse, et quemadmodum illud quod fecerat annullare possit, quærebat*, etc.... V, NITHARDI, *Historiarum*, libri III, dans PERTZ, tom. IV, lib. 1, p. 651. Et plus loin, en expliquant les motifs qui déterminèrent Lothaire, en 834, à rendre la liberté et le pouvoir à son père, le même auteur dit: *Insuper autem dum Huc, Lambertus atque Mathfridus, quis illorum secundus post Lodharium in imperio haberetur, ambigerent, discedere cæperunt, et quoniam quisque eorum propria quærebat, rem publicam penitus*

Lothaire ne subissait que trop son influence : ce Seigneur avait rêvé sans doute pour son gendre le trône impérial ; il dût seconder de tout son pouvoir en Alsace les princes soulevés contre leur père, et avant tout, mettre à leur disposition ces tours, ces forteresses, sur lesquelles s'exerçait sa puissance ou sa suprématie ; en d'autres termes, les dominateurs de la montagne étaient déjà du parti des rebelles, si le peuple de la plaine tenait encore pour l'Empereur, et leurs châteaux, dont chacun pour être pris eut exigé un siège, véritables arsenaux pendant la lutte, asiles assurés en cas de revers, étaient trop précieux, pour que l'armée des princes ne se tint à leur portée. Aussi, nous le répétons avec une confiance toujours plus grande, le camp des fils s'étendait jusqu'à la montagne, et sans doute, puisque le Sigwaldi-mons, Sigolsheim a été seul nommé par l'histoire, là étaient sur le penchant, ou plutôt au pied des monts, pour se trouver au centre de l'armée, les tentes royales, ce que nous appellerions, aujourd'hui le quartier général.

La position du camp rebelle étant ainsi déterminée, il nous sera plus facile de retrouver celle du camp impérial. En effet, ces deux camps ne pouvaient être éloignés l'un de l'autre ; ils devaient se faire respectivement face et presque se toucher par leurs avant-postes, car on se préparait à la lutte, des deux côtés, et les deux armées étaient déjà en présence et toutes prêtes au combat, quand le Pape crut devoir tenter un dernier effort de conciliation, et, dans cet espoir, se rendit du camp des fils dans celui du père : « d'une part et d'autre estoient les eschielles ¹ ordonnées pour assembler. Si n'avoit mais que la bataille commencer, quant l'en dist à l'empereur que l'Apostole venoit à luy ; et quant l'Empereur le vit venir qui já étoit ordonné en sa bataille, il le reçut toutes voies, mais ce fu à mains de révérence que ne dut, et luy dist

negligebant, p. 653. — V. sur le mariage de Hug ou Hugues et sur sa filiation, *WEGANUS*, *Vita Hludowici imp.* dans *PERTZ*, tom. IV, p. 597 et sur le concours de ce seigneur à la trahison des fils et à la déposition du père, p. 597, où l'auteur dit : *Cum magnatis primis patris sui, Hildurino Archicapellano, et Jesse Ambionensi Episcopo, Hug et Motfrido, Elisocho abbate, Gotefrido, et multis aliis perfidis, et voluerant dominum Imperatorem de regno expellere.*

¹ *Eschielles*, divisions des combattants, dit l'annotateur des *Grandes Chroniques de France*, tom. I, ch. XVIII, p. 44.

qu'il ne venoit pas à luy en la manière qu'il devoit, car il avoit grant soupçon contre luy. Aux hesberges sus mené. Là parla à l'Empereur. »¹ De ce passage des *Grandes chroniques de France* résulte la preuve, non seulement que les armées allaient en venir aux mains, mais qu'une bien faible distance les séparait. Le camp des fils vers Sigolsheim, pour peu qu'il eut de profondeur, et il devait en avoir une grande, car il renfermait une immense armée, embrassait dans son périmètre Colmar; celui de Louis-le-Débonnaire ne devait pas être loin de là, dans la plaine. Les postes avancés des armées belligérantes devaient être bien près les uns des autres, à proximité de cette ville, alors simple ferme ou villa royale. L'Empereur venait de Strasbourg, qu'il ait suivi la route du Rhin, l'ancienne voie romaine ou toute autre voie, entre le fleuve et les monts, il a dû arriver à peu de distance de cette localité. Mais à quoi bon nous arrêter à des raisonnements, à des conjectures, quand l'histoire a parlé et nous fournit des certitudes? Les Annales de St-Bertin, document contemporain aussi, vont compléter les indications de Nithard: cet auteur nous a donné l'un des aboutissants du camp des traîtres, l'annaliste de St-Bertin nous donnera l'autre; le premier a nommé Sigolsheim, le second nommera Colmar. Il désigne ainsi le lieu de la scène: « *Denique filii ejus captum peragere cupientes, in pago Helisatie in loco qui dicitur Rotfelth, id est, rubeus campus, juxta Columbarium qui deinceps campus-mentitus vocatur, se conjunxerunt.... quibus cum Dominus Imperator occurrisset* »...² En rapprochant cette citation de ce qui précède, peut-on douter que le drame ne se soit consoigné dans l'espace intermédiaire entre les deux armées, ou plutôt dans leurs avant-postes, et que le camp des fils s'étendant de Sigolsheim à Colmar, le camp du père n'aboutît dans le voisinage de Colmar?

¹ V. *Grandes Chron. de France*, tom. II, ch. XVIII: *Loys le débonnaire*, p. 373.

² V. *Annales Berliniani* dans PERTZ, tome I, p. 426. — Colmar, le nom de cette ville n'apparaît sous cette dernière forme qu'au 11^e ou 12^e siècle, avant d'en venir là il a passé par les variations suivantes: *Columba*, *Columbra*, *Columbaria*, *Columbarium* ou *Cholonpurum*, *Cholumbare*, *Cohlambur*, *Colobur*, *Colmir* et *Colmere*. V. SCHÆFFLIN et les autorités qu'il cite, *Alsatia illustrata*, tom. I, ch. IX, p. 696, § CLII. Ce nom semble sentir son origine. Ce lieu fut une ferme ou villa d'abord, un gynécée, plus tard.

Arrêtons-nous à ce texte des Annales de St-Bertin, parce que ce texte, si précieux, tout en renfermant plus de renseignements que tous les autres, nous semble par suite de fausses interprétations, être devenu la cause principale de bien des erreurs. En effet, plusieurs historiens ont cru que l'auteur avait restreint l'appellation de *Rotfelth*, *rubeus campus*, champ rouge, et ensuite de *campus mentitus*, champ du mensonge, à l'espace, où le crime même s'est accompli, tandis que l'annaliste, bien loin de circonscrire ainsi cette appellation, l'étend évidemment, comme du reste l'ont fait également ses devanciers et ses plus proches successeurs, à tout l'emplacement occupé par les deux armées, à toute la partie enfin de cette vaste plaine, où tant d'ingrattitudes, tant de félonies, tant de défections se sont accumulées. L'erreur est ici, selon nous, évidente, palpable. Que l'on reprenne une à une toutes les citations par nous déjà faites, que l'on y ajoute les données de tous les historiens contemporains ou voisins des événements, et l'on demeurera convaincu, que la démonition de *Champ du mensonge* s'applique, dans l'esprit de tous, non seulement à l'endroit, où le baiser du père fut reçu par des traîtres, ses propres enfants, mais à la plaine même couverte par des armées, dont l'une achetait, dont l'autre vendait la désertion en face de l'ennemi, la lâcheté enfin et l'infamie; en d'autres termes, la postérité n'a pas distingué sur cette terre, disparaissant sous les félons et les parjures, la place foulée par les plus odieux d'entr'eux, et, confondant dans son anathème toutes les phases de ce lugubre drame et aussi tous ses auteurs et ses complices, elle a voulu, pour la punition des uns et des autres, en perpétuer la mémoire; elle a embrassé dans l'expression de sa colère, si nous pouvons nous exprimer ainsi, tout le périmètre de la trahison et lui a infligé un nom destiné à la rappeler toujours!

Ce point est important à établir; rapprochons donc les textes historiques, déjà cités, de ceux que nous avons à citer encore; il en résultera la démonstration la plus complète que l'appellation ne s'applique pas uniquement à quelque petit canton rural, perdu dans le vaste territoire, où se déroulaient les événements, mais à ce territoire lui-même, du moins à tout l'emplacement occupé par les deux armées. Ainsi Rheganus donne le nom de *Champ du mensonge* à la plaine même, où il amène Louis-le-Débonnaire et ses fils: *usque in magnum campum qui est inter Argentarium et Basileam, qui usque hodie nominatur*

campus mendacii. ¹ L'auteur du *Chronicon Saxinocum* ² dit : *in campo magno, quid est inter Argentinam et Basileam.....* Marianus Scotus s'exprime absolument de même : *in campo magno, qui est inter Argentoratium et Basileam* ³ L'astronome, écrivain anonyme de la vie de Louis-le-Débonnaire, se sert du mot *locus* en place de *campus*, mais dans une acception tout aussi étendue : *tandem ventum est.... in locum, qui ab eo quod ibi gestum est, perpetua est nominis ignominia notatus, ut vocetur campus-mentitus; quia enim hi, qui fidem Imperatori promittant, mentiti sunt; locus, in quo id gestum est, in suo nequitiae nomine remansit* ⁴. L'auteur de l'*historia translationis sancti Sebastiani*, s'énonce de la même manière : *Ad locum sic fortè venit, qui ex eventu ruptae fidei, pacis et sacramentorum mentitus campus ex tunc appellatur* ⁵ Enfin les *Grandes chroniques de France* sont plus explicites encore : « Quant ce vint à la feste Saint-Jehan-Baptiste, l'Empereur et ses fils d'autre part vindrent en un lieu qui puis icelle heure fut tousjours nommé Champ aux menteurs ou champ plain de mensonges, pour ce que ceulx qui à l'Empereur promettoient foi et loiauté luy mentirent en place. Et pour ceste raison demoura tousjours depuis le nom ⁶.

¹ BREGANI, *Vita Hludowici imp.* dans PERTZ, tome IV, p. 589.

² Dans ECCARD, *in corpore historico medii ævi*.

³ MARIANUS SCOTUS, *in chronico, apud Pistorium, in scriptoribus rerum germanicarum*.

⁴ *Astronomus ille*, dit Schœpflin, *vita Ludovici pii scriptor anonymus quem codex monasterii Trudonensis Luitfolium vocat*. Voir le texte dans D. BORQUEY, tom. VI, p. 113.

⁵ Dans les Bollandistes, *Acta sanctorum*, tom. III, januarii, § 44, — et dans MABILLON, *Annales ordinis S. Benedicti*, 1^{re} partie, p. 407.

⁶ V. *Grandes Chroniques de France*, tom. II, chap. XVIII : Loys-le-débonnaire, Ed^{ee} Paulin, Paris. Le manuscrit de la Bibliothèque impériale (chap. 18) énonce la même chose, ainsi : « Quant ce vint à la feste St Jehan Baptiste, li Empereres et li fil d'autre part vindrent en un lieu, qui puis ce tens fu tousjors apeles champ aus menteours, ou chans plains de mençonges, pour ce que cil à l'Empereor prometoient foi et loiauté, li mentirent en eete place, et pour eete raisons en demora tous jors la reproche au lieu.

Le premier nom du lieu, *Rotfelth*, prouve aussi par lui-même, qu'il ne peut s'agir ici d'un médiocre emplacement, car ce nom exprime évidemment, ainsi que l'a fort bien traduit l'annaliste de St-Bertin lui-même, la couleur du sol, sa teinte rouge ou rougeâtre, *rubeus campus*. Or, cette couleur, qui tient à la nature même de la terre, ne se concentre pas d'habitude sur un point restreint, mais s'étend au loin, à perte de vue. C'est la teinte, la nuance, non d'un simple ratelier de champs, non même d'un canton rural, mais de plusieurs; c'est, pour ainsi dire, l'aspect du pays. Que l'on sorte de Colmar, au temps du labourage, que l'on porte les yeux à tous les horizons, vers les montagnes ou dans la plaine, partout l'on verra une terre rougeâtre et l'on sera tenté de rendre à tout ce vaste rideau de sillons son appellation primitive de *Rotfelth*: c'est que la couleur rouge est imprimée à ce terrain par l'un des éléments de sa constitution, et sans doute aussi de sa fécondité, le fer. Et comment s'en étonner, quand on trouve, en tant de lieux d'Alsace, des eaux ferrugineuses, et que plusieurs des sources, qui alimentent les puits ou fontaines de Colmar même, sourdent sur des veines de ce métal?

Que l'on ne cherche donc plus, après avoir retrouvé dans les environs de Sigolsheim et de Colmar la position des deux armées, quelques acres de terre, baptisés d'un nom sonnant plus ou moins le *Rotfelth*, le champ-rouge, pour y placer le lieu de la trahison, car ce nom là appartenait à toute la plaine. Il y a plus, il faudra surtout éviter de s'arrêter à un *Rotfelth* quelconque, car, l'histoire le dit formellement, ce nom n'existe plus depuis l'événement, il a été effacé dans le souvenir du pays, il a été remplacé par le nom *Champ du mensonge*, et ce dernier nom est resté jusqu'à ce jour, *remansit*. La découverte d'un *Rotfelth* serait donc une lumière dangereuse, un phare trompeur pour les explorateurs historiques, et nous leur conseillerions de jeter profondément la sonde dans ces parages, avant de s'y aventurer. Tel est cependant l'écueil, contre lequel sont venus échouer, dans leurs investigations, les meilleurs esprits, Schilter, Mabillon, Laguille, Grandidier et tant d'autres¹, en cherchant toujours quelque dénomination rurale renfermant, au moins dans sa racine, le mot *rot* ou *roth*, rouge.

¹ Nous pourrions en citer un bien grand nombre parmi les historiens modernes, même parmi les plus illustres.

Aussi, malgré le respect dû à ces illustres historiens, est-il bien difficile de retenir un sourire en face de leurs résultats : l'un en est arrivé à la feuille rouge *Rothleuble* ou *Rothleibl* ¹ l'autre à la ville rouge ou rousse,

¹ *Iuter Brisiacum et Illum in chartis Jansonii et Houdii*, dit Schilter dans sa lettre à Mabillon, *invenitur locus, qui dicitur Hirzfeld, hoc est campus cervorum et forestum die Hart. Ille duabus horis à Brisaco reperitur hodiè dictus locus Rothleuble, hic ipse ille campus rubeus censetur etiam ab illustri Obrecht, et indicatus nobis à syndico nostro Klinglingio (Klingling), qui nunc iter ad vos et aulam ingreditur. Est autem campus ille Rotleuble satis amplus et diversorum territoriorum, et ter mutavit nomen. Primum enim dictus Rotfeld, rampus rubeus, ut est in Bertinianiis : postea Lugenfeld, campus mentitus. Hodiè Rotleuble, hoc est, Rubeuna-Lobium, hoc est, umbraculum in foresto. — Schilter aurait bien fait d'indiquer où il a trouvé autre part que dans une pure supposition, que le *Rotleuble* a changé trois fois de nom. Il est réellement curieux de voir comment ce savant va chercher, d'abord par un exemple, à faire comprendre ou accepter son interprétation, puis, par un fait qu'il attribue à Lothaire et dont il ne donne absolument aucune espèce de preuve, la métamorphose du prétendu *Lugenfeld* en *Rotleuble* : *Talis lobia ad forestum Liptinense ad Sambram describitur à Fricco de gestis abbatium Lobiensium. C. 1. Quod rex pergens venatum, ibi sibi fieri jussrat obumbrantem ad temperandum solis aestui, quod lobiam vocant, (V. Dufresne. Glossar, V^o Lobium). Laub nobis frondes dicuntur, locus frondosus, frondibus obumbratus, qualem etiam in sylva Semuna Unringiam et Franconiam separante vocari memini. Neque credendum est nomen Campi-mendacii diù permansisse, sed sub Lothario imperatore et fratribus ignominiosum id sibi reputantibus, nomen mutatum, et Lobiam ibi structam à qua totus campus ita cognominatur, quæ planities sterilis est et quasi maledicta ob perfidiam, etc. — Voir cet extrait de la lettre dans les *Annales de l'ordre des Bénédictins*, de MARILLON, à l'appendice, tom. II, p. 739. Il ne manque vraiment à cette explication qu'une chose, la production d'une charte de Lothaire défendant l'appellation du *Lugenfeld*, ou au moins un texte historique venant au secours de la supposition, si gratuite, que se permet, en cet endroit, le célèbre érudit. Or rien, absolument rien, que nous sachions, n'autorise à admettre cette hypothèse, que Lothaire ou ses frères, pour faire disparaître sur l'emplacement du *Rothleuble*, le nom de *Lugenfeld*, qui leur rappelait leur infamie, auraient imaginé de s'y faire élever, établir (le latin dit : construire, *structam*) ce que Schilter appelle *Lobiani*, *Rubeuna Lobium*, et que Grandidier traduit par *feuillée rouge*. Supposons un bois, une forêt, un berceau à feuilles rougeâtres plus ou moins, soit. Mais ce moyen si singulier de changer la prétendue qualification d'un lieu, de substituer un nom à un autre, aurait pu ne pas réussir et aboutir à autre chose qu'à *Rotleuble*. Puis, Schilter oublie que le nom de *campus-mendacii*, au lieu qui a reçu la flétrissure, n'a jamais été effacé par**

Rubbiacum, *Ruffiacca*, *Rouffach*, au *Rothbach*¹, le ruisseau rouge; le quatrième enfin, sur les pas des deux premiers, s'est égaré dans un lieu tout-à-fait introuvable, où il a vu le Rothleuble à Rotencamp². Que serait-ce si nous disions que l'orthographe même du nom n'est pas certaine et que l'on pourrait y trouver, outre la *feuille* ou *feuille rouge*, la *petite tente rouge*, le *petit corps rouge*, ou même le *cloaque petit ou grand*,

un autre, qu'au contraire tous les auteurs ont dit: *qui deinceps*, ou *ex tunc*, ou *usque hodiè vocatur*, ou *in sua nequitiâ nomine remansit*, et pour cete raisons en demora tous jors la reproche du lieu, et que quelques uns au moins de ces auteurs, en les supposant tous contemporains, ont survécu assez longtemps aux événements et même à Lothaire et à ses frères, ainsi que le révèlent leurs propres ouvrages; qu'en définitive pas un d'eux n'a parlé de cette singulière métamorphose. Elle demeure donc à l'état de simple conjecture et même, qu'il nous soit permis de le dire, de conjecture fort peu probable et encore moins admissible.

¹ LAGUILLE, dans son *Histoire d'Alsace*, livre x, p. 112, dit: « Les trois princes s'étant avancés de leur côté, les deux armées se rencontrèrent entre Bâle et Colmar dans une plaine que nos historiens nomment *Rotfeld* ou le *champ rouge*, expression qui me fait croire que cette plaine est celle de Rouffac qu'on appelle en latin *Rubiacum*, et le ruisseau qui l'arrose *Rothbach*, c'est-à-dire, le ruisseau rouge; il s'appelle à présent Obnbach. »

² OUI, Granddier qui, dans son *Histoire de l'église de Strasbourg*, tome II, liv. 5, p. 141 et suivantes, en s'appuyant du texte de Nithard, avait si judicieusement placé le champ du mensonge vers Sigolsheim, et lutté avec tant de succès contre l'opinion de Schilter, n'a pas persévéré dans cet voie et a fini par se ranger à l'avis qu'il avait si justement et si vigoureusement combattu. Ce fut en face d'une charte de la comtesse Mathilde, veuve de Hugues, comte de Nordgau et de Dagsbourg, en faveur de l'abbaye de Sainte-Croix, charte, dont la date serait de 1090, et qui, parmi les biens donnés, porte cette mention: « *Ad Rotencamp per singulos annos decem sicles et très tabulas cereæ, unam tabulam in natale Domini, secundum in Pascha, tertiam in Pentecosten, denarius in inventionione Sanctæ Crucis*, » ce fut, disons-nous, en face de ce diplôme, où le *Rotleuble* n'est pas même nommé, que ce grave historien a déserté sa première manière de voir et de juger, pour embrasser celle de Schilter. *Rotencamp*, lieu tout-à-fait inconnu, doit être le *Rotleuble*! Telle est la dernière opinion de Granddier, il l'a ainsi formulée dans une note, mise au bas de la charte de la comtesse Mathilde, *aux pièces justificatives* de son *Histoire d'Alsace*, tom. II, p. CLIV: « *Ad Rotencamp hodiè districtus prope Colmarianum nuncupatur Rotleuble. Videtur esse Rotencamp ille locus, qui dicitur Rotfeld, idest Rubens campus, juxta Columb, in annalibus Bertinianis. Ex historia Ludovici pii imperatoris anno 833 celebris* »

mais rouge ! Et c'est cependant sur la foi d'une opinion si fragile, d'une célébrité si douteuse, que la ville de Colmar, en vertu d'une délibération en forme ou au moins d'une conférence, de son conseil municipal, doit faire graver sur quelque pierre de son ancienne forêt du *Rotleuble*, une inscription commémorative de la fameuse trahison ! Mais voici une révélation, peu connue de plusieurs, nous le croyons : il n'existe pas un seul *Rotleuble* ou *Rothleibel* ou *Rothleibl*², il en existe au

¹ Voici maintenant ce que la savant Schertz nous apprend, dans son fameux Glossaire du moyen-âge (*Glossarium germanicum: medii aevi potissimum dialecti suevicae*) ; ouvrage complété par un autre savant, Jacob Oberlin de Strasbourg, sur les diverses significations à donner au nom du *Rotleuble* ou *Rothleibe*, suivant les différentes manières, dont on écrit ou prononce :

Rothleube, dont le diminutif est *Rothleublin*, *Rothleiblin*, *rubrum lobium*, seu *umbraculum in silva rubra*. cf. *Rothweg Schiller contra Frisch silvulam excisam interpretatur. Rothweg*, via rubra in campo rubro. *Schiller* cf. *Rothfeld. Frisch* *navit viam per norolia: Argentuarium inter et Basileam prope Colmarium occurrunt das Rothleiblin, die roth kurt, das rothe feld, dans Rothveldin, des rothe weg, magnarum copiarum copax ubi praeter congressum Ludovici pii et filiorum, praelium quoque confectum anno 1228. Sch.* voir à ces mots : *Leube*, *Leib*, *Rothleube*, *Rothleublin*.

Leib, corpus vivum. V. à ce mot, son diminutif *Leiblin*, petit corps. *Leublin*, clouca, v. à ce mot.

Rothleublé, dans le glossaire de Schiller in *Thesaurο antiquitatum. Teutonicarum* signifie aussi *tendiculus*, petite tente, ou même pourrait avoir le même sens que *tendicula*, lacet, filet, (petite tendue, manière de prendre les oiseaux, vient de là sans doute).

Nota : à la fin de tous ces mots *lin*, abrégé de *lein*, est mis pour indiquer le diminutif. Dans notre langue d'Alsace *lin* se change en *lé*, ainsi on ne dira pas *Rothleublin*, mais *Rothleublé*. Nous n'avons pas besoin de dire que *Rot*, *Roth* signifie rouge.

² Voir la carte de l'Etat-major dans son fragment pour l'arrondissement de Colmar, où figurent à l'opposite l'un de l'autre, un *Rothleibel* forêt entre Houssen et Ostheim, et un *Rothleibel*, forêt aussi, entre Hirtzfelden, Régisheim, Roggenhausen et Münchhausen. Le mot, ainsi écrit, viendrait de *Leib*, *Laib*, panis, pain, que Schertz fait dériver lui-même de *Leiben*, *Leben*, vivre, voir, à ce mot *Laib*, auquel renvoie *Leib*, le glossaire. — *Leib* ou plutôt *Laib*, dans notre Alsace, est une *miche*, *Laibel* ou *Laiblé* une petite miche. *Leib* ou *Laib*, en allemand du moyen-âge, signifie aussi *usufruit*, usufruitier. V. à ces mots le glossaire de Schertz. On y trouvera bien d'autres variantes encore.

Ce qu'il y a de plus piquant dans le projet d'inscription à mettre au *Rothleublé*,

moins deux, l'un celui qui sera décoré de l'inscription, situé entre Houssen et Ostheim, l'autre entre Réguisheim et Hirtzfelden, et c'est le document topographique le plus complet et le plus savant, qui nous l'apprend, la carte de l'Etat-major. Que deviendront les honneurs décrétés pour le Rothleuble de Colmar en face de son homonyme des-b-rité? Heureusement que l'inscription n'est pas encore faite! Schœpf-
lin, avec son tact exquis, a senti qu'il fallait ici une dénomination rappelant, non le rouge, mais le mensonge, un vice et non une cou-
leur, et il a cru la trouver, à 7 ou 8 lieues de *Columbarium*, Colmar, et du *Sigwaldi-mons*, Sigolsheim, pas précisément à l'*Ochsenfeld* (le champ des bœufs), où il place cependant les deux armées, mais à côté de cette plaine et non loin de la ville de Cernay, dans un coin de terre, de cent arpens environ, qui doit s'appeler le menteur, *der Lügner*¹, mot qui nous semble, à nous, bien bon allemand pour être de vieille date et surtout d'origine francique ou tudesque. Aujourd'hui

forêt que la ville de Colmar vient de faire défricher, c'est que, d'après les indications de Schiller, il place son *Rothleuble* près d'Hirtzfelden, et que l'inscription sera pour le Rothleuble près de Houssen, en d'autres termes, on aura voulu consacrer l'opinion de Schiller et on se sera trompé sur le lieu où ce savant a placé le champ du mensonge. Du reste cette erreur a été commise par presque tous les historiens, qui ont voulu se ranger à l'opinion de Schiller. On dirait vraiment qu'ils ont écrit sans avoir sous les yeux la lettre de cet érudit à Mabillon.

¹ SCHÖPFLIN dans son *Alsatia illustrata*, après avoir combattu les suppositions de ses devanciers, donne son opinion : *Verum enimvero, non una nos ratio inducit; ut alium plane campum Alsatiæ vastissimum, qui duas leucas in longum, unam in latum extensus, Bovinus hodiè Campus Ochsenfeld dicitur..... Primum enim Campus hic terram rubram habet et sterilem; ita ut aque, tempore pluviasa ibi stagnantes, rubræ fiant, et sanguine tinctæ videantur, hinc viri rivulique ejusdem regionis a terra illa rubore quodam inficiantur. Deinde plura sunt in illis partibus locorum et aquarum nomina, quæ a rubore derivantur, ut Rothbach, Rothenburg, Rotlend (tractus ruber) ut in campi extremitate Rodern pro campo rubeo. Après avoir ainsi coloré en rouge les alentours du champ de bœufs, pour satisfaire à l'opinion, alors dominante, il en vient à ce qui lui semble évidemment plus significatif : *Pro eodem denique Campo pugnat nomen residuum, der Lügner (mendax) quæ campus, centum jugera excedens, Ravina quæ vicinus, hanc procul ab oppido Servia (Cernay) nistris adhuc diebus appellatur. Ici Schœpf-
lin place en note cette observation qui, dans tout autre, pourrait être qualifiée d'excessivement naïve : « Non ignoravit hanc circumstantiam Schillerus, uti ex Glassari) ejus loco, quem eccitarimus, patet, et tamen pra tractu Rothleuble stetit. Nous croyons, nous,**

encore, dans le langage vulgaire de l'Alsace, pas plus que dans les glossaires du moyen-âge, on ne trouve *Lügner*; on n'y connaît que *Lager*, *Laeger*, *Loger* et plus trivialement encore *Lieger* ou *Läger*, prononcez *Lièger*. Seuls, ils ont le droit de cité chez nous, et, malgré leur rusticité apparente, il ne faut pas les dédaigner, car l'allemand que l'on parle, dans nos rues, dans nos campagnes, et même dans nos salons, quand on y parle allemand, est la langue littéraire du moyen-âge, au moins celle encore des chroniques du 13^e et 14^e siècles. Close-uer et Kœnigshoven écrivaient comme parlent nos paysans. Nous soupçonnons donc que, eu y regardant de près, le *Lügner* de Schœpflin se métamorphosera en *Liegend*, terre en friche, inculte, ou se rattachera à un tout autre fait, bien moins ancien que la fameuse trahison de 833. Mais admettons, un instant, *Lügner*, et supposons-lui toute l'antiquité que l'on voudra, il ne serait certes pas étonnant de trouver sur cette plaine, si longtemps désolée et à laquelle se rattachent tant de traditions et de légendes, les unes plus lugubres que les autres,

que Schiller connaissait trop l'allemand du moyen-âge et l'allemand alsacien pour s'arrêter à un *Lügner* quelconque, et à plus forte raison au *Lügner* de Schœpflin, éloigné de plus de 7 à 8 lieues de Colmar et de Sigolsheim, ces deux tenants et aboutissants, qu'il faut comprendre dans le périmètre des deux armées et par conséquent dans le champ du mensonge, sous peine de se mettre en contradiction avec les constations les plus explicites de l'histoire contemporaine. — Schœpflin termine ainsi : *Und et Rubei et Compi mentiti, nominum reliquias Bovinus conserrot*. Il y a du champ rouge et du champ menteur dans sa plaine des Bœufs, et le savant Schœpflin est satisfait ! Non, il n'est pas complètement satisfait, le souvenir du Sigwaldi-mons de Nithard lui revient, et il fait deux aveux à enregistrer : « *Quod si Sigwaldi-mons, quem Nithardus indicat, vetus nomen suum, vel saltem vestigium ejus retinisset, lis decisa; sed omnis nostra, hoc super nomine, inquisitio frustanea fuit. Sigoldi montem (Sigolsheim) bihorio à Colmaria, si pro Sigwaldi-monte sumere velis, compi hujus mutorum locus, sed reliqua non tam bene concordant.* » Que si le Sigwaldi-mons, dont parle Nithard, avait conservé son ancien nom, ou du moins s'il en offrait encore quelques vestiges, le différent serait jugé; mais toutes nos recherches à cet égard ont été infructueuses. De ces deux aveux, nous le disons malgré le respect que nous professons pour Schœpflin, le second ne nous semble pas aussi franc que le premier : et qui donc pourrait douter de l'identité de Sigolsheim et du Sigwaldi-mons ? Schœpflin en a moins douté que personne. Ce qui suit l'expression de son prétendu doute le prouve, et tout ce qu'il a dit dans son *Alsatia illustrata*, sur Sigolsheim et son origine le démontre mieux encore.

un nom qui rappelât quelque chose du *menteur*, sans que l'on fut autorisé, pour cela seul, à voir là le champ du mensonge. Aussi, Schœpflin ne s'est-il pas dissimulé la faiblesse de l'argument à tirer de son Lügner et a-t-il essayé de le renforcer par les appellations de lieux voisins : il a nommé le *Rotbach*, *Rotenburg*, *Rotlend*, et même Rodern, au fond de la vallée de Saint-Amarin ! nous ne ferons à l'opinion de notre illustre historiographe qu'une seule et unique réponse : que deviennent dans son système les indications si précises du *Sigwaldi-mons* et de *Columbarium* ? Il semble avoir perdu de vue, notre savant Schœpflin, que les fils rebelles, eux au moins, ont appuyé leur camp à Sigolsheim et que le père, marchant vers eux, s'est arrêté dans les environs de Colmar. Il faut effacer de l'histoire les textes mêmes de Nithard et de l'analiste de St-Bertin, auteurs contemporains et sans doute témoins oculaires, dont le premier même était de la famille impériale¹, on s'humilier et reconnaître qu'en cherchant dans la plaine de l'*Ochsenfeld*, voire même au *Lügner*, le champ du mensonge, on a fait fausse route.

On le voit, aucune des opinions, écloses jusqu'à ce jour, ne peut supporter une discussion quelque peu approfondie ; et cependant tous les historiens modernes, même ceux décorés à si justes titres des palmes triomphales, les princes de la science enfin, ont à l'envi, embrassé les mêmes erreurs, nous n'osons dire, les mêmes aberrations, que Schilter, Laguille, Schœpflin et Grandidier ; ils nous semblent s'être tous fourvoyés, qu'ils nous pardonnent ce mot, que nous nous appliquons à nous-même, dans une impasse historique, ils se sont égarés, suivant leurs goûts et leurs idées, à l'*Ochsenfeld*, à Rouffach et surtout au Rothleuble.

Après avoir signalé l'erreur et sa cause, le temps est venu de montrer ce qui nous apparaît à nous comme la vérité. Peut-être, après avoir lu les quelques lignes, qui vont suivre, s'étonnera-t-on de ce que cette vérité, que chacun pouvait, pour ainsi dire, toucher du doigt, n'ait été vue par personne. C'est que l'on cherche souvent fort loin ce que l'on a sous la main. Les savants aussi ont leurs distractions.

¹ Nithard était fils d'Angilbert et de Berthe, fille de Charlemagne ; né en 790 il mourut en 858 d'une blessure reçue en combattant les Normands. Il fut duc ou comte et devint un des principaux conseillers de Charles-le-Chauve. V. *Dict. hist.*, de BOUILLET.

Il existe à un ou deux kilomètres de Colmar, dans la plus large et la plus riante plaine, entre cette ville et la montagne, un lieu, où nous voyons, aujourd'hui, se développer, au milieu des richesses de l'agriculture, les prodiges de l'art et de l'industrie, ce lieu, comme le cours d'eau, qui l'arrose, s'appelle le *Logelbach*. Quelqu'un s'est-il jamais enquis de ce que peut être le *Logelbach*? chacun de répondre: le *Logelbach*? mais, c'est un nom nouveau comme la chose qu'il exprime: le *Logelbach* est une dérivation de la Fecht, un canal fait de main d'homme, et qui, sans doute, des moulins, dont il fait tourner les roues, s'est appelé, d'abord, le *Mühlbach*. Si l'on insiste, si l'on demande encore l'origine, la provenance de ce nom, le *Logelbach*, le silence le plus complet se fait, plus personne ne fournit de réponse, au moins de réponse sérieuse et digne de l'histoire. Nous supposons, nous, que ce nom resté inexpliqué, renferme la solution du problème. Disons d'abord que ce nom, ou du moins son radical, bien loin d'être nouveau en cet endroit, est fort ancien. Sur l'emplacement même, où se dressent, aujourd'hui, ces usines, ces superbes fabriques, ou près de là, existait un village, dont la dénomination a été puisée évidemment à la même source que la dénomination du *Logelbach*, il s'appelait *Lögelnheim* ou *Logelnheim*. Ce village est signalé dans le *Livre des fiefs autrichiens*, document précieux de nos précieuses archives départementales¹, comme l'un des plus anciens fiefs du château et seigneurie du Haut-Landsperg; et l'on peut, dans ces constatations officielles, suivre son histoire jusques vers la fin du seizième siècle. Il est facile par la situation de la seigneurie de conjecturer celle du fief; il était, sans doute, dans la plaine, peu éloigné, à portée de la montagne, qui portait le Haut-Landsperg alors debout et en porte, encore aujourd'hui, les imposantes ruines. Or, précisément dans cette direction, entre Turckheim et Colmar, Schœpflin² et après lui Billing³ signalent

¹ Voir aux archives de la préfecture du Haut-Rhin, le *Livre des fiefs de la Maison d'Autriche*, sous la rubrique du Haut-Landsperg, p. 373 et suiv.

² V. SCHÖPFLIN, *Alsacia illustrata* T. II. p. 118, et sa traduction par M. Ravenez, Tom. IV, § 198, p. 278.

³ V. BILLING, *Geschichte des Elsasses*, p. 182. Ce dernier, Billing, a entrevu que le *Logelbach* est sorti de *Dürren-Logelheim*: Il fait dépendre ce lieu du comté de Rappolstein, ce qui a pu être vrai pour le Haut-Landsperg lui-même, à une certaine époque; il le soumet au Bailliage de Heiteren. Voici son texte alle-

l'existence ancienne d'un village, qui a été détruit et a disparu du sol, au milieu des horreurs de la guerre de trente ans, de 1618 donc à 1648, et ils donnent à ce village, en citant un acte d'oblation de Weckolsheim, où cette localité figure, le nom de *Dürren-Logelheim*. Il est évident que ces deux dénominations *Lägeluheim* et *Dürren-Logelheim* appartiennent au même lieu et qu'il faut en chercher l'emplacement primitif sur le terrain même du Logelbach ou Logelmbach actuel ou dans son voisinage.

mand : Hieher gehörte auch (an Aml Heiterheim) vor Zeiten Namsheim, desgleichen Dürren-Logelheim, zwischen Colmar und Thüringheim, so in vorigen Jahrhunderten durch Kriege und Pestile ist zu Grunde gegangen, und dessen Baau dem Flecken Wintzenheim zu Theil geworden ist. Die Fecht bekommt in der Gegend, wo das Dorf gelegen, und woselbst man noch den Platz sieht, wo die Kirche gestanden, den Namen Logelmbach. Ce que l'on peut traduire ainsi : au même Bailiage (de Heiteren) appartient, dans le temps, Namsheim, ainsi que Dürren-Logelheim, village, situé entre Colmar et Turckheim, et qui a été détruit, au siècle dernier, par la guerre et la peste. Son ancien ban, en partie du moins, appartient à Wintzenheim. La Fecht coule dans le voisinage, et à l'endroit où l'on reconnaît encore aujourd'hui, la situation qu'occupait ce village, là où l'on aperçoit encore quelques restes de son église, s'est élevé le Logelmbach.

Voici le texte de Schœpflin sur Dürren-Logelheim : *huc denique vicum Dürren-Logelheim, inter Colmariam et que Turckemium superioris seculi calamitatibus eversum referimus, quem Rappelsteinenses cum Heiterhemia et Weckolsheimio Abbatie Murbacensi anno MDVII in feudum obtulerunt. Tertiam decimarum partem, Episcopus metensis feudum, Conradus de Ampringen sibi et posteris suis ann. MCCCCLXXVI acquisit.*

Schœpflin ajoute en note qu'il ne faut pas confondre ce village avec un autre peu éloigné et qui porte le même nom *Logelheim* ; *Diversus hic vicus est ab alio vicino, Logelheim etiam dicto, de quo supra p. 90.* — V. Alsat. Illust. T. II § CXCVIII, p. 118 et § CXLIV, p. 99. Là il s'agit du Logelheim, ou plutôt Lagelheim près Ste-Croix-en-plaine. *Anno MDXXVI Ursula, Jacobi Villingeri, qui septuaginta defunctus erat, vidua suo et filii sui Caroli nomine, S. Crucem cum vico Lagelheim civitati Colmariensi praeviginti sex millibus florenarum cum omni, quod ad ipsos spectabat, jure vendidit. Lagelhemium vero cum non esset allodialé, uti mox apparuit, ad Colmarienses non pervenit ; quare quingenti et octoginta tres floreni eis redditui fuerunt. Ita S. Crucis nuppidum post-Egisheimenses Comites, Ecclesiam Argentinensem, Austriacos Palatinos, Villingeros, Colmariensibus obtigit postremum usque etiamnum subjectum est.*

Il nous semble que Schœpflin est dans l'erreur, quand il fait vendre par la veuve de Jacques Villinger, en 1536, à la ville de Colmar Lagelheim près Sainte-

Mais ce n'est pas tout, sur la même voie et presque sur la même ligne en parlant des montagnes, apparaît à l'horizon un autre *Logelheim* encore, ou *Lagelheim*, l'une des communes les plus riches de l'Alsace sur la rive droite de l'Ill. Sans doute l'épithète de *Dürren*, sec, avait été donnée à son homonyme d'entre Turckheim et Colmar, avant que l'on n'eut creusé le canal bienfaisant du Mühlbach, devenu, dans l'un de ses prolongements, le Logelbach, par contraste et pour peindre d'un mot la différence topographique, essentielle et caractéristique, existant entre les deux Logelheim, l'un arrosé et fécondé par une rivière et l'autre, alors, aride et desséché faute d'eau. Le canal du Mühlbach est bien ancien, car, dès le 13^e siècle, son existence est constatée, et non comme récente ou nouvelle, dans les titres du célèbre couvent des Unterlinden de Colmar ¹. Mais la qualification disgracieuse de *Dürren* a survécu à la réparation du vice, qu'elle devait exprimer, et, depuis des siècles sans doute, la plaine entre Colmar et Turckheim était rendue à la plus luxuriante fertilité, que

Croix. — Il s'agit ici évidemment de la veuve de Jacques Willinguer de Schönenberger, que l'Empereur Charles-Quint avait, en 1528, investi de la seigneurie du Haut-Landsperg et de ses dépendances, parmi lesquelles figurait *Logelheim entre Colmar et Turckheim*. Jacques Willinguer étant décédé, son fils Charles a été à son tour investi du même fief, le 29 avril 1539. Or Schreplin se trompe sur le nom du possesseur du Logelheim vendu, en 1536, à la ville de Colmar, vente du reste qui a été annulée, ou il se trompe sur l'objet de la vente. Les dates du *Livre des fiefs autrichiens*, *loc. citato*, semblent protester contre les parties et même contre le fait de la vente. Du reste ceci nous intéresse fort peu, car l'existence des deux Logelheim n'en est pas moins certaine. Elle est d'ailleurs notoire dans le pays.

¹ C'est un canal dérivé de la Fecht au-dessus de Turckheim; il se dirige de là vers Colmar, où il se jette dans un bras de la Lauch. On le nomme *Logelbach* du nom d'un village, qui se trouvait autrefois sur ses bords, dit M. Baquol, dans son *Dictionnaire géographique du Haut- et Bas-Rhin*, V^e Rhin, p. 322, *Mühlbach* (canal des moulins) du grand nombre des moulins qu'il met en mouvement, et *Gerberbach* (canal des Tanneurs) de la rive des Tanneurs qu'il traverse, à Colmar. — Dans les titres du couvent des Unterlinden, il n'est indiqué que sous le nom de *Mühlbach*; v. les titres de 1303, 1305, 1332, 1342, 1556, relatés au protocole général des titres primitifs des Unterlinden, aux Archives de la Préfecture du Haut-Rhin, liasse 35, Dossier 1. Il est à noter aussi, que, dans ces documents on écrit tantôt *Logelheim*, tantôt *Leylenheim*. — V. aussi Schreplin *Alsat. illust.* et sa traduction, qui y ajoute, tom V § 670, p. 183, not. 4.

le village, par elle porté, s'appelait encore Logelnheim-le-Sec, Dürren-Logelnheim !

Disons-le, de suite, pour n'y plus revenir, tous les noms que nous venons d'enregistrer, s'écrivent indifféremment dans les titres, de même qu'ils se prononcent dans le langage du pays, à volonté, *Lagelnheim*, *Lägelnheim*, *Logelnheim* ou *Lagelenheim*, *Lägelenheim*, *Logelenheim* ; il est certain même que cette dernière manière d'orthographier le mot avec un *e* après *l*, est la plus ancienne et la plus régulière ; elle se retrouve en effet dans les chroniques et les chartes les plus vieilles, où l'on peut lire *Lagelenheim* appliqué même et surtout au *Logelheim*, aujourd'hui encore debout et florissant¹. C'est sous la langue de nos pères que l'*a* ou l'*a e* (ä) se sont changés en *o* pour faire de *Lagelenheim* ou *Lägelenheim* *Logelenheim*, et, par une de ces contractions si familières à notre idiome, de *Logelenheim* *LOGELNHEIM* et même *Loglenheim*. Du reste cette transformation est tout-à-fait indifférente à notre sujet, car *Lag*, *Läg* et *Log*, ou si l'on veut, *Lage*, *Läge*, *Loge*² ont tous, dans le vieil allemand, la même signification,

¹ V. la carte de l'Alsace francique dans Schœpflin, *Alsac. illust.* Tom. I. Voir aussi le *Noventense chronicon*, reproduit aux pièces justificatives du tome II de l'*Histoire d'Alsace* de GRANDIDIER, page XVIII, document, sur lequel nous reviendrons.

² Voir à chacun de ces mots le *Glossarium Teutonicum* de Schilter dans son *Thesouro antiquitatum*, tome III et le *Glossarium germanicum mediæ ævi potissimum dialecti suævicæ* de Schertz ; ils traduisent ces mots par *insidiae* et les considèrent comme étant de la même famille que le français *lacs* ou *lacets*, le grec *λαχες*, le latin *laqueus*, le francique *Laga*, le belge *laag*, le batave *laeghe*, le saxon *laging*, l'anglo-saxon *lying*, l'italien *laccio*, basse latinité, *lachino*, *lorino*, *lag* ⁸ *tendiculus*. — *Lagen*, *insidias struere*, grec *λαχασ*, franc *lagen*, anglo-saxon *lyc*, batave, *laeghin*, *leggen*, german-vulgo *legen*, suévoïque *lügen*, alsacien *laegen*. Ils ajoutent *laeger*, *geleger*, *insidine*. Ils conviennent cependant que *Laqueus*, mendax, menteur, *Logener* le prédécesseur du haut-allemand *Lügner*, vient de *lügen*, mentir, et que ce *lügen* fait dans deux de ses temps *log*. V. à ces mots. — Malgré ces autorités, dont nous respectons et adoptons même, pour notre sujet, la décision, nous hasarderons cependant une réflexion, c'est que *log*, *loge*, *louge* et leur verbe *logen*, en hochdeutsch (haut-allemand) *luge*, *lügen*, d'abord *lug* et *lügen*, nous semblent dans le grec en plus proche parenté avec *λέγος*, parole, et *λέγειν*, parler, qu'avec *λαχες*, *λαχασ*, *λάγος*, *λίγινον*, pris en mauvaise part, comme en français *parlage*, *parleur*, *hâbler*, *hâbleur*, des

d'après les glossaires du moyen-âge, celle d'*insidiæ* en latin, d'em-bûches, de pièges, de tralison, de mensonge enfin. Si l'on doutait que telle fut encore la véritable interprétation, au moins du mot *Log* ou *Loge*, dans le dialecte de l'Alsace, nous dirions aux incrédules : interrogez, dans nos campagnes, le premier paysan venu, dans nos rues le premier homme du peuple, qui vous tombera sous la main, demandez-leur de vous traduire dans le langage du pays ces trois mots : *c'est un mensonge* ; ils vous répondront tout aussitôt dans leur jargon abrupte et rapide : *s'esch à Log*, abréviation de : *es ist eine Loge*. Or, ce prétendu jargon ou patois de nos champs et de nos carrefours, et vraiment de tout le monde ici (les savants seuls savent un autre langage, mais ne le parlent pas), est, nous le répétons ; la langue allemande du moyen-âge, la langue des chroniques encore du 13^e et du 14^e siècle, la langue du peuple enfin, celle des hommes, par conséquent, chez lesquels le *champ du mensonge* a dû recevoir sa qualification première, son nom populaire et traditionnel.

Il nous suffit de comprendre dans *Logelenheim* ou *Logelnheim* la première et la dernière syllabes, *Log* et *Heim*, mensonge et demeure, pour avoir le sens du mot : c'est à n'en pas douter la *demeure au mensonge* ou *du mensonge*. La syllabe ou les syllabes intermédiaires ne sont évidemment que le complément de la première et ne peuvent qu'en renforcer et confirmer la signification, que l'on considère le commencement du nom, d'un seul venant, *Logeln*, comme une dérivation, une forme euphonique de *Loge*, *Logen* au datif pluriel, ou plutôt que, séparant les deux éléments de *Logeln*, on cherche la source du second,

paroles et rien de plus, mènent directement au conteur, au conte, au mensonge, au menteur ; c'est bien le sens de notre, *log*, *loge*, *louge* : *die red ist eine lougen*, dit Scherz, dans un de ses exemples, ce qui veut dire littéralement : le parler est un mensonge. Ce dicton allemand se rendrait assez bien par ce mot spirituel, sans doute, mais peu édifiant, désespérant même, d'un diplomate célèbre : la parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée. C'est dans le même ordre d'idées que l'on oppose *λόγος μίς*..... à *ἔργον δὲ*..... que l'on dit, comme dans Plutarque, mettant en contraste les paroles et les actions : *οἱ λόγοι καὶ τὰ ἔργα*. Voir l'excellent et si savant *Dictionnaire grec-français* d'Alexandre. Ce qui est certain, c'est qu'en Alsace, *Log*, *Logen*, *Loger* signifient mensonge, mentir, menteur. *Er Logt* veut dire ; il ment : *es ist eine Log* : c'est un mensonge. Or, c'est dans la langue de l'Alsace que le champ du mensonge a dû recevoir son baptême.

eln, contraction d'*elen*, dans ce mot du plus vieux allemand *ellu*, *ellenes*, *ellues*, qui, dans ses abréviations, a fait *ell*, *el*, au datif et au génitif pluriel *ellen*, *elen*, *eln*, et d'où sont sortis *al*, *ala*, *allaz*, *aller*, *alle*, *alles* et en définitive *all* ou *al*, *ale*, *als*, tout, *omnis* et *totus*¹. Cette dernière forme est la plus commune dans le dialecte alsacien, et, en composition surtout, l'*a* se change en *e*, comme on peut en donner un double exemple bien frappant dans le nom primitif de notre Alsace même, *Ellcès*, *Elcès* au lieu d'*Allsatz* ou *Alsatz*². Dans cette supposition, tout-à-fait conciliable avec le génie de la langue allemande, où généralement *ln* à la fin des mots semble indiquer quelque chose de multiple ou de complexe, témoin *Doppeln* (l'action de doubler), on arriverait à cette conclusion que *Logelenheim* ou *Logelnheim* est la contraction de *Logen-alen-heim* et voudrait dire en dernière analyse, *la demeure à tous les mensonges*, en d'autres termes, *le lieu plein de mensonges*. Or, telle est précisément l'interprétation, que fournissent les grandes chroniques de France, du nom donné au théâtre de la trahison: *Li Empereres et li fil d'autre part*, dit ce document certes bien ancien, *vindrent en un lieu, qui puis ce tens fu touz jors apelez champ aumenteours, ou chans plains de mensonges*.³ Chacun sentira l'importance de ce rapprochement. La difficulté, que l'auteur éprouve à rendre dans son vieux français l'expression allemande, et les deux versions qu'il

¹ Voir à tous ces mots les deux *Glossaires* précités de Schilter et de Scherz, et aussi le savant ouvrage de E. Q. Gruff, intitulé: *Althochdeutscher Sprachschatz*. Tome I. p. 203 et suiv. V. *al all*, édit, Berlin 1834-1846.

² Nous savons bien que, d'après l'opinion dominante et que nous avons embrassée nous-même, *Ellcès*, l'une des formes premières d'*Allsatz*, doit se composer d'*Ell* le nom de la rivière d'Ill et de ces abrégés de *sass* ou *satz*, habitants, mais cette étymologie n'est pas la seule admise ni la seule admissible, et plusieurs auteurs ont vu dans *Ellcès*, *Alsatz* à peu près la même chose que dans *Alemannia*, *Alemanie*, formé d'*Al* tous et de *man*, *männer*, hommes, l'indication donc des éléments divers, dont s'est constituée notre province. Mais que l'on adopte l'une ou l'autre étymologie, l'exemple par nous cité de l'*a* changé en *e* n'en resterait pas moins dans toute son applicabilité, car le premier nom de l'Ill fut *Alsa* et c'est par la transformation de son initiale qu'il est arrivé à faire *Ell* et sans doute avant *Elsa*, comme dans *Elsatz* l'Alsace.

³ V. *Lex Grandes chroniques de France*, loc. cit., et le ms. des chroniques de St. Denis, ch. 18, à la Bibliothèque impériale.

présente et qui toutes deux s'appliquent si bien à la véritable signification de Logelenheim, sont la meilleure preuve que nous ne nous trompons pas dans notre interprétation.

Après avoir donné cette traduction, qui nous semble préférable à toutes autres, nous devons, pour ne rien oublier, en consigner une seconde: celle-ci prendrait le mot absolument comme il est et le décomposerait ainsi: *Loge*, mensonge, *len* abréviation usuelle de *lehn*, fief, et *heim* demeure, ce qui amènerait à voir dans *Logelenheim*, la demeure du fief au mensonge. *Len*, *Lehn* serait là, comme dans les appellations d'une foule de localités en Alsace et en Allemagne, en opposition à *guet* ou *fryes gut*, bien libre, pour consacrer la différence entre les terres féodales et les terres franches, entre les fiefs et les alleux¹.

Toutes ces versions aboutiraient au même résultat: *Logelenheim* serait toujours la demeure et le *Logelbach* le ruisseau ou canal de la plaine aux mensonges².

Il ne resterait plus vraiment, pour convaincre les plus incrédules, qu'à retrouver sur la voie, que nous parcourons presque en droite ligne depuis le pied des Voges, depuis le *Sigwaldi mons* jusqu'à Logelenheim près St'-Croix, en quelque partie de ce vaste territoire, non encore transformée par la main des hommes en village ou en cours d'eau, le nom, écrit en toutes lettres, de *Champ du mensonge*. Eh bien! c'est encore ce que nous avons trouvé: entre Logelmbach et St'-Croix, sur le bau de cette dernière commune, sur la rive gauche de l'Ill, aboutissant à un pont, certes l'un des plus anciens de la contrée, car il a donné son nom à un ratelier voisin, le *Bruckfeld*, il existe un canton de terres portant la dénomination même, que le *Rothfeld* a dû prendre, après la trahison; ce canton s'appelle le *Logelfelth*, aujourd'hui, *Logelfeld*, le *Champ du mensonge*.

Sommes-nous là sur le terrain, que les traîtres ont fonlé, au moment, où, venus à la rencontre de l'Empereur, ils sont descendus respectueusement de leurs chevaux pour mieux le tromper par cet acte extérieur de révérence? sommes-nous sur la place même, où, après avoir rassuré leur père, après lui avoir renouvelé l'hypocrite et fallacieuse promesse de respecter sa personne, sa liberté et celle de l'in-

¹ V. le Glossaire de Scherz. V. *Lehn*.

² V. la Carte jointe au présent Mémoire.

pératrice et de son jeune fils Charles, ils ont reçu de ce malheureux monarque, plus malheureux père, le baiser paternel, le symbole de la paix et du pardon? Cela serait très-possible, quoique près de deux lieues séparent le *Logelfeld* du *Sigwaldi-mons*, *Sigolsheim*, où venait aboutir le camp des rebelles. Les deux grandes armées en présence devaient couvrir un espace immense; et hélas! à l'instant, où le père allait se remettre à la discrétion de ses fils, il n'y avait plus qu'une seule armée! car, dans la nuit, comme si tant de parjures avaient voulu cacher dans les ténèbres la honte de leur désertion, il avait été abandonné par tous, et à son réveil, il n'avait plus trouvé autour de lui que quelques serviteurs fidèles, pas même, dit l'histoire, ceux sur lesquels il devait le plus compter! L'ingratitude et la félonie l'avaient laissé seul ou presque seul en face des traîtres. Que dis-je? il avait même à craindre l'insulte et l'outrage d'une soldatesque soudoyée et du menu peuple, toujours enclin à suivre la fortune: d'ailleurs toute cette multitude soulevée avait vu le Pape repartir pour le camp des fils, et peut-être croyait-elle, en servant la cause des rebelles, servir la cause de Dieu même! Dans ces tristes circonstances, Louis-le-Débonnaire devait trembler, non pour lui-même, en fait de courage il était le digne fils de Charlemagne, mais pour l'Impératrice Judith, sur laquelle s'amoucelaient tant de haines, et pour son fils, à peine âgé de dix ans, objet de l'irrémissible jalousie de ses frères, alors triomphants. Dans cette situation critique, l'Empereur avait envoyé un dernier message à ces princes; leur manifestant ses craintes trop légitimes et les adjurant de ne pas le laisser lui, sa femme et son fils en butte à la fureur de la foule égarée. Eux, à cet appel, qui allait rendre facile l'exécution de leurs plus secrètes espérances, durent accourir, et, ne fut-ce que pour se donner l'air de la bienveillance et du zèle, aller au devant de leur victime aussi loin que possible, ne lui laisser faire enfin que quelques pas, le venir recevoir presque au sortir de sa tente¹. Or, la tente

¹ Et quant ce vint à la Saint-Pierre et Saint Pol, la même gent vint contre l'Empereur par flatterie et d'autre part ses fils le menaçoient qu'ils courroient sur luy. Et le preudhomme qui vit qu'il ne pouvoit durer contre leur force se donna moult de la cruaulté du menu peuple. Lors manda à ses fils qu'il ne fust pas liéré es mains de menus gens: et ils luy remontrèrent qu'il issist de ses herberges et venist contre eulx et ils viendroient contre luy. Ainsi le convint joier. » *V. Grandes Chroniques de France*, Tom II. p. 374.

de l'Empereur et son quartier général « ses herberges » ne pouvaient être aux premières lignes de l'espace qu'avait occupé son armée, « ses grans compagnies », comme il les appelait, mais bien au centre et sur les derrières du camp. Cherchons donc quelle a dû être la situation de ce camp.

Pour nous guider dans cette recherche il nous faudrait des connaissances stratégiques, que nous ne possédons pas ; il serait téméraire à nous, qui n'avons aucune notion de l'art militaire et qui ne pouvons nous éclairer aux lumières d'hommes spéciaux, de tenter, ce qui serait difficile à ceux-ci même, de retrouver et fixer, après plus de mille ans, quelle dût être la position respective de deux grandes armées et l'assiette de leurs camps. Mais il doit être permis à tous de relever, de constater ce qui frappe les yeux de tous, par exemple, cette probabilité que, si les fils ont réellement adossé leur camp au Sigwaldi-mons, leur immense armée, *ingens exercitus*, a dû s'étendre par delà Colmar, jusqu'à la Thur au moins et même porter ses avant-postes jusques vers l'Ill. Si l'on doutait que Colmar fut compris dans le camp des fils, ainsi que les quelques maisons, qui ont vu se former, depuis, autour d'elles un village et lui ont donné leur nom, Hausen, aujourd'hui Housen¹, nous rappellerions que Grégoire IV a daté de Cohlambur (Colmar), le 8 des Ides de juillet de l'an 833, une de ses bulles, adressée à Aldric, Evêque du Mans², et que, dans les plus vieux titres de la commune de Housen, on trouve la mention d'une rue du Pape, Pabstgass³, souvenir

¹ *Hausen* est le datif pluriel de *Hans*, maison et par conséquent signifie *aux maisons*.

² Cette bulle, portant des privilèges en faveur de l'Evêque Aldric et de son église, est ainsi datée : *data Cohlambur VIII idus Julii, indictione VI*. Voir Mabillon, *Analecta vetera*, tom. III, p. 277, édit. primæ, et tom. I, p. 300. Edit. secundæ. Dom Ceillier, qui donne dans son *histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, tom. XVIII, p. 662, un extrait de cette lettre du Pape Grégoire IV, se trompe, dit avec raison Grandidier (*hist. de l'Eglise de Strasbourg* tom. II, liv. V, p. 113, note a), quand il avance qu'elle a été datée de *Cohlemburg ou Calenbourg*, ville située sur la rive gauche de la Loch, dans le comté de Guelères. La date même de cette bulle, rapprochée des événements, que nous rappelons dans ce mémoire, suffit ici pour démontrer l'erreur de Ceillier.

³ Ce fait m'a été affirmé par un notaire, qui a eu en mains, plus d'une fois, d'anciens titres de Housen et a été frappé d'y lire parmi les tenants et aboutissants

sans doute de la venue du souverain Pontife avec son imposant cortège, *cum omni comitatu Romano*¹, dans ce modeste lieu, alors moins qu'un hameau. Faut-il ajouter qu'un chemin partant de Colmar et venant aboutir à celui de Sigolsheim à Housen, a gardé un nom bien caractéristique; il s'appelle *Franckenweg*, chemin des Francs². Sans doute le Pape a été aussi dans le camp de Louis-le-Débonnaire; mais il y est peu resté, et il n'a pas dû s'y faire suivre de toute sa Chancellerie et encore moins consacrer les courtes heures, qu'il a passées, à composer des lettres et à édicter des bulles pour un Evêque de Bretagne.

Dans le camp des fils, le Pape doit avoir résidé non loin de Lothaire; ce roi, le plus puissant des trois, l'avait amené d'Italie; il avait trop d'intérêt à se montrer toujours à côté, et, pour ainsi dire, sous l'égide du chef de l'Eglise, et aussi à ne pas le perdre de vue dans la position si délicate, si fausse, où il l'avait entraîné, pour s'éloigner de lui: la bulle a été donnée à Colmar; ne cherchons pas, loin de là, la tente de Lothaire et son quartier général; ils étaient à proximité, on peut l'affirmer sans crainte. Ils étaient sans doute au centre de l'armée, à mi-chemin entre les monts et la Thur, bien près du lieu, où s'élève, aujourd'hui le *Logelbach*. Nous verrons, tout-à-l'heure, que telle dût être la disposition des choses. La dernière scène du drame, celle où les fils parjures levèrent le masque et déclarèrent à leur père qu'il était leur prisonnier, s'est passée sous la tente de Lothaire. Ils ont eu la déceance au moins de ne pas faire assister à ce cruel et infâme dénouement le Pape; ils avaient assez abusé de son inconcevable crédulité, ils l'avaient trop flatté du beau rôle de médiateur, pour l'appeler, au moment, où toute médiation devenait superflue, où allait s'accomplir

des propriétés, cette mention: « donnant d'un côté sur la rue du Pape, auf *Pöbstgass*. » Ajoutons que Housen est à une lieue à peine de Sigolsheim, le Sigwaldi-mons, et qu'entre ces deux communes vient aboutir, en partant des environs de Colmar, une route qui porte le nom de *Chemin des Francs*, *Franckenweg*.

¹ V. Nithard, loc. cit. p. 652.

² D'après la tradition, ce nom remonte à la trahison de 833. Ce chemin doit aussi avoir servi à Turenne, mais son nom est bien plus ancien, et d'ailleurs les Francs seuls ont été appelés dans le pays *Francken*. Les Français y sont nommés *Welches* ou *Franzosen*.

le fond de leurs pensées, la trahison. Ils ont laissé Grégoire IV, désormais inutile, en dehors de cette dernière et suprême phase du crime, dans sa résidence sans doute. Or, l'histoire¹ nous apprend que le Pape n'était pas loin quand ces horribles choses se commettaient, et que, reconnaissant, alors et trop tard, qu'il avait été indignement trompé lui-même et avait servi, sans le savoir et sans le vouloir, d'instrument, de moyen, de manteau à la plus odieuse des perfidies, il ne put retenir ses larmes, et partit le cœur bourrelé, non de remords (les intentions du Saint-Père avaient toujours été pures) mais de regrets, hélas superflus ! Eh bien ! ce lieu voisin de la tente royale, cette résidence donnée au Pape durant son séjour au camp des rebelles, dût être *Cohlamburg*, (Colmar) ; ce fut là sans doute qu'il apprit le déplorable événement et donna un libre cours à sa douleur ; ce fut de là qu'il s'empressa de retourner à Rome, se repentant amèrement alors de l'avoir quitté.

Le camp des fils se projetant le long des monts et s'étendant dans la plaine jusqu'au delà de la Thur et par ses avant-postes plus loin encore, le père, qu'il vint de Strasbourg par l'ancienne voie romaine ou par la route du Rhin, a dû s'avancer entre ce fleuve et l'Ill, et, parvenu en vue de Colmar, concentrer ses troupes entre cette rivière et les derniers prolongements de l'immense forêt de la Hardt, entr'autres, ce que l'on appelle aujourd'hui, le *Kastenuwald*, ou même, si l'on veut, avec son armée, grande aussi, occuper en face de l'ennemi, et sur une longueur au moins égale, tout le territoire entre la rive droite de l'Ill et la rive gauche du Rhin. Son front aurait donc été vers l'Ill et ses derrières au Rhin, dont il eut été prudent de garder le passage, en cas de retraite. Brisach sans doute formait son point d'appui, Brisach qui était, alors encore, sur la rive française². Sa ligne extrême du côté des rebelles

¹ Le pape Grégoire, qui près estoit là, commença à plourer quant il vit que les choses estoient ainsi menées, et s'en retourna à Rome. V. *les Grandes Chroniques de France*, tom. II, p. 375.

Gregorius siquidem papa itinervis peritidine correptus tardius, quam vellet, Romam revertitur. V. NITARD dans PERTZ, tom. IV, p. 652, n° 4.

² Brisach (*Mons-Brisiacus*) indiqué dans l'Itinéraire d'Antonin sur plusieurs routes romaines, était alors évidemment sur notre rive, comme ces routes elles-mêmes : Voir *Itinéraire de la Pannonie dans les Gaules, entre Ariulbium et Argeutoratum*. Itinéraire de Milan à Argentorat, entre *Uruncis* et *Helvetus*. Il a été détaché dans

devait s'étendre d'Horbouurg, l'antique Argentouaria ou même d'Holtzewilr (Hohldowilare) jusques vers Réguisheim (Regenesheim) et peut-être Ensisheim (Englischesheim) en passant par ce qui est devenu *Logelenheim*. Dans cette supposition, et surtout dans la première, que nous avons faite, le point médial, où sans nul doute se trouvait la tente impériale, devait être vers les lieux, où l'on aperçoit encore quelques débris de Blienseviler, * village détruit depuis le quinzième siècle, à peu de distance de la forêt. La tente impériale ainsi placée, les fils accourant de leurs avant-postes, où sans doute ils se tenaient impatients et avides de saisir au plus vite leur proie, se seront précipités par la route ancienne de Bâle (*l'Alt-Strass*) et parvenus vers l'emplacement, où s'est élevé plus tard, St^e-Croix, se seront, de là dirigés vers l'Ill et l'auront, d'après toutes les probabilités, franchie à l'endroit, qui s'appelle encore, d'un pont ou d'un bac bien ancien, le *Bruckfeld*.

Ce fut en approchant de ce passage sans doute qu'ils aperçurent leur père, peu éloigné encore de sa tente et s'avançant avec sa femme, son fils Charles et quelques serviteurs restés fidèles; ils hâtèrent la course de leurs chevaux, et parvenus au-delà du pont, descendirent de leurs montures: jouant le respect et la déférence, ils firent à pied quelques pas vers l'Empereur pour le prévenir: « encontre luy revindrent d'autre part, et descendirent des chevaux quand ils approchièrent de luy, disent

le X^e siècle, d'après toute apparence, lorsque le Rhin s'est ouvert un nouveau lit, en abandonnant l'ancien, dont on reconnaît, encore aujourd'hui, les traces derrière Brisach. Voir sur ce point BEATES RHENANUS, *Rerum Germanicarum*, lib. III, p. 278; Guillianus *Halsburgiaca*, lib. II, cap. v, p. 67. — FICHER, *Origines palatine*, pars II, chap. VIII. LEITPRAND, dans son *Histoire d'Allemagne*, lib. IV, chap. XIV, dit: *In Alsatia partibus castellum, Brissawgaure (Brisac) patria vocabulo nuncupatum, quod et Rheus, in modum insulae cingens et naturalis ipsa loci asperitas munit*. Luitprand écrivait vers la fin du 10^e siècle. Brisach était donc alors comme une île, l'invasissement du Rhin avait commencé, mais non depuis longtemps, car au 9^e siècle Guidon le géographe de Ravenne (liv. IV, * chap. XXVI, p. 187) comptait encore Brisac, qu'il appelle *Brechecha*, parmi les villes situées sur la rive gauche du Rhin, *inter urbes, ad sinistram Rheni ripam positus, Basetam, Stratisburgum et in medio Brececham, refert*. V. SCHAEFFELIN qui adopte et défend la même opinion, *Alsatia illustrata*, tom. I, liv. III, ch. I, § CXVII, p. 678.

● * Blienschweiler, village détruit dans la guerre dite des Armagnacs; on en voit encore un puits et quelques restes de l'église. — 1. Tome II, p. 274.

les *Grandes Chroniques de France*.¹ Le point de la rencontre, dans cette supposition, aurait été précisément le lieu, qui s'appelle, encore aujourd'hui, *Logelfeld*, champ du mensonge. Là, en effet, commençait le premier acte du drame: le malheureux père exigea « de ses fils le « renouvellement de leurs promesses » « lors les admonesta qu'ils gardassent vers luy ce qu'ils luy avoient promis, et non mie tant seulement vers luy, mais vers sa femme et vers son fils. Et ils luy respondirent qu'il fuest asseur de ce et que si feroient-ils. Lors les baisa, si « les suivit jusques à leurs tentes. » Ces tentes, nous connaissons déjà la situation de la principale, celle de Lothaire, au lieu où s'est élevé, sur les ruines de Dürren-Logelenheim, le *Logelbuch* actuel. Celles de Pepin et de Louis n'en devaient pas être éloignées, sans doute plus près des mouts, l'une vers Turckheim, l'autre vers Sigolsheim. Dans la tente de Lothaire se consumma le second acte, le plus cruel: à peine arrivés sous la protection de leurs tentes, la scène change, les démonstrations révérencieuses cessent, ils s'enhardissent à faire ce qu'ils n'eussent peut-être pas osé faire en face du ciel et de leur propre armée, ils déposent toute pudeur et, au mépris des promesses, des serments, qu'ils viennent de renouveler en abordant l'Empereur, il annoncent à leur souverain et à leur père qu'il est leur prisonnier, on lui arrache sa femme et son fils chéri, « tout maintenant luy fu sa femme otée et « menée en la tente de Loys; et Lothaire fit mener luy et Charlot son « petit-fils en sa hesberge, et commanda qu'ils fussent bien gardés. »

Nous ne résistons pas à la tentation de reproduire dans le langage naïf et saisissant des *Grandes Chroniques* la suite et la fin du drame: « les traiteurs prindrent les serments du peuple et partirent l'empire en « trois parties aux trois frères. Loys prit la royne Judith et l'envoia de « rechief en essil, en Italie, en une ville qui a nom Tartonne (Tortonne). « Le Pape Grégoire, qui près estoit là, commença à plourer quant il « vit que les choses alloient ainsi menées, et s'en retourna à Rome.

« A tant se départirent les deux frères. Loys s'en ala en Bavière et Pépin en Aquitaine. Lothaire prist le père et le fils et les fist mener loin de luy priviément (c'est-à-dire s'en fit suivre à distance) « à che- « vaucheurs armés, qui moult bien les gardoient. A une villa vint qui « à nom *Mélangi* (*Merlegium Villam*, Marlenheim en Alsace). Là « demoura un pou, pour ordonner d'aucunes besoignes. Au peuple qui

¹ Voir les *Grandes Chroniques de France*, tom. II, p. 374.

« estoit avec luy donna congé et fist crier un parlement à Compiègne. » Le chroniqueur trace la route, qu'a suivie Lothaire depuis Marlenheim pour rentrer en France, entraînant toujours sur ses pas son infortuné père : il prend par le pays de Vougué (les Vosges), s'arrête, en passant, à l'abbaye de Marmoutier, de là va droit à Metz, puis à Verdun, et enfin, retourne en France, « en la cité de Soissons s'en ala et laissa son père « en estroite prison en l'abbaye Saint-Maard (St.-Médard) et commanda « qu'il fuest estroitement gardé. Et Charlot son petit-fils (c'est-à-dire « son jeune fils) fist aussi garder. » L'auteur sait gré cependant à Lothaire de n'avoir pas réduit ce rejeton impérial, cet enfant de dix ans, à la condition de moine. « Mais toutes voies ne commanda-il pas « qu'il fuest tondue. De là, continue-t-il, se partit et s'en ala en déduis de chaces et de gibiers, et y demoura jusques vers la fin de septembre ¹. » Lothaire couronna donc cette suite non interrompue de crimes et d'infamies par des parties de chasse, et s'amusait à courir le cerf et l'urus, tandis que, par ses ordres, son père et son frère gémissaient sous les verroux. On montre encore, à Soissons, la salle basse ou le cachot, où fut enfermé Louis-le-Débonnaire.

Nous n'avons pas voulu interrompre ce récit; reprenons-le pour y puiser quelque lumière sur les localités, où se déroulait ce long et douloureux martyre du meilleur des pères et des rois. La première station de cette véritable passion fut au point de la rencontre; ce lieu eu a conservé jusqu'à nous le nom de *Logelfelth*; de là les fils avec leur père, qui les suivit, ont dû prendre le chemin le plus court pour retourner à leurs tentes, ce chemin était de franchir l'III à l'endroit, qui s'est appelé, depuis, *Logelenheim*; sur l'autre rive, leur passage semble marqué par un nom aussi, *Logelfurche* ¹; puis, à un quart de lieue environ, ils ont pu rejoindre l'Altstross ², vers la croisière actuelle de cette route avec le

¹ Voir les *Grandes Chroniques de France*, tome II, p. 374 et 375.

² On appelle en allemand *Furche* la première empreinte du soc de la charrue dans le sol, le premier sillon tracé sur un champ. V. tous les Dictionnaires.

³ On peut reconnaître, encore aujourd'hui, à l'élévation du sol, les traces de cette ancienne voie, qui a existé et servi jusqu'au tracé de la route actuelle de Colmar à Bâle. Son nom même atteste son antiquité. *Altstross*, devenu par le changement du dernier *a* en *o* l'*Altstross* signifie vieille route. Cette route, haute

chemin de Logelnheim, à quelques pas du Neuland ; une fois là, ils n'ont plus eu qu'à suivre la voie, qu'ils avaient prise, en venant, pour se retrouver bientôt, au point de départ, à leur quartier général. Ils auraient été, s'il existait un chemin de ce côté, en droite ligne du lieu de la rencontre à leurs tentes, qu'ils auraient été néanmoins forcés de traverser cette même partie du territoire et de toucher toutes ces places, où se sont produites, depuis, évidemment sur les pas des menteurs et des traîtres, ces dénominations caractéristiques, *Logelfeld*, *Logeltenham*, *Logelfurche*, puis enfin *Logeltenham* encore et *Logelbach*. En effet d'après tout ce que nous avons établi jusqu'à présent sur l'étymologie de ces dénominations, quelle est leur signification certaine et indubitable ? La voici : *Le champ du mensonge, le premier sillon du champ du mensonge, la demeure du mensonge, le ruisseau du mensonge.* Si l'on doutait après cela que l'on fût bien ici sur cette terre qui, d'après les annales de St-Bertin, s'appelait le champ rouge, *rufus campus*, et qui, depuis le jour de la trahison, s'est appelée le champ du mensonge, *campus mendacii*, *campus mentitus*, nous dirions : regardez sur tout ce parcours la couleur du sol, elle aussi achèvera votre conviction que vous avez sous vos pieds le véritable Rotfelth, le champ rouge devenu le champ du mensonge.

Un officier supérieur, auquel nous avons communiqué nos idées sur la position présumée des deux armées belligérantes, nous a fait cette observation : il n'est pas à croire, nous a-t-il dit, si réellement les fils, en arrivant les premiers, ont eu le choix du terrain, qu'ils aient adossé leur camp aux montagnes, dans les gorges desquelles il eut été bien dangereux d'être aculé, en cas de retraite. Peut-être n'ont-ils appuyé qu'une aile de leur armée aux Vosges et se sont-ils de là étendus jusqu'à l'Ill et même jusqu'au Rhin, pour barrer toute la plaine et empêcher l'ennemi de les tourner ; peut-être la majeure partie de leurs forces étant venue

encore dans différentes parties de son parcours, par exemple à la lisière du *Frohholz*, où l'on voit un vieux pont, traversait, près de là, en diagonale ce qui est devenu la route actuelle, et, à quelques pas de plus, non loin du Neuland, se croisait avec ce qui a fait, plus tard, le chemin de Colmar à Logeltenham. Cette route est bien ancienne ; elle remonte sans doute à l'époque romaine ou franque.

¹ *Logelfeld* ou *Logenfeld*, composé de *Log*, et *ponr al*, *feld*, champ tout au mensonge, ou champ aux mensonges ; c'est-à-dire, *champ plein de mensonges*. — *Furche*, on le sait déjà, veut dire premier sillon, *Heim* demeure.

par Belfort et le Sundgau, et leur père arrivant de Strasbourg, entre le Rhin et les Vosges, les deux armées auront-elles appuyé un de leurs flancs aux monts et à l'autre au fleuve et se seront-elles ainsi fait face sur toute la largeur de ce territoire. Hâtons-nous de le dire, cette manière de voir, plus conforme, sans doute, que la nôtre aux règles de la stratégie militaire, est loin de se trouver contrariée eu fait par un texte historique; la disposition, qu'elle suppose, pourrait même, sans trop d'effort, ressortir des indications de Nithard, puisque, dans cet auteur contemporain et qui a dû être bien renseigné, surtout dans cette guerre, ces mots : *juxta Sigwaldi-montem castra promut*, peuvent s'appliquer également au père et aux fils. Si nous n'avons pas, de suite, adopté cette version, si nous avons préféré celle de Grandidier, qui adosse au Sigwaldi-monts l'armée des fils et lui fait présenter son front, du côté de Colmar, à l'armée impériale, c'est que, maîtres de toutes les hauteurs par les châteaux, qui les dominaient, les rebelles nous ont paru n'avoir pas eu à redouter, en cas d'insuccès, le danger signalé par notre consultant. Ajoutons qu'il semble résulter de certains textes d'auteurs contemporains aussi *, ou du moins fort anciens, que les fils n'auraient pas attendu leur père dans leurs positions, qu'ils se seraient avancés vers lui, que, ensuite, à son approche, ils auraient rétrogradé, suivis ou poursuivis par l'Empereur, et qu'enfin, au milieu de ces mouvements, causés sans doute par un désir réciproque de n'en pas venir aux mains, l'espoir de la conciliation existant toujours d'un côté, de l'autre l'espoir du triomphe par la trahison, on est arrivé presqu'ensemble dans la plaine, appelée, depuis, le Champ du mensonge. Dans cette hypothèse, les fils ont pu se trouver, par la force même des choses, placés entre les monts et l'Empereur, et nous savons déjà qu'ils n'avaient pas à craindre le voisinage de la montagne, qu'ils devaient même le rechercher. Mais fallut-il admettre que le front des deux armées fut du nord au midi au lieu de l'être du couchant au levant, c'est-à-dire, dans le sens de la largeur de la plaine et non dans le sens de sa longueur, que l'espace intermédiaire entre elles, en restant fidèle à l'indication de Nithard, c'est-à-dire, en les amenant toutes deux jusqu'aux pieds des montagnes vers Sigolsheim, eut toujours été, et même de plus fort; ce terrain, où nous

* *Tandem ventum est in locum*, dit l'astronome, auteur anonyme de la *Vie de Louis-le-Débonnaire*. — *Ad locum sic forte venit*...., dit l'auteur anonyme aussi de l'*Historia translationis Sancti Sebastiani*.

avons signalé, à la suite l'un de l'autre, sur une étendue d'une lieue et demie à deux lieues, *Dürren-Logelenheim*, le *Logelbach*, le *Logelfurche*, *Logelenheim* près Ste-Croix, et le *Logelfeld*, c'est-à-dire, toutes les appellations sorties du Champ du mensonge. Une *carte*, que nous joignons au présent Mémoire, servira sans doute à rendre ce résultat plus sensible encore.

L'opinion, que nous émettons dans ce Mémoire, est tout-à-fait nouvelle, et par conséquent n'a pu encore être l'objet d'aucune discussion. Il est cependant une objection à lui opposer, et cette objection, que nous nous sommes faite à nous-même, est fort grave, en apparence du moins, car si le fait, sur lequel elle repose, pouvait-être admis, notre système en recevrait une atteinte, sinon mortelle, au moins bien dangereuse; il ne croulerait pas en entier, mais il serait frappé dans l'une de ses parties principales. Heureusement d'autres que nous, sans prévoir notre système, ont répondu à l'objection. Nous combattons ici appuyé de Grandidier, de Schœpflin, et de Mabillon lui-même. La plus menteuse de toutes les chroniques, celle du couvent d'Ebersmünster, raconte que le duc d'Alsace Attic et la duchesse Berswinde, sa femme, en fondant l'église du monastère, ont doté le pieux-établissement de vingt fermes ou cours de laboureurs (*curtes*), et, dans l'énumération des villages, dans lesquels étaient situés les biens donnés, fait figurer *Logelenheim* (celui situé près Ste-Croix). Elle cite de prétendues chartes de Louis-le-Débonnaire et même de Charlemagne, elle reproduit le texte de ces chartes renfermant, dans ses plus minutieux détails, la confirmation officielle de la donation : « *in Lagelenheim*, est-il dit, *curtis dominica cum omnibus pertinentiis suis, ecclesia parrochialis cum decimis suis mansus serviles et censuales, familia tota, bannus generalis cum omni libera utilitate* ¹. » On invoque la copie d'une charte attribuée à Louis-le-Débonnaire, on en fixe la date, que dis-je? l'original même de ce diplôme aurait été déposé aux archives du couvent. Or, Attic et Berswinde vécurent au huitième siècle, et Louis-le-Débonnaire aurait confirmé leur acte de libéralité, le 3^{ème} 814. Mais si *Logelenheim* avait déjà ce nom en

¹ V. au tome II de l'*Histoire d'Alsace* de GRANDIDIER la copie de cette chronique d'Ebersmünster ou d'Ebersheim, appelée aussi *Novientense Chronicon*, titre 423, p. XVI, et, à la Bibliothèque de la ville de Schlestadt, le manuscrit, sur lequel a été prise cette copie.

814, il n'avait plus à le recevoir, en 833, après la trahison, et dès lors tout l'échaffaudage, que nous avons avec tant de peine bâti sur la signification de ce mot et de ses homonymes, tomberait d'un seul coup, et, avec lui, toutes nos idées sur le Champ du Mensonge, au moins serions-nous forcé d'en restreindre l'application à Dürren Logelenheim et au Logelbach. Il convient donc d'examiner quel fond l'on peut et l'on doit faire sur la chronique d'Ebersmünster et sur les diplômes, qui lui servent d'appui.

Déjà Martène, dans son *Thesaurus anecdotorum*, avait publié, en 1717, cette chronique, mais mutilée et chargée d'in corrections, quand Grandidier (aux pièces justificatives de son *histoire d'Alsace*) en fit paraître une édition nouvelle, copie fidèle d'un manuscrit plus ancien et plus complet, celui que Beatus Rhenanus a légué à Schlestadt, sa ville natale. Cette chronique se divise en deux parties, qui ont eu des auteurs différents : la première a été écrite dans la seconde moitié du 12^e siècle, la deuxième de 1167 à 1230. Martène avait déjà sur cette œuvre formulé ce jugement : « *Primordia hujus historiae fabulis respersa.* » Grandidier a été plus sévère et plus juste encore, voici les observations, dont il a fait précéder sa publication : « *Memoratum* « *Ebersheimense, sire Novientense, vel etiam Aprimonasteriense* « *chronicon multa continet non solum ecclesiasticam Alsatine, sed* « *etiam Imperii Germanici historiam illustrantia. Nefas verò est* « *dissimulare fabulas atque errores, quos in eo congesserit primæ* « *partis auctor nimium credulus et in re historica sepe ignarus.* « *Nulla aut perversa quandòque extat ratio chronologiae. Quaecumque* « *insanum vulgus de Alsatia antiqua, de Ebersheimensi præsertim* « *monasterio sentiebat excipit ambabus ulnis Novientensis historicus et* « *imperterritè chronico suo commendavit. Pleraque facta leguntur* « *magnificata, vel etiam possessiones amplificatae, ut Cœnobio indè* « *uberius laus et honos accresceret. Primordia præsertim fabulis* « *dolemus intermixta somnisque anilibus interpolata. Haec, fatemur,* « *nos primò deterruerunt ne iis, quæ jam antè ediderat Martenus,* « *alià adjiceremus. Verùm contraria vicit sententia, tum quia antiquo* « *monumento, quod aliàs sacrae historiae et etiam profanae lucem atque* « *opem potest asferre, negandus minimè erat dies, tùm quia ad ipsam* « *historiam litterariam nosse pertinet quàm prona olim fuerint ad* « *fabulas et nugas scriptorum ingenia. Facile dein erit ex nostris notis* « *Chronico adjunctis discernere ea quæ cum veritate conveniant, quæ*

« *ab ea abscedant. In hoc enim Ebersheimensi opere, et si multum insit, vera tamen latent plurima, cum in ipsis fabulis sæpius reperiaturn aliquid veritatis immixtum* »¹. Ainsi, le pieux et savant abbé Grandidier, en face des erreurs, des faussetés, des rêveries, des anachronismes, dont fourmille cette chronique, et surtout sa première partie, celle qui se rattache aux temps les plus reculés, a hésité à la publier; il a craint d'ajouter, par cette publication, de nouveaux mensonges historiques à tous ceux édités déjà par Martène, et si enfin il s'est décidé à la mettre au jour, il ne l'a fait que pour ne pas priver la science de ce qui peut se trouver de vrai au milieu de tout ce fatras de rêves et d'inventions.

L'auteur de l'*histoire de l'Eglise de Strasbourg*, quand il vient à l'examen des chartes et diplômes, attribués à Louis-le-Débonnaire, s'énonce d'une manière plus énergique encore: « c'est principalement, » dit-il, sur les diplômes de Louis-le-Débonnaire que s'est exercée la « main du faussaire d'Ebermünster. Celui qui porte la date du 3 9^{me} « 814 est de ce nombre »². Grandidier le premier a donné le texte de ce prétendu diplôme, tel qu'il existait au monastère d'Ebersheim³: Mabillon cependant semble en avoir eu connaissance, car il le qualifie de menteur, *non sine mendis relatum in chronico ejus loci (Novientensis)*⁴. Grandidier le stigmatise avec plus de rigueur encore, il le taxe, dès l'intitulé, de fabriqué, de faux, *ficlitium*, et son original ou autographe, gardé au couvent d'Ebersmünster, d'apocryphe ou de bâtard, *ex autographo adulterino Abbatiae Aprimonesteriensis*. Puis, entrant en matière, Grandidier relève une à une toutes les preuves, que le contexte de la pièce fournit, de sa falsification. Il démontre que la formule initiale: *In nomine sancte et individue Trinitatis*, l'orthographe du nom, les titres du Prince, l'expression *Dei omnipotentis gratia*, la qualité d'*Imperator Augustus* sont en opposition flagrante avec les usages bien connus de Louis-le-Débonnaire dans ses chartes;

¹ Voir cette chronique aux pièces justificatives de l'*Histoire d'Alsace* de GRANDIDIER, tom. II, titre 425, p. 4.

² *Histoire de l'Eglise de Strasbourg*, par le même, dissertation quatrième, examen du diplôme de Louis-le-Débonnaire pour l'abbaye d'Ebersmünster, tom. I, p. 103.

³ Voir le texte du diplôme de 814 aux pièces justificatives, id. ibid. T. II, n° 87.

⁴ MABILLON, *Annales ordinis Benedictini*, tom; II, lib. XXVII, p. 392, édit. 1704.

il signale des termes inconnus dans les actes des Empereurs d'Allemagne avant Henri l'oiseleur, et des rois de France avant Robert : la qualification si glorieuse de *Roi très-chrétien* y est donnée à Charlemagne et cependant elle n'est devenue le titre distinctif de nos rois que depuis Louis VII ; il est parlé dans le diplôme des amendes connues en Alsace sous le nom de *frevel*, ce mot ou du moins son application, n'était pas né encore, il ne remonte pas au-delà du 10^e siècle ; il y est fait mention de *firdons*, de *sicles*, monnaies Strasbourgeoises encore ignorées au 9^e. Louis-le-Débonnaire y donne des principes de droit féodal et se sert même des mots *feoda*, et *infeodari*, or ces mots ou leur emploi sont sans précédents avant Charles-le-Gros, qui monta sur le trône en 885. On ignorait également, ajoute Grandidier, à cette époque là, cette espèce de biens, auxquels on a donné, depuis, le nom de fiefs, surtout de ceux qu'on appelle *feudum servile* ou *Hoflehn*. Les formules finales sont d'aussi mauvais aloi que les formules initiales et le corps de l'acte : « *manu propria subter signamus et anuli nostri impressione jubemus sigillari vel insigniri*, n'est pas la terminaison habituelle aux chartes de Louis-le-Débonnaire ; à l'exemple de son père il finissait par : « *manu nostra subter firmavimus*, ou *subter eam de crecimus adsignari*, et de *anulo nostro subter sigillare*, ou *anuli nostri impressione adsignare jussimus*. La souscription de l'Empereur : « *signum Domni Ludowici Romanorum invictissimi imperatoris augusti*, est également suspecte. Ce prince n'a jamais fait précéder son nom d'un *Domnus*, jamais il n'a pris la qualité d'Empereur des Romains, jamais il n'y a joint l'épithète de *très-invincible* ; il se contentait de : *signum Hludowici serenissimi imperatoris*.

Mais ce n'est pas tout : des deux personnages, qui doivent avoir eu l'honneur, encore inusité au temps de Louis-le-Débonnaire, d'apposer, comme témoins ou assistants, leur signature après la marque du Prince, l'un Charles, Archevêque de Mayence, était encore dans les langes, en 814, et l'autre Witgerne, Evêque de Strasbourg, n'était plus de ce monde depuis près d'un siècle ! il était mort en 729 !

Après ces fausses souscriptions, continue Grandidier, on lit : *Ego Turbo Archicappellanus ad vicem Domini Ibbonis Protosptarii cognovi*. D'abord les notaires n'ont jamais pris la qualité d'Archicappellanus, dont les chanceliers eux-mêmes ne se sont servi que sous Carloman, roi d'Italie et rarement encore. Les notaires ne se sont jamais énoncé à la première personne, toujours ils écrivaient : *recognovit, subscrip-*

sit. Entre vingt diplômes de cet Empereur, datés de 814, rapportés par Dom Bouquet, on ne trouve d'autre chancelier que Hélisachar, et d'autres notaires que Faramunde et Durand. Turbon est entièrement inconnu parmi les notaires de ce règne. Ibbon, il est vrai, doit avoir signé comme notaire quelques prétendues chartes de Charlemagne et de Louis-le-Débonnaire, mais il n'a jamais exercé la charge de chancelier, et jamais ce dignitaire n'a été connu en Occident sous le nom de *Protospataire*. La charge de *Protospataire* était une dignité fort considérable à la cour d'Orient : celui qui l'exerçait était à la tête des gardes de l'Empereur ; il occupait un des principaux emplois de l'empire de Constantinople.

Le diplôme serait le seul de l'an 814, daté d'Ingelheim ; cette date, il est vrai, sur le prétendu original, présente une rature, et il ne serait pas impossible que 824, peut-être 834, eut été changé, postérieurement, en 814. Elle porte l'indiction cinquième et la dixième année du règne. Or, cette indiction tomberait sur l'an 827 et cette année du règne sur 823. Puis, le Prince, dans son monogramme, à son nom, écrit comme il ne l'a jamais écrit, ajoute un surnom, qu'il a reçu de la postérité et qu'il ne s'est jamais donné lui-même, *Ludovicus pius*. Le nom de Louis-le-Débonnaire, dans les actes bien authentiques, est invariablement écrit avec un *H* au commencement et un double *W* au milieu. D'ailleurs le monogramme, introduit par Charlemagne, n'était composé que d'un seul mot ; c'était le simple nom du prince, dont on exprimait toutes les lettres. Godefroi de Bessel assure qu'Otton III fut le premier, qui joignit à son nom le titre de Roi dans le monogramme. Enfin l'écriture du diplôme n'est pas celle de l'époque, et le sceau, trop grand pour être carlovingien, décèle aussi la fausseté d'une pièce, dit Grandidier, remarquable par sa supposition.

En présence de tant de preuves accumulées du faux, quelle autorité peut-il rester à la charte invoquée ? Les formes sacramentelles de la chancellerie carlovingienne n'y sont pas respectées, ses formules ne sont pas celles du règne, sa date se dément par elle-même, ses témoins étaient encore au berceau ou déjà dans la tombe, son écriture, son sceau jurent à côté de l'écriture et du sceau impérial de l'époque, son contre-seing et visa émanent d'officiers inconnus, prenant des titres plus inconnus encore, son contexte révèle à chaque ligne l'erreur ou le mensonge ; enfin, ce document, décoré du titre de diplôme impérial et d'original, a passé dans le texte de la menteuse chronique d'Ebersheim,

en faut-il plus pour y reconnaître la main du faussaire, pieux et de bonne foi, si l'on veut, mais du faussaire ?

Grandidier l'a relevé avec justesse : l'auteur ou les auteurs de cette chronique n'ont jamais été plus complaisants, plus prodigues d'inventions que dans les indications destinées à grandir la richesse et l'importance de leur couvent, *Pleraque facta leguntur magnificata, vel etiam possessiones amplificatae, ut cœnobio indè uberius laus et honores accrescerent*. Où cette manie de l'exagération, cette ambition de clocher (c'est le cas de le dire ou jamais) dût-elle se produire, avec plus d'intensité et aussi avec plus de facilité, que dans l'énumération des biens du monastère ? Le chroniqueur n'y a pas manqué ; seulement, en faisant la pompeuse récapitulation des vingt fermes données par Atticus et sa femme, le père et la mère de S^{te}-Odile, la patronne de l'Alsace, le pieux cénobite, emporté par son zèle, a oublié la date de la donation et a gratifié, dès le 7^e siècle, les biens donnés des noms, qu'ils portaient au 12^e et 13^e, à l'époque enfin où il écrivait. Outre *Lagelenheim*, notre sujet nous fournit un exemple frappant de cette méprise : Sigolsheim, qu'il existât déjà comme manse ou village, au temps de Louis-le-Débonnaire, n'était encore connu que sous le nom de *Sigwald* ou *Sigwaldi-mons* ; nous avons ici, pour l'affirmer, autre chose qu'une charte mutilée ou une mention échappée à la plume du chroniqueur d'Ebersheim, nous avons l'attestation historique d'un contemporain, témoin oculaire des faits, issu de la famille impériale, dont il devint le conseiller intime sous Charles-le-Chauve, de Nithard enfin. Lui appelle ce qui est devenu, plus tard, Sigolsheim, *Sigwaldi-mons*. Dans les diplômes de Lothaire, roi de Lorraine et de Charles-le-Gros, de la fin du 9^e siècle, pour le monastère de Grandval, l'appellation est encore à-peu-près la même : *Mons-Sigoldus*¹. Ce n'est que plus tard évidemment que ce lieu habité a été nommé par abréviation d'abord, *Sigolt*, puis *Sigoltesheim* ; il s'appelait ainsi au 12^e ou 13^e siècle, et l'auteur, trouvant ce nom tout fait, l'a introduit tel quel dans sa chronique et dans le diplôme, sans

¹ *Curtemque Metiam in Alsingensi, in monte Sigoldo, cum sex arpentis ex rinea*, dit Charles-le-Gros, dans sa charte de confirmation et amplification de la donation de Lothaire, empereur, au monastère de Grandval, ann. DCCCLXXXIV (884). — Lothaire, roi de Lorraine, à la demande de Hugues IV, comte d'Alsace, avait déjà confirmé l'abbaye de Moutiers-Grandval dans ses possessions, par une charte du 19 mars 866 et s'enonçait ainsi : *Colonineam que unam in pago Alisa-*

même se douter que ce nom put ne pas exister aux jours, où vivaient Atticus et Berswinden. Cependant, et pour rendre hommage à la vérité, nous devons le dire, si, en écrivant *Sigottesheim* au lieu de *Sigwaldi* ou *Sigoldi-mons*, il a commis un anachronisme de quatre à cinq siècles, il n'est pas le seul coupable et il faudrait imputer le même délit, du reste simplement orthographique, à l'auteur ou reproducteur d'une autre prétendue charte, celle-ci de Charlemagne en date du 12 août 810 en faveur du même couvent d'Ebersheim¹, où ce grand prince aurait confirmé ce monastère dans différentes possessions, une entre autres, située à *Sigottesheim*; il faudrait accuser de la même falsification ou erreur une charte encore de 823 en faveur de l'Abbaye de Massevaux, dans laquelle on lit aussi *Sigottesheim*². On va voir que cette double accusation a été portée par des appréciateurs bien compétents; mais hâtons-nous d'arriver à la mention, qui intéresse le plus notre sujet; celle de *Logelenheim*. D'ailleurs ce qui sera dit pour *Logelenheim*, le sera en même temps pour *Sigolsheim*, car ces deux localités se retrouvent précisément l'une et l'autre dans tous les diplômes justement suspectés par l'histoire.

Voici comment Schœpflin, dans son *Alsatia illustrata*, résume tout ce qu'il croit pouvoir dire de *Logelenheim* près S^{te}-Croix: « *Logelenheim Caroli magni et Ludovici Pii diplomata Ebersheimensia interpolata annis DCCLXXVI, DCCCX, et DCCCXVII produnt; qui jam vicus Logelnheim dicitur ab oppido Colmariensi ad Illum flumen positus* ». Ainsi, la première impression de notre illustre historiographe a été l'étonnement de voir *Logelnheim* déjà désigné sous ce nom, ou

senci in monte Sigoldi, cum sex arpentis ex vineâ. V. ECCARD, *Origines familiæ Habeburgo-Austriacæ*, p. 139, num. 2, et HERRGOTT, *Genealogia diplomatica gentis Hababurgicæ*, tom. II, p. 31, et *Monuments de l'histoire de l'évêché de Bâle*, par M. TROILLAT, tom. I, p. 112, 113 et 114, édit. 1858, et SCHœPFLIN, *Alsatia diplomatica*, tom. I, p. 93.

¹ V. le texte l'*Histoire de l'église de Strasbourg*, par GRANDIDIER, tome II, aux pièces justificatives, p. CLIV et CLV, num. 86, où est écrit *Sigottesheim*.

² V. le texte dans SCHœPFLIN, *Alsatia diplomatica*, tom. I, p. 70, num. 86.

³ *Alsat. illustr.*, tom. I, cap. I, § CCXXVII, p. 726. C'est par erreur sans nul doute que Schœpflin a donné à la première des trois chartes, qu'il cite, la date de DCCLXXVI (776). Il nous semble évident qu'il a entendu parler ici de la charte carlovingienne, dont il reproduit le texte dans son *Alsatia diplomatica*, tome I,

un nom approchant, au huitième et aux premières années du neuvième siècle; la seconde impression a été la défiance envers les titres qui donnent ce nom: il les qualifie tous trois d'interpolés.

Il en rapporte ensuite le texte, dans son *Alsatia diplomatica*, et les apprécie au chapitre intitulé: *Carolingica vel adulterina vel interpolata*,¹ à la tête de ces diplômes ainsi qualifiés de bâtards, illégitimes ou altérés, il place la charte de DCCLXX, par laquelle Charlemagne aurait confirmé pour le couvent d'Ebersheim la donation d'Atticus. Ce diplôme commence par: *in nomine sancte et individue Trinitatis Carolus praecedente Dei misericordia et subsequente Rex Francorum*, et se termine ainsi: *actum Ingelnheim palacio publico, anno Dominicae incarnationis DCCLXX regnante Carolo magno anno octavo regni ejus. In dei nomine feliciter. Data nonas idus Marcii. Ego Durandus cancellarius scripsi et subscripsi*. Ce diplôme est suspect, *suspectum hoc diploma est*, dit Schœpflin, à la note 9, qu'on le considère dans son commencement ou dans sa terminaison, *si initium et finem ejus spectes*. En effet, ce diplôme serait antérieur à 774, et Mabillon a démontré que, dans cette première partie de son règne, Charlemagne ne faisait pas encore usage, dans ses décrets, de l'invocation à la Sainte Trinité, qu'il suivait la formule adoptée par son père, en y ajoutant toutefois presque toujours: *gratia Dei*, qu'enfin et invariablement il commençait ainsi ses actes: *Carolus Gratia Dei Rex Francorum vir intuster*². Puis, reprend Schœpflin, comment faire coïncider l'an du Christ 770 avec l'année 8^e du règne de Charlemagne, alors que ce Prince, chacun le sait, n'est monté sur le trône qu'en 768? Ensuite, jamais, dans aucune de ses chartes, cet Empereur ne s'est donné à lui-même le nom de Grand, ce n'est pas lui, c'est la postérité qui l'a appelé Charlemagne. Faut-il ajouter que, à l'époque où le maldroit fabricant de cette charte fait confirmer par Charlemagne la donation d'Etichon en faveur d'un couvent d'Alsace, cette province

p. 104, et celle-là porte la date de DCCLXX. Nous n'avons pas cru devoir, en faisant la citation ci-dessus de Schœpflin toucher à son texte pour réparer l'erreur, mais nous consignons ici qu'il nous semble indispensable de la réparer dans la discussion, en d'autres termes, il ne peut être question, on cet endroit, que de la prétendue charte de DCCLXX (770).

¹ SCHÖPFLIN, *Alsaf. diplomatica*, tom. 1, p. 104.

² Voir MABILLON, *De re diplomatica*, lib. II, cap. III, § VII, p. 72, édit. 1681.

n'appartenait pas à Charlemagne, mais à son frère Carloman, et que dès lors, si cet acte de confirmation avait réellement existé, il n'aurait pu être donné que par Carloman ? Pour soutenir le contraire il faudrait supposer une usurpation de Charlemagne sur les droits de son frère, or une pareille supposition, démentie par l'histoire et par les chartes de l'époque, n'est pas même proposable.

A ces preuves de la falsification Grandidier vient en ajouter d'autres¹ : La charte est datée du Palais d'Ingelnheim et du 9 des Ides de Mars ; or, sûrement, dit avec malice l'auteur de l'histoire de l'Eglise de Strasbourg, on ne trouvera dans aucun calendrier le neuf des Ides ; il relève, ensuite, l'impossibilité ou du moins l'in vraisemblance, que Charlemagne ait pu, en Mars 770, signer une charte quelconque, à Ingelnheim, parce que, à cette époque, il séjournait dans son palais d'Héristal, à une lieue de Liège². Le diplôme finit par la souscription de Durand : *Ego Durandus cancellarius scripsi et subscripsi*. Les chanceliers de Charlemagne signaient toujours avant la date des actes et leurs noms ne se trouvaient jamais à la fin des diplômes. Ils ne mettaient jamais : *scripsi et subscripsi*, mais *recognovi et subscripsi*. Durand enfin ne fut jamais chancelier de Charlemagne : il a bien figuré dans les chartes de Louis-le-Débonnaire, mais seulement comme notaire. De plus, le sceau de ce prétendu titre d'Ebersmünster ne ressemble pas à ceux de Charlemagne³ ; il est bien plus grand que les sceaux de ce prince et même de tous les rois de la seconde race. Ajoutez à ces marques évidentes de fausseté l'écriture de l'acte, les traits des lettres, l'orthographe, la rareté des diptongues fort communes dans les chartes Carlovingiennes, dit encore Grandidier, il sera alors démontré qu'un pareil titre n'est pas de Charlemagne, mais d'un faussaire, qui a vécu sous un des empereurs de la famille de Souabe⁴.

Les archives d'Ebersmünster conservent un troisième diplôme, soi-disant original, de Charlemagne, c'est celui de 810. Schœpflin l'a qualifié d'interpolé, nous venons de le voir⁴, mais il n'en reproduit pas

¹ GRANDIDIER, *Histoire de l'Eglise de Strasbourg*, tome 1, p. 100.

² Cela se prouve, dit Grandidier (*loc. cit.*) par le diplôme que Charlemagne accorda à l'église de Saint-Etienne d'Angers. V. BOUQUET, tom. v, p. 719.

³ Tel est le jugement textuel de GRANDIDIER, *Hist. de l'église de Strasbourg*, tom. 1, p. 100 et 101.

⁴ *Atlas illustré*, tom. 1, p. 726.

le texte. Granddier, au contraire, en donne le texte ¹ et le proclame authentique ; il le considère même comme le seul des anciens diplômes de cette abbaye qui ait heureusement échappé à la falsification et à l'imposture ². L'acte est daté de Ferden en Saxe : *Anno decimo Christo propitio imperii nostri et quadragesimo regni nostri in Francia, atque trigesimo septimo in Italia, Indictione tertia*. Il est vrai que ce diplôme, par son exorde et par sa clôture et même par son style général, n'a rien qui doive, de prime abord, le faire suspecter ; le fabricant a été plus habile que le précédent : il est évident qu'il a pris pour modèle une charte véritable de Charlemagne, et lui a emprunté ses principales formes et ses principales phrases, et cependant nous n'hésitons pas à embrasser l'opinion de Schœpflin sur ce diplôme en lui-même et à lui maintenir la qualification d'interpolé ; au moins dirons-nous que cet acte ne nous semble pas mériter pleine confiance. En effet, Granddier lui-même, se faisant du reste l'écho de Mabillon, après avoir transcrit la clôture de cette pièce, ajoute, pour ainsi dire en passant et comme si c'était peu de chose : « il faut lire *quadragesimo secundo*. L'omission « du *secundo* n'attaque en rien l'authenticité, une date fautive n'est pas « un motif suffisant pour décrier une pièce, et il y aurait de la témérité « à mettre pour cette seule raison parmi les actes fabriqués des origi-
« naux indubitables ³. » Indubitables ! Mais Granddier, en écrivant ce mot, nous semble avoir oublié que le diplôme, auquel il l'applique, a été tiré du même dépôt, qu'il venait de qualifier si sévèrement et hélas ! si justement. Il oubliait que l'acte de 810 n'avait pas d'autre objet que celui de 770, où il a reconnu la main du falsificateur. La même raison de mentir existant, pourquoi le mensonge aurait-il été ici et n'aurait-il pas été là ? n'est-ce pas le cas de répéter le vieil adage : *semel mendax, semper mendax* ? au moins, sûr d'avoir été trompé une fois, faut-il craindre de l'être une seconde ? Puis, n'est-ce donc rien que d'ajouter à une date et de substituer, dans une charte prétendue originale, l'an 42 du règne à l'an 40 ? sans doute il faut 42 pour mettre

¹ *Histoire de l'église de Strasbourg*, tom. II, aux pièces justificatives, num. 86.

² Même histoire, tom. I, p. 101.

³ *Hist. de l'église de Strasbourg*, tom. I, p. 101. — Mabillon dit : *Data pridie idus Augusti anno decimo Caroli imperii, regni quadragesimo secundo (sic legendum) in Francia, atque trigesimo sexto in Italia; Indictione tertia*. — V. *Annales ordinis S. Benedicti*, tom. II, lib. XXVII, p. 393, édit^{on} 1704.

d'accord cette année du règne en France avec le reste de la date et surtout avec l'année 37^e du règne en Italie, mais de pareilles erreurs ou omissions sont difficiles à admettre, dans un diplôme impérial, qui doit être, encore une fois, l'original même, revu et relu par un fonctionnaire à ce destiné. Imputer ici la faute à une inadvertance du notaire est encore un moyen, aisé sans doute, mais peu admissible, de réparer l'anachronisme. Ajoutons que ce notaire, dont l'inattention doit tout expliquer, est précisément un personnage fort suspect, car son nom ne figure dans aucune autre charte de Charlemagne. Il est écrit : *Ibbo ad ricem Ercanbaldi relegi et subscripsi*. Or, Grandidier lui-même fait sur ce chancelier et sur ce notaire cette observation : *Erkembaldum Caroli magni concellarium fuisse inconfesso est : Ibbo notarius ex hac sola charta inotescit*, en d'autres termes, le nom du chancelier est mal écrit et celui du notaire est inconnu. Nous savons bien qu'il ne faut pas être trop rigoureux sur l'orthographe des noms propres, quand il s'agit de l'époque carlovingienne. Néanmoins, si on est autorisé à l'être quelque part, c'est ici, et en effet l'erreur du notaire serait tombée sur ce qu'il devait le mieux connaître, le nom du Chancelier, qu'il substituait. Il paraît du reste que cet Ibbon aurait fait son chemin, car nous retrouvons ce modeste notaire, dans l'inqualifiable diplôme de 814, jouant le rôle de chancelier lui-même et désigné sous un titre pompeux, emprunté à la Cour de Bysance, le titre de Protospataire, réservé au commandant des gardes de l'Empereur d'Orient ! Cette qualification exotique et tout-à-fait inconnue dans la chancellerie carlovingienne, avait excité la légitime défiance de Grandidier sur l'existence officielle de l'homme même, que l'on en décorait dans la charte de 814, il est permis de s'étonner de ce que cet écrivain, si judicieux, en face du même nom dans la charte de 810, n'ait pas senti renaître ses doutes et ses soupçons.

La quatrième charte, où doit se trouver le nom de *Logelenheim* parmi les possessions d'Ebersmünster, est celle portant la date de 817, d'après Schœpflin, ¹ la date de 815, d'après Grandidier, ² qui s'étonne

¹ *Alsatia illustrata*, tom. 1, p. 726, plusieurs fois cité, et le texte de la charte, *Alsatia diplomatica*, tom. 1, p. 66, num. LXXXII, et même tom. 1, p. 105, num. CXXXI.

² V. son texte, *Hist. de l'église de Strasbourg*, tom. II, aux pièces justificatives,

avec raison de voir son savant devancier rapporter cette chartre, deux fois en entier, comme sincère à la page 66 et comme fausse à la page 105 de son *Alsatia diplomatica* ¹. Il faut sans nul doute s'en tenir à cette dernière opinion, car Schœpflin la manifeste d'une manière catégorique, dans son *Alsatia illustrata*, tome 1, p. 726. L'original de ce diplôme n'existe nulle part, sa prétendue copie a été incorporée à la chronique manuscrite de Novient, et telle est la source où Schœpflin et Grandidier l'ont puisée.

Les vices, qui inficient la chartre de 814, se reproduisent dans la chartre de 818, et même avec un degré de plus de maladresse chez le fabricant. Nous ne parlerons pas du nom du Prince écrit *Ludowicus* ou *Ludewicus* au lieu de *Hudowicus*, ni même de cet acte donné *in audientia principum... in concione Imperatoris et Principum*, dans une assemblée, dans une diète générale des princes de l'Empire, alors que le titre de Princes, dans le sens où il est employé ici, c'est-à-dire, de grands feudataires revêtus de l'autorité souveraine, n'a été connu en Allemagne que depuis le règne d'Othon-le-Grand; nous ne révélerons pas non plus ce souvenir évoqué par Louis-le-Débonnaire, d'une victoire remportée par son père, le jour même de la St-Maurice, patron du couvent, victoire miraculeuse cependant, sur laquelle l'histoire garde le silence et Charlemagne encore plus, dans la chartre même; où il doit en avoir parlé! Que dire aussi de ce titre *Dominus* ou *Domnus*, que l'on fait donner par l'Empereur à Vulfhald, l'avoué d'une abbaye, et que se donne à lui-même le notaire, quand il est notoire que, sous les Carolingiens, ce titre était réservé aux saints et aux rois! Grandidier démontre ensuite que la formule finale: *manu propria subter signarimus et anuli nostri impressione sigillavimus* est peu conforme à celle usitée par Louis-le-Débonnaire, qui pour annoncer son monogramme et l'apposition de son anneau, employait, comme l'avait fait son père, des expressions différentes; sous ce rapport, cette chartre offre la même défectuosité que celle de 814 ². Il souscrivait ou plutôt on souscrivait ainsi pour lui: *Signum Hudowici serenissimi Imperatoris* et non pas,

p. CLXVIII, num. 93, et son examen dans la *Dissertation 5^e*, même tome, pages 4 et suivantes.

¹ V. même *Hist. de l'église de Strasbourg*, loco citato, la note O, sous le num. 93.

² Voir ci-dessus, page 87.

en estropiant son nom, comme se l'est permis l'auteur du diplôme : *Signum Domini Ludewici serenissimi Imperatoris*. Puis, le notaire Duraud, s'explique de cette manière : *Ego Durandus notarius ad vicem Domni Helie Archicancellarii recognovi*. Durand a sans doute expédié grand nombre de diplômes sous Hélisachar, Fridugise et Théoton, chanceliers de Louis-le-Débonnaire ; mais jamais il n'a fait précéder son nom d'un *Ego*, ni pris le titre de *notarius*, il n'était que simple diacre, et ne se qualifiait pas autrement, *diaconus*. On ne connaît, sous ce règne, aucun archichancelier du nom d'Hélie, a-t-on voulu désigner Hélisachar, cet abbé de St-Maximin de Trèves, qui en effet remplissait le ministère de chancelier ? Mais ce fonctionnaire n'a jamais pris ni reçu, dans les chartes du moins, le titre de *Domnus* ni celui d'Archichancelier, *Archicancellarius*.

L'indication de l'année, où le diplôme doit avoir été donné, est différente dans les exemplaires fournis par Schœpflin et dans l'exemplaire de Grandidier. Dans l'exemplaire que présente l'*Alsatia diplomatica*, à la page 66 de son tome 1, c'est l'année 817 de l'incarnation ; dans l'exemplaire, qui figure à la page 105, c'est l'année 807 ; et, dans Grandidier, aux pièces justificatives du tome II de l'*histoire de l'Eglise de Strasbourg*, page CLXXXIII, c'est 817, et cependant, dans sa dissertation cinquième, même tome, il déclare que le diplôme est daté de 807. Du reste Schœpflin constate la même chose dans sa note h, et ces deux auteurs font de cette date la plus vive critique. Dès lors nous croyons devoir admettre comme eux qu'il s'agit ici de 807 et nous reproduirons la date tout entière dans les termes où la présente l'édition de Schœpflin à la page 105 de son *Alsatia diplomatica*, *Data Kal. mai. anno Christo propitio IIII imperii Domni Ludewici piissimi imperatoris Augusti actum Thronie seu Kilikheim in comitatu Domni Wuolandi comitis in concione Imperatoris et principum. Anno Dominice incarnationis DCCCVII, Indictione VI. In Christi nomine feliciter*, et nous dirons avec Schœpflin : en 707, Louis-le-Débonnaire n'était pas encore associé à l'empire, il ne l'a été qu'en 813, il ne pouvait donc ni se donner, ni recevoir le titre d'Empereur ; il pouvait encore bien moins, en 807, dater un acte de de la 4^e année de son règne, qui n'avait pas encore commencé. Puis sur l'année 807 ne tombait pas l'indiction VI^e, mais bien l'indiction XV^e ; Ajoutez que l'indiction VI^e ne coïnciderait pas plus ni avec l'année 817, ni avec l'année 818. Ces fautes de chronologie semblent trop lourdes à Grandidier, comme elles l'avaient paru à Schœpflin, pour ne pas être

décisives ¹. « La plus grande grâce que mérite ce diplôme, dit ce ju di-
« cieux auteur, c'est de le croire interpolé sur l'original ². »

Enfin, l'historien de l'Eglise de Strasbourg s'indigne, avec raison, des détails dans lesquels on fait entrer l'Empereur sur les possessions d'Ebersmünster : le Prince ne se serait pas contenté de nommer le lieu de leur situation, il aurait spécifié, les uns après les autres, les biens avec leurs appartenances et dépendances, avec tous les droits y attachés, pour ainsi dire, avec leurs tenants et aboutissants, comme aurait pu le faire un tabellion, dans un acte de vente ou de partage, et non un grand monarque, le fils de Charlemagne, dans un acte de la puissance souveraine, ne portant pas d'ailleurs une donation personnelle, mais seulement confirmation de la donation d'un autre. Jamais, dans ses chartes authentiques, Louis-le-Débonnaire n'est descendu à de pareilles minuties. « Un recensement si étendu, dit Grandidier, n'a pu être fait que par un « interpolateur, qui avait sous les yeux un papier de son abbaye » ; et nous ajouterons, nous : qui en a introduit les indications, telles quelles, dans sa charte, sans se douter même que plusieurs des noms, empruntés à ce registre du couvent, n'existaient pas encore à la date, qu'il osait donner à cette œuvre de falsification et de mensonge.

Il a encore été exhumé des anciennes archives d'Ebersmünster un prétendu diplôme original de Louis-le-Débonnaire, portant la date de 824, ³ où revient le nom de Logelenheim, toujours dans l'énumération des biens donnés par Etichon et Bersvinde à l'abbaye. Graudidier ayant consacré plusieurs pages à l'examen et à la discussion séparée de chacun de ces diplômes, et vraiment épuisé la matière, en relevant, en analysant, un à un, tous les indices de leur fausseté, nous n'avons plus trouvé qu'à glaner dans ce champ, qu'il a moissonné. Qu'il nous suffise donc, sur la charte de 824, où les preuves du faux sont pour le moins aussi abondantes et aussi palpables que dans l'inqualifiable charte de 814, d'en signaler une seule ; elle satisfera certes les plus exigeants : Hetzel, évêque de Strasbourg, et Théodore, évêque de Bâle doivent y avoir apposé leurs signatures, *Ego Hetzel Argentinensis Episcopus subscripsi. Ego Theodoricus Basiliensis episcopus subscripsi*. Eh bien !

¹ Dissertation 5^e. *Hist. de l'égl. de Strasb.*, tom. II, p. 7.

² Idem, *ibid.*, p. 4.

³ V. le texte dans l'*Hist. de l'église de Strasb.*, tom. II aux pièces justificatives, p. CXC à CXCH, et son examen, au même tome, Dissertation 5^e, p. 12, 13 et 14.

en 824, le siège épiscopal de Strasbourg était occupé par Bernalde et le siège épiscopal de Bâle par Ulric. Hetzel ne fut évêque de la première de ces villes qu'en 1047 et Théodoric ou Thierry de la seconde qu'en 1041. Le falsificateur s'est donc trompé de plus de deux siècles.

Schœpflin donne le texte d'une autre charte de Louis-le-Débonnaire de 823, en faveur, non plus de l'abbaye d'Ebersmünster, mais du monastère de Massevaux. ¹ Cette charte, dit-il, a été rapportée par Laguille ² et par Dom Bouquet, ³ mais par les deux d'une manière incomplète et vicieuse, *uterque corruptè*. Lui-même n'a pas vu l'original et n'en peut fournir par conséquent qu'une copie de copie, *ex transumpto*. L'auteur de l'*Alsatia diplomatica* ou plutôt ses éditeurs n'ont pas rejeté ce titre au chapitre intitulé : *Carolingia vel adulterina vel interpolata* ; mais là était bien sa place dans la pensée même de Schœpflin : Si l'on en doutait, il suffirait de rappeler ce qu'il dit de ce diplôme ; sa critique se réduit à deux mots, mais ces deux mots suffisent pour enlever à cet acte toute autorité ! Voici cette simple note : « *Observat Mabillon, De re Diplomatica, lib. 2 cap. 2 n° 15, Ludovicum pium hac formula repropitiante (providentiâ) usum non esse autè annum 834, hic vero ad annum 823 jam occurrit.* » Ce qui revient à dire : cette charte ne peut avoir la date qu'on lui donne ; elle est postérieure ou elle n'a jamais existé. En effet, comme le fait remarquer avec tant de justesse Mabillon, non pas au chap. II, mais au chap. III de son Livre II, Louis-le-Débonnaire, après la mort de son père, en 814, adopta pour ses diplômes la formule initiale suivante : *in nomine Domini Dei et salvatoris nostri Jesu Christi, Iludowicus divina ordinante ou propitiante providentia*, quelquefois *clementia*, *Imperator Augustus*. Quand Louis-le-Débonnaire eut associé à l'empire Lothaire, il ne fit d'autre changement à cette formule que d'y insérer le nom de Lothaire

¹ Voir le texte de SCHÖPFLIN, *Alsatia diplomatica*, tom. I, num. 86, p. 80.

² Laguille a fait constater que sa copie est conforme à la copie tirée sur l'original et vidimée par l'évêque de Bâle, en 1379, à Bâle même. Donc l'on n'a qu'une copie, et, ce qui semble prouver que cette copie n'a rien de plus respectable que les autres, c'est que M. Trouillat, qui donne, à son tour, le texte du diplôme, l'a puisé non pas aux archives de Bâle, mais dans l'ouvrage de Schœpflin. Voir LAGUILLE, *Histoire d'Alsace*, aux preuves, p. 15 et 16, — et TROUILLAT, *Monument de l'histoire de l'ancien évêché de Bâle*, tom. I, p. 103, n° 52.

³ BOUQUET, *Scriptores rerum franc.* Tom. VI, p. 535.

à côté du sien propre : *In nomine Domini Dei et salvatoris nostri Jesu Christi Bludowicus et Blotharius divina ordinante* ou *propitiante providentia Imperatores Angusti*. Lors des fatales divisions qui s'élevèrent, dès 819, entre le père et ses enfants, Louis se contenta, en conservant toujours la même formule à ses décrets, d'y supprimer le nom de son fils; enfin, l'an 834, lorsque, après sa déposition de l'année précédente, il fut rétabli sur le trône, il reprit sa constante formule, mais avec cette nuance essentielle et caractéristique, qu'il laissa dehors les mots *ordinante* ou *propitiante* et les remplaça par *repropitiante*, comme pour rendre hommage à la divine providence de lui être redevenue propice. Ce prince si religieux s'humiliait sous la main de Dieu, il avait dans sa résignation chrétienne considéré ses revers comme un châtement providentiel, il recevait son retour à la fortune, comme une grâce et un pardon descendus du ciel même ¹. Il est de toute impossibilité donc qu'une charte donnée par Louis-le-Débonnaire, la dixième année de son règne, c'est-à-dire, en 823, ait porté les mots : *repropitiante providentia*, car ces mots n'auraient pas encore eu leur raison d'être. Si pour concilier les choses on veut remplacer 823 par 834, alors il faut changer l'année du règne en l'année 24^e et l'indiction I^{re} en l'indiction XII^e, en d'autres termes, il faut bouleverser toute la date et la rajeunir de 11 ans. Une pareille rectification admise, nous n'aurions plus à nous occuper de la validité ou de l'invalidité de la charte invoquée, car elle serait postérieure à la trahison de 833, et par conséquent, si l'on voulait y lire *Lagelenheim*, ce nom pourrait y être défendu plutôt qu'attaqué par nous, car il aurait eu le temps de naître. Il devait même, dans notre système, au XI des calendes de Juillet 834, avoir une année environ d'existence. Mais, nous l'avouons, une semblable transaction ne nous satisfait pas, et nous persévérons à dire, en rapprochant la formule initiale de ce diplôme de sa formule finale : cet acte porte en lui-même la preuve de la fausseté de sa date, dès lors, il ne peut plus faire autorité et doit être rejeté ! Que serait-ce si nous relevions encore certaines de ses incorrections, par

¹ Denique anno DCCCXXXIV.... primam item diplomatum initialem formam retinuit, nisi quod non voce ORDINANTE seu PROPITIANTE usus est sed REPROPI-
TIANTE : propterea quod Deum iterum propitium expertus esset in restitutione,
quem primæ evictionis auctorem agnoscebat. — De re diplomatica, liv. II,
ch. III, n° XIII.

exemple, le nom de Louis écrit Ludowicus, tandis que ce prince, dans toutes ses chartes, l'écrivait avec un H, Hludowicus¹. Puis, cette épithète de *très-pieux*, que se donne Louis, contrairement à ses habitudes bien constatées, et aussi aux convenances, je dirai même contrairement à l'histoire, car, si l'excessive bonté et la piété de cet empereur lui ont valu le titre de *pius* ou même de *piissimus*, après sa mort, de la postérité, le bon sens indique qu'il ne s'en est pas gratifié lui-même de son vivant, encore moins l'eut-il jamais accolé, comme on l'a fait dans la charte que nous examinons, à la qualification d'*Augustus*. L'accumulation, la redondance de ces deux épithètes *piissimi Augusti* nous semble ici, de même qu'elles l'ont semblé ailleurs à Grandidier, sentir l'interpolation et le faux. Enfin, hâtons-nous de le constater, nous n'avons pas grand intérêt à impugner la charte de Massevaux, car le nom de *Lagelenheim* ou de *Logelenheim* ne se trouve dans aucune de ses éditions : la copie, qui mérite certes le plus de confiance, est celle de Laguillé, puisqu'elle doit avoir été vidimée par l'évêque de Bâle sur la transcription de l'original ; or, cette copie ne porte pas *Lagelenheim* mais *Langenheim* : le village ou tout autre aurait pu avoir ce nom là, en 823 et même plus tard ou avant, sans que nos idées sur *Logelenheim* en pussent recevoir la moindre atteinte, car *Langenheim* n'a rien qui rappelle les embûches où le mensonge ; il signifie tout simplement, tout modestement, ce que du reste la situation de cette commune se prolongeant sur une rive de l'Ill expliquerait assez bien, *le long village*. La métamorphose de *Lagenheim* en *Lagelenheim*, si toutefois il y a identité dans les deux localités, se serait opérée, comme celle de tout le *Rothfelth*, sans doute, après la trahison. Il paraîtrait même que le nom primitif est revenu quelquefois encore avant de se perdre définitivement dans le nouveau, car Grandidier constate que, vers l'an 1009, c'est-à-dire, environ 167 ans après l'événement l'abbaye de Ste Croix possédait un moulin à *Lanheim*, et il ajoute² : « peut-être est-ce *Laglenheim*. » Disons plutôt, sans démentir le savant historien, que *Lanheim* fut un reste du vieux *Lagenheim*.

Que conclure en définitive de l'examen, que nous venons de faire, des cinq chartes d'Ebersmünster et de Massevaux ? Que toutes ces

¹ *Litteram H nomini suo ubique præponendo cum W duplici in medio*, dit Mabillon, *De re diplomatia*, lib. II, cap. III, n° XII, p. 75.

² GRANDIDIER, *Histoire d'Alsace*, tom. II, pièces justificatives, p. CLIII.

chartes, ainsi que la chronique d'Ebersheim elle-même, sont autant de faux destinés à augmenter la richesse territoriale de ces couvents et à grossir leurs revenus, enfin à colorer, à justifier des envahissements illicites, des spoliations ? En d'autres termes, que ces pieux asiles, où se sont écoulées tant d'existences vénérables et saintes ont aussi abrité quelques faussaires ? Non, mille fois non, nous repoussons de toutes les forces de notre âme une pareille pensée : il ne peut être question ici du faux dans le sens attaché par la langue judiciaire à ce mot, du faux enfin criminel par son but et par son mobile. Non, le faux a été dénué de tout intérêt, de toute intention coupable, il a été ce qu'on appelle en droit, purement matériel ; il a servi sans doute, après des incendies ou des dévastations, à remplacer des titres perdus, déchirés ou anéantis, et non à en créer qui n'eussent jamais existé : les donations d'Atticus et de Berwinde, leurs confirmations par Charlemagne et Louis-le-Débonnaire peuvent avoir été réelles, sinon aux dates marquées en ces titres refaits, au moins à d'autres ; ces actes de libéralités peuvent même s'être appliqués à des biens situés dans certaines des localités indiquées, seulement les chartes ayant disparu, on aura voulu y suppléer de souvenir, trois ou quatre siècles plus tard, et alors n'ayant plus les originaux sous les yeux, quelque moine, consultant plus son zèle que les convenances et la raison, aura pris, d'un côté, quelques chartes voisines de l'époque où il écrivait, de l'autre, quelque livres terriers de la maison ; il aura copié dans ces registres les mentions des redevances réputées les plus anciennes, celles, si l'on veut, qui passaient dans l'établissement pour être advenues au monastère par les bienfaits de ses fondateurs ou restaurateurs, et lui avoir été maintenues par des actes confirmatifs émanés du grand Empereur et de son fils, et, sans s'inquiéter si les noms des lieux étaient ceux en vigueur, au temps où vivaient ces princes, sans s'inquiéter non plus de la différence des formes et du style, à tant de siècles de distance, l'imprudent, Grandidier dit : l'ignorant, aura cru recomposer des chartes véritables, y mentionner de véritables possessions du couvent, alors qu'il fabriquait d'informes diplômes, entassait anachronisme sur anachronisme, faisait vivre ou revivre au 8^e ou 9^e siècles des personnages morts depuis longtemps ou non encore nés, enfin nommait des villages qui n'existaient pas encore, ou leur donnait des dénominations qu'ils ne pouvaient avoir eues. Ce sont là de pieux mensonges, sans doute, mais des mensonges, et la dernière et la seule conséquence que nous entendions en tirer, est

que les noms des localités désignées comme tributaires du couvent ne sauraient faire preuve par eux-mêmes de leur exactitude, qu'enfin le *Lagelenheim*, porté dans ces titres, ou n'existait pas, ou ne s'appelait pas ainsi, avant la trahison de 833.

Pour l'interpolation du nom de *Lagelenheim*, nous avons une preuve meilleure que tous les titres, un argument plus fort que toutes les inductions tirées de la fausseté des chartes, nous avons ce nom lui-même : ce nom porte en lui la révélation de son origine. L'appellation de *Lagelenheim* n'est pas banale, elle ne peut être admise comme une foule d'autres, sans contrôle ni explication, parce qu'elle se rattache évidemment à un fait historique ou mémorable ayant eu pour base le mensonge. Ce sens là est dans sa racine. Or quoique le mensonge et la perfidie aient pu être fort ordinaires, fort communs, à toutes les époques des annales humaines, néanmoins ils ont eu rarement le triste privilège d'infliger la flétrissure de leur nom, aux lieux, qui leur ont servi de témoins ou de théâtre. Il y a eu certes bien des *journées des Dupes*, et cependant une seule s'est appelée ainsi dans l'histoire ; de même il a existé (hélas ! il existe encore) bien des *champs du mensonge*, mais un seul doit en avoir gardé le nom dans les souvenirs de la postérité !

En résumé, nous avons montré, sur le lieu même, où la trahison a dû s'accomplir, le nom de mensonge imprimé au sol qui a été indubitablement foulé, souillé par les traîtres ; que peuvent contre un pareil fait quelques mentions incertaines de chartes plus incertaines encore ? Qu'on explique autrement que nous l'avons fait ces noms de *Logelenheim*, de *Logelbach*, de *Logelfeld*, de *Logelfurche*, et encore de *Logelenheim*, semés, en droite ligne et, pour ainsi dire, dans le même sillon, l'espace d'une lieue et demie, sur le territoire même qu'ont occupé l'armée de Louis-le-Débonnaire et l'armée de ses fils ingrats et parjures. Jusqu'à cette explication nous serons autorisé, nous le croyons sincèrement, à dire et à soutenir que nous sommes dans le vrai, quand nous sigalons là, et, dans tous les cas, au *Logelbach*, le *Champ du mensonge*.

Nous devons en effet, avant de finir, consigner ici une observation : nous pensons que *Logelenheim*, près Ste-Croix, a la même origine, le nom du moins, que *Logelenheim*, aujourd'hui *Logelbach* ; que l'un de ces *Logelenheim* n'a été appelé *Dürren*, *sec*, avant d'avoir été fertilisé par l'ouverture du Mühlbach, que pour faire contraste à son heureux homonyme, fécondé par les eaux de l'Ill, mais que tous deux ont puisé leur dénomination à la même source, le champ du mensonge, qu'en d'autres termes, ils

sont inséparables dans cette provenance-là ; et , trouvant à cette induction un obstacle dans quelques prétendues chartes , nous avons cru devoir , sur les pas de Mabillon , de Schœpflin , de Grandidier , démontrer l'inanité ou l'insuffisance de ces titres : notre conviction est profonde et nous espérons qu'elle sera partagée et recevra la sanction que nous ambitionnerions le plus. Si néanmoins et contre toute attente , l'opinion contraire devait l'emporter , si les diplômes , que ces savants ont déclarés interpolés ou apocryphes , illégitimes ou bâtards , pouvaient être respectés , si enfin il fallait admettre que le *Logelenheim* voisin de Sainte-Croix , existait déjà , sous ce nom , à leurs dates , au 8^e et 9^e siècles , alors resteraient à notre système le *Logelenheim* surnommé *Dürren* , et son successeur actuel le *Logelbach* ; tous nos arguments demeureraient debout pour ces localités , certes les plus intéressantes dans la question , puisque elles sont situées entre les deux fénants et aboutissants donnés aux deux armées par l'annaliste de Saint-Bertin et Nithard , entre le Sigwaldi-mons et Columbarium , Sigolsheim et Colmar , et par conséquent nous serions en droit encore de maintenir notre jugement , au moins en cette partie , et de répéter : là fut le *champ du mensonge*.

Pourquoi , dira-t-on peut-être , faire tant d'efforts pour retenir une triste célébrité ? Pourquoi ne pas laisser enseveli dans l'oubli ce qui fut en définitive une flétrissure ? Pourquoi vouloir l'infliger à notre pays ? Si l'on nous faisait une pareille question , un semblable reproche , nous répondrions que l'histoire ne peut se plier à ces ménagements , à ces petites préférences locales : l'intérêt historique doit l'emporter sur tout autre ; et d'ailleurs dissimuler une tâche dans le plus beau tableau est-ce donc faire qu'elle n'existe pas ? Non , l'Alsace a eu assez de jours d'éclat et de grandeur pour supporter , dans ses annales , un jour d'ombre et de deuil. D'ailleurs une terre s'impreigne-t-elle des hontes qui s'y consomment ? Ces hontes appartiennent tout entières à leurs auteurs et notre province n'a aucune part à y prendre. Si quelques-uns de ses chefs se sont associés au crime , elle , sa population du moins , y sont restées étrangères. En fut-il autrement , que l'Alsace pourrait encore , sans crainte pour sa renommée , montrer dans ses plaines le champ du mensonge , car si un pareil forfait a pu attacher à ces lieux une certaine souillure , depuis longtemps la gloire en aurait effacé jusqu'à la dernière trace : la plaine rendue célèbre par la trahison de 833 vient aboutir en effet , d'un côté , au territoire de Turckheim , de l'autre au territoire de St^e-Croix ; Eh bien ! ici Turenne a remporté une de ses victoires , qui

ont fait l'Alsace française, là, aux jours de nos revers, quand l'ennemi franchissait le Rhin, les envahisseurs furent arrêtés par une poignée de braves et les premiers coups furent portés pour la défense du sol national et de la patrie.

Nous allions oublier le denier de Louis-le-Débonnaire, trouvé au canton *Kurtzgelend* près de Colmar ; pour réparer cet oubli, nous le dirons, sans vouloir, bien entendu, tirer aucune espèce de conséquence pour notre thèse, de cette coïncidence assez singulière, cette pièce a été exhumée sur le terrain même, que nous signalons comme le *Champ du Mensonge* ¹.

Colmar, ce 30 juillet 1860.

X. BOYER,

Conseiller à la Cour impériale de Colmar.

¹ Le *Logelbach* appartient, aujourd'hui, moitié au ban de Wintzenheim, moitié au ban de Colmar ; c'est dans cette dernière partie que la pièce a été trouvée,

SUITE

AU MÉMOIRE ADRESSÉ A L'ACADÉMIE,

LE 30 JUILLET 1860 ,

SUR LE

CHAMP DU MENSONGE.

Messieurs ,

J'ai eu l'honneur de vous adresser, le 30 juillet dernier , un *Mémoire* sur cette question historique : où fut, en Alsace, le *Champ du Mensonge* ? J'ai recueilli, depuis, à l'appui de ma thèse, quelques nouveaux indices ou documents ; je viens vous prier de vouloir bien les joindre au *Mémoire*, pour que votre haute appréciation puisse porter sur le tout.

L'idée, tout-à-fait nouvelle, que j'ai émise et développée dans mon *Mémoire*, est celle-ci : le *Champ du Mensonge* est la plaine qui s'étend du pied des Voges jusqu'à la forêt de la Harth et son prolongement le *Kastenwald* : là se trouvent les deux tenants et aboutissants, donnés par *Nithard* et par l'annaliste de *St-Bertin* aux deux camps, le *Sigwaldimons*, *Sigolsheim* et *Columbarium*, *Colmar* ; là se justifie, par la couleur rougeâtre du sol, la première appellation de ces lieux, le *Rothfelth*, *Rubeus campus*, le *Champ rouge* ; là se pressent, se succèdent, sur une étendue d'une lieue et demie ou de deux lieues, des noms, qui accusent tous, par leur radical au moins, leur origine, le mensonge : *Logelbach*, le ruisseau du mensonge sur les ruines de *Durren-Logelenheim*, *Logelenheim* le sec, la demeure du mensonge, puis *Logelfurch*, le premier sillon du mensonge, puis encore *Logelenheim*, la demeure du mensonge, enfin *Logelfelth*, le *Champ du mensonge*.

Eh bien ! ce n'est pas tout ; sur la même ligne , dans la banlieue de Colmar , en parcourant le plan cadastral de cette ville , je viens de découvrir un nom de plus à semblable racine , c'est celui du 2^e canton rural de la section C , *Logelwinkel* , le coin du mensonge. Ce canton est situé presque en face du Sigwaldi-mons , Sigolsheim , à une lieue et demie environ de distance.

Je dois ajouter que , dans le ban de Colmar , traversé , de ce côté , par le *Franckenweeg* , le chemin des Francs , j'ai compté jusqu'à trois cantons s'appelant *Rothengrund* , terre rouge , et , dans le ban , tout voisin , de Wintzenheim , un canton nommé *Rothenberg* , le mont-rouge ; celui-là est au pied de la montagne , qui porte les ruines du Hohl-Landspurg.

D'après toutes ces constatations , il me semble bien difficile de ne pas reconnaître , où je la place , cette plaine , qui s'appelait , avant la trahison de 833 , le Champ-rouge , et qui , après , s'est appelée le Champ du mensonge.

Le célèbre Mabillon a consulté Schilter sur la question même que j'agite dans mon Mémoire , et l'oracle de la science germanique s'est prononcé pour le *Rotleuble* , forêt située près de Hirtzfelden ¹. Dans mon système , je pourrais , sans aucune difficulté , admettre que l'armée de Louis-le-Débonnaire s'est étendue jusques là , par ses arrières-postes les plus éloignés , et , par conséquent , moi qui veux que le nom de Champ du mensonge ait été donné à tout le territoire couvert par les deux armées , je n'aurais pas à combattre ceux qui se contenteraient d'agrandir ce champ fameux pour trouver à ses dernières limites une place au *Rotleuble*. Telle n'a pas été l'opinion de Schilter ; il a passé , comme ses devanciers et ses successeurs , sur le *Logelbach* , les *Logelenheim* , le *Logelfurch* , le *Logelwinkel* , le *Logelfelh* sans s'y arrêter , ou plutôt il n'y a pas passé , et n'a vu que le *Rotleuble* , et , dans le *Rotleuble* , que la première syllabe du mot , *rot* , rouge. Il a placé en cet endroit la scène même de la trahison , et c'est en cela qu'il me semble avoir erré.

Une particularité curieuse est celle-ci : il existe deux forêts dites le *Rotleuble* ² , l'une entre Housen et Ostheim , l'autre entre Hirtzfelden et Réguisheim ; cette dernière est celle désignée par Schilter ; Eh bien !

¹ Voir sa lettre datée de Strasbourg le XIV kal. Julii 1697 , dans les *Annales ordinis S. Benedicti. Appendix* , p. 739 , n° LVI.

² Voir entr'autres la carte de l'Etat-major vers Hirtzfelden et Housen.

tous ceux qui ont voulu suivre son opinion, je n'en excepte pas la ville de Colmar dans son projet de monument, s'en sont éloignés, à leur insu, que dis-je ? lui ont donné le plus formel démenti, en allant chercher le champ de la trahison au Rotteuble entre Housen et Ostheim ! Du reste, j'aime à le constater ici, car personne ne s'humilie plus que moi devant l'énorme érudition de Schilter, si la situation du *Champ du mensonge* est bien, comme je le crois sincèrement, celle que j'indique, son infailibilité historique n'en recevrait nulle atteinte, car il se serait approché plus que nul autre de la vérité. Disons aussi que Schilter, consulté par Mabillon, en 1697, habitait bien l'Alsace, depuis onze ans, mais Strasbourg, le Bas-Rhin ; que rien n'atteste son séjour dans la Haute-Alsace, où se trouvait le cœur de la question à résoudre. Non-seulement il n'est pas prouvé qu'il se soit déplacé pour s'éclairer de ses propres yeux sur l'objet de la difficulté, mais le contraire semble résulter de ses aveux. Il a pris l'avis de M. de Klinglin, alors encore syndic de la ville de Strasbourg et à la veille de partir pour le Haut-Rhin, où l'attendait la première présidence du conseil souverain d'Alsace, et M. de Klinglin lui a donné l'assurance que cet avis avait été aussi celui de l'illustre Obrecht¹. Sans doute, comme le dit, avec tant de justesse et de bonheur, M. Giraud, dans son éloquent discours², Schilter fut « propre à tout, éminent dans tout, et suffisant à tout, » mais cette admirable, cette universelle aptitude était concentrée, dans son exercice, à Strasbourg ; en d'autres termes, cet érudit ne pouvait guère s'éloigner de cette ville, où le retenaient, chaque jour, ses innombrables et si utiles occupations. M. Giraud nous en donne la meilleure des preuves ; « car, dit-il, à ses travaux immenses de composition, il joignait l'exercice du professorat et les devoirs d'une charge fort occupée³ » celle d'avocat général (*consiliarius*) de la ville de Strasbourg⁴. Le savant panégyriste a vengé Schilter de cette qualification injurieuse, issue de l'envie et de l'ignorance, le *Roi des mots* (*Einer Wörter-König*), lui a rendu le titre, qui le caractérise si bien dans le

¹ Voir la lettre de Schilter.

² Voir dans la *Revue de législation* le discours prononcé au concours de 1843 devant la Faculté de droit de Strasbourg, par M. Ch. Giraud, p. 370, 11^e année, août 1845.

³ Ibidem.

⁴ Idem, p. 516.

domaine du droit, le titre du *Papmien Allemand*. Mais l'auteur du fameux glossaire teutonique, s'il n'admettait pas comme une règle fondamentale et absolue, cette maxime de l'école étymologique : *nomina numina*, a reconnu sa portée et sa valeur dans les recherches historiques ou géographiques, et certes personne moins que lui, s'il s'était réellement trouvé en face de ces appellations de *Logelenheim*, *Logelbach*, *Logelfurch*, *Logelwinkel*, *Logelfeld*, à si peu de distance du lieu où un magistrat, plus versé dans le droit que dans l'histoire, lui montrait le champ du mensonge, personne moins que lui, disons-nous, n'eut passé outre, sans examiner, sans approfondir ces dénominations, qui crient le mensonge, sans au moins fournir une réponse à l'objection, qui en surgissait contre le système proposé par M. de Klinglin. En définitive, ce n'est pas véritablement l'opinion de Schilter, que nous avons à combattre, c'est celle de M. de Klinglin, et je persévère de plus fort dans la mienne, heureux si l'Académie lui accorde sa haute et imposante sanction : elle sera décisive pour moi.

Je suis, avec le plus profond respect,

Messieurs,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

X. BOYER,

Conseiller à la Cour impériale de Colmar.

Colmar, ce 12 août 1860.

NOTA. — J'ai recueilli, depuis que l'Académie s'est prononcée sur mon mémoire, un nouveau renseignement, le voici : Sur le territoire du Logelbach et sans doute sur l'emplacement même de l'ancien *Dürren-Logelenheim*, un canton de vignes porte encore le nom de *Dürr-Logelenheim* et par abréviation, de *Dürr-Loglé*. Ce canton est situé, quand on sort du Logelbach, entre les deux routes de Turckheim et de Wintzenheim. Le souvenir d'un village en cet endroit s'est perpétué dans la tradition locale : On montre où fût la place publique, où fut une chapelle, les noms en sont restés aux lieux. Des vestiges de murs, des tombeaux, des ossements ont été trouvés par les ouvriers, lorsque le terrain a été converti en vignes par M. Herzog; enfin, nul doute que les constructions du *Logelbach* ne se soient élevées sur les fondements, ou tout à côté des fondements, de *Dürr-Logelheim*. Je dois ces précieux renseignements et même un plan des lieux à l'obligeance éclairée de M. Ferdinand Hirn, l'un des plus considérables et des plus considérés fabricants du Logelbach.

AUS DEM ELSASS. *Gedichte von* FRIEDRICH OTTE. (Zetter). *Neue Auswahl.* — St-Gallen 1862. — Un vol. in-12.

Les vers lyriques et épiques dont Frédéric Otte présente une collection nouvelle au public allemand et alsacien, appartiennent à l'école de poésie qui procède d'Uhland, de Gustave Schwab, etc, etc, et dont les frères Stæber, à Mulhouse, sont, en Alsace, les représentants les plus connus et les plus estimés. Le littérateur, caché sous le pseudonyme d'Otte, forme avec eux le noyau d'un petit cénacle qui conserve dans notre province française le goût et l'amour enthousiaste des muses allemandes. C'est une passion parfaitement désintéressée ; à ce point de vue déjà elle mérite notre sympathie, car au 19^e siècle, que dis-je, à toute époque, les passions pures et désintéressées constituent l'exception, non pas la règle. *Rara avis !*

Tout récemment, cette persistance de l'inspiration allemande dans les deux départements du Rhin a fait l'objet d'une série d'études, qu'un poète et critique Parisien, M. Nicolas Martin, a fait paraître dans une Revue française. Il a consenti à s'occuper de cette nichée de chantages intrépides, de ces oiseaux des Vosges, qui redisent leurs douces mélodies aux échos des montagnes, et aux forêts de la plaine, sans s'occuper des palmes académiques ou des bravos de la foule. C'est à eux, en vérité, que l'on peut appliquer, bien plus qu'aux poètes en renom, la strophe du « Sænger » de Goethe :

*Ich singe, wie der Vogel singt
Der in den Zweigen wohnet.
Gesang der aus der Kehle dringt
Ist Lohn der reichlich lohnet.*

Je suis donc, pour ma part, des tout premiers à applaudir à ces publications, surtout lorsqu'elles ont une véritable valeur intrinsèque, comme celle de Frédéric Otte ; je suis des tout premiers à dire à ces vaillants champions de l'art et de la littérature allemande : salut, frères, qui conservez intact l'héritage de nos ancêtres, la langue chantée autour de notre berceau, et murmurée dans la prière des morts au pied des cercueils. Certes, vous avez droit à tout notre respect, car les sons de votre lyre ne se font entendre qu'aux Elus ; c'est plutôt au-delà qu'en deça du Rhin qu'elles trouveront des oreilles attentives ; chez nous, quelques voix amies, isolées, vous diront : merci ! mais, vous ne l'ignorez pas, le grand courant de la faveur populaire, suit une autre direction, et avec raison : les sympathies littéraires d'une minorité sont et doivent être impuissantes à donner un autre cours aux sympathies et aux destinées d'une province rattachée depuis deux siècles à une nation qui parle une autre langue que celle, dont vous maniez avec un vrai talent les formules rythmiques.

S'il m'était permis d'émettre un vœu bien timide, de donner un très-humble conseil au poète distingué, convaincu, comme l'est F. Otte, je dirais : ne mêlez point à cette raison désintéressée, dont je me plais à reconnaître le mérite, n'y mêlez point des sentiments, qui sont en désaccord avec le fond de votre inspiration. Ne souffrez pas qu'on puisse

vous croire entaché de susceptibilité, et vous prêter des arrières pensées. Pourquoi, de grâce, ces vers adressés sous forme de sonnet à Louis Henri de Nicolai, à ce poète allemand, né à Strasbourg, et mort, vieillard octogénaire, en Russie.

« La langue qui a retenti autour de son berceau, tu ne l'as point reniée comme ont fait tant d'autres. Dans le septentrion lointain, au milieu des glaces de la Russie, tu as entonné ton chant allemand, comme si tu étais demeuré en Alsace.

« Et ton chant a monté au ciel comme celui de l'alouette, et du sein de ces hordes barbares, il nous est revenu, retentissant et joyeux, jusque dans la vallée du Rhin, ton pays natale.

« Que dirais-tu de tes petits-fils si tu les voyais, avoir honte de leur langue maternelle, de la langue que tu conservais comme un joyau dans ton cœur ?

« Ah ! du haut de la cathédrale, t'appuyant contre la pierre, contre la vieille pierre où Klopstock a ciselé ton nom, tu laisserais tomber sur eux tes regards attristés ! »

Certes, c'est là une idée très-poétique, bravement énoncée ; elle n'a qu'un tort, un grand tort, c'est de manquer de vérité... Ne pensez-vous pas, cher poète, que M. de Nicolai, le conseiller intime russe, s'il pouvait revenir à la vie, ou si son ombre pouvait un instant glisser le long de la flèche de la cathédrale, comme le brouillard d'automne, absorbé par le soleil du midi, ne pensez-vous pas que M. de Nicolai serait dans une disposition d'esprit tout autre que celle que vous lui prêtez ?... à moins de me faire complètement illusion à moi-même, ne vous semble-t-il pas, que lui, le serviteur titré d'un grand pays, trouverait fort naturel que les enfants intelligents de l'Alsace cherchent à se familiariser de plus en plus avec la langue la plus universelle de l'Europe, et à entrer, sur tous les points, en lutte permise avec leurs frères d'au-delà des Vosges ? Ne comprenez-vous pas que le cœur de tout Alsacien doit être, un jour, gonflé d'un légitime orgueil, lorsque la métamorphose sera complète, et qu'il aura dépouillé le vieil homme ?... Et soyez-en sûr, le jour arrivera, le jour, où plus d'un Alsacien, conservant de son héritage germanique les grandes qualités du cœur et de l'intelligence, mais jeté dans un monde nouveau, ira disputer à des rivaux sur les bords de la Seine, les palmes glorieuses que confère la haute éloquence et la puissante inspiration poétique ? ... Ne reprochez donc point à ceux qui cherchent, dans une autre direction que vous, le développement de leurs facultés, ne leur reprochez pas, ce que vous seriez presque tenté d'appeler leur apostasie. A chacun sa mission ; à vous, celle de conserver le feu sacré des traditions et l'amour d'une langue immortalisée par Schiller, par Goethe, par toute une phalange de beaux génies..... à d'autres, le devoir librement accepté et accompli, croyez-le bien, avec un bien grand désintéressement aussi, de hâter la fusion des races, et la conciliation des tendances.

Et maintenant pardon, de ce qu'au lieu de donner une analyse du recueil de F. Otte je me suis laissé aller à faire un sermon. Mes lecteurs m'accorderont bien encore quelques lignes, pour indiquer le contenu et le caractère de ce petit volume.

F. Otte a rangé sa composition sous trois rubriques :

- 1° Mélanges ;
- 2° Monuments commémoratifs alsatiques ;
- 3° Vers lyriques et épiques.

Il y a, dans toute classification de ce genre, quelque chose d'arbitraire. Je me garderai donc de chercher querelle au poète qui a trouvé bon de ranger dans son troisième livre quelques morceaux qui auraient peut-être mieux figuré dans la première catégorie, et vice-versa. Le second livre, contenant les épigraphes, ou inscriptions commémoratives, est irréprochable sous ce rapport. Nous y passons en revue beaucoup d'illustrations alsaciennes, à partir du moine Otfried jusqu'à notre contemporain, Strobel, le chroniqueur ; et dans cette longue série, où figurent des évêques, des prédicateurs, des prêtres, des magistrats, un vigneron, une femme artiste et poète, une jeune fille enfin, célébrée par l'auteur de Werther et de Faust ; dans cette longue série, il n'y a pas un seul buste qui ne soit ciselé avec amour et intelligence. Cette espèce de Walhalla rhénane, où F. Otte a posé sur des piédestaux, d'une antique simplicité, des personnages dont notre pays se glorifie, fait le plus grand honneur à l'homme et au poète ; même lorsqu'il n'est pas complètement dans le vrai, ou lorsqu'il exagère un peu l'éloge, comme il arrive à tout panégyriste, on ne peut s'empêcher de respecter les intentions de l'auteur.

Écoutez ces paroles adressées à Erwin de Steinbach :

« Depuis longtemps toutes les créations dites contemporaines ont péri, englouties par le torrent des âges ; les vieux châteaux, vides et désolés, sont suspendus comme des squelettes sur le flanc des hautes montagnes. Mais ton chef-d'œuvre, Erwin, tel que tu l'as conçu d'un seul jet, reste debout, immobile, et le soleil matinal enveloppe comme d'une auréole ta flèche hardie.

« Oui, ton œuvre porte l'indestructible cachet de la beauté toujours jeune. Les édifices, élevés par la main de l'homme en l'honneur des faux dieux, tombent et s'écroulent, fussent-ils creusés dans le rocher ; mais le temple, consacré à la divinité, demeure comme l'art divin qui l'a créé. »

Si nous quittons cette figure des temps anciens pour une gracieuse figure du siècle dernier, voici les paroles que nous recueillerons sur Frédérique de Sessenheim :

« Chère et gracieuse enfant, souffre que je salue en ta personne l'idéal de la beauté, l'idéal de la femme aimante. Tournons le dos à ces êtres haineux qui déversent la sanglante ironie sur ta vie et ton amour. Faites silence ! entendez-vous la cloche du soir du haut de l'église champêtre ? le feuillage du berceau frissonne..... et à tes pieds, douce enfant, à tes pieds se précipite, ivre d'amour, le plus heureux des trouvères d'Allemagne !

« Tu rougis, flottant entre les larmes et le bonheur ; tu penches ta tête vers ton hôte chéri, vers le Seigneur, tout-puissant en ton domaine ! Satisfait, il se borne à élever son trône dans ton cœur, dont la poitrine, large comme celle d'un dieu, abritera bientôt le vaste monde tout entier ! »

Si je me laissais aller à ma fantaisie, je traduirais, un à un, tous ces sonnets charmants, et si j'avais le don des vers, que possède notre compatriote, le traducteur de Dante, je reproduirais les vers de F. Otte dans le seul langage qui serait digne d'eux et de leur auteur.

Dans le livre épique et lyrique, l'auteur a réuni surtout des légendes ou des traditions suisses et alsaciennes, qu'il raconte avec une vivacité dramatique, et une précision remarquable. Poète plutôt par la forme que par l'invention, habile arrangeur plutôt que créateur, Otte manie sa langue avec une grande facilité, sa rime est riche et neuve. Or, toute personne familiarisée avec la facture des vers allemands, comprendra la portée de cet éloge, que je donne en toute sincérité. Parmi les gourmets en poésie, on sait parfaitement à quel point une jouissance de ce genre, l'inattendu d'une assonance ou d'une rime, rehausse la valeur du fond. Quant à l'origine, à la matière de ces ballades et de ces récits épiques, F. Otte affectionne particulièrement les traditions locales du nord et du centre de la Suisse, du 14^e au 15^e siècle. Celles qui ont trait à la destinée de Jean-le-Parricide, et à l'affranchissement des ligues grises, occupent une belle place dans ce recueil. « La prise de Nimègue » par Maurice d'Orange (*der a. b. c. Schütz*) est composée avec un entrain et une bonne humeur, qui contrastent avec le ton presque solennel de plusieurs autres ballades. Quant à « la guerre des femmes de Bouxwiller » (*der Weiberkrieg*) le poète l'a évidemment placée à la fin de son œuvre comme une espèce de couronnement. Il a été séduit, comme nous tous, par les figures des deux frères, seigneurs de Lichtenberg, et par le profil de la pauvre Barbe d'Ottenheim, qu'il maltraite un peu, parce qu'il ne la montre qu'à l'époque de sa « grandeur » et qu'il ne l'accompagne pas au pied de son bûcher.

Ce serait une injustice de ne point dire un mot des poésies fugitives ou mêlées, placées au commencement du volume. Les promenades de l'auteur dans les Vosges et les Alpes, le vin, l'amitié, ont été pour le poète l'occasion où le point de départ de ces inspirations. Un bon piéton aurait suivi dans ses voyages l'auteur de ces vers, avec bonheur et profit; il en aurait rapporté d'inappréciables souvenirs. Aux tableaux des hautes montagnes, il aurait rattaché plus d'une belle et bonne pensée; il aurait été initié dans des jouissances intimes et pures — car l'usage même du vin, indigène ou étranger, n'inspire à notre poète qu'une gaieté morale. — Il aurait, je parle du compagnon, il aurait serré la main de plus d'un homme de bien, ami de l'auteur; il aurait prêté l'oreille aux chants improvisés, avec une surabondance native, sur le bord des lacs, et au cœur des forêts; avant de rentrer dans ses foyers, il aurait bien certainement dit à cet aimable homme des bois :

Soyons amis, Otton, c'est moi qui t'en convie.

L. SPACH,

Archiviste du Bas-Rhin.

TIMOTHÉE-GUILLAUME RÖHRICH.

Cette courte notice, écrite dans le cabinet même que notre cher collègue occupa dans ses dernières années, vient un peu tard après la mort de cet homme excellent, arrivée au milieu de l'année 1860. Mais nos lecteurs, loin de perdre à ce retard, ne feront qu'y gagner; nous leur offrons aujourd'hui, non pas un travail original, plus ou moins incomplet, mais une réduction d'un portrait tracé d'une main sûre. M. le professeur Reuss a publié une biographie du défunt dans une brochure destinée aux membres d'une société savante qu'il préside et à laquelle Röhrich appartenait comme membre honoraire. (*Denkschrift der theologischen Gesellschaft zu Strassburg*, 4^e cahier, 1861). Nous lui laissons la parole en nous permettant de rares et légères modifications.

Timothée-Guillaume Röhrich, l'historien de mérite de la réforme à Strasbourg et en Alsace, naquit le 15 juin 1802 à Alt-Eckendorf, village du Bas-Rhin où son père, Jacques-Chrétien Röhrich était pasteur. Ce dernier fut appelé en 1804 à Bischheim, près de Strasbourg, et en 1810 à l'église de Saint-Guillaume, dans cette ville même où il mourut en novembre 1823. Cet avancement fut une circonstance heureuse pour le fils, il put ainsi suivre toutes les classes du gymnase où il contracta l'habitude du travail sérieux et jeta les fondements de cette solide érudition qui devait lui faire un nom plus tard. Il quitta l'établissement, à peine âgé de seize ans — ce qui, du reste, n'était pas rare alors, — et il entra en cours d'études théologiques, au commencement de l'année scolaire 1818 à 1819. Il ne rencontra pas immédiatement un interprète quelque peu distingué de la science qu'il devait cultiver, plus tard, de préférence; les études historiques étaient fort négligées alors à Strasbourg, ce que nous relevons pour mettre d'autant plus en lumière les efforts de notre ami. Bientôt, cependant, les leçons d'Emmerich sur

l'histoire de l'Eglise attirèrent un auditoire sympathique, mais cet homme distingué mourut en 1820; il fut remplacé par un illustre compatriote de Rœhrich, M. le professeur Matter.

Après avoir terminé ses études en 1823 et passé ses examens à Pâques 1824, le jeune candidat entreprit un voyage en Allemagne, en compagnie de quatre amis. Ils se rendirent à Gœttingen, où se décida d'une manière définitive la vocation de Rœhrich pour les études d'histoire ecclésiastique. Depuis longtemps il en avait contracté le goût et il y avait dirigé ses lectures; mais ce furent les leçons de Planck et le commerce de cet historien éminent qui l'y confirmèrent. En comparant les écrits du disciple avec ceux du maître on trouverait plus d'un trait de ressemblance, entre autre cette aversion prononcée pour les disputes théologiques et ce désir d'impartialité joint à une inclination naturelle vers le parti de ceux qui font le moins de bruit. L'élève surpasse le maître par sa manière plus concrète et plus variée, ainsi que par un surcroît de chaleur et de vivacité dans l'exposition.

Après avoir suivi les cours et travaillé à l'excellente bibliothèque de Gœttingen pendant une année, Rœhrich revint en Alsace, à Pâques 1825, pour se remettre en route immédiatement. Il alla passer quelques mois à Genève, au sein de la famille d'un oncle paternel et il rapporta chez lui un trésor de notes savantes qu'il ne cessa dès lors d'enrichir dans les riches collections de Strasbourg. Pendant deux ans, en attendant une position dans l'Eglise, il put consulter dans diverses bibliothèques, les documents, peu explorés encore, de la réforme en Alsace, et passer en revue les ouvrages imprimés du seizième siècle. Il se prépara, de cette manière, à prendre rang parmi les hommes qui s'apprêtaient en Allemagne à imprimer un essor nouveau aux études historiques, spécialement à celles concernant la réforme. Son ardeur s'alliait à une noble modestie et à cette piété du cœur qui lui firent considérer le travail scientifique comme un délassement en l'empêchant de perdre de vue le véritable but de sa vie, le ministère sacré dont les travaux portent des fruits encore plus bénis et plus salutaires au grand nombre. Il saisit toutes les occasions pour s'exercer à la prédication et dès qu'il eut atteint l'âge prescrit, il accepta un vicariat.

Cet appel ne causa d'abord aucun changement de résidence. Le village de Fürdenheim, à trois lieues de Strasbourg, sur la route de Paris, n'avait pas de presbytère, le pasteur se logeait en ville. Le titulaire était alors Jean-Christien Stoltz, qui occupait aussi une chaire au gym-

nase; il mourut en 1828; en même temps la paroisse fit l'acquisition d'une maison; Ræhrich fut nommé pasteur et alla s'installer au village, âgé de moins de 26 ans; il était probablement le pasteur le plus jeune du pays tout entier.

Notre ami sut allier, à un rare degré, la fidélité la plus scrupuleuse dans le ministère aux travaux consciencieux du savant. Ses écrits témoignent de ce dernier mérite, le souvenir reconnaissant de sa paroisse atteste le premier. Il fouillait de vieux manuscrits pour en extraire le précieux contenu, comme il entrait dans les détails de la vie de ses paysans, pour les anoblir; les deux recherches ne se faisaient aucun tort. Le point du jour le trouvait à son pupitre et la route longue et monotone de la ville fut mesurée par lui maintes fois, pour le conduire aux bibliothèques et aux archives. C'est ainsi qu'au bout de deux ans il put faire paraître le premier volume de son histoire de la réforme en Alsace; en 1832 l'ouvrage entier, en quatre volumes, se trouvait entre les mains du public. — Après un séjour de près de dix ans à Fürdenheim, Ræhrich fut appelé en 1837 à cette église de Saint-Guillaume que son père avait desservie; il occupa cette position jusqu'à sa mort, continuant sa double activité pastorale et littéraire au milieu de graves épreuves domestiques. Il ne trouva plus, il est vrai, le loisir nécessaire pour publier un autre ouvrage de quelque étendue. Ce n'était pas le sujet qui manquait; il s'était proposé d'élever un monument littéraire à Butzer, le plus marquant des réformateurs de Strasbourg; mais il n'y parvint pas et nous n'avons de lui, sur cet homme distingué, qu'un article de peu d'étendue dans le « *Evangelische Jahrbuch* », publié par Piper, professeur à Berlin, année 1858. Notre ami se borna à des travaux du même genre concernant principalement l'histoire de la réforme chez nous, jusqu'à l'époque de la guerre de trente ans. C'étaient tantôt des documents intéressants, tantôt des extraits de ses notes, reproduisant le tableau d'une histoire locale ou le portrait de quelque noble combattant de la cause évangélique.

Ces travaux devinrent l'ornement de plus d'un recueil périodique; deux publications allemandes dont nous venons de nommer l'une, trois recueils alsaciens (*Beiträge der theologischen Gesellschaft zu Strassburg, Alsatia, Protestantisches Kirchen und Schulblatt für das Elsass*) s'en enrichissaient volontiers. Quelques autres parurent séparément, soit à l'occasion du renouvellement de l'année d'après un ancien usage des pasteurs de Strasbourg, soit sans occasion particulière, comme l'histoire

de l'église de Saint-Guillaume (*Geschichte der Kirche S. Wilhelm in Strassburg, 1856*). Un grand nombre de ces articles ont été retravaillés et réunis par l'auteur, vers la fin de sa vie, sous le titre de : *Mittheilungen aus der Geschichte der evangelischen Kirche des Elsasses*, 3 vol. 8°, 1855.

La bibliothèque de Rœhrich était à la fois l'œuvre et le monument de sa profonde érudition en fait d'histoire de la réforme, surtout de celle d'Alsace et des pays limitrophes de l'Allemagne. Il avait réuni, avec autant d'activité que de bonheur une foule d'impressions du 16^e siècle, surtout de la première moitié; c'étaient principalement de petites brochures et d'autres documents semblables, et il faut regretter vivement qu'aucun amateur ne se soit trouvé pour le bloc, afin de conserver intacte cette collection formée à grand'peine.

En-dehors du ministère et de ses travaux littéraires Rœhrich rendit encore des services en qualité de membre des comités de plusieurs sociétés religieuses ou charitables et dans les dernières années de sa vie en sa qualité de président du conseil presbytéral et du consistoire de Saint-Guillaume.

Il fut enlevé presque subitement, à peine âgé de 58 ans, le 26 juin 1860, au matin; la plupart de ses amis apprirent sa mort avant d'avoir connu sa maladie. Deux jours après, sa paroisse se réunit autour de son cercueil; ses deux collègues, MM. les pasteurs Redslob et Kienlen parlèrent, l'un à l'église, l'autre sur la tombe, au nom de l'Evangile; M. le professeur Schmidt, au cimetière également, comme interprète de la science. Vingt-quatre heures après, le souvenir de Rœhrich revint au cœur de plusieurs, lorsque le berceau de la réformation de Strasbourg, l'ancien couvent des Dominicains où avaient enseigné les Butzer, les Calvin et les Sturm, devint la proie des flammes. On félicitait le défunt de n'avoir pas vu ce cataclysme.

Depuis sa jeunesse Rœhrich était d'une nature sérieuse et tranquille. Il ne se trouvait bien que dans sa famille ou dans un cercle d'amis intimes; il n'aimait pas à être entouré de personnes plus ou moins étrangères; sa vue excessivement basse augmentait encore cette gêne naturelle. Comme jeune homme déjà il avait évité les plaisirs bruyants; dans la conversation même il n'était pas communicatif. Néanmoins, celui qui, l'ayant vu pour la première fois, aurait conclu de son regard voilé, de ses yeux ombragés de sourcils épais, à un caractère sombre et farouche, se serait trompé grandement; il ne demandait qu'à être

approfondi pour gagner l'estime et l'affection. N'oublions pas non plus que tous ses amis l'avaient précédé dans la tombe en lui laissant de vifs regrets ; le dernier de ceux qui l'avaient accompagné à Göttingen, Théodore Kreiss ¹, était parti peu de mois avant lui. Dans sa jeunesse Röerich avait cultivé, par manière de récréation, la botanique dont les éléments lui avaient été enseignés, ainsi qu'à beaucoup d'autres, par ce même pasteur Stoltz, son prédécesseur à Fürdenheim ; mais le séjour de Strasbourg n'offrait guère de ressources sous ce rapport et son herbier avait été mis de côté depuis longtemps, quand sa mort subite donna une sanction nouvelle à ces paroles du prophète :

« Toute chair est comme l'herbe. »

Sa théologie, pour en dire un mot, était en harmonie avec la tendance sérieuse et pratique de sa vie. Son savoir historique, comme sa fidélité dans le ministère le préserva de tous les extrêmes ; son éducation et son expérience lui apprirent que la conception sèche et purement intellectuelle de l'Evangile, telle qu'elle avait régné à l'époque de ses études, ne pouvait lui procurer la paix de l'âme, ni servir à la nourriture spirituelle de son troupeau ; il s'assimila facilement et communiqua aux autres la foi simple et fervente qu'il puisa à la source des Ecritures ; d'un autre côté le confessionnalisme rigide qui gagna du terrain dans les dernières années de sa vie lui resta étranger parce que la vie, chez lui, l'emportait sur la formule.

Ses traits physiques nous ont été conservés dans plusieurs portraits ; le meilleur en est une petite photographie, qui se trouve entre les mains de ses amis les plus intimes ; l'image de son être moral ne devrait jamais s'éteindre dans l'esprit de la génération nouvelle. Nos jeunes théologiens peuvent apprendre de lui à concilier le ministère et la science, l'activité pratique et l'érudition ; à mettre à profit les loisirs que la carrière pastorale accorde à ceux qui la suivent et à faire valoir consciencieusement et fructifier le talent que le Maître leur a confié.

H. KIENLEN, *D^r en théologie,*
pasteur à Saint-Guillaume.

(D'après M. le professeur Reuss.)

¹ Voyez la nécrologie de cet homme aussi modeste que savant, aussi aimable que distingué, dans la *Revue* de mai 1861.

ÉTUDE

SUR LA

DRAMATURGIE DE LESSING.

—
Suite .
—

Jusqu'ici, moins la longue discussion du commencement que nous n'avons fait qu'indiquer, nous venons de voir une critique de détail.

Il nous reste à parler de deux attaques dirigées contre la tragédie de Voltaire, et que Lessing a développées avec plus d'étendue. L'une concerne la fameuse règle des trois unités; les Français, on le sait, en ont fait grand bruit; leurs critiques et leurs poètes y ont attaché une grande importance; Corneille, Racine, Voltaire, dans leurs préfaces ou leurs jugements sur leurs propres pièces, négligent rarement d'en dire un mot, et l'on connaît les vers de Boileau, le législateur de notre Parnasse :

Qu'en un lieu, qu'en un jour seul fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

Eh bien, Lessing ne fait pas grand cas de cette loi; il n'exige que l'unité d'action. La régularité française n'est à ses yeux qu'un mérite bien faible. Il est singulier de le voir renier à cet égard l'exemple des anciens; car on ne saurait contester que cette régularité se montre dans leurs œuvres. Chez eux l'unité de lieu était de rigueur, et celle de temps n'était guère moins bien observée. C'est que d'un côté Lessing avait sous les yeux un modèle (nous en parlerons plus loin), où ces règles étaient violées, et à qui on ne pouvait contester pourtant le génie dramatique. De l'autre, il prétendait que les Français n'observaient ces règles qu'en apparence. « Autre chose est de trouver des accommodements avec les règles, autre chose de les observer réellement. Les Français font le premier, les anciens seuls paraissent avoir su le second. »

* Voir la livraison de janvier, page 24.

« L'unité d'action était la première loi dramatique des anciens ; l'unité de temps et l'unité de lieu n'étaient en quelque sorte que des conséquences de la première loi, qu'ils n'eussent sans doute pas observées plus que celle-là ne l'exige rigoureusement, sans la présence du chœur sur la scène. »

« Les Français étaient déjà gâtés par les intrigues embrouillées des pièces espagnoles, avant d'apprendre à connaître la simplicité grecque ; ils considéraient les unités de temps et de lieu, non comme des conséquences de l'unité d'action, mais comme des conditions indispensables par elles-mêmes pour la représentation d'une action, et qu'ils devaient adapter aussi à leurs actions plus intriguées avec la même rigueur que l'exigeait l'emploi du chœur. Voyant combien cela était difficile et souvent même impossible, ils pactisèrent avec ces règles tyranniques auxquelles ils n'eurent pas le courage de désobéir entièrement. A la place d'un lieu unique, ils admirèrent un lieu indéterminé. A la place de l'unité de jour, ils admirèrent l'unité de durée » (N° 46).

Ainsi Lessing ne saurait nier que l'unité du lieu n'ait été observée par les anciens. Seulement il semble croire que les raisons qui les y déterminaient n'existent plus pour nous. Pour eux, la raison principale, selon lui, était la présence continuelle du chœur sur la scène. A celle-là il aurait pu en joindre une autre ; leurs vastes théâtres présentaient une scène assez grande pour contenir à la fois plusieurs endroits divers où les acteurs pouvaient se transporter successivement.

Nous avons supprimé les chœurs ; plus de moment de repos pour les acteurs ; aussi a-t-on introduit la toile dont les anciens ne faisaient que peu usage, et l'orchestre a remplacé les chœurs. Nos poètes classiques, cependant, n'ont pas adopté ces dernières innovations. La pièce se jouait tout d'un trait, et, par suite, sans changement de lieu.

Est-il vraisemblable que les personnages d'une pièce se rencontrent toujours à la même place ? Il nous semble difficile de l'affirmer. Je sais que Racine est particulièrement heureux dans la manière d'amener ses personnages sur la scène ; mais d'un acte à l'autre leur apparition dans le même lieu est-elle toujours aussi bien motivée ? Quant à Corneille, il est plus d'une fois forcé d'entrer dans des explications à ce sujet, et si l'on examinait attentivement beaucoup de nos pièces sous ce rapport, on y trouverait plus d'une invraisemblance.

Mais, après tout, qu'oppose-t-on à notre système ? Des changements

de lieu à chaque acte ; sinon à chaque scène. Quoi de plus facile à réaliser ? C'est l'affaire du peintre décorateur et du machiniste. Si Shakespeare et les Espagnols ont des beautés qu'on ne saurait leur contester, est-ce au continuel changement du lieu de la scène qu'il les faut attribuer ? Qui oserait le prétendre ? Nous nous exposons à des invraisemblances, dites-vous ; eh bien ! il faudra au poète plus d'art pour les éviter. Qu'est-ce qui trouble plus la vraisemblance et l'illusion théâtrale qu'un coup de sifflet du machiniste d'une scène à l'autre ?

Sans doute les partisans du système anglais ont aussi leurs raisons. L'auteur dramatique, pourraient-ils dire, est un poète. Le poète plane en quelque sorte au-dessus du temps et de l'espace ; il en dispose à son gré ; d'un coup de sa baguette magique il nous transporte à chaque instant dans un monde nouveau. Avez-vous donc toujours la montre à la main, s'écrie Herder, quand vous allez voir une pièce, pour vérifier si l'action qu'on représente, a bien pu se passer dans le temps que vous restez au théâtre.

On pourrait ajouter encore que le spectacle dramatique exige plus d'une supposition ; on nous y montre des montagnes peintes et des arbres de carton, à la place de montagnes et d'arbres réels ; des Grecs, des Turcs, parlant français ; ce qui s'est passé loin de nous, il y a deux mille ans, arrivant sous nos yeux en ce moment. Pourquoi donc y regarder de si près par rapport au temps et au lieu ? Pourquoi craindre d'ajouter de nouvelles suppositions aux suppositions précédentes ?

Il y a dans tout cela une apparence de vérité. Cependant autre chose, selon nous, est le poète de l'épopée romantique, autre chose le poète de la tragédie. Que là l'imagination domine en maîtresse, qu'elle nous fasse monter avec elle sur le coursier ailé de l'Arioste, et nous transporte en un clin-d'œil par-delà les mers, rien de mieux ! Mais au théâtre, ne s'agit-il pas avant tout de nous montrer une action réelle, et n'approchera-t-on pas le plus de la réalité, en se conformant à l'unité du temps et du lieu ? Je puis bien arriver à croire que j'assiste à l'action qu'on représente, si la scène se passe dans le même lieu ; mais comment serait-ce possible, si au premier acte je suis à Venise, et au second dans l'île de Chypre, comme dans Othello ; si ceux que j'ai vus âgés de quinze ou de vingt ans d'abord, sont vieillards à la fin ?

Il y a donc là deux systèmes en face l'un de l'autre ; l'un permet au poète toutes les hardiesses, lui accorde au besoin la liberté de promener successivement le spectateur dans les cinq parties du monde, d'embras-

ser vingt, trente, quarante ans dans la durée d'une pièce. Pour lui, la vraisemblance n'est rien ; pour l'autre, au contraire, elle est tout. Assurément, une pièce qui n'aurait d'autre mérite que cette régularité, ne serait pas pour cela un chef-d'œuvre. Mais en est-il ainsi de nos tragédies, comme semble presque le dire Lessing ; le reproche ne vaut même pas la peine d'être réfuté ; elles atteignent leur but sans appareil et sans fracas, par le seul développement des caractères et des passions. Qu'un nous dise après cela de quel côté il y a plus d'art ? Une noble simplicité n'est-elle pas un des caractères distinctifs de la beauté ?

Que si l'on objecte que nos fables sont plus compliquées que celles des anciens ; que, nous sommes moins susceptibles d'une attention soutenue ; que, privés des chœurs qui servaient de repos aux acteurs et aux spectateurs, il nous faut la division des actes, et qu'ainsi l'on peut bien supposer que l'action a marché pendant ce temps, nous voulons bien admettre ces nécessités d'une époque nouvelle ; mais en toutes choses il y a toujours une mesure à garder, et si nous nous relâchons sur l'unité stricte de lieu et de temps, comme déjà Corneille l'avait fait, évitons de suivre dans les vraies œuvres d'art, si elles veulent mériter ce nom, ces continuels changements de la scène.

Nous venons de traiter la question dans sa généralité ; car Lessing étendait sa critique à toute la tragédie française. Voyons-la maintenant dans son application à *Mérope*.

Il reprochait à Voltaire de n'avoir pas observé l'unité de lieu, comme l'entendaient les anciens. Il y place la scène dans le palais de *Mérope*. « Or, la scène ne doit pas être un palais tout entier ; mais seulement une partie d'un palais, telle que nos yeux puissent l'en embrasser d'un seul et même point. Qu'elle soit un palais, ou toute une ville, ou toute une province, cela est au fond aussi absurde. » C'est précisément ce que nous avons essayé de réfuter : pour éviter les difficultés ou les invraisemblances qui peuvent résulter d'un lieu unique, nous consentons volontiers qu'on étende la scène dans de certaines limites ; ce sera toujours moins choquant que de nous faire voyager comme Shakespeare ou Caldéron.

Quant à l'unité de temps, Lessing prétend que les événements se pressent trop dans la *Mérope* de Voltaire ; nous ne le voyons pas ; ils se pressent forcément ; une situation sort de l'autre. Polyphonte tient à épouser *Mérope*, et il a ses raisons pour cela ; quoiqu'il vienne d'être élu roi, il sait bien, et il le dit à son confident Erox, que le peuple est

attaché à Mérope, et que ce mariage est donc indispensable pour l'affermir sur le trône. Et Mérope, pourquoi différerait-elle longtemps le supplice de celui qu'elle croit le meurtrier d'Egishe ? quand elle a découvert qu'il est son fils, ne sont-ce pas les soupçons de Polyphonte qui la forcent de faire connaître qui il est, et n'est-elle pas contrainte de consentir au mariage pour le sauver ; il faut qu'elle aille si vite en besogne, parce que Polyphonte allait tuer Egisthe, afin de s'assurer par les alarmes de la reine, s'il est réellement le fils de Cresphonte.

Les reproches de Lessing sont au moins exagérés. Combien de tragédies pourraient soutenir la critique, si, comme dit Herder, on demandait compte au poète, la montre à la main, des événements qui s'y passent ?

Peut-être trouvera-t-on que nous avons insisté trop longuement sur des règles aujourd'hui bien oubliées. Plus d'un de nos littérateurs modernes parle des unités avec plus de dédain encore que l'auteur de la Dramaturgie ; s'il s'en occupait, il croirait faire injure à ses lecteurs. Mais les esprits plus sérieux ne connaissent pas ces superbes dédains. M. Guizot, dans sa remarquable étude sur Shakespeare traite la question avec cette largeur de vue qui le distingue. Selon lui, c'est à tort qu'on a voulu fonder les unités de temps et de lieu, « sur une prétendue nécessité de satisfaire la raison en accommodant la durée de l'action réelle à celle de la représentation théâtrale ; » le poète ne doit s'occuper que de l'unité d'impression ; c'est là qu'est le grand secret de la poésie dramatique de Shakespeare. M. Guizot ne s'exprime pas autrement que Herder : « Si l'esprit s'effarouche aisément de ce qui trouble, sans son avertissement, les habitudes de ses allures, il est facile de les lui faire oublier. Mettez-le en vue du but vers lequel vous aurez su porter ses desirs, et dans son élan pour l'atteindre, il ne songera plus à mesurer l'espace que vous l'obligerez de franchir. » On le voit, il ne se constitue pas le défenseur quand même de la règle classique ; Shakespeare a procédé tout autrement que Corneille et Racine ; et il n'en est pas moins grand poète ; il sait tellement occuper l'imagination du sujet qu'il lui présente, que le temps et le lieu s'effacent pour elle.

Nous avons parlé d'une autre attaque sur laquelle l'auteur de la Dramaturgie a insisté plus longuement encore que sur la règle des unités ; c'est celle qui a rapport aux surprises théâtrales. Nous avons vu que chez Euripide Egisthe connaissait le secret de sa naissance. Faire le contraire n'est pas un grand mérite aux yeux de Lessing et de Diderot.

Ils ne veulent pas des surprises théâtrales. « Il est vrai, dit le premier, notre surprise est plus grande, si nous n'apprenons avec une entière certitude qu'Egiste est Egiste, que quand Mérope elle-même l'apprend. Mais le misérable plaisir ! Et pourquoi le poète a-t-il besoin de nous surprendre ? Qu'il surprenne ses personnages ; nous saurons bien partager leur surprise, alors même que nous aurons prévu longtemps d'avance ce qui doit les frapper tout-à-fait inopinément. Notre sympathie sera même d'autant plus grande, que nous l'aurons prévu plus tôt et avec plus de certitude. » Et le second : « Celui qui est atteint et abattu en un seul instant, je ne puis non plus le plaindre qu'un seul instant. J'irai jusqu'à dire qu'un sujet où les réticences sont nécessaires, est un sujet ingrat ; tout le poème deviendra un ensemble d'artifices, par lesquels on ne peut produire qu'une courte surprise. » (N° 48) Lessing croit que Diderot a tort de regarder ses idées là-dessus comme neuves. Les anciens ne faisaient pas autrement ; Euripide parmi eux montrait presque toujours d'avance aux spectateurs le but où il voulait les conduire. Lessing veut trouver dans ses prologues l'art dramatique dans sa perfection. « On pourrait les retrancher, la pièce n'en serait pas moins complète ; ainsi on peut toujours lui pardonner une faute qu'un trait de plume peut réparer. » Mais qu'en résulterait-il ? Dans *Ion*, par exemple, si le spectateur n'apprenait qu'au cinquième acte qu'*Ion* est le fils de *Créuse*, c'est pour lui non son fils, c'est un étranger, un ennemi dont elle veut se débarrasser au troisième. Lessing va jusqu'à voir dans les prologues d'Euripide une des raisons qui le firent nommer le plus tragique des poètes. Il a dû à Socrate autre chose que de belles sentences morales ; ce n'est pas là ce que nous entendons le plus souvent dans la bouche d'un philosophe comme Socrate ; mais il nous apprendra à connaître l'homme et à juger chaque chose d'après son but. Voltaire aussi semble avoir senti qu'il serait bon de nous faire connaître aussitôt le fils de *Mérope*, seulement il s'y est pris maladroitement.

Il y a certes d'excellentes choses dans ce qu'ont dit Lessing et Diderot sur les surprises théâtrales ; mais quoique Lessing, lui-même ait songé à prévenir le reproche de paradoxe, nous n'en croyons pas moins ce reproche fondé en plus d'un point. A l'exemple d'*Ion*, on pourrait en opposer d'autres où le poète a suivi une marche toute différente. Dans *Oedipe roi*, sans doute que tous les Grecs savaient d'avance son histoire et l'horrible découverte qu'il allait faire, et dans tous les sujets mytho-

logiques la catastrophe ne leur était pas moins familière ; mais au moins Sophocle se passe de prologue, ici et ailleurs ; il laisse l'action se développer elle-même et se garde bien de nous prévenir du dénouement. Lessing n'a-t-il pas interverti les rangs depuis longtemps assignés aux trois tragiques grecs ? Sophocle n'a-t-il pas de tout temps été placé au-dessus d'Euripide précisément à cause de l'admirable conduite de ses pièces ? Si certaines circonstances sont importantes à connaître, qui croira qu'il y ait plus d'art à nous en instruire par l'intermédiaire d'un *deus ex machina*, qu'à les placer habilement dans la bouche des personnages ?

Lessing se résume ; il a voulu simplement prouver que la *Méropé* de Voltaire n'est au fond que la *Méropé* de Maffei ; que Voltaire n'est que traducteur et imitateur. Il emprunte tout à Maffei, tous les changements que le poète italien a cru devoir faire au plan d'Euripide. Il emprunte de lui :

1° Que *Méropé* n'est pas mariée à Polyphonte.

2° Les motifs politiques par lesquels le tyran, après quinze ans seulement, croit devoir presser ce mariage.

3° Que le fils de *Méropé* ne se connaît pas lui-même.

En un mot (je m'arrête au milieu de l'énumération), il emprunte à Maffei le nœud et le dénouement. Il donne bien à plusieurs circonstances empruntées à Maffei un autre tour, mais ces changements ne concernent que des choses insignifiantes. Souvent même il est loin d'y être heureux. ¹ Un seul de ces changements mérite le nom d'amélioration ; c'est celui par lequel il supprime la tentative répétée de *Méropé* de se venger du prétendu meurtrier de son fils.

Remarquons que Lessing n'attaque pas la *Méropé* de Voltaire comme une mauvaise pièce ; il y signale bien quelques défauts dont plus d'un, d'ailleurs, nous a paru fort contestable : Voltaire n'a pas toujours été heureux dans les changements qu'il a faits avec la *Méropé* italienne, il a quelquefois les défauts contraires à ceux qu'il relève ; il a eu tort de suivre Maffei, plutôt qu'Euripide. Ce qu'il veut refuser avant tout à Voltaire, c'est le mérite de l'invention et de l'originalité ; or, là-dessus il faut bien passer condamnation ; oui, c'est la *Méropé* italienne qui a fait naître la *Méropé* française ; Voltaire est imitateur ; mais n'est-il qu'un traducteur servile ? Voilà ce que nous n'accorderons jamais. Un génie souple comme le sien ne touche à rien qu'il ne le transforme. A-t-on

¹ Lessing en cite un exemple frappant.

jamais fait un crime à Virgile d'avoir imité Homère et à Racine de s'être inspiré d'Euripide ? Imiter, traduire même comme eux, c'est presque inventer ; une pareille imitation est légitime et glorieuse. Nérope sera toujours un chef-d'œuvre de notre scène, quoiqu'on ait cessé de l'y représenter. Tout ce qu'on peut reprocher à Voltaire, c'est d'avoir trop ravalé l'œuvre de son devancier ; elle n'est pas aussi mauvaise qu'il le prétend ; tous les critiques modernes le reconnaissent ; M. Saint-Marc Girardin dit qu'elle peut soutenir la comparaison avec la pièce française, et le goût si délicat de l'illustre critique fait autorité pour nous.

Que de chicanes n'aurions-nous pas à relever encore ! A propos des *Adelphes*, Lessing reproche à Voltaire d'avoir peu lu Térence depuis qu'il a quitté les Jésuites, parce qu'il dit que Pamphile ne paraît sur la scène que pour accoucher, et que Déméa change complètement de caractère contrairement au précepte d'Horace ;

. et sibi constat.

Lessing analyse admirablement la pièce latine ; Donat et Térence à la main, il prouve que ce prétendu changement de caractère n'est qu'apparent, et insiste beaucoup sur la lecture de Donat pour saisir le vrai sens de bien des passages du comique latin, et sur la nécessité de se représenter souvent les gestes et tout le jeu de l'acteur. Le commentaire de Donat est un excellent manuel pour les acteurs (70, 71, 72).

Il montre à Voltaire qu'il n'a pas lu la traduction anglaise de Zaire, et qu'il n'en parle que pour énoncer trois assertions fausses :

1° Que les vers rimés qui finissent chaque acte renferment nécessairement une comparaison.

2° Que Hill, le traducteur de Zaire, s'est écarté de cet usage.

3° Que son exemple a été suivi depuis. (N° 15)

Dans ses remarques sur l'Essex de Thomas Corneille, Lessing lui reproche sa prétention à être profond historien et grand érudit, et lui en veut beaucoup de faire de l'esprit, même où ses boutades sont le plus déplacées ; comme quand, dans le commentaire d'une tragédie, il s'égale aux dépens d'Elisabeth encore amoureuse à soixante huit ans et malgré son grand nez. Lessing enfin résume les travers de Voltaire dans ce seul mot de *caprice*. Il ne peut ignorer les principes d'un art, où il est bien supérieur à Th. Corneille, ce qui après tout n'est pas encore un bien grand éloge ; il n'agit point par esprit de chicane, ce qui a tout l'air d'un ironie ; toutes ses critiques ne sont que pur caprice. Lessing, après avoir établi à ce propos, comme il le fait en plus d'un endroit, la

différence entre l'histoire et la poésie, finit par trouver chez Voltaire sur les rôles des personnages d'Essex des remarques aussi justes qu'ingénieuses, qu'il transcrit tout au long. (N^{os} 22 à 25)

Il revient à l'Essex à propos d'une tragédie anglaise de Banks sur le même sujet, et c'est encore Voltaire qu'il trouve sur son chemin. Cette fois il est question du soufflet que la reine donne au comte (N^{os} 54, 55 et 56). Il cite les remarques de Voltaire sur le soufflet dans le Cid, sur l'embarras qu'il cause aux acteurs, sur le peu de dignité qu'il y a à faire commettre un pareil acte dans la tragédie. Lessing n'est pas de cet avis; si les soufflets ont cours dans le monde, pourquoi n'auraient-ils pas aussi cours dans la tragédie? Si le vrai Diègue, si le véritable Essex sont forcés de recevoir un soufflet, que peuvent avoir à objecter leurs représentants! Sans doute, il y aurait presque lieu de regretter en ces occasions le masque des anciens, mais il faut que l'acteur sache faire à son art quelque sacrifice.

« Comme c'est petit, comme c'est inconvenant! » « Et si précisément cette inconvenance doit devenir et devient la source des résolutions les plus violentes, de la vengeance la plus sanglante? Si toute offense moindre ne pouvait avoir ces terribles effets? »

Lessing, contrairement à Voltaire, admet les soufflets plutôt dans la tragédie que dans la comédie? Quelles suites peuvent-elles avoir dans celles-ci? Des suites tristes? mais elles sont au-dessous d'elle et appartiennent à la farce. » — « Ils restent donc aux deux extrêmes, à la tragédie et à la farce, lesquelles ont de commun plusieurs choses pareilles dont nous voulons ou trembler ou nous moquer. » Quoiqu'il en dise des soufflets, n'abusons pas de ce moyen théâtral; laissons-les dans les pièces où ils se trouvent et inventons des ressorts plus nouveaux et moins choquants.

Voltaire voulait voir dans ce soufflet la cause qui a fait donner au Cid le nom de tragi-comédie. C'est encore une assertion fautive, à en croire Lessing. On appelait *tragi-comédie* la représentation d'une action importante entre de grands personnages, et qui a une issue heureuse; tel est le Cid, et le soufflet n'y fut pour rien; car, malgré le soufflet, Corneille nomma ensuite sa pièce *tragédie*, dès qu'il eut renoncé au préjugé qu'une tragédie doit nécessairement avoir une catastrophe malheureuse.

Je n'en finirais pas, si je voulais citer toutes les inexactitudes que Lessing met à la charge de Voltaire. Mais laissons cette guerre de détail, et arrivons à la critique de Sémiramis et de Zaïre; nous verrons là

l'idéal que Lessing oppose à la tragédie française ; cet idéal , c'est Shakespeare.

Monsieur Weiss , qui avait traité, nous l'avons vu, le même sujet que le grand tragique anglais , Richard III , n'avait connu le Richard de son devancier qu'après avoir achevé sa pièce. Lessing l'engage à la comparer à celle de Shakespeare ; ce poète est un miroir , à ses yeux , presque aussi fidèle que la nature. Ses pièces historiques sont à la tragédie française comme une vaste fresque à une miniature pour une bague. Comme on l'a dit pour Homère , il serait aussi difficile de lui dérober une de ses beautés qu'à Hercule sa massue. Mais il veut être étudié et non pillé. (N° 73) Lessing recommande à qui ne peut le lire dans l'original, la traduction de Wieland , comme ailleurs , citant sur son poète de prédilection un passage de l'Agathon du même écrivain , il fait le plus grand éloge de ce roman. Seulement l'Allemagne n'est pas encore mûre pour de pareils livres ; il en dit autant de celui de l'anglais Hurd. C'est que Lessing , comme Herder , aime à rendre un juste hommage à toute tentative heureuse , à tout essai qui pouvait contribuer à la gloire littéraire de son pays.

Il n'a pas de peine à faire voir combien la scène du spectre est froide dans la tragédie de Voltaire , combien elle est saisissante dans Hamlet. (N° 10 , 41 , 12) De pareilles apparitions n'étaient plus de mise au 18^e siècle ; mais qu'y trouverait-on à redire à l'époque de Shakespeare où le public superstitieux et crédule en devait frémir. Sans compter que le caractère sombre , rêveur , mélancolique d'Hamlet , tel que le poète s'est plu à le représenter, se prêtait on ne peut mieux à cette espèce de personification de ses soupçons et de ses craintes.

Un critique français avait dit que l'amour lui-même avait dicté Zaïre à Voltaire (N° 15 et 16). Il fallait dire la galanterie , dit Lessing. « Voltaire entend parfaitement le style de chancellerie de l'amour, c'est-à-dire , la langue qu'emploie l'amour quand il veut s'exprimer avec le plus de prudence et de réserve. Mais le chancelier ne sait pas toujours le plus des secrets de son gouvernement. » Lessing ne connaît qu'une pièce à laquelle l'amour ait aidé à travailler, et cette pièce est Roméo et Juliette, « ce tableau vivant des plus petits et des plus secrets artifices par lesquels l'amour se glisse dans notre âme. »

Othello devait être le modèle d'Orosmane , mais quelle différence ! « Dans Voltaire nous entendons bien parler au jaloux ; Orosmane commet la prompte action d'un jaloux ; mais de la jalousie elle-même

nous n'apprenons ni plus ni moins que ce que nous en savions auparavant ; Othello , au contraire , est le manuel le plus complet de cette triste passion ; nous pouvons apprendre tout ce qui la concerne , nous pouvons l'éveiller et l'éviter. »

Nous accordons sans peine que Shakespeare est plus grand poète tragique que Voltaire ; il y a chez lui une force , une profondeur qui ont manqué à Voltaire. Mais qui ne l'admet pas aujourd'hui même en France ? Qu'on lise M. Villemain faisant l'étude comparée des pièces analysées par Lessing , et l'on verra qu'il arrive à des conclusions semblables ; ce qui n'empêche pas Zaïre , non plus que Mérope , de rester à jamais deux chefs-d'œuvre de la scène française. Les mérites des deux poètes sont différents , mais ils sont réels de part et d'autre.

Malgré toutes ces attaques de Lessing contre Voltaire , je ne puis me persuader qu'il n'ait pas reconnu ses mérites ; il semble quelquefois lui rendre justice ; ainsi quand il cite ses observations sur les rôles des différents personnages de l'Essex de Th. Corneille ; quand , à propos de Zaïre et du critique hollandais qui avait prétendu la refaire , il dit que les *Duims* peuvent critiquer , mais qu'ils doivent se garder de tendre l'arc d'Ulysse ; quand , tout en refutant les critiques que fait Voltaire de ce même Essex , il reconnaît la grande supériorité de Voltaire sur Thomas Corneille , comme poète tragique.

D'où vient donc tant d'acharnement ! Il est , je crois , facile de l'expliquer. D'abord les relations personnelles qu'eurent ensemble Voltaire et Lessing , si peu qu'ils se trouvèrent en contact , furent de nature à aigrier l'esprit de l'un contre l'autre. Puis les Allemands mettent bien autre chose sur le compte de Voltaire ; ils lui reprochent certaine affaire d'argent peu honorable ¹ , si le fait est vrai : enfin , il faut en convenir , la conduite de Voltaire envers les grands fut souvent équivoque. Lessing , qui fut pauvre tant qu'il vécut , mais à qui l'on ne saurait reprocher la moindre bassesse , Lessing , dont la vie fut une lutte continuelle , qui se voyait méconnu dans son propre pays , qui voyait son roi mépriser la littérature allemande et les écrivains nationaux , pour ne s'entourer que de savants français , Voltaire à leur tête , dut en concevoir de l'amertume , et faire expier à l'écrivain les torts de l'homme et au courtisan les faveurs de son prince.

¹ V. STAHR , *Lessing , sa vie et ses écrits* , vol. 1 , p. 90.

VII.

PIÈCES MÉLANGÉES ; RÉUNION DU TRAGIQUE ET DU COMIQUE. — LESSING
N'ADMET PAS LA DÉFINITION : L'ART EST L'IMITATION DE LA NATURE.

Ainsi, à la régularité de la tragédie française Lessing oppose le drame de Shakespeare. Au premier abord on dirait qu'il n'approuve pas ce drame tout entier, et qu'il fait ses réserves pour le mélange du tragique et du comique. Il ne partage pas l'avis de Wieland et de Voltaire qui voyaient là le tableau fidèle de la vie. Il cite Lope de Véga qui dans sa Poétique déplore cette coutume barbare, à laquelle son public le força de se conformer à son grand regret (N° 69).

A la fin de ce passage, Lessing trouve la définition, tant de fois donnée, qui fait de l'art l'imitation de la nature. Il n'admet pas cette définition ; si elle était vraie, Lope n'aurait pas seulement coloré les défauts de son théâtre, il eût prouvé que ce prétendu défaut n'en est pas un, « car rien de ce qui est une imitation de la nature, ne peut être un défaut. »

« Mais ce même exemple de la nature qui doit justifier le mélange du sérieux solennel avec la gaité espiègle peut tout aussi bien justifier tout monstre dramatique qui n'aurait ni plan, ni liaison, ni sens commun. Ou l'imitation de la nature n'est pas du tout un principe de l'art, ou, si elle en restait un, par lui l'art lui-même cesserait d'être art, ou du moins ne serait rien de plus élevé que, par exemple, l'art d'imiter en plâtre les veines bigarrées du marbre ; la plus étrange ne peut être assez étrange pour ne point paraître naturelle ; celle-là seule ne le paraîtra pas, dans laquelle trop de symétrie, de régularité, de proportion montre trop l'art » (N° 70).

Wieland de son côté, s'il avait parlé en critique, eût tenu un autre langage ; il ne verrait dans ce mélange que les premiers essais de l'art qui renaît parmi des peuples barbares, « à la forme desquels le concours de certaines circonstances extérieures ont le plus de part, la raison et la réflexion le moins, peut-être même absolument aucune. » il dirait difficilement que les premiers auteurs des pièces mélangées « voulurent imiter la nature aussi fidèlement que les Grecs ont eu à cœur de l'embellir. »

Et ici que d'opinions diverses ! « Il y a des gens qui ne veulent rien savoir d'une nature qu'on puisse imiter trop fidèlement ; pour eux , même ce qui nous déplaît dans la nature , plaît dans l'imitation fidèle , grâce à l'imitation ¹. Il y en a d'autres qui regardent l'embellissement de la nature comme une chimère. Tous les deux se déclarent les adorateurs de la seule nature , telle qu'elle est ; à ceux-là devraient donc nécessairement plaire les pièces mélangées gothiques ; de même que ceux-ci auraient de la peine à trouver goût aux chefs-d'œuvre anciens. »

Or, l'un et l'autre pourrait ne pas être vrai.

Lessing va jeter là quelques pensées qui , si elles sont insuffisantes , pourront en faire naître de plus profondes. La principale est celle-ci : « Il est vrai et faux à la fois que la comédie tragique d'invention gothique, imite fidèlement la nature ; elle ne l'imite fidèlement que dans une moitié , et négligé complètement l'autre moitié ; elle imite la nature des phénomènes , sans faire en même temps attention à la nature de nos sensations et des facultés de notre âme. »

« Dans la nature tout est lié à tout ; tout se croise , tout se succède , tout change. Mais dans cette infinie variété , elle n'est qu'un spectacle pour un esprit infini. Pour laisser des esprits finis prendre part à ce plaisir , ceux-ci ont dû recevoir la faculté de donner à la nature des bornes qu'elle n'a pas ; et la faculté de pouvoir diriger leur attention selon leur bon plaisir. »

« Cette faculté nous l'exerçons à tous les instants de la vie ; sans elle , il n'y aurait pas du tout de vie pour nous ; à force de sensations différentes nous n'éprouverions plus rien ; nous serions constamment la proie de l'impression du moment. »

« La destination de l'art est de nous dispenser de cette séparation dans le domaine du beau , de nous aider à fixer notre attention. »

« Si nous sommes témoins d'un événement important et qu'un événement sans importance vienne le traverser , nous cherchons autant que possible à éviter la distraction qui nous menace. Nous en faisons abstraction , et nous retrouvons avec répugnance dans l'art ce que nous voudrions ne pas voir dans la nature. »

Nous n'avons pas craint de citer beaucoup pour exposer la théorie de

C'est la théorie de Boileau :

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux ,
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.

Lessing. Nous sommes de son avis. Il nous fait voir ce que Lope de Véga pensait de ce mélange, et il n'est pas bien sûr que nous le trouverions dans Shakespeare, si le goût de son public ne l'eut forcé à l'y mettre : nous l'avouerons, bien souvent nous trouvons peu de sel dans les plaisanteries de ses clowns ; d'autres fois cependant il y a un grand bon sens dans leurs saillies, et il en sait tirer un très-heureux parti ; ainsi dans le roi Lear, le clown, par ses lazzi, fait ressortir encore la poignante situation du malheureux roi, et qui ne se rappelle la scène des fossoyeurs dans Hamlet ?

Ne dirait-on pas après cela que Lessing proscriit absolument ce mélange qu'on ne trouve dans aucune pièce grecque, pour ne point parler de la tragédie française dont il récuserait l'exemple. Aussi ne comprenons-nous pas qu'il finisse par laisser une porte ouverte à l'élément comique pour rentrer dans la tragédie.

« Ce n'est que quand un événement dans sa marche prend successivement toutes les nuances de l'intérêt, et que l'une non seulement suit l'autre, mais la suit nécessairement ; quand le sérieux produit le rire, que la tristesse produit la joie, ou réciproquement, d'une manière si immédiate que l'abstraction de l'un ou de l'autre nous devient impossible ; alors seulement nous ne la demandons pas non plus dans l'art, et l'art sait tirer parti de cette impossibilité même. »

Nous le répétons, voilà le rire dans la tragédie, ce que l'on ne trouve nulle part chez les Grecs, si ce n'est peut-être, dans l'*Alceste* d'Euripide que la scholie du Vatican, découverte et publiée par Dindorf, range expressément parmi les drames satyriques.

Il est curieux d'entendre un écrivain judicieux, Monsieur de Broglie¹, parler d'abord comme Lessing et aboutir à la même conclusion que lui, à la justification du mélange du tragique et du comique. Nous ne le savons que trop, c'est en vain qu'on prêcherait aujourd'hui en faveur de la tragédie si grave d'autrefois. Le mélange des deux éléments est partout de nos jours. A quoi l'attribuer, si ce n'est au peu de sérieux et à la versatilité de notre époque ? On dirait que cette merveilleuse rapidité avec laquelle s'accomplit en si peu de temps ce qui naguère encore demandait des semaines et des mois, se glissant jusque dans les arts,

¹ Sur *Othello*, traduit en vers français par M. Alfred de Vigny, et sur l'état de la poésie dramatique en France en 1820. (Dans *Shakespeare et son temps*, par M. Guizot).

nous rende incapables de nous complaire longtemps dans la même disposition d'esprit, de nous laisser aller longtemps aux mêmes sentiments. A peine vient-on de nous toucher, que nous demandons à être amusés ; à peine avons-nous pleuré un instant que déjà nous voulons rire. Le théâtre n'est plus qu'un divertissement ; il n'est plus ce noble plaisir des âmes qu'il était chez les anciens et au 17^e siècle ; il devient ennuyeux , dès qu'il ne déride pas sans cesse nos fronts. L'exemple de Shakespeare ne justifie rien ; où sont les génies qui lui ressemblent ? Loin de voir dans ce mélange un progrès , nous n'y voyons qu'une décadence du grand art de la tragédie ; et nous le laisserons au drame moderne , à ce genre bâtard.

VIII.

DIDEROT. — DRAME BOURGEOIS OU COMÉDIE LARMOYANTE.

Lessing , tout en attaquant sans cesse les Français , leur a pourtant emprunté à eux-mêmes les armes qu'il a tournées contre leur système dramatique. Il n'est pas de passage pouvant servir à son but qu'il n'ait su découvrir ; il n'en est pas qui ait échappé à ses infatigables recherches et à son immense lecture. Il cite Marmontel , Saint-Evremond , Voltaire même qu'il attaque si volontiers ; mais c'est Diderot qui a été son écrivain de prédilection , Diderot qu'il appelle « le premier des critiques français » ; il a traduit en entier tout ce qui dans les *Bijoux indiscrets* est dirigé contre la tragédie classique moderne , cette longue discussion entre la sultane favorite , l'académicien Riccaric , le défenseur des anciens (cela devait être), et le courtisan Sélim , celui des modernes : (N^o 84 et 85).

Diderot , après avoir jeté ces théories , en passant , dans un livre frivole , y revint dans les entretiens qu'il joignit à ses propres pièces , composées d'après son système à lui. Lessing admet les critiques auxquelles donna lieu le *Fils Naturel* ; mais il n'a que de l'admiration pour le *Père de Famille* ; il souhaite de voir ce drame , qui avait si peu réussi en France , se maintenir toujours sur la scène allemande.

Cette pièce est de celles que Lessing appelle *tragédie bourgeoise*. Lui-même s'y était essayé. Sa *Miss Sara Sampson* fut traduite et représentée avec succès chez le duc de Noailles, à Saint-Germain, devant le duc de Choiseul et une partie de la cour royale.

Lessing dit que ce genre a trouvé un défenseur très-étendu dans le *Journal Etranger* (décembre 1761). L'article dut être de Diderot, et sans doute que le passage suivant le contient au moins en substance.

« Les noms des princes et des grands peuvent donner à une pièce de la pompe et de la majesté ; mais ne contribuent en rien à l'émotion Le malheur de ceux dont les circonstances s'approchent le plus des nôtres, doit naturellement pénétrer plus profondément dans notre âme ; et si des rois nous inspirent de la compassion, c'est comme hommes, et non comme rois. Leur rang peut bien rendre leurs malheurs plus importants, mais non plus intéressants. Des peuples entiers peuvent y être impliqués, mais notre sympathie exige un être unique, et un Etat est une idée beaucoup trop abstraite pour nos sentiments » (N° 14).

Il cite un passage de Marmontel qui tend au même but. « Mais, ajoute Lessing, Diderot et Marmontel ont beau prêcher cela aux Français. La tragédie bourgeoise ne semble pas devoir prendre chez eux ; la nation est trop vaine, trop éprise de titres et d'autres avantages extérieurs. Tout le monde veut être en relation avec des personnes d'un rang plus élevé ; la société de ses semblables est une mauvaise société. Pourtant il suffit d'un génie heureux ; peut-être que chez eux aussi la nature n'attend qu'un poète qui la montrera dans toute sa vérité et dans toute sa force. »

Lessing donne encore à la tragédie bourgeoise le nom de *comédie larmoyante*. Contrairement à Voltaire, (N° 21) il admet une comédie qui ne serait que sérieuse, quoiqu'il convienne lui-même dans une petite dissertation spéciale sur la comédie larmoyante, que cela jure avec le mot de comédie. « La farce, dit-il, ne fait que rire ; la comédie larmoyante touche seulement ; la vraie comédie fait l'un et l'autre. Plaute nous montre ce mélange dans ses Captifs et dans son Trinummus. Molière a beaucoup de passages touchants, mais l'habitude qu'il a de nous faire rire leur fait manquer leur effet. » Prenons donc ce mot de *comédie larmoyante* dans le même sens que celui de *tragédie bourgeoise*, et voyons ce qu'il faut penser de ce genre.

Le *drame* (c'est encore la même chose, à condition que le comique en soit exclus ; il est vrai que de nos jours il en est devenu un élément

indispensable), peut se définir une tragédie, d'ordinaire en prose, et dont les personnages ne sont ni des rois ni des héros.

De ce que les anciens n'ont pas connu ce genre, il ne faudrait pas aussitôt le rejeter; notre époque, si différente des temps anciens, peut bien voir naître aussi des genres littéraires nouveaux, et qui répondent à des besoins actuels. La vie d'intérieur était peu de chose pour les anciens; ils ne la voyaient guère que par ses mauvais côtés, et en reléguaient exclusivement la peinture dans la comédie; là ils nous montrent des pères indulgents, des fils libertins ou débauchés, des esclaves fripons, des courtisanes avides.

Chez nous, longtemps les grands et la cour furent les spectateurs presque exclusifs de la tragédie et même de la comédie; le peuple n'allait guère qu'aux théâtres de la foire. Aussi est-ce pour les grands et la cour que travaillaient surtout nos poètes dramatiques, ce qui justifie suffisamment le choix de leurs sujets; sans compter que notre grande littérature ayant été provoquée par la renaissance, les sujets des pièces antiques indiquaient suffisamment à nos poètes le choix de leurs sujets tragiques et le rang de leurs personnages. Mais le peuple finit par prendre sa place dans la société française et par être à son tour quelque chose. Faut-il s'étonner qu'il prit de l'intérêt à la peinture de ses passions, de ses douleurs, de ses misères, et qu'il vît avec plaisir sur le théâtre des simples mortels comme lui. Nous convenons donc la naissance de ce genre nouveau, où le pompeux alexandrin fit place à la simple prose, à la langue de tous les jours. Nous nous expliquons aussi que des esprits comme Diderot et Marmontel l'aient défendu, et que le premier ne se bornant pas à des théories, ait cherché à en donner des exemples. Nous admettons avec eux qu'il peut nous offrir des situations touchantes, pathétiques, déchirantes même, et, si la question d'utilité pratique peut être prise en considération dans les arts, que ces sortes de pièces peuvent être très-utiles et contribuer à l'éducation du peuple. Mais nous avons aussi plus d'une objection à faire.

D'abord, si l'on ne se bornait qu'à des situations touchantes, analogues à celles du Père de Famille, si l'on savait rester dans les bornes de la convenance et du bon goût, où serait le mal à admettre ce genre nouveau? Mais on a fini par nous montrer au théâtre ce qu'il y a de plus affreux, de plus horrible, des crimes inouïs, des scènes de Bedlam ou de la Morgue; on a pris pour héros des voleurs, des assassins; tout est devenu bas et ignoble, le personnage et le costume; on a transporté

sur le théâtre les crimes qui se déroulent devant les cours d'assises, les exploits de Cartouche; l'art est devenu métier; on empoisonne en collaboration le goût public. Pourvu que l'auditoire frémissse d'horreur et d'épouvante, on est satisfait. L'innovation a été aussitôt suivie de l'abus.

Ensuite, assigner au drame l'instruction comme premier but, ainsi que le fait Marmontel, c'est s'autoriser à prêcher les doctrines d'un parti; c'est transformer le théâtre en chaire ou plutôt en tribune; c'est faire languir l'action; c'est substituer de froids raisonnements au jeu varié des passions. Diderot et Lessing ont mis largement à profit ces cadres faciles. C'est l'encyclopédiste qui parle, ou le théologien, l'ennemi acharné de Gœtze. Dans le Père de Famille ce sont des tirades déclamatoires contre les couvents et la vie claustrale, contre les préventions de caste et de rang. On entend gronder sourdement cette révolution qui, un instant, va tout niveler. Dans Nathan-le-Sage ce sont des sorties contre les ordres religieux et les prêtres, et, comme pivot de la pièce, ce récit de l'anneau, pour dire que toutes les religions sont bonnes, et qu'il est impossible de discerner la véritable; on oppose enfin la grandeur d'âme et la franchise de Saladin et d'un juif aux voies tortueuses d'un patriarche. Tout est discussion philosophique, dans ce drame, même l'amour rêveur de Recha.

Disons toutefois que Lessing qui nous a donné ce drame, dans ses théories au moins, n'érige pas l'instruction morale en règle suprême de la tragédie; plusieurs passages protestent formellement contre cette intention qu'on lui prête. Sans l'exclure absolument, il sait rester dans les bornes de l'art. Et qui l'exclut! Nous ne croyons pouvoir mieux faire que de citer M. Sainte-Beuve dans son rapport sur le prix qu'on avait un instant eu l'idée de décerner à l'œuvre dramatique la plus morale. Il indique parfaitement les écueils d'un pareil programme.

« La grande difficulté que rencontre l'institution présente, c'est que le but moral qu'elle réclame avant tout, puisse tomber d'accord dans les ouvrages dramatiques d'un ordre élevé, avec toutes les autres conditions de grâce, d'élégance, d'émotion, de divertissement et de distinction légère que le monde proprement dit a droit de son côté d'exiger; c'est que le but moral, si on l'y introduit, ne s'y affiche pas d'une manière contraire à la vérité des choses ni au goût; qu'un genre prétendu honnête mais faux, comme en d'autres temps, n'aille pas en sortir. Le poète dramatique, s'il est vraiment tel qu'il s'en est vu aux

glorieuses époques , et qu'on a le droit d'en espérer toujours , ce poète , dans la liberté et le premier feu de ses conceptions , ne songe point à faire directement un ouvrage moral ; il pense à faire un ouvrage vrai , puisé dans la nature , dans la vie ou dans l'histoire , et qui sache en exprimer avec puissance les grandeurs , les malheurs , les crimes , les catastrophes et les passions. A quoi pensait Corneille quand il créait Rodogune ? à quoi pensait Racine dans ses tendresses de Monime ? à quoi pensait Shakespeare , en peignant Macbeth et Romeo ? Songeaient-ils à autre chose qu'à donner vie entière par l'imagination à des êtres ambitieux ou chéris ? Mais à cette hauteur la nature vraie , mâle ou tendre , forte ou ingénieusement passionnée ; la nature humaine encore , vertueusement malade , si je puis dire , produit le plus souvent , grâce au génie , et à un art plein d'elle , une impression morale qui ennoblit , qui élève , et qui surtout jamais ne corrompt. »

Voilà comment l'instruction doit naître et naît réellement d'une fable bien choisie et traitée avec talent.

Ainsi , sans condamner le drame d'une manière absolue , sans en nier l'utilité , nous croyons qu'il peut échouer contre bien des écueils , et nous n'y verrons toujours qu'une décadence. Lessing , s'il avait cité Marmontel jusqu'au bout , aurait montré qu'il fait comme nous , et qu'il finit par donner la préférence à la tragédie.

H. SCHMIDT ,

professeur agrégé de langue allemande au lycée Charlemagne.

(La suite à une prochaine livraison.)

HISTOIRE DE LA VILLE DE SOULTZ.

—
Suite *.
—

LE LAC DU BALON.

Le lac du Balon est formé par une masse d'eau encaissée dans un entonnoir de montagnes à une hauteur de 1400 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il est entouré de quelques massifs d'arbres qui se reflètent en demi-jour dans ses eaux froides et verdâtres ; il est rempli d'excellents poissons et a une profondeur d'environ 20 mètres, d'après ce que m'a assuré M. Charles de Jongh, fabricant à Lautenbach, qui en a sondé les profondeurs et qui en a loué la pêche ¹.

Ce lac a la forme d'un cône tronqué ; le fond cependant n'offre pas une surface plane dans toute son étendue ; vers le sud il y existe une grande convexité occasionnée par un éboulement, et cet éboulement, produit par de fortes pluies, a eu lieu en 1740 et a déterminé l'inondation qui a fait tant de mal à cette époque.

La digue du lac avait été rompue dans la nuit du 21 décembre 1740 ; l'éruption dura 12 heures et fut si violente, que le courant, après avoir causé dans toute la vallée de Guebwiller des dégâts inexprimables, emporta jusqu'à 12 maisons du village d'Issenheim, quoique situé en plaine, à trois quarts de lieue de la montagne.

Voici ce que raconte de cette catastrophe Jean-André Silbermann, le célèbre facteur d'orgues de Strasbourg qui a exploré cette contrée en 1745.

* Voir les livraisons de novembre et décembre 1861, pages 599 et 599.

¹ M. Charles de Jongh est descendu dans les profondeurs de ce lac à l'aide d'un tonneau vide faisant d'une cloche à plongeur ; en remuant le fond de la vase des gaz méphitiques s'en dégagent.

« Me trouvant en 1745 à Guebwiller pour réparer l'orgue des Dominicains, je formai le projet d'aller au Ballon et de visiter le lac.

« Les eaux de ce lac sont limpides, l'œil suit longtemps la pierre qu'on y jette, la truite y abonde et y devient plus grande et d'une couleur plus foncée que dans les autres montagnes. Ce lac a trois quarts de lieue de circonférence. Je n'en connais pas la profondeur, (Billing dans sa description de l'Alsace la porte à 80 pieds). On dirait cette masse d'eau au fond d'une vallée, malgré sa situation sur ces hauteurs, tant de tous côtés, excepté d'un seul, de hautes montagnes l'entourent. Nous déchargeons nos armes à feu, la détonation se répète d'échos en échos avec un fracas épouvantable, sur la hauteur, des armes d'un plus fort calibre n'avaient rendu qu'un faible son.

« Cinq ans avant ce voyage, les eaux du lac, qui avaient alors 40 pieds de hauteur de plus qu'elles n'en ont maintenant, autant du moins qu'on peut en juger par les rochers qui l'encaissent, firent irruption.

« La curiosité nous fit prendre, raconte Silbermann, pour le retour, le côté par lequel les eaux du lac se firent jour dans la terrible nuit du 21 décembre 1740. Nous trouvâmes entre deux montagnes, une excavation de 20 pieds de largeur, que les eaux s'étaient creusée avec violence. D'énormes quartiers de roc, des arbres déracinés, les uns couchés à terre, les autres fixés dans les décombres, les racines en l'air; l'eau rugissant au sortir du lac et bondissant au milieu de ces ruines de la nature, çà et là des terres qui surplombent, tel est ce chemin, tels étaient les obstacles que nous avions à vaincre souvent au péril de notre vie.

« Arrivés vers trois heures et demie à un endroit où le torrent a passé, nous rencontrâmes un charbonnier qui nous raconta les angoisses qu'ils endurèrent lui, sa femme et ses six enfants, lorsque, à l'approche des eaux, la terre trembla, l'air retentit d'un mugissement lugubre produit par les eaux qui arrivaient. Le courant avec tout ce qu'il entraînait passa près de la cabane du charbonnier, se gonfla et emporta en se retirant plus de 600 cordes de bois qui étaient destinées à être charbonnées. Les anciens de la vallée avaient depuis longtemps prévu cette irruption: la terre que l'on avait élevée en forme de digue du côté où le lac se débouche leur semblait trop haute et beaucoup trop étroite pour offrir une plus longue résistance à la pression des eaux. Les pluies, qui n'avaient cessé de tomber l'automne, avaient considérablement élevé le niveau du lac; bientôt la digue fut entamée, l'écluse qu'elle suppor-

tail fut violemment arrachée des rochers contre lesquels elle s'appuyait, une masse énorme d'eau se fit jour et se précipita dans les vallées à 9 heures du soir. Au-dessus de Guebwiller une maison et une scierie furent enlevées, les arbres que le torrent charriait s'arrêtèrent à l'ouest de la ville et se placèrent heureusement en travers, comme pour diriger le courant dans les fossés ; Guebwiller fut ainsi sauvé.

Issenheim fut plus maltraité, deux arches du pont de pierre, qui existe en cet endroit sur la Lauch, furent obstruées, le courant entra droit au village, quatorze maisons furent détruites, beaucoup d'autres fortement endommagées. Une grange remplie de foin et de paille fut soulevée par les eaux et portée à plus de 50 pas devant la porte de la cour. Un notaire d'Eguisheim, qui possédait une maison à Issenheim, et qui avait ses caves si bien approvisionnées, qu'on disait qu'il avait assez de vin pour arroser tous ses prés, vit sa maison détruite, ses tonneaux, jusqu'à ses foudres de 50 mesures, nager sur la plaine et crever au milieu des flots. Deux personnes seulement qui étaient restées trop longtemps au rez-de-chaussée furent noyées ; mais c'est la campagne qui souffrit le plus, les champs et les prés furent tout abîmés.

« La baisse des eaux s'opéra en 12 heures ; l'inondation avait disparu sans que les maisons fussent redevenues habitables ; les eaux avaient soulevé les planchers et rempli les appartements de vase à deux pieds de hauteur, elle entra jusque dans les fours. Quand on débarrassa la campagne de tout ce que les eaux y avaient amené, on trouva une très-grande quantité de poissons morts, on ramassa plus de cinq cents voitures d'arbres et de racines qui pourvurent Issenheim de bois de chauffage pour plus de trois années. »

Le 20 décembre 1740, raconte la *Petite Chronique de Thann*, la pluie diluvienne qui tombait depuis quelques jours avait provoqué une inondation générale, tous les ponts et bacs de la vallée de St.-Amarin furent enlevés, beaucoup de maisons s'écroulèrent, on appréhendait un nouveau déluge ; ¹ les eaux depuis 200 ans n'avaient pas atteint cette hauteur.

¹ 1740 den 20 Christmannt hat es neben den bisherigen erschrücklichen Wassergüssen, welche on Brucken und Steeg, Heben, Acker, Moiten und ondere Gütern einen überschwenglichen Schoden auch olthier verursacht haben, abermahl einen solchen abgesetzt das das Wasser bei 200 Jahren so hoch und gros niemals gewesen. Zu diesem grossen Elend ist noch der Bülchensee bei etlich 20 Klaffer

Le maréchal Vauban ¹, lors de la construction de Neuf-Brisach, avait fait monter les eaux du Belchen-Sée, au moyen d'une digue de 40 pieds de haut, dont il fit fermer la partie inférieure du lac; une écluse pratiquée dans le milieu de la digue réglait la dépense des eaux à proportion des besoins de la navigation d'un canal dit de Vauban, qui ne subsiste plus ², mais qui servait alors aux transports des matériaux destinés pour le Neuf-Brisach. La grande affluence des eaux, occasionnée par de fortes pluies, et peut-être aussi l'éboulement dont nous avons parlé rompirent cette digue et déterminèrent l'inondation. Depuis cette fatale époque la digue n'a plus été rétablie; le lac se décharge par un canal ou fossé appelé Séebach, qui se réunit à la Lauch ³, entre la source de cette rivière et le village de Lautenbach.

Les religieuses de l'ordre de Saint-Dominique demeurant au couvent de la porte des anges ⁴ (*Engelspforte*) se réfugièrent, lors de cette inondation, sur les greniers du couvent. Casimir de Rathsamhausen le prince abbé de Murbach ayant appris ce fait ⁵, fit construire immédiatement quelques radeaux et exposant hardiment sa vie, il alla au

tief ausgebrochen, und hat bis auf Issenheim ganze Häuser, Scheuren und Stallungen hinweggeschwemmt. Man besorgte schier einen andern Sündflut (Kleine Thanner-Kronik, p. 59, chez Rissler, à Mulhouse).

¹ *Horner-Dictionnaire géographique, historique et politique de l'Alsace. TOME 1, page 224, Strasbourg, 1787.*

² On voit encore les traces de ce canal à l'est du village de Bergholtz, de là il se dirige sur Rouffach.

³ *Le nom de la Lauch.* — L'infatigable Christophorus a trouvé dans un document de 1571, le nom ancien de la Lauch qui est *Loucha*, (*Laucha*). Schœpflin ne donne pas le nom de ce petit cours d'eau. Ce n'est encore que la langue celtique qui puisse nous en faire comprendre la signification. En gallo-celtique *lough* signifie lac. Eh bien, notre ruisseau alsacien, qui prend sa source au-dessus de la vallée de Lautenbach, se réunit près du village du même nom, au torrent de Séebach qui s'échappe du lac du Balon et dont le nom n'est que la traduction allemande de Lauch, si l'on fait dériver cette dénomination de *lough*.

(STÖBER. Remarques sur la dénomination celtique, de quelques cours d'eau de l'Alsace.)

⁴ Maintenant la fabrique de MM. Frey-Witz et C^{ie}.

⁵ Il demeurait au château qui appartient actuellement à M. Henri Schlumberger.

secours des religieuses, leur apporta des aliments et parvint à les sauver ¹.

JUNGHOLZ ET SON CHATEAU.

1235 Junholz. Tr. tome 1. p. 528 ².

1263 Joncoz, Conradus, de Tr. tome 2. p. 136; ce Conradus fait un accord avec les religieux du lieu croissant relativement à certains biens et dîmes sis à Soultz.

1289. Junholz Cānonisde, militis. Tr. tome 2, p. 469.

1291 Junkholz. *Egnolfus dominus*. Tr. tome 2, p. 510.

1312. Jungholtz, *Wernher von*. Tr. tome 3. p. 177.

Ainsi l'ancienne famille des Jungholz existait encore en 1312; d'après Schœpflin elle s'éteignit sous l'évêque Berthold II, et le château fit retour à l'église de Strasbourg. Ce château fut construit vers l'an 1150, sur un roc élevé, situé à deux kilomètres de Soultz, à l'entrée de la vallée. En 1259, Jean, Conrad, Egenolfe et Wernher frères, et Cunon, seigneurs de Jungholz, l'ont offert à Henri, évêque de Strasbourg, et en vertu de cette oblation, les hommes qui voudront résider sur la montagne de Dangholz; *qui in monte Jungholz residere voluerint*, leur ont aussi été concédés en fief (Sch, t. IV, p. 215).

Nous avons trouvé dans nos recherches (et surtout dans le cartulaire de la commanderie de Soultz), qu'il y avait deux Jungholz, l'ancien et le nouveau: nous pensons, que le village actuel est le nouveau Jungholz,

¹ *Als der Murbacher Abt die Gefahr erfuhr, in welcher die Gottgeweihten Jungfrauen schwebten, lies er eilig mehrere Balken und Dielen zusammentragen, dieselben zusammensügen und wie eine Art Schiffelein daraus verfertigen, auf welchen er sich nicht scheute sein eigenes Leben zu wagen um den zu todt geängsteten Nonnen schleunige Hülfe zu bringen.*

Leben Casimirs Rathsamhausen, par JOSEPH AXINGER, page 15, Levrault, Strasbourg, 1856.

² En parlant de localités existantes ou détruites, nous avons pensé bien faire de citer les dénominations sous lesquelles elles furent connues, c'est là le commencement d'une nouvelle nomenclature des lieux, telle que la commission historique centrale de Paris le désire. — Nous fournissons selon nos moyens; que chacun travaille à son tour :

« La critique est facile, mais l'art est difficile, »

et que l'ancien, qualifié de petite ville, (*Jungholz Burg und stettlein in Sulzerbann gelegen*, SCH., t. IV, p. 215,) était situé sur la montagne, groupé autour du château. Ce dernier changea fréquemment de main; après l'extinction des nobles de Junkholz, il fut cédé et recédé; en 1465, il était entre les mains de Bock de Stauffenberg qui le fit réparer soigneusement; de 1471 à 1490, il devint propriété des Schauenbourg: l'empereur Maximilien I, demanda formellement, à l'évêque Albert de Strasbourg, qui disposait toujours de l'investiture, que les Schauenbourg fussent envoyés en possession de ce château.

M. Stœber, dans son *Alsatia*, année 1856-1857, p. 263, a publié une lettre de l'an 1426, par laquelle l'évêque de Strasbourg, Dietz, enjoint à Bock de Stauffenberg, détenteur du château de Jungholz, de relâcher les prisonniers qu'il a injustement faits et de ne plus se livrer au brigandage.

« A Soultz, près de Rouffach, on fit bouillir un faux-monnoyeur, domestique du seigneur Jean de Jungholz. (Jungholz). 1276. *Annales des Dominicains de Colmar*, p. 53.

LE PRIEURÉ DE NOTRE-DAME DE THIERBACH.

A deux kilomètres ouest de Soultz, se voit, dans un vallon sauvage et retiré¹, sur une hauteur qui domine au loin, le prieuré de Thierbach, composé d'une église, d'un couvent et d'une ferme.

Jadis, en ces lieux, résidaient des moines bénédictins ressortissants de l'abbaye de Cluny, aujourd'hui, le cloître est vide; par contre, l'église est bien fréquentée par les nombreux pèlerins qui y viennent vénérer la Vierge.

C'est en 1720 qu'elle fut construite ou plutôt achevée: c'est un grand et bel édifice voûté, sans type aucun, long de 150 mètres sur 20 mètres de largeur, éclairé par treize fenêtres, et supporté par vingt quatre colonnes cubiques, dont douze sont engagées dans le mur.

¹ Ce petit vallon des Vosges se dirige vers le pied du Ballen; il est traversé par une petite rivière très-poissonneuse et renferme trois villages: Rimbach, Rimbach-Zell et Jungholz.

La nef est divisée en trois compartiments, le chœur est élevé de deux marches au-dessus du sol de cette dernière qui en est séparée par une grille en fer; il en est de même des deux autels latéraux, dont l'un, celui de gauche, est consacré aux âmes du purgatoire, tandis que celui de droite, formant chapelle, présente l'image miraculeuse de la Vierge. Là, viennent en foule se prosterner les pèlerins aux différentes fêtes de la mère du Sauveur, cet autel érigé en 1727 est dû aux différents curés du *decanatus*, *Citra colles ottonis*, qui organisèrent une souscription entre eux, comme il résulte d'une inscription qui existe encore ¹.

*Munificentia
Venerabilis capituli
Citra colles Ottonis
Piae Thierbachensis
Patronæ.*

Sous la chaire, qui est adossée au 4^me pilier de gauche et qui fut construite aux frais du recteur de Soultz, François Rieden, se voit une statue en bois représentant Samson armé d'une mâchoire.

Le caveau qui est sous l'église fut le témoin d'un événement bien tragique en 1753. Rupert Marloy, né à Soultz en 1697, et sous-prieur du couvent, étant mort, fut enterré dans ce souterrain. Quelques mois après, et pour une cause que j'ignore, on souleva la *trappe* qui fermait le caveau, et un spectacle horrible s'offrit : on vit Marloy revêtu de ses habits sacerdotaux, accroupi sur les dernières marches ascendantes de l'escalier. Enterré en état de léthargie, et revenu à lui, l'infortuné avait remonté le funeste escalier, et était venu mourir de désespoir et de faim contre la pierre qui fermait le réduit ².

L'église de Thierbach, d'après la description que nous venons d'en donner, n'a rien d'intéressant, comme construction, mais elle rappelle à l'archéologue des faits importants qui se sont passés en ces lieux et qui remontent au 12^e siècle.

¹ Le *Decanatus citra colles Ottonis*, dont fait mention si souvent M. Trouillat dans son *Monument* traitant de l'évêché de Bâle : « s'étendait sur Soultz et Rouffach et s'arrêtait à la colline d'Othon, actuellement nommée la colline ou la moulée de Hattstatt (*der Hattstatter-Bukel*), à 7 kilomètres sud de Colmar. Ce décanat, situé au sud du décanat *ultra colles*, comprenait les cantons actuels de Rouffach, de Guebwiller, de Soultz, une partie de ceux de Wintzenheim, d'Ensisheim, de Habsheim, de Mulhouse et de Cernay.

² Ce fait m'a été fourni par la tradition.

Mais avant que d'aborder ces faits purement historiques, jetons un coup-d'œil sur les milliers d'*ex-voto*, car milliers il y a et qui tapissent l'intérieur des murs de ce temple. Tous les accidents auxquels l'homme dans sa vie est exposé se retrouvent ici, figurés par de naïves peintures. A en choisir entre mille, voici un prince de Guebwiller qui invoque l'assistance divine, voilà d'un autre côté un homme dont les mains sont chargées de fer et qui est agenouillé aux pieds de la Vierge, au fond de cette toile qui porte le millésime 1680, on voit l'antique Soultz avec ses nombreuses églises, à droite, le couvent des capucins, (l'hôpital actuel), plus haut celui de Thierbach, et enfin, dominant l'ensemble, le vieux château des Schauenbourg. Au-dessus de ce tableau sont suspendues des menottes à cadenas, couvertes de rouille et de vétusté; on les reconnaît sur-le-champ, pour être celles qui sont aux mains du personnage mystérieux.

D'après la notice manuscrite de Thierbach qu'a laissée Dom Devillers ¹, l'individu dont il s'agit se nommait Ignace Dietterlé et était natif de Saint-Hippolyte; atteint de folie furieuse, il fut conduit enchaîné devant l'autel de la vierge: à peine fut-il agenouillé devant l'image sacrée, que son cerveau s'éclaircit, les idées saines se formulèrent, il secoua vivement la main et ses fers en tombèrent; puis Ignace sortit du temple possédant sa raison plénière, et il jeta ses menottes dans le puits qui l'avoisine. Elles furent retirées de l'eau, appendues dans l'église, et l'évêque de Bâle, après une enquête sur ces faits, consacra le miracle, et permit d'exposer l'*ex-voto* dont nous venons de faire l'historique.

L'ancien Thierbach qui fut ravagé par les hordes suédoises en 1640 offrait une église très-petite à fenêtres peu étroites; un petit clocher à flèche faisait face à la montagne; quant à la ferme, elle n'existait pas, elle ne date que de 1135 ².

¹ Cette notice a disparu; j'ai avec beaucoup de peine pu en avoir quelques extraits, on en trouve aussi quelques fragments dans un petit livre allemand qui traite de Thierbach: (*Kurzer Bericht über den Wallfahrtsort zu Thierenbach*, chez l'abbé Beyer à Thierbach, 1830).

Cet abbé Beyer est mort, et malgré mes actives démarches je n'ai pu avoir ses papiers; en tout cas cette notice a été compulsée par dom Antoine Devillers vers 1713.

² Cette église, qui menaçait ruine, fut démolie en 1700; l'*ex-voto* qui porte le millésime 1680, en offre une vue

ORIGINE.

Il faut remonter bien haut pour retrouver l'origine de ce prieuré. D'après la tradition, déjà au 9^e siècle les adorateurs de la vierge se rendaient en ces lieux qui étaient occupés par quelques religieux détachés du groupe de moines irlandais, qui, à deux pas de là, fondèrent la célèbre abbaye de Murbach ¹.

En l'année 1130, Pierre le vénérable ², 3^{me} abbé de Cluny, voyageant en Alsace, vint à Thierbach et conçut l'idée d'y fonder un monastère. Il engagea les habitants de Soultz et le comte Ulric de cette maison d'Eguisheim qui fut si prodigue envers le clergé, à lui prêter aide et assistance. On accéda à sa demande, et le monastère fut fondé la même année, avec l'approbation de l'Evêque Gebhard, et celle du landgrave de la Haute-Alsace, Wernher, comte de Habsbourg.

Dans les premiers temps et suivant l'usage d'alors, il y avait deux cloîtres, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes; ce dernier, et nous ignorons pourquoi, fut bientôt supprimé.

Thierbach était occupé par des bénédictins ressortissant de l'abbaye de Cluny, et dont le nombre dépassait rarement quinze; le supérieur, élu par la communauté était confirmé par l'abbé de Cluny et portait à la fois le titre de prieur et d'abbé; il payait par an à la maison-mère un écu d'or (*ein goldener Zehner*).

En l'an 1135, les habitants de Soultz concédèrent au monastère naissant, trente journaux de prés, trente de terres arables, et quatre vingts journaux en nature de forêts ³; aussi, l'abbé de Cluny, par une lettre datée du 5 mai 1142 ⁴, leur annonça-t-il qu'il les rendait participants des prières de l'ordre, en reconnaissance de ce qu'ils avaient fait en faveur du couvent.

Pour alimenter les revenus du prieuré, les communes environnantes organisèrent des processions annuelles pour Thierbach. Soultz avait

¹ En 730.

² Pierre le vénérable fut élu abbé de Cluny en 1122, et mourut en 1157.

³ *Confirmatio ptri venerabilis qui tertius past Huganem rexit. Datum Cluniaio anno MCXLII. tertio.*

⁴ *Extractum ex antiqua missali abbatiæ cluniacensis, fol. CCV, datum anno MCXXXV.*

donné l'exemple. En effet, en 1138 le curé de cette ville, Diethelm, au nom des nobles, des bourgeois et de tous les habitants de sa paroisse, institua un pèlerinage annuel à l'église de Thierbach; cette dévotion se fait le jour de l'invention de la Sainte-Croix (3 mai), et avait pour but d'obtenir du ciel la fécondité ⁶ et d'empêcher le retour de ces affreuses famines qui désolaient si souvent la contrée. C'est la procession du *Gelubdstag*. Les habitants de Rouffach firent un vœu analogue en 1142, ceux de Guebwiller, de Rimbach, d'Hartmannswiller, de Wuenheim les imitèrent, {mais les deux premières communes ont depuis longtemps renoncé à cet engagement; Soultz, par contre exécute religieusement chaque année son ancienne promesse.

Vers la fin du mois d'août, en 1525, les paysans révoltés saccagèrent le prieuré, en chassèrent les habitants, et de là se dirigèrent sur le Freundstein, l'antique castel des Waldner, qu'ils détruisirent de fond en comble.

Pendant la guerre de trente ans le monastère fut encore une fois détruit; les bénédictins se réfugièrent avec les archives à Saint-Mont en Lorraine, où se trouvait la maison la plus proche de leur ordre, et où, par suite d'un incendie qui se déclara dans le couvent qui les avait accueillis, la plupart des archives de Thierbach se perdirent.

Les pères revinrent en Alsace en 1690; ils défrichèrent les terres, et relevèrent leur temple qui fut achevé ainsi que le couvent en 1724; c'est le Thierbach actuel tel qu'on le voit encore de nos jours.

Il dut cependant encore passer par deux épreuves. — En 1697 le couvent était tellement délabré qu'il était question de le supprimer, mais les protestations énergiques de l'évêque de Bâle et de la municipalité de Soultz qui fit valoir ses anciens droits basés sur les dotations faites, le sauvèrent. Il fut sauvé encore, par cette même municipalité, en 1793; mis à l'encan comme bien national, les bourgeois de la ville en firent l'acquisition.

Nomenclature.

1135 Thierenhach. *Extractam ex antiquo missali abbatiae cluniacensis. fol. ccv.*

⁶ *Votum solenne civium urbis Sulsae*; cette charte est appendue dans la chapelle de la Vierge, à la droite de l'autel.

1138 Dirembach. Chronique du père Devilliers, coordonné par l'abbé Beyer.

1140 Direnbach, idem.

1284 Thyerenbach. Tr. tome 2, p. 402.

1292 Thurenbach. Tr. tome 2, p. 519.

1293 Tyerenbach. Tr. tome 2, p. 561.

1294 Thyerosbach. Tr. tome 2, p. 563.

D'après Mone, *thier* signe en celtique *bach*, ruisseau, germanisé de *dur*, eau. Thierbach veut donc dire endroit où il y a de l'eau ; c'est un nom celtique, car d'après Mone (*Celtische Forschungen*), un mot est celtique quand la finale signifie la même chose que le radical. Du reste d'après la tradition au 9^e siècle, l'eau couvrait tout le terrain depuis les pieds de Thierbach, jusqu'à la base du Binzbouurg (montagne voisine).

LES MONTS-JOYES.

On appelait aussi autrefois les monceaux de pierres entassées pour marquer les chemins qui conduisaient aux pèlerinages. Quelquefois c'était un seul tas surmonté d'une croix et annonçant aux pèlerins que le but de leur voyage était proche.

Le cardinal Hugues de Saint-Cher rapporte que les pèlerins faisaient des monts-joyes, de monceaux de pierres sur lesquels ils portaient des croix aussitôt qu'ils voyaient le lieu de dévotion où ils allaient en pèlerinage. *Constituunt acervum lapidum, et ponunt cruces, et dicitur mons-gaudii*. Delrio dit la même chose des croix qui sont sur le chemin de Saint-Jacques en Galice : « *lapidum à prætereuntibus pontorum congeries, Galli Mont-joyes vocant, ut securi, indicium itineris inde capiant.* » Les croix que l'on voit sur le chemin de Paris à Saint-Denys, se nomment encore aujourd'hui les mont-joyes de Saints-Denys. Sur un tableau que l'on voit dans l'église Notre-Dame d'Amiens, il y en a un d'un amas de pierres et de fleurs, sur lequel est l'image de la vierge avec ce vers :

Du sûr chemin infallible Mont-joye.

Or, dans le temps, d'après ce que l'on m'a raconté, on trouvait plusieurs de ces amas de pierres sur les chemins qui conduisent à Thierbach ; pour mon compte, je n'en ai pas vu et je laisse à d'autres le soin de les constater.

WUENHEIM ET OLLWILLER.

La commune de Wuenheim, Wunnenheim faisait jadis partie de la ville de Soultz; comme Jungholtz, elle en fut séparée en 1830.

1284 Wûnahe. Tr. tome 2, p. 389.

1293 Wnach. Tr. tome 2, p. 545.

1294 Vûna. Tr. tome p. 577 et p. 470.

1295 Wuenach. Tr. tome 2, p. 581.

1400 Wonheim. Berler, Chr. manuscrite, p. 181.

1477 Vonheim. Sch. tome 18, p. 209.

1400 Wunnenheim (Meglin.)

Robert, comte palatin, évêque de Strasbourg, a ordonné l'établissement d'un hermitage du tiers-ordre de Saint-François à Wunnenheim, par des lettres datées de Rouffach vers la fin du carême 1400.

Dans la banlieue de cette commune se trouve englobé le beau château d'Ollwiller, jadis la villa de plaisance des Waldner.

En 1210, Frédéric, comte de Ferrette, donna à l'abbaye du Lieu-croissant¹, pour compenser les dommages qu'il lui avait causés, un fief sis sur le territoire de Soultz, en Alsace, et provenant d'un nommé Burkard de Trubelberc, miles de Sulze. Ce fief renfermait la cour d'*Ollwilr* (curia *Ollwilr*). Tr. tome. 1, p. 582.

En 1249, Ulric, fils de Frédéric, confirme cette donation. Tr. tome 1, p. 581.

En 1260, l'abbaye du Lieu-Croissant vend à Conrad Waldener de Guebwiller, et à ses trois frères, le domaine d'Ollwiller, à l'exception de la chapelle qui dépendait dudit domaine; cette chapelle, plus tard le Capellhof, était située dans la ville de Soultz (Tr. t. 2, p. 99).

Les Waldner convertirent la cour d'Ollwiller en une forteresse, où pendant plus de cinq cents ans se sont accomplies les destinées de leur famille. — En 1752, Dagobert de Waldner, fit raser l'ancien château et à sa place fit élever la magnifique villa actuelle, qui fut acquise par M. Jacques Gros, de Wesserling, il y a une vingtaine d'années. Placée

¹ Ces religieux du Lieu-croissant, *loci crescentis cisterciensis ordinis*, qu'avaient-ils à démêler avec les comtes de Ferrette? D'après Ravenez, Sch. t. 4, p. 212, cette abbaye s'appelle en allemand, *Wachstatt*, et était situé près de Beaume-les-Dames.

au pied des Vosges, la situation d'Ollwiller est des plus pittoresques; par derrière, la vue s'étend sur des forêts sillonnées de plusieurs routes; à droite, est un riche vignoble, à gauche se voient des prés, tandis que devant le château se déroule la plaine de l'Alsace que le Jura et la Forêt-Noire limitent, comme une décoration de théâtre.

Une ferme-école fut établie dans ce château, en 1849; elle prospéra rapidement, mais par suite de la démission du directeur elle fut supprimée en 1853 au grand regret des agriculteurs de la contrée.

ALSCHWILER ET LE MONTICULE DE SAINT-GEORGES.

1267 Almswiler. Tr. tome 2, p. 174.

1269 Alswiler. Tr. tome 2, p. 193.

1271 Alrswiler. Tr. tome 2, p. 213.

1284 Alsviler. Tr. tome 2, p. 402.

1291 Arswilre. Tr. tome 2, p. 498.

1292 *capellanus in Alswilr sancti Georgi*. Tr. t. 2, p. 524.

Le grand village d'Alschwiller, détruit par les Armagnacs, en 1375, s'étendait le long de la rivière de Vuenheim, au canton dit Orschwillerburg (Alschwillerburg), à un kilomètre sud de Sultz. D'après Maternus Berler, (*Code historique et diplomatique de la ville de Strasbourg*, page 20) la petite ville de Sultz était une filiale du village d'Alschwiller; mais lorsque ce village fut détruit par les Anglais, les habitants de cet endroit vinrent se grouper autour du château de Buchneck, et grossirent tellement la population de cette localité, qu'elle devint une ville, possédant une église paroissiale. Berler s'est trompé: Sultz était déjà une ville, et une ville fortifiée en 1328, bien avant la destruction d'Alschwiller. (Voyez *Origine de Sultz*, par KNOLL, *Revue d'Alsace*, Décembre, 1857.)

MONTICULE DE SAINT-GEORGES.

Ce monticule, situé près de l'emplacement de l'ancien Alschwiller, a une hauteur de 7^m,80; son diamètre est de 50^m,80, d'après les fouilles que nous y avons faites, il y a quelques années; cette butte renferme les débris d'une enceinte fortifiée polygonale (*ein verschütteter Thurm*) que M. de Ring considère comme les ruines de l'ancien castel ou bourg d'Alschwiller.

Nous ne partageons pas cette opinion ; nous croyons et ce , d'après un titre de Trouillat (tome 3 , p. 842) de l'année 1347 , que le château de ce village existait sur la montagne appelée encore Orschwillerburg (pour Alschwillerburg) ¹.

Ces ruines alors que sont-elles ? Nul ne le sait ; on peut néanmoins supposer, quelles sont les débris de quelque *burgi* romain , de quelque tour d'observation placée en sentinelle près de la voie vosgienne , et cette supposition ne paraît plus gratuite , si l'on se rappelle que du temps de Valentinien , en 368 après le Christ (d'après Végèce et Ammien-Marcellin) , les Romains firent construire en Alsace et sur les bords du Rhin , beaucoup de châteaux , de forts et de tours d'observations.

A la droite de ce monticule existait la chapelle de Saint-Georges , démolie en 1793 ; cette chapelle devait rappeler l'emplacement du village détruit , il serait à désirer qu'elle fut reconstruite.

Dans le Diplôme de Louis-le-Débonnaire de l'an 818 (Sch. tome 2 , p. 313) , il est question d'une localité dite Alresuwilre , Alrichswiller , détruite à une époque inconnue ; nous supposons que ce hameau dépendait d'Alschwiller , et qu'il était situé vers le ruisseau dit Hechten-graben.

LE LIEU DIT LA HOST.

Une station de la banlieue de Soultz , située au nord des villages de Bollwiller et de Feldkirch , à la droite de la route qui mène de Soultz à Rædersheim , porte le nom de , *im Host , auf der Host*. Là , le soc de la charrue rencontre à chaque pas des fondations , des murs , des tuiles , des pierres de taille ; là , ont été mis à découvert des caveaux et des puits , et même il y a quelques années , M. le Maire actuel de Rædersheim a trouvé un pot renfermant cinq kilogrammes de médailles romaines.

D'où proviennent ces ruines , ces restes mystérieux enfouis sous terre ? nul ne peut vous le dire ; vous avez beau interroger l'histoire ,

¹ En parlant de vignes , ce titre mentionne quelles étaient situées au lieu dit , *in Rippen-gassen* , en dessous du château et de l'église d'Alschwiller , (*infra castrum et ecclesiam in Alswilr*) , où il n'y avait jamais de vignes en dessous du monticule de Saint-Georges , donc ni le château , ni l'église d'Alschwiller ne pouvaient se trouver en ces lieux.

feuilleter les vieilles chroniques, elles sont muettes à cet égard et cependant le doute n'est pas possible, ces ruines jadis étaient habitées; il y avait là une agglomération d'hommes, une ville, ou un grand village dont l'origine et la fin même sont ignorées. Mais si la plume et le burin n'ont rien laissée, si les archives de la province sont silencieuses, la tradition nous a conservé un mot sur cet énigme.

Jadis, raconte-t-elle, il y avait à Thierenbach deux cloîtres, l'un pour les hommes et l'autre pour les femmes suivant l'usage d'alors; lorsque ce dernier fut supprimé, les religieuses s'établirent sur la Host, où bientôt s'éleva une vaste maison monastique. Tout à l'entour, furent construites sous la forme d'un petit village, une quantité de maisons habitées par des artisans et des serviteurs du monastère. Cet asile religieux fut détruit ou lors de la guerre des Armagnacs (1370), ou lors de celle des Suédois: mais, ajoute la tradition, avant cet établissement il avait existé sur ces lieux une ville nommée Hoosch, Hoost, ou Hostadt.

Examinons ces faits:

Nous avons pour résoudre ce problème trois facteurs; des ruines souterraines, des médailles et un nom. Ce nom d'où vient-il, le trouvons-nous dans nos titres? La charte de fondation du monastère de Goldbach, donnée en 1135, par Bertholf, abbé de Murbach, et découverte par Grandidier dans les archives du chapitre équestre de Guebwiller, parle de Hosthaim, où un plaid plénier et public a été tenu par Bertholf. Cette charte nous apprend, que l'abbaye de Murbach était propriétaire des villages de Gebunvillare (Guebwiller), de Ratherishaim (Rædersheim) de Hostheim, etc.; or, ce Hostheim, d'après Ravenez serait le village détruit d'Ostein, qui était situé à l'est d'Issenheim, vers Merxheim (Sch. tome IV, p. 227).

Une cession, faite en 811 en faveur de Murbach, mentionne cette localité avec cette circonstance qu'au commencement elle écrit Hostaim, tandis qu'à la fin on lit Ostein (Sch. tome 3, p. 493). En 1049, l'empereur Henri III rendit un arrêt à Hostheim, texte, *in pago Elesatzen, in comitatu Sundgone situm*, dans le duché d'Alsace, et dans le comté de Sundgau (SCHŒFFLIN, tome IV, p. 170).

Il est positif qu'il existait un village, un château et une famille noble à Ostein, près d'Issenheim; il n'y a pas cinquante ans que la dernière maison de cette commune fut abattue, et son dernier habitant portait, jusqu'à sa mort, le nom d'Ostein.

Notre Host ou Hostheim, à nous, n'est donc pas celui énoncé dans

les chartes citées ; il est donc antérieur à ces parchemins , antérieur même aux Francs et date conséquemment de l'époque Gallo-romaine.

Et au fond pourquoi pas ?

Cette monnaie romaine que l'on a trouvée dans ces lieux le prouve bien ; la date ici devient certaine : voici un Gordien , voilà un Probus ; c'est l'année 237 et 270 après le Christ , que l'on voit inscrite dans le terrain de la Host , que l'on touche , du doigt ; la réponse de ces ruines mystérieuses est on ne peut plus éloquente.

A l'époque Gallo-romaine il y avait beaucoup de villas (petits villages) en Alsace ; la plupart furent détruites pendant cette nuit sanglante qui couvrit notre pays , de 406 à 436. Par deux fois Attila le traversa en y semant à chaque pas la désolation et l'anéantissement. Après son passage , l'Alsace n'offrait que l'image d'un vaste cadavre aux ossements épars , et à l'aspect inanimé.

Nous venons d'établir , autant que cela est possible en pareille matière , qu'un établissement Gallo-romain existait sur la Host ; il nous reste à administrer une dernière preuve tirée de l'étymologie même du mot qui nous occupe. Certes , le mot Host n'est pas latin , il n'est non plus ni franc , ni germain , mieux que cela il est celtique.

Le mot Hoest , Hoist en celtique veut dire maison élevée , maison sur la montagne ; il vient du mot *iosta* , *iostas* , qui indique une localité située sur une hauteur (*iostas komment bei uns in Orts namen vor die auf Auhösen liegen*).

Or , l'emplacement de la Host , figure précisément sur un pli élevé de terrain , au nord de Feldkirch ; cette position est du reste confirmée par l'expression vulgaire (*auf der host*) , Les Romains ont mis à profit tous les établissements celtiques , ils les ont augmentés et reliés par des routes ; examiné de près , le nom humble de plus d'un village est d'origine celtique , les habitations ont été détruites et rebâties , les populations ont péri et sont revenues , tout a été changé , le mot de l'endroit seul est resté debout sur les ruines ; il a traversé les siècles et est resté le parrain du sol où l'homme s'est primitivement fixé.

Ici se termine ce que nous avons à dire sur la banlieue de Soultz ; après cette étude circumfusique , nous aborderons celle de la ville elle-même.

CH. KNOLL.

DOCUMENTS HISTORIQUES

CONCERNANT L'ABBAYE D'ALSPACH.

(Communication de M. AUGUSTE STÖBER).

I.

L'an mil sept cent quatre-vingt-neuf le quinième jour du mois de mars en L'assemblée du chapitre de notre Abbaye d'Alspach Ordre de Sainte-Claire convoqué Capitulairement et extraordinairement au son de la cloche, dans le lieu ordinaire et accoutumé, et où se sont trouvés Sœur Marie Thérèse Favre Abbesse, sœur Marie Benoite, Reiset Prieure, sœur Marie Rose Bournst, sœur Marie Xavière Goll, sœur Marie Antoine Tavernier, sœur Marie Louise G'sell, sœur Marie Apolline Zäepffel, sœur Marie Salomée Zäepffel, sœur Marianne Baudinot, sœur Marie Françoise Gilgencrantz, sœur Marie Isabelle Thannberger, sœur Marie Rose Fanget, sœur Marie Claire Gilgencrantz, sœur Marie Hyacinthe Geiger, sœur Marie Séraphine Lang, sœur Marie Odille Bertrand, sœur Marie Joseph Chiélé, sœur Marie Jeanne Baptiste Antoine, sœur Marie Hortulane Bucher, sœur Marie Pacifique Dyrion, sœur Marie Therese Remy, sœur Marie Augustine Müller. — Pour en exécution des lettres du Roi, données à Versailles le 7 février 1789, des Reglemens y annexés, et de l'ordonnance de M. le Bailli des districts réunis de Colmar et Selestat, rendue en conséquence le treizième jour du mois de mars, et au désir de l'assignation donnée au dit chapitre, Communauté et Abbaye, en la personne de M. Conrad Ernst huissier Royal au Conseil souverain d'Alsace être procédé à la nomination des députés dudit chapitre Communauté et Abbaye, dans la forme et proportion déterminées par l'article X, ou l'article XI du Règlement, à l'assemblée générale des trois Etats du Baillage des districts réunis, qui doit se tenir le vingt sixième du courant, les dites Religieuses Comparantes, après en avoir

délibéré, et avoir recueilli les voix en la manière usitée ont nommé et député Monsieur l'abbé Burckard, Recteur de notre Abbaye, à l'effet de, pour et au nom dudit chapitre et communauté, Comparoir à la dite Assemblée générale des trois Etats, et la représenter cedit chapitre ou Communauté, et concourir avec les autres membres de l'ordre du Clergé, à la rédaction du Cahier des plaintes, doléances et remontrances, qui sera rédigé conjointement ou séparément, suivant que les trois Ordres l'auront délibéré séparément : procéder au nom dudit chapitre, conjointement ou séparément, à l'élection des Députés qui seront envoyés aux Etats généraux, dans le nombre et la proportion déterminés par la lettre de sa Majesté, et leur donner tous pouvoirs généraux et suffisants de proposer, remontrer, aviser et consentir tout ce qui peut concerner les besoins de l'Etat, la réforme des abus, l'établissement d'un ordre fixe et durable dans toutes les parties de l'administration, la prospérité générale du Royaume, et le bien de tous et chacun des sujets de sa Majesté.

Promettant, les dites Religieuses Délibérantes, d'agréer et approuver tout ce que leurs Députés cy dessus nommés auront fait, délibéré et signé en vertu des présentes, de la même manière que si lesdites Religieuses Délibérantes y avoient assisté en personne.

Fait et arrêté en la dite Assemblée Capitulaire les dits jour et an, et ont signé.

II.

Ce jourd'hui le quinziesme du Mois de Novembre de l'an de notre Seigneur Jésus Christ Mille sept cent quatre vingt onze, les soussignées Abbessé, Prieure et Religieuse Clairistes de l'Abbaye d'Alspach, située dans le finage de la ville de Kayzersberg en haute Alsace, Etant assemblées en la salle conventuelle de la dite Abbaye, après avoir invoqué le saint Nom de Dieu et prié notre sainte fondatrice de nous obtenir, par son intercession, les lumières de l'Esprit Saint, afin de prendre de sages précautions pour Reclamer en temps et lieu avec succès les biens et les Droits de notre Abbaye dont nous sommes dépouillées par les auteurs fauteurs de la plus cruelle des Revolutions; Et après avoir Murement délibéré, Nous avons Résolu, a l'Exemple des autres corps

et Communautés Ecclesiastiques du Royaume, de Rédiger le présent acte de Protestation par lequel Nous déclarons que dès que la Divine Miséricorde fera cesser les Calamités affreuses qui affligent les Eglises de la France, Nous intenterons en justice toutes actions Necessaires contre les Détenteurs des Biens et Droits Réels de Notre Abbaye, qui ont été vendus et acquis en Contravention des lois Canoniques et Civiles, pour faire Condamner les dits Détenteurs au Deguerpissement desdits Biens et Droits, comme aussi pour faire Condamner ceux qui tenoient les dits Biens et Droits à titres de fermes au paiement des Canons qui étoient échus lors de leurs alienation, et tous ceux qui les possèdent illégitimement aujourd'hui à la Restitution des fruits à dire d'experts, avec Dommages intérêts et Dépens. Nous Déclarons pareillement que nous ferons toutes les diligences et poursuites autorisées par les lois pour faire Reintégrer Notre Abbaye dans ses Droits honorifique et de Dixme qui ont été mal et nullement supprimés. Nous Protestons de Revendiquer tous les fonds de terre, tous les Droits Corporels et incorporels dont Notre Abbaye a été spoliée et desquels nous avons la possession plus longue, la plus légitime et la plus paisible au Moment que nous en avons été violamment dépossédées. Nous protestons enfin, en tant que de besoins, contre les signatures que nous avons apposées à l'inventaire auquel il a été procédé et à tous autres actes postérieurs. Les dits signatures, arrachées à la faiblesse par la force ne peuvent nuire n'y préjudicier.

Et comme les Circonstances les plus Malheureuses Nous empêche de mander à Notre parloir un Notaire Royal pour recevoir nos Protestations, que d'ailleurs elles ne pouroient être mises dans un Dépôt public du Royaume sans nous exposer et la personne qui se chargeroit de faire pour Nous ce Dépôt d'être du nombre des victimes que les auteurs de la Révolution sacrifient tous les jours, Nous sommes dans l'impérieuse nécessité de tenir nosdites protestations secrètes, et d'envoyer en pays étranger l'acte qui les contient.

A ces Causes, attendu la violence et l'oppression qui règnent sur la surface de la France, Nous Prions le Sr Schweitzer, Docteur Medecin, Demeurant en la ville de Porrentruy, Nous lui donnons Procuration et plein pouvoir de faire pour Nous et en notre Nom en l'Etude d'un Notaire de la ville ou de la Principauté de Porrentruy le Dépôt de Notre present acte de Protestation, promettant d'avoir pour agréable tout ce que ledit sieur Constitué fera pour la Remise et la Réception dudit Dépôt. fait

d'une voix unanime en notre salle Conventuelle le jour, mois et ans cy dessus exprimés.

Sœur Marie Therese Favre Abbessé.

S. M. Benoit Reiset prieure.

Sr M. Xaevier Goll.

Sr M. Rose Bourste.

S^e Marie Antoine Taverniere.

Sr M. Louise G'sell.

So^r Marie Apoline Zæpfel.

So M. Salome Zæpfel.

S. Marianne Baudinot.

S. M. françoise Gilgencrantz.

S : M. Isabelle Thamberger.

Sr Marie Rose fanget.

Sr. Marie hyacinthe Geiger.

So : Marie Seraphine Lang.

S^e. Marie Odille Bertrand.

S : Marie Joseph Schiélé.

S : Marie Jeanne Baptiste Antoine.

S. Marie hortulane Bucher.

S : Marie Pacifique Dyrion.

S. Marie Therese Remy.

S : Marie Augustine Müller.

S. Marie Beatrix Weinzorn.

Sœur Lay

S : Marie Barbe Matzinger.

S. : Anne Catherine Rieschi.

S : Agathe Ansel.

S : Marie Elisabeth Bärthel.

Sch. Maria Alexia Metter.

Sch. Maria Colita Metter.

III.

1.

De vos chères filles j'ai été l'interprète
Je dois donc prendre part à cette grande fête
Et vous faire hommage comme elles de mon cœur
Qui est rempli pour vous de respect et d'ardeur.

2.

Je viens à la tête de mes sœurs
Vous offrir , chère Abbessé , nos cœurs.
Prieure.

3.

Souffrez que je vienne avec mes novices
Vous offrir nos vœux et nos services.
S : Marie Thérèse Favre.

4.

En demandant à Dieu votre conservation
Nous lui demandons le bien de cette maison.
M. Agathe Anselm.

5.

Puissai-je être encore mainte et mainte année
Votre fidèle camarade de chambrée.
S. Marie Joseph de L'Amare.

6.

Vous êtes ma tante , vous êtes mon abbessé ,
Que de motifs de vœux et de tendresse !
Sr : Béatrix Menweeg.

1781.

7.

Nous aimerons , nous respecterons sans cesse
Une mère , qui a pour nous tant de tendresse.
Sœur Marie Hyacinthe Geiger.

8.

Il n'est aucune d'entre nous
Qui ne donnât son sang pour vous.
Shw : Charitas.

9.

Si le ciel exauce nos ferventes prières
 Vous vous lirez dans l'almanach des centénaires.

Marie Séraphine Lang.

10.

Les sœurs passées, présentes, à venir,
 Ont de vous voir heureuse égal désir.

M. Elisabeth Bærtle.

11.

Nous n'envions pas le sort des Rois,
 En vivant sous vos heureuses loix.

S. M. Apolline Zæpfel.

12.

Je voudrais d'un trésor vous faire hommage,
 Pour vous en voir faire le plus digne usage.

Jeanne Evang. Rësché.

13.

Nos convives, je le sai, seraient jaloux
 S'ils ne pouvaient faire corus avec nous.

S: Marie Antoine Tavernier.

14.

Chacune à l'envi, au plus beau bouquet
 Voudrait joindre le plus riche souhait.

Sr M^{re} Isabelle.

15.

Chacune s'empresse dans ce beau jour
 De vous offrir son respect, son amour.

M. Jeanne Baptiste Blüm.

16.

Des larmes de joie et d'attendrissement
 Coulent de nos yeux en ce jour intéressant.

S: Marie Cunégonde Biehler.

17.

A Sainte Claire nous devons la naissance,
 A cette autre Claire notre existence.

S: Marie Xavière Goll.

18.

Notre belle vigne est votre ouvrage
De ne pas achever l'autre serait dommage.

M. Barbe Massinger.

19.

C'est à la fête d'aujourd'hui
Que mon cœur est le plus réjoui.

M. Anne Catarine Riesche.

20.

Ah ! puissiez vous n'avoir jamais à faire
Des potions de la sœur apothicaire.

Sœur Marie Victoire Beck.

21.

Par contre la chef des cuisinières
Nous ragoûtera de mille manières.

Sœur Mari Louise G'sell.

22.

Mais pour nous mêmes nous vous supplions
D'éviter toutes les indigestions.

S: Marie Salomé Zæpfel.

23.

Nous supplions toutes vôte sainte patronne.
De ne pas se presser avec vôte couronne.

Sr Marianne Baudinot.

24.

Pourvû que nôtre digne Mère vive
Nous sommes contentes, quoiqu'il arrive.

Marie Claire Gilgencrantz.

25.

Vivés, vivés au delà de cent ans
Pour le bonheur de vos chers enfans.

Marie Françoise Gilgencrantz.

26.

Malade, vous avez vû nôtre tristesse,
Bien portante, voyés notre allégresse.

Marie Rose Fangel.

27.

Pourquoi ma voix me manque-t-elle
 Dans une circonstance si belle ?

S. M. Benoîte Reiset.

28.

Que les vertus qu'en vous on contemple
 Nous servent encore longtemps d'exemple !

Marie Augustine Kuentz;

29.

J'oublie ma longue infirmité
 Vous voyant remise en santé.

Sœur Marie Agnès Münck.

30.

Je suis de vos filles la dernière
 Je vous chéris autant que fait la première.

S: Marie Odile Bertrand.

AVIS.

SOCIÉTÉ POUR LA CONSERVATION DES MONUMENTS HISTORIQUES D'ALSACE.

En vertu d'une décision, devenue réglementaire, la société tient annuellement une séance générale à Colmar, ainsi que cela a lieu, à la fin de chaque année, à Strasbourg.

La séance de 1862 aura lieu au mois d'avril. Le comité en fixera prochainement le jour et l'heure. On se réunira, comme d'habitude, dans l'une des salles de la préfecture. MM. les sociétaires seront informés, à l'avance, du jour de la réunion.

Les mémoires dont on désirera donner lecture, devront être communiqués préalablement à M. le Président de la société.

ERRATA.

Il s'est glissé dans les quatre dernières pages de la livraison de février quelques fautes typographiques qu'il importe de rectifier. — Page 110, 2^e alinéa, ligne 3. Lisez : pays natal, au lieu de pays natale. — Même page, alinéa 4, ligne 2, lisez : Klopstock a ciselé son nom, au lieu de ton nom. Page 111, dernier alinéa, ligne 3. Lisez : il se borne à élever son trône dans ton cœur, lui, dont la poitrine, etc, au lieu de : dans ton cœur, dont la, etc.

Enfin, par suite d'une inadvertance dans le classement des paragraphes de la notice sur la ville de Soultz, celui qui concerne la période franque devait être placé après la période romaine, au lieu de la précéder.

ÉTUDES

SUR LES

RELIGIONS COMPARÉES DE L'ORIENT.

Suite.

HUITIÈME ÉTUDE.

DE LA THÉOLOGIE NESTORIENNE ET DE SES DÉRIVÉS.

L'on sait que le nestorianisme consiste dans l'adscription à Jésus-Christ d'une personnalité humaine aussi bien que divine. Selon les Nestoriens la vertu et l'âme de Jésus sont deux personnes unies réciproquement d'affection, parfaitement et indissolublement liées, continuant cependant à subsister chacune dans son particulier. Mais cette première expression du nestorianisme n'est pas tant à considérer en elle-même que par ses conséquences ultérieures et par ses expressions modernes.

Les conséquences ultérieures furent la doctrine des Monophysites et celle des Monothélites.

Les Monophysites prétendaient qu'avant l'Incarnation de Jésus-Christ, il y avait en lui deux natures et qu'il n'y en avait plus qu'une après cette union; que la nature humaine s'était si entièrement portée dans la divine, qu'elle y était comme engloutie; en second lieu, que le corps de Jésus-Christ n'était pas de la même nature que la nôtre, c'est-à-dire, n'était pas formé de la substance humaine.

Du désir de concilier les Nestoriens et les Monophysites naquit l'hérésie des Monothélites. Ceux-ci croyaient résoudre les difficultés de

* Voir les livraisons d'avril, mai, juin, juillet, septembre, octobre 1860, pages 143, 200, 277, 315, 402, 438; mai, juin, août, septembre et octobre 1861, pages 200, 236, 344, 400 et 465.

Nestorius et d'Eutychès, en supposant que la nature humaine était réellement distinguée de la nature divine, mais qu'elle lui était tellement unie qu'elle n'avait pas d'action propre; que le Verbe était le seul principe actif dans Jésus-Christ; que la volonté humaine était absolument passive, comme un instrument entre les mains de l'artiste.

La doctrine nestorienne et ses dérivées se rapprochent du panthéisme brahmaniste et surtout bouddhiste, comme l'arianisme avec ses variétés penche vers le monothéisme hébraïque.

En effet, le nestorianisme, comme l'Eutychianisme, tend à la déification de l'homme en la personne de Jésus-Christ, non comme union hypostatique de Dieu avec l'homme, mais en attribuant à une personne humaine, simplement comme personne humaine, les attributs de la divinité, ou en faisant disparaître dans la nature divine de Christ la personne humaine et absorber le moi actif dans la nature substantielle de Dieu ¹.

Les expressions modernes du nestorianisme et de ses dérivées sont : 1^o les Nestoriens-Chaldéens; 2^o les Arméniens; 3^o les Syriens-Jacobites; 4^o les Coptes et les Abyssinien.

I. Nestoriens-Chaldéens. — Vers le 7^e et 8^e siècle le nestorianisme se répandit au loin dans la Perse, l'Arabie, l'Egypte, la Bactriane, l'Irannie et les Indes. Les Nestoriens établirent des églises dans toutes ces contrées et envoyèrent des évêques et des missionnaires dans toute la Tartarie, pénétrèrent jusqu'à la Chine et s'étendirent sur la côte orientale de Malabar. Il se donnèrent un patriarche dont la juridiction s'étendait sur toutes les Eglises chrétiennes répandues dans les vastes régions où le nestorianisme s'était établi. Malgré tous les genres de malheurs qui pesèrent sur eux, durant les révolutions qui bouleversèrent l'Asie, ils conservèrent leur foi et leur discipline ecclésiastique. Il s'en trouve encore beaucoup dans l'Inde, dans la Perse, en Tartarie, en Russie et en Turquie. Ils sont aujourd'hui connus sous le nom de *Nestoriens-Chaldéens*.

Les doctrines des Nestoriens-Chaldéens se sont tant soit peu altérées dans le cours des siècles. Ils croient à la Trinité; mais ils ont adopté la formule grecque de la procession du Saint-Esprit, et, comme les

¹ Nous avons déjà fait ressortir l'analogie qui existe entre le dogme bouddhiste de l'incarnation et le dogme nestorien de l'incarnation.

anciens Nestoriens, ils admettent en Jésus-Christ deux personnes, quoiqu'ils ne soient plus si absolus dans cette croyance et que la plupart d'entr'eux se rapprochent des Monothélites. Ils croient, comme Origène, à la préexistence des âmes et à une certaine transmigration des âmes dans les corps humains, ce qui établit une nouvelle parenté entr'eux et le boudd'hisme. Ils croient qu'au jour du jugement les âmes des bienheureux monteront au ciel avec leurs corps, et celles des damnés resteront sur la terre, après avoir repris leurs corps. Ils croient que le bonheur des sociétés consiste dans la vue de l'humanité de Jésus-Christ et dans des Révélations.

Les Nestoriens-Chaldéens ont formé de tout temps de nombreuses écoles et ont été les plus éclairés parmi les sectes orientales. A les comparer aux grecs et même aux Greco-Russes, ils seraient plus avancés que ceux-ci dans la voie de la catholicité. Non seulement ils sont tolérants, mais ils ont déployé un caractère conciliant à l'égard des autres sectes orientales et même certains liens d'affinité avec ces sectes. Et leur influence sur elles a été fort grande et leur présence a beaucoup servi à imprimer à ces sectes un développement dans le sens du christianisme, à maintenir et à faire respecter le nom de Christ en Orient, surtout dans l'Asie centrale, et à préparer les voies pour une future unité religieuse, dont l'Evangile de Christ sera le pivot.

II. *Arméniens.* — Les Arméniens ont embrassé, avec le mélange de mysticisme qui leur est propre, les doctrines de l'Evangile. Ils ont un livre sacré, récit apocryphe de la vie de Jésus, connu sous le nom de *Petit-Evangile*. Ils croient avec les Grecs que le Saint-Esprit procède du Père, avec les Eulychéens qu'il n'y a qu'une nature en Jésus-Christ, et avec les Monothélites qu'il n'y a qu'une seule volonté et une seule opération. Néanmoins ils mettent à repousser toute solidarité avec la doctrine d'Eulychès la même ardeur que les Grecs à décliner toute parenté avec l'arianisme. Ils ne rendent pas le culte aux images; cependant ils pratiquent le culte des Saints et des reliques. Ils croient que les âmes ne seront punies ou récompensées qu'au jour du jugement dernier. Quelques-uns croient aussi à la persistance des âmes. Il y a encore chez eux des pratiques qui tiennent du judaïsme. Comme les Juifs, ils s'abstiennent de tous les animaux que la loi déclare immondes; comme les Juifs, ils offrent à Dieu le sacrifice des animaux qu'ils immolent à la porte de leur église par le ministère de leurs prêtres; ils

trempent le doigt dans le sang de la victime et en font une croix sur leur porte ; ils font ces sacrifices à toutes les grandes fêtes, pour obtenir la guérison de leurs malades et d'autres bienfaits temporels.

Les Arméniens comptent pour chef de leur Eglise une suite non-interrompue de patriarches depuis saint-Grégoire, l'Illuminateur, leur apôtre. Leur patriarche prend le titre de *catholique et universel*. A part leur doctrine grecque, leur doctrine monophysite et monothélite et quelques opinions et usages qui les rapprochent des Nestoriens et des Juifs, les Arméniens ont les principales croyances des catholiques romains. L'on trouve dans leurs rituels et dans leurs livres les prières pour les morts, le culte des saints, celui des reliques. Ils pratiquent la confession ; quoique celle-ci semble habituellement n'être qu'une pure forme.

III. *Syriens-Jacobites*. — On donne le nom de *Jacobites* aux Monophysites qui se réunirent en confession sous la direction de Jacques Bardès, après le concile de Chaldoine. Les Jacobites ou Eutychéens se maintinrent nombreux dans les deux Syries, dans les deux Cilicies, la Mésopotamie, l'Isaure, malgré les persécutions des empereurs romains. Néanmoins beaucoup d'Eutychéens passèrent dans la Perse et dans l'Arabie, pour se soustraire à la sévérité des lois de l'empire romain. Ils furent protégés par les Persans et les Sarrasins ; et à la suite de cette protection l'Eutychianisme se répandit dans l'Egypte et dans l'Abyssinie, où il forma les Eglises cophte et abyssinienne, dont nous allons parler. Les Jacobites vivent en bonne intelligence avec les Nestoriens, les Arméniens et les Grecs. Ils ne sont pas très-éloignés de l'Eglise romaine. S'ils ne reconnaissent qu'une seule personne et une seule nature en Jésus-Christ, ils ne croient pas pour cela que la nature divine et la nature humaine soient confondues ; ils les croient distinctes quoiqu'unies. Ils ont tous les sacrements de l'Eglise romaine et n'en diffèrent que sur quelques pratiques dans leur administration ; ils ont conservé la circoncision et la prière pour les morts. Les Jacobites élisent leur patriarche. Il y a eu parmi eux des grands hommes, des historiens, des philosophes et des théologiens.

IV. *Coptes et Abyssins*. — Les Coptes sont des Jacobites Egyptiens, gouvernés par les patriarches d'Alexandrie, qui gouvernent en même temps l'Eglise d'Abyssinie.

Les Coptes et les Abyssins conviennent avec les catholiques romains et avec les Grecs Orthodoxes de tous les divers points de doctrine, à l'exception du monophysisme mitigé des Jacobites. Ils admettent le dogme de la Trinité selon les Grecs, les sept sacrements, croient à la présence réelle et à la transsubstantialité, pratiquent le culte et l'invocation des Saints, la prière des morts et le culte des reliques. Les Abyssins et les Coptes admettent une sorte de promiscuité dans l'union des sexes; ils pratiquent la circoncision et les ablutions comme les Juifs. L'Eglise abyssinienne de toutes les églises issues de la souche greco-catholique et nestorienne présente le plus d'affinités avec le mahométisme et à diverses époques des tentatives de réunion avec l'Eglise mahométane, ont été faites, mais sans succès. Il en a été de même de celles de réunion avec l'Eglise catholique romaine.

NEUVIÈME ÉTUDE.

DE LA THÉOLOGIE CATHOLIQUE ORTHODOXE. — GRECS.

A côté des divers systèmes, produits de la diffraction de la lumière évangélique dans le milieu du monde, que nous venons d'énumérer succinctement, s'est élevé un système doctrinal, qui s'est posé comme ayant la mission et le pouvoir de rassembler tous les rayons émanés de cette lumière dans un seul foyer unitaire ou d'être l'expression une et universelle de la doctrine évangélique. De plus ce système s'est posé comme ayant la mission de rallier à son centre, de convertir à lui toutes les religions existantes du globe.

Ce système a été celui du catholicisme orthodoxe, affirmé par les sept premiers conciles communiqués.

Nous allons voir par un coup d'œil rapide des principales doctrines du catholicisme, comment il a rempli cette tâche et comment il la remplira dans le cours des siècles; nous allons faire voir les relations qu'il présente avec les diverses doctrines issues de la prédication évangélique et avec les doctrines des grandes religions orientales que nous avons analysées dans nos six études précédentes. Cette étude se divise donc naturellement en deux parties: la première sera la considération des

relations du catholicisme avec les doctrines issues de la prédication évangélique ; et la seconde sera la considération de ses relations avec les religions non issues de la prédication évangélique.

1. Relations du catholicisme avec les diverses doctrines issues de la prédication évangélique.

Quand l'on considère le travail doctrinal qui s'est accompli aux premiers siècles de l'Eglise, dans son ensemble et non dans telle secte ou Eglise particulière, l'on y aperçoit, d'une manière visible, l'existence d'un plan divin, que le théologien n'aura qu'à observer pour en voir sortir l'édifice de l'unité intégrale des dogmes religieux. Dans ce travail général s'aperçoit en effet une progression graduée en la connaissance de Dieu et de son union avec les hommes et les autres créatures.

Dieu est d'abord conçu dans son abstraction monothéiste par les premiers chrétiens, encore imbus des traditions juives. Deux termes semblent en présence. Dieu et l'homme ou la création. Mais déjà la doctrine du médiateur entre Dieu et l'homme fait concevoir la nécessité d'un troisième terme, qui tienne à la fois du Dieu créateur et de l'homme créature et qui soit le gage de leur union. De là le dogme de l'Incarnation du Verbe, du Dieu-Homme, seconde personne de la Divinité. Tout le travail théologique postérieur ne sera que le développement successif du dogme de l'Incarnation. Dès lors, par Christ, l'humanité vivra au sein de Dieu. Mais pour que cette union ne soit pas exclusivement celle du panthéisme confus, est venu à temps, *tempore suo*, l'arianisme, qui a protesté pour l'unité de Dieu, pour la personnalité humaine de Christ et pour la distinction de l'humanité avec la divinité. Cette protestation a exercé la plus grande influence sur le développement du dogme catholique de l'Incarnation.

Or, jusqu'ici, par le médiateur, l'union de Dieu avec l'homme n'est en quelque sorte qu'extérieure ; elle n'est ni intérieure, ni spirituelle. La conception de la troisième personne de la Divinité, celle du Saint-Esprit, cette effluve dans l'Humanité de l'Esprit de Dieu, de l'amour divin, ce rapport surnaturel de l'esprit humain avec Dieu, vient ensuite consommer l'union de Dieu avec l'humanité, au spirituel et au moral. De plus, pour que l'union spirituelle ne devienne pas celle du panthéisme

confus, est venue à propos la protestation de Macédonius contre la consubstantialité du Saint-Esprit, protestation qui a fait admettre au concile de Constantinople la doctrine de la *procession* du Père par le Saint-Esprit.

La protestation de Macédonius, qui n'est que relative à la troisième personne divine, a posé le principe du duothéisme, Père et Fils, comme celle d'Arius a posé le principe du monothéisme, le Père, en présence du trinitéisme. Voilà donc bien le monothéisme, le duothéisme et le trinitéisme consacrés par les travaux combinés des Ariens, des Macédoniens et des catholiques. Mais le mode suivant lequel s'est opérée l'Incarnation, l'union de Dieu avec l'homme, n'est pas encore déterminé.

Alors se sont élevés Nestorius, Eutychés et les Monothélites, qui, tout en admettant le trinitéisme consacré par les conciles de Nicée et de Constantinople, ont porté désormais leurs distinctions et leurs controverses sur le mode de l'Incarnation du Verbe, sur les rapports du Fils avec la nature humaine. Les conciles d'Ephèse, de Chalcédoine et de Constantinople ont répondu à ces controverses par leurs définitions du dogme de l'Incarnation. Par ce dogme, tel qu'il est sorti du travail combiné ou de fermentation des catholiques, des Nestoriens, des Monophysites et des Monothélites, l'union des créatures avec Dieu n'est encore consommée que par un seul individu, le type, l'idéal, Jésus-Christ, ou par l'universalité des individus humains, l'humanité divinisée en Christ; elle ne l'est pas encore pour la pluralité des individus et des créatures.

Viendront ensuite la doctrine de la sanctification des individus et de la consécration des choses et le culte des saints, des images et des choses consacrées, lesquels établirent l'union avec Dieu, par la méditation du Christ, non seulement d'un *seul* individu ou d'une masse *totale* d'individus; mais encore d'une pluralité d'individus et, par eux, des objets créés. Et pour que cette doctrine et ce culte ne dégénèrent pas en panthéisme diffus ou en polythéisme idolâtrique, pour que la distinction des termes soit toujours maintenue dans le rapport de l'union, s'élèvera en temps utile la controverse et la protestation des Iconoclastes. Dès lors la doctrine catholique, sous l'influence de cette controverse, pourra recevoir une expression plus moyenne et plus harmonique, entre le polythéisme idolâtrique et le monothéisme abstrait.

Enfin, — comme pour l'Incarnation humaine, — le mode et l'ordre suivant

lesquels s'opère cette *Incarnation universelle*, cette sanctification et cette consécration des hommes et des créatures, ne sont pas encore déterminés et les rapports entre la nature et Dieu, entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, ne sont pas encore bien nettement définis. Alors s'élèveront le prédestinationisme et le pélagianisme. Le premier établira cette union jusqu'à l'anéantissement de toute nature humaine et terrestre devant Dieu, de toute volonté humaine et de toute réalité matérielle, et aboutira au panthéisme brahmanique et bouddhiste. Le second, son opposé, avec son dérivé le semi-pelagianisme, tendra à rétablir la réalité et la virtualité de la nature créée, la liberté humaine, la personnalité de l'homme et l'individualité des créatures au sein de Dieu et il tendra vers la distinction monothéiste et polythéiste. Dès lors, entre ces extrêmes, pourra s'élever la doctrine catholique de la distinction des deux ordres, naturel et surnaturel, et de leur union nécessaire. Voilà donc Dieu et la nature réconciliés, unis dans une association ineffable !

Mais dans quel ordre s'établit cette association ? Quel est le mode de progression des êtres au sein de Dieu et vers Dieu ? Quelle est l'échelle ascendante et descendante, ou hiérarchique, des êtres distincts de Dieu et procédant pourtant de lui ? C'est ce que cherchera à résoudre la doctrine du panthéisme harmonique ou sériaire (qu'il ne faut pas confondre avec le panthéisme confus ou diffus, qui ne sont que des diffractions du panthéisme harmonique). Cette doctrine, qui se trouve en germe en l'Evangile, où l'homme et les créatures sont unis au sein de Dieu par la médiation du Fils, par l'opération du Saint-Esprit, sans confusion ni séparation absolues, sera d'abord esquissée par Origène. Dans la notion origéniste de Dieu, *immanent* en toutes choses, et de toutes choses *émanant* de Dieu, apparaissent à la fois le monothéisme et le dualisme, le trinitéisme et le polythéisme, reliés harmoniquement par le panthéisme sériaire ; l'on y voit apparaître l'échelle ascendante et descendante, ou la progression indéfinie des êtres, en voie ascendante et descendante, dont le bouddhisme nous a fourni la manifestation éclatante.

La doctrine d'Origène est une des plus vastes conceptions théologiques issues de la révélation évangélique : elle touche à la fois aux doctrines théologiques du bouddhisme, du brahmanisme, du mazdéisme, du judaïsme et du platonisme, et à celles des Ariens, des Macédoniens, des Nestoriens, des Eulychéens, des Pelagiens et des Panthéistes,

desquelles on lui a attribué la paternité ; parce que les éléments doctrinaux qui caractérisent ces diverses théologies se trouvent déjà dans ce vaste alambic de l'origénisme. Mais si le feu de cet alambic a été éteint dans les siècles intermédiaires ou n'a plus brûlé qu'à l'état latent et intermittent, il n'en a pas moins continué son travail de combinaison des diverses doctrines théologiques, au sein même du catholicisme. Aujourd'hui Origène et le panthéisme harmonique ou sériaire resuscitent non seulement hors de l'Eglise catholique, mais au sein même de cette Eglise, qui du reste n'a excommunié qu'indirectement Origène et n'a pas prononcé ou pu prononcer d'anathème contre le panthéisme sériaire, sans se donner à lui-même une blessure mortelle, ainsi que nous allons le voir. Ils ressuscitent pour clôturer enfin la série des controverses mystiques par la synthèse universelle et intégrale.

Au reste, chaque chose vient à son temps. Cette synthèse universelle et intégrale ne pouvait se faire dans les siècles précédents, tous les éléments doctrinaux qui doivent y entrer n'ayant pas encore été manifestés complètement jusqu'ici à la conscience de l'Eglise ¹. Ce n'est que depuis un demi-siècle qu'on a commencé à exploiter la riche mine des théologies brahmaniques, hébraïque, mazdéenne, bouddhiste, mahométane, chinoise, qui est susceptible de fournir des matériaux resplendissants, devant concourir à poser sur le fondement des doctrines évangéliques l'édifice du dogme universel et intégral.

II. *Relations du catholicisme avec les religions non issues directement de la prédication évangélique et ses efforts constants pour opérer leur ralliement.*

Si l'on considère le symbole catholique, ou la réunion des symboles élaborés successivement par les sept ou huit premiers conciles œcuméniques, dans sa valeur intrinsèque, l'on y aperçoit l'effort manifeste de comprendre dans une formule unitaire les divers termes de la doctrine mystique, à savoir, les principes panthéiste, monothéiste, duothéiste, trinitéiste, polythéiste, dont l'essence se trouve dans l'Evangile et

¹ J'ai encore beaucoup de choses à vous dire ; mais vous ne pouvez les porter maintenant. Lorsque viendra l'Esprit de vérité..... il dira tout ce qu'il aura entendu.

Evang. Saint-Jean, XVI.

dont les émanations brahmaniques, mazdéennes, hébraïques, bouddhistes et chinoises enveloppaient l'Eglise d'Orient d'une atmosphère plus ou moins lumineuse.

Il est certain que le panthéisme harmonique se trouve au fond des symboles catholiques, malgré qu'il y paraisse comme dissimulé ou désavoué et malgré les réductions qu'il a subies par suite de la prédominance du trinitéisme et du monothéisme, lequel dernier n'occupe pas la première place, preuve la protestation permanente des Ariens.

L'idée qui fait le fondement du panthéisme, c'est l'immanence de Dieu, de l'Être infini, dans tous les êtres; c'est l'union nécessaire de tous les êtres avec Dieu, l'Être infini; c'est que rien ne peut se concevoir en dehors du Dieu infini, pas même le néant. Cette idée doit nécessairement se trouver au fond d'une doctrine qui consacre l'infinité et l'omni-présence de Dieu et son union avec les créatures.

Mais d'un autre côté le principe pur du monothéisme, c'est la distinction des êtres avec l'essence divine, leur séparation avec Dieu, et l'abstraction de Dieu, qui est par lui-même: « *Je suis celui qui est.* » Selon lui, Dieu et les créatures, Dieu et l'homme, sont des termes distincts, séparés, et tout se réduit en dernier lieu à deux termes distincts, Dieu et le Néant.

De là le dualisme, *Dieu et Néant*, à la suite du monothéisme. Or ce dualisme la théologie hébraïque, cette théologie essentiellement monothéiste, ne le résout en définitive que par un panthéisme déguisé ou implicite, Dieu étant au commencement, *avant et au-delà du Néant*, *qui n'est qu'en lui et de lui*; car du moment que, pas même le Néant et, à plus forte raison, aucun être ne peut être connu comme séparé absolument de Dieu, il en résulte que le monothéisme, quel qu'absolu qu'il puisse paraître, au prime abord, comme il le paraît dans la théologie hébraïque, contient en lui un germe de panthéisme; mais par contre ce principe de la distinction monothéiste corrige le panthéisme et l'amène hors des voies de la confusion absolue où il tombe dans certains systèmes théologiques.

Donc, monothéisme et panthéisme harmonique, sont, l'un vis-à-vis de l'autre, dans un rapport nécessaire; il se limitent et se complètent réciproquement; ils s'expliquent et se corroborent mutuellement.

Déjà le dogme juif de l'alliance de Dieu avec la créature, de l'infini avec le fini est l'expression virtuelle de ce rapport. Mais, dans l'alliance biblique, c'est le principe de la distinction monothéiste qui domine sur

le principe de l'union panthéistique. Toutefois, tel quel, ce dogme est déjà une ébauche de solution du problème théologique, qui consiste dans la distinction, sans séparation absolue, du fini et de l'infini, et dans l'union, sans confusion absolue, de l'infini et du fini. Ce qui caractérise surtout l'ancienne alliance, c'était la promesse, primitive et renouvelée de Dieu, sans cesse espérée et attendue de la part des hommes, d'une alliance parfaite, où le mystère de l'union du fini et de l'infini devait se consommer dans un pro-lige de la sagesse et de la miséricorde de Dieu. Le passage suivant d'Isaïe exprime bien la portée de cette union future : « Cieux ! distillez votre rosée d'en haut, s'écrie le prophète, et que les nuées fassent pleuvoir le Juste : que la terre s'ouvre et qu'elle germe le sauveur ; et que la justice tout à la fois paraisse (Chap. XLV, v, 8).

Cette alliance se consomme par l'Incarnation du Verbe de Dieu, créateur de toutes choses, en qui était la vie de toutes choses, du Verbe que Saint-Jean considère comme *étant avec Dieu*, comme *étant Dieu* ; que Saint-Paul esquisse dans ces termes : « Nous avons la Rédemption de celui qui est l'image de Dieu invisible, le Fils de la dilection, premier né de la création. Car, *en lui*, toutes choses ont été créées, dans les cieux et sur la terre, les visibles et les invisibles, soit les trônes, soit les dominations, soit les principautés, soit les puissances, tout a été créé *par lui et en lui*. Et, lui-même, est avant tout et *tout en lui* subsiste. Et il est la tête du corps de l'Eglise, le *Principe*, le premier né d'entre les morts, de sorte qu'en tout il est le premier. Parce qu'il a plu au Père que *tout habitât en lui et par lui de réconcilier toutes choses en soi*, purifiant par le sang de sa croix, tout ce qui est soit sur la terre, soit dans les cieux. (Coloss. 1 14 et suiv.) » Le Verbe est donc bien le principe de l'union de toutes choses, de l'homme et des créatures, en Dieu et avec Dieu, de l'*émanation* de toutes choses de Dieu, ou de l'*immanence* de Dieu en toutes choses, hommes et créatures. C'est donc bien là l'expression la plus claire et la plus palpable du principe panthéiste, dans son rapport avec les principes monothéiste, duothéiste, trinitéiste et polythéiste.

Il est évident, à première vue que c'est là ce qui peut se déduire logiquement de la doctrine évangélique du Verbe.

Voyons maintenant comment la théologie catholique a développé cette doctrine par ses symboles successifs.

Voici d'abord ce que dit le symbole de foi catholique, qui est le résumé substantiel des divers symboles posés par les conciles. « Nous croyons en

un seul Dieu, Père tout-puissant, qui a fait le ciel et la terre *et toutes choses visibles et invisibles*, et en un seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu et né du Père « avant tous les siècles », *Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu du vrai Dieu*, engendré, non fait, *consubstantiel* au Père, par lequel *tout ce qui est* dans le ciel et sur la terre a été fait, qui, pour nous autres hommes et pour notre salut, est descendu des cieux, a été incarné « du Saint-Esprit, de la Vierge-Marie, s'est fait homme... et dont le règne n'aura point de fin. Je crois au Saint-Esprit, qui est aussi Seigneur et qui *donne la vie, qui procède du Père*, qui est adoré et glorifié *conjointement* avec le Père et le Fils et qui a parlé par les prophètes. »

Dans ce symbole et ceux qui l'ont développé plus tard, la théologie catholique consacre donc à la fois le principe monothéiste de la distinction de Dieu avec ses Personnes, avec l'homme et avec les créatures, Dieu le Père créateur du ciel et de la terre, Dieu le Fils, né avant tous les siècles, Dieu le Saint-Esprit qui a parlé par les prophètes, — et le principe panthéiste de l'union de Dieu avec ses Personnes, avec l'homme et les créatures, par le Verbe, Fils de Dieu, Dieu de Dieu, lumière de lumière, engendré quoique *consubstantiel au Père, par qui tout a été fait, qui s'est incarné et s'est fait homme*; par le Saint-Esprit, *qui donne la vie, qui procède du Père*, qui est adoré conjointement avec le Père et le Fils. Ces divers termes expriment à la fois l'idée d'immanation de Dieu dans les trois Personnes, dans l'homme et dans les créatures et celle d'émanation des créatures, de l'homme et des trois Personnes divines du Dieu un. Et c'est fort heureux que cette double idée, qui constitue le panthéisme harmonique, se trouve dans le symbole catholique, malgré les reticences, ou les dénégations des théologiens; car, avec le principe absolu de la distinction monothéiste et sans le rapport panthéiste, le symbole catholique tombait dans le système de la pluralité des Dieux, trois Dieux étant une pluralité ou une absurdité comme Dieu unique. Effectivement, en dehors de l'idée de la consubstantialité, que signifieraient les trois personnes dont chacune serait Dieu de Dieu, sinon trois Dieux? Et sans l'idée panthéistique que signifierait la consubstantialité de trois Personnes, engendrées l'une de l'autre, sinon une absurdité?

Avec le principe panthéiste, au contraire, la *génération* du Fils et la *procession* du Saint-Esprit apparaissent comme une *opération nécessaire et immanente de Dieu*, comme l'éclat de la gloire et l'empreinte de la substance du Père, selon Saint-Paul, comme une douce *exhalaison* de

la clarté infinie de Dieu, selon Bossuet. Le panthéisme sérieux, c'est-à-dire balancé par le principe de la distinction monothéiste, rendra donc claire et intelligible et convertira en équation lumineuse la proposition suivante : Coéternité, consubstantialité avec le Père du Fils et du Saint-Esprit ; Fils engendré du Père, et Saint-Esprit procédant du Père ou du Père et du Fils.

Ainsi la formule catholique, bien loin d'exclure les divers termes ontologiques, panthéisme, monothéisme etc., les consacre au contraire : l'exclusion n'est que dans l'esprit des théologiens qui se heurtent contre des dénominations diverses. En les considérant au point de vue intégral, nous trouvons lumière éclatante, science sublime dans les symboles catholiques. Mais il faut dégager cette lumière de dessous le boisseau ; il faut la séparer des négations et des dissimulations qui en arrêtent le rayonnement, il faut *dévoiler* le principe qui s'y trouve caché, comme *revoilé* (*Revelatum*) par les théologiens, à savoir le principe panthéiste, qui seul est susceptible de lever les mystères et de dissiper les ténèbres qui la recouvrent et la dérobent en quelque sorte aux regards de la raison humaine. Ce sera la tâche de la théologie catholique dans l'avenir. Mais poursuivons notre étude comparée de certains dogmes catholiques.

Suivant la doctrine catholique, il y a en Jésus-Christ deux natures *consubstantiellement distinctes*, la nature divine et la nature humaine, le Dieu et l'Homme, aussi distincts, quant à la nature, que chacun de nous l'est quant à la divinité. Comme Fils de Dieu, *il est consubstantiel à Dieu*, Dieu lui-même ; comme fils de Marie, fils de l'Homme, *il est consubstantiel à l'homme*, homme lui-même. En lui les deux natures, distinctes et différentes, s'unissent sans se confondre pour former *une seule personne* qui est Jésus-Christ (conciles d'Ephèse, 431 et de Chaladoine). Mais ces deux natures quoique différentes, ces deux opérations existent *sans division et sans conversion, sans séparation et sans confusion* ; ces deux volontés ne sont pas contraires ; ainsi la volonté humaine suit et ne résiste pas, soumise au contraire à la volonté divine, toute puissante (concile de Constantinople III). Ainsi *assomption* de la nature humaine, de la volonté humaine en la volonté et en la nature divines, quoique sans confusion, tel est le summum de la théologie catholique. C'est toujours le panthéisme harmonique, qui combine l'unité avec la distinction des natures.

L'on peut hardiment affirmer que par son-dogme de l'Incarnation la

théologie catholique occupe la place centrale et pivotale vis-à-vis des autres théologies. Par ce dogme elle se trouve, en effet, sur la véritable voie de la solution du problème de la conciliation des doctrines diverses sur l'union de Dieu avec l'homme et avec les créatures. Il est vrai que dans la formule rudimentaire, sous laquelle il apparaît dans la théologie catholique, ce dogme ne manifeste pas encore bien clairement le mode de cette union et la conciliation doctrinale qui en sera la suite. Mais cette formule devra obtenir l'adhésion de la raison, si on la considère comme progressive, comme sujette à éclaircissement et à développement, et surtout lorsque ses éclaircissements et développements auront eu lieu.

Déjà, tel que ce dogme est posé actuellement, il peut obtenir l'adhésion du sentiment. Celui-ci peut y apercevoir par voie d'intuition, en la personne de Jésus-Christ, cet Homme-Dieu, ce Dieu-Homme, le fait d'une union constante et ineffable de Dieu avec l'homme, rendue possible sans anéantissement ou sans absorption de l'individualité de celui-ci, ou sans dispersion de la personnalité de Dieu dans l'homme déifié. Ceci admis, le reste en découle comme conséquence, même pour la raison. Celle-ci peut dès lors concevoir la réalisation de ce fait par le Christ; elle peut très-bien, d'accord avec l'Écriture et avec les dogmes de la théologie, considérer Jésus-Christ comme le type idéal de l'homme, comme le centre et le pivot de l'humanité, attirant à lui l'homme et les créatures, ainsi qu'il est écrit dans l'Évangile (St-Jean, XII, 32, VI, III, 1), leur communiquant par l'effusion de sa grâce sanctifiante les vertus de sa nature, divine et humaine, céleste et terrestre. Dès lors dans ce vaste panthéisme corrigé par le monothéisme, dans cette déification ou cette sanctification universelle par l'efficacité de la grâce de Jésus-Christ, rendue relative et contingente par la distinction et la préservation de l'élément humain et naturel, l'homme ou la créature n'apparaît plus comme divinité actuelle et parfaite, ou comme un néant rentrant dans le néant, mais comme un être divinisé, sanctifié par son union avec Dieu, union qui est toujours contingente, relative, progressive et limitée par le degré de perfection de la créature. En d'autres termes, l'homme et la nature, par la médiation de Christ, tiennent quelque chose de Dieu, sont participants de Dieu, non selon la perfection absolue de Dieu, mais selon le degré de leur perfection relative; et comme ces degrés sont variables, soit en voie ascendante, soit en voie descendante, ils peuvent, selon ces degrés et selon leurs

mérites, se rapprocher de la perfection absolue, sans jamais l'atteindre, ou s'en éloigner, sans jamais la quitter, (car même dans les enfers l'âme humaine conserve son caractère d'éternité).

De là, comme conséquence morale, la doctrine sublime du perfectionnement ou du progrès dans les voies de la sanctification, par les mérites de la nature et les vertus de la grâce sanctifiante de Jésus-Christ, Verbe créateur et régénérateur, pivot de l'Humanité et de notre Univers, dont les racines plongent dans les profondeurs sans fin de Dieu. Voilà la morale qui découle du dogme, semi-panthéiste et semi-monothéiste, de l'Incarnation. De même que ce dogme peut être considéré comme le dogme fondamental, le nœud cordial de la théologie universelle et intégrale, de même cette morale peut être considérée comme la morale pivotale de l'Humanité, comme la pierre de touche de toute doctrine morale.

Voilà la hauteur sublime où se trouvera placé ce dogme vis-à-vis des théologies et des philosophies anciennes et modernes, du jour où il recevra des développements convenables, du jour où il s'épanouira par le travail théologique au point de déployer d'une manière éclatante ses replis les plus cachés et d'étendre ses fibres les plus infinies. Alors il groupera autour de son foyer tous les dogmes religieux de l'Humanité, en les éclairant de sa lumière et les chauffant de sa chaleur.

Or ce dogme et cette morale se traduisent déjà aujourd'hui dans le catholicisme, extérieurement et socialement, par un ensemble d'actes liturgiques, qui en sont comme le revêtement et l'expression plastique, comme le commentaire et le développement. Et cette liturgie, consacrée par l'Eglise catholique d'Orient, qui est la même que la liturgie anténicéenne et qui est la même que celle de l'Eglise catholique romaine, n'est au fond que le développement des liturgies antiques, notamment des liturgies hébraïques et mazdéennes. Nous avons déjà fait voir cette parenté dans nos études sur la théologie hébraïque et sur la théologie mazdéenne, quant aux points fondamentaux de cette liturgie, le sacrement de l'Eucharistie, la consécration de l'eau et du feu.

Nous avons fait voir que le dogme de l'incarnation se trouvait au fond du sacrifice mazdéen du Hôrn, comme au fond du sacrifice catholique de l'Eucharistie, sauf la supériorité subjective et objective de l'un sur l'autre. De part et d'autre, c'est la personne divine qui, sous la figure d'une substance physique, conservatrice ou régénératrice, breuvage ou aliment, ou bien l'un et l'autre, entre dans l'homme, lui donne la vie

et le rend participant à Dieu : « *C'est moi*, dit Jésus-Christ, *qui suis le pain de vie descendu du ciel* : si quelqu'un mange de ce pain, il vivra dans l'éternité ; et le pain que je donnerai est ma chair pour la vie du monde. Comme le Père, qui m'a envoyé est vivant et que je vis à cause de mon Père, celui qui me mangera vivra à cause de moi » (Saint-Jean vi). » Ailleurs c'est le pain et le vin qui *représentent* la chair et le sang de Jésus-Christ, et c'est en outre *comme acte commémoratif* de Jésus-Christ, que l'acte de la communion est présenté dans l'Evangile. Il y a donc dans l'Eucharistie évangélique trois éléments distincts : elle est *l'acte de manger et de boire réellement*, dans les espèces du pain et du vin, converjis en la *substance divine* par la consécration, la chair et le sang du Dieu-Homme ; elle est aussi un *acte figuratif et symbolique* ; elle est en outre un *acte commémoratif*. Ce sont ces trois éléments, qui, considérés isolément et exclusivement les uns des autres, ont divisé les catholiques. Nous croyons que ces trois rapports ne s'excluent pas et qu'il faut au contraire les unir. En tout cas, celle des théologies qui s'attachera au plus élevé et au plus fondamental de ces trois rapports, c'est-à-dire au premier, sera le mieux posée sur l'axe centrale, et présentera le développement le plus complet de l'antique liturgie.

L'eau joue dans la liturgie catholique un rôle aussi important et même plus important que dans la liturgie mazdéenne : non seulement elle est purifiante et régénératrice, mais elle est sanctifiante et procure avec le vin le don de *devenir participant de Dieu*, ainsi que l'exprime la prière suivante du missel romain : « O Dieu, qui par un effet admirable de votre toute-Puissance, avez créé l'homme dans un si noble état et qui l'avez rétabli dans sa dignité par une plus grande merveille, faites-nous la grâce, *par le mystère de cette eau et de ce vin, d'avoir une part à la divinité de celui qui daigne revêtir notre humanité, Jésus-Christ, votre Fils.* » C'est bien là le panthéisme, car l'homme ayant part à la divinité, par l'eau et le vin, déjà *surnaturalisés, divinisés*, comme représentant ou contenant de la substance de Dieu, qu'est-ce autre chose que le principe panthéiste de l'union de Dieu et des créatures ? La liturgie ne vient-elle pas commenter en quelque sorte le dogme dans ses formules encore obscures ? Mais, sous ce rapport, la portée de la liturgie catholique est plus grande que celle de la liturgie mazdéenne, qui n'attribue à l'eau d'autre vertu sacramentelle que d'être purificatrice et régénératrice.

Le feu joue aussi un certain rôle dans la liturgie catholique, comme dans la liturgie mazdéenne. Il n'y a pas un acte important où le feu n'intervienne. De même que chez les Mazdéens, ces feux resplendent pour une signification positive. Intermédiaires mystiques entre la nature de l'homme et celle de Dieu, ils sont à la fois l'image de la pureté du chrétien et de la pureté de la foi qui l'embrase. On voit par les monuments des premiers siècles que cet usage ne s'est pas introduit sans difficulté dans l'Eglise. Les chrétiens les plus rigoureux condamnaient les emprunts faits à la liturgie des Gentils. Saint-Jérôme, pour justifier cet usage, contre Vigilance, dit que c'est afin que, sous la figure de la lumière corporelle, soit mise en évidence cette lumière de laquelle il est écrit dans les psaumes : « Ton Verbe est une lampe devant mes pas, une lumière sur mon chemin. » C'est surtout la bénédiction du feu pascal qui met à jour la concordance de la liturgie catholique avec la liturgie mazdéenne. En allumant ce feu, après y avoir disposé l'offrande de l'encens, l'officiant dit : « Nous savons ce que signifie cette colonne que le feu fait resplendir en l'honneur de Dieu : nourri par la substance précieuse que prépare l'abeille, ce feu, bien que partagé, ne souffre aucune perte par la communication de sa lumière. O nuit, dans laquelle les choses du ciel s'unissent avec celles de la terre, celles de Dieu avec celles de l'homme ! Seigneur, nous vous en prions : que ce feu consacré en l'honneur de votre nom persévère pour dissiper les ténèbres et qu'accepté par vous en odeur de suavité, sa lumière se rattache à celle des feux supérieurs ! Que l'astre du matin reçoive sa flamme ; cet astre qui n'a point de couchant, qui, étant remonté des enfers, a fait briller une nouvelle lumière sur le genre humain ! » (Off. pasch. du samedi matin).

Ce culte du feu, et par sa forme et par son esprit, ne diffère donc pas du culte des mages, (voyez troisième étude) que du plus au moins : c'est le culte mazdéen développé, étendu, exhaussé. Le feu n'est plus ici, comme dans le mazdéisme, une puissance entre Dieu et les créatures ; mais ce feu symbolique, dont la flamme est éternelle et qui se rattache aux feux supérieurs, c'est-à-dire à ceux qui sont en contact immédiat avec Dieu, ce feu qui est le lien des choses, l'agent de la vie universelle, — ce feu est une effluve de la puissance même de Dieu, un ministre de sa volonté infinie, une expression de ses lois universelles.

Non seulement le panthéisme harmonique se trouve au fond des

dogmes et de la liturgie catholiques, quoiqu'il n'y soit pas nettement déterminé, ni même explicitement avoué, mais on retrouve aussi dans la théologie catholique le duothéisme ou le dualisme mazdéen, bien et mal, lumière et ténèbres. Toutefois ce dualisme s'y trouve à la fois développé et corrigé par les doctrines évangéliques.

Le premier développement se fait par le manichéisme, ce mazdéisme christianisé, qui à l'antithèse lumière et ténèbres ajoute l'antithèse esprit et matière, expressions du bien et du mal éternels. Cette antithèse manichéenne s'est glissée dans la théologie catholique où elle a reparu sous l'idée double de l'esprit, émané de Dieu, et de la chair, vouée au péché. Mais le dogme de l'Incarnation du Verbe, que cette théologie a intercalé entre les deux termes du dualisme, à tempéré l'absolutisme de celui-ci et a ouvert de nouveau l'horizon que le manichéisme tendait à fermer. Le dualisme se trouve ainsi corrigé, mitigé par la doctrine monothéiste du Dieu créateur de toutes choses, du bien comme du mal, de la lumière et des ténèbres, de l'esprit et de la matière, doctrine qui aboutit implicitement à la pérennité du mal au sein de Dieu, à la réconciliation finale ou à l'annéantissement final de Satan, tiré, comme toutes les créatures, du néant : sorti du néant, il peut rentrer dans le néant. *Relativement* à l'homme, le mal est le produit d'une faculté que Dieu a mise en lui, la liberté ; or, comme la liberté est un don de Dieu, le mal sera donc toujours un produit *médial* de Dieu. Mais, de même que la liberté peut engendrer le mal, elle peut aussi engendrer le bien, surtout si ses efforts sont soutenus par la grâce de Dieu. C'est donc aussi de Dieu, médiatement et par la liberté seule, et immédiatement par la liberté aidée de la grâce, qu'émanera le bien. L'intervention de Dieu pour l'établissement du bien est manifeste dans la théologie catholique, qui n'a fait ici que renouveler et développer la théologie hébraïque. Dieu a fait, à diverses reprises, son alliance avec l'homme et lui a envoyé son Verbe régénérateur. « Celui par qui et avec » qui les corps seront glorifiés et resuscités, par la médiation de qui « l'homme sera racheté du péché et le démon vaincu », c'est-à-dire que le mal sera de nouveau absorbé en Dieu. Ainsi, comme le mazdéisme, le catholicisme consacre le combat de l'homme pour le bien contre le mal ; mais, tandis que, dans le premier, l'homme se trouve en quelque sorte abandonné à lui-même, à ses propres forces, sauf l'intervention des anges et des féroliers, dans le second, il est assisté et soutenu par la grâce de Dieu, répandue sur lui par la médiation de

Christ et ses ministres. C'est avec l'aide de Dieu et par la puissance de Dieu qu'il triomphe du mal.

Quant au principe trinitaire, il occupe dans la théologie catholique la place d'honneur. Or, sur ce point, cette théologie est en parenté avec la théologie brahmanique et avec la théologie bouddhiste, comme nous l'avons déjà fait voir dans notre première et dans notre cinquième études. Seulement, dans la théologie brahmanique, la Trinité apparaît comme trois états différens, trois modes d'être du Dieu absolu; et la distinction des personnes en Dieu ne s'y trouve pas d'une manière explicite, sinon d'une manière grossière dans la Trimourti Brahma, Vichnou et Siva, comme aussi la distinction du Dieu personnel avec l'Univers. Il appartenait à la théologie hébraïque de formuler cette dernière distinction et à la théologie catholique de formuler la première. Selon le dogme catholique, il y a en Dieu plus que trois attributs, trois modes d'être divers: il y a trois personnes distinctes, existant par elles-mêmes, quoiqu'engendrées ou procédant l'une de l'autre, quoique coéternelles et consubstantielles. Et, en intercallant entre cette distinction monothéiste ou polythéiste des trois personnes le principe panthéiste, qui rend le dogme brahmaniste de la Trinité si simple et si intelligible, l'on fera disparaître certaines contradictions de termes qui dans la formule catholique choquent la raison et la rendent obscure et peu intelligible au prime abord.

Nous avons déjà suffisamment fait voir que le principe monothéiste avait une large part dans la théologie catholique et qu'il s'y conciliait très-bien avec le principe trinitéiste, surtout par l'intrusion du principe panthéiste.

D'un autre côté, le principe polythéiste se trouve aussi dans cette théologie. Si, comme pour le principe panthéiste, elle ne l'exprime pas explicitement et catégoriquement, si elle ne parle que de la trinité des personnes, du Père, du Fils et du Saint-Esprit, si elle n'entre pas dans la voie de l'analyse pour établir la hiérarchie sériale des personnalités divines, si enfin elle a abandonné dans la région des mystères le principe de la pluralité des personnes divines, c'est que c'est de la part de cette théologie un défaut de développement d'un principe qui se trouve contenu en germe et implicitement dans la doctrine évangélique, défaut de développement qui a jeté beaucoup d'obscurité dans la notion des personnes en Dieu. Or, le germe évangélique du dogme polythéiste, c'est la doctrine de la sanctification et de la déification des créatures et

des hommes, dont la présence se révèle en plusieurs endroits de l'Evangile. Jésus-Christ ne dit-il pas aux Juifs qui voulaient le lapider parce qu'il se disait le fils de Dieu : « N'est-il pas écrit dans votre loi : J'ai dit que « vous êtes des Dieux ? Si donc elle appelle *dieux ceux à qui la parole « divine était adressée* et que l'Ecriture ne puisse être détruite, pour-
« quoi dites-vous que je blasphème, moi que mon père a *sanctifié* et
« envoyé dans le monde, parce que j'ai dit que je suis le Fils de
« Dieu ? » (Saint-Jean x, 14). Dans le même Evangile (chap. xvii) Jésus dit : « mon Père, l'heure est venue ; glorifiez votre Fils, afin que
votre Fils soit glorifié ; comme vous lui avez donné puissance sur les
hommes, afin qu'il *donne la vie éternelle à tous ceux que vous lui avez
donnés*. Or la vie éternelle *consiste à vous connaître* (comme chez les Brah-
manes), vous qui êtes le seul Dieu véritable, et Jésus-Christ que vous
avez envoyé.... J'ai fait connaître votre nom aux hommes que vous
m'avez donnés. *Sanctifiez-les dans la vérité....* Je leur ai donné la
*gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un, comme nous
sommes un.....* Je suis en eux et vous en moi, afin qu'ils soient con-
sommés dans l'unité et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé
et que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé. Mon Père, je
désire que là où je suis ceux que vous m'avez donnés y soient aussi
avec moi, afin qu'ils contemplent ma gloire que vous m'avez donnée,
parce que vous m'avez aimé avant la création du monde. « Ce dernier
passage ajoute l'idée panthéiste de la déification universelle des hommes
en Dieu à l'idée polythéiste de leur déification individuelle, comme
sujets du royaume du Fils de Dieu : « C'est pourquoi, dit l'Evangile
(Saint-Luc xxii, 28) *je vous prépare le royaume, comme mon Père me
l'a préparé*, afin que vous mangiez et buviez à ma table dans mon royaume
et que vous soyez assis sur des trônes pour juger les douze tribus d'Israël. »

Tous ces textes sont en outre confirmés par l'enseignement des
apôtres. « Celui qui aura gardé les œuvres du Christ jusqu'à la fin.....
sera assis sur le trône du Christ, *comme lui* est assis sur le trône de
Dieu (Saint-Jean, apocalypse). « L'Ecriture dit, touchant les anges :
« Dieu se sert des esprits, pour en faire ses ambassadeurs et ses anges,
« et des flammes ardentes, pour en faire ses ministres. Mais il dit au
« Fils : « Votre trône sera un trône éternel ; le sceptre de votre empire
« sera un sceptre d'équité.... Tous les anges ne sont-ils pas des esprits
« qui tiennent lieu de serviteurs et de ministres en faveur de ceux qui
« doivent être les héritiers du salut ? » (Saint-Paul, ad Heb 1).

Le catholicisme a donné une certaine satisfaction au dogme, d'origine toute mazdéenne, des anges, ministres de Dieu. Saint-Justin, en cherchant à justifier les chrétiens vis-à-vis des payens, qui les accusaient de ne pas adorer des dieux; c'est-à-dire, de ne pas reconnaître d'êtres supérieurs, s'exprime ainsi: « Nous honorons et adorons Dieu et le Fils qu'il nous a envoyé, qui nous a appris ces vérités, et l'armée de ces autres bons anges qui les servent et leur ressemblent et l'Esprit prophétique » (Appol. 16.) Toutefois l'Eglise catholique a considérablement mitigé le culte des anges; elle leur a donné une place secondaire dans les commémorations du rituel; de sorte que, tout en maintenant d'une manière absolue les légions célestes, elle s'est contentée de leur garder dans les régions mystiques de l'Énipyrie la place qu'elles y avaient, et, sauf l'exception des anges gardiens, elle a mis, pour ainsi dire, au néant leur règne sur la terre. Bien plus, elle a placé à côté de ce culte mitigé des anges, le culte des saints. A la place des dieux du paganisme elle a mis les ministres du Dieu un, les hommes les plus illustres par leurs vertus, les saints. Le panthéon antique est consacré à tous les saints et l'adoration des idoles fait place à la vénération des reliques et des images des saints. Par le culte catholique, le culte antique se trouve donc transformé. L'idée fondamentale qui a donné naissance au polythéisme est conservée dans le catholicisme: la matière et les créatures entrent en communion avec Dieu par les objets consacrés. Seulement elles ne sont plus Dieu elles-mêmes, objets d'adoration des hommes. Le dogme catholique, n'a donc fait qu'épurer le principe polythéiste, qui git au fond de toutes les religions et qui n'a dégénéré en idolâtrie que par suite de la grossièreté des peuples, incapables de faire la distinction entre *ce qui est de Dieu* et *ce qui est Dieu*. Mais, au-dessus de ce culte des saints et des anges et immédiatement après le culte des personnes de la Trinité, le catholicisme a placé le culte de la Vierge sainte. Suivant le dogme catholique, la Vierge occupe, après les trois Personnes de la Trinité, le premier rang dans la hiérarchie céleste. Comme mère de Dieu, comme ayant porté dans son sein le Verbe divin, les prérogatives de Marie, la Vierge des Vierges, sont intimement liées à la doctrine de l'Incarnation. A ce titre, elle participe au salut et à la Rédemption du genre humain; elle est devenue l'avocate, la consolatrice des enfants d'Eve. Suivant cette doctrine, plus tard développée par le dogme de l'Immaculée conception, qui n'est pas l'œuvre de l'Eglise orientale, mais de l'Eglise romaine, Marie possède tous les attributs que

les Ariens donnaient au Christ. Comme le Christ est le type et le modèle des hommes, de même Marie est le type et le modèle des femmes. De là le culte de la Vierge, à qui l'on attribue la participation à la toute-puissance de Dieu. Comme les saints ont une filiation divine et une participation à la gloire de Dieu, ainsi, et à un plus haut degré qu'eux et même les anges, la Vierge est sainte, divine, participant aux attributs de Dieu.

Telle est la série Poly-théiste de catholicisme. C'est toujours l'échelle mystique de Jacob; mais, sur cette échelle, ce ne sont pas seulement les anges qui montent et descendent. Au sommet de cette échelle ascendante et descendante est Dieu, en trois personnes distinctes, mais consubstantielles; l'une de ces personnes est le Fils, le Verbe incarné dans l'humanité, qui attire à lui et par lui au Père, qui est l'autre personne, l'humanité et les créatures; la troisième personne est le Saint-Esprit, qui descend sur les hommes, les éclaire et les vivifie.

Aux degrés intermédiaires, et le plus immédiatement après les personnes divines, participant à leur toute-puissance, sans les élever, ni se confondre avec elles, trône la Sainte-Vierge, mère du Dieu incarné, type immaculé de l'humanité. Viennent ensuite, suivant l'ordre de leurs mérites et de leurs perfections, les saints, les hommes, qui par leurs vertus se sont élevés à Dieu et sont devenus participants de Dieu, de certains de ses attributs. Enfin viennent les légions nombreuses des anges et des archanges, distribués en hiérarchie céleste.

Aux degrés inférieurs se trouvent les hommes, admis aux mérites de la Rédemption, en qui Dieu s'incarne par l'Eucharistie, en qui la lumière éternelle se communique par l'inspiration du Saint-Esprit, qui peuvent devenir participants de Dieu par la grâce de Dieu et la vertu des sacrements. Puis viennent les créatures, depuis les plus grandes jusqu'aux plus infimes, qui par la consécration sont *supernaturalisées*, *divinisées*, comme contenant ou représentant la substance divine.

C'est l'échelle bouddhiste, mais sans la confusion et l'incohérence de celle-ci, et avec la détermination et la définition des degrés, en voie descendante et ascendante, ajoutant aux myriades de mondes et de natures superposées l'immense gradation de leur union progressive avec Dieu, par les personnes de la Trinité.

Nous voyons donc dans ce polythéisme catholique l'union et la distinction avec le monothéisme, le duothéisme, le trinitéisme et le panthéisme.

En résumé, si l'on envisage le corps des doctrines catholiques, en lui-même, abstraction faite de sa destination et de ses rapports avec la religion universelle et intégrale, l'on est frappé de la grandeur, de la profondeur, de la sublimité de cette œuvre. C'est une œuvre immense, qui touche aux plus vastes problèmes théologiques. A l'égard de chacun de ces problèmes, le système catholique a, dans ses symboles successifs, pris cette position centrale, cette ligne moyenne qui a fait qu'il n'a généralement trop penché, ni à gauche, ni à droite, ni en avant, ni en arrière. C'est surtout dans le dogme fondamental de l'Incarnation, qui est le cœur même, le nœud du problème théologique, que ce système a pris la position la plus juste, la plus solide et la plus inexpugnable. N'eût-il pour lui que cela, qu'on ne pourrait pas lui dénier la qualité de système central de la théologie universelle et intégrale. Mais dans les autres dogmes il occupe aussi, quoique d'une manière moins nette et moins explicite, cette position neutre et pivotale.

Avec de pareilles conditions, ce système est destiné à vaincre (vincere) c'est-à-dire, à relier à lui les autres systèmes théologiques.

Mais cette victoire est loin d'être accomplie : un immense champ de combats et de travaux s'ouvre encore devant le catholicisme.

En examinant la situation actuelle du catholicisme dans le monde, nous le voyons apparaître encore au milieu des édifices doctrinaux des religions issues de l'Evangile et de celles non issues de l'Evangile, comme un monument abrupte et inachevé. Il occupe bien la position centrale, la plus fondamentale ; mais l'on ne voit pas, d'une manière nette, pourquoi et à quel titre il occupe cette place et quelle est sa destination vis-à-vis des autres édifices, qui, eux aussi, sont debout autour de lui et présentent une grande importance, tant par leur richesse doctrinale que par leur symétrie. Non seulement les liens d'engrenage, les nœuds de jointure, avec les autres édifices, ne s'y trouvent pas encore commencés ou achevés ; mais il semble même, au premier aspect, s'isoler au milieu d'eux, les repousser par ses aspérités.

Et pourtant, en examinant à fond le travail doctrinal du catholicisme, et dans ses efforts et dans ses résultats, l'on ne peut disconvenir de ses efforts séculaires pour accomplir le ralliement universel, et l'on découvre entre les dogmes catholiques et ceux des diverses religions existantes des relations, des affinités, des harmonies profondes et intimes. Seulement ces relations n'ont pas encore été assez fortement et assez universel-

lement senties ; ces affinités ne se sont pas encore assez virtuellement posées de part et d'autre ; ces harmonies n'ont pas encore brillé jusqu'ici en gerbes lumineuses. Et voilà pourquoi , à la place de l'unité universelle et intégrale, nous voyons encore , de nos jours , l'isolement des sectes , les anathèmes , les exclusions , les négations et les schismes.

Mais de ce que l'œuvre de ralliement universel n'a pas encore abouti, est-ce une raison de désespérer du catholicisme et de son avenir, comme le font certains esprits ? A-t-il renoncé à sa mission et à sa position centrale ? Evidemment non.

Aux méthodes infructueuses du passé peuvent succéder des méthodes plus efficaces et plus appropriées à l'esprit scientifique moderne. Or la méthode par excellence, c'est la méthode sérieuse de classification et de concordance ; c'est la méthode que nous voyons pratiquer par St-Paul et les Pères de l'Eglise primitive, lorsqu'ils s'efforcent d'établir la concordance des doctrines évangéliques avec les doctrines philosophiques et religieuses du monde ambiant. Aussi avec cette méthode ils ne convertissent pas seulement des individus , mais des collectivités d'individus.

Avec cette méthode, le point de vue doctrinal, au lieu d'être un point de vue d'unité simple, d'exclusion et d'anathème, devient un point de vue d'unité intégrale, de comparaison, de classification, de réunion sérieuse des doctrines d'après leurs rapports, leurs affinités, leurs harmonies. Telle est la voie qui s'ouvre devant le catholicisme et qui le conduira à la conversion, non seulement de quelques individualités, mais encore des diverses sociétés religieuses du globe et à réaliser le catholicisme intégral.

Mais, dira-t-on, le catholicisme des premiers siècles s'est divisé lui-même. Le catholicisme primitif s'est divisé d'abord en catholicisme grec et en catholicisme latin. Le premier s'est ensuite divisé en grec oriental et en greco-russe, avec les diverses sectes qui s'y rattachent. Le second s'est divisé en catholicisme romain et en catholicisme de la réforme du Nouveau-Monde, avec les diverses sectes qui en découlent. Comment pourra-t-il, ainsi tronqué, répondre à sa mission de ralliement universel ? Ne devrait-il pas commencer par établir la concordance entre ses diverses fractions ?

Ceci est incontestable. La première œuvre qui sera à accomplir, ce sera de faire cesser, non la division ou la spécification des diverses

branches issues de la même souche, mais leur séparation absolue, leur schisme systématique, leur antagonisme exclusif; ce sera de leur faire reconnaître la solidarité qui les lie toutes, quoique branches poussées en sens divers, à la même tige, le catholicisme des premiers siècles, dont elles tirent les sucs nourriciers; ce sera d'établir la concordance entre elles et de réaliser leur ralliement, au moyen duquel seulement se développera l'arbre du catholicisme intégral, qui pourra abriter et porter les croyances religieuses du globe.

Chacune de ces branches s'est effectivement étendue sur la terre orientale par de nombreux représentants. Elles s'y disputent à l'envi l'espace, à savoir l'empire des consciences. Elles y végètent à côté des oliviers francs, poussés sur cette terre, matrice des religions, et qui n'attendent que le moment où ils seront greffés sur les branches de l'arbre catholique, pour le transformer en arbre du catholicisme intégral.

Nous y trouvons d'abord la *théologie grecque*, la fraction du catholicisme oriental des premiers siècles, qui s'est maintenue en Orient après le schisme, communément appelé schisme d'Orient.

Cette théologie se divise aujourd'hui en diverses fractions confessionnelles :

1^o Les Grecs, qui relèvent du patriarche de Constantinople et qui sont dans la Roumélie, dans la Bulgarie, dans l'Asie mineure;

2^o Les Grecs, qui relèvent du patriarche de Jérusalem: ce sont tous ceux de la Syrie, de la Mésopotamie;

3^o Les Grecs, qui relèvent du patriarche d'Alexandrie;

4^o Les Gréco-Slaves, qui dépendaient primitivement du patriarche de Constantinople et qui aujourd'hui ont érigé des patriarches indépendants, comme ceux de Serbie, de Croatie, etc.;

5^o Les Hellènes de la Grèce proprement dite, qui sont sous la direction du Saint-Synode;

Enfin les Gréco-Russes, issus de la branche grecque, forment aujourd'hui une Eglise à part, ayant des tendances doctrinales distinctes de celles des autres Grecs. Nous en ferons l'objet d'une étude spéciale.

Sous le rapport dogmatique et liturgique, ces diverses fractions ne diffèrent guères entr'elles. Leurs dogmes et liturgie sont à peu de chose près ceux dont nous venons de parler. Bien plus, les Grecs modernes se vantent d'avoir conservé *invariablement* ces dogmes et usages liturgiques de l'ancienne Eglise catholique d'Orient. Ils confessent donc eux-

mêmes que, depuis ce temps, ils n'ont subi aucun progrès, aucun développement, qu'ils se sont immobilisés dans une contemplation stérile des anciennes doctrines. Nous parlerons des différences liturgiques et doctrinales entre les Grecs et les catholiques romains dans notre étude sur la théologie gréco-russe, qui est la partie la plus vivace et la plus féconde du catholicisme gréco-oriental, tout en ne différant pas essentiellement de celui-ci sous le rapport dogmatique et liturgique.

A. GILLIOT.

(La suite à la prochaine livraison).

ÉTUDE

SUR LA

DRAMATURGIE DE LESSING.

Suite *.

IX.

QUESTION SUSCITÉE PAR DIDEROT « D'UNE PRÉTENDUE DIFFÉRENCE ENTRE LA TRAGÉDIE ET LA COMÉDIE , AU POINT DE VUE DE L'UNIVERSALITÉ DES CARACTÈRES. »

Diderot ne voulait plus mettre sur la scène des caractères, (il en prétendait la mine épuisée), mais des classes. Lessing trouve fondée sur ce point la critique de Palissot; il n'est pas de l'avis de Diderot. Il lui reproche ensuite de ne s'être pas assez mis en garde contre l'écueil des caractères parfaits. Diderot blâme le caractère de l'*Héautontimoroumenos*¹. Ce blâme devrait atteindre plutôt Ménandre que Térence; mais, admettant même qu'il fût fondé, Diderot est tombé dans la même faute avec son Dorval. Quoi de plus particulier que ce caractère? (N^{os} 86, 87 et 88).

Diderot a cherché à se ménager une excuse tirée de la nature du drame qui tient le milieu entre la tragédie et la comédie. Il faut aussi que les caractères en tiennent le milieu entre les caractères comiques et les caractères tragiques; ils n'ont pas besoin d'être aussi universels

* Voir les livraisons de janvier et février, pages 24 et 118.

¹ C'est ici que, dans une note, Lessing discute avec sa sagacité habituelle le vers de Térence :

Duplex quæ ex argumento facta est simplici,

qu'il propose de lire :

Simplex quæ ex argumento facta est simplici.

que les premiers, pourvu qu'ils ne soient pas tout-à-fait aussi individuels que les seconds; et le caractère de Dorval pourrait bien être de ce genre.

Mais est-il vrai que la tragédie représente des individus et la comédie des espèces ?

Diderot a laissé son assertion sans preuves; ce dut être pour lui une vérité incontestable. Il a sans doute été trompé par les vrais noms des personnages de la tragédie. Mais le poète, en employant ces noms, ne veut nullement nous faire connaître les événements véritables de ceux qui les portent; il veut nous entretenir d'événements qui doivent arriver à des hommes de leur caractère. Aristote, dont l'autorité est si grande pour Lessing, l'a dit: « La poésie est plus philosophique que l'histoire. » Pour que cela soit, il faut, comme il le veut, qu'elle soit plus générale, plus universelle; elle ne se borne pas à ce qui est, mais à ce qui peut être; elle se propose, non le vrai, mais le vraisemblable. (N° 89).

On ne saurait méconnaître la ressemblance de cette théorie, qui nous paraît juste, avec celle de Lessing sur la fable. Il cherche à expliquer pourquoi le fabuliste choisit pour personnages des animaux: « C'est que ces caractères sont toujours les mêmes, et qu'ils sont universellement connus. »

Diderot, par universalité, doit avoir entendu autre chose qu'Aristote.

Lessing est confirmé dans sa théorie par Hurd, le commentateur anglais de l'Art poétique d'Horace, dont il fait le plus grand éloge. (N° 92). Au premier abord il paraît en contradiction avec Aristote; « au fond il l'est si peu, qu'il me faut au contraire le reconnaître pour celui des critiques qui, jusqu'ici, a jeté le plus de lumière sur cette matière. » Cherchant ce qui distingue chaque espèce du genre dramatique, il dit qu'un événement vrai vaut mieux pour la tragédie, et un événement fictif pour la comédie. « Le même génie, continue-t-il, se remarque dans la manière dont elles dessinent les caractères. La comédie fait tous ses caractères généraux, la tragédie particuliers. L'*Avare* de Molière est moins la peinture d'un homme avare, que celle de l'avarice elle-même. Le *Néron* de Racine, au contraire, n'est pas la peinture de la cruauté, mais d'un homme cruel. »

Cependant, il ressort de ses explications ultérieures qu'il n'y a là qu'une affaire du plus au moins, et non une distinction absolue et tranchée. Quand Hurd dit que la tragédie montre des caractères particuliers, il veut dire que ces caractères sont plus particuliers que ceux

de la comédie ; c'est-à-dire , le but de la tragédie ne demande et ne permet pas que le poète réunisse autant de circonstances caractéristiques par lesquelles se peignent les mœurs, que la comédie. Car dans celle-là on ne montre du caractère que ce qu'exige absolument la suite de l'action. Dans celle-ci , au contraire , on introduit à dessein tous les traits par lesquels il cherche à se distinguer. » — « Le caractère tragique représente moins que le comique l'espèce à laquelle il appartient , mais ce qu'on trouve bon de montrer de ce caractère , que ce soit si peu que l'on voudra , doit être dessiné d'après l'universel. »

De même , pour la comédie , il ne faudrait pas prendre ses paroles dans toute leur rigueur. L'Avare de Molière lui-même lui semble défectueux et servira à faire comprendre sa pensée.

« La comédie ayant l'intention de peindre des caractères , doit , pour y réussir , les rendre aussi généraux que possible , de manière que la personne mise en scène dans la pièce devienne en quelque sorte le représentant de tous les caractères de ce genre ¹. »

« Cependant il faut que cette universalité ne s'étende pas à notre idée des effets possibles du caractère considéré *in abstracto* , mais seulement à la manifestation réelle de ses forces , telle qu'elle est justifiée par l'expérience. » — « Plaute et Molière , au lieu de la copie d'un homme avare , nous ont donné une peinture *arbitraire* et *odieuse* de l'avarice ; une peinture *arbitraire* , parce qu'elle n'a pas de modèle dans la nature ; une peinture *odieuse* , parce qu'elle nous montre un homme métamorphosé tout entier en une seule passion.

Dans un autre passage Hurd s'exprime ainsi (N° 94) : « Pour atteindre la vérité de l'expression dans la poésie dramatique , c'est-à-dire , celle qui est conforme à la nature universelle des choses , Horace recommande , d'abord d'étudier avec soin la philosophie de Socrate ; puis de chercher à acquérir une connaissance exacte de la vie humaine. Dans des œuvres d'art on peut s'en tenir de trop près à la vérité , et cela de deux manières. Car l'artiste qui veut copier la nature peut s'appliquer trop à indiquer toutes les particularités de son objet , et manquer d'exprimer ainsi l'idée universelle de l'espèce. Ou il peut , quand il s'efforce d'exprimer cette idée universelle , la composer de trop de cas de la vie réelle , d'après sa plus grande étendue ; quand il devrait plutôt la tirer

¹ Dans les N°s 90 et 91 il montre comment les poètes grecs indiquaient cette généralité par les noms mêmes qu'ils donnaient à leurs personnages.

de l'idée pure, qui ne se trouve que dans la représentation de l'âme ; deux reproches qui peuvent être également adressés à l'école flamande. »

« Ainsi le poète, en s'éloignant de la vérité *propre et particulière*, imite d'autant plus fidèlement la vérité générale. Et de là résulte la réponse à cette objection captieuse de Platon contre la poésie, savoir : que l'imitation poétique ne peut nous montrer la vérité que de bien loin. Lorsque le poète sépare de l'être tout ce qui ne distingue que l'individu, sa notion saute en quelque sorte par-dessus tous les objets particuliers intermédiaires, et s'élève autant que possible au prototype divin, pour devenir ainsi la copie exacte de la vérité. Et par là on arrive à comprendre cet éloge extraordinaire qu'Aristote donne à la poésie, que, comparée à l'histoire, elle est des deux la plus sérieuse et la plus philosophique..... Puis, cela explique une différence essentielle qui, à ce que l'on dit, a dû exister entre les deux grands émules de la scène grecque. Quand on reprochait à Sophocle que ses caractères manquaient de vérité, il avait l'habitude de se justifier en disant qu'il peignait les hommes comme ils devaient être, et Euripide comme ils sont. Voici le sens de ces mots : Sophocle, par un commerce plus étendu avec les hommes, avait agrandi l'idée étroite et bornée qui naît de la considération des caractères individuels, en une idée complète du genre ; au contraire Euripide, le poète philosophique, qui avait passé presque tout son temps à l'Académie, et qui voulait de là embrasser la vie, attachait trop ses regards sur l'individuel, perdit le genre dans l'individu, et, d'après les objets qu'il avait sous les yeux, peignit ses caractères naturels et vrais, mais aussi çà et là sans cette ressemblance générale plus élevée qui est exigée pour la perfection de la vérité poétique. »

A cela on pourrait objecter que des spéculations philosophiques devraient donner plutôt l'habitude contraire à celle qu'on vient de signaler.

Hurd répond à cette objection, qu'il faut joindre aux spéculations philosophiques la connaissance du monde, et qu'Euripide y a manqué quelquefois ; il le prouve par une analyse de son *Electre*, comparée à celle de Sophocle. (N° 95).

Nous ne pouvons le nier, il y a des remarques très-fines dans ces passages de Hurd, mais nous ne saurions admettre ce qu'il dit de l'*Avare* de Molière.

Lessing n'est-il pas en contradiction avec lui-même ? Pourquoi fait-il à l'*Othello* de Shakespeare un si grand mérite de ce qu'il est comme le manuel de la jalousie, et pourquoi ne vent-il pas que l'*Avare* soit le

manuel de l'avarice ? Puis , la peinture de Molière est-elle abstraite ou arbitraire , comme on le lui reproche ? Molière , moins que personne , est le poète des exceptions ; il n'est point un *abstracteur de quintessence*. Son Avare a toutes les qualités qui constituent un homme réel ; il est père , il est amoureux , seulement il est amoureux comme l'est un avare ; c'est un être parfaitement vivant et non une création imaginaire et fantastique. On ne saurait pourtant disconvenir qu'en plus d'un endroit le caractère d'Harpagon ne soit poussé jusqu'à la charge , et voilà comment nous nous expliquons le blâme du critique anglais.

X.

DES RAPPORTS DE L'HISTOIRE ET DE LA TRAGÉDIE.

Nous venons de voir ce que Lessing pense des rapports de l'histoire et de la poésie dramatique. Mais il revient plusieurs fois sur la même question , entr'autres au sujet du Soliman II de Favart et de l'Essex de Corneille. Nous avons déjà parlé des reproches qu'il adresse à Voltaire pour avoir calculé si exactement l'âge d'Elisabeth. Voici ce qu'il ajoute :

« Si le caractère de l'Elisabeth de Corneille est l'idéal poétique du vrai caractère que l'histoire attribue à la reine de ce nom , si en elle nous trouvons peintes avec des couleurs vraies l'indécision et les contradictions dans lesquelles un cœur superbe et tendre comme le sien , je ne veux pas dire est réellement tombé , mais peut même seulement être supposé d'être tombé , le poète a fait tout ce qu'il a à faire comme poète. Examiner son œuvre , la chronologie à la main , l'amener devant le tribunal de l'histoire , pour lui prouver chaque date , chaque fait , c'est le méconnaître , lui et sa vocation. »

Thomas Corneille pourrait répondre à Voltaire : « Il est faux que mon Elisabeth ait soixante-huit ans ; montrez-moi où je le dis. Qu'y a-t-il dans ma pièce qui vous empêche d'admettre qu'elle est à peu près du même âge qu'Essex, Vous dites : Elle n'était pas du même âge. Qui elle ? Votre Elisabeth dans Rapin de Thoiras ? Pourquoi êtes-vous si savant ? Croyez-vous sérieusement que le souvenir chez tel ou tel spectateur , qui a aussi lu Rapin de Thoiras , soit plus vif que l'impression faite sur lui par l'actrice qu'il voit ? C'est elle qui est mon Elisabeth. »

faute de religion
193-200
divine page
108

Le poète pourrait s'expliquer à peu près de même sur Essex.

« Mon Essex est un homme plein de mérite et de grandeur, mais fier et inflexible. Le vôtre, celui de Rapin de Thoiras, ne fut en effet ni si grand ni si inflexible ; tant pis pour lui. Il me suffit qu'il ait été assez grand pour laisser son nom à l'idée que j'ai abstraite de lui. »

« Bref, la tragédie n'est pas une histoire dialoguée ; l'histoire n'est pour la tragédie qu'un répertoire de noms avec lesquels nous sommes habitués à lier certains caractères. Si dans l'histoire le poète trouve plusieurs circonstances propres à orner et à individualiser son sujet, eh bien ! qu'il en profite. Seulement qu'on lui en fasse tout aussi peu un mérite qu'un crime du contraire. » (N° 24)

Le critique allemand en veut à Marmontel et à Favart d'avoir défiguré le caractère de Soliman et de Roxelane. Pour le poète les caractères doivent être plus sacrés que les faits : « D'abord, parce que, si les premiers sont exactement observés, les derniers, en tant qu'ils en sont la suite, ne peuvent guère arriver différemment ; tandis que la même espèce des faits peut dériver de caractères tout-à-fait différents. Ensuite ce que le spectacle a d'instructif n'est pas dans les simples faits, mais dans la connaissance que ces caractères dans ces circonstances produisent de tels faits et doivent les produire. » (N° 33)

Si le poète choisit d'autres caractères que des caractères historiques, ou même de tout-à-fait opposés, il devrait aussi s'abstenir des noms historiques (Ibid.)

Enfin, il répond à une observation du *Journal encyclopédique*, (1762) sur la Zelmire de Du Belloy. Le critique français eût préféré un sujet historique. Lessing lui rappelle qu'Aristote a déjà depuis longtemps décidé jusqu'à quel point le poète a à s'inquiéter de la vérité historique ; autant seulement qu'elle ressemble à une fable bien arrangée. Il emploie une histoire non parce qu'elle est arrivée, mais parce qu'elle est arrivée de telle manière, qu'il pourrait difficilement la mieux inventer pour son but présent. L'essentiel est que le fait soit vraisemblable. C'est le rôle de l'histoire et non du théâtre de conserver le nom des grands hommes. Au théâtre nous ne devons pas apprendre ce qu'a fait tel ou tel homme, mais ce que fera chaque homme d'un certain caractère dans des circonstances données. C'est ravalier la tragédie de sa vraie dignité que d'en faire un simple panégyrique d'hommes célèbres, ou d'en abuser même à nourrir l'orgueil national. (N° 18 et 19).

On le voit, Lessing ne néglige aucune occasion d'exposer sa théorie.

donné tout à la science. Il se remit plus que jamais à ses études. La révolution de 1818, qu'il n'approuva point, ne le troubla pas dans ses travaux. Toujours jaloux de contribuer de tout son pouvoir au développement du mouvement intellectuel dans le Jura, il accueillit avec empressement le projet de fonder dans nos contrées une *Société jurassienne d'émulation*. Cette société fut créée le 11 février 1847; il en accepta la présidence. A peine la société fut-elle fondée que Thurmann voulut qu'elle donnât signe de vie; lui-même se chargea de faire les premières publications. En juillet 1848, paraît l'*Énumération des plantes vasculaires du district de Porrentruy*; en septembre, un *Rapport sur l'organisation et les accroissements du cabinet de minéralogie*; en 1849, un *Rapport relatif à l'observation des phénomènes périodiques dans le Jura bernois et sur ses lisières*, pour cette année. Mais c'étaient là des travaux secondaires; Thurmann avait fait des voyages géologiques et botaniques dans le Jura, les Vosges, la Forêt-Noire et les contrées voisines; aussi l'année 1849 fut-elle marquée par une publication autrement importante, et qui a fait époque dans la science: l'*Essai de phytostatique appliqué à la chaîne du Jura et aux contrées voisines, ou Etude de la dispersion des plantes vasculaires enrisagée principalement quant à l'influence des roches sous-jacentes*. Cet ouvrage valut à son auteur de nouvelles marques de distinction. Plusieurs sociétés savantes s'empressèrent encore de le recevoir dans leur sein. Déjà membre des sociétés géologiques de France et d'Allemagne, de la société helvétique, des sociétés d'histoire naturelle de Stuttgart, Metz, Strasbourg, Fribourg en Brisgau, des académies de Besançon et de Turin, il le devint encore des sociétés d'histoire naturelle de Lyon, Chambéry, Berne, Bâle, Neuf-Châtel, Zurich; des sociétés d'émulation des Vosges, du Doubs, du Jura, de l'Ain, de Montbéliard; des Sociétés industrielles de Mulhouse, statistique de l'Isère, botanique de Bordeaux, et de l'Institut des provinces de France. A tous ces titres honorables, Thurmann se plaisait à joindre la qualification modeste de Président de la société jurassienne d'émulation, comme pour rehausser sa ville d'adoption en mêlant son nom à ceux de centres scientifiques importants.

« En 1851, Thurmann publie encore la *biographie d'Abraham Gagnebin*, chef-d'œuvre du genre, et des *Fragments de la relation du séjour en Egypte du capitaine Thurmann*, tribut filial payé à la mémoire d'un père vénéré. Les *Mittheilungen*, de la Société d'histoire naturelle de Berne, publièrent aussi, à dater de cette époque, une suite de lettres

écrites du Jura, où Thurmann enseignait des faits géologiques ou botaniques, analysant des travaux intéressant le pays.

« L'année 1853 vit se réunir à Porrentruy la société helvétique des sciences naturelles. Thurmann la présida. Il lut, en ouvrant la session, un discours remarquable sur l'état des connaissances dans le Jura bernois au point de vue suisse et naturhistorique; il soumit à la section de botanique un mémoire sur la marche à suivre dans l'étude de la dispersion des espèces végétales relativement aux roches sous-jacentes, et à la section de géologie un résumé des lois orographiques générales du système des Monts-Jura. « Ce résumé, dit-il, dans son autobiographie est, à mon sens, ce que j'ai fait de mieux en géologie. »

« Au commencement de cette année (1855) Thurmann était rentré dans sa solitude laborieuse; il travaillait sans relâche à réparer le temps perdu pour la science dans des luttes pénibles, dont le résultat d'ailleurs l'avait médiocrement satisfait. A la mi-juillet, il mettait la dernière main à ses nouveaux principes d'orographie jurassique; il comptait, les mois suivants, préparer la publication de son travail sur les terrains jurassiques supérieurs, travail dont le cadre était tout tracé, pour lequel il avait réuni des matériaux considérables, qui ne demandaient plus qu'à être coordonnés. La mort l'a surpris le 25 juillet. »

CHRISTOPHORUS.

HASLACH ¹, DAGOBERT II ET SAINT FLORENT.

J'aime à me rappeler l'heureux temps où, touriste de seize ans, je profitais de mes deux mois de vacances pour m'égarer dans les montagnes des Vosges et bien souvent dans les belles forêts de Haslach. Je recueillais en passant toutes les légendes populaires qui perpétuent encore le souvenir de Saint Florent.

Quand passait dans le lointain un char trainé par des bœufs, je croyais voir apparaître quelque roi fainéant sortant de son palais de Marlenheim ou de Kirchheim pour visiter les montagnes de Haslach et la chute du Niedeck. Quand le vent du soir mugissait dans les hautes cimes des pins, c'était pour moi la musique joyeuse de la meute du cardinal de Rohan ², et les cors des piqueurs sonnant la fanfare du bon roi Dagobert.

Un jour j'esquissais péniblement la façade de l'église de Niederhaslach, quand plusieurs paysans se groupèrent autour de moi, allongeant par-dessus mes épaules leurs faces curieuses et méfiantes. Je me fis passer pour un jeune artiste chargé par le gouvernement de recueillir tous les renseignements nécessaires pour la restauration de ce beau monument. Je leur parlai surtout des travaux qu'on allait faire aux vitraux pour réparer les injures que leur avait fait éprouver la grêle liguée avec les pierres des enfauts du village. Alors ces pauvres gens me supplièrent de demander plutôt l'enlèvement complet des verrières peintes qui obscurcissaient, disaient-ils, leur église, et les empêchaient de lire dans leurs livres de prières. Les malheureux ! pensai-je, ils préférèrent la clarté d'une église blanchie proprement comme une cuisine à la pieuse et mélancolique pénombre de nos voûtes antiques. Ils ne comprennent pas

¹ Vallée de Mulzig (Bas-Rhin).

² Son parc de Mulzig s'étendait depuis Dingsheim jusqu'à Haslach.

combien il est doux de rêver le soir sous les vitraux, quand le soleil couchant illumine de ses derniers rayons les saints aux nobles figures, le Christ et Marie brillant de gloire et revêtus d'une auréole de naïve pureté. Que leur importe de voir les riches couleurs remplacées çà et là par des morceaux d'un ignoble verre à vitres ! Que dis-je ? Ils demandent qu'on enlève, jusqu'au dernier vestige, ces magnifiques épopées dont la piété de leurs pères orna avec une si opulente profusion le vaisseau de leur temple. — Mais pourquoi eux, les simples campagnards, eussent-ils mieux raisonné ? N'avons-nous pas vu des hommes de science et de goût sacrifier à cette odieuse manie du badigeon nos monuments les plus vénérés, manie dont heureusement on est revenu aujourd'hui.

Enfin le rideau tombe, et, comme un meuble antique, dépouille tout-à-coup de l'enveloppe dont un propriétaire parcimonieux l'avait recouvert ; les piliers si hardis et les murs si vénérés de nos voûtes séculaires apparaissent de nouveau dans leur magnifique nudité. Qu'on laisse la main du temps imprimer son cachet de mâle beauté sur le front de nos géants lapidaires. Contemplons sans voile les œuvres des siècles de foi et de poésie ; ce sont de grands foyers, où notre époque a grand besoin de se réchauffer le cœur.

L'église de Haslach qui offre aux appréciateurs de grandes beautés architecturales est, dit-on, l'œuvre d'un des fils d'Erwin de Steinbach. L'architecte mourut, selon la tradition, en tombant du haut de la tour qui depuis est restée inachevée et qui aujourd'hui est recouverte d'un vieux toit vermoulu où se réfugient les chouettes, au cri sinistre, et les hirondelles, amies paisibles de tous les vieux édifices.

Au-dessus du portail est un bas-relief qui représenté, si ma mémoire ne me trahit, le roi Dagobert II dans une baignoire, et Saint Florent lui offrant une pièce de son vêlement. A ce bas-relief se rattache une légende bien connue dans le pays. Le roi qui était en très-bonnes relations avec Saint Florent l'ermite d'Oberhaslach, plus tard évêque de Strasbourg, et par les prières duquel sa fille, aveugle et muette, avait été guérie ; le roi engagea l'ermite, pendant que sa royale personne se reposait dans un bain, à monter sur un âne et à décrire dans sa marche un grand cercle, lui promettant la propriété du territoire ainsi parcouru pendant la durée du bain. Ce fait a été représenté plus tard par l'architecte de l'église, et l'on voit l'ermite, revenu de sa course au clocher, offrant à Dagobert ses vêtements comme pour lui exprimer, par cet acte de soumission, sa vive reconnaissance. D'après une tradi-

tion populaire que j'ai me rappelle avoir recueillie autrefois, le terrain dont la propriété fut octroyée à ce saint homme, est un grand coteau boisé qui de Saint Florent passe au monastère fondé par lui, puis au chapitre de Haslach. Aujourd'hui, devenue propriété privée, cette forêt conserve le nom de *Stift-Wald* (forêt de la fondation).

Une foule d'autres légendes à demi pieuses, à demi comiques, rappellent encore le séjour de l'ermite et du roi dans ces contrées. Plusieurs nous ont été conservées par de vieilles peintures, aujourd'hui presque effacées, que l'on trouve dans la sacristie d'Oberhaslach.

Un jour Saint Florent, célébrant la messe, se retournait pour bénir le peuple quand il vit que son jeune serviteur l'avait quitté, sans doute pour aller faire l'école buissonnière, et qu'un cerf, étrange espèce d'enfant de chœur, envoyé par les chasseurs de Dagobert à son ami et serviteur l'ermite, avait pris dévotement la place du petit déserteur. Si je me souviens bien, ce cerf joue encore d'autres rôles dans l'histoire du saint; intéressant animal qui rappelle un peu la biche de Geneviève de Brabant.

Un autre jour Saint Florent alla faire sa cour au roi, dans son palais de Kirchheim dont plus tard il devint lui-même propriétaire par la munificence royale, et ne trouvant pas de crochet dans l'antichambre où il put suspendre son vieux manteau d'ermite, il le jeta bravement sur un rayon du soleil qui lui souriait à travers la fenêtre. Aussitôt ce rayon se solidifia, et le manteau du saint homme resta suspendu.

Or comment le bon roi Dagobert n'eut-il pas comblé de bienfaits un homme qui était si avant dans les honnes grâces du ciel.

Les reliques de Saint Florent sont un des principaux ornements du chœur de l'église de Niederhaslach, et l'on voit encore sa statue en grand costume d'évêque sur la place qui est devant le portail.

F... M...

STRASBOURG ET NANCY.

APERÇUS CRITIQUES ¹.

En venant de Bâle à Paris, par la ligne de l'Est, on traverse les belles plaines de l'Alsace et les riches vignobles de la Lorraine, on rencontre sur son passage deux villes bien remarquables à une foule de titres, deux capitales des anciennes provinces féodales : Strasbourg et Nancy. La première a conservé ses vieilles traditions germaniques et elle se ressent fort du voisinage des Allemands d'Outre-Rhin. L'autre, au contraire, est la ville française par excellence. Le Lorrain s'est donné à la France sans réserve et sans arrière-pensée, peut-être même a-t-il aujourd'hui un peu oublié ses chers ducs qu'il aimait tant, pour ne plus songer qu'à fondre sa personnalité provinciale dans la nationalité d'un grand peuple.

Comparé à Nancy, Strasbourg a un aspect morne et silencieux ; ses habitants pensent peut-être beaucoup, mais au milieu même des affaires les plus sérieuses, le Strasbourgeois apporte une espèce d'apathie qui fait peine. Sur une activité, cependant assez remarquable, plane, je ne sais quel air d'engourdissement que les gens du pays ne remarquent pas ; il n'en déplaît pas moins aux étrangers, sauf au flegmatique voyageur d'Outre-Manche qui, en admirant la cathédrale, cette merveille de l'art au moyen-âge, aime à voir autour de lui des figures sympathiques. Autant Strasbourg paraît sombre, autant Nancy est gai, bruyant ; là on agit aussitôt qu'on a pensé, quelquefois même un peu avant ; c'est la ville des imprudences et des imprudents. Strasbourg est la cité des gens calmes et graves un peu taciturnes, j'y consens ; car ils ont peut-être trop de la lourdeur massive et pédantesque des Allemands. Nancy est une jeune ville toujours en fête, Strasbourg est une cité morne et sombre comme un peu toutes les villes de guerre ; le soldat y est tou-

¹ La franche bonne foi qui règne dans ces lignes, nous a seule engagé à leur donner une place dans la *Revue*.

jours sur le rempart pour y attendre l'ennemi ; à Nancy on n'a pas même prévu les moyens de défense , et quand Strasbourg craint un envahissement les Nancéiens s'étourdissent dans les plaisirs ; non pas qu'ils soient moins braves que les Strasbourgeois ; au contraire , ils iraient volontiers à l'ennemi en riant ; mais ils aiment à voir finir les combats pour aller flairer les roses de Pestun et goûter les figues de Tusculum.

Le climat de Nancy est plus doux que celui de l'Alsace ; le temps y est le plus souvent calme et serein ; aussi on y est leste et gai ; l'homme qui passe dans la rue a une mine ouverte et franche. A Strasbourg , les épais brouillards du Rhin enveloppent souvent la cité à tel point qu'on la croirait endormie jusqu'à midi ; tout se fait avec un silence et une gravité diplomatiques ; le flot des passants s'écoule presque sans bruit ; chacun conserve son flegme habituel ; on va au bal avec le même air que le Nancéen se compose pour aller entendre un sermon. Les jeux, les divertissements eux-mêmes des Strasbourgeois ont quelque chose de triste et de taciturne comme toute cette vieille terre d'Alsace où la vie ne semble pas si active qu'en Lorraine. — A Strasbourg , on est trop insouciant ; le commerçant lui-même , cet homme qu'on trouve partout ailleurs si habile à vanter les produits qu'il expose , reste ici indifférent en face de l'acheteur , tandis que l'éloquence verbeuse et persuasive du marchand nancéen vous disposerait presque à enlever tout ce qu'il étale ; le marchand strasbourgeois vous laisse sortir de chez lui avec la conviction qu'il ne sait pas faire valoir ses articles. Descendez dans un hôtel à Strasbourg , vous y êtes depuis une heure , le maître de la maison se doute à peine de votre arrivée ; à Nancy vous ne faites que paraître , une nuée de valets est déjà à vos ordres ; on vous servira comme un grand seigneur , sauf à vous raçonner comme tel.

Nancy est admirablement bâtie ; les rues sont bien percées ; tout est disposé avec symétrie et dans un ordre parfait ; Strasbourg a moins de grâce , mais plus de solidité ; cette ville a bravé depuis plus de cent cinquante ans les attaques de tous les ennemis de la France. Les Nancéiens veulent imiter dans leur costume et leurs manières l'élégance de leur cité ; ils ont un faible déclaré pour le luxe et la parure , pour tout ce qui rehausse et donne de l'éclat. Des équipages princiers brûlent le pavé ; à Strasbourg , les toilettes élégantes et recherchées sont rares ; les équipages encore plus. Il y a à Nancy une haute société qui se pique d'un bon ton exagéré et presque ridicule ; à Strasbourg , on cherche très-peu à se donner des airs d'élégance et de distinction outrées ; on a

Quoique nous préférions avec lui la peinture de l'homme en général à celle de tel ou tel homme, il nous semble faire trop peu de cas des pièces historiques proprement dites. N'en trouvait-il pas d'exemples dans son poète de prédilection ? Shakespeare ne nous a-t-il pas donné comme une série de tableaux vivants, où il a fait passer sous nos yeux toute une époque de l'histoire de son pays ? S'est-il borné à nous peindre le caractère de Henri VI, de l'infatigable Marguerite, ou de Warwick, le faiseur de rois ? N'a-t-il pas suivi assez fidèlement l'histoire, même pour les faits ? Ne voit-on pas se dérouler devant soi toutes les péripéties de la sanglante guerre des deux roses ? Le poète ne nous promène-t-il pas successivement sur les champs de bataille de Towton, de Barnet, de Tewkesbury ? c'est bien là de l'histoire, de l'histoire vraie ; nous le répétons, c'est toute une époque de la vie du peuple anglais, époque féconde en crimes et en désastres, qui a frappé fortement l'imagination du grand tragique, et qu'il essaie de faire revivre devant nous. Il ne faudrait pas dédaigner ce genre. Goethe, dans son *Götz de Berlichingen*, nous a donné de même le tableau fidèle du moyen-âge allemand ; Schiller s'est conformé à l'histoire dans *Marie Stuart* et dans *Wallenstein*. Elle peut donc être autre chose qu'un répertoire de noms. Que le poète respecte avant tout les caractères, nous le demandons comme l'auteur de la *Dramaturgie* ; qu'il ne s'en tienne pas servilement à la réalité, nous le lui accorderons encore ; mais qu'il ne transforme pas les faits au point qu'ils deviennent méconnaissables ; profitant de l'ignorance de la plupart des spectateurs, qu'il ne se rende pas son travail facile, en négligeant l'étude des sources historiques.

XI.

DES MŒURS DANS LA TRAGÉDIE ET DANS LA COMÉDIE.

Pourquoi admet-on des mœurs étrangères dans la tragédie, et veut-on des mœurs nationales dans la comédie ?

C'est à l'étude comparative des *Frères de M. Romanus* et des *Adelphes de Térence* que Lessing rattache cette question (N° 96).

« Si nous sommes si peu choqués de voir des mœurs romaines ou grecques peintes dans la tragédie, pourquoi n'en serait-il pas de même

dans la comédie ? D'où la règle , si toutefois c'en est une , de placer la scène de la première dans un pays éloigné , chez un peuple étranger , la scène de l'autre au contraire dans notre patrie ! D'où l'obligation que nous imposons au poète de peindre dans la première aussi exactement que possible les mœurs du peuple chez lequel se passe l'action , tandis que dans la seconde nous ne voulons voir peintes que nos propres mœurs ? »

La raison qu'en donne Pope ne satisfait pas entièrement Lessing :

« La chose principale que nous cherchons dans la comédie c'est une image de la vie commune ; or comment nous assurer qu'elle est fidèlement représentée , si nous la trouvons habillée de mœurs et d'usages étrangers. Dans la tragédie , au contraire , c'est l'action qui attire le plus notre attention. Mais si l'on veut accommoder pour la scène un événement national , il faut prendre avec l'action de plus grandes libertés que ne le permet une histoire trop connue. »

Voici ce que Lessing réplique à Pope :

« En admettant même que des mœurs étrangères ne répondent pas aussi bien au but de la comédie que des mœurs nationales , on peut toujours encore se demander si des mœurs nationales ne sont pas mieux en rapport avec le but de la tragédie que des mœurs étrangères. Du moins on n'a pas répondu à la question par la difficulté d'accommoder pour la scène un fait national sans changements par trop sensibles et choquants. Il est vrai , des mœurs nationales demandent aussi des événements nationaux ; mais si la tragédie atteignait le plus facilement et le plus sûrement son but par celles-là , il serait sans doute mieux de se mettre au-dessus de toutes les difficultés qu'il peut y avoir à traiter ceux-ci , que de manquer en ce qu'il y a de plus essentiel , et qui est sans contredit le but. D'ailleurs tous les événements nationaux n'auront pas besoin de changements aussi sensibles , et ceux qui en auraient besoin , on n'est pas tenu de les traiter. Aristote a déjà fait la remarque , qu'il peut très-bien y avoir des événements qui sont tout-à-fait arrivés tels que le poète en a besoin. Mais comme ceux-là sont forts rares , il a déjà décidé aussi que le poète doit plutôt ne pas s'inquiéter de la moindre partie de ses spectateurs qui est peut-être instruite des véritables circonstances , que de moins satisfaire à son devoir. L'avantage que les mœurs nationales ont dans la comédie repose sur la connaissance intime que nous en avons. Le poète n'a pas besoin de nous les faire connaître d'abord ; il est dispensé de toute description préalable ; il peut

aussitôt faire agir ses personnages d'après leurs mœurs, sans d'abord nous peindre ces mœurs d'une manière ennuyeuse. Des mœurs nationales lui facilitent le travail et hâtent l'illusion chez le spectateur. » (N° 97).

« Pourquoi donc le poète tragique renoncerait-il à ce double et important avantage ? Lui aussi a des raisons de se rendre son travail aussi facile que possible, de ne pas prodiguer ses forces pour tel ou tel but secondaire, mais de les ménager entièrement pour le but principal. Pour lui aussi tout dépend de l'illusion du spectateur. On répondra peut-être à cela que la tragédie n'a pas besoin de mœurs ; qu'elle peut s'en passer tout-à-fait. Elle n'a donc pas non plus besoin de mœurs étrangères, et, quant au peu qu'elle veut avoir ou montrer des mœurs, il vaudra pourtant toujours mieux l'emprunter aux mœurs nationales qu'à des mœurs étrangères.

« Les Grecs ne se sont jamais fondés sur d'autres mœurs que sur les leurs propres, non seulement dans la comédie mais encore dans la tragédie. Même ils ont préféré prêter leurs propres mœurs grecques à des peuples étrangers, à l'histoire desquels ils empruntèrent quelquefois la matière de leurs tragédies, que d'affaiblir les effets de la scène par des mœurs barbares inintelligibles. Ils faisaient peu ou point de cas du costume qui est tant recommandé à nos poètes tragiques. Les Perses d'Eschyle en sont surtout la preuve ; et la cause pour laquelle ils croyaient devoir si peu s'attacher au costume, se tire facilement du but de la tragédie. »

Lessing s'arrête ici sur cette question, et croit même y être allé trop avant, vu la place où il la discute. Il affirme donc que des mœurs nationales seraient plus utiles même dans la tragédie. Pour la comédie la chose lui paraît incontestable, et par conséquent il approuve les changements que M. Romanus a introduits à ce point de vue dans la pièce de Térence.

« Il a eu raison de transformer une fable à laquelle des mœurs grecques et romaines si particulières sont mêlées si intimement. L'exemple ne tire sa force que de sa vraisemblance intérieure, que chaque homme juge d'après ce qui lui est le plus habituel à lui-même. Toute application disparaît, quand il faut que nous nous transportions d'abord péniblement dans des circonstances étrangères. »

Mais rien n'est plus difficile qu'un pareil remaniement, d'autant plus

difficile que la fable qu'on imite est plus parfaite. Aussi M. Romanus n'a-t-il pas toujours été heureux dans ses changements.

Examinons de plus près quelques-unes des citations qui précèdent.

Disons d'abord que les prétendues règles qu'admet Lessing n'en sont pas. Sont-ce les Grecs qui ont placé la tragédie dans un pays éloigné, chez un peuple étranger? Certes non; l'action, dans presque toutes leurs tragédies, se passe sur la terre grecque; chez Shakespeare, au moins dans ses drames historiques, elle se passe sur la terre anglaise, soit en-deça, soit au-delà de la Manche; nous parlons au point de vue de la géographie d'alors; dans Caldéron presque toujours l'Espagne est le lieu de la scène; restent les Français. Ici la règle de Lessing se trouve appliquée, surtout dans les œuvres de Corneille et de Racine. Mais n'eût-on pu faire autrement? était-ce que Corneille et Racine admissent comme une règle qu'il fallait absolument faire ainsi? Nous ne le croyons pas. Cela tient surtout à l'éducation classique de l'un et de l'autre. On sait comment Racine possédait et sentait l'antiquité grecque; quant à Corneille, son caractère l'attirait de préférence vers les vertus romaines. A cette époque, on s'occupait peu d'histoire, beaucoup des anciens. Voilà pourquoi on préféra les sujets anciens aux sujets de l'histoire de France. On était trop près d'Henri iv et trop loin de Charlemagne. Le poème épique ou héroïque avait essayé de chanter ces sujets, et le succès que ces poèmes avaient eu ne devait guère encourager les poètes dramatiques. Nos poèmes épiques n'avaient pu former un cycle, comparable au cycle Homérique, et où Eschyle, Sophocle et Euripide n'eurent plus qu'à puiser à pleines mains. Enfin, ce même Louis xiv, qui dansait quelquefois dans les ballets de la cour, n'eut peut-être pas souffert qu'on mit un roi de France sur la scène. Ce fut le progrès des études historiques dans le siècle actuel, l'exemple des autres peuples, les idées qui se propagèrent depuis 89, qui mirent en vogue le drame historique national. Nous croyons que la cause principale qui détermina le choix de nos grands tragiques, ce fut en outre une idée plus juste de l'art dramatique. Ils savaient aussi bien qu'Aristote qu'autre chose est l'histoire, autre chose la poésie; que donner simplement dans un drame le tableau d'une époque, c'est n'avoir d'autre mérite que le peintre qui copie fidèlement une scène, un groupe ou une figure; ce qui constitue le vrai poète, comme le vrai peintre et le vrai sculpteur, c'est d'exprimer l'idéal. Ils font abstraction dans tel homme de tout autre chose que de l'idée principale; ils ne voient dans

Titus que le devoir triomphant de l'amour ; dans Achille , que l'amant passionné , prêt à tout sacrifier pour sauver celle qu'il aime ; sous des noms auxquels on pourrait en substituer d'autres , mais qui ont l'avantage d'être universellement connus , ils expriment l'éternelle lutte des passions du cœur humain.

Toutefois , comme le poète ne peut se dépouiller lui-même , comme il ne peut oublier ni renier entièrement ni son temps , ni son pays , ni la société au milieu de laquelle il vit , il lui arrive forcément , quelles que soient l'époque et la contrée où il choisit ses héros , de les transformer plus ou moins , et d'aller tant soit peu contre les mœurs de leur âge et de leur pays. Cela se voit partout , dans Racine , dans Shakespeare , dans Schiller. Je ne vois donc pas davantage où Lessing trouve que nous imposons au poète l'obligation de peindre dans la tragédie aussi exactement que possible les mœurs du peuple chez lequel se passe l'action ; c'est sans doute un mérite , s'il le fait , ou s'il peut le faire , mais que de fois ne sera-t-il pas forcé de les changer , de les atténuer , de les rapprocher des nôtres , parce qu'autrement il risquerait de devenir intelligible à force d'étrangeté.

D'ailleurs , pourquoi restreindre le poète aux seuls sujets nationaux. Le génie est universel ; il ne travaille pas pour tel pays seulement ; il travaille pour tous les peuples cultivés ; nous ne sommes pas grecs , et pourtant nous lisons et admirons les chefs-d'œuvre tragiques des Grecs dans leur langue originale. S'il en est ainsi , pourquoi le poète ne prendrait-il pas ses héros partout où il les trouve ? Lessing , heureusement , ne pose pas cette règle d'une manière absolue ; il dit simplement , « il serait sans doute mieux » ; car autrement il faudrait retrancher Don Carlos et Marie Stuart des pièces de Schiller ; Egmont et Tasse de celles de Goethe ; Emilie Galotti, Miss Sara Sampson et même Nathan-le-Sage des propres drames de Lessing.

H. SCHMIDT ,

professeur agrégé de langue allemande au lycée Charlemagne.

(La suite à une prochaine livraison.)

NOTICE SUR M. THURMANN.

La mort a frappé, dans les dernières années, un homme de beaucoup de mérite, M. Jules Thurmann, de Porrentruy. Les lecteurs de la *Revue* ont déjà rencontré ce nom dans les pages de ce Recueil, en 1851. Des fragments inédits, sur les monts du Jura, laissés par M. Bartholdi, furent insérés à cette époque, p. 108, par les soins de M. le Dr Kirschleger et ont fait connaître en Alsace l'*Essai sur les soulèvements jurassiques*, publié par ce savant géologue. M. Thurmann était notre compatriote; il mérite à ce titre une mention spéciale. Je ne puis mieux faire que de résumer la notice biographique qui a été publiée, le 9 août 1855, par un de ses élèves. M. X. Koliler, dans le *Jura*, journal de Porrentruy.

« M. Jules Thurmann naquit, le 5 novembre 1804, à Neuf-Brisach, où son père était capitaine du génie. Il n'avait que quinze mois quand son père mourut; M^{me} Thurmann, née Raspieller, retourna alors à Porrentruy sa ville natale. Elle fut pour son fils plus qu'une mère, elle lui tint lieu de père, soigna elle-même son éducation, et lorsque à l'âge de quinze ans, il entra en rhétorique au collège de Porrentruy, Jules Thurmann n'avait eu d'autre maître pour le français, le latin, le grec, l'histoire et la géographie, que cette bonne mère, ange tutélaire, toujours à ses côtés, et qu'il devait rejoindre si vite au séjour des justes. Après deux années passées au collège de cette ville, le jeune homme, accompagné de son fidèle Mentor, se rendit à Strasbourg où il demeura quatre ans. Il s'adonna surtout aux mathématiques spéciales et entra dans un institut préparatoire à l'école polytechnique. Ayant dû renoncer au but qu'il se proposait, il suivit des cours de droit et se fit recevoir bachelier-ès-lettres. Cependant le barreau ne souriait pas à notre compatriote, qui avait pour les sciences une prédilection marquée; désirant

utiliser ses connaissances, il résolut d'embrasser la carrière des mines. Il se rendit donc à Paris et fut admis aux cours de l'École royale des mines. De retour en Suisse, il voulut entrer dans le génie fédéral. A cet effet, il acquit en 1828 la bourgeoisie de Porrentruy, travailla un hiver au cadastre à Delémont et fit ensuite, à l'École militaire de Thoune, deux mois d'exercices spéciaux à l'arme du génie. Mais à la suite de ce dernier séjour, une affection de poitrine menaçante vint interrompre ses projets. Il était écrit que tous les plans d'avenir du jeune homme échoueraient pour qu'il pût se livrer tout entier à la science. Thurmann alla passer dix-huit mois à Constance chez le professeur Dietzi ; il y étudia la langue allemande, consacra ses loisirs à la botanique, au dessin, à la traduction de mémoires géologiques. Le meilleur accueil lui fut ménagé dans les premières familles de la ville. Il avait ses entrées, entre autres, chez la princesse de Salm. Assistant à une soirée de la reine Hortense, qui habitait alors Arenenberg, il y vit le prince Louis-Bonaparte dont rien ne présageait alors la glorieuse destinée.

« Au printemps de 1830, Thurmann retourna à Porrentruy. Sa santé n'était pas encore entièrement rétablie. Une vie active lui était nécessaire ; il se livra donc avec ardeur à des excursions géologiques, dans le but de réaliser un projet de travail géologique sur le Jura. « C'est dans ces courses, écrit-il lui-même, que j'étudiai sérieusement les terrains jurassiques dont, à cette époque, la connaissance était tout-à-fait dans l'enfance, et que je devinai la structure des soulèvements du Jura. » L'hiver suivant, nous le retrouvons à Strasbourg, où il est accueilli comme un fils par un géologue distingué, M. Voltz. De cette époque datent des connaissances précieuses pour le savant Jurassien ; nommons, en passant, MM. Duvernoy, Nestler, Kirschleger. Thurmann travailla plusieurs mois à côté de M. Voltz, et prit une part active à l'organisation de la salle de géologie du Musée de Strasbourg. Six mois plus tard, il revint à Porrentruy, et publia dans les *Mémoires de la Société d'histoire naturelle* son premier cahier sur les soulèvements jurassiques, comprenant la description des terrains et la théorie des soulèvements. Il avait achevé ce travail à Porrentruy (dans l'été de 1831). *La presse scientifique*, allemande et française, accueillit avec une faveur marquée cette étude consciencieuse qui renfermait des données nouvelles et importantes.

« En 1826 un congrès de savants allemands était réuni à Stuttgart : Thurmann y assista, et y fit l'exposé de sa théorie des soulèvements. La

même année il figure comme secrétaire au congrès de géologie de Strasbourg. L'année suivante nous le retrouvons à la société helvétique de Soleure. Là, il jette les bases d'une association géologique des monts Jura; cette association ne se réunit que deux fois, à Mulhouse et à Besançon, mais ne laissa pas que de porter de bons fruits. Le nom de Thurmann était déjà populaire dans la science. Plusieurs sociétés savantes se font, dès cette époque, un honneur de le compter parmi leurs membres les plus instruits et les plus laborieux; de ce nombre l'Académie de Besançon (1834).

« En 1836, il publie le second cahier de l'*essai sur les soulèvements jurassiques*, accompagné d'une *carte orographique et géologique des soulèvements du Jura Bernois* (Porrentruy 1836). Ces productions sont accueillies avec faveur. Voltz, Agassiz, Marcon appellent de son nom les fossiles récents qu'ils lui dédient. En 1838, la Société géologique de France décida de tenir sa séance annuelle à Porrentruy; elle fut présidée par Thurmann. — A cette occasion encore, sous la direction de notre savant infatigable, fut réorganisée la bibliothèque de Porrentruy; il y prit une grande part ainsi qu'à la publication du *Catalogue des incunables*, et travailla avec M. Friche-Joset à un *Catalogue des plantes du Jura*, qui n'a pas encore été livré à l'impression ¹.

« L'année 1840 s'ouvrit sous de fatales auspices; elle fut marquée par une scission entre les éléments provenant d'un mal-entendu et peut-être aussi de la vivacité du caractère jurassien qui ne supporte point patiemment d'être froissé dans sa nationalité et ses intérêts. Thurmann resta fidèle à sa ligne politique avec quelques amis; impassible, il reçut les injures les plus grossières et vit des hommes qui lui devaient leur position l'attaquer avec une violence inouïe. — Il continua de diriger l'école normale, écrivit pour les élèves de cet établissement ses *Principes de pédagogie* (1842), dirigea la création du cabinet de zoologie. Il accepta aussi en 1843, quoique à regret, les fonctions de membre du grand-conseil; mais cette année même, il se retira de la direction de l'Ecole normale. Sa démission, refusée à plusieurs reprises, lui fut accordée dans les termes les plus honorables.

« Le temps que Thurmann gagnait, en rentrant dans la vie privée, fut

¹ Ce travail a été repris et continué par M. Montandon, cité dans presque toutes les pages de *Flore d'Alsace* du Dr Kirschleger. Il a paru chez M. J.-P. Rissler, à Mulhouse.

LE PÈLERINAGE DES TROIS-ÉPIS

DANS LE HAUT-RHIN ;

SON SYMBOLISME ET SA LÉGENDE.

Les signes du zodiaque désignent , en caractères hiéroglyphiques, les divers phénomènes des saisons , par la marche du soleil dans les douze demeures que ces signes représentent. Les anciens Egyptiens, auxquels ils doivent leur origine, commençaient leur année et leur grande période au lever de Sirius ¹, le point de départ du soleil qui, alors, était le même que celui de l'année. Dans le calendrier de Gémînus, qui est la description du mouvement annuel du soleil dans le zodiaque, c'est au solstice d'été que l'année commence ². Dans le calendrier de Ptolémée, réglé sur les mois égyptiens, et où la succession du temps est marquée par des levers et des couchers d'astres, c'est au mois de *Thot*, qui répondait originairement au lever de Sirius ³. Hipparque commence sa distribution du zodiaque par le Cancer, c'est-à-dire, en partant du solstice d'été ⁴.

Or, sept mois après l'époque où les Egyptiens disaient du Verseau que, d'un coup de pied, il faisait déborder les eaux du Nil ⁵, toute la plaine d'Egypte était inondée pendant trois mois ⁶. C'était, dit Diodore,

¹ PORPHYRE., *De Ant. Nymph.*, p. 264.

² GEMIN., c. 16, *Uranol. Petav.*, p. 36.

³ PTOLÉM., *Uranol. Petav.*, p. 403.

⁴ HIPPARQ., *Uranol. Petav.*, p. 120.

⁵ THÉON, p. 36.

⁶ PLIN., l. v, 9.

2^e Série. — 3^e Année.

quatre mois après, que le labour avait lieu, et qu'on jetait le blé sur le limon fertilisant que le fleuve y avait laissé. On recouvrait la semaille, en traçant sur le sol un sillon sans profondeur. Le taureau fut placé au zodiaque à cette époque comme symbole des travaux de l'agriculture ¹.

Un mois après que le soleil a quitté le solstice d'hiver, et qu'il commence à se rapprocher de la terre d'Egypte, il reprend la force qu'il avait perdu. Les pontifes astrologues (car dans les temps anciens l'astrologie était intimement liée à l'astronomie) placèrent à cette époque le lion dans le zodiaque comme symbole, à la fois, de cette force de l'astre lumineux et de la couleur dorée des moissons ². Car, selon Diodore, il ne s'écoule que quatre mois entre les semailles et la maturité des blés, qui sont formés en Egypte dès le mois de mars ou au commencement d'avril.

C'était à ce terme qu'était placé le signe de la vierge, époque heureuse où l'abondance renaissait, et qui, dans le zodiaque primitif, fut désigné par trois épis, nombre égal à celui des trois décans, ou, par une jeune moissonneuse, tenant à la main un épi.

Quand, plus tard, on varia pour la division du zodiaque, et que, dans les temps postérieurs, les pontifes commencèrent à compter, tantôt du solstice d'hiver, tantôt de l'équinoxe du printemps, les signes, primitivement admis, reçurent peu de changement. Comme les Egyptiens avaient plusieurs années, plusieurs périodes, qui pouvaient avoir plusieurs points de départ différents (ce qui explique les attributs tantôt du taureau, tantôt du bélier, donnés à leurs grandes divinités) et comme le zodiaque servait à l'astrologie, était employé dans la religion, et fixait la marche du temps dans l'année civile et dans l'année rurale, il n'est pas étonnant qu'il ait été différemment envisagé. Aussi, dans les travaux d'Hercule, l'année commençait-elle au solstice d'été; dans les voyages de Bacchus, elle commençait avec le taureau dont le dieu avait revêtu les formes; dans les mystères d'Ammon, elle commença, par suite des précessions solaires, au bélier, qui, chez les Perses, fut remplacé par l'agneau ³. Or, chez ces derniers, qui avaient reçu de la savante Egypte les signes astronomiques, la constellation de la vierge

¹ *Bovis masculi cornu de pictum apus designat.* Hor. Apoll., l. 1, 17.

² *Fulvi leones, flaviæ aristæ,*

³ *Zend-Avesta*, tom. II, p. 353. Hyd., *Vet. Pers. reliq.*

portait d'abord simplement le nom d'épi, qui est le nom de la belle et brillante étoile que contient cet épi proprement dit. Il est probable que cet épi symbolique resta longtemps isolé jusqu'à ce que plus tard fut placée dans la sphère céleste de ces peuples la figure ailée d'une vierge, portant sur ses bras un enfant, et tenant de la main droite deux épis. Cette vierge, d'après les Egyptiens, figurait Isis, mère d'Horus, et d'après les Grecs et les peuples de la Basse-Italie, Cérès ou Thémis, toutes confondues avec la lune qui, avec le soleil, féconde les moissons. Elle est, en effet, précédée de la balance, et quand elle monte vers l'horizon, en tenant ces épis, elle est accompagnée d'un long serpent. Vers sa droite, en monte un autre dont la tête touche ses pieds, et dont le reste du corps se développe derrière elle. Aussi, quand le christianisme renversa le paganisme, et quand le culte de Marie, du temple d'Ephèse où il naquit, se répandit à Constantinople, et, de là, à Rome et en Italie, l'iconographie chrétienne, pour la représenter, se servit-elle des mêmes symboles sous lesquels on avait coutume de représenter la vierge des constellations. Les neuf étoiles de la couronne boréale, en conjonction avec la lune, ceignirent sa tête; et sous ses pieds se déroula le serpent contenu par le croissant lunaire. L'épi ne lui fut donné qu'en tant qu'elle remplaça la déesse des moissons, surtout en Italie et dans la Grèce, où, aujourd'hui encore, la madone est invoquée par le laboureur. Son culte, à Naples, rappelle, comme l'a très-bien remarqué M. Alfred Maury ¹, celui de Vesta et de Cérès. « La procession de la *Madonna d'ell arco*, dit-il, où les pèlerins reviennent en dansant la tarentelle, ou, montés sur des chariots, agitent, en chantant, les thyrses décorés de fleurs, de noisettes et de chapelets, est un reste des pompes champêtres dans lesquelles on célébrait Cérès Libera, et Bacchus Liber, son époux. » En Grèce, tous les sanctuaires de Vénus et de Cérès furent changés en temples chrétiens consacrés à la vierge. Comme le génie de l'astre d'Aphrodite, elle est censée, chez les Grecs, ouvrir les portes de l'Aurore ². Cette substitution des édifices et des pratiques des populations devenues chrétiennes, aux édifices et aux rites des payens, s'accomplit, comme nous l'avons démontré dans plusieurs de nos études hagiographiques, toutes les fois que ceux-ci étaient de nature à être sanctifiés. Elle eut surtout lieu dans la Gaule, dans la

¹ *La magie et l'astrologie au moyen-âge*, p. 152.

² Pouqueville, *Voyage de la Grèce*, 2^e édit., tom. VI, p. 143.

Grande-Bretagne, et dans la Germanie, où l'Evangile pénétra plus tard, et où les apôtres, envoyés par Rome chrétienne, se conformant aux instructions des souverains pontifes, mettaient à profit les temples des idoles, pour y placer les reliques et les images des saints.

Notre-Dame des Trois-Epis, dans le Haut-Rhin, nous en présente un exemple frappant, non pour ce qui regarde l'église que les pèlerins vont en foule fréquenter, mais pour la madonne à laquelle ils vont demander protection. Non-seulement l'image de la Vierge douloureuse y est surmontée des trois épis symboliques, mais encore les légendes qui se rattachent au pèlerinage ont principalement rapport aux moissons.

Selon les annales du couvent, la plus ancienne de ces légendes ne remonterait qu'à la fin du xv^e siècle. Mais il est bien évident, que longtemps avant cette époque, et, depuis l'antiquité la plus reculée, le temps des moissons avait été pour nos campagnards un temps de fête et de bénédictions, comme il l'était en Italie, dans la Grèce, dans la Gaule et dans la Germanie, sous quelque nom que le génie qui y présidait fût invoqué. Selon cette légende, ce serait en 1491 que, sur le chemin qui, de l'abbaye de Pairis, près d'Orbey, conduisait au-dessus des hauteurs boisées à Morschwiller, (aujourd'hui Niedermorschwiller), un pauvre faucheur, gravissant la montagne, aurait été mordu par un reptile, au pied d'un chêne. Quelques jours après, ses parents s'étant mis à sa recherche, le trouvèrent étendu et sans vie¹. Pour constater ce triste événement ils suspendirent au tronc de l'arbre une image de Notre-Dame-aux-sept-douleurs.

Or il advint que, quelques mois plus tard, à l'époque de la fête de l'exaltation de la Sainte-Croix, un habitant d'Orbey qui exerçait le métier de forgeron et qui, avec un cheval, se rendait à Morschwiller pour y charger du blé, eut aux mêmes lieux une apparition de la Vierge. Il était arrivé près du chêne, et, en voyant l'image, se ressouvenant du malheur qu'elle était destinée à rappeler, il mit pied à terre pour implorer la miséricorde de la divine mère en faveur de l'âme du défunt. Après avoir fait sa prière, relevant son front, il vit à son grand effroi, une lueur resplendissante éclairer la sombre forêt, et devant lui apparaître dans une lumineuse auréole la Sainte-Vierge, pleine de grâce et de beauté, tenant à la main droite trois épis, et de la gauche un glaçon.

¹ Selon une version plus naïve, il aurait aperçu un escargot, et en voulant le tuer avec sa faux, il se serait fait au cou une blessure dont il mourut.

« Cesse de craindre, lui dit-elle avec bonté, en voyant sa terreur ; cette glace que je tiens dans cette main est le symbole des vengeances célestes ; de la grêle, de la disette, des maladies pestilentielles que Dieu réserve aux méchants. Mais, vois aussi dans cette autre main le symbole de la bénédiction des grains et de l'abondance des fruits de la terre ; annonce à ceux que tu verras ce dont tu viens d'être témoin et ce que je viens de te révéler ; dis-leur que je recevrai toujours sur la montagne les prières de ceux qui auront foi. »

Et la vaporeuse apparition disparut ; et l'éclat lumineux de la forêt s'affaiblit insensiblement jusqu'à ce que tout redevint sombre et tranquille.

Resté seul et confondu, l'homme, après avoir prié de nouveau, se rendit à Morschwiller. Il craignait cependant de parler de la miraculeuse vision qu'il avait eue, connaissant l'incrédulité des habitants. Mais lorsqu'il eut acheté son grain, il ne put, malgré tous ses efforts et ceux des hommes présents qui s'empressèrent de l'aider, parvenir à soulever le sac qui le contenait. Alors il se ressouvint des paroles de la Vierge, et tombant à genoux au milieu du marché, il raconta ce qui lui était arrivé. A peine il se fut acquitté de sa mission, que le sac, retenu jusqu'alors au sol par une force surnaturelle, put s'enlever et être chargé sur le cheval. Le clergé vit dans cet événement miraculeux le doigt de Dieu. Il se rendit processionnellement à l'église de Kientzheim, consacrée à la reine des cieux. Il promit aux populations le secours de Marie ; et ce serait pour éterniser la mémoire de l'apparition sur la montagne, que, selon les hagiographes d'Alsace, fut élevé le pèlerinage des Trois-Épis, à la place même où cette vision avait eu lieu.

Selon une autre tradition, un impie s'étant emparé d'une hostie consacrée, avec l'intention de la profaner, serait arrivé dans cette solitude. Là, tout-à-coup, saisi de frayeur et de remords, il l'aurait jetée loin de lui. L'hostie serait tombée sur trois épis qu'un essaim d'abeilles auraient aussitôt entourée de cire. Pendant la nuit une symphonie céleste se fit entendre, et pour perpétuer le souvenir du miracle, la chapelle aurait été construite.

Aucune de ces deux légendes n'a un caractère historique. La seconde n'est guère admise que par le peuple, qui, tout chrétien qu'il est, a conservé la tradition de la *Kornmutter*, cette *Mater frugum* auquel le paganisme adressait les prémices des moissons, mais dont le nom n'est plus aujourd'hui que dans la bouche des femmes, pour servir d'épou-

vantail à leurs enfants. La protection que , dans l'antiquité , le cultivateur en attendait, a été reportée par lui sur la Vierge chrétienne, comme l'ont fait, en Orient, les adorateurs de Cérès ¹. Le clergé a admis la première de ces légendes, et, par là, a sanctionné ce transport, comme le plus sûr moyen sans doute d'extirper le dernier germe des superstitions payennes.

Le pèlerinage, situé dans une ravissante position, dans le ban de la commune d'Ammerschwihr, à deux fortes lieues de Colmar, était, dès l'origine, enclavé dans le diocèse de Bâle. Dès les premiers temps de sa fondation, les communes environnantes avaient coutume de se rendre processionnellement, bannières déployées, sur la montagne qui le soutient, afin d'implorer la protection de la Madonne contre le froid, si dangereux pour les vignes. Il n'est pas sans intérêt de rappeler, à ce sujet, que, dans le culte astronomique de la Vierge payenne, cette dernière recevait les mêmes prières. Car, on sait qu'indépendamment de la plus brillante des étoiles qui représente au ciel le signe de l'épi que tient cette Vierge, il en est une autre moins brillante, placée à l'aile droite, qu'on appelle la *Vendangeuse* ² ou *πετεφυγνίς* ³; elle promet la maturité des vendanges qu'elle précède de peu de jours ⁴. C'est la même protection, attribuée ici par le culte à la vierge chrétienne aux épîs, comme on l'attribuait, dans l'antiquité hellénique à la *Ἰερὰ Παιστηνία*, et dans l'Italie méridionale, à la *Cerès Libera*. Les prodiges que l'on racontait, opérés par la Madonne sur la montagne, contribuèrent, plus encore que les exhortations du clergé, à y attirer des pèlerins des confins les plus reculés de la province. Pour les recevoir et leur offrir les vivres nécessaires, on construisit une auberge à côté de la chapelle. Mais en 1633, tous ces bâtiments furent incendiés. Toutefois, l'on montre encore les deux images de la Vierge, qui furent, dit-on, retirées intactes du sein des ruines fumantes, et dont l'une doit être celle qui était suspendue au tronc du chêne qui recouvrait de son ombre la place où, plus tard, la chapelle avait été élevée.

Un grand nombre d'images de la Vierge, et surtout les Vierges noires, qui ont remplacé les Vierges ténébreuses de l'antiquité, ont été appor-

¹ Voy. *Annales des voyages*, 2^e série, tom. XXVI, p. 354.

² GERM., c. 42.

³ ARAT., v. 138. — HYG., l. III, c. 24. — HIPPOCR., l. II, c. 20.

⁴ THEOPH., p. 121.

tées en Europe, ainsi que les vêtements hiératiques qui les recouvrent, par les moines d'Orient, à l'époque de la persécution des Iconoclastes qui les poussa en Italie, où ils furent accueillis par les papes depuis Grégoire III jusqu'à Benoît III. C'est l'époque où le symbolisme des épis se répandit dans la péninsule. De là il reflua dans la Gaule, où nous le trouvons en plusieurs localités. Sur la montagne où il nous est offert en Alsace, ce signe iconologique domine la couronne que deux anges tiennent suspendue au-dessus de la tête de la Madonne. Quoique cette couronne impériale donnée à la Vierge, comme reine du ciel, soit un emblème, qui déjà date du IX^e siècle, l'image ne peut être attribuée à une époque plus reculée que celle que la légende indique, c'est-à-dire, à la fin du XV^e siècle.

Après l'incendie de la chapelle primitive, le pèlerinage resta désert pendant trente-trois ans. Ce ne fut qu'en 1656, qu'un chanoine de Saint-Dié, de la famille de Du Lys, homme pieux et bienfaisant, aussi bien vu des autorités ecclésiastiques que considéré des autorités séculières, résolut de le relever de ses ruines plus splendide qu'auparavant, et d'y adosser un cloître, pour y loger quelques religieux, destinés à y desservir l'autel et le confessionnal. L'évêque de Bâle consentit à cette œuvre, et le chanoine appela dans le couvent, qu'il dota à ce sujet, six chanoines religieux de la congrégation du Saint-Rédempteur qu'il fit venir de Lorraine. Ces moines néanmoins ne remplirent pas les intentions du fondateur. Ne possédant qu'imparfaitement la langue allemande, indispensable dans l'exercice de leurs fonctions dans ce lieu de pèlerinage, fréquenté en majeure partie par les populations de l'Alsace et de la Lorraine allemande, ils furent remplacés, du consentement de l'évêque, par des moines Antonites français, dont l'ordre avait aussi une maison en Alsace. Ce nouvel ordre de choses fut cependant aussi de courte durée; car le chanoine Du Lys entra, peu de temps après, dans l'ordre des chevaliers de Saint-Lazare, qui, sous Louis XIV, reçut en France une grande extension. Par cette admission du fondateur le pèlerinage échut à cet ordre, qui en confia la desservance aux Capucins de Colmar auxquels elle resta jusqu'à la révolution française. En 1793 les portes de l'église furent fermées. Néanmoins l'image miraculeuse de la Vierge, secrètement enlevée, fut placée dans la chapelle, située devant l'entrée de la commune d'Ammerschwihr, et peu de temps après, transférée dans l'église paroissiale du lieu, où elle décora le maître autel. Le zèle et l'influence d'un des pères sauvèrent l'édifice de

la montagne, bientôt vendu comme bien national, et dont plusieurs habitants se rendirent adjudicataires. Le sanctuaire toutefois ne fut rouvert qu'après la tourmente révolutionnaire, et lorsqu'avec l'ordre rétabli, les autels rendus au culte, furent relevés. L'image fut alors solennellement reportée sur la montagne, au milieu des populations accourues de tous les points de la province. Cette réinstallation du culte de la Vierge des Trois-Epis, eut lieu le 2 juillet 1804, fête de la visitation.

C'est surtout le jour de cette fête, ici titulaire, ainsi qu'à celle de la présentation, et aux autres fêtes principales qui ont lieu en l'honneur de la Vierge, que les pèlerins y accourent en foule. Le lieu saint, devenu, après diverses vicissitudes, l'objet de l'attention de l'autorité diocésaine de Strasbourg, fut, en 1842, confié à la direction des missionnaires du précieux sang.

L'abbé Boulan fixe jusqu'à vingt-cinq mille le nombre de ceux qui y viennent annuellement implorer la protection de la Vierge, gagner les indulgences attachées à son culte, ou mettre sous sa protection leurs personnes et les fruits de la terre. Comme dans tous les sanctuaires où ceux qui vont prier attendent de la part de la divinité, ou du saint ou de la sainte qu'on y vénère, des grâces qu'on ne croirait pas obtenir avec la même efficacité en d'autres lieux, où voit sur les murs de l'église, une foule d'actes extraordinaires, peints ou écrits, que les pèlerins y ont laissés comme souvenirs des consolations qu'ils y ont reçues et des miracles que la divinité y a faits en leur faveur. C'est un usage que les hommes ont suivi dès la plus haute antiquité dans tous les pays. Le père Ackermann a recueilli les plus importants de ces *ex-voto*¹. Ils méritent d'être étudiés sous le rapport psychologique ; ils prouvent combien l'imagination, souvent frappée, peut agir sur le corps, et soulager les affections physiques. L'église, elle-même, offre peu de motifs intéressants pour l'art. Mais la nature qui vous environne, lorsque, délaissant le val de la Fecht, vous vous élevez à travers de hautes futaies de sapins sur la montagne qui soutient l'ancien cloître, est aussi grandiose que ravissante. Sous vos pieds se déroule l'Alsace presque entière, les Alpes, le Jura, la vaste Forêt-Noire, les Vosges inférieures et supérieures. Vous êtes à six cent mètres d'altitude, et rien n'arrête vos regards dans ce vaste panorama. Aux jours des rogations,

¹ *Manuel du Pèlerin vers Notre-Dame des Trois-Epis.*

quand toutes les communes environnantes, comme elles le faisaient aux xv^e et au xvi^e siècles, se groupent avec leurs bannières autour de ces lieux saints, demandant à la Vierge de protéger les vignobles, les campagnes, l'animation sacrée du premier plan ajoute au pittoresque de cette magnifique position. Le philosophe, tout en remontant aux sources de ces coutumes, qui d'un culte ont passé à l'autre, reconnaît tout ce qu'il y a de bon dans ces démonstrations, qui en parlant à l'âme du cultivateur, affermissent son courage, et le soutiennent dans ses labeurs. Si souvent la crédulité du peuple est exploitée, il faut reconnaître d'un autre côté, combien la foi lui donne de consolations. Les miracles, après tout, sont-ils autre chose que le résultat des phénomènes psychologiques que la plus subtile philosophie ne saurait définir ?

MAX. DE RING,

Secrétaire de la Société pour la conservation des monuments
historiques d'Alsace.

ÉTUDES

SUR LES

RELIGIONS COMPARÉES DE L'ORIENT.

—
Suite.
—

DIXIÈME ÉTUDE.

DE LA THÉOLOGIE CATHOLIQUE ROMAINE.

Les catholiques romains sont répandus dans tout l'Orient. Ils se composent : 1° d'Européens qui se sont établis en Orient ou qui y séjournent ; 2° d'individus ou de communautés converties au catholicisme romain par les missionnaires dans les divers pays de l'Orient.

On appelle *Latins* ou *Franco*s les catholiques romains qui sont originaires de l'Occident ou qui se convertissent individuellement à l'Eglise latine. Ils ont des patriarches, des archevêques, des évêques. Les principaux patriarches sont le patriarche latin de Jérusalem avec dix-sept archevêques ou évêques.

On appelle *Uniates* ou *Eglises unies* les fractions détachées des diverses sectes orientales et qui se sont ralliées doctrinalement au Saint-Siège, quoiqu'elles aient conservé leurs rites, leur liturgie et leur organisation disciplinaire. Ces diverses fractions existent alternativement entre les deux divisions du schisme d'Orient. A diverses reprises elles ont pactisé avec leurs anciens nationaux du schisme d'Orient : telles sont celles des Arméniens-unis, des Grecs-Melchites et récemment des Uniates de Pologne. En tout temps elles ont manifesté une certaine indépendance de Rome. Cet état intermédiaire entre l'Eglise romaine, dont elles

* Voir les livraisons d'avril, mai, juin, juillet, septembre, octobre 1860, pages 143, 200, 277, 313, 402, 458 ; mai, juin, août, septembre, octobre 1861, pages 200, 256, 344, 400, 463 et avril 1862, page 161.

adoptent les doctrines et la discipline, et les Eglises orientales, dont elles conservent les rites et l'esprit d'indépendance de Rome, fait des Uniates un excellent instrument d'union entre l'Orient et l'Occident, tout en les faisant participer à l'universalisme des deux Eglises catholiques.

Les principaux Uniates sont : 1° les *Maronites*, descendants des anciens Monothélites en Syrie qui ont adhéré au concile de Trente, tout en conservant leurs usages et leur organisation ecclésiastique ; 2° les *Grecs-Melchites*, Grecs d'Asie, ralliés au catholicisme romain ou restés fidèles au Saint Siège, tout en conservant le rite grec, leur organisation hiérarchique, et dont le principal élément sont les Grecs-Arabes et les Coptes-unis ; 3° les *Arméniens-unis* ou *Méchites*, qui ont été unis à l'Eglise romaine depuis 1831, et qui sont répandus dans l'Anatolie, la Roumélie, la Syrie et la Perse ; 4° les *Syriens* et *Jacobites*, habitants de la Syrie et de la Mésopotamie qui sont restés unis au Saint-Siège, ou anciens Jacobites qui se sont ralliés vers la fin du dix-huitième siècle ; 5° les *Chaldéens*, fraction de la nation chaldéenne qui s'est ralliée à l'Eglise romaine ; 6° les *Coptes* et *Abyssins catholiques*, répandus en Egypte et en Abyssinie ; 7° enfin les *Gréco-Slaves* et *Uniates* de la partie orientale de l'Europe, qui se trouvent en Bosnie, en Illyrie, en Dalmatie, en Valachie, en Bulgarie, mais surtout la portion nombreuse des Uniates de l'empire russe.

Quant aux doctrines du catholicisme romain, ce sont celles du catholicisme des sept premiers conciles œcuméniques. Mais à ces doctrines il en a ajouté d'autres.

Pendant que le catholicisme grec est resté *invariablement* attaché aux doctrines des sept conciles œcuméniques, ce dont il se félicite mal à propos, pendant que, s'absorbant dans une contemplation stérile du passé, il est resté dans une immobilité doctrinale, rejetant les conciles postérieurs ou n'en assemblant plus, le catholicisme romain a continué l'œuvre du développement religieux, en définissant, par ses conciles et par ses papes, de nouveaux points du dogme restés douteux, en éclaircissant de nouvelles questions, en ajoutant aux anciennes affirmations dogmatiques de nouvelles affirmations dogmatiques, c'est-à-dire, en tirant du trésor du Père de famille des choses nouvelles et des choses anciennes.

Au septième concile œcuménique il a ajouté la nomenclature des conciles suivants : 8° quatrième concile de Constantinople ; 9° premier

concile de Latran ; 10° deuxième de Latran ; 11° troisième de Latran ; 12° quatrième de Latran ; 13° premier concile de Lyon ; 14° deuxième concile de Lyon ; 15° concile de Vienne en Dauphiné ; 16° concile de Constance ; 17° concile de Bâle ; 18° concile de Trente.

A ceux-ci l'on peut encore ajouter 19° le concile de Pise ; 20° le concile de Florence ; 21° le cinquième concile de Latran ; 22° enfin le concile disséminé qui a proclamé le dogme de l'Immaculée-Conception.

Et dans ces conciles ont été agitées, définies, proclamées en dogmes les questions les plus diverses de la théologie : telles sont entr'autres : la procession du Saint-Esprit, du Père et du Fils, *filio-que* ; le concours de la grâce et de la nature ; la foi ne justifie pas sans les œuvres ; la vertu sanctifiante des sept sacrements ; la présence réelle et la transubstantiation ; le péché originel ; la rémission des péchés et le salut par la rédemption du Christ et par l'Eglise ; le sacerdoce ; les pouvoirs de l'Eglise, son infailibilité ; le culte des saints, des images et des reliques ; l'Immaculée-Conception de la Sainte Vierge, etc.

Tout cela dénote de la part du catholicisme romain une vitalité que ne peuvent pas revendiquer les Eglises issues du schisme d'Orient. Mais que de questions encore douteuses, que de problèmes théologiques à résoudre ! Quel immense champ d'activité doctrinale s'ouvre encore devant le catholicisme romain ! Quelle vaste série de définitions à ajouter à celles du passé, qui ne semblent être que le frontispice du temple de l'unité universelle et intégrale.

En effet, la découverte toute moderne des documents religieux des Chinois, des Bouddhistes, des Brahmanistes, des Mazdéens, et une étude plus approfondie des doctrines hébraïque, islamique, nestorienne, arienne, etc., ouvrent un champ nouveau à explorer dans les hautes questions de la théodicée, de la cosmologie et de l'anthropodicée ; surtout elles font naître pour les grandes divisions modernes du catholicisme ancien une tâche nouvelle : celle d'opérer la classification, la série, la coordination de toutes les doctrines nombreuses que présentent sur ces questions les théologies diverses. L'on peut hardiment dire que sous ce rapport la plus grande tâche est encore à accomplir.

Et pour l'accomplissement de cette tâche la Providence a élevé trois grands ouvriers théologiques, enfants de la même mère, qui après s'être un instant (séculaire) reniés comme frères et repoussés réciproquement, vont maintenant se donner le haiser d'amour et participer, chacun selon sa spécialité, à la grande œuvre de l'alliance religieuse universelle. Ces

ouvriers sont les Eglises catholique romaine, gréco-russe et de la Réforme du Nouveau-Monde.

Chacun de ces ouvriers, par ses aptitudes et la nature de son enseignement, a sa fonction à remplir dans cette grande œuvre.

Celle de l'Eglise romaine en Orient consiste, suivant ses tendances, suivant ses aptitudes et suivant la nature de son enseignement et de son organisation, à préparer l'unité intégrale des dogmes et des croyances religieuses par les voies suivantes.

D'abord elle a pour mission de rattacher au pasteur universel, dont elle proclame l'autorité spirituelle avec une constance remarquable depuis de nombreux siècles, toutes les brebis répandues par le monde, par conséquent aussi celles d'Orient, soit individuellement, soit collectivement. C'est là l'œuvre que les missionnaires et vicaires apostoliques de l'Eglise romaine poursuivent depuis bien des siècles en Orient avec un zèle et une persévérance dignes d'un meilleur sort. S'ils n'ont réussi jusqu'ici que fort médiocrement, il faut attribuer cet insuccès en grande partie à une méthode défectueuse, qui consistait à confondre deux questions fort distinctes, à notre avis : la question dogmatique et liturgique et la question disciplinaire et juridictionnelle. Dans leur propagande, les catholiques romains se sont attachés à convertir, à la fois, aux dogmes et aux rites professés et pratiqués spécialement par l'Eglise romaine et aux discipline et juridiction romaines les individus et les nations de l'Orient, au lieu de s'attacher, plus directement et plus immédiatement, à leur faire accepter en principe l'autorité spirituelle du Saint-Siège, en réservant la question dogmatique et rituelle, ou en tolérant des usages et des croyances auxquels les peuples orientaux tiennent avec une tenacité extraordinaire ; sauf à laisser au temps le soin d'opérer l'œuvre de conciliation et d'unité dans les rites et les doctrines. Voilà pourquoi les missionnaires catholiques romains ne sont parvenus à opérer qu'un petit nombre de conversions individuelles, malgré leur zèle et leur dévouement héroïque. Quant aux ralliements collectifs de diverses nations ou Eglises-unies, il faut les attribuer en grande partie aux concessions et à la tolérance de l'Eglise romaine vis-à-vis des Uniates dans les questions rituelles et liturgiques : chacune des nations ou portions de nations ralliées au Saint-Siège ayant conservé son rite propre, sa langue ecclésiastique, sa discipline et ses droits. Il y a même des exemples de concessions sur la question dogmatique. Ainsi Rome a permis aux Grecs-unis de Pologne de réciter le symbole de Nicée, sans

l'addition du *filio-que*. Du reste le ralliement des Uniates, en tant qu'il a eu pour condition une sorte de contrainte spirituelle dans les questions dogmatiques, a toujours été fort précaire et est à chaque instant rompu par la défection de ceux-ci. Peut-être, si l'Eglise catholique romaine eut été encore plus flexible dans les questions dogmatiques, les Grecs, les Nestoriens, les Arméniens, les Jacobites, les Coptes, les Abyssins seraient déjà ralliés, sans compter que les Musulmans, les Juifs et les autres sectes vivraient déjà en bonne intelligence avec elle, s'ils n'étaient pas encore ralliés. Qui peut dire quelles seraient les conséquences immenses pour la paix spirituelle du monde de l'observation pure et simple de l'unique précepte auquel le Christ a soumis le Pasteur spirituel : « Aime mes brebis, pais mes brebis : c'est-à-dire, rassemble-les, « mène-les dans les gros pâturages de la vérité et laisse-les brouter à « leur guise les divers brins d'herbes ou les dogmes divers ? »

Ensuite l'Eglise catholique romaine, comme elle porte dans son sein le pasteur spirituel universel, assis sur le Saint-Siège, dépositaire et gardien de la foi universelle, archiviste universel des dogmes et des traditions du monde, a pour mission en Orient, cette terre des traditions antiques et primitives, de rechercher, compiler, inventorier, classer ces traditions et dogmes, en tous temps et en tous lieux ; de les exhumer d'abord de la poussière où ils gisent en partie ; de les secouer et de les débarrasser de toutes les souillures, de toutes les corruptions, de tous les éléments hétérogènes qui s'y sont mêlés à la suite des temps ; de les traduire, de les commenter et de les exprimer dans une langue universelle ; de leur imprimer le sceau de l'authenticité, comme elle l'a fait pour la Vulgate ; de les comparer aux textes et à l'esprit de l'Evangile ; de faire ressortir leurs points d'affinité et de solidarité avec les doctrines évangéliques ; en un mot, de faciliter et régulariser ainsi le travail séculaire de croissance du corps universel des traditions et des dogmes.

La théologie romaine est-elle déjà largement entrée dans cette voie ?

Nous sommes obligés de convenir qu'il n'en est rien, jusqu'ici. En ce qui concerne la découverte, la compulsation et l'inventaire fidèle et exact des monuments de la théologie orientale : ce ne sont pas les théologiens romains qui en ont le principal mérite ; encore moins celui de la version et de la vulgarisation de ces documents. C'est à des savants, la plupart laïques, qu'il faut en attribuer le principal mérite. Tels sont la plupart des Orientalistes qui ont, depuis deux siècles, déterré, traduit et vulgarisé les monuments de la littérature orientale : les Fréret,

les Guignes, les Anquetil-Duperron, les Court de Gobelins, les de Sacy, les Champollion, les Abel Rémusat, les Burnouf, les Pauthier, les Stanislas Julien, pour la France; les Jones Wilkin, les Colebrooke, les Prinsep, les Wilson, pour l'Angleterre; les Bopp, les Rotten, les Lassen, les Schlegel, les Humboldt, etc., pour l'Allemagne.

Nous avons bien certaines compilations faites par les Jésuites et les missionnaires pour la Chine, les Indes, la Tartarie et autres parties de l'Orient; mais quelle inexactitude, quelle imperfection! Celui qui citerait aujourd'hui ces travaux serait taxé de l'ignorance la plus profonde en fait d'orientalisme.

L'érudition orientale est toute moderne. Pendant les premiers siècles de l'ère moderne on étudia les langues hébraïque et arabe: la première, pour mieux connaître les textes bibliques; la seconde, pour profiter des travaux philosophiques des Arabes. Plus tard le turc fut étudié dans un but diplomatique; puis vint le tour des autres langues orientales, du chinois et du japonais, dans un but de conversion au catholicisme des peuples de ces contrées. L'idée qui dominait dans les études orientales était que, hors les traditions bibliques, tout était superstition et impiété dans les traditions religieuses des peuples. Tous les travaux antérieurs au siècle actuel et peut-être au dix-huitième siècle sont exécutés sous l'impression de cette idée exclusive. Dès lors l'étude des traditions orientales devait être toute étroite et fort défectueuse.

Ce n'est que depuis le dix-neuvième siècle, qu'à proprement parler, les études orientales ont pris le caractère qu'elles ont aujourd'hui, c'est-à-dire, qu'elles se sont donné pour but de faire connaître l'origine des religions et des philosophies en publiant les livres religieux et philosophiques les plus anciens et en remontant par la filiation des langues à la filiation des idées. Or, ce mouvement, tout humanitaire, n'est pas dû aux théologiens romains. Toutefois, nous devons le dire, pour être juste, ils ont donné le branle par les travaux des missionnaires sur l'Inde et la Chine. Dans cette dernière catégorie nous rangerons le P. Bouvet, les PP. Frimaire, Regis, Roth, Noble, Pons, Fulgence et Paulin de Saint-Barthélemy.

Si les théologiens romains se sont ensuite laissés déposséder par d'autres de la plus belle partie de cet immense travail orientaliste, nous les voyons aujourd'hui y reprendre une part de plus en plus marquante, et cela dans la spécialité de leur mission, à savoir, l'étude comparée avec les traditions bibliques des diverses traditions orientales. L'on peut

même affirmer hardiment, malgré la protestation de quelques voix isolées, qu'aujourd'hui la théologie romaine est entrée dans une voie, d'où il sera difficile de la faire sortir désormais : cette voie consiste à considérer les diverses traditions des peuples comme des expressions plus ou moins parfaites de la tradition et de la révélation universelle et intégrale.

Dans cette catégorie nous citerons, parmi les Français, Lamennais, P. Ventura, cardinal Gousset, Gerbet, les annales de la philosophie chrétienne, les travaux des abbés Maret, Michon, Le Noir, Bertrand, etc. Ces travaux deviendront de plus en plus importants, à mesure que la théologie romaine entrera plus hardiment et plus franchement dans cette voie ; et l'on peut espérer que, dans un avenir plus ou moins rapproché, il sortira de cette théologie un immense travail des harmonies des divers dogmes et traditions de l'Orient avec l'Evangile du Christ ¹.

¹ Depuis que nous avons écrit ces lignes, il a paru un livre, qui est un pas très-prononcé dans cette voie catholique et intégrale ; c'est l'ouvrage de M. l'abbé Lenoir, intitulé : *Dictionnaire des droits de la Raison dans la foi*. (Encyclopédie théologique de M. Migne, t. LVII.)

Ce livre, remarquable par la vaste érudition théologique et par la profondeur des aperçus philosophiques de son auteur, le premier de son genre, est une heureuse application de la méthode, à la fois ancienne et nouvelle, de concordance, d'association, d'alliance de toutes les doctrines religieuses. L'auteur y a fait une recherche patiente des divers points de doctrine définis par le catholicisme : il y déploie l'immense latitude laissée aux opinions philosophiques et religieuses et y présente les nombreux points d'interjection par lesquels ces diverses doctrines philosophiques et religieuses peuvent être unies aux dogmes catholiques.

Il est vrai que ce travail n'aborde encore que l'un des côtés du problème de l'alliance et de la concordance des religions, en déployant les harmonies du catholicisme avec les diverses doctrines religieuses et philosophiques. Il lui reste à aborder le second côté de ce vaste problème, en faisant briller les harmonies des doctrines philosophiques et religieuses du monde avec le catholicisme ; en recherchant, compulsant, inventoriant et classant les diverses doctrines et traditions dans leurs rapports avec le catholicisme ; c'est de reprendre la tâche que nous n'avons que grossièrement ébauchée. Nous ne croyons pas cette tâche au-dessus des forces de M. Lenoir et nous attendons cette nouvelle production de son esprit vaste et fécond.

ONZIÈME ÉTUDE.

DE LA THÉOLOGIE DE LA RÉFORME OU CATHOLICISME DU NOUVEAU-MONDE.

Le schisme de la Réforme, nous le démontrerons ailleurs en publiant des *Etudes sur les doctrines comparées de la Réforme du Nouveau-Monde*, le schisme de la Réforme, quoiqu'il se soit manifesté seulement d'une manière éclatante et régulière depuis le seizième siècle, date à proprement parler des époques voisines de la rupture de l'Eglise primitive ou anté-nicéenne; et les principes qui ont provoqué ce schisme trempent aux sources même de l'Eglise primitive et de l'Evangile.

La Réforme est, par ses dogmes essentiels et par ses principales sectes, une dérivation du catholicisme primitif; elle est en filiation avec lui comme les catholicismes grec et romain. Doctrinalement comme socialement elle est un catholicisme. Elle est, sous un autre point de vue que ceux des catholicismes grec et romain, un développement des doctrines catholiques issues de l'Evangile. Elle a pour but la constitution d'une Eglise catholique, dont le siège principal est dans le Nouveau-Monde, comme le siège de l'Eglise catholique romaine est en Occident, comme le siège de l'Eglise catholique d'Orient est en Orient.

Voilà pourquoi nous l'appelons *catholicisme du Nouveau-Monde*. Ce titre, nous le justifierons plus amplement dans nos *Etudes sur les doctrines comparées de la Réforme du Nouveau-Monde*.

Cette branche de l'arbre catholique témoigne d'une fécondité prodigieuse et d'une vitalité qui, loin de se ralentir, augmentent tous les jours en expansion et en énergie. Chaque jour voit naître de nouveaux bourgeons, de nouveaux rameaux. Les doctrines les plus diverses, les points de vue les plus variés, les écoles les plus multiples, les tendances les plus virtuelles, les actes les plus prodigieux et les plus grandioses s'y produisent, y fourmillent et y pululent. Les partisans de l'unité uniforme et exclusive diront que c'est là précisément un signe de désordre, de décomposition et de dissolution. Dans cette fécondité prodigieuse nous voyons au contraire un signe de vitalité, de développement et de progrès.

Est-ce que l'arbre se décompose parce que chaque renouvellement de de saison voit naître chez lui de nouvelles branches, de nouveaux bourgeons, qui donnent naissance aux rameaux, aux feuilles, aux fleurs et aux fruits ?

Il est vrai que quelques uns de ces développements présentent des symptômes irréguliers et maladifs. La Réforme, par beaucoup de ses sectes a manifesté un côté négatif, exclusif vis-à-vis de certaines expressions dogmatiques et liturgiques du catholicisme. Ces symptômes irréguliers et maladifs, dont les analogues se sont du reste produits dans les diverses Eglises issues de la prédication évangélique, ne sont que des symptômes de la faiblesse et du simplisme inhérents à l'enfance; l'esprit négatif, protestant, schismatique, qui n'est qu'accidentel et passager, devra disparaître à mesure que le véritable esprit unissant et universel du christianisme triomphera et que les vapeurs et les ténèbres de l'esprit d'intolérance, d'exclusivisme et de négation se dissiperont devant la pure lumière et la douce chaleur de l'esprit évangélique.

Les diverses Eglises et écoles de la Réforme, qui, entendue dans son expression générale, ne comprend pas uniquement le protestantisme ou rationalisme biblique, mais encore le libéralisme et le socialisme, ont des représentants répandus dans les diverses parties de l'Orient, surtout dans les Indes et dans la Turquie. Il est vrai que ce sont principalement des Européens qui forment le contingent de ces Eglises et écoles. Toutefois, grâce à l'activité de la propagande des sociétés bibliques d'Angleterre, d'Amérique et d'Allemagne, le protestantisme a aussi fait des prosélytes en Turquie, en Perse, dans les Indes et même dans la Chine. L'influence de la propagande biblique a même été pour beaucoup dans le mouvement politico-religieux dont la Chine est le théâtre. Mais il faut avouer qu'en général, quoique disposant de plus de ressources, de puissance et de crédit que les missions romaines, les missions protestantes n'ont pas été aussi heureuses que les premières dans la moisson des âmes. Elles n'ont pas produit des Eglises mixtes ou unies, comme les missions romaines, malgré les efforts des biblistes, auprès des Nestoriens, des Jacobites, des Coptes, des Druses, des Musulmans, des Brahmanes et des Bouddhistes. La secte des Trois-unis et des Kouam-si-jins de la Chine, qui serait la seule qui pourrait être citée dans ce genre, n'avoue pas sa filiation avec le protestantisme, et celui-ci répudie toute parenté avec cette association. Cette impuissance à produire des Eglises uniates tient à diverses causes, qu'il n'est pas de

notre sujet d'énumérer, mais dont la principale consiste en ce que l'action du protestantisme est plus individuelle que collective, comme l'est celle du catholicisme romain, et qu'à ce titre il doit plutôt produire des conversions individuelles ou exercer une action indirecte sur les sectes par la propagande biblique qu'enfanter des Eglises uniates ou mixtes.

Mais la principale mission de la Réforme en Orient n'est pas de faire des conversions, soit individuelles, soit collectives. A raison de leur diffusion et de la liberté individuelle qui y domine, les diverses sectes et écoles de la Réforme sont plus susceptibles de développer les éléments d'engrenage, de concordance, d'association entre le catholicisme et les diverses sectes orientales, que l'Eglise romaine, plus stricte, plus raide et plus exclusive dans ses doctrines.

D'un autre côté, la Réforme a déjà produit dans son sein de nombreuses affinités avec les diverses religions orientales. Ses sectes et ses écoles nombreuses expriment, plus ou moins parfaitement, certains points des doctrines théologiques de l'Orient. Nous ne voulons pas parler de sa filiation non douteuse avec le manichéisme, cette dérivation de l'antique mazdéisme, — par les Vaudois, les Albigeois, les Catharres, les Frères du libre esprit, ces Manichéens nouveaux qui se sont répandus dans diverses parties de l'Europe, après la dispersion de l'ancien manichéisme, — ni du relief que le protestantisme a donné aux doctrines hébraïques de l'ancien Testament, ce qui lui a procuré la dénomination de *Réforme biblique*, de *Rationalisme biblique*. Mais mentionnons particulièrement le prédestinationisme de Luther, Calvin et Jansénius, qui est en affinité avec l'islamisme; le quiétisme de Molinos et autres mystiques, qui est en affinité avec le quiétisme brahmanique; l'illumineisme de Swedenborg, qui se rapproche de l'école des Cabbalistes et des Mazdéens; le mysticisme des Israélites spirituels, dont nous avons déjà parlé, et qui est une transition au judaïsme; l'arianisme des Sociniens, des Unitariens, qui est une autre transition au judaïsme, ainsi qu'au mahométisme; le panthéisme spiritualiste des Amis de la lumière, se rapprochant de celui de l'école chinoise de Lao-tseu; les doctrines des Mormons qui sont en parenté à la fois avec les doctrines hébraïques, musulmanes, mazdéennes, bouddhistes et même chinoises. Enfin, mentionnons les écoles philosophiques de Spinoza, Hegel, Schelling, Feuerbach, les écoles socialistes de Saint Simon et de Fourier, qui sont en affinité avec le panthéisme et le trinitéisme des Brahmanes, des Bouddhistes et surtout des Chinois. Quand on compare la plupart de ces

systèmes avec les grands systèmes théologiques de l'Orient; l'on est frappé de la parenté qu'ils présentent avec ceux-ci. Il y a tels chapitres de Spinoza, Hegel, Feuerbach, Saint-Simon, Fourier, qu'on dirait empruntés aux théologies mazdéenne, brahmanique, bouddhiste, chinoise. Mais les systèmes occidentaux ont le tort de ne pas avouer cette parenté, de se présenter comme des productions *sui generis* et de ne pas s'inspirer constamment de l'atmosphère traditionnelle, où ils ont pourtant puisé leurs premiers éléments de vie. De là cette absence de profondeur, d'unité, de religiosité et de vraie mysticité qu'on remarque particulièrement chez eux. Ce sont comme des plantes exotiques, qui végétant péniblement, ont perdu leur parfum et leur saveur naturelle et qui finissent par s'étioler.

Les systèmes théologiques de la Réforme ne pourront acquérir un véritable essor religieux qu'en s'appuyant sur le sol primitif du mysticisme, qu'en puisant leurs sucres dans la terre qui a enfanté tous les dogmes mystiques. Il faut qu'ils s'attachent à ce sol, qu'ils en aspirent les divers sucres et leur fassent subir un travail interne de végétation et de transformation. A mesure qu'elle développera ainsi ses éléments d'affinité avec les systèmes orientaux et en inondera la terre orientale, ceux-là influenceront sur l'essor catholique de ceux-ci, comme l'atmosphère agit sur la végétation des plantes.

Or c'est là un autre côté de la mission de la Réforme en Orient. Souffler sur les diverses sectes orientales l'esprit universel et catholique de l'Evangile, de manière à favoriser de plus en plus la production de mouvements de réforme au sein de chaque nation orientale, analogues à celui dont la Chine est actuellement le théâtre (les désordres de la guerre civile exceptés), mouvements où la Bible se mariera avec les traditions de chaque Eglise orientale; soumettre toutes les traditions et révélations orientales aux interprétations, à l'exégèse et à l'examen de la raison individuelle, de manière à leur faire subir à toutes une série de transformations ou à les mettre toutes dans un état de diffusion semblable à la diffraction des rayons solaires dans un milieu, laquelle produit une série de décompositions appelées couleurs; — telle est la tâche essentielle de la théologie de la Réforme.

Or ce travail de diffusion et de transformation universelles des dogmes et des traditions religieuses n'est encore qu'ébauché par la Réforme. Quand l'on examine les progrès qu'elle a faits dans ce sens, l'on voit qu'elle est encore loin du but. Ses sectes et ses écoles sont loin d'avoir

aspiré et de s'être approprié les sucres des doctrines théologiques de l'Orient ; et sa propagande biblique n'a pas encore produit des résultats bien manifestes dans le sens de la transformation catholique des sectes orientales. Jusqu'ici ses missionnaires se sont ingéniés plus particulièrement à imiter servilement les procédés des missionnaires catholiques romains : rassembler individuellement ou collectivement des prosélytes aux Eglises protestantes , au lieu de chercher à créer des nuances intermédiaires et transitoires entre les grandes sectes , écoles ou Eglises d'Orient ; traduire , commenter les livres sacrés de l'Orient au point de vue d'une orthodoxie raide , comme entr'autres la société de Calcutta , au lieu de retoucher ces pierres brutes , ces blocs granitiques , de les tailler , équarrir , polir , de manière à les convertir en pierres , à formes , à nuances et à proportions diverses , propres à entrer dans la structure de l'édifice universel et intégral. Aussi dans le centre de l'Asie , où elle siège presque en souveraine absolue , la Réforme a-t-elle exercé peu d'influence sur le brahmanisme , le bouddhisme , le mazdéisme et le mahométisme ; et l'on peut dire de ses théologiens ce que nous avons dit des théologiens romains en Orient : des laïques , sans distinction de confession , ont fait plus qu'eux dans le sens de sa mission religieuse , et dans le sens de l'alliance religieuse universelle.

La tâche de la Réforme en Orient reste donc presque entière à accomplir. Et elle est immense , grandiose. Quand on songe seulement aux conséquences du mouvement socio-religieux des Trois-unis en Chine , l'on peut se figurer quelle immense influence la Réforme exercerait sur le travail d'édification de l'unité universelle et intégrale , si elle agissait sur les éléments bouddhistes , brahmanistes , mazdéens , juifs , musulmans , grecs , nestoriens , pour en faire sortir une œuvre de transformation évangélique des anciennes doctrines ; à plus forte raison si elle agissait , comme elle l'a fait pour les Trois-unis et les Tai-ping-weng , sur des éléments de réforme déjà existant dans diverses sectes : tels que Kelats chez les Bouddhistes , Seicks chez les Brahmanes , Soufis et Wahabbis chez les Musulmans , etc. Le mouvement de la Chine , qui peut être en grande partie attribué à la propagande biblique , doit lui faire voir le signe auquel elle vaincra : à savoir la *Réforme*. Cette propagande commence à sentir vaguement cette nouvelle évolution et elle commence à y entrer , mais encore timidement et quelquefois gauchement ; exemple son action sur les Samaritains en Judée et sur les Nestoriens en Chaldée. Mais ce sont là des tâtonnements qui précèdent

toujours une œuvre nouvelle. A ceux-ci succédera une marche plus sûre et plus systématique.

DOUZIÈME ÉTUDE.

DE LA THÉOLOGIE GRÉCO-RUSSE, DITE : *Catholicisme d'Orient*.

A l'époque où le faible empire grec se débattait douloureusement contre l'invasion musulmane, dont les hordes s'avançaient par étapes forcées vers le cœur de l'empire, la vieille racine de l'Eglise grecque, qui végétait encore à Constantinople, s'était étendue par l'une de ses extrémités vers la partie septentrionale de l'Occident, où elle avait rencontré un terrain vierge et favorable à sa croissance, une terre, sinon féconde, du moins fortement trempée. En y plongeant, elle a retrouvé des sucres qui l'ont nourrie pendant des siècles, l'ont ravivée et lui ont imprimé une nouvelle force d'expansion, qui lui a fait repousser un nouveau rejeton, susceptible de régénérer le corps entier de l'Eglise grecque d'Orient et d'être l'un des principaux éléments de restauration du catholicisme d'Orient. Cette terre, c'est la Moscovie et la Slavie, où l'Eglise grecque a propagé, vers la fin du dixième siècle, le rejeton vigoureux, mais rude, de l'Eglise gréco-russe, qui se dit prédestinée à la réalisation du catholicisme d'Orient et qui se donne déjà le titre pompeux d'*Eglise catholique orthodoxe d'Orient*.

Ces prétentions sont-elles justifiées par le passé et le présent de cette Eglise et sa marche vers l'avenir? C'est ce que nous allons voir.

L'Eglise gréco-russe a conservé, il est vrai, invariablement et fidèlement les traditions et les usages de l'ancienne Eglise d'Orient. C'est du moins là le principal titre qu'elle exhibe pour justifier ses prétentions au catholicisme d'Orient. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire le manifeste publié par le Saint-Synode à Saint-Petersbourg en 1839. Mais le catholicisme ne consiste pas uniquement, ce nous semble, à conserver et à affirmer avec constance le dépôt de l'antique foi et la pratique des anciens usages; il faut encore, et principalement, qu'il réalise l'unité

universelle. Le catholicisme d'Orient doit surtout composer l'unité doctrinale de toutes les sectes qui existent en Orient ; et pour justifier ce titre , il faut que l'Eglise gréco-russe possède en elle la puissance d'aggrégation des croyances nombreuses et variées qui se manifestent en Orient avec une persistance remarquable. Ce n'est donc pas tout que de conserver, avec fidélité, certains points de doctrine et certains rites anciens ; il faut encore rallier ou convertir , en les transformant , tous les points de doctrines et rites, proches ou collatéraux, anciens et nouveaux, *nova* et *vetera*, et il faut trouver le moyen de faire entrer dans le giron de l'Eglise les Gentils, tous étant appelés au bénéfice de la Rédemption de Christ.

Or, pour arriver à cette unité, trois voies s'offrent :

Il y a la voie d'absorption et de fusion des diverses doctrines en une seule, assez large pour les comprendre toutes. Telle ne paraît pas être la voie que l'Eglise gréco-russe soit susceptible de suivre. Pour cela il faut une Eglise, qui, par son organisation unitaire, mais néanmoins élastique, soit susceptible de saisir, trier, épurer, transformer, convertir les diverses doctrines, anciennes et modernes, et de les rallier à elle en élargissant progressivement son cercle de compréhension. Or l'Eglise gréco-russe, d'après son organisation, ne paraît pas posséder ces propriétés. Sa théologie passive, immobile, neutre, s'oppose à cette marche envahissante. Une seule Eglise paraît destinée à ce rôle : c'est l'Eglise catholique romaine, qui par son organisation unitaire, mais néanmoins progressive, par son activité envahissante, par la critique puissante de sa théologie, par son esprit d'assimilation, est déjà parvenue à certains résultats en Orient. Toutefois ces résultats, qui ne datent que depuis environ un siècle, sont encore minimes et il faudra que cette Eglise elle-même, si elle veut arriver à son but, secoue sa tendance à un immobilisme dogmatique, adoucisse la raideur de son orthodoxie, se dépouille de son exclusivisme et gagne encore beaucoup en élasticité, en progressivité et en compréhension.

La voie opposée est celle de l'éparpillement, de la dissolution des grandes Eglises, de l'analyse critique, de l'examen libre, de manière à changer les croyances collectives en croyances individuelles et à amener une sorte d'équilibre de neutralité de toutes les croyances, de tolérance universelle, d'indifférentisme universel, qui rétablirait l'unité par la diffusion extrême des éléments doctrinaux et confessionnels. Ce n'est pas non plus là le rôle qui semble départi à l'Eglise gréco-russe, d'après

son esprit et son histoire. Ce rôle est celui qu'ont commencé à remplir les diverses fractions de la Réforme en Orient.

Enfin la voie intermédiaire entre ces deux voies extrêmes et opposées est celle de la conciliation, de la coordination, de l'association des éléments doctrinaux les plus divers, en conservant à chacun son individualité et son orthodoxie et en les groupant progressivement et graduellement autour d'un centre assez neutre pour ne pas les repousser, assez sympathique pour les rallier. Cette mission semble être celle que la Providence a assignée à l'Eglise gréco-russe : c'est celle que lui assigne sa position dans le monde et son esprit général.

Sa position. — Nulle Eglise ne se trouve en contact immédiat et forcé avec un plus grand nombre de sectes de toutes nuances que l'Eglise gréco-russe. Il semble que la Providence ait réuni à dessein dans cet empire russe, auquel l'Eglise gréco-russe s'identifie en quelque sorte, toutes les variétés de sectes qui pululent à la surface du monde, pour leur faire subir, dans ce vase immense, un travail de combinaison et d'affinité.

Son esprit général. — Il est plutôt celui de la tolérance, de la neutralité et de la conciliation que celui de l'absorption absolue, de l'unité confuse, de l'orthodoxie raide et exclusive, ainsi que nous le démontrerons tout-à-l'heure, malgré certains faits historiques qui témoignent du contraire et qui doivent être considérés plutôt comme des défaillances ou des oublis du véritable rôle départi à cette Eglise.

Telle est la mission spéciale qui s'ouvre devant l'Eglise gréco-russe, mission qu'elle a été loin de remplir pleinement jusqu'à présent. Et pourtant il faut qu'elle la remplisse, si elle ne veut pas manquer à sa fonction essentielle dans l'Eglise universelle et intégrale et si elle ne veut pas être un membre inutile, ou une simple édition stéréotypée de l'Eglise byzantine, ou une simple doublure de l'Eglise romaine. Cette Eglise est encore jeune, quoiqu'elle se dise ancienne, et nous croyons que l'activité de la vie où le réveil va seulement commencer chez elle et avec cela l'intelligence de son véritable rôle.

C'est donc plutôt un examen prospectif que nous allons faire de l'état de la théologie gréco-russe, dans le présent et dans l'avenir, qu'un examen rétrospectif des faits et gestes de l'Eglise gréco-russe dans le passé, quoique nous ayons besoin de déduire de certains faits du passé des conséquences pour l'avenir.

De toutes les Eglises orientales, non-unies, l'Eglise gréco-russe est

la plus rapprochée du catholicisme romain. Elle admet tous les dogmes consacrés par les sept premiers conciles œcuméniques. Elle croit en outre au péché originel, à la rédemption par Jésus-Christ et à la nécessité de la grâce pour tous les actes de piété sans distinction. Elle admet les sept sacrements ; elle croit que dans le sacrifice non sanglant de l'autel le pain et le vin sont changés consubstantiellement au corps et au sang de Jésus-Christ ; elle le reconnaît réellement présent dans l'Eucharistie et lui rend le culte suprême de l'adoration. Elle honore et invoque la Sainte Vierge, mère de Dieu et les saints qui règnent dans le ciel. Elle a pour les reliques la même vénération que les Catholiques romains et rend à leur image un culte qui se rapporte à ceux dont elles sont la ressemblance. Elle reconnaît que l'Eglise a reçu de Jésus-Christ le pouvoir de faire des lois. Elle admet et respecte, comme règle infaillible de la foi, les divines Ecritures, inspirées de Dieu et la tradition de l'Eglise. Elle reconnaît que l'Eglise est une, visible, catholique, apostolique.

Trois points fondamentaux divisent la théologie gréco-russe de la théologie romaine : 1° la première ne reconnaît pas l'autorité universelle du Saint-Siège ; 2° elle ne reconnaît pas l'autorité des conciles œcuméniques postérieurs au septième ; 3° elle fait procéder le Saint-Esprit du Père seul et l'Eglise romaine le fait procéder du Père et du Fils.

Enfin des points secondaires distinguent encore les Eglises sans les diviser radicalement, comme la communion sous les deux espèces, la prière pour les âmes du purgatoire, les indulgences, le droit accordé aux simples prêtres d'administrer l'extrême-onction, le mariage des prêtres.

La question de la procession du Saint-Esprit, du Père seul, est, comme nous l'avons vu, un reste d'arianisme qui rapproche l'Eglise gréco-russe des sectes orientales plus ou moins imprégnées d'arianisme ; « mais comme la formule grecque n'implique pas la négation de la formule latine, ces deux formules, dit M. Lenoir (*Dict. des harmonies de la Foi et de la Raison*) ne sont pas antipathiques. Les théologiens catholiques concluent même à leur identité. D'un autre côté, lorsqu'on pousse à bout les théologiens grecs, l'on est surpris de voir combien peu ils tiennent à l'opinion que la troisième personne de la trinité ne procède pas également des deux autres..... L'Eglise d'Orient ne paraît préoccupée que de constater un fait incontesté dans l'Eglise latine elle-même, c'est-à-dire, que le Saint-Esprit procède du Père. Si l'on songe que celle-ci a permis aux Grecs-unis de la Pologne de réciter le sym-

bole de Nicée, sans l'addition du *filio-que*, et que de son côté l'Eglise d'Orient n'exige pas la rétractation officielle sur ce point de la part des Catholiques qui entrent dans son sein, l'on voit que la distance qui sépare les deux Eglises est petite dans la question même qui a principalement servi de prétexte à leur scission. »

Mais en rejetant l'autorité des conciles œcuméniques postérieurs au septième, l'Eglise gréco-russe devient négative et exclusive quant aux développements subséquents du dogme, qu'elle réduit à un état d'immobilité contraire à la marche progressive de l'esprit humain et de l'Eglise universelle. Aussi n'a-t-elle plus assemblé de concile œcuménique (sauf le concile général de 1667) et elle s'est bornée aux conciles et synodes nationaux, qui forment le fond de sa constitution et qui ont seulement le dépôt de l'interprétation des articles de foi. Les conséquences de cette situation, toute nationale et exceptionnelle, seraient la perpétuité des schismes et l'impossibilité de toute union avec les autres membres de l'Eglise universelle. L'Eglise gréco-russe, si elle ne veut pas mentir au titre qu'elle se donne d'*Eglise catholique d'Orient*, a donc tout intérêt à opérer sa réconciliation avec l'Eglise catholique romaine et avec l'Eglise catholique du Nouveau-Monde, en ne rejetant pas absolument les divers développements opérés par leur intermédiaire. C'est en entrant en communion avec l'Occident et le Nouveau-Monde qu'elle deviendra universelle et qu'elle sortira de la torpeur scientifique où elle languit. Aujourd'hui, où la communion entre les peuples devient de plus en plus intime, il n'est plus permis à un peuple, surtout à une Eglise qui se dit catholique, de se renfermer dans un indifférentisme égoïste pour tout ce qui l'entoure. Le christianisme est essentiellement unissant et communicatif; et l'Eglise gréco-russe, qui se vante d'avoir maintenu dans leur intégrité les principes ou les dogmes de l'Eglise primitive, ne doit pas conserver pour elle seule ce dépôt précieux. Si, comme le dit un écrivain russe, le docteur Etienne de Cheviroff de Moscou (V. François de Baader, *le Catholicisme d'Orient et le Catholicisme d'Occident*), l'Eglise gréco-russe ressemble à ce blé qu'on sème en automne et qui reste longtemps sous les monts de neige, se conservant intact et plein de vigueur, pour reparaitre au printemps avec une nouvelle force de végétation, le moment de l'éclosion et du développement de ce germe précieux est venu; et, dans ce printemps humanitaire de renouvellement de toutes les idées sociales et religieuses, cette Eglise devra renouveler au contact des idées modernes, grandies et épurées,

les doctrines du mysticisme oriental. En développant devant le monde les principes religieux qu'elle a conservés intacts, elle devra exercer une grande influence sur le renouvellement des doctrines théologiques de l'Orient et ranimer les membres à moitié desséchés du corps oriental.

Quant à la question de la non-reconnaissance de l'autorité du Pape elle pourra aussi s'aplanir par des concessions réciproques et surtout par la disparition graduelle, de part et d'autre, de l'esprit de domination, de négation, d'exclusivisme, si nuisible à l'unité et à la paix de l'Eglise universelle.

Les motifs de division entre les deux Eglises sont donc susceptibles de s'aplanir et l'esprit de l'Eglise gréco-russe nous fait espérer l'alliance entre les deux Eglises dans un temps peu éloigné.

Quoique l'Eglise gréco-russe s'intitule *orthodoxe*, elle est loin de présenter le dogmatisme et la rigueur disciplinaire qu'on lui reproche et que semblent justifier des actes plus politiques que religieux des czars. Cette Eglise ne formule aucun dogme et laisse à l'appréciation des fidèles divers points de doctrine dont l'Ecriture sainte ne donne pas d'explication positive : entr'autres la doctrine sur les indulgences, celle du purgatoire, celle sur l'efficacité des prières pour les morts. Bien plus, chez elle la pratique remplace en quelque sorte l'absence de décision dogmatique. Sans croire en effet au purgatoire, l'Eglise d'Orient admet un état transitoire que traversent nécessairement les âmes, celles des bons comme celles des méchants, dans l'attente du Jugement dernier. Elle accomplit aussi des prières pour obtenir en faveur des morts une résurrection bienheureuse.

L'Eglise gréco-russe n'a pas montré non plus un dogmatisme aussi raide et exclusif vis-à-vis d'autres Eglises ou sectes que l'Eglise romaine. Ce n'a pas été chose inouïe que de voir des évêques, des docteurs russes en appeler à des autorités protestantes en matière de théologie, comme Luther, Calvin, qu'ils appelaient *des grands hommes* ; et les livres de ces docteurs étaient approuvés par le Saint-Synode. Ces faits, racontés par l'ultramontain Demaistre et qui ont excité sa colère, sont au contraire un témoignage en faveur de l'esprit conciliant de l'Eglise gréco-russe. Sous bien des rapports cette Eglise se rapproche du protestantisme. La tolérance de l'Eglise gréco-russe et son esprit de conciliation vis-à-vis des sectes de toutes nuances sont d'ailleurs rendus manifestes et irrécusables par des témoignages authentiques et de nombreux faits.

M. de Haxthausen, dans ses *Etudes sur la situation intérieure de la*

Russie, constate qu'en Russie vous pouvez sortir d'un village tatar, avec sa mosquée, traverser un village arménien, avec son église jacobite, pour arriver à un village allemand, avec son temple protestant; et il y a dans ces villages liberté municipale et religieuse. Il y a en outre en Russie des colonies de Mennonites, de Quakers, de Frères moraves, qui conservent entièrement leur liberté civile et religieuse. Il y a des Musulmans, des Juifs, des Jacobites, des Nestoriens, des Bouddhistes, des Guèbres et même des idolâtres.

Mais la tige de l'Eglise gréco-russe a subi elle-même un travail séculaire de bourgeonnement et de ramification par des sectes nombreuses. On comptait au dix-huitième siècle deux cents de ces sectes, plus ou moins en rapport direct avec l'Eglise dominiante. On évalue aujourd'hui encore le nombre des personnes affiliées à douze ou quinze millions. La plupart manifestent certaines affinités avec des hérésies et sectes étrangères à l'Eglise gréco-russe.

La plus importante par le nombre est celle des *Vieux-Croyants*, appelés *Roscolnies* ou encore *Starowertzis*. Ils comptent par plusieurs millions. Ce sont des espèces d'illuminés, qui prétendent posséder le texte de la Bible, qui, selon eux, serait altéré dans la version de l'Eglise officielle. Les Starowertzis exercent sur la Russie et son gouvernement une influence morale tout-à-fait mystérieuse. Chacun d'eux connaît la Bible, qu'il pourrait réciter par cœur d'un bout à l'autre. Les doctrines de cette secte, dont le principal siège est en Sibérie, se transmettent traditionnellement. Une fraction de Starowertzis, les *Bazpportschins*, se rapprochent, par leur organisation ecclésiastique, des sectes les plus avancées du protestantisme, Anabaptistes, Puritains, Quakers, Amis de la lumière. Ils n'admettent la résurrection des corps que pour les méchants (comme la transmigration brahmaniste). Une dérivation de cette secte, les *Scoptzis* (eunuques) ne croient qu'à l'éternité du Père. Le Christ, fils de Dieu, n'est pas Dieu, n'est pas mort et ne mourra jamais. Le Saint-Esprit se révèle par les Scoptzis; *il est en eux*. Ils ne croient pas à la résurrection de la chair. Les *Sabatnikis* (observateurs du sabbat) sont une transition au judaïsme, comme les précédents le sont au bouddhisme. Ils croient que la loi de Moïse est la seule véritable et d'origine divine. Ils attendent l'arrivée d'un messie. Ils s'occupent beaucoup de science cabbalistique et passent parmi le peuple pour des sorciers.

Mais la secte la plus redoutable par ses doctrines et par l'esprit de ses

adeptes est celle des *Malakani*. Leurs doctrines présentent un système théologique et philosophique infiniment plus complet et plus développé que celui de toutes les autres sectes, dont il a été question. Ennemis radicaux de toute espèce de culte et sectateurs de l'*esprit pur*, ils tendent à la complète *spiritualisation* de l'Eglise. Leurs doctrines ont beaucoup de rapports avec celle des Millénaires modernes, des Quakers et des Amis de la lumière. Ils comptent sept sacrements; mais, considérant toute Eglise comme devant être une réunion spirituelle de fidèles, ils n'admettent pas de temples consacrés au culte. Souvent, dans leurs réunions, quelques uns d'entr'eux, se croyant tout d'un coup inspirés, se mettent à sauter, gesticuler et finissent par tomber en convulsion et par prophétiser.

Une autre secte, celle des *Douchoborzi*, sorte d'illuminés que le peuple désigne sous le nom de *Yarmaçon* (francs-maçons) s'est développée simultanément sur tous les points de l'empire. Elle croit, comme les Origénistes, que la chute de l'âme a préexisté à la création; comme les Ariens que Jésus n'est qu'un fils de Dieu, comme tout croyant peut l'être. « L'on doit comprendre, disent-ils, le dogme de la trinité dans « ce sens que l'*esprit universel de l'humanité est fils de Dieu*, et que « devenant temporairement homme il tend à faire de chaque individu « un fils de Dieu. On doit également croire, que, dans la personne du « Christ, Dieu sauve éternellement le monde et qu'il se réconcilie sans » cesse avec lui, mais le Christ *historique* ne doit pas être considéré « comme le véritable Rédempteur et Réconciliateur des hommes : c'est « l'œuvre du Christ idéal. » (V. *le Protestantisme idéal*, par Hansée, p. 277). Ce panthéisme spiritualiste a été identiquement renouvelé de nos jours par les Amis de la lumière. S'appuyant sur cette idée, les Donchoborzi exigent du chrétien la foi à la naissance et à l'existence du Christ en nous (sorte d'incarnation universelle qui ressort de la doctrine origéniste); mais, comme les Amis de la lumière, ils n'admettent pas que la croyance au Christ historique soit indispensable pour faire son salut. Ces sectaires n'ont pas d'Eglise, ni de culte. « Que suis-je donc « enfin ? un temple pour glorifier l'Eternel, étant tout à la fois l'édifice, « le prêtre et la victime. Que notre cœur soit l'autel, notre volonté « l'offrande, notre esprit le pontife choisi pour observer cette foi. » Quelques-unes de leurs interprétations hihliques ressemblent à celles des Mormons d'Amérique. Voici un fragment d'une de ces interprétations : « Le royaume d'Orient et la montagne de Sion sont pris dans un

« sens figuré, qui représente la communauté des Douchoborzi. Le sentier de la montagne n'est que l'esprit de sagesse divine et la puissance de l'Homme-Dieu, habitant chez les fidèles. Les sources d'eau vive sont la parole qui donne la vie éternelle, et les bienheureux habillés figurent leurs vertus, qui triompheront du monde ou du royaume terrestre, dont la fin approche. Alors les Douchoborzi s'élèveront au grand effroi de l'humanité. Le chef des Douchoborzi sera seul roi respecté, et autour de lui se rassembleront tous les hommes. » Le système des incarnations et des transmigrations successives du lamaïsme hould'histe se retrouve dans les croyances des Douchoborzi. Un de leurs principaux chefs, Kapoustin, enseignait « que l'âme divine du Christ a résidé de siècle en siècle dans une suite d'hommes, qui ont été d'abord les vrais Papes. Plus tard, de faux Papes usurpèrent la dignité de Fils de Dieu, qui existe uniquement aujourd'hui parmi les Douchoborzi. En vérité, je suis le Christ, votre Seigneur, disait le prophète. » Les Douchoborzi croient encore aujourd'hui que l'âme de Christ se révélera dans les descendants de Kapoustin.

En résumé, il n'y a point de contrée au monde, l'Amérique non exceptée, où il existe une telle variété et une telle multitude de sectes, qu'en Russie. D'après le rapport de voyageurs et d'historiens, depuis les monts Ourals jusqu'à la mer Caspienne, depuis les régions de la Sibérie jusqu'à la mer d'Azof et à la mer Noire, depuis Odessa jusqu'à Saint-Petersbourg et Archangel, en passant par le cœur de l'empire, il n'y a pas de province qui n'ait diverses variétés de sectes et Eglises à côté de l'Eglise dominante. Celle-ci et le gouvernement qui la patronne le voudraient-ils, qu'ils seraient impuissants aujourd'hui à éteindre, à anéantir ces sectes nombreuses. C'est donc une nécessité qu'il leur faut subir. Or il faut convenir, qu'abstraction faite de certains faits d'intolérance, émanés de quelques empereurs russes, le gouvernement et l'Eglise gréco-russe observent une grande tolérance à l'égard des sectes nombreuses qui pululent en Russie; et nous ne pouvons assez nous étonner du blâme que s'évertuent à leur imprimer certains théologiens de ce qu'ils n'obligent pas les infidèles et les dissidents à embrasser la foi orthodoxe; de ce que des soldats musulmans vivent au milieu d'une capitale chrétienne, où ils ont des mosquées construites et ornées aux frais du trésor et desservies par des mollahs très-bien rétribués; de ce qu'il est défendu d'exercer une propagande à l'égard de ces âmes perdues; afin que, disent-ils, retournant dans leurs foyers elles puissent

louer la tolérance et la magnanimité de l'Eglise et de l'Empire de toutes les Russies ! » Mais ces théologiens à courte vue ignorent-ils donc que le gouvernement russe protège et salarie les cultes mahométans des Kirghizes et Boudd'histes de la Sibérie orientale; que le Chamba-Lama, grand-prêtre des Bouriates, tribu mongole, et les Lamas de son Eglise ainsi que leur culte reçoivent des subsides du czar, et de même les Kalmouks, autre tribu mongole exerçant le culte de Boudd'ha ? Ignorent-ils encore que dans la vieille ville d'Astrakan, cet entrepôt du commerce de l'Asie, l'on voit des religions de toutes sortes vivre côte-à-côte, dans la plus parfaite paix; qu'on y voit à côté de cinquante-cinq églises grecques, de deux églises arméniennes, d'une église luthérienne, d'une église catholique romaine, à laquelle est annexé un cloître, dix-neuf mosquées mahométanes et un temple boudd'histe ? Ignorent-ils encore que les Jacobites, les Nestoriens et les Slaves-unis vivent encore dans une sorte d'union fraternelle avec l'Eglise gréco-russe.

Nous considérons ces faits comme très-honorables pour l'Eglise et l'Empire russe, infiniment plus honorables que les procédés affectionnés par certains prétendus zéloteurs de la religion de Christ, toute d'amour et de tolérance, procédés qui consistent à anéantir les sectes dissidentes par tous les moyens, par la ruse ou par la violence. Nous considérons ces faits comme des titres sérieux au rôle auquel l'Eglise gréco-russe se croit prédestinée et nous souhaiterions que ces titres n'eussent pas été lacérés en différents endroits par les actes tyranniques des czars de Russie et surtout par les tendances, toutes modernes il est vrai, de l'Eglise gréco-russe vers une orthodoxie raide et exclusive. Non seulement cette Eglise, si elle veut marcher dans sa destinée, devra montrer de la tolérance vis-à-vis des sectes nombreuses de l'Orient; mais encore elle devra se développer elle-même, de manière à faire naître pour toutes, de nombreux liens d'affinité et à leur offrir à toutes un centre de ralliement, à la fois neutre et harmonique.

Ce n'est pas par l'effet d'un simple hasard et sans des vues particulières de la divine sagesse que se sont élevées, dans ce vaste empire russe et côte-à-côte avec l'Eglise gréco-russe, non seulement toutes les variétés de nuances, depuis celles du brahmanisme, du boudd'hisme, du mazdéisme, du mahométisme, du judaïsme et, à certains égards, de la théologie des Chinois (car des peuplades chinoises se trouvent déjà enclavées dans cet empire), jusqu'à celles issues directement de la Révélation évangélique : Catholiques grecs, Ariens, Nestoriens, Monophy-

sites, Catholiques romains, réformateurs de toutes les nuances, et auxquelles s'ajoutent les nombreuses transitions gréco-russes, telles qu'Uniates se rapprochant de l'Eglise romaine, Scopitzi et Chilesti, se rapprochant à la fois de l'arianisme et du boudd'hisme, Sabatniki se rapprochant du judaïsme, Roskolniki et Sterowertzi se rapprochant du protestantisme biblique, Bespoportschine se rapprochant à la fois du presbytérianisme et du système de la métempsychose brahmanique, Malakani, sorte de spiritualistes quakers ou millénaires; Douchoborzi, sorte de Mormons ou d'Amis de la lumière avec mélange de panthéisme boudd'histe. Et remarquons-le bien, la plupart de ces sectes ou transition de sectes ne sont que d'origine toute récente. De nouvelles nuances pourront donc bien et devront nécessairement surgir à la suite des temps et produire de nouveaux liens d'affinité et de nouvelles transitions propres à faciliter la réalisation de l'alliance religieuse universelle.

C'est à ce point de vue et dans ses rapports avec les sectes nombreuses qui vivent à côté d'elle et même dans son sein (car plusieurs empruntent même ses prêtres et laissent ordonner leurs prêtres par les évêques orthodoxes), qu'il faut considérer l'Eglise gréco-russe et non pas sous celui de sa forme hiérarchique et officielle. A ce dernier point de vue, elle paraît immobile et stérile; tandis qu'au premier point de vue elle manifeste une grande vitalité et une grande fécondité. Cette vitalité et cette fécondité augmenteront au fur et à mesure que, plus pénétrée de son rôle et de sa position, elle développera ses affinités, ses liens de solidarité et d'harmonie avec les sectes diverses, de manière à former leur centre de ralliement doctrinal et confessionnel, leur lien d'unité, leur modérateur, leur instrument d'association et de coordination. Et ce développement ne pourra s'opérer que lorsque cette Eglise, au lieu de les repousser ou de les renier, accueillera comme ses enfants les nombreux bourgeons de sectes sortis de son sein; car ceux-ci ne sont autres que les expressions multiples de l'effort qu'elle a fait sur elle-même et au-dehors d'elle, — même sans en avoir la conscience et poussée par la main invisible de la Providence, — pour réaliser cette alliance universelle, qui est sa plus noble tâche; ils ne sont autre chose que les transitions écloses et à éclore, pour faciliter cette alliance, d'où sortira le catholicisme intégral.

Les progrès dans cette voie sont pour cette Eglise une condition même d'existence et de conservation de son catholicisme. Si elle y fait défaut, elle descendra au rang d'une secte secondaire; et son rôle sera

nécessairement repris par un autre peuple, élu par le Seigneur. Notre jugement est du reste appuyé par une autorité qu'on ne peut pas suspecter de mauvais vouloir pour le peuple et l'Eglise russes. « Quand on examine, dit M. de Haxthausen, les idées fondamentales des sectes modernes (de la Russie) et qu'on étudie attentivement les tendances secrètes, n'est-il pas possible de croire qu'elles donneraient lieu à une *transformation de l'Eglise orthodoxe* ?.... Si l'Eglise orientale..... *ne développe pas bientôt* sa théologie et tarde plus longtemps à donner au peuple la paix de l'âme..... elle sera entraînée par les tendances spéculatives qui germent au fond de ces hérésies et finira par en recevoir de sérieuses atteintes. C'est, selon toute probabilité, le sort qui lui est réservé prochainement en Grèce, alors que la culture moderne y sera plus répandue, *événement que les missionnaires américains ont déjà préparé*. En Russie, cette réforme n'est ni aussi facile, ni aussi prochaine; car l'Eglise s'y est complètement identifiée avec le peuple; et si, d'un côté, *elle semble avoir négligé sa tendance à l'universalité*, de l'autre, elle a revêtu un caractère exclusivement national, qui fait sa force. Mais quel pays peut se tenir toujours à l'abri de la culture moderne et échapper à l'influence irrésistible de ce qu'elle renferme de principes destructeurs ? »

Nous n'avons à rectifier que deux points de cette appréciation. Nous croyons que l'Eglise gréco-russe tire plutôt sa faiblesse que sa force de sa constitution nationale. Nous croyons en outre que les principes de la civilisation moderne ne sont pas seulement destructeurs des anciennes formes, mais qu'ils sont aussi rénovateurs, régénérateurs, réformateurs; et à ce titre l'Eglise gréco-russe a tout à gagner en subissant leur influence.

A. GILLIOT.

(La suite à la prochaine livraison).

NOUVELLE DÉCOUVERTE D'UNE VILLE ROMAINE.

NÉCESSITÉ D'ABANDONNER LES TEXTES DE LA TABLE THÉODOSIENNE ET
DE L'ITINÉRAIRE D'ANTONIN SUIVIS EN ALSACE.

Lettre au Directeur de la Revue.

Monsieur,

Je vous adresse le complément des trois études sur l'Alsace romaine qui ont été insérées dans les volumes de 1858 et 1859 : veuillez avoir la bonté de lui faire le même accueil qu'aux précédents.

La Table dite de Peutinger, du nom de son propriétaire au commencement du xvr^e siècle, a eu plusieurs éditions, parmi lesquelles il faut citer celle jointe à l'histoire des grands chemins de l'Empire romain de Bergier, en 1728 et 1736, et celle de Scheyb, publiée en 1753.

L'*Alsatiâ illustrata* de Schoepflin, dont le premier volume a paru en 1751, reproduit une portion de la Table publiée avec l'histoire de Bergier. Quant au travail de Scheyb, qui est aussi fautif, il a servi à d'Anville et même, ce qui paraîtra extraordinaire, à M. le baron de Walckenaër, qui a publié sa Géographie des Gaules, en 1839.

Jusqu'ici le fragment donné par Schoepflin, reproduit dans la traduction Ravenex, a servi, invariablement, pour tous les travaux sur l'Alsace romaine et M. le colonel de Morlet en a donné une partie au bas de sa carte, publiée dans le *Bulletin de la Société pour la conservation des monuments historiques de l'Alsace*.

Depuis fort longtemps les imperfections de cette Table avaient frappé Conrad Mannert qui s'est occupé avec tant de succès et d'assiduité de la géographie des Grecs et des Romains. Ce savant a reconnu que le manuscrit de Vienne en Autriche présente des caractères d'authenticité qui permettent de fixer la date de cet itinéraire à la deuxième moitié du

troisième siècle de notre ère, sauf quelques additions évidemment bien postérieures ¹.

C'est donc à tort, et par suite d'un fait mal interprété, que l'on a longtemps appelé cette carte routière *Table théodosienne* et qu'on l'a reportée au règne de l'empereur Théodore II.

Le manuscrit conservé à la bibliothèque impériale de Vienne est attribué à un moine de Colmar et cette copie paraît, d'après plusieurs indices, avoir été faite en 1265. Il n'a qu'un pied de hauteur sur vingt-trois de longueur et se composait d'une série de douze peaux; mais la première qui comprenait une portion de la Gaule, la plus grande partie de la Bretagne, la Mauritanie et l'Espagne a été détruite, rongée..... et manque fort malheureusement aujourd'hui. Il est à remarquer, de plus, que toutes les rivières y sont tracées parallèlement. L'Alsace a notablement eu à souffrir de cette destruction comme on le verra par ce qui en est resté.

L'édition de la Table de Peutinger qui est la plus recherchée et la seule suivie par la Commission de la Topographie de la Gaule, est celle publiée à Leipzig en 1824, par les soins de l'Académie de Munich, avec un Commentaire de Mannert ².

On doit à M. Léon Rénier, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, une excellente réduction de la Gaule, publiée dans l'*Annuaire de la Société des antiquaires de France pour 1850*; voici l'extrait qui — fort incomplet — concerne notre province :

C'est-a-dire,

De Seltz (*Saletione*) à Brumath (*Brocomacus*) 18 lieues gauloises.

De Brumath à Strasbourg (*Argentorate*) 7.

De Strasbourg à Ehl-Benfeld (*Helellum*) 12.

De Ehl-Benfeld à ? 12.

De Largitzen (*Lurga*) à Gros-Kembs (*Cambete*) 12.

De Kembs à Bantzenheim (*Betinisca*) ? 7.

¹ MANNERT, *Traité de Tabula Peutingeriana ætate*. — KOCH, *Tableau des Révolutions de l'Europe*, édition de 1813, tom. 1^{er}, pag. 7, note. — EICHORN, *Deutsches Staatsrecht*, etc., tom. 1^{er}, § 21, note K. — ALFRED JACOBS, *Compte-rendu des travaux de topographie*, journal général de l'instruction publique, N° du 13 avril 1859.

² *Tabula Peutingeriana, cum codice collecta, emendata et nova. Conradi Manerti introductione instructa*. Lipsiæ, HARN, folio, 12 pl.

On remarquera l'absence d'*Augusta Rauracorum*; il n'y a que le nom de peuple : *Rauraci*. — Sur les 2^e et 3^e segments, on lit *Alemannia*, commençant à l'extrémité Nord de la *Sylva Martiana* (*Schwarzwald*) Forêt-Noire et s'étendant à l'Est de cette forêt vers le Sud. — On lit *Sueria* sur la rive droite du Rhin, entre Mayence et Strasbourg.

Quant aux Itinéraires, vulgairement appelés l'Itinéraire d'Antonin, ils sont une longue liste de noms de lieux, accompagnés de chiffres indiquant leurs distances respectives, généralement en lieues gauloises dans notre contrée. Ce document représente la géographie du règne de Dioclétien et sert, quelquefois, à compléter et contrôler la Table de Peutinger, bien que l'on ne doive pas s'attacher à interpréter ces deux documents l'un par l'autre.

Ces Itinéraires ont été l'objet d'un long et consciencieux travail de la part de M. Léon Rénier, le savant professeur d'épigraphie au Collège de France. Je n'en donnerai qu'un extrait pour éclairer ce qui va suivre :

A MEDIOLANO-MOGONTIACUM.

<i>Augusta Rauracum</i>	
<i>Cambete</i> (Gros-Kembs).	XII lieues gauloises.
<i>Stabulis</i> (vers Bantzenheim)	VI »
<i>Argentovaria</i>	XVIII »
<i>Helvetum</i> (Ehl-Benfeld)	XVI »
<i>Argentorato</i>	XII »

Après avoir démontré, comme vous le savez, l'origine erronée de l'opinion qui place *Argentovaria* à Horbourg, opinion consacrée par la routine, j'étais arrivé à reconnaître dans les ruines si importantes d'Ohnenheim (près de Marckolsheim) cette station qui ne peut être que sur la voie de Milan à Mayence; les calculs de d'Anville — qui ne connaissait que les anciennes reproductions de la Table — étaient dès lors pleinement justifiés par l'existence de ces ruines mêmes.

La Table, édition de 1824, citée plus haut, donne bien à la vérité douze lieues gauloises d'*Argentoratum* à *Helellum* (Ehl-Benfeld) deux positions certaines, mais *Helellum* et une station dont le nom est perdu, puisqu'à ce point l'on est au bout de la Carte, ou pour mieux dire du fragment qui en est resté, au-delà de *Helellum*, dis-je, il y a encore douze lieues qui concordent parfaitement avec le grand espace

recélant des substructions romaines à Ohnenheim. Quelle était cette ville ? C'est ce qu'il est impossible de dire, comme pour Horbourg ¹.

Si je passe avec vous à l'itinéraire cité de Milan à Mayence où *Argentovaria* est citée, nous trouvons — en retournant sur nos pas — les douze lieues de Strasbourg à Ehl et seize lieues d'Ehl ou plutôt *Helvetus* à *Argentovaria*, ce qui nous mène dans la banlieue de Grussenheim.

Or, en suivant la grande voie et, à moitié chemin de la limite des deux départements du Bas-Rhin et du Haut-Rhin et la jonction de l'embranchement romain du *Mons Brisiacus* (Vieux-Brisach), à moitié chemin, sur la voie même, entre ces deux points, il existe des traces nombreuses de substructions romaines, notamment sur deux parcelles de terre qui sont coupées par la voie, et les champs, à l'ouest de ces parcelles, sont jonchées des mêmes débris de poterie que l'on retrouve à Ohnenheim et ses deux dépendances, Elsenheim et Heidolsheim.

* Ces restes d'habitations antiques, dont plus de vingt voitures ont été déblayées en 1820 et 1824, nous donnent la station d'*Argentovaria*, fixée définitivement, sur mes données, par la Commission de Topographie de la Gaule.

Il résulte donc de mes investigations de 1858 à 1862 qu'il y avait deux villes romaines dans les environs de Marckolsheim, dont l'existence n'était pas même soupçonnée : l'une donnée par la Table de Peutinger à Ohnenheim, dont le nom est perdu ; l'autre par la voie même près de Grussenheim ¹.

Agréez, etc.

COSTE.

Schlestadt, 30 mars 1862.

¹ M. Alfred Maury, de l'Institut, m'a fait l'honneur de m'écrire ce qui suit, à propos de mon Alsace romaine : « Il est clair que le *Castrum* de Horbourg n'est plus une raison péremptoire d'y placer *Argentovaria* ; des antiquités se trouvent en bien des points voisins, et dès lors, il ne reste plus que les distances qui sont en votre faveur. »

* M. Dispot, conducteur des travaux du Rhin à Marckolsheim, m'a, comme par le passé, activement secondé dans mes recherches et a sa part marquée dans cette dernière et importante découverte.

ALEXANDRE DE HUMBOLDT.

Ce savant naquit à Berlin la même année que Georges Cuvier (1769), le réformateur de la classification, qui donna le goût de visiter les mers et les plages lointaines, de rechercher le monde ancien dans les couches du globe.

Alexandre de Humboldt, cet admirable héros de la science, mourut à l'âge de 89 ans 7 mois, le 6 mai 1859. Aussitôt qu'il eut connaissance de cette nouvelle, Napoléon III ordonna d'élever une statue à l'illustre savant, au château de Versailles.

Humboldt inaugura ses travaux sur l'histoire naturelle en même temps que Cuvier, et ils furent les plus grands génies de ce siècle dans la recherche des phénomènes de la nature.

En 1804, Humboldt rapporta d'Amérique les collections les plus importantes, entr'autres 10,000 nouvelles espèces de plantes. Après ce grand voyage, « l'Europe le salua comme un second Christophe Colomb; non seulement des régions du globe jusqu'alors inconnues et incomprises, furent exposées à l'imagination de l'Europe en peintures nouvelles et pleines d'intérêt; non seulement il fit le portrait de leur surface extérieure et de ses phénomènes, mais encore la science acquit la connaissance de la structure profonde de ce pays, de sa richesse, de ses besoins, des mystères de ses hauteurs et de ses profondeurs, des différentes conditions de la nature animée et de la vie humaine; le rapprochement et la comparaison de tous ces faits donnèrent l'essor à la découverte et à l'intelligence des grandes lois éternelles de l'existence du globe et de ses habitants. »

A partir de 1808 jusqu'en 1827, notre savant séjourna la majeure partie du temps à Paris. Depuis 1804, la France était devenue pour lui une nouvelle patrie qu'il aimait, et où il avait trouvé des amis et des encouragements de toutes sortes. Dans l'hiver de 1827 et en 1828, il fit à Berlin son célèbre cours qui donna naissance au *Cosmos* ou *Essai d'une description générale du monde physique*, tableau grandiose de la nature. Cet ouvrage qui embrasse l'univers avec son ordre et sa magni-

science, fut une sorte de testament d'une laborieuse existence scientifique de 60 années, un legs fait à l'humanité entière.

En 1839, il fit un voyage, d'une année à-peu-près, en Russie et dans le centre de l'Asie. Il recueillit surtout des poissons de la mer Caspienne pour compléter le grand ouvrage de Cuvier et de Valenciennes, et qu'il envoya au Musée d'histoire naturelle du Jardin des plantes. Ce voyage, comme celui d'Amérique, fournit d'importants éléments aux sciences physiques et géographiques dans le sens le plus étendu.

Il vécut alternativement à Berlin et à Paris de 1830 à 1848. Il accompagna le roi de Prusse, en 1812, dans un voyage en Angleterre où il fut reçu avec considération par la cour. Etant à Paris, il organisa des séances en langue française où il mit la science à la portée de son grand auditoire. Il devint membre de l'Institut, des Sociétés savantes les plus illustres du globe, et réunit sur sa poitrine dix-sept décorations du grade le plus élevé.

Parmi les ouvrages qu'Humboldt a mis au jour, le public lettré connaît surtout celui qui a pour titre le mot grec *Cosmos* qui signifie beauté, ordre, arrangement, et auquel l'auteur a joint un atlas destiné à servir de complément à ses œuvres et à celles de son célèbre ami Arago, l'astronome connu de tout le monde. Cet atlas donne le ciel étoilé, le monde planétaire, la terre envisagée au point de vue de la météorologie, de la climatologie, du magnétisme, de la géologie, de l'hydrologie, de la géographie, des animaux, de l'histoire des découvertes successives de l'homme, et de la marche de la civilisation. Il n'existe en France aucune collection complète de pareilles cartes. On doit reconnaître par là l'importance des travaux de ces savants dont les noms passeront à la postérité avec quelques autres.

Les quatre volumes de *Cosmos* ont été traduits en français par MM. Faye, astronome, et Th. Galusky. Le second étant consacré à toutes les questions littéraires ou historiques qui se rattachaient au sujet, l'auteur a beaucoup interrogé la Bible, et y a trouvé une masse de connaissances dont il fait part à ses lecteurs. Au volume III¹, page 5, il

¹ Ce volume est consacré à la partie ou au règne uranologique de la description du monde physique, opposé au règne tellurique. Le règne uranologique se partage en deux branches: l'une est l'astrognosie ou astronomie sidérale, l'autre comprend le système polaire ou planétaire. M. Arago a revu attentivement les épreuves de la 2^e partie de ce 3^e volume.

dit : « L'âme de l'homme est conduite au sentiment de la divinité par le spectacle des forces naturelles et par certains objets du monde extérieur. » De pareils enseignements qui descendent des sommités de la science, ne sont pas très-communs de nos jours. La Bible présente, au point de vue des sciences paléontologiques, divers genres d'études auxquelles ne se livrent que des hommes d'élite, tels qu'un G. Cuvier, de Humboldt et quelques autres. Il y a là des témoignages de foi et de profond respect pour la Bible de Dieu. Sous ce rapport, les deux savants dont nous venons d'inscrire les noms sont très-remarquables. Les frères Cuvier, Laurillard et le médecin Duvernoy, professeur au collège de France, ont toujours eu pour les Saints Livres une déférence vraiment religieuse, et leurs recherches géologiques ont été sans cesse basées sur le livre qui ouvre la Bible, sur les récits génésiaques.

Dans le premier volume de son *Cosmos*, le Berlinoise de Humboldt rend fréquemment hommage à la science profonde de G. Cuvier, dont la célébrité est plus qu'européenne, comme on sait, en dépit des coups de fouet scientifiques..... et ridicules.

A. de Humboldt est devenu le fondateur de nouvelles sciences, de la géographie comparée, de l'hydrographie ou description des eaux qui couvrent notre globe. La structure de l'écorce terrestre lui doit d'immenses progrès, c'est la géognésie ou la connaissance de la composition et de la structure de l'écorce solide du globe. A lui est due la géographie des plantes ou l'étude de la propagation des végétaux et des lois qui y président. On lui doit aussi la climatologie comparée. Il fut toujours un sérieux scrutateur de la silencieuse nature, et devint le réformateur de l'enseignement de la cartographie, en donnant une reproduction plus exacte et une description plus sensible de certaines grandes contrées. C'est ainsi qu'il est devenu le fondateur d'une nouvelle école qui rattache la science physique à l'histoire de l'homme, et qui, dans ses procédés d'observation, a été riche en résultats imprévus.

G. GOGUEL, pasteur.

Cet article est une *Note* extraite d'*Etudes* inédites sur quelques savants au point de vue de l'alliance de la science et de la foi, dont il paraltra bientôt un *Prospectus-Livre*, que la *Revue d'Alsace* s'empresera de faire connaître à ses lecteurs.

LES DEUX VISITES.

C'était en 1792. Pendant trois jours et trois nuits, le tocsin d'alarme n'avait cessé de sonner sur tout le territoire de la République française. Les jeunes hommes, capables de porter les armes, couraient en foule à la frontière pour la défendre contre l'invasion; les mères, en pleurant, bénissaient leurs enfants; les vieillards, trop faibles pour marcher et pour combattre, se faisaient porter sur les places publiques pour donner leurs derniers conseils aux jeunes guerriers, et les exhorter à vaincre ou à mourir.

En ce temps-là, il y avait dans un hameau, non loin des frontières, une veuve qui n'avait qu'un fils. Son époux, vieux guerrier d'autrefois, était mort depuis peu, des suites incurables de ses blessures.

Jeannot, voyant l'enthousiasme qui régnait autour de lui, se ressouvint bientôt que lui aussi était fils d'un héros. Il embrassa sa mère, et lui dit : « Mère, tu n'as que moi au monde, et je suis ton seul appui. Mais la patrie, cette autre mère à nous tous, est en danger; elle m'appelle à son secours : pourrais-je rester sourd à sa voix?... Adieu, je vais remplir à la fois mon devoir de fils, et mon devoir de soldat ! »

Qui saurait dépeindre la douleur de cette pauvre mère, seule désormais dans sa chaumière, seule au hameau et sur la terre entière ? Cependant, elle éleva son cœur à Dieu; la prière lui rendit les forces qui semblaient l'abandonner : et elle fit d'assez bonne grâce à la patrie le sacrifice de son fils.

Quelques heures après, Jeannot était prêt à partir; mais sa mère, par un sentiment d'amour maternel bien excusable, le retint jusqu'au lendemain. Le soir, sur le point d'aller prendre son dernier repos sous le chaume paternel, il sentit son cœur ému au souvenir de ce bon vieux père qui si souvent lui avait parlé de la gloire des armes et des dangers de la guerre. Alors une idée subite s'empare de son âme; au milieu des ténèbres, il se glisse en silence le long des murs, des jardins, des vergers du hameau, et il s'arrête enfin devant une grande porte sombre et

antique, surmontée d'une croix. Il se découvre, il se signe avec respect, puis il entre..... au cimetière.

Là était une croix de bois, dépourvue de tout ornement, et une tombe qu'on eût dit fraîche encore, tant elle était conservée avec soin. Là il s'agenouille. Puis ayant joint ses deux mains, les yeux fixés tantôt sur la tombe, tantôt levés vers le ciel : « Adieu, mon père, dit-il en soupirant, adieu. La patrie m'appelle, je vais lui offrir mon bras !..... O père, si du haut du ciel, où sans doute tu es aujourd'hui, tu peux entendre ma voix, oh ! écoute ma prière ! Que ton ombre sacrée m'accompagne dans les hasards sanglants que je vais courir ! qu'elle me protège ; qu'elle m'inspire ton courage et tes vertus ! qu'elle dirige mon cœur et mon bras ! qu'un jour enfin (je n'ose presque pas l'espérer) elle me ramène sain et sauf dans ces lieux qui m'ont vu naître !..... Mais surtout, ombre chère et sacrée, veille autour de ma mère ! Eloigne d'elle tout malheur ! Protège-la contre les ennemis du dehors, contre les traîtres, contre les infirmités de l'âge, contre les regrets de cœur, contre les ennuis de la solitude !

« Ombre chérie, écoute ma double prière ! Va la porter avec les ailes aux pieds du trône de Dieu ! Intercède pour nous ! Qu'il nous protège ! qu'il nous console ! et qu'un jour il nous réunisse tous trois dans le sein de son éternité..... »

Après avoir ainsi prié, il resta encore quelque temps dans la même attitude, absorbé dans une muette contemplation, priant et pleurant à la fois.

Alors il se prosterna à terre, il couvrit à plusieurs reprises de ses larmes et de ses baisers le gazon humide ; et enfin il se releva lentement et s'éloigna.

Un quart de siècle s'était écoulé depuis ce jour d'alarme et de tristesse. La tombe que nous venons de quitter existait encore ; elle était même encore fraîche et ornée de fleurs ; mais à côté de la première croix s'en trouvait une seconde.

Un jour un équipage magnifique arrive au galop devant la grande porte sombre du cimetière : là elle s'arrête. Un laquais à livrée dorée se précipite à la portière de l'équipage ; il l'ouvre et abaisse rapidement les degrés. Un homme âgé, vêtu de noir, les descend lentement ; puis après avoir jeté autour de lui un long regard scrutateur, et fronçant le sourcil comme un homme qui cherche à se rappeler quelque chose, il

entre à pas mesurés dans le champ du repos. Il regarde autour de lui : d'un œil d'aigle il inspecte de sa place tous les monuments qui se dressent devant lui ; puis soudain ; « C'est là ! » dit-il , et il s'avance :

Arrivé devant la tombe fraîche, marquée de deux croix, il s'arrête encore, il se découvre, il s'agenouille, et après un moment de silence, il dit : « O père, ô mère, me voici ! Après vingt-cinq ans d'absence, je reviens à vous. Voyez votre fils, écoutez sa voix ; c'est lui, c'est votre Jeannot, qui revient prier et pleurer sur votre tombe !..... O mon père ! ô ma mère ! voyez-le : il est digne de vous ; il a bravement combattu, et presque toujours il a vaincu les ennemis de son pays. Son pays n'a pas été ingrat : il l'a richement récompensé ; il l'a comblé de biens et d'honneurs. Aujourd'hui il revient vous dire un dernier adieu. Des soins importants l'appellent : après avoir aidé à vaincre les ennemis de la France, il doit maintenant aider aussi à gouverner le pays. Adieu donc ! mais non pour toujours ; bientôt, je le sens, j'irai vous rejoindre pour ne jamais plus vous quitter ! »

Il dit, s'éloigna ; et son char, traîné par de nobles coursiers, se dirigea vers la capitale.

Quelques années après, un magnifique mausolée s'éleva sur l'humble cimetière du hameau. Sur une table de marbre furent gravés en lettres d'or ces mots :

Ici repose Jeannot ,
Général des armées françaises ,
Né dans ce village ,
Et inhumé sous ce monument ,
A côté de son père et de sa mère.

LACHAPELLE..

DOCUMENTS HISTORIQUES.

Monsieur le Directeur de la *Revue d'Alsace*,

Je prends la liberté de vous adresser ci-jointe la copie de deux documents historiques qui peut-être intéresseront les lecteurs de la *Revue d'Alsace*.

Le premier est une lettre écrite au commandant de la place de Belfort par le lieutenant-général Bianchi, pendant le blocus de cette ville en 1814.

Le second est une note aux maires des communes occupées par l'armée russe dans les départements du Nord composant la 16^e division militaire.

J'ai pris soin de conserver avec la plus stricte fidélité la ponctuation et l'orthographe souvent défectueuses de ces deux pièces.

Veuillez agréer, e.c.

A. KLENCK.

I.

A Monsieur le Commandant de la place de Belfort.

Son Altesse le Maréchal Prince de Schwartzemberg, Commandant général de toutes les armées alliées, animé du désir de ménager une population nombreuse, et faire le moins de mal que possible à une nation accablée de malheurs de la guerre, se prête volontiers aux propositions que Vous m'avez, Monsieur le Commandant, fait l'honneur d'envoyer en date du 10 Janvier, en réponse de ma seconde sommation du 9 de ce mois ci.

Mais je ne dois point Vous dissimuler que déclarer une ville neutre, qui déjà par sa situation actuelle, et par les succès glorieux de nos armées ne peut nous nuire, est d'aucun prix, offre d'autant moins d'avantages pour nous, que cette déclaration Vous fournit des moyens,

qui dans l'entre tems de l'évacuation se transportent au fort pour le ravitailler, et par conséquent pour en prolonger la défense.

Si malgré ces réflexions irréfutables Son Altesse le Maréchal Prince de Schwartzenberg se trouve disposé à des considérations d'humanité et d'estime envers la nation française dans l'adversité, veuillez M. le Commandant, ne chercher absolument aucun autre motif dans une démarche d'aussi peu d'intérêt militaire pour nous.

Il m'est ordonné à mettre toute la célérité à nous expliquer mutuellement sur le vrai sens de la neutralité qui puisse-être employée ici, et sur les garanties réciproques de son maintien. Si à ce but, Monsieur le Commandant Vous en avez un sincère désir je Vous prie de m'envoyer encore aujourd'hui deux ou trois de vos députés, avec lesquels je pourrois convenir et former les articles de la capitulation.

Il m'est défendu à ne point mettre de délai, et en Vous réitérant les ordres que j'ai reçus à cet égard, j'aviserais les postes avancé sur la chaussée qu'on laisse passer sous escorte en voiture ou à cheval Messieurs les officiers que Vous voudrez envoyer chez moi.

J'ai l'honneur d'être avec la considération la plus parfaite

Monsieur le Commandant

Votre très humble et très obéissant serviteur

BIANCHI Lieut : Gén :

Bavillers le 12 Janvier 1814.

II.

Note pour MM. les Maires des communes occupées par l'armée Impériale Russe.

Quelque bonne que soit la discipline dans une armée, cantonnée et disséminée chez l'habitant il est impossible que beaucoup de désordres n'aient pas lieu. Le casernement absolu des troupes seroit le seul moyen de couper court au mal. Dans l'impossibilité d'atteindre ce but, c'est à s'en rapprocher le plus possible que doivent tendre nos efforts.

La bonté paternelle de notre auguste souverain nous offre du secours de toute espèce, sachons les mettre à profit, et répondons par notre courage et notre zèle à sa magnanime bienveillance.

Le cantonnement est divisé par compagnie, de sorte que dans chaque village, il n'existe point de soldat de deux compagnies différentes, MM. les Maires des villages chargés du logement d'une compagnie doivent se réunir et aviser entre eux aux moyens à employer pour caserner leur contingent.

Il est peu de villages où il soit impossible de trouver des maisons libres, ou qu'on peut faire évacuer par les habitants, en leur donnant une indemnité, on doit les choisir les plus rapprochées possible les unes des autres, la proportion des lits à y mettre est de 8 par salle de seize pieds, d'un mur à l'autre. Il sera réservé un emplacement pour

faire la cuisine et les ustensiles seront fournis dans la proportion de 20 hommes par ordinaire. Le coucher sera le même qu'il est établi ci après pour les maisons particulières.

N° (On pourra établir des lits de camp séparées pour chaque homme, et la distance entre chaque lit sera de 18 à 24 pouces.)

Lorsque MM. les Maires des communes où une compagnie est cantonnée auront pris la détermination de former un semblable établissement, ils en donneront avis à M. le S. Préfet de l'arrondissement qui chargera une personne, autant que possible ce sera un architecte, de vérifier si le local proposé est convenable, d'indiquer les réparations à faire 2° sur le rapport de son délégué M. le Préfet¹ autorisera les Maires à commencer les travaux et sollicitera près de M. le Préfet les secours qu'il croira convenable d'accorder soit en argent soit en nature. M. l'ordonnateur de la 16^e division militaire est autorisé à faire retuler sur ces Etablissements les fournitures surabondantes.

Au moment où le casernement sera en état de recevoir la compagnie, elle pourra être divisée en demie compagnie ou quart de compagnie. Le Sous Préfet en donnera avis à M. le chef de l'état major général de l'armée qui fera examiner le casernement et ordonnera qu'il soit occupé par la troupe.

Toutes les fois que dans un cantonnement il y aura des chevaux de troupes, ils devront être réunis autant que possible dans une même écurie, à cet effet MM. les Maires sont invités à faire choix de granges les plus propres à être transformées en écuries, à les faire garnir de mangeoires, et râteliers, toute fois cette mesure doit être combinée lorsqu'elle aura pour objet de la cavallerie, ou de l'artillerie de manière qu'elle ait lieu pour une compagnie entière, la même marche que celle indiquée pour le casernement de l'infanterie sera suivie.

M. le général chef de l'état major ayant fait connaître que les bains de vapeurs auxquels les soldats sont accoutumés sont un objet essentiel à la conservation de leur santé, MM. les Maires sont invités autant que les localités le permettront de mettre à la disposition du cantonnement un emplacement où MM. les officiers Russes pourront faire construire ces sortes de bains, peu importe l'état du local donné pour cette destination, pourvu qu'il soit isolé de tout autre bâtiment et que les murs en soient en briques ou pierres.

Dispositions relatives au logement de MM. les officiers au logement et à la nourriture des soldats. — Messieurs les officiers recevront leurs rations soit en nature, soit en argent, de qui de droit, ils ne pourront exiger de leurs hôtes que les objets que l'on est dans l'usage de fournir lorsqu'on loge en garni.

Savoir

Le coucher pour le nombre de personnes portées sur le billet. Essuie main, serviettes, napes, assiettes et autres objets nécessaires au service de la table, et de la cuisine, et en quantité raisonnable pour

¹ Probablement, le Sous-Préfet.

son usage personnel, et qu'il sera tenu de remplacer en cas de perte, ou destruction, de son fait ou de celui de ses domestiques.

Les domestiques destinés au service immédiat de l'officier seront autant que possible logés avec lui, mais tous ceux chargés du soin des chevaux ou de tout autre service pourront être logés dans un domicile séparé.

Dispositions relatives au couchier du soldat. — Le soldat Russe devra se contenter du lit tel qu'on pourra le lui donner pourvu qu'il y ait des draps, un traversin et une couverture et qu'il soit dans une pièce fermée et chauffée soit par un poêle, soit par une cheminée.

Nourriture. — Au terme du traité le soldat seroit tenu de faire lui-même la cuisine, mais considérant que le soldat est généralement seul dans une maison, que souvent les habitations sont trop éloignées les unes des autres pour qu'il puisse être classé par ordinaire qu'il n'a pas d'ustensiles de cuisine, que ce conflit de besoins et de droits sur le feu commun surtout dans un pays où l'on se chauffe généralement avec du charbon de terre, où le foyer est étroit, pourroit occasionner des disputes. Il est à désirer que l'habitant se charge de lui préparer ses aliments ou plutôt s'il est possible le fasse manger avec lui, M. le G^{al} chef de l'état major donne les ordres les plus sévères, pour que le soldat que son hôte admettra à sa table, ne puisse exiger autre chose que ce dont l'habitant fait son repas.

Disposition relative à l'eau de vie. — Pour oter tout prétexte et tout droit au soldat de demander des liqueurs fortes à son hôte il a été décidé que la distribution seroit faite dans chaque Rég^t par les soins du colonel, défense la plus expresse est faite aux habitans d'accéder aux demandes qui leur seront adressées par les soldats pour en obtenir. Ils devront dans ce cas s'adresser sur le champ à l'officier commandant le cantonnement, qui fera punir le soldat.

En cas de réclamation pour un des objets cy dessus énoncé le soldat s'adressera à son officier, qui lui même adressera sa plainte au Maire, l'habitant s'adressera également à l'officier, il devra lui rendre justice, en cas de refus le Maire fera dresser procès-verbal en double expédition qu'il adressera au S. Préfet de l'arrondissement, ce dernier transmettra l'une à M. le G^{al} com^{dt} la Brigade l'autre à M. le chef de l'état major de l'armée Impériale Russe.

Presque toujours les difficultés qui s'élèvent entre les troupes et l'habitant ont lieu faute de s'entendre, et encore plus faute de savoir où s'arrêtent leurs droits respectifs. Pour parer à cet inconvénient, il a été décidé de concert avec M. le G^{al} Poncelet chef de l'état major de l'armée Impériale Russe, que cette note seroit rédigée pour l'instruction de MM. les Maires, elle est sans doute très imparfaite mais les bases principales y sont posées.

NOTE INÉDITE

CONCERNANT

M. LE PASTEUR BRAUER DE HUNAWIBR.

M. Brauer, ministre du culte dans le village de Hanawibr, département du Haut-Rhin, s'occupait un jour à mettre lui-même quelques cercles neufs à un tonnelet de la contenance d'un hectolitre. Un de ses amis, ministre à Munster, venant le voir, le trouva précisément occupé à cet ouvrage de tonnelier, de façon qu'il lui demanda plaisamment depuis quand il s'était fait tonnelier. Le vieux pasteur lui répondit : ce tonnelet est le plus précieux meuble de ma maison, car il a déjà produit des événements bien remarquables, sinon miraculeux. Il y a aujourd'hui quarante ans, continua-t-il, qu'étant encore vicaire à Munster, dans votre commune, feu mon père m'envoya, pour mon jour de fête, ce tonnelet rempli de son meilleur vin. Le voiturier, arrivé devant mon logement, se disposa à décharger, lorsque tout-à-coup le cheval, prenant le mors aux dents, fit sauter quelques cercles. Quel chagrin de voir couler à terre cet excellent vin et quel embarras d'en arrêter la perte. Tout-à-coup je vis accourir un cuvetier nommé Lamey, avec cercles et outils pour me tirer d'embarras, sans qu'il ait été appelé, ni même connu de moi. Cette agréable surprise fut encore plus grande pour moi lorsque j'appris de ce brave cuvetier, que son petit garçon, témoin oculaire de l'accident, était allé de son propre mouvement l'en avertir pour l'engager à venir à mon secours. Dès ce moment je me chargeai de l'instruction particulière et gratuite de cet enfant intéressant, qui répondit si bien à mes soins qu'au bout de quelques années, par sa bonne conduite, le célèbre professeur Schœpfling, de Strasbourg, ayant entendu parler avantageusement de ce jeune Lamey, l'appela bientôt auprès de lui et en fit son ami et collaborateur pour le célèbre ouvrage *Alsatia illustrata*. L'électeur palatin de Mannheim invitant ce même professeur Schœpfling à faire la composition d'un semblable ouvrage pour le Palatinat, notre jeune savant engagea M. Schœpfling à proposer à ce prince de nommer quelques savants qui recueillissent préalablement les matériaux nécessaires à la composition du nouvel ouvrage. Ces savants devinrent dès lors les membres fondateurs de la célèbre Académie de Mannheim, dont M. Schœpfling fut nommé président honoraire et M. Lamey secrétaire et bibliothécaire perpétuel. Le tonnelet a encore fait de plus grands prodiges. Le brave Lamey fut aussi nommé par ce même prince conseiller aulique et négociateur du fameux traité de paix à Teschen, de manière que ce tonnelet a déjà donné un savant à la république des lettres, une célèbre Académie à l'Allemagne et la paix à l'Europe.

Jugez combien ce tonnelet m'est cher !

ÉTUDE

SUR LA

DRAMATURGIE DE LESSING.

Suite et fin ()*.

XII.

COMÉDIE.

Lessing réfute les objections contre la comédie. — Le Distrait. — Marivaux. — L'Ecole des femmes ; réfutation du jugement de Trublet et de Voltaire. — Conseils aux poètes comiques allemands. — Térence et Ménandre.

Autant Lessing traite sévèrement la tragédie française, autant il dit de bien de notre comédie ; il n'a guère que des éloges pour les pièces de Molière, de Regnard, de Destouches, de Marivaux qu'on jouait sur le théâtre de Hambourg.

La première question qui se présente est celle de l'utilité de ce genre, utilité tant de fois contestée. On avait prétendu, par exemple, que le Distrait ne saurait être un sujet de comédie ; que la distraction était une maladie, un malheur, mais non un vice. Les railleries, disait-on, ne sauraient corriger celui qui est naturellement distrait. (N^{os} 28 et 29).

C'est ce que Lessing n'admet pas ; la distraction n'est qu'une mauvaise habitude ; nous sommes maîtres de disposer de notre attention.

Et que l'on suppose même que la distraction soit sans remède. « Oû est-il écrit que dans la comédie nous ne devons rire que de défauts, de vices qui peuvent se corriger ? »

« La comédie veut corriger en faisant rire, mais non en se moquant ; elle veut corriger non pas précisément les travers à propos desquels elle

* Voir les livraisons de janvier, février et avril, pages 24 118, et 187.

fait rire, encore moins uniquement ceux qui ont ces travers. Sa véritable utilité universelle est dans le rire lui-même, dans l'exercice de notre aptitude à remarquer le ridicule; à le remarquer facilement et promptement sous tous les dehors de la passion et de la mode, dans toutes ses combinaisons avec des qualités bonnes ou pires encore, et même sous les rides d'un sérieux solennel. Admettons que l'Avare de Molière n'ait jamais corrigé un avare, ou le Joueur de Regnard un joueur; accordons que le rire ne peut en rien corriger ces fous; tant pis pour eux; mais non pas pour la comédie. Il lui suffit, si elle ne peut guérir des maladies désespérées, de conserver en bonne santé ceux qui sont bien portants. L'Avare est fécond en enseignements même pour l'homme généreux; le Joueur même pour celui qui ne joue pas; les folies qu'ils n'ont pas, d'autres les ont avec qui ils sont forcés de vivre; il est utile de connaître ceux avec qui on peut se trouver en collision; il est utile de se prémunir contre toutes les impressions de l'exemple. Un préservatif est toujours une médecine estimable, et toute la morale n'en a pas de plus fort que le ridicule. »

Lessing, on le voit, cherche à réfuter les préventions de Rousseau et d'autres contre le théâtre comique; le passage cité fait très-bien ressortir le côté utile de la comédie qu'on ne saurait, ce nous semble, nier sérieusement; le contester, c'est contester que le ridicule soit la punition à laquelle nous craignons le plus de nous exposer. Que Nicole et Bossuet comprennent la comédie dans leurs attaques contre le théâtre, nous le concevons sans peine; que Rousseau, qui débuta dans la carrière des lettres en soutenant un paradoxe, en donnant gain de cause à la barbarie contre la civilisation, ait attaqué le théâtre comme un produit de cette même civilisation, il n'y a rien là qui puisse nous étonner. Mais comment opposer ces quelques voix isolées au plaisir que les hommes ont toujours trouvé à la peinture des ridicules? Pure malignité, répondra-t-on, et d'autant plus blâmable! — Non, ne méconnaissions pas ainsi les instincts de notre être. « Le rire naïf, dit Herder, est une marque de la nature aussi sûre que la larme qui nous échappe malgré nous. » Nous ne nions pas que le poète ne puisse aller trop loin; nous reconnaissons les abus de l'ancienne comédie des Grecs; nous en voulons à Aristophane d'avoir pris Socrate pour point de mire de ses sarcasmes; encore peut-on dire, comme Lessing en fait la remarque, que pour lui ce mot était synonyme de sophiste et n'était pas un nom propre (N° 91); mais si le poète ne se fait pas l'instrument d'un parti,

s'il ne se propose d'autre but que d'attaquer ce qui en nous prête au rire, s'il évite les expressions trop crues et les termes déshonnêtes, je dirais volontiers de la comédie ainsi entendue ce que Lessing applique à la Cénie de Madame de Graffigny (N° 53), que je préférerais peu de sermons à une pareille pièce,

Voici comment le critique allemand apprécie Marivaux : « Quelque riches que soient ses pièces en toutes sortes de caractères et d'imbroglis, elles se ressemblent pourtant assez. C'est dans toutes le même esprit éblouissant et souvent trop recherché; dans toutes la même analyse métaphysique des passions; dans toutes, la même langue fleurie, néologique. Ses plans ne sont que de peu d'étendue; mais en vrai Callipide de son art, il en sait parcourir l'étroit espace par une foule de pas si petits, et surtout si bien marqués, qu'à la fin nous croyons avoir fait avec lui le double de chemin. » (N° 18).

Lessing admire l'Ecole des femmes, mais point par les mêmes raisons que Trublet ni que Voltaire. (N° 53). Il ne comprend pas ce que Trublet prétend tenir de Fontenelle, que le sujet de l'Ecole des femmes est particulièrement heureux; car ce sujet n'est pas de lui; il est dans la *Précaution inutile* de Scarron et dans les *Nuits plaisantes* de Straparolle. Il ne comprend pas davantage le jugement de Voltaire, que « l'Ecole des femmes est une pièce d'un genre tout nouveau, où tout, il est vrai, n'est que récit, mais récit si plein d'art que tout semble être action. »

Ce dernier passage suggère à Lessing les observations suivantes :

« Si le nouveau consiste en cela, il est très-bien qu'on ait laissé périr ce nouveau genre. Qu'on y mette plus ou moins d'art, un récit reste toujours récit, et au théâtre nous voulons voir des actions réelles. »

Voltaire aurait du moins dû ajouter la réponse que fit Molière lui-même et qui est très-juste¹; c'est que les récits de cette pièce, grâce à sa constitution intérieure, sont action réelle; ils ont tout ce qu'on exige d'une action comique; et c'est pure chicane de vouloir leur disputer ce nom. Car il s'agit bien moins des événements qui sont racontés que de l'impression que ces événements font sur le vieillard trompé, quand il les apprend. C'était le ridicule de ce vieillard que Molière voulait principalement peindre; il faut donc surtout voir comment il se comporte en présence de l'accident qui le menace; et c'est ce que nous n'aurions

¹ Critique de l'Ecole des femmes.

pas si bien vu, si ce que le poète fait raconter se passait sous nos yeux, et inversement. »

Notre critique recommande aux poètes comiques de son pays de ne pas voir trop facilement des ridicules allemands dans les travers de leur province ou de leur ville; il leur reproche de peindre d'une manière trop superficielle; il faut que le poète donne aux fous un peu du sien; il faut qu'il les relève, qu'il leur prête de l'esprit et de l'intelligence. Il rend hommage au talent comique de Schlegel, de Gellert surtout, dont les pièces ont le plus d'originalité allemande et sont de vrais tableaux de famille où chacun aussitôt se sent chez soi. Quelles délicieuses scènes comiques il nous donne lui-même, soit qu'il analyse les élucubrations poétiques de Madame Gottsched (N° 13), ou qu'il nous fasse assister aux critiques que les bas-bleus de la sallé hasardaient sur la pièce représentée. Cela rappelle involontairement à l'esprit Wieland et ses Abdéritains.

Lessing, nous le savons déjà par le culte qu'il professe pour Aristote, et le Laocoon nous l'apprend à chaque page, Lessing, dis-je, est grand admirateur de la perfection des anciens, des Grecs surtout. Quelqu'éloge qu'il fasse de Térence, il semble croire, et il s'attache à démontrer que Ménandre était plus grand que lui (N° 99 et 100). Si les pièces de Ménandre dont Térence a tiré parti étaient parvenues jusqu'à nous, il ne peut se figurer rien de plus instructif que la comparaison de l'original grec avec la copie latine. « Car Térence n'était pas simplement un traducteur servile. Même là où il a conservé entièrement le fil de la pièce de Ménandre, il s'est encore permis maintes additions, il a renforcé ou atténué tel trait, comme Donat nous le montre plus d'une fois. »

Quelquefois il est allé trop loin et a gâté l'original; comme quand Micion, au cinquième acte des *Adelphes*, va jusqu'à consentir, à soixante-cinq ans, au sot mariage que son frère veut lui faire contracter.

Colman, le traducteur anglais de Térence, d'après un passage de Donat qu'il prétend avoir échappé à tous les critiques, veut rejeter la plus grande partie du blâme sur Ménandre. Térence aurait corrigé l'original, en faisant manifester à Micion toute sa répugnance pour une pareille union, répugnance qu'il n'aurait pas manifestée, à ce qu'il paraît, dans la pièce de Ménandre; *Apud Menandrum senex de nuptiis non gratatur*. Mais Lessing, interprétant autrement ce passage, (dans Ménandre on n'importe pas le vieillard avec ce mariage), conclut que Térence, loin de corriger son original, l'a gâté.

XIII.

DU COMIQUE GROTESQUE.

Le critique allemand, comme Herder, nous recommande l'excellent traité de Möser sur le comique grotesque (N° 18).

Gottsched avait cru faire faire un grand pas au théâtre vers la régularité en célébrant solennellement sur la scène, avec l'actrice Neuber, les funérailles d'Arlequin. Mais on n'avait aboli que le nom et le costume; le personnage était resté dans une foule de pièces que joua l'actrice Neuber elle-même après cet acte solennel. « Seulement il rappela Jeanneton, et était tout vêtu de blanc, au lieu d'avoir une veste bigarrée. Vraiment un grand triomphe pour le goût ! »

Lessing est d'avis de remettre Arlequin tout entier sur la scène, avec sa veste bigarrée et son nom d'autrefois. « En vérité, si on le tolère sous des noms étrangers, pourquoi ne le tolérerait-on pas aussi sous le sien ? » Il combat une à une toutes les objections. « C'est une création étrangère, » dit-on. « Qu'est-ce que cela fait ? Je voudrais que tous les fous parmi nous fussent des étrangers. — Ses manières, son costume ne sont ceux de personne parmi nous. — Tant mieux, il n'aura pas à dire d'abord qui il est. — Il est absurde de voir apparaître tous les jours le même individu dans une autre pièce ? — Il ne faut pas le considérer comme un individu, mais comme toute une espèce; ce n'est pas Arlequin qui paraît aujourd'hui dans telle pièce, demain dans telle autre; ce sont des arlequins; l'espèce a mille variétés; seulement parce que leur caractère a les mêmes traits principaux, on leur a laissé le même nom. Pourquoi serions-nous plus difficiles que les anciens ? Leur parasite était-il autre chose qu'Arlequin ? Les Grecs n'avaient-ils pas le drame satyrique dans lequel des satyres étaient le personnage obligé ! »

Les raisons de Lessing ne peuvent nous convaincre; évidemment ce n'était là qu'une réaction contre la manière maladroite dont Gottsched et d'autres avaient remplacé Arlequin; nous ne sommes plus au temps où les princes avaient à leurs cours des fous avec un costume particulier, une batte et des grelots; les fous, les arlequins de nos jours, et l'espèce en est immortelle, portent plus ou moins le costume de tout le monde; faisons de même au théâtre; ils seront toujours assez reconnaissables

à leur langage, à leurs actes, à leurs gestes, presque toujours à leur mise, sans qu'ils portent pour cela un costume spécial. Puisqu'ils sont nombreux, de l'aveu même de Lessing, il faudra au poète plus d'art pour en varier le type, et nous ne serons pas choqués de la présence de ce personnage étranger. Le gandin de nos pièces modernes est bien l'arlequin d'autrefois, personne ne s'y trompe.

XIV.

1. TITRES. — 2. ACTEURS. — 3. PROLOGUES ET ÉPILOGUES. —
4. TRADUCTIONS. — 5. MUSIQUE.

Lessing n'a négligé aucun détail de l'art dramatique; il s'est occupé de tout, titres, acteurs, prologue et épilogue, traductions, musique.

1.

Des critiques trouvèrent le titre de *Nanine* trop vague. Il ne faut pas qu'un titre soit une carte à manger. Moins il trahit le contenu, mieux il vaut. Les anciens le tiraient souvent de circonstances insignifiantes, comme celui du *Trinummus*; mais il ne faut qu'il trompe. (N° 21).

Il rectifie, toujours à propos de Nanine, le titre du *Gloriosus* de Plaute; c'est un grammairien qui a ajouté *Miles*. Le personnage du comique latin n'est pas seulement un soldat fanfaron; il est aussi fanfaron pour tout le reste qu'à l'endroit de ses prétendus exploits. Plaute a intitulé de même une de ses pièces simplement *Truculentus*.

Une pièce peut avoir deux titres; nous avons bien deux noms.

Voici pourtant un inconvénient que Lessing trouve aux titres:

« Quand on demande quels caractères ont déjà été traités, on n'en trouvera guère d'après lequel les Français n'aient déjà nommé quelque pièce. Celui-ci est emprunté à Molière, celui-là à Destouches, dira-t-on. Mais quel droit de propriété un poète acquiert-il sur un caractère pour en avoir pris son titre Et pourtant qu'on essaie, par exemple, de faire un nouveau Misanthrope. Quand même l'auteur ne prendrait aucun trait de celui de Molière, son Misanthrope n'en sera pas moins appelé une copie Il suffit; Molière a le premier employé ce nom. L'autre poète a le tort de vivre cinquante ans plus tard; et il est malheureux pour lui

que la langue, par les nuances infinies de l'âme, n'ait pas aussi des dénominations à l'infini. » (N° 21).

2.

L'art de l'acteur est à créer comme tout le reste ; nous sommes loin de ces prodiges que racontent les Anciens. Et cependant, à en juger par les appréciations de Lessing, les pièces représentées sur le théâtre de Hambourg avaient d'excellents interprètes, au moins pour les premiers rôles ; Madame Læwen, dans le rôle d'Elisabeth ; Madame Hensel, dans celui de Cénie et de Miss Sara ; Madame Bœck, mais surtout Monsieur Eckhoff, dont le jeu a dicté au critique ses meilleures remarques, et dont il fait ce brillant éloge :

Tot linguæ quot membra viro.

Il parle longuement de la manière de dire les sentences morales, et c'est encore pour montrer que M. Eckhoff y excelle ; ses observations sur le geste sont tout aussi judicieuses ; le moindre doit avoir sa raison d'être. (N° 3, 4, 5).

3.

Il n'est pas jusqu'aux prologues et épilogues qui n'occupent Lessing. Il cite en entier ceux que récitèrent Mesdames Læwen et Hænsel à la représentation d'*Olinte et Sophronie* ; ils sont tous les deux en vers. (N° 6 et 7).

Le prologue faisait ressortir l'utilité des représentations dramatiques ; l'épilogue semble le développement du fameux vers de Lucrèce :

Tantum religio potuit suadere malorum.

Il montre les excès du fanatisme religieux. C'est là que Lessing exprime son opinion sur les croisades. Selon lui, le fanatisme était autant du côté des croisés que de celui des Musulmans. Sans nier qu'il y ait du vrai dans cette assertion, n'est-ce pas juger les croisades à un point de vue étroit et exclusif de n'y voir que l'œuvre du fanatisme ? Herder, de son point de vue humanitaire, est tombé dans la même erreur.

Lessing voudrait que chaque pièce eût son prologue et son épilogue, prologue non pas comme celui des anciens, mais servant, comme chez les Anglais, à réfuter des objections, à bien disposer les spectateurs pour la pièce et pour les acteurs.

Nous concevons ces prologues dans quelque grande occasion, telles que l'inauguration et la réouverture d'un théâtre; Goëthe en a fait plusieurs en de semblables circonstances; mais trop prodigué, il finirait par lasser, et l'épilogue bien souvent risquerait de n'être dit que devant une salle vide. Malheur au poète et aux acteurs si nous ne pouvons les apprécier par eux-mêmes, et s'il faut qu'ils nous soient recommandés d'avance. Du reste, le calme et le sérieux des Allemands, et leur habitude de mettre de la philosophie partout, font comprendre que cet usage ait plus de chance de réussir chez eux que chez nous; et quand on songe à quelle époque écrivait Lessing, on ne peut que l'approuver d'avoir cherché à former le goût de son public par tous les moyens possibles.

4.

Il s'occupa enfin plus d'une fois des traductions des pièces étrangères représentées sur le théâtre de Hambourg. Il montre la difficulté qu'il y a à traduire des vers en prose; il faut tenir compte de ce que la rime fait souvent faire au poète, et ne pas chercher une traduction trop littérale, qui deviendrait évidemment traînante. C'est là un des reproches à adresser à Madame Gottsched. Elle traduit toutes les particules de liaison, et donne ainsi à des sentiments l'air d'une argumentation en forme.

Nous ferons sur les traductions deux citations, l'une parce qu'elle contient les reproches que les Allemands font au vers français; l'autre, parce qu'elle prouve quel sentiment délicat Lessing apportait à l'appréciation des beautés littéraires.

« La traduction de *Zelmire* n'est qu'en prose. Mais qui n'aimera mieux entendre une prose énergique, harmonieuse, que des vers faibles. Parmi toutes nos traductions rimées, il y en aura à peine une demi-douzaine de passables. Et qu'on n'aille pas me prendre au mot et me dire de les nommer! Je saurais plutôt où cesser qu'où commencer. La meilleure est obscure et équivoque en beaucoup de passages; le Français (Du Belloy) n'était déjà pas le plus grand versificateur; l'Allemand le fut encore moins, et en s'efforçant de traduire avec la même fidélité les lignes heureuses et malheureuses de son original, il est naturel que ce qui ici n'était que remplissage ou tautologie, dût devenir chez lui tout-à-fait absurde. En même temps l'expression est le plus souvent si basse, et la construction si embrouillée, que l'acteur a besoin de toute

sa noblesse pour remédier au premier défaut, et de toute son intelligence, pour ne pas manquer à celle-ci. Enfin, pour la déclamation, on n'a pas songé le moins du monde à la lui faciliter. »

« Mais vaut-il la peine de donner tant de soin à des vers français, jusqu'à ce qu'ils deviennent dans notre langue des vers aussi fade ment corrects, aussi grammaticalement froids ? Si au contraire nous faisons passer dans notre prose tous les ornements poétiques du français, notre prose n'en deviendra pas encore fort poétique. Il n'en résultera pas de longtemps encore ce ton bâtarde qui est résulté des traductions en prose des poètes anglais, chez lesquels l'emploi des tropes et des figures les plus hardies, outre un rythme cadencé, nous fait penser à des hommes ivres qui dansent sans musique. L'expression ne s'élèvera guère plus au-dessus de la langue de tous les jours, que la déclamation théâtrale ne doit s'élever au-dessus du ton ordinaire de la conversation. Et ainsi je souhaiterais à notre traducteur en prose beaucoup de successeurs ; quoique je ne sois nullement de l'avis de Houdard de la Motte, que le mètre n'est qu'une contrainte puérile, à laquelle le poète dramatique a le moins de raisons de se soumettre. Car ici il s'agit entre deux maux de choisir le moindre ; ou de sacrifier la raison et l'énergie à la versification, ou inversement. On pouvait pardonner à Houdard de la Motte son opinion ; il avait en vue une langue dans laquelle la partie métrique de la poésie n'est qu'un chatouillement de l'oreille, et ne peut en rien contribuer à renforcer l'expression ; dans la nôtre, au contraire, c'est quelque chose de plus, et nous pouvons nous rapprocher infiniment plus de la langue grecque qui peut indiquer par le seul rythme de ses vers les passions qui y sont exprimées. Les vers français n'ont pour eux que le mérite de la difficulté vaincue, et c'est là sans doute un bien misérable mérite. » (N° 19).

Ailleurs il dit :

« *Cénie*, cette excellente pièce de la Graffigny, dut tomber entre les mains de la Gottsched. »

« Je lui ai rendu la justice qu'elle n'a précisément pas gâté quelques pièces amusantes de Destouches. Mais il est beaucoup plus facile de traduire une farce qu'un sentiment. Le ridicule, l'homme d'esprit et celui qui n'en a point, peuvent le répéter ; mais la langue du cœur, le cœur seul peut la trouver. Elle a ses propres règles ; et c'en est fait d'elle, dès qu'on méconnaît celles-ci, et qu'on veut la soumettre aux

règles de la grammaire, et lui donner toute la froide longueur, toute l'ennuyeuse clarté que nous demandons dans une proposition logique. Par exemple, Dorimond a réservé à Méricourt un mariage considérable, avec la quatrième partie de sa fortune. Mais c'est la moindre chose où tend Méricourt; il se refuse à cette offre généreuse, et veut paraître s'y être refusé par désintéressement. « Pourquoi, dit-il, pourquoi voulez-vous vous dépouiller de votre fortune? Jouissez vous-même de vos biens; ils vous ont coûté assez de dangers et de travaux. — J'en jouirai, je vous rendrai heureux, » fait dire au bon vieillard la Graffigny. Très-bien; pas un mot de plus. C'est la vraie brièveté négligente avec laquelle un homme, en qui la bonté est devenue une seconde nature, parle de cette bonté, quand il doit en parler. Jouir de sa fortune, rendre l'autre heureux, cela ne fait qu'un pour lui; l'un n'est pas pour lui seulement une conséquence, une partie de l'autre; l'un est tout-à-fait l'autre; et comme son cœur n'y connaît pas de différence, sa bouche n'en sait pas faire davantage; il parle, comme s'il disait deux fois la même chose, comme si les deux propositions étaient de vraies propositions tautologiques, des propositions parfaitement identiques; sans la moindre conjonction. O le misérable, qui ne sent pas la liaison, à qui une particule doit la faire sentir. La traduction que donne Gottsched de ces huit mots est insupportable. Le sens est parfaitement traduit, mais l'esprit s'est évaporé; une masse de mots l'a étouffé. *Cet alors avec si pour queue; ce seulement; ce bien; ce par là; tous ces déterminatifs donnent aux épanchements du cœur tous les scrupules de la réflexion, et transforment un sentiment chaleureux en un froid raisonnement.*

« A ceux qui me comprennent je n'ai qu'à dire qu'à-peu-près toute la pièce est traduite de cette manière; tout sentiment un peu délicat, par une paraphrase, devient la simple expression du bon sens; toute expression passionnée est décomposée et ramenée aux éléments sans vie de sa signification propre; à cela se joint en beaucoup d'endroits le ton insupportable du cérémonial; des titres honorifiques de convention contrastent de la manière la plus déplorable avec les exclamations de la nature émue. Quand Cénie reconnaît sa mère, elle s'écrie: « Madame ma mère, ô quel doux nom! » Le nom de mère est doux, mais *Madame ma mère* est du vrai miel au jus de citron. Ce nom ridicule resserre le cœur qui allait s'ouvrir au sentiment. Et à l'instant où elle retrouve son père, elle va jusqu'à se jeter dans ses bras, avec un *Gnädiger Herr Vater*! suis-je digne de votre grâce?..... Quel enfant respectueux! Si

j'étais Dorsainville, j'eusse autant aimé ne pas la retrouver du tout, que d'être apostrophé ainsi.» (N° 20).

Nous ne dirons qu'un mot de notre première citation; la seconde n'a pas besoin de commentaire. Lessing parle de nos vers comme tous les critiques allemands. Sans doute, ils ne sont pas susceptibles des hardiesses des vers grecs et allemands, surtout dans un poète de troisième ordre comme Du Belloy; mais ce mètre n'est-il pas la seule forme qui ait convenu au génie de notre nation? Racine, en la maniant, cette forme, en a fait ce vers admirable qui vivra autant que notre langue, et auprès duquel l'iambe allemand est en vérité bien pâle et bien prosaïque.

5.

« L'orchestre, chez nous, tient en quelque sorte la place du chœur; » il faut donc que la musique soit en rapport avec le sentiment dominant des diverses pièces et même des divers actes. Dans l'analyse de la symphonie de M. Agricola pour la représentation de *Sémiramis*, notre critique prouve qu'il s'entendait aussi bien à faire sentir les beautés d'une composition musicale, que d'un œuvre dramatique. (N°s 26 et 27).

XV.

CONCLUSION.

Lessing eut trop tôt fini sa tâche ingrate. Il se plaint avec amertume du peu de succès qui couronna ses efforts. Dès le vingt-cinquième numéro de son journal il dut s'interdire ses observations critiques sur les acteurs, et renoncer ainsi à la première partie de son programme.

Les prétendus génies qu'il s'arrogeait le droit de courber sous la règle, se récrièrent contre le critique présomptueux; on décria toute critique; mais Lessing la défendit jusqu'au bout; il ne valait que par là, disait-il; il déclinait l'honneur que quelques-uns voulaient lui faire d'être auteur dramatique lui-même. Il n'avait mis la main à l'œuvre, qu'afin de pouvoir parler avec plus d'autorité. (N°s 101, 102, etc.)

Je ne sais quelle fatalité, à l'entendre, emportait l'un après l'autre tous les jeunes talents qui donnaient quelque espérance. Ici c'était Cronnegk qu'il fallait juger plutôt par ce qu'il aurait pu faire que par ce qu'il avait fait (N° 1); là M. Romanus dont jusqu'ici les pièces avaient recommandé le nom, mais qui ne devait pas voir, comme Tércence, le moment où son nom recommanderait ses pièces. (N° 96). D'ailleurs ces hommes avaient travaillé trop jeunes pour la scène; l'auteur dramatique a besoin d'avoir vécu; il lui faut un vaste ensemble d'observations que l'âge seul et l'expérience peuvent lui faire acquérir; le jeune homme, qui n'a rien ou peu vu ne peut rien produire; le talent de ces écrivains se fût mûri et développé avec l'âge.

Si Lessing fit une rude guerre au mauvais goût et à la vaine suffisance des auteurs partout où il les rencontrait sur sa route, s'il fut implacable pour le pédant Gottsched et sa femme qui avaient tenu jusqu'alors le sceptre de la critique, il ne parlait pas avec moins de hardiesse que Herder au public allemand. Lui qui reproche plus d'une fois aux Français leur vanité, n'hésite pas à les citer comme exemple à ses compatriotes; voilà au moins un peuple qui connaît d'autres intérêts que les intérêts matériels, qui est fier de ses écrivains et qui s'enthousiasme pour leurs œuvres.

« Si cette pièce, (la *Zelmire* de Du Belloy) ne méritait pas que les Français en fissent tant de bruit, ce bruit même tourne à l'honneur des Français. Ils se montrent comme un peuple jaloux de sa gloire, sur qui les grandes actions de ses ancêtres n'ont pas perdu leur effet; qui, convaincu du mérite d'un poète et de l'influence du théâtre sur la vertu et les mœurs, ne compte pas celui-là parmi ses membres inutiles, et ne voit pas dans celui-ci une chose dont ne s'inquiètent que des gens désœuvrés. Combien nous autres Allemands, nous sommes encore sous ce rapport inférieurs aux Français. Pour parler franchement, nous sommes, comparés à eux, encore de vrais barbares; plus barbares que nos aïeux les plus barbares, pour qui un chanteur était un homme très-estimable, et qui, avec toute leur indifférence pour les arts et les sciences, auraient certainement regardé comme la question d'un fou celle de savoir, lequel des deux, d'un barde ou d'un homme qui fait le trafic d'ambre ou de peaux d'ours, est le citoyen le plus utile. J'ai beau regarder autour de moi en Allemagne, elle est encore à bâtir la ville qui aurait seulement la millième partie de l'estime et de la reconnaissance envers un poète allemand que Calais en a eu envers Du Belloy.

Qu'on y voie toujours de la vanité française ; combien avons-nous encore de chemin à faire, avant d'être capables d'une pareille vanité ! Aussi, quoi d'étonnant ? Nos savants eux-mêmes sont assez petits pour confirmer la nation dans le mépris de tout ce qui ne remplit pas précisément la bourse. Qu'on parle d'une œuvre de génie, n'importe laquelle, qu'on parle de l'encouragement des artistes, qu'on émette le vœu qu'une ville riche et florissante veuille venir en aide par sa sympathie à la récréation la plus convenable pour des hommes qui, dans leurs affaires, ont porté le fardeau et la chaleur du jour ; au divertissement le plus utile pour d'autres qui ne veulent pas avoir d'affaires, (le théâtre sera au moins cela), et qu'on voie, qu'on écoute autour de soi. Grâce au ciel, crie plus d'un, comme l'usurier Albinus, nos citoyens ont à faire des choses plus importantes.

Eu !

Rem poteris servare tuam.

Des choses plus importantes ! de plus lucratives, je l'accorde. Lucratif n'est chez nous rien de ce qui est le moins du monde en rapport avec les arts libéraux. Mais

« *Hæc animos ærugo et cura peculi*

« *Cum semel imbuerit.....* » (N° 18).

N'est-ce pas là une vraie Philippique, sortie de l'abondance du cœur ?

Après ces éloges, il faut pardonner à Lessing une grande partie de ses attaques contre notre nation et contre nos auteurs. Il ne faut jamais faire un crime à un peuple de vouloir être original, de vouloir être lui-même. A l'époque où Lessing écrivait sa Dramaturgie, l'Allemagne subissait l'influence française. Frédéric II méprisait la littérature de son pays et ne prônait que celle de la France. Pour que l'Allemagne eût à son tour une littérature, il fallait qu'elle secouât le joug étranger. De là ce cri, demandant l'originalité, qui retentissait partout, qui était dans toutes les bouches de la génération nouvelle ; de là cette réaction qui amena à brûler ce que l'on avait adoré. Voltaire était surtout le représentant de l'influence française, représentant vivant et qui avait habité l'Allemagne ; aussi, comme nous l'avons vu, ce fut sur lui que Lessing porta surtout ses coups.

Nous avons assez montré que nous n'admettons pas sans réserve toutes les théories de Lessing ; plus d'une fois nous les avons réfutées.

Nous l'avons dit, nous ne sommes pas d'accord avec lui sur la définition qu'Aristote donne de la tragédie; et nous l'avons vu aussi, ses attaques contre la tragédie française, que les Allemands se flattaient d'avoir réduite à néant, perdent une grande partie de leur prétendue force; nous avons fait nos réserves pour la tragédie chrétienne; nous avons fait voir que beaucoup de ses critiques de Voltaire n'ont pas l'importance qu'il croyait; nous sommes loin de partager son enthousiasme pour Diderot; et malgré tout cela, nous sommes persuadé qu'il y a encore bien de l'utilité à retirer, aujourd'hui même, de la lecture de la Dramaturgie; nous croyons, quoiqu'en dise Schlegel, que les Allemands sont à bon droit fiers de cette œuvre, et datent de Lessing une nouvelle et grande ère littéraire. Par les raisons que nous avons développées plus haut, on peut lui pardonner de n'avoir pas toujours été juste envers les Français; mais ses successeurs auraient dû être plus impartiaux. Aussi, lorsque tant d'hommes, distingués d'ailleurs, perdent si facilement le sens de l'équité, est-ce avec plaisir que nous entendons quelques voix tenir un langage tout différent.

C'est ainsi que M. Julien Schmidt, dans son excellente littérature allemande, après avoir, lui aussi, justifié Lessing par l'imminence du danger que courait la littérature allemande, reproche à Schlegel d'avoir continué cette polémique à une époque où ce danger avait disparu. Lui qui avait à un si haut point l'intelligence des littératures romanes, a méconnu les mérites de la seule littérature française; ces mérites, Goethe a fini par leur rendre justice; car, après les excès du romantisme allemand, il voyait dans la régularité française « un contrepoids salutaire et nécessaire à l'envahissement de la barbarie. » Schlegel oublia dans son appréciation de notre littérature le principe qui le guidait ailleurs. Il ne vit pas « que la littérature de Louis XIII, de Louis XIV et de Louis XV était aussi nationale, qu'elle sortait aussi bien de la nature du peuple, qu'elle en était une expression aussi correcte pour l'esprit français, que Caldéron pour les Espagnols et Arioste pour les Italiens ¹. » M. J. Schmidt ajoute que le temps de l'ingratitude est passé, et reconnaît franchement que sans Boileau et Voltaire l'Allemagne n'eût pas eu un Goethe.

¹ *Litt. allem.*, vol. 1, p. 377.

M. Maas ¹ tient à peu près le même langage et s'applique à venger la tragédie française des reproches des successeurs de Lessing. Il dit avec raison à ses compatriotes, qui croyaient cette tragédie terrassée sous les coups de l'auteur de la Dramaturgie :

Les gens que vous tuez, se portent assez bien.

Prenons garde, en littérature, de nous laisser égarer par des passions politiques et des préjugés nationaux.

H. SCHMIDT,

professeur agrégé de langue allemande au lycée Charlemagne.

¹ *Journal (Archiv) pour l'étude des langues et littératures modernes*. V. 19, 4^e livraison.

FONDATION

DU COUVENT DES CAPUCINS

DE COLMAR.

L'an 1629 de l'ère chrétienne, le 19 octobre, les capucins arrivèrent à Colmar, ville importante aujourd'hui comme résidence du Conseil souverain. Ils venaient cultiver cette portion de la vigne du Seigneur avec l'autorisation de la sacrée congrégation de la propagation de la foi, qui avait décidé, qu'une nouvelle mission serait fondée à Colmar pour combattre le luthérianisme, ainsi qu'on peut le voir par une lettre du R. P. Procureur général de l'ordre des capucins, en date du 6 février 1627, et conservée dans les archives. Pendant leur premier séjour ils habitèrent, dit-on, la commanderie ou maison de Saint-Jean de Malte, et célébraient les saints offices dans l'église attenante à cette maison. On en a pour preuve un tableau qui leur fut offert, à l'occasion de leur arrivée, par le Révérend M. Horn alors doyen de l'église collégiale de Saint-Martin, et qui représente Saint François plongé dans une sainte extase. Ce tableau fut conservé avec soin dans la susdite commanderie jusqu'à l'arrivée, ou plutôt jusqu'au retour des capucins, auxquels il fut alors rendu; et il est aujourd'hui suspendu dans le chœur intérieur de l'église pour consacrer le souvenir de cet événement.

Ce premier séjour des capucins à Colmar ne dut pas se prolonger au-delà de trente-deux ans. En effet, à cette époque, les Suédois ayant assiégé cette ville impériale, les habitants leur ouvrirent les portes et les placèrent sous leur protection. Fort de cet appui, les partisans de la religion luthérienne chassèrent les capucins qui habitaient alors le monastère des R. P. Conventuels. Forcés ainsi de s'éloigner, à la grande

douleur des catholiques et à la joie des hérétiques, pleins de tristesse ils quittèrent leur demeure et se retirèrent à Weinbach chez leurs frères.

Il y avait environ soixante ans qu'ils n'habitaient plus Colmar. Toutefois ils s'y rendaient souvent de Weinbach pour y prêcher, à la demande de MM. les chanoines. Mais plus leur absence se prolongeait, plus ils excitaient de sympathie et de regrets dans les cœurs des orthodoxes qui brûlaient du désir de les voir revenir. Enfin, sous le règne triomphant du glorieux Louis-le-Grand, on vit fleurir, avec les lis de la France, et briller d'un éclat toujours nouveau, la religion catholique, et le magistrat dont la moitié étaient nommée par décret royal, travailla avec ardeur et sans relâche à préparer le retour des capucins.

Avec l'assentiment du chapitre des chanoines et de tous les catholiques du sénat, une première lettre fut adressée à l'illustre seigneur de La Grange, intendant du roi en Alsace, par le R. M. Haus, prêtre très-zélé, docteur en théologie, chanoine de l'église d'Erlisheim, et plus tard vicaire-général et suffragant du diocèse de Bâle. Il demandait qu'il fût permis aux capucins de s'établir d'une manière fixe à Colmar, afin que la ville pût continuellement jouir de la présence de ces Pères dont le commerce lui était si précieux. La réponse faite à cette lettre fut favorable. Bientôt arriva l'autorisation royale, et l'illustre seigneur intendant se hâta de la transmettre à la communauté catholique. L'excellent M. Anelot, prédicateur français, ayant l'occasion d'écrire aux cantons suisses orthodoxes pour un autre objet, fait mention de cette gracieuse autorisation dans les termes suivants :

« Magnifiques seigneurs,

« Après l'intérêt que vous avez témoigné de prendre à tout ce qui touche les capucins de Suisse, qui ont des couvents en Alsace, je suis bien aise de vous apprendre qu'ayant rendu compte à la cour de vos représentations sur ce sujet, le roi a bien voulu conserver ces religieux à Strasbourg, sans permettre que ceux d'une autre province puissent venir s'y établir et que Sa Majesté même, par un surcroît de bonté pour eux, leur a accordé un nouveau couvent dans la ville de Colmar. Je suis persuadé que cette nouvelle vous donnera de la satisfaction, et que vous jugerez par là du cas que le roi fait de vos recommandations. »

L'autorisation royale une fois obtenue, il ne restait plus, pour commencer la construction du monastère, qu'à demander l'assentiment du révérend M. Haus; l'illustre et dévoué protecteur des capucins, se

chargea lui-même d'écrire à ce sujet, et la permission fut immédiatement accordée. Les voies étant ainsi préparées, les capucins vinrent à Colmar, avec l'intention de s'y fixer, le 21 janvier 1698, jour de la fête de Sainte Agnès, vierge et martyre, et ils habitèrent pendant quelque temps une maison appartenant à l'honorable et illustre M. Louis Vögtlin, de pieuse mémoire, avocat distingué au Conseil souverain. En attendant, on chercha, avec l'aide de tous les notables de la cité, un emplacement approprié à la construction d'une église et d'un monastère, et grâce au concours des personnes de bonne volonté et de l'autorité, on ne tarda pas à trouver un terrain convenable et l'on en fit l'acquisition.

Aussitôt qu'on eut choisi et disposé l'emplacement, on fit, de l'église collégiale à ce même lieu, une procession solennelle, à laquelle assista le révérend M. Haus, ainsi que les R. R. *seigneurs* chanoines et les prêtres de tous les ordres religieux de la ville, c'est-à-dire les R. R. Pères Dominicains et Augustins, avec deux Jésuites et plusieurs capucins. Le très-noble seigneur Dietremann, prêteur royal, honorait de sa présence et édifiait par sa piété cette procession, et avec lui le très-illustre corps du sénat que suivait une foule de peuple de tout âge et de tout sexe, et tellement considérable que le terrain destiné à la construction du monastère, et une place assez spacieuse pouvaient à peine la contenir.

Lorsqu'enfin le peuple eut réussi à se placer, le révérend M. Haus monta dans une chaire préparée pour la circonstance, et prononça un discours fort remarquable dans lequel il recommanda vivement les capucins à toute l'assistance. Le sermon fini, on célébra une messe solennelle à laquelle assista le vaillant et généreux seigneur Jacob d'Austrasie, gouverneur de la ville, en la noble compagnie de plusieurs conseillers et assesseurs religieux du Conseil souverain. Après la messe et la bénédiction, la première pierre fut posée avec les cérémonies prescrites par le rituel du diocèse, puis la procession revint à l'église collégiale et paroissiale dans l'ordre où elle en était partie.

A peine eut-on posé la première pierre, et planté la croix qui met en fuite les esprits infernaux, que la construction du monastère commença, le 27 juin 1699; et le 9 novembre de la même année, l'édifice se trouva entièrement couvert; car le zèle de la population catholique était tel que chaque jour elle s'assemblait en grand nombre, et prêtait gratuitement son concours soit pour les travaux manuels, soit pour les

transports, et prenait part aussi bien à la construction du nouvel édifice qu'à la démolition des anciens. L'église fut commencée le 24 mars 1700, et le 16 octobre de la même année la nef et les deux chœurs furent achevés. Le 5 avril précédent les capucins avaient quitté, pour aller occuper leurs cellules dans le nouveau monastère, la maison qui, pendant quinze mois, leur avait servi d'asile. Enfin le 15 mars 1705 le très-révérénd et très-illustre seigneur, M^{re} Jean-Christophe Haus, alors évêque suffragant et vicaire-général du diocèse de Bâle, célébra pontificalement la consécration de l'église qui fut placée sous l'invocation de Saint Joseph, chaste époux de la bienheureuse Vierge Marie. Près du maître-autel se trouvait un tableau représentant la mort de ce saint patriarche, offert par l'honorable M. Madamé, conseiller au Conseil souverain, qui fut pendant toute sa vie le protecteur et le bienfaiteur des capucins ¹.

Nous ne pouvons nous empêcher de faire ici mention des nombreux bienfaits que les capucins ont reçu et reçoivent encore tous les jours, depuis leur arrivée, du très-sage et très-noble magistrat de Colmar. Tous les travaux, réparations, changements à faire dans le jardin et les bâtiments de l'église et du couvent sont à la charge de la ville. On fournit de plus aux révérends Pères une provision suffisante de bois, et elle est conduite gratuitement jusque dans la cour du monastère. Pour tout dire en un mot, si les habitants de la ville, catholiques et non catholiques, se montrent, chacun en particulier, pleins de charité pour subvenir aux besoins des capucins, et leur font d'abondantes aumônes de toutes les choses que leur règle les autorise à recevoir; de son côté

¹ Nous transcrivons ici ce qu'on pourrait appeler le *procès-verbal* de l'installation des capucins à Colmar :

« *Copia litterarum authenticarum almae civitatis Colmariensis receptionem capucinarum concernentium, in membrana cum sigillo pendulo cerae viridi impresso, scutuloque lignae incluso, et ligaminibus sericis rubei ac viridis coloris affixo.*

« *Nos Prætor Regius, Consules et Senatores civitatis Colmarie hinc præsentibus fidem facimus, quod viso prævio consensu gratiosissimi regis nostri, regiorum que ejusdem officialium, Gubernatorum, domini Marchionis de Huxelles, domini de la Fond, Intendentis et dominorum nostrorum, Reverendos Patres ordinis capucinarum Helveticæ, Alsaticeque provincie, hic benevole recipientes, iisdem post exhibitas emptianis tabulas, et contractus rite formatas, aream sibi comparare concesserimus pro erigendis Ecclesia et monasterio, ad ibidem Deo et hominibus, juxta statum vocationemque suam, diligentissime serviendum. Ad hunc*

le très-généreux magistrat se conduit à leur égard comme un père tendre envers ses enfants. Peu content de leur assurer, par des promesses verbales dont l'effet ne se fait jamais attendre, tous les secours nécessaires; par un acte authentique, écrit sur parchemin, et revêtu du sceau de la ville, il s'est spontanément et volontairement constitué, à l'égard des capucins, débiteur de l'œuvre de charité qui suit :

« Messieurs les Prêtre royal et du Magistrat de cette ville, étant aujourd'hui assemblés pour leurs affaires ordinaires, ont en même temps réglé une aumône et charité annuelle de vingt livres de bœuf par chaque semaine, aux Révérends Pères capucins de cette ville de Colmar, à commencer au temps de Pâques et finir au Carnaval de chaque année. A l'effet de quoi leur Père spirituel pourra se pourvoir de la dite quantité de viande cy-dessus marquée, et en représenter, de quartier en quartier, l'état de fourniture au Receveur des revenus de cette ville, lequel, sur icelui, et la quittance du dit père spirituel, en payera le contenu, sans qu'il soit besoin d'autre ordonnance pour sa décharge. Et afin que cette charité, ainsi réglée pour mériter les grâces et bénédictions du ciel sur l'étendue de cette ville et ses dépendances, soit toujours continuée, mesdits sieurs les Prêtre royal et du Magistrat, y ont fait apposer le cachet ordinaire des armes de la dite ville et s'y ont souscrits. Fait en l'hôtel-de-ville de Colmar, le onzième juillet mil sept cent sept.

« Signé : DIETREMANN, P. V. SCHNEIDER, BUOB, RÖTTLIN. »

Voilà sans doute une grande charité.

Mais aussi, de leur côté, quelle obligation étroite les capucins, dans

effectum, sincero in eodem affectu, bonaque voluntate inclinati, eos presenti authentica, in cancellaria nostra expedita, consulla urbis sigillo munita, manuque propria subsignata receptione, ita firmiter asscuravimus ut stabili in omnibus tam pacis quam belli, iam fortunatis quam infortunatis temporibus (qualiacumque insurgere valeant gravamina) in hac nostra invitate, absque ullo impedimento et inquietudine habitare, persistere, consuetaque officia divina, et exercitia spiritalia libere continuare peragereque possint, ac valeant.

« Actum Colmarie in die sabbatho vigesima octava mensis Augusti, anno millesimo septingentesimo. Signatum Dietremann, Prætor Regius, a latere sinistro. Joannes Petrus Welsch, senator. Joannes Christophorus Barth, senator. Joannes Georgius Herr, senator. Joannes Andres, senator. Joannes d: André, senator. G. R. Baumhauer, senator. Joannes Jacobus Sandherr, senator. Andreas Sandherr, senator. A latere dextro, Joannes Jacobus Madamé, consul. Joannes Joner, consul. Joannes Buob, consul. Joannes Nicolaus Scheppelin, consul. P. V. Schneider, scultetus. »

leur reconnaissance pour de telles faveurs, n'ont-ils pas contractée envers leurs bienfaiteurs mécènes ?

En effet, afin de ne pas encourir le honteux reproche d'ingratitude, ils ne cessent de répondre par des œuvres spirituelles aux œuvres temporelles qui sont venues secourir leur pauvreté. Les services des capucins consistent dans les suivants :

1^o Ils visitent très-souvent les malades, qu'on réclame ou non leurs secours, ils reçoivent leurs confessions, ils assistent le jour et la nuit les moribonds, afin de leur assurer une sainte mort ;

2^o Ils vont à la prison royale et à la prison de la ville, et ils accompagnent les condamnés à mort jusqu'au lieu du supplice ;

3^o Ils instruisent dans la foi un grand nombre de personnes et les détachent de l'hérésie ;

4^o Ils se mettent à la disposition de tous ; toujours prêts à aider de leurs conseils et de leur concours ceux à qui ils peuvent être utiles, ils les assistent autant qu'ils le peuvent dans leurs nécessités spirituelles et temporelles, et s'occupent du soin de soulager les pauvres ;

5^o Deux fois par jour et plus souvent s'il est nécessaire, ils se rendent à l'hôpital royal, visitant les soldats malades qui peuvent s'y trouver, leur administrant les sacrements et ensevelissant les morts ;

6^o Depuis leur arrivée à Colmar, avec la permission de M. le curé, les capucins prêchent dans l'église collégiale de Saint-Martin qui est en même temps l'église paroissiale, les dimanches et les jours de fête pendant toute l'année, et trois fois par semaine pendant le carême. Ils exercent aussi leur ministère en-dehors de la ville et dans les villages et viennent en aide aux curés toutes les fois qu'ils sont appelés pour confesser et pour prêcher, se glorifiant devant Dieu d'être les serviteurs de tous.

(Relation inédite et composée *(brevi stylo)*, en 1767, par JOSEPH SCHWEIGBLEUSER, notaire apostolique à Strasbourg. — Traduite du latin.)

SAINT-MARTIN A STRASBOURG.¹

Sa rencontre avec Madame la duchesse de Bourbon. — Ses relations avec les savants et les mystiques : Oberlin, Madame de Bœcklin, R. Salzman, Mesdames d'Oberkirch, de Frank, de Rosenberg, la comtesse Potoka. — Ses nouvelles études. — Sa conversion au mysticisme de Boehme. — Le paradis, l'enfer et le purgatoire terrestres de Saint-Martin.

1788-1794.

Les trois années que Saint-Martin alla passer à Strasbourg ont été à la fois les plus décisives pour sa doctrine et pour ses idéautés. Je ne veux pas dire pour ses affections, ce qui d'ailleurs se confond tout naturellement dans une âme mystique.

Il s'écoula bien peu de temps entre son voyage d'Italie et son arrivée à Strasbourg, dont il est facile de déterminer la date. Saint-Martin nous apprend lui-même qu'il fut arraché de cette ville par un ordre de son père, après un séjour de trois ans, au mois de juin 1794, à l'époque de la fuite de Varenne. Prises à la lettre, ces deux indications fixent son arrivée au mois de juin 1788. Or, en la rapprochant de sa visite à Etupes, il en résulte qu'il ne se trouve pas d'intervalle pour un voyage en Allemagne, qui aurait eu lieu à cette époque et qu'il me paraît difficile d'admettre, ainsi que je l'ai déjà dit.

Saint-Martin ne dit pas un mot sur les motifs qui ont pu l'engager à se diriger sur Strasbourg en quittant Rome, à s'y établir malgré d'anciennes habitudes qui l'attachaient à Lyon en dépit des apparences, et malgré ses prédilections réelles pour Paris. Mais il est aisé de comprendre qu'il avait entendu parler de Boehme par ses amis de Londres

¹ Les pages que nous publions feront l'objet d'un chapitre dans le livre que M. Matter prépare sur la vie et les écrits de Saint-Martin.

et qu'on l'avait entretenu à Etupes des facilités qu'il trouverait à Strasbourg pour faire connaissance avec l'illustre théosophe. Strasbourg était d'ailleurs un des principaux théâtres des expériences mesmériennes et venait d'être celui des initiations si fameuses et des cures si extraordinaires du comte Cagliostro. Alfieri venait à peine de quitter l'Alsace qu'il avait habitée, ainsi qu'avaient fait Voltaire et Goethe, et que Rousseau avait voulu visiter avant eux. Jamais un ensemble d'excitations plus séduisantes pour un aussi vif admirateur des grands écrivains du siècle et pour un adepte de Martinez ne s'était encore rencontré; et si la princesse de Wurtemberg ne l'a pas mis elle-même au courant des attraites littéraires et mystiques qu'il trouverait là, c'est peut-être à la baronne d'Oberkirch, qui visitait souvent Etupes, qu'il faudrait attribuer son pèlerinage vers la vieille cité du Rhin.

D'après sa note sur Strasbourg, la maison de la spirituelle baronne fut une de celles qu'il y fréquentait habituellement.

A ne consulter que cette note, ou du moins à ne la consulter qu'un peu superficiellement, il y rechercha surtout le monde aristocratique et quelques hommes d'études. Mais avec un peu plus d'attention on voit très-bien que ce qui l'intéresse réellement, c'est ce qu'il appelle ailleurs *ses objets*.

Son premier point de vue est d'ailleurs assez morose et son jugement général sur les personnes avec lesquelles il se trouve en rapport à Strasbourg, un peu sévère, je ne dis pas injuste.

« J'ay vu des hommes qui n'étoient mal avec personne, mais dont on ne pouvoit pas dire non plus qu'ils y étoient bien; car ils n'avoient pas assez de *mesures développées* (termes favoris de Saint-Martin) pour être saisis de ce qui est vrai et vif, ni choqués de ce qui est mal et faux. C'est à Strasbourg où j'ay fait cette observation. »

Cela est dur. Je dois même faire remarquer que si telles sont les premières lignes du voyageur, rien ne m'autorise réellement à dire que les sentiments qu'il y exprime ne furent que ses premières impressions.

Fussent-elles transitoires ou permanentes, qu'est-ce qui a pu les motiver ?

Strasbourg, il y a soixante-dix ans, et avant les trois ou quatre révolutions essentielles qui en font une ville française de mœurs comme de langue et de nationalité, avait conservé des habitudes de froideur et de réserve très-propres à nous expliquer les rudes appréciations de l'observateur. Je ne veux pas même rappeler, pour le justifier, que c'est le

commun penchant des voyageurs de généraliser leurs rapides observations. En effet, chacun se passe à son tour le privilège de s'y laisser aller, et si tous se moquent de ce coureur de chaises de poste du dernier siècle qui trouvait que les femmes de Troyes avaient les cheveux roux, ceux de la maîtresse de poste du relais de Troyes étant d'un blond animé, tous sont plus ou moins entraînés par la force des choses à ces généralisations téméraires. Saint-Martin a donc pu très-légitimement formuler son jugement tel qu'il a fait; car, après tout et tel qu'il est, il va fort bien à toutes les villes du monde: c'est le portrait du cœur humain pris en un moment de brouillard.

Après la sentence morale vient, sous la formule accoutumée de Saint-Martin, l'énumération des personnages principaux, ou plutôt des principales maisons qu'il a fréquentées; car, pour lui, c'est presque toujours la famille qui est l'essentiel, c'est rarement le chef.

« Et icy, dit-il, je dois me rappeler au moins les noms de plusieurs personnes qui m'y ont intéressé ou que j'y ai vues (le nom de ma chère B... est à part de tous ces noms). »

En effet, il nomme les familles de Frank, de Turckheim, d'Oberkirch, de Baltazar, de Mouillesaux, d'Aumont, de Klinglin, de Lutzelbourg, de Saint-Marcel, Lefort, Falkenheim, Delort, et quelques autres. Mais il fait l'énumération de ces noms uniquement parce qu'il a besoin d'en graver le souvenir dans sa mémoire; il n'y ajoute rien ou presque rien pour nous, quoiqu'il pose un peu au fond, comme tous ceux qui rédigent leurs souvenirs.

Parmi les personnages qu'il vient de nommer, il y en a qui figurent un peu dans l'histoire locale. La baronne de Frank, à la tête de sa maison de banque, a longtemps exercé une sorte de mécénat auquel il n'a manqué qu'un Horace; le nom de la baronne d'Oberkirch a reçu un beau lustre par des Mémoires pleins d'esprit et d'imagination qu'a publiés son petit-fils, le comte de Monthrison; la famille de Klinglin a joué un rôle dans quelques-unes des plus considérables révolutions du pays; celle de Turckheim, qui a figuré dans plusieurs de nos chambres législatives, a fourni dans la personne du baron Jean d'Altdorf un diplomate et un historien estimé.

En vrai militaire, Saint-Martin cite ceux des officiers de la garnison qui portaient un nom un peu distingué: Mercy, Murat (ce n'était pas le futur roi des Deux-Siciles), Tersac, de Vogué, Chasseloup, d'Hauterive

(ce n'était pas l'ancien condisciple, le mystique ou l'extatique ami de Saint-Martin), Labor-le, etc.

Saint-Martin, dont la note est trop courte, ne mentionne parmi les savants qu'il a vus, que l'antiquaire Oberlin, le frère du célèbre apôtre du Ban-de-la-Roche, Blessig, Haffner, le P. Ildefonse, bénédictin d'Ettenheim, et un professeur d'astronomie et de mathématiques dont il ne se rappelle plus le nom.

En vrai amateur de musique, car il cultivait le violon, il ajoute à ces savants le nom de Pleyel avec l'épithète de *fumeux*.

A ces noms, qu'il donne la plupart altérés, qu'ils soient allemands ou français, Saint-Martin joint encore ceux de quelques étrangers plus ou moins illustres qu'il connut à Strasbourg, tels que le comte de Welsberg, ancien ministre à Vienne; M. Wittenkof (Wittinghof, de Courlande, parent de Madame la baronne de Krudener).

Au premier aspect on dirait que Saint-Martin n'est allé en Alsace que pour en visiter les familles les plus notables; et tout ce qu'il aurait fait à Strasbourg ressemblerait singulièrement à ce qu'il avait fait à Londres, à Rome, à Toulouse, à Lyon ou à Versailles.

Et pourtant il s'y est passé quelque chose de plus; car cette même note, qui débute d'un ton si maussade et si peu flatteur, se termine ainsi :

« Je dois dire que cette ville de Strasbourg est une de celles à qui mon cœur tient le plus sur la terre. »

Que s'y est-il donc passé pendant les trois ans qu'il l'a habitée? et quels charmes la vieille cité des bords du Rhin avait-elle pu offrir à son cœur, pour qu'il y tint plus qu'à nul autre sur la terre?

A cette époque la jeunesse russe, allemande et scandinave de la plus haute aristocratie s'y rencontrait aux cours d'histoire et de diplomatie de Koch, futur législateur et futur tribun, avec la jeune aristocratie de France. Metternich s'y coudoyait avec Galitzin et Narbonne. Une grande aisance, une ample et cordiale hospitalité, des mœurs peut-être plus douces et plus pures qu'ailleurs régnaient encore dans les plus honorables familles de la société. Un reste d'institutions électives et délibérantes demeurait à l'ancienne *ville libre et impériale*. Tout cela pouvait plaire à l'esprit de Saint-Martin ou se prêter à ses vues de propagande, s'il voulait renouer ses relations avec la noblesse russe, qui l'avait comblé d'hommages à Londres et appelé à Saint-Petersbourg. Mais tout cela n'a pas dû suffire pour le charmer au point qu'il l'a été.

On n'est pas davantage dans la vraie voie quand on s' imagine qu'il

faut chercher son secret dans une courte phrase de sa note que je n'ai pas encore signalée, et qui nomme, parmi les personnes qu'il voyait, la baronne de Rosenberg, « qui voulait m'emmener à Venise pour fuir la révolution de France; la belle comtesse de Potoka, qui m'avait promis de m'écrire et qui n'en a rien fait. »

Sans doute, Saint-Martin aimait la société des femmes distinguées par de hautes aspirations de mysticisme ou de piété. Il s'y attachait profondément et même avec enthousiasme : il nous le dira et le prouvera tout-à-l'heure. Mais il se défiait beaucoup de celles qui n'arrivaient pas à un sérieux progrès dans la spiritualité, ou qui ne s'y prêtaient pas. Il ne se passionnait pas le moins du monde pour celles qui l'arrêtaient dans son développement propre, si sincère que fût, d'ailleurs, son amitié pour elles; témoin Madame la duchesse de Bourbon elle-même, dont il parle toujours avec estime, jamais avec chaleur. Il nous faut même remarquer que cette princesse se trouvait à Strasbourg en même temps que lui, et qu'il ne la nomme pas même. Or, si jamais elle eût mérité une mention exceptionnelle, c'eût été en ce moment. Elle venait d'Étupes et s'était établie sur les bords du Rhin pour des raisons de famille et des raisons politiques. Quoique séparée de son mari, qui émigra de bonne heure avec son père, le prince de Condé, et son fils, le duc d'Enghien, elle était avec lui dans les meilleurs termes où elle pouvait être. De plus, et sans nul doute, le désir de trouver à Strasbourg les pieuses consolations de M. de Saint-Martin, dont elle aimait la direction, avait pesé dans la balance pour lui faire prendre le chemin de l'Alsace. Aussi Saint-Martin, qui avait pour elle une de ces amitiés qui ne se démentent jamais, lui faisait-il habituellement à Strasbourg le sacrifice des heures de recueillement qu'il aimait le plus, celles du soir. Il l'accompagnait volontiers au spectacle, qu'il aimait toujours, quoiqu'il s'en privât souvent pour des plaisirs plus doux à son cœur charitable.

Mais, malgré cette affection si sincère, ce ne fut pas la présence de la princesse qui fit de la ville de Strasbourg le séjour préféré du théosophe. Qu'on en juge par ses belles confidences sur l'influence qu'elle exerçait sur son esprit, confidences qui s'étendent sur ses principaux attachements, et confidences qui nous feront bien comprendre, je crois, l'amitié si exceptionnelle qu'il voua à la personne qu'une seule fois il nomme en toutes lettres, et qu'il désigne d'ordinaire par les mots, ma B... ou ma chérissime B. ...

Ces confidences nous feront voir en même temps ce que nous devons penser réellement de toutes ces prédilections féminines qui paraissent jouer un rôle si considérable dans la vie du grave mystique.

« Plusieurs personnes ont été funestes à mon esprit, mais non pas de la même manière. La première voulait absolument le faire mourir d'inanition; la seconde, qui était ma tante, voulait ne le nourrir que de vent; la troisième, qui est W..., opérait sur lui comme un étouffoir; la quatrième, qui est Madame de La Cr..., lui mettait les fers aux pieds et aux mains; la cinquième, qui est Madame de L..., lui eût été utile si elle n'avait pas voulu le couper en deux; la sixième, qui est Madame de Cosl..., le grattait en-dessous et le déracinait; la septième, qui est Madame de B... B..., lui mettait un cilice pointu sur tout le corps. »

Cette appréciation, qui est peut-être un peu plus symbolique et surtout plus épigrammatique qu'il ne fallait, est fine, à la fois sérieuse pour le fond et railleuse pour la forme.

À l'exception de la troisième de ces diverses et piquantes individualités, et à l'exception de la première, qu'il ne veut pas même laisser deviner à son lecteur — car ses réticences témoignent qu'il n'écrit pas pour lui seul — nous mettons facilement les noms complets. Et sans bien comprendre peut-être toute la portée de ces épigrammes figurées, nous nous faisons une idée suffisante de la nature de ces rapports mystiques. Madame W... nous reste aussi inconnue que le personnage qu'il ne veut pas nous livrer du tout. Saint-Martin nomme un prince Woronzow, mais il ne nomme pas la princesse, que d'ailleurs, en sa qualité d'étrangère, il n'aurait pas pu traiter bien convenablement d'étouffoir. On reconnaît du premier coup Madame de La Croix, mais on ne voit nullement comment cette grande dame, qui prenait si bien son vol et donnait si gracieusement audience aux esprits au milieu même de la compagnie dont elle était entourée, mettait l'esprit de son ami aux fers. Était-ce quand il composait près d'elle ses belles pages du *Tableau naturel*? On ne comprend pas davantage comment Madame de Lusignan, chez qui il composa une partie du même ouvrage, coupait son esprit en deux. Était-ce pour en retenir sur la terre au moins l'un des deux? Madame de Coislin, car c'est d'elle qu'il s'agit au n° 6, en dépit de l'orthographe, jouait un rôle plus dangereux encore pour l'esprit de Saint-Martin: elle le détachait du monde céleste où il avait jeté racine, en grattant le sol sous la racine même. Madame la duchesse de Bourbon, nommée la dernière, se bornait du moins à faire souffrir son esprit; mais elle le

faisait souffrir, car elle lui mettait un cilice pointu sur tout le corps, figure un peu hardie pour un esprit, mais qui exprime la douleur que la princesse faisait éprouver à son ami, à la voir dans sa crédulité consulter des somnambules et d'autres praticiens d'un ordre inférieur.

Dans tous les cas, ce n'était pas la personne qui suivait si mal le théosophe dans les hautes sphères de la spiritualité et arrêta ainsi le libre développement de son esprit, ce n'était pas Madame la duchesse de Bourbon, qui, par sa présence, répandait sur la ville de Strasbourg cette magie qui la fit qualifier de *paradis*. Quels autres attraits ou quels développements inattendus, Saint-Martin, qui n'appréciait les villes, comme les personnes, que d'après leur rang dans l'ordre de ses *objets* et de ses grandes aspirations, Strasbourg lui a-t-il donc présentés ?

Il ne le dit pas nettement, mais il le fait deviner en vingt endroits, où éclate un sentiment unique dans son âme, un sentiment qu'il ne confond avec aucun autre. Il a trouvé à Strasbourg une source de spiritualité, non pas inconnue, mais inahordée jusque-là, Jacques Boehme. Cette source, un théosophe très-savant, Rodolphe Salzmann, et une femme très-aimable, Madame de Böcklin, la lui ouvrirent en l'initiant à l'étude de cet illuminé, et en le décidant à apprendre l'allemand, les anciennes traductions, française ou anglaise, du philosophe teutonique ne pouvant lui donner aucune idée de tout ce que renfermaient les originaux.

À ces deux personnages, dont l'un devait prendre la première place dans les affections de Saint-Martin, et dont l'autre eut la même place dans celles de Young-Stilling, il s'en joignit plusieurs autres, qu'on ne nomme qu'en passant. Ce sont le major de Meyer, le baron de Razenried, Madame Westermann, et une personne que le voyageur ne désigne que par le nom de la rue qu'elle habitait.

C'est ce groupe de six personnages très-divers, mais très-liés entre eux, auxquels se rattachaient assurément bien d'autres, qui embellit la vieille et savante cité aux yeux du théosophe. Et je vais essayer de coordonner le mieux qu'il me sera possible ce qu'il m'a été donné de recueillir sur chacun d'eux, les prenant dans l'ordre inverse de leur importance pour Saint-Martin.

La personne qu'il ne nomme pas, mais qui figure dans la correspondance de Madame de Böcklin avec la baronne de Razenried, portait un nom allemand très-poétique, mais aussi difficile à écrire qu'à prononcer pour un débutant tel que Saint-Martin. Elle s'appelait Mademoiselle

Schwing (aile), et son esprit s'élevait volontiers dans les plus hautes régions du monde spirituel. Elle avait des visions ou des apparitions qui ressemblaient plus à celles de Swedenborg qu'à celles de l'abbé Fournié; elle voyait, non pas comme ce dernier, des esprits d'un ordre supérieur, mais des trépassés; elle en suivait les progrès ou l'élévation successive dans l'autre monde, à la grande joie de leurs familles et de ceux de ce monde qui s'intéressaient à leur sort.

La dame Westermann avait ces dons de seconde vue qui étaient jadis si communs dans certaines contrées de l'Allemagne, de la Suède et de l'Ecosse. Elle voyait, en esprit, suivant les traditions que je consulte, les événements qui se passaient à de grandes distances, et il circulait à ce sujet, dans le cercle des intimes de Saint-Martin, des récits fort extraordinaires. Dans sa note, le théosophe prend d'abord à l'égard de la voyante une attitude de réserve. Il lui donne avec un peu de dédain l'épithète de *cordounière*, étrange dans la bouche d'un admirateur enthousiaste de Bérune, le cordonnier. Il semble mettre le crédit qu'il lui accorde sous le pavillon d'un autre, en disant qu'elle avait la confiance de Salzmann. Le fait est qu'il change un instant après, qu'il ne manque pas lui-même de la consulter, sur l'avis de Madame de Bœcklin, *lors de l'aventure romanesque*, et qu'il finit par constater qu'on lui répondit *assez juste*, mais qu'il ne dit pas un mot sur cette aventure.

Le troisième personnage mystique qu'il nomme, le baron de Razenried, noble étranger arrivé en France très-souffrant, à l'époque où l'on opérait à Strasbourg, sous l'installation de M. de Puységur, les grandes cures magnétiques, avait trouvé dans cette ville un *médecin* d'une vive clairvoyance, une jeune fille d'une rare beauté, et avait fini par lui offrir sa main et son nom. A la grande joie de la famille, la jeune baronne, d'origine très-bourgeoise, n'avait pas tardé à prendre le ton et les manières de la meilleure compagnie, le goût des lettres et des saines études. Nous avons sous les yeux des *Vues sur le ciel étoilé* qu'elle doit avoir écrites d'inspiration, comme Jacques Bœhme écrivait la plupart de ses traités. Elles ne portent pas plus le cachet de la science que celui de la révélation; mais quand l'astronomie était moins avancée, elles ont pu faire le charme du cercle intime de la belle baronne. Si elles ne font plus celui de personne par leur valeur scientifique, elles peuvent plaire à tout le monde par l'élévation de la pensée et même par l'éclat d'un style que Madame de Razenried était loin de mettre dans ses pages ordinaires, ses lettres familières, par exemple.

Le major de Meyer, que Saint-Martin met à la tête de tous ses amis de Strasbourg, querellait ces *Vues* au nom de l'astronomie savante. Il leur accordait cependant, comme aux expérimentations magnétiques, un intérêt sérieux. A la différence de son neveu, Frédéric de Meyer, écrivain plus connu, il était d'une nature mi-sceptique, mi-croyante; mais dans sa correspondance, que j'ai sous les yeux, il cite des textes de Saint-Martin avec autant de sympathie que son neveu le fait lui-même dans ses lettres et dans ses *Feuilles périodiques pour la culture supérieure de l'intelligence*.

Le personnage qui fut, je crois, le principal initiateur de Saint-Martin à l'étude du philosophe teutonique, Rodolphe de Salzmann, comme l'appelaient ses correspondants d'Allemagne depuis qu'il avait reçu de la cour de Saxe-Meiningen des lettres de noblesse et un brevet de conseiller de légation, titres dont il n'a jamais fait usage pour son compte, — Salzmann était un savant avancé dans le mysticisme ordinaire et dans la haute théosophie. Il faut le distinguer de son cousin Daniel Salzmann, l'ami de Goethe et de Herder, singulièrement célébré par le premier et par les biographes de l'incomparable poète. Insister ici sur la distinction des deux Salzmann, dont aucun n'a marqué dans les lettres françaises, quoique l'un des deux ait été journaliste pendant quarante ans, serait chose inutile. Qu'il nous soit permis seulement de dire en passant, dans l'intérêt de la critique historique et pour l'appréciation de la valeur réelle de ce qu'on appelle l'autorité du témoignage, que les propres concitoyens et les amis des deux les ont si souvent confondus ensemble qu'enfin ils les ont fondus en un seul et même personnage. L'excellent Schubert, un des principaux mystiques de notre temps et celui-là même qui s'est fait remarquer en France par une touchante biographie de Madame la duchesse d'Orléans, raconte très-sérieusement qu'il a visité en 1820 le mystique Salzmann, l'ami de Goethe. Or, l'ami de Goethe était mort en 1812, et Schubert n'avait jamais eu avec lui le moindre rapport; il n'en connaissait le nom que par les mémoires si poétiques de Goethe, et il était persuadé que son ami véritable, Salzmann le mystique, qu'il a réellement visité en 1820, portait encore sur sa noble physionomie d'aigle les traces du génie qui avait charmé le poète. Or, Rodolphe Salzmann n'avait jamais eu de relations avec Goethe.

Si Saint-Martin se rendit à Strasbourg pour y étudier le mysticisme allemand, et en particulier les écrits de Boehme, traduits en anglais par son ami Law, il n'y pouvait mieux s'adresser qu'à Rodolphe Salzmann.

Issu d'une de ces anciennes famille de sa ville dont la plus haute ambition était de figurer dans le ministère évangélique, dans une chaire de l'université ou sur la chaise curule d'un *Quinze* ou d'un *Treize*, le jeune théosophe, après de solides études de droit et d'histoire, avait habité l'Allemagne et fréquenté la plus savante de ses écoles, celle de Göttingue, avec son élève, le baron de Stein, depuis le célèbre ministre de Prusse. Jouissant d'une fortune indépendante et partageant ses loisirs entre des travaux de religion et de politique, il dirigeait, quand Saint-Martin le rechercha, un journal et écrivait des volumes de haute piété, c'est-à-dire de mysticisme et de théosophie. Il publiait beaucoup sans jamais mettre son nom à aucun de ses ouvrages. Une correspondance assez étendue, mais très-intime, avec les mystiques de Lyon, de Genève, de la Suisse allemande et de l'Allemagne en général, le mettait d'autant mieux au courant, qu'il dirigeait lui-même « la librairie académique. »

Toutes ces études lui avaient donné une entière familiarité, d'une part avec les textes sacrés, d'autre part avec ceux de Jane Leade, de Pordage, de Law, de Swedenborg et de Jacques Bœhme. Il possédait surtout les interprètes des écrits apocalyptiques et il affectionnait particulièrement les questions qui jouent un rôle si considérable dans ces textes. Rien n'allait mieux à Saint-Martin. La scrupuleuse exactitude de l'érudition germanique ne l'effarouchait pas. Grandes furent un instant les sympathies des deux théosophes. Mais il y avait des divergences sur des questions essentielles, soit de théorie, soit de pratique, et même sur le principe très-mystique de la fuite du monde, fuite que Saint-Martin, homme du monde, voulait tempérée, et que Salzmann, homme de cabinet, voulait absolue; fuite que le premier aimait plus en théorie, le second plus en pratique. D'un autre côté, Salzmann voulait contenir le mysticisme dans ces limites évangéliques où se mouvait l'âme à la fois tendre et ambitieuse de Fénelon, un peu entraînée par les extases de Madame Guyon; Saint-Martin, au contraire, ne goûtait pas Madame Guyon, parlait peu ou point de Fénelon, et ajoutait volontiers à la portée légitime des Saintes-Ecritures les traditions occultes de son ancien maître, dom Martinez. Enfin, Salzmann, tout en tenant beaucoup à l'existence du monde spirituel et à la science de nos rapports avec lui, rejetait absolument la théurgie, dans ses opérations comme dans ses principes. Saint-Martin, au contraire, blâmant les opérations, professait les principes de l'art. D'ailleurs, la piété sincère et les sérieuses aspirations qui devaient rapprocher les deux théosophes ne les

unirent pas. La stoïque austérité de l'un, si adoucie qu'elle fût dans ses formes et dans son langage, contrastait trop avec l'humble et gracieuse tenue d'âme de l'autre, pour que leurs rapports prissent les caractères de l'intimité et les conditions de la permanence. Au moment de la séparation, ce fut, non pas à Salzmann que Saint-Martin donna son portrait, mais à Madame Salzmann, femme d'un grand caractère, d'une rare prudence et plus sceptique que croyante, mais pleine d'admiration pour la séduisante humilité du mystique. Après leur séparation ils n'échangèrent plus que quelques lettres. A la correspondance de Salzmann Saint-Martin préféra celle du baron de Liebisdorf, qui sympathisait avec ses principes théurgiques et l'aidait dans ses traductions de Bœhme; à la correspondance de Saint-Martin, Salzmann préféra celle du conseiller Young-Stilling, qui sympathisait avec ses doctrines millénaires et l'assistait dans ses études pneumatologiques.

La première, la plus grande place dans les affections spirituelles de Saint-Martin, fut prise par Madame de Bœcklin; c'est à elle qu'il aime à rapporter le plus fécond événement de sa vie d'études, la connaissance du théosophe de Gœrlitz. Et de même qu'il mit le célèbre philosophe teutonique au-dessus de tous ses autres maîtres, il mit Madame de Bœcklin au-dessus de toutes ses autres amies. D'après mes notes, il a donné trois fois son portrait, et je viens de nommer celle des trois personnes qui a reçu de sa main la charmante gouache aux traits fins et inspirés que j'ai recueillie. Madame de Bœcklin est la seconde; mais je dois dire que dans la pensée de Saint-Martin il n'y avait pas de comparaison possible entre elle et les deux autres. La place que cette aimable Allemande occupait dans son âme est, je crois, unique même dans l'histoire du mysticisme. Du moins je n'y connais pas d'autre Egérie qui ait été l'objet, de la part d'un théosophe, de sentiments aussi élevés, rendus dans des termes aussi vifs que le sont ceux de Saint-Martin parlant de sa noble amie.

MATTER.

LES MISÉRABLES

PAR VICTOR HUGO.

PREMIÈRE PARTIE. — FANTINE.

Un spirituel écrivain de la presse parisienne, M. Hector Malot, disait dernièrement en parlant des *Misérables* :

« Si j'étais au pied du Mont-Blanc, le voyant pour la première fois, je penserais à toute autre chose qu'à le mesurer avec mon parapluie. »

Par respect pour la république des lettres, il faudrait éviter, même vis-à-vis des royautes littéraires, l'emploi de ces formules ultra-admiratives, bonnes tout au plus pour l'Orient où elles ne tirent pas à conséquence. Mais avec les langues du Nord qui ont l'habitude, la nôtre surtout, de dire juste ce que l'on veut dire, elles ont l'inconvénient de faire tourner les têtes qui ne sont pas suffisamment solides, et de provoquer trop souvent d'injustes réactions. Donc, en confessant dès l'abord notre admiration sincère pour le géant, nous allons essayer de le mesurer avec notre parapluie.

Il n'y perdra rien du reste : on ne se rend bien compte de ce qui est grand qu'après l'avoir mesuré.

La première chose qui frappe dans ce poème de la Misère, pour traduire son titre peut-être un peu torturé, grammaticalement parlant, c'est qu'il est profondément chrétien.

« Comme on voit, dit Victor Hugo dans les premières pages, en parlant de Monseigneur Bienvenu, il avait une manière étrange et à lui de juger les choses. Je soupçonne qu'il avait pris cela dans l'Évangile. »

On peut lui appliquer le mot à lui-même. Son livre n'est d'un bout à l'autre qu'une éloquente protestation de l'esprit évangélique, qui est l'âme des sociétés modernes, contre les révoltes du corps social dans lequel l'âme chrétienne est enfermée. C'est une paraphrase de Saint Mathieu, faite à dix-huit siècles de distance. On dirait que ces pages pleines d'une

sainte miséricorde ont été écrites devant le Christ des affligés d'Ary Scheffer, qu'elles semblent reproduire, sauf la touche qui est ici d'une vigueur incomparable,

Un galérien et une fille de joie, voilà les deux figures sur lesquelles est appelé l'intérêt, une monstruosité, n'est-ce pas, à faire frémir les dames qui ont lu cent fois dans l'Evangile l'histoire de la pécheresse et du larron repentant, je ne dirai pas sans sourciller, mais avec une pieuse émotion. C'est que la pécheresse et le larron sont d'un monde à part, qu'on relègue en esprit bien loin des réalités de la vie, un monde que l'on n'est pas exposé à rencontrer sur son chemin, tandis que le galérien et la fille de joie sont de notre monde à nous, et qu'il peut arriver qu'on les touche de la main. Rien que d'y penser, il y a de quoi donner la chair de poule, tout en restant chrétien, bien entendu.

Victor Hugo, qui est l'homme de toutes les audaces, a mis au service de son paradoxe, à l'heure qu'il est c'est un paradoxe, hélas ! la même fougue d'idées et la même hardiesse d'exécution qu'il sut trouver jadis dans sa croisade romantique contre les lois de l'hémistiche et la règle des trois unités, croisade entamée par les meneurs, il est bon de le rappeler, au profit du bon vieux temps, sans que les combattants s'en rendissent bien compte, et où l'on se vengeait sur Zaire de l'auteur du dictionnaire philosophique. Le monde a marché depuis, et le poète a marché avec lui. Hâtons-nous de le dire, les idées comme l'exécution ont grandi chez lui en proportion égale avec la thèse qu'il soutient cette fois, et pour notre compte personnel nous mettons ce nouveau livre, au point de vue de l'art, bien au-dessus de la fameuse *Notre-Dame-de-Paris*. Il la dépasse en beauté de style, autant que l'évocation des saintes doctrines de l'Evangile l'emporte en grandeur morale sur cette glorification fantaisiste du moyen-âge, qui vivait bien encore assez au cœur des choses, sans qu'on essayât de le ressusciter par la poésie.

C'est une étude curieuse que celle de la transformation du grand écrivain pendant ces trente ans qui se sont écoulés entre *Notre-Dame-de-Paris* et les *Misérables*, une étude si curieuse qu'on nous pardonnera la longueur des deux citations qui vont suivre, deux pages de notre histoire littéraire que nous voulons donner intactes pour ne pas être suspects de partialité.

Notre-Dame-de-Paris, tome 1^{er}, chapitre 5.

« Quasimodo avait donc quinze cloches dans son sérail, mais la grosse Marie était la favorite.

« On ne saurait se faire une idée de sa joie les jours de grande volée. Du moment où l'archidiacre l'avait lâchée et lui avait dit : Allez, il montait la vis du clocher plus vite qu'un autre ne l'eût descendue. Il entraînait tout essoufflé dans la chambre aérienne de la grosse cloche, il la considérait un moment avec recueillement et amour, puis il lui adressait doucement la parole, il la flattait de la main, comme un bon cheval qui va faire une longue course. Il la plaignait de la peine qu'elle allait avoir. Après ces premières caresses, il criait à ses aides, placés à l'étage inférieur de la tour, de commencer. Ceux-ci se pendaient aux câbles, le cabestan criait, et l'énorme capsule de métal s'ébranlait lentement. Quasimodo, palpitant, la suivait du regard. Le premier choc du battant et de la paroi d'airain faisait frissonner la charpente sur laquelle il était monté. Quasimodo vibrait avec la cloche. Vah ! criait-il avec un éclat de rire insensé. Cependant le mouvement du bourdon s'accélérait, et à mesure qu'il parcourait un angle plus ouvert, l'œil de Quasimodo s'ouvrait aussi de plus en plus phosphorique et flamboyant. Enfin la grande volée commençait ; toute la tour tremblait ; charpentes, plombs, pierres de tailles, tout grondait à la fois, depuis les pilotis de la fondation jusqu'aux trèfles du couronnement. Quasimodo alors bouillait à grosse écume ; il allait, venait ; il tremblait avec la tour de la tête aux pieds. La cloche débainée et furieuse présentait alternativement aux deux parois de la tour sa gueule de bronze, d'où s'échappait ce souffle de tempête qu'on entend à quatre lieues. Quasimodo se plaçait devant cette gueule ouverte ; il s'accroupissait, se relevait avec les retours de la cloche, aspirait ce souffle renversant, regardait tour à tour la place profonde qui fourmillait à deux cents pieds au-dessous de lui, et l'énorme langue de cuivre qui venait de seconde en seconde lui hurler dans l'oreille. C'était la seule parole qu'il entendit, le seul son qui troublât pour lui le silence universel. Il s'y dilatait comme un oiseau au soleil. Tout-à-coup, la frénésie de la cloche le gagnait ; son regard devenait extraordinaire, il attendait le bourdon au passage, comme l'araignée attend la mouche, et se jetait brusquement sur lui à corps perdu. Alors, suspendu sur l'abîme, lancé dans le balancement formidable de la cloche, il saisissait le monstre d'airain aux oreillettes, l'étreignait de ses deux genoux, l'éperonnait de ses deux talons, et redoublait de tout le choc et de tout le poids de son corps la furie de la volée. Cependant la tour vacillait ; lui, criait et grinçait des dents, ses cheveux roux se hérissaient, sa poitrine faisait le bruit d'un soufflet de forge, son œil jetait des flammes, la cloche monstrueuse hennissait toute haletante sous lui, et alors ce n'était plus ni le bourdon de Notre-Dame ni Quasimodo : c'était un rêve, un tourbillon, une tempête ; le vertige à cheval sur le bruit ; un esprit cramponné à une croupe volante ; un étrange centaure, moitié homme, moitié cloche ; une espèce d'Asotolphe horrible, emporté sur un prodigieux hippogriffe de bronze vivant.

« La présence de cet être extraordinaire faisait circuler dans toute la cathédrale je ne sais quel souffle de vie. Il semblait qu'il s'échappât de lui, du moins au dire des superstitions grossissantes de la foule, une émanation mystérieuse qui animait toutes les pierres de Notre-Dame et

faisait palpiter les profondes entrailles de la vieille église. Il suffisait qu'on le sût là pour que l'on crût voir vivre et remuer les mille statues des galeries et des portails. Et de fait, la cathédrale semblait une créature docile et obéissante sous sa main, elle attendait sa volonté pour élever sa grosse voix ; elle était possédée et remplie de Quasimodo comme d'un génie familial. On eût dit qu'il faisait respirer l'immense édifice. Il y était partout en effet, il se multipliait sur tous les points du monument. Tantôt on apercevait avec effroi au plus haut d'une des tours un nain bizarre qui grimpait, serpentait, rampait à quatre pattes, descendait en-dehors sur l'abîme, sautait de saillie en saillie, et allait fouiller dans le ventre de quelque gorgone sculptée : c'était Quasimodo dénichant des corbeaux. Tantôt on se heurtait dans un coin obscur de l'église à une sorte de chimère vivante, accroupie et renfrognée : c'était Quasimodo pensant. Tantôt on avisait sous un clocher une tête énorme et un paquet de membres désordonnés se balançant avec fureur au bout d'une corde : c'était Quasimodo sonnant les vêpres ou l'angelus. Souvent la nuit on voyait errer une forme hideuse sur la frêle balustrade découpée en dentelle qui couronne les tours et borde le pourtour de l'abside : c'était encore le bossu de Notre-Dame. Alors, disaient les voisines, toute l'église prenait quelque chose de fantastique, de surnaturel, d'horrible ; des yeux et des bouches s'y ouvraient çà et là ; on entendait aboyer les chiens, les guivres, les tarasques de pierre qui veillent jour et nuit, le cou tendu et la gueule ouverte autour de la monstrueuse cathédrale. Et si c'était une nuit de Noël, tandis que la grosse cloche, qui semblait râler, appelait les fidèles à la messe ardente de minuit, il y avait un tel air répandu sur la sombre façade qu'on eût dit que le grand portail dévorait la foule et que la rosace la regardait. Et tout cela venait de Quasimodo. L'Égypte l'eût pris pour le dieu de ce temple ; le moyen-âge l'en croyait le démon : il en était l'âme.

« A tel point que, pour ceux qui savent que Quasimodo a existé, Notre-Dame est aujourd'hui déserte, inanimée, morte. On sent qu'il y a quelque chose de disparu. Ce corps immense est vide, c'est un squelette ; l'esprit l'a quitté, on en voit la place, et voilà tout. C'est comme un crâne où il y a encore des trous pour les yeux ; mais plus de regard. »

Les Misérables, tome II, livre cinquième.

« Les paysans asturiens sont convaincus que dans toute portée de louve il y a un chien, lequel est tué par la mère, sans quoi en grandissant il dévorerait les autres petits.

« Donnez une face humaine à ce chien, fils d'une louve, et ce sera Javert.

« Javert était né dans une prison d'une tireuse de cartes dont le mari était aux galères. En grandissant, il pensa qu'il était en-dehors de la société et désespéra d'y rentrer jamais. Il remarqua que la société maintient irrésistiblement en-dehors d'elle deux classes d'hommes, ceux qui l'attaquent et ceux qui la gardent ; il n'avait le choix qu'entre ces deux classes ; en même temps il se sentait je ne sais quel fond de rigidité, de régularité et de probité, compliqué d'une inexplicable

haine pour cette race de Bohèmes dont il était. Il entra dans la police. Il y réussit. A quarante ans il était inspecteur.

« Il avait dans sa jeunesse été employé dans les chiourmes du Midi.

« Avant d'aller plus loin, entendons-nous sur ce mot face humaine que nous appliquions tout-à-l'heure à Javert.

« La face humaine de Javert consistait en un nez camard, avec deux profondes narines vers lesquelles montaient sur ses deux joues d'énormes favoris. On se sentait mal à l'aise la première fois qu'on voyait ces deux forêts et ces deux cavernes.

« Quand Javert riait, ce qui était rare et terrible, ses lèvres minces s'écartaient, et laissaient voir, non seulement ses dents, mais ses gencives, et il se faisait autour de son nez un plissement épâté et sauvage comme sur un muse de bête fauve. Javert sérieux était un dogue; lorsqu'il riait, c'était un tigre. Du reste, peu de crâne, beaucoup de mâchoire; les cheveux cachant le front et tombant sur les sourcils, entre les deux yeux un froncement central permanent comme une étoile de colère, le regard obscur, la bouche pincée et redoutable, l'air du commandement féroce.

« Cet homme était composé de deux sentiments très-simples et relativement très-bons, mais qu'il faisait presque mauvais à force de les exagérer : le respect de l'autorité, la haine de la rébellion; et à ses yeux le vol, le meurtre, tous les crimes, n'étaient que des formes de la rébellion. Il enveloppait dans une sorte de foi aveugle et profonde tout ce qui a une fonction dans l'État, depuis le premier ministre jusqu'au garde champêtre. Il couvrait de mépris, d'aversion et de dégoût tout ce qui avait franchi une fois le seuil légal du mal. Il était absolu et n'admettait pas d'exceptions. D'une part il disait : — Le fonctionnaire ne peut se tromper; le magistrat n'a jamais tort. — D'autre part il disait : — Ceux-ci sont irrémédiablement perdus. Rien de bon n'en peut sortir. Il partageait pleinement l'opinion de ces esprits extrêmes qui attribuent à la loi humaine je ne sais quel pouvoir de faire ou, si l'on veut, de constater des démons, et qui mettent un Styx au bas de la société. Il était stoïque, sérieux, austère, rêveur, triste; humble et hautain comme les fanatiques. Son regard était une vrille, cela était froid et cela perceait. Toute sa vie tenait dans ces deux mots : veiller et surveiller. Il avait introduit la ligne droite dans ce qu'il y a de plus tortueux au monde; il avait la conscience de son utilité, la religion de ses fonctions, et il était espion comme on est prêtre. Malheur à qui tombait sous sa main ! Il eût arrêté son père s'évadant du bagne et dénoncé sa mère en rupture de ban. Et il l'eût fait avec cette sorte de satisfaction intérieure que donne la vertu. Avec cela une vie de privations, l'isolement, l'abnégation, la chasteté, jamais une distraction. C'était le devoir implacable, la police comprise comme les Spartiates comprenaient Sparte, un guet impitoyable, une honnêteté farouche, un mouchard marmoréen, Brutus dans Vidocq.

« Toute la personne de Javert exprimait l'homme qui épie et qui se dérobe. L'école mystique de Joseph de Maistre, laquelle à cette époque assaisonnait de haute cosmogonie ce qu'on appelait les journaux ultras,

n'eût pas manqué de dire que Javert était un symbole. On ne voyait pas son front qui disparaissait sous son chapeau, on ne voyait pas ses yeux qui se perdaient sous ses sourcils, on ne voyait pas son menton qui plongeait dans sa cravate, on ne voyait pas ses mains qui rentraient dans ses manches, on ne voyait pas sa canne qu'il portait sous sa redingote. Mais l'occasion venue, on voyait tout-à-coup sortir de toute cette ombre, comme d'une embuscade, un front anguleux et étroit, un regard funeste, un menton menaçant, des mains énormes et un gourdin monstrueux.

« A ses moments de loisir, qui étaient peu fréquents, tout en haïssant les livres, il lisait; ce qui fait qu'il n'était pas complètement illettré. Cela se reconnaissait à quelque emphase dans la parole.

« Il n'avait aucun vice, nous l'avons dit.

« Quand il était content de lui, il s'accordait une prise de tabac. Il tenait à l'humanité par là. »

Quelle différence de manière, et quelle supériorité dans la seconde ! Je ne parle pas de l'idée qui est absente dans ce cliquetis de phrases pailletées lancées à la débandade, par une verve folle, autour des cloches de Quasimodo, phrases merveilleuses d'éclat et de sonorité, mais vides en définitive, et qui sont aux autres ce que le tambour de hasque de la Esméralda est à la musique.

C'est un principe admis en physiologie que le point d'arrêt dans l'évolution des êtres organiques se retarde à mesure qu'ils avancent en dignité. Si l'on veut bien étendre ce principe aux évolutions intellectuelles, et l'on ne saurait guères s'y refuser, il y a certes une grandeur imposante dans cette marche continue de l'enfant sublime de 1818, qui, pendant tout un âge d'homme, est allé sans cesse progressant, et qui, au rebours de Corneille, écrase aujourd'hui les succès de sa précoce jeunesse sous ses deux chefs-d'œuvre, son chef-d'œuvre en vers : *les Contemplations*, et son chef-d'œuvre en prose : *les Misérables*. Il faut dire aussi que la destinée a bien servi l'artiste, si l'homme en a souffert. La solitude de l'exil, qui tue les faibles et fortifie les forts, est assurément pour quelque chose dans ce magnifique couronnement de la plus belle carrière littéraire de notre siècle. Sans le rocher de Jersey, je doute fort que Victor Hugo eût trouvé la note des *Contemplations*, et s'il était assis en ce moment dans son ancien fauteuil de Pair de France, il est probable que je n'aurais pas à rendre compte ici des *Misérables*.

Le livre débute par une satire cruelle d'une certaine classe de grands de la terre, satire d'autant plus cruelle qu'elle est toute faite d'éloges. C'est un long hymne de religieuse vénération en l'honneur de ce qui pourrait être si l'on prenait toujours au sérieux les maximes de celui

qu'on prêche. Il y a là le portrait en pied d'un vrai serviteur de Jésus, devenu évêque par un caprice de Majesté, et dont la vie racontée dans ses plus petits détails avec un pieux amour semble jetée en avant du récit, comme un phare destiné à en éclairer les profondeurs. Ce Monseigneur Bienvenu qui ne sait ce que c'est que les petits et les grands; qui envoie du pied de l'échafaud au pauvre saltimbanque meurtrier des consolations aussi solennelles que celles de l'abbé Edgeworth à Louis XVI, et qui demande où l'on jugera Monsieur le Procureur du roi; qui va en visite chez les pauvres tant qu'il a de l'argent, et qui fait durer si longtemps ses soutanes qu'il faut les cacher sous sa douillette violette, ce qui le gêne en été; cet homme sans fiel et sans orgueil, qui s'excuse d'arriver sur un âne, tout comme s'il était Jésus-Christ, et se contente de sourire même à l'impertinent sénateur qui lui explique comme quoi il ne croit en Dieu que dans le *Moniteur*; ce prêtre inaccessible à la peur comme au mépris, qui a ôté les verroux de sa porte et de son cœur pour y laisser entrer tout ce qui se présente, et qui s'en va rejoindre ses amis les bergers de la montagne, au travers des brigands, disant que ceux-là aussi ont besoin qu'on leur parle du bon Dieu, et qu'il serait bon de les rencontrer; ce Monseigneur Bienvenu si parfait républicain au fond de l'âme, sans s'en douter, qu'entré avec une sorte d'effroi dans la tanière du Conventionnel mourant, il finit par reconnaître d'instinct son maître dans le grand vieillard, et s'agenouille pour lui demander sa bénédiction; ce Monseigneur Bienvenu qu'on pourrait croire un hors-d'œuvre dans le livre dont il disparaît, à peine l'action commencée, est à lui seul le livre tout entier. Toute la philosophie des *Misérables* a été condensée à l'avance dans cette douce et sublime figure, comme dans une forteresse d'où elle brave toutes les attaques. On peut à toute force méconnaître l'Evangile, et crier à la sédition quand c'est un profane qui se réclame de lui; mais comment lui tenir tête dans la personne d'un évêque qui va simplement son chemin, aimant et bénissant, ainsi qu'il lui a été commandé? Avec un art infini, Victor Hugo a commencé par abriter sa cause, ni plus ni moins qu'une soutane honteuse, sous les plis de cette douillette violette devant laquelle il faut que les fronts s'inclinent. Viennent ensuite les éloquentes protestations du récit! La brèche est faite: elles entrent d'emblée dans les âmes qui sont toutes préparées. On a déjà vu cela, et on lui a tiré le chapeau.

Sept enfants avaient faim: Jean Valjean, un journalier de Faverolles,

est allé voler un pain pour eux. Il avait tort; mais, aux termes de la loi, on a répondu à ce tort par cinq ans de galères que ses tentatives réitérées d'évasion ont transformées en dix-neuf ans. C'était à peine un homme qui était entré au bagne; c'est une bête fauve qui en sort, et cette bête fauve, on la repousse de toutes les maisons. Le malheureux arrive à la porte toujours ouverte de Monseigneur Bienvenu qu'il ne connaît pas. Il crie son nom de forçat, et demande à manger, avec un coin dans l'écurie, en payant. L'évêque lui dit: Monsieur, ordonne qu'on mette un couvert de plus à sa table, et le fait coucher auprès de lui. Grand ébahissement de l'homme qui se croit le jouet d'un songe, et se jette sur le lit hospitalier tout habillé, vieille habitude de dix-neuf ans. Mais le lit est trop bon; il se réveille pendant la nuit, et, la bête reprenant le dessus, se sauve par la fenêtre, emportant les six couverts d'argent de son hôte qui n'a pas su encore renoncer à manger dans de l'argenterie. Monseigneur Bienvenu s'est pourtant déjà résigné quand les gendarmes lui ramènent le voleur avec son butin. Alors par un mouvement qui dépasserait la vraisemblance s'il n'était pas évêque, il prend ses deux flambeaux d'argent, le dernier reste de sa splendeur: « Je vous avais donné cela aussi, mon ami, dit-il; pourquoi ne l'avez-vous pas emporté? » Et d'un geste, il renvoie les gendarmes. Jean Valjean part effaré de cette maison, où toutes les notions de sa pauvre âme ont été bouleversées de fond en comble, et pendant qu'il est assis derrière un buisson, perdu dans un monde de pensées nouveau pour lui, survient un petit Savoyard qui fait rouler en jouant une pièce de quarante sous de son côté. Machinalement il met le pied dessus, et chasse l'enfant par un mot de brigand, sans sortir encore de son engourdissement. Mais au soleil couchant, il secoue enfin sa torpeur, aperçoit la pièce fatale, et fouetté par sa conscience qui se dresse pour la première fois, morne et terrible, il s'élance au hasard pour restituer: c'est en vain qu'il appelle; l'enfant est trop loin.

« Alors son cœur creva et il se mit à pleurer. »

C'en est fait; l'évêque a vaincu le galérien. Il y a un homme de plus sur la terre.

Tel est le premier acte du drame, drame pour ainsi dire sans action, tant elle est simple, et pourtant d'un effet prodigieux, car on y est en face d'une situation toute nue, dessinée avec une énergie qui fait frémir involontairement. Il y a, il est vrai, quelque chose d'importun au premier abord dans cette dernière chute du bandit ébranlé seulement, et

qu'on voudrait voir terrassé sur place par la charité surhumaine du bienfaiteur qu'il a trahi. En étudiant de plus près ce final on finit par y reconnaître une science profonde du cœur humain. C'est dans les romans que l'on rencontre ces chocs foudroyants, instantanés, qui retournent un homme en un clin-d'œil ; ce n'est guères dans la vie. Il faut à l'âme un certain temps d'incubation pour faire éclore les germes que l'on y dépose ; et ceux qui ont pratiqué sérieusement le grand art de l'éducation le savent bien. Il semble parfois qu'on n'ait rien fait quand on a fini ; mais l'enseignement porte son fruit plus tard. L'évêque dit à son voleur : je vous achète votre âme ; puis il le laisse partir, sans exiger les arrhes du marché. C'est ainsi qu'il faut faire quand on sème le bien, l'abandonner à Dieu, et ne pas demander toujours qu'il pousse sous vos yeux. Il attend quelquefois un retour du mal pour surgir tout-à-coup, de même qu'un orage fait germer subitement les graines qui dormaient sous la terre.

De cette histoire solennelle d'une âme, on tombe dans une plaisanterie historique de dix pages que je voudrais voir disparaître du livre où elle ne tient à rien. Il est dit à la fin qu'en l'année 1817 « quatre jeunes Parisiens firent — une bonne farce — » ; et à propos de cette année 1817, où il obtenait le premier accessit de philosophie au collège Louis-le-Grand, l'auteur laissant remonter le flot de ses souvenirs de grand écolier, les fait défiler pêle-mêle sous les yeux du lecteur, avec une puissance de mémoire et de raillerie qui rendrait cette fantaisie extrêmement piquante, si elle était ailleurs. Victor Hugo aurait dû la garder pour le jour où il nous racontera ses débuts dans la *Muse française* ; mais placé ainsi entre cette sombre histoire de Valjean, et cette autre bien plus sombre encore de Fantine, elle n'arrive qu'à produire l'effet, je suis honteux d'avoir à le dire, d'une grimace de singe entre deux coups de patte de lion.

Encore si le cadre avait ici une importance, si « la bonne farce » était un trait de mœurs de l'année 1817, cette boutade humoristique aurait au moins sa raison d'être. Mais c'est une farce qui est encore de notre temps, et même le genre d'esprit qu'on y fait sortir, à glous-glous un peu trop prolongés, des bouteilles, a une saveur trop contemporaine pour être accepté comme du vieux vin. Voici de quoi il s'agit ; c'est une histoire de tous les jours. Les quatre jeunes Parisiens ont quatre maîtresses. Ils les emmènent dîner chez Bombarda, aux Champs-Élysées, et s'esquivent au dessert pour monter dans la diligence qui doit les rendre à leur province. « Il importe à la patrie, dit la lettre d'adieu

dans son style d'après-dîner, que nous soyons, comme tout le monde, préfets, pères de famille, gardes champêtres et conseillers d'Etat. » Les folles éclatent de rire; mais il y en a une qui pleure en rentrant chez elle. On lui a laissé un enfant.

Jamais encore ce crime de l'homme qui secoue un enfant de sa vie, comme on secoue une chenille d'une jolie branche qui veut porter fruit, un bien autre crime que la plupart des cas de galères, jamais encore ce crime oublié par le Code, et que nos mœurs excusent tranquillement, n'avait été flétri dans ses conséquences par une plume plus vengeresse, et l'on ne saurait trop conseiller la lecture de cette histoire de Fantine aux agréables fils de familles qui se préparent aux magistratures sociales en menant joyeuse vie. Fantine, c'est la mère de l'enfant abandonné. Elle retourne au pays, et laisse en route entre des mains mauvaises le cher trésor qui l'empêcherait de gagner sa vie, car la même morale, si douce pour le père qui déserte, est impitoyable pour la mère qui ne veut pas quitter son poste. Elle entre donc dans une fabrique; mais une bonne âme entre, elle, dans son secret, et la voilà renvoyée! Courbée sous le mépris, elle essaie en vain d'arracher la rente qu'il faut payer pour l'enfant aux industries impossibles ouvertes aux femmes que l'on repousse. Se voyant impuissante à la gagner, un jour elle vend ses cheveux, un autre jour ses dents de devant, et les drôles qui tiennent l'enfant la harcelant trop durement,

« Allons, dit-elle, vendons le reste. »

Ici il y a une lacune à déplorer dans cet admirable récit, effrayant de simplicité, qui vous serre le cœur comme un étau. Fantine est sublime, vendant ses cheveux et ses dents. Le reste, c'est son honneur : la maternité elle-même n'a pas le droit d'aller jusque là. Il ne fallait pas mettre à la suite, sur la même ligne, toutes ces ventes désespérées de la mère aux abois. Victor Hugo s'est souvenu seulement que les choses se passent ainsi; il devait se souvenir d'autre chose encore. L'historien n'est pas un photographe; il doit juger à de certains moments. Malgré l'immense pitié dont on se sent pris pour l'infortunée créature qui glisse au fond, aveugle et froide comme une pierre qui tombe; malgré les circonstances atténuantes, et bien que la grosse part de sa faute ne soit pas sur elle, l'acquiescement est impossible. « Elle est devenue marbre en devenant boue », dit ensuite le livre. N'importe par quel moyen, la conscience humaine n'admet pas qu'il puisse être permis d'arriver à la boue.

Quoiqu'il en soit, cette pauvre chose, qui est une mère, est ramassée pour un délit dans la rue par le Javert dont nous avons donné plus haut la terrifiante figure. Menacée dans la misérable industrie dont vit son enfant, la chose illégale se débat en vain sous la chose légale. « Elle eût attendri un cœur de granit; mais on n'attendrit pas un cœur de bois. » A ce moment, il lui arrive un sauveur. C'est Jean Valjean, devenu M. Madeleine, devenu riche et maire de la ville, l'égal maintenant du saint qui l'a converti. Il l'arrache à Javert; mais le limier, fils de la louve, a flairé depuis longtemps le forçat en rupture de ban sous l'écharpe municipale. Il le dénonce à ses chefs qui lui répondent qu'il est fou. Jean Valjean a été retrouvé: on va le juger. Alors l'ancien handit est pris d'un mouvement d'évêque. Il dit adieu à tout, même au bien qu'il faisait, tombe au milieu du tribunal qui va condamner une pauvre brute, et le force, malgré ses résistances, de reconnaître que c'est lui qui est l'homme. La foule s'écarte pour le laisser sortir, et il retourne à temps dans la ville pour voir mourir à l'hôpital la malheureuse Fantine qui a été secourue trop tard. Saisi par Javert, il brise un barreau de la prison: des rouliers rencontrent dans la nuit un homme en blouse qui s'éloigne à grands pas dans la direction de Paris.

Là s'arrêtent les deux volumes qui ont déjà paru. Il en reste huit: c'est trop. Les lecteurs d'aujourd'hui ne s'en plaindront pas; mais un ouvrage en dix volumes a trop de chances pour ne pas arriver à la postérité, et c'est dommage pour celui-ci.

« La sainte loi de Jésus-Christ gouverne notre civilisation; mais elle ne la pénètre pas encore », est-il dit dans le chapitre intitulé: *Christus nos liberavit*. C'est évidemment pour la faire pénétrer plus avant que ce livre a été écrit, et l'art prodigieux qui s'y déploie doit surtout sa valeur à la grande idée qu'il met en relief. Une idée d'apôtre rendue par un maître! Comme nous le disions en commençant, le Mont-Blanc n'a rien perdu à être mesuré.

JEAN MACÉ.

HYDROGRAPHIE MÉDICALE DE STRASBOURG ET DU DÉPARTEMENT DU BAS-RHIN, par MM. Victor Stæber et Gabriel Tourdes, professeurs à la faculté de médecine de Strasbourg. — Un vol. in-8° de 228 pages.

Ceci est un travail de patience et d'érudition scientifique. Les gens du monde, le gros public s'intéressent peu à ces questions *hydriques* ! on boit l'eau telle qu'on la trouve ou telle qu'on la sert, et sa valeur hygiénique ne leur importe guère.

Mais les administrations urbaines n'ont pas cette indifférence ; elles sont essentiellement *paternelles*, et en *bons pères*, ils veulent que leurs enfants ou leurs administrés boivent une eau saine et bienfaisante. Toutes les grandes villes, notamment Paris, Lyon, Dijon, Besançon, Metz s'imposent de grands sacrifices pour procurer aux habitants des eaux de bonne qualité. Strasbourg veut entrer dans la même voie ; le comité de salubrité de cette ville fut appelé à donner son avis sur un projet de distribution publique d'eau pour cette ville. Ce comité chargea MM. V. Stæber et G. Tourdes de l'examen de cette importante question.

Dès que ces savants voulurent l'aborder sérieusement, ils se trouvaient devant un champ d'étude presque entièrement inculte ; il fallait construire *ab imis fundamentis*.

Il fallait se demander : quelle est l'eau que l'on boit généralement à Strasbourg ? quelle est la valeur hygiénique des eaux du Rhin ? des eaux de l'Ill ? des eaux des Vosges ? Vous croyez peut-être que depuis longtemps les savants avaient élucidé ces questions. Il n'en est absolument rien. Tous les travaux antérieurs sont incomplets ou faux ou plutôt ils sont *nuls*. Il fallait un chimiste assez dévoué à la science et à l'humanité, pour se charger des analyses à faire ; ce chimiste intrépide fut trouvé : c'était M. Hepp, pharmacien en chef de l'hôpital civil de Strasbourg.

Hippocrate déjà a écrit un livre intitulé : *De aëre, locis et aquis*, et depuis plus de deux mille ans ce livre est généralement respecté comme un premier essai sur l'hydrographie et la climatologie médicales. Tous les grands génies médicaux avaient pour but constant de prévenir les maladies autant que possible. Mais cela ne fait pas l'affaire de tout le monde. Et l'hygiène est une science que le médecin praticien ne cultive généralement qu'en théorie. Le public veut bien être guéri de ses maladies, mais il ne veut pas être gêné dans ses habitudes pendant les jours de santé. Tempérance, abstinence, ordre, régularité, etc., etc., sont des vertus qui entravent la liberté d'aller et de venir ; ce sont, pour ces gens, des sermons inopportuns : « Me conseiller quelle eau je dois boire, c'est par trop s'inquiéter de ma manière de vivre ! » Je connais dans nos vignobles bien des citoyens, qui pour échapper au danger de boire des eaux insalubres ne boivent jamais que du vin. Je me rappelle qu'à l'âge de dix-sept ans je fus invité à Ribeauvillé à un dîner copieux ; je vis avec peine qu'il n'y avait pas de caraffe d'eau sur la table. J'en demandai à la bonne. Mais celle-ci reçut de l'amphitryon l'ordre

sévère de n'en pas apporter : « Depuis soixante ans, dit-il, jamais une goutte d'eau n'a été servie sur ma table, et ce n'est pas vous, jeune homme, qui changerez quelque chose à la règle que je me suis imposée pendant ma longue carrière. » Je fus obligé de me soumettre et de ne boire que Tokay et Riesling, et vous devinerez aisément dans quel état je fus à la fin du repas. Mais à Strasbourg les choses ne se passent pas comme à Ribeauvillé; une bouteille de vin suffit, à chaque diner, à la famille. Le surplus de la soif, pendant le repas, est calmée par trois à quatre litres d'eau. Cette eau de nos puits, de 3 à 8 mètres de profondeur, est, selon nos auteurs, suffisamment salubre, et il n'est pas nécessaire que nous en cherchions, à grands frais, une autre. Il suffit de bien tuer les puits et d'empêcher des infiltrations, pour boire une eau inoffensive et même salubre.

Nos auteurs commencent leur livre par l'étude de nos cours d'eau : fleuve, rivières, torrents vosgiens.

Le Rhin est l'objet d'un savant examen; les matières salines dissoutes dans l'eau de notre fleuve s'élèvent à peine à 25 centigrammes par litre. La température de l'eau du Rhin varie de 0 à 25° centigrade.

L'Ill ne renferme que 15 centigrammes de matières salines dissoutes dans un litre; le bicarbonate de chaux y est pour les 3/57.

Les eaux vosgiennes qui sortent des grès, renferment, au sortir des vallées, à peine 4 centigrammes de matières dissoutes; mais à Brumath et Haguenau, elles en contiennent 13 à 15 centigrammes.

Les auteurs examinent le gaz que les eaux pluviales tiennent en solution; ordinairement un litre en renferme 33 centilitres dont 9 d'oxygène, 16 à 17 d'azote et 8 à 9 d'acide carbonique. Puis on examine le sol de la plaine rhénane, où l'on distingue trois terrains : le loess, les galets et la terre noire palustre de nos Rieds. Ces Messieurs disent que l'on a comparé Strasbourg à Venise; ils ne nomment pas l'auteur qui s'est permis cette irrévérence envers la ville des doges; en effet, je ne vois pas la moindre analogie; mais nos auteurs pensent que Strasbourg peut être comparé à *Amsterdam*; cette analogie même nous paraît fort précieuse. Strasbourg ne ressemble qu'à lui-même ou tout au plus aux autres villes de la vallée rhénane. Qu'il y ait une rivière qui la traverse, et un canal dit des Faux-Remparts, et même un canal qui communique avec le Petit-Rhin, tout cela ne fait pas de Strasbourg une ville aquatique comme Amsterdam. Nos auteurs parlent aussi de nos brouillards du Rhin, source aquatique non seulement de rhumatismes et de bronchites, mais encore de *constitution lymphatique et scrophuleuse*, de goitre et de crétinisme, etc.

Dans l'article de M. Génin sur Strasbourg et Nancy, les brouillards sont encore cause de l'état moral des Strasbourgeois; il est vrai, on ajoute comme cause subsidiaire, l'abus du liquide favori du roi Gambhrinus. Brouillards et bière voilà les causes qui produisent et entretiennent la lourdeur et la lenteur, le calme et la prudence chez le Strasbourgeois! Dès que l'on écrit sur l'*étiologie* (connaissance des causes hygiéniques et morbipares) on est sûr de se tromper, malgré la bonne foi la plus pure, parce que la contre-épreuve ou le contrôle sont presque

impossibles; les coïncidences sont difficiles à distinguer des rapports de cause à effet, et les faits isolés ne permettent pas de généraliser.

Nos auteurs constatent que nos *Rieds* ont été prodigieusement assainis depuis dix ans. Les botanistes redoutent déjà la transformation totale de nos *Rieds* en champs ou en prairies amendées et irriguées. Adieu nos plantes rares: le *Gladiolus palustris*, le *Pinguicula vulgaris*, le *Carex Buxbaumii*, etc. — *Verfluchte Caffern*, s'écriait un jour un de nos amis, botaniste allemand, en voyant qu'une belle localité avait été déséchée par le propriétaire. (On sait que l'étudiant allemand traite tout paysan de Caffre, et qu'il ne l'estime pas plus qu'un Hottentot.)

Nos auteurs n'oublient pas les eaux météorologiques (pluie, neige, etc.), les orages, les inondations, etc. Les eaux de source dans nos montagnes, les fontaines d'eau vives (*Laufbrunnen*) devaient nécessairement être l'objet d'un chapitre important. Ces eaux ne renferment que très-peu de matières salines, notamment celles qui sortent du grès vosgien; c'est au point que plusieurs sont à peine troublées par l'extrait de Saturne (sous-acétate de plomb.) Ainsi la Bruche ne renferme que 5 centigr. de matière saline (résidu de l'évaporation.)

Un tableau fort intéressant, rédigé par M. Hepp, montre de la manière la plus synoptique la composition des eaux de nos rivières alsaciennes.

Un tableau synoptique sur la température de nos rivières dans les douze mois de l'année, et comparée à la température de l'air ambiant sera encore reçu avec reconnaissance par les naturalistes et les médecins.

La moyenne température mensuelle des eaux fluviales est un peu plus basse que celle de l'air dans les sept premiers mois de l'année et plus élevée dans les cinq derniers mois (de 3 degrés en octobre et décembre.)

Nous pouvons maintenant marcher plus rapidement dans notre rapport. Nos auteurs parlent des *puits artésiens* tentés sans succès en Alsace, à Strasbourg, en 1830; à Haguenau, en 1842. L'origine des eaux de puits fournit matière à un chapitre assez long: Nappes souterraines très-riches en eau potable; les données à cet égard ont été fournies à nos auteurs par le livre de M. Daubrée (*Géologie du Bas-Rhin*.)

La température des nappes d'eau qui nourrissent nos puits à 8-10 mètres de profondeur est presque constamment de 10° à 11°, chiffre correspondant à la température moyenne de l'atmosphère, dans la vallée du Rhin. Le voisinage des grands cours d'eau font quelquefois varier la température des puits, de 8° à 11°; mais après l'épuisement des puits l'eau avait toute l'année une température de 11° à 7-8 mètres de profondeur.

La composition chimique des eaux de puits de Strasbourg a été l'objet de recherches très-savantes de la part de MM. Roger et Lévy. Douze puits ont été analysés. On y constate ces trois gaz: oxygène, azote et acide carbonique; ensemble 32 à 33 centimètres cubes; les matières salines y constatées s'élèvent au nombre de 24 à 25, et leur résidu à 230 - 610 milligrammes. Le bicarbonate de chaux y figure presque partout pour la moitié, soit 16 centigrammes pour 32 de résidu.

Au reste, on y a constaté encore des proportions variables de carbonates de soude, de magnésie et d'ammoniaque; des sulfates, des chlo-

rures, des nitrates des mêmes bases; de phosphates de chaux et de magnésie, des silicates, de l'alumine, du carbonate ferreux, et enfin une matière dite *animale* ou *azotée* dont la proportion varie de 1 à 5 centigrammes. Le tableau de ces analyses est fort recommandable et fait honneur à ces chimistes, notamment la détermination des sels ammoniacaux. Un chapitre est réservé à l'*hydrotimétrie*, procédé ingénieux, pour déterminer la richesse saline d'une eau, moyennant la propriété du savon, de devenir plus ou moins mousseux, selon la richesse en sels et surtout en carbonate calcaire que l'eau renferme.

Nos auteurs donnent une description complète des procédés dits *hydrotimétriques*, que beaucoup de personnes ignorent encore. Ce sont principalement les quantités de bicarbonates de chaux et de magnésie, dissoute dans l'eau que l'*hydrotimètre* constate presque instantanément. Le *tableau hydrométrique* d'une foule d'eaux de puits à Strasbourg, (tableau fourni par M. Hepp) sera consulté utilement par les hygiénistes. C'est une œuvre de savante patience et d'une consciencieuse habileté.

L'aération des eaux sont aussi l'objet d'une étude spéciale. L'aération est très-variable; mais, en général, l'oxygène s'y trouve pour la moitié dans l'air atmosphérique dissous par l'eau; l'acide carbonique est extrêmement variable, (de 7 à 25 centimètres cubes). On sait que l'aération est un facteur qu'il faut prendre en grande considération, quand on veut juger de la valeur hygiénique d'une eau salubre ou potable. Un tableau fait connaître ces variations dans les proportions des gaz dissous dans divers puits de Strasbourg.

Nous dirons quelques mots d'un chapitre intitulé : *Appréciation générale*.

A quels caractères reconnaît-on qu'une eau est *bonne*, c'est-à-dire *potable* et *salubre*? Existe-t-il un type, un étalon d'une eau potable par excellence? Non, mais une bonne eau potable doit être suffisamment aérée, renfermer des carbonates calcaïque et magnésique, du chlorure sodique, des phosphates, des sulfates potassique, calcaïque ou sodique. La matière animale se trouvant même dans l'eau de pluie, n'est probablement ni inutile ni superflue. Mais l'analyse chimique et les qualités physiques ne suffisent point; il faut que l'expérience quotidienne émette également son avis. La réputation souvent séculaire d'une eau doit être prise en grande considération. Dans nos montagnes les bonnes sources ont une réputation cantonnale et souvent provinciale, par exemple l'eau de Sainte-Odile, de Küttolsheim, de Saint-Gangolphe, etc.

L'*hygiène des puits* est un point très-important pour l'administration paternelle d'une ville. Nos auteurs consacrent plusieurs pages à cette importante question, (curage, tubage, forage, revêtement des puits). Le voisinage des latrines, des étables et écuries, des cimetières, etc., devient l'objet d'un examen sérieux de la part de nos auteurs.

Usages économiques et industriels des eaux, notamment pour la fabrication de la bière (article important à Strasbourg); pour la teinture et l'avivage et le blanchiment des toiles; pour les lessives du linge, la cuisson des légumes secs, la préparation du bouillon, du café, du thé. Il résulte des recherches et expériences de M. Hepp que les eaux calcaires épuisent mieux le café et le thé que l'eau distillée; que par conséquent le café sera plus *fort* à Strasbourg qu'à Munster et Gérardmer;

si tant est que la présence du bicarbonate calcaire est la cause de la plus grande concentration des matières susceptibles d'être extraites du café. L'influence des eaux bicarbonatées calcaires paraît grande dans la fabrication de la bière, pendant la transformation de la fécule de l'orge en dextrine et glucose. Nous recommandons les expériences de M. Hepp à cet égard à l'appréciation de MM. les brasseurs; celles relatives à la teinture, au tannage ne sont pas moins intéressantes et recommandables.

Nos auteurs considèrent encore les eaux au point de vue des *appareils à vapeur*, et notamment à celui de l'incrustation des parois des chaudières. Ils n'oublient point l'*arrosage des plantes*, quoique ici la question de l'eau présente une étude très-difficile, à cause de la sensibilité spéciale des diverses plantes pour les diverses eaux. Parmi les faits les plus curieux, à cet égard, en Alsace, il faut citer la culture de l'attrappe-mouche (*Dionæa muscipula*) qui jusqu'ici n'a bien réussi qu'à Bollwiller. Tous les efforts à Strasbourg ont échoué. D'autres plantes paraissent indifférentes à la nature des eaux de puits et de rivières.

Parmi les *pia desiderata*, à Strasbourg, il faut compter l'eau courante dans les rigoles de nos rues. Absence complète dans notre bonne ville d'une eau qui vient laver les ruelles et les égouts. Les pissoirs publics sont encore à l'état rudimentaire; de là, des odeurs ammoniacales ou urineuses partout. C'est un reproche qu'à juste titre tous les étrangers font à Strasbourg. L'administration paternelle ne demanderait pas mieux que de remédier à cette déplorable absence d'eau courante. Les études ne manquent pas; mais on parle de 3 à 4 millions de francs, et l'on ajourne aux kalendes grecques.

Si Strasbourg avait de l'eau dans ses rues, certes ce serait une ville des plus propres et des plus intéressantes à tous égards. Colmar, Dijon, Remiremont, Fribourg en Brisgau, etc., ont cet immense avantage, à cause de leur situation; mais la ville de Strasbourg est située à 4 à 6 mètres au-dessus du niveau des rivières qui l'entourent ou la traversent. Attendons donc patiemment que les millions soient faits, qui devront un jour fournir de l'eau courante aux rigoles de nos rues.

Le livre de ces Messieurs est terminé par la revue des eaux minérales du Bas-Rhin. Ce département ne renferme pas une seule source acidule. Ses principales sources salines sont: *Niederbronn*, *Sultz-les-Bains*, *Châtenois*.

Dans les terrains oolithiques et de *Muschelkalk*, il y a des eaux calcaires souvent ferrugineuses: Saint-Ulrich, Rosheim. Les eaux salines sont toutes plus ou moins iodurées et bromurées, martiales et arsénifères. En réalité, il n'y a que les trois sources salines susnommées qui aient une importance sociale pour les établissements balnéaires qui les ornent et qui permettent leur exploitation régulière.

Nous félicitons les auteurs de l'ouvrage que nous annonçons d'avoir réussi à donner un tableau intéressant des eaux de Strasbourg. Pour le département du Bas-Rhin tout entier, il reste encore énormément à faire au point de vue hydrologique.

F. KIRSCHLEGER.

ÉTUDES

SUR LES

RELIGIONS COMPARÉES DE L'ORIENT.

Suite. *

CONCLUSION ET RÉSUMÉ GÉNÉRAL DE NOS ÉTUDES.

Il résulte de l'examen que nous avons fait des diverses théologies qui se sont manifestées en Orient, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, — tant de celles qui se rapportent prospectivement et rétrospectivement à la Révélation évangélique, que de celles issues directement de cette Révélation, — que le travail doctrinal de la société orientale a consisté, d'une manière suivie et persévérante, à former la *série des Révélations*, relatives à la nature de Dieu, à ses attributs, à ses rapports avec les êtres de l'univers, à son union avec l'homme; ou, si l'on veut, à constituer la *série des dogmes*, relatifs à l'union de l'homme et des créatures avec Dieu, à la hiérarchie des êtres en Dieu; — série double, qui s'exprime aussi par l'équation suivante :

Incarnation de Dieu. — Déification des créatures.

Il en résulte encore, que ce travail ne peut être le privilège d'une seule Eglise, quels que fussent son importance et ses mérites, et, d'une seule époque, quelque brillante qu'elle fût, comme nous en avons eu la preuve par la rupture de la magnifique synthèse de l'Eglise chrétienne des premiers siècles, et par les avortements des synthèses grecque et mahométane; mais que ce travail exige le concours de toutes les sectes

* Voir les livraisons d'avril, mai, juin, juillet, septembre, octobre 1860, pages 145, 200, 277, 315, 402, 458; mai, juin, août, septembre, octobre 1861, pages 200, 256, 344, 400, 463; avril et mai 1862, pages 161 et 218.

ou doctrines, de toutes les époques écoulées depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours.

Dans ce travail d'édification dogmatique, les divers ouvriers ont chacun leurs tâches spéciales, et tous sont appelés, tous sont égaux en titre, les derniers venus comme les premiers. Il n'y a de distinction entr'eux que quant à la manière suivant laquelle ils ont fait valoir le talent que le père de famille a confié à chacun. Mais, quelle que soit cette distinction, aucun d'eux ne peut prétendre à substituer les autres et à prendre la place de tous; aucun d'eux n'est, à lui seul, à la hauteur de l'œuvre universelle et intégrale; chacun n'apporte que sa part de concours à cette œuvre.

En effet, aucun des systèmes théologiques que nous venons d'analyser ne donne une solution complète du problème théologique. Bien plus, chacun d'eux présente une lacune, un côté défectueux, un côté obscur qui réclame son complément, sa solution, sa lumière. Ce sont comme des pièces incomplètes d'un édifice et aucun ne forme l'édifice dans sa plénitude. Tous ont poursuivi la solution du problème de l'union du fini et de l'infini, dont l'expression quintessentielle est, comme nous venons de le dire, Incarnation de Dieu = Dédification des êtres; car cette vérité est apparue à tous: que Dieu est dans le moindre grain de sable et que le moindre grain de sable est de Dieu. Mais aucun n'a présenté de solution complète. Tel est resté en chemin au commencement; tel au milieu; tel plus loin; celui-ci a vu un côté du problème, celui-là un autre; l'un a eu un point de vue plus simple; l'autre un point de vue plus composé; celui-ci a omis telles parties du problème ou les a laissées dans l'ombre, en mettant en saillie et en relief telles autres; celui-là a largement élaboré telles parties en négligeant telles autres. Or chacun de ces systèmes, qui présente son côté défectueux et indéfini, trouve son complément et sa solution dans les autres. Preuve que tous ces systèmes sont corrélatifs, qu'ils sont destinés à se compléter réciproquement en s'unissant, en se groupant en série, comme les membres d'un même corps.

Il résulte incontestablement de l'étude comparative des divers systèmes théologiques de l'Orient, que ces systèmes sont composés d'après un plan universel et intégral et que chacun d'eux forme une pièce détachée et distincte, quoique ajustée pour l'ensemble, d'un même édifice.

Chacune de ces théologies présente, en effet, un type, un côté saillant; elle exprime plus spécialement un principe par lequel elle s'individualise

et se distingue des autres théologies. Une telle présente comme type particulier, comme côté saillant, ou comme principe spécifique, l'union panthéistique de Dieu ou le panthéisme; telle autre au contraire présente l'union de Dieu avec distinction et abstraction, ou le monothéisme comme principe spécifique; une troisième, l'union dualistique ou le duothéisme; une quatrième, l'union trinitaire ou le trinitéisme; enfin une cinquième, l'union pluraliste ou le polythéisme. Chacune a donc reçu la mission de développer plus spécialement tel ou tel aspect du problème de l'union de Dieu avec l'univers et vice-versa.

Mais aucune de ces théologies ne s'est isolée ou renfermée exclusivement dans son type ou dans le principe qu'elle a plus particulièrement développé. Chacune, à côté de ce type ou à côté de ce principe spécifique, présente, d'une manière plus ou moins nette, en union avec celui-ci, quoiqu'en sous-ordre, les divers autres types ou principes. Une telle présente, à côté de son type panthéiste, les principes monothéiste, duothéiste, trinitéiste et polythéiste; une telle autre présente, à côté de son type monothéiste, les principes panthéiste, polythéiste, trinitéiste, duothéiste, développés et exprimés d'une manière plus ou moins explicite. Ces principes s'harmonisent plus ou moins avec le type fondamental et sont comme ralliés et subordonnés à ce centre, qui leur imprime plus ou moins son cachet. De sorte que là où le panthéisme est type prédominant, les principes monothéiste, duothéiste, trinitéiste et polythéiste, ralliés à ce type, sont plus ou moins enveloppés d'une atmosphère panthéistique; et ainsi de suite quant aux autres types.

Chaque système théologique présente donc deux côtés ou pôles: un côté distinctif et séparatif, qui est exprimé par son type fondamental; et un côté unitif ou point de liaison avec les autres théologies, et ce point de liaison constitue précisément l'ensemble des principes ralliés ou subordonnés à son type fondamental; de sorte que l'on pourrait comparer chaque système théologique, avec son principe spécifique et ses principes secondaires, à un accord musical avec sa tonique ou dominante et ses secondes, tierces, quarts, quintes; et ces divers accords, se graduant entr'eux par leurs toniques ou types fondamentaux et s'unissant par leurs transitions ou principes secondaires et subordonnés, formeraient en dernier lieu un accord supérieur, composé, ou le concert universel et intégral des dogmes théologiques. Dans ce concert, chaque système théologique, ou accord de seconde, tierce, etc., se distingue des autres par son principe dominant, qui est son type spécial;

et ce principe y étant pleinement développé, n'a pas besoin des autres systèmes pour se compléter. Or ces types ne sont distinctifs que par leurs relations avec d'autres types : ce qui suppose nécessairement entr'eux un rapport de gradation, de série, de coordination. D'un autre côté, chaque système ou accord s'unit aux autres par ses principes transitoires ou secondaires, et comme ces principes ne s'y trouvent pas pleinement développés et laissent à désirer pour leur solution, ils appellent pour complément précisément les systèmes où ils se trouvent développés ; mais, comme, en s'unissant aux autres, ils présentent en même temps leur côté distinctif ou type fondamental, il résulte en outre de cette combinaison une réunion graduée et sériale de types divers. Et c'est ainsi que les divers systèmes théologiques, en se complétant réciproquement, tendent à former, par leur réunion graduelle, des séries plus ou moins composées, jusqu'à la série universelle et intégrale de tous les dogmes.

Mais rendons notre démonstration plus concrète et plus sensible par l'application ; ou bien voyons l'application de ces lois dans l'esquisse grossière et nécessairement incomplète et défectueuse que nous allons tenter d'une série intégrale des systèmes théologiques de l'Orient.

En commençant par la théologie la plus antique, celle dont l'origine semble remonter au berceau des sociétés humaines, la théologie brahmanique, qu'y trouvons-nous ? Nous y trouvons en dominance le principe panthéiste : tous les autres principes y paraissent enveloppés dans cette atmosphère panthéistique ; ils paraissent en recevoir plus ou moins la teinte ou en subir plus ou moins l'influence ; ils sont comme subordonnés à ce type, ralliés à ce centre, auquel ils s'unissent et avec lequel ils se combinent à divers degrés. Dans ce système, l'homme et la nature sont déifiés, ou Dieu est incarné dans l'homme et la nature, soit par confusion, soit par diffusion panthéistiques. Dans ce système se trouvent le plus en lumière les rapports d'unité de Dieu avec l'univers et se trouve expliquée et dévoilée l'éternelle procession sériale des existences, des créatures, des hommes, des êtres supérieurs à l'homme et aux créatures, des forces secondaires et primitives de la nature, jusqu'aux manifestations infinies de Dieu. Toute cette hiérarchie éternelle et infinie se meut dans un vaste panthéisme, en vertu duquel chaque partie est une partie de Dieu ou est Dieu même. Mais néanmoins ce principe panthéistique, qui est le type fondamental du brahmanisme, ne s'y trouve pas uniquement et exclusivement, quant aux autres prin-

cipes ontologiques. Ceux-ci apparaissent aussi dans la théologie brahmanique, mais plus à l'ombre, moins saillants, ils sont en sous-ordre, ralliés au panthéisme et combinés avec lui comme des principes secondaires; ils n'y apparaissent pas avec leur caractère distinctif, typique. Ainsi, nous voyons bien que chaque être de la création, quoiqu'étant de Dieu ou Dieu, a sa nature propre, ses lois propres; mais cette nature ne se détache pas d'une manière nette du Dieu Tout; et ses lois sont des impulsions émanées directement de Dieu (*gounas*). Le libre arbitre n'apparaît guères dans la théologie brahmanique. L'homme y est poussé *fatalement* vers le bien ou le mal, selon ses impulsions qui sont celles de Dieu; le mieux qu'il puisse faire, c'est de réduire sa volonté au néant, de tomber dans l'impassibilité et dans l'immobilité et de s'absorber en Dieu. Néanmoins quelque subordonné que soit le principe de la pluralité des êtres, la théologie brahmanique en a déduit un polythéisme immense, devant lequel le polythéisme grec et romain n'est qu'un jeu d'enfants. Ce polythéisme panthéistique se résume, se synthétise, se concentre dans un trinitéisme des forces universelles, Brahma, Vichnou et Siva ou dans un trinitéisme plus vague des manifestations, des modes d'être du Dieu *Panthéos*, à savoir: Brahmâ, le principe créateur, Pradschapati, le Verbe de Dieu et Paramatmâ, l'âme universelle. Dans l'un, comme dans l'autre, point de distinction réelle des personnes en Dieu. Dans le trinitéisme Brahmâ, Vichnou et Siva, nous voyons bien des personnalités distinctes; mais, outre que ces personnes sont exprimées sous des formes grossières, elles sont en définitive des modes d'être du même Dieu, dans lequel elles ont été confondues à l'origine et elles se confondent en dernier lieu, à savoir: Brahma (par *a* bref) ou *Varabrahma*, l'Être existant par lui-même. Néanmoins, le trinitéisme brahmanique est large et vigoureux; il approche déjà beaucoup du dogme catholique de la Trinité. — Le principe dualiste est plus vague dans la théologie brahmanique et il y est presque entièrement absorbé dans le principe panthéiste; car on ne peut pas considérer comme un véritable dualisme la dualité Vichnou et Siva, et la dualité bien et mal disparaît presque entièrement dans ce panthéisme qui défie tous les êtres, les bons comme les mauvais; le mal comme le bien y est une émanation et une substance de Dieu. — Par contre, le principe monothéiste apparaît dans la théologie brahmanique, presque à la hauteur du principe panthéiste et y a reçu un développement aussi vigoureux et étendu que le polythéisme et le trini-

théisme. Partout, dans les livres brahmaniques, apparaît l'idée d'un seul Dieu, invisible, souverain, principe et créateur de toutes choses. Mais le Dieu un, n'y est pas assez distinct des autres dieux et des êtres; l'on ne voit pas dans la création brahmanique l'acte spontané de la volonté de Dieu, encore moins, comment Dieu a passé de son Etat indistinct et immuable de repos, à l'Etat distinct de parole et d'activité. Toute cette partie ontologique est vague, obscure, défectueuse.

Néanmoins le brahmanisme présente déjà, dans son ensemble un magnifique corps de doctrines: le principe fondamental y est rigoureusement dessiné, et les autres principes, quoique dominés par celui-ci, y ont déjà reçu un large développement. Tout y est grandiose et plein de vie et de sève. Cette théologie ressemble à la végétation vigoureuse, luxuriante, belle, des terres primitives. Mais, à l'instar de cette végétation, qui n'a pas encore reçu la culture, elle recèle dans son sein des monstruosité, des lacunes, des défectuosités, des germes maladifs et pestilentiels pour l'homme. La théologie brahmanique ne saurait suffire au génie humain et résoudre pour lui le vaste problème de l'union du Fini et de l'Infini, dont la solution le tourmente depuis l'origine des temps. Il faut d'autres révélations de la vérité divine. Il faut des éclaircies dans cette vaste forêt luxuriante ou tout semble confondu, enveloppé dans un certain désordre, où l'air, la lumière et la liberté ne peuvent pas se faire jour. Il faut tailler au vif dans ce vaste panthéisme, confus ou diffus, pour donner plus de place, plus de lumière aux autres principes.

Ce qu'il faudra d'abord apporter à la théologie brahmanique, pour la corriger, pour la faire sortir de cet état de confusion ou de diffusion panthéistique, trop absolue, et pour lui imprimer un développement plus intégral, c'est le principe, plus distinctif, plus simple et plus abstrait du monothéisme, qui a été plus particulièrement développé par la théologie hébraïque. Le monothéisme hébraïque étant soudé au panthéisme brahmanique par le principe monothéiste, que cette dernière théologie comprend en sous-ordre, il se formera déjà, par cette alliance une théologie plus intégrale.

Dans la théologie hébraïque, Dieu est CELUI QUI EST, indépendamment du monde et des êtres. Il apparaît comme une unité abstraite, distincte de l'univers, qu'il a créé par un acte spontané de sa volonté et de sa Toute-puissance; et il n'est pas dit que cette création a été faite par lui comme une effluve, comme une procession, comme une émanation de sa propre substance, ou comme une modification de son Etre,

comme un changement d'État. Le silence de la cosmogonie hébraïque sur la substance primitive de la création ou sur la modalité de cet acte primitif a dû naturellement porter ses commentateurs à supposer qu'elle a été faite de *Rien*, du néant, où Dieu peut la faire rentrer par un acte de sa volonté. — Mais qu'est-ce que le Néant? C'est ce que ni la théologie hébraïque, ni ses commentateurs n'expliquent. Comment l'*Esprit de Dieu*, se mouvant sur les eaux avant l'acte de la création, a-t-il opéré sur le Néant? Comment cet esprit du Dieu immuable a-t-il commencé à se mouvoir? Comment la distinction a-t-elle commencé dans l'Indistinct? Tout cela n'est pas expliqué par cette théologie; ce qui nécessite déjà le recours à d'autres théologies pour y trouver ces explications. — Ensuite, voilà bien le Dieu un, dans sa distinction abstraite et absolue vis-à-vis des créatures. Mais entre le monde et Dieu nulle unité que celle qu'il veut bien établir par sa Providence, dont l'action, plus intermittente que continue (car aussitôt que le monde est créé Dieu rentre dans le repos), n'empêche pas toujours le mal et qui ne se fait sentir d'une manière réelle que par rapport à l'homme. Et avec celui-ci point d'autre union que celle qui se manifeste au Paradis terrestre, avant le péché, et à la sortie du Paradis terrestre, par l'alliance et l'attente du Libérateur promis. Donc le dogme de l'Incarnation est à peine perceptible dans cette théologie. Même l'union future de Dieu avec l'homme et de l'homme avec Dieu par l'immortalité de l'âme et la vie future se trouve à l'état obscur et presque oubliée dans cette théologie qui s'éloigne autant du panthéisme qu'elle va droit au théisme pur. Et pourtant il y a un germe de panthéisme dans l'action de la Providence sur le monde et dans le dogme de l'alliance, mais surtout dans cette notion, que l'homme est un *souffle de Dieu*. L'homme n'est donc pas sorti du Néant, du moins par son âme; il est *Dieu de Dieu*. Mais combien ce dernier principe fait exception et se trouve réduit et corrigé par la tradition! Dès son premier pas dans cette communauté avec Dieu et dans cette identification avec la substance divine, l'homme déchoit. Dieu lui interdit de toucher à l'arbre de la science du bien et du mal et le chasse du Paradis terrestre, *de peur qu'en touchant à l'arbre de vie il ne devienne éternel, comme l'un des Dieux*. Il rentre dans un état de Néant, voisin de celui de la terre, qu'il doit labourer, et des créatures qu'il doit dompter. Il devient *nud* et mortel. C'est donc une véritable réaction contre le panthéisme que la théologie hébraïque, quoiqu'elle ne soit pas parvenue à s'en

dépouiller complètement. Chez elle, le principe du monothéisme, non seulement apparaît comme type fondamental, mais encore les autres principes, polythéisme, trinitéisme, duothéisme, y sont en quelque sorte comme effacés, ou dans un état de développement peu marquant. Le dogme hébraïque établit bien la distinction entre le bien et le mal, entre Dieu et satan; mais il n'établit pas nettement la postériorité et la subordination de celui-ci, qui est à peu près traité comme le Néant. Par suite de son principe de l'immutabilité absolue, la théologie hébraïque laisse à peine entrevoir quelque lueur éclairant les divers états de Dieu, son Verbe, son Esprit, les personnes de la Trinité. Quant au principe de la pluralité en Dieu ou du polythéisme, il s'y trouve tout autant à l'état rudimentaire que les autres principes; cependant satan et les anges y apparaissent encore d'une manière plus manifeste que la Trinité.

Ainsi, la théologie hébraïque a bien largement développé le principe de la distinction monothéiste et elle vient combler une lacune qui se trouve dans la théologie brahmanique. Mais, plus exclusive et plus simpliste que celle-ci, elle n'a pas développé les autres principes en anion avec le principe monothéiste, quoiqu'en subordination vis-à-vis de lui. Bien plus, elle opère dans le panthéisme une coupure tellement forte que celui-ci en a presque disparu et qu'à sa place apparaîtrait le vide de l'abstraction théiste, si ce vide n'était interrompu par les dogmes de la Providence, de l'origine divine de l'homme et de l'alliance. Quant aux principes du trinitéisme et du polythéisme, elle se montre d'une nullité presque radicale et elle est, sous ce rapport, de beaucoup inférieure à la théologie brahmanique, où ces principes se trouvent pourtant aussi en subordination. Le principe duothéiste laisse aussi à désirer; il ne s'unit pas assez logiquement au principe monothéiste. Le problème théologique n'est donc pas résolu par ce système, pas plus que par le système du brahmanisme.

Néanmoins, si l'on rapproche les deux systèmes l'un de l'autre, l'on voit que sous certains rapports, ils peuvent se compléter et se corriger l'un par l'autre. La théologie hébraïque apportera à la théologie brahmanique son dogme, bien net et bien positif, de l'unité de Dieu, de sa distinction d'avec les créatures, de sa toute-puissance créatrice, dogme qui ne se trouve pas assez dégagé, qui se trouve trop enveloppé dans l'atmosphère panthéistique du brahmanisme. Par contre la théologie brahmanique apportera à la première la richesse et la splen-

deur de ses théories cosmogoniques, métaphysiques, ontologiques et son panthéisme, qui est presque totalement retranché de la théologie hébraïque. Mais, malgré ces rapports, le contraste, ou la distance, ou l'intervalle entre les deux théologies est trop grand pour qu'elles puissent bien s'unir ou exercer une influence notable l'une sur l'autre : dans l'une, la distinction et la séparation de Dieu vis-à-vis de l'homme et des créatures sont trop absolues, dans l'autre, la confusion et l'identification des créatures et de Dieu sont trop fortes. Si dans l'une la liberté et l'individualité de l'homme s'anéantissent en quelque sorte devant la toute-puissante volonté de Dieu, dans l'autre elles s'effacent dans l'absorption panthéiste, qui amène à sa suite l'impassibilité et le fatalisme. Si l'une ne voit aucune incarnation de Dieu, aucune déification de l'homme, si elle anéantit en quelque sorte l'homme devant Dieu, l'autre rabaisse trop la divinité et élève trop au niveau de celle-ci l'homme et la nature. Si, dans l'une, on peut déjà voir le germe de l'islamisme ou de la résignation en la volonté de Dieu, de l'anéantissement volontaire de l'homme, dans l'autre, l'on peut déjà voir le germe du nihilisme bouddhiste ou de l'anéantissement volontaire de Dieu, comme personnalité distincte, et de ses incarnations successives dans l'homme et les créatures. C'est ainsi que les deux théologies resteraient toujours parallèles ou rivales et les principes qu'elles ont développés, chacune d'une manière spéciale, ne pourraient jamais s'unir, se combiner, s'associer ; dès lors point d'union possible entre le monothéisme abstrait et distinctif des hébreux et le panthéisme confus et diffus des Brahmanes, sinon celles de leurs affinités monothéistes. Ensuite les autres principes, qu'elles n'ont développés que secondairement, resteraient éternellement enveloppés, d'un côté, dans le vague panthéisme des Brahmanes, et isolés, de l'autre côté, par l'abstraction monothéiste des hébreux. La lutte serait perpétuelle ; l'obscurité ne cesserait pas ; et le problème religieux resterait à l'état de non-solution. Il faut donc nécessairement que la distance entre les deux théologies soit comblée et que leurs défauts soient suppléés par les doctrines d'autres théologies.

D'abord, entre ces deux systèmes opposés vient se placer la théologie mardéenne, de même que l'antique Arie, d'où elle est issue, était située entre l'Inde et la Syrie. Ce système sert, en effet, presque en tous points, de lien, de terme de transition et de conciliation entre les deux autres systèmes. Comme le judaïsme, le mazdéisme admet un

Dieu unique, créateur et ordonnateur ; mais entre ce Dieu et l'univers il place diverses puissances ou divinités, qui sont dans une communion incessante avec lui ; ce qui corrige le monothéisme hébreux par une sorte de polythéisme, qui ne va pas toutefois jusqu'au panthéisme diffus des Brahmanes ; car il n'y a que relation, communion avec Dieu ; tandis que dans le brahmanisme, il y a bien une certaine gradation des dieux ou des puissances, mais sans distinction, sans supériorité absolue de Dieu à l'égard des divinités du Panthéon, puisque toutes font partie de Dieu. Le mazdéisme corrige aussi, sur la question de l'origine des êtres, le monothéisme absolu de la théologie hébraïque en ce qu'il conserve quelque chose du panthéisme brahmanique : à savoir : sinon le dogme brahmanique de la coéternité des êtres en Dieu, comme les Manichéens l'en ont déduit postérieurement, du moins le dogme de la coéternité des principes des êtres en Dieu. Car, tout en n'affirmant pas l'éternité de la matière, le mazdéisme n'affirme pas non plus sa création de Rien : il affirme simplement l'existence des types ou principes des êtres en Dieu, avant la Parole créatrice, et leur coordination, c'est-à-dire, leur spécification ou leur distinction, après la Parole. Il conduit, sinon explicitement, du moins implicitement, à la proposition que formuleront les théologies subséquentes, à savoir : *Dieu créa et ordonna le monde avec les principes ou idées qui existaient en lui et en les distinguant il les appela à la réalité extérieure.* En cela le mazdéisme tient le milieu entre les deux théologies précédentes. — Mais ce qui constitue le trait caractéristique, le type fondamental de la théologie mazdéenne, c'est son dogme dualiste d'Ormuzd et d'Ahriman. C'est par ce dogme, que cette théologie a plus particulièrement mis en saillie, qu'elle se distingue essentiellement des autres systèmes et qu'elle apporte sa pierre à l'édifice de la théologie universelle et intégrale. Or, dans cette question, le mazdéisme occupe la même position entre le brahmanisme et le judaïsme que dans les autres questions ; car il mène à concilier l'idée, trop absolue dans le premier, de la coéternité et de la confusion du mal en Dieu, avec l'idée, aussi trop absolue dans la seconde, de la séparation du mal d'avec Dieu et de sa création de Rien, comme par l'effet pur de la volonté divine (deux idées abruptes qui choquent la raison). Il mène, comme découlant implicitement de son esprit, à la proposition sériale suivante, qui concilie les deux propositions précédentes : *principe du mal, coéternel à Dieu et subsistant comme idée en Dieu, dans son état primordial et avant sa parole, c'est-*

à-dire avant l'Idée formulée et exprimée en volonté créatrice ; — mal, comme réalité extérieure, SUBSÉQUENT à la parole créatrice, distinct de Dieu et subordonné à Dieu ; par conséquent, mal non-éternel, non-immuable, dans sa réalité, mais ayant apparu postérieurement, pouvant disparaître postérieurement et retourner comme idée ou principe au sein de Dieu. C'est ce dogme de la réhabilitation du mal et du règne final de Dieu, sur la terre comme au ciel, qui constitue l'un des traits principaux du système mazdéen et son plus beau titre dans le passé et même dans le présent et dans l'avenir. — Mais, entre la dualité Ormuzd et Arihmann se pose le principe humanitaire, qui, par sa position indépendante, la résout en une sorte de trinitisme. Par le principe intermédiaire de l'homme, s'opère une sorte de médiation entre les deux puissances opposées : l'homme, par une série d'actes, de travaux et de luttes contre le principe du mal, lesquels sont formulés et symbolisés par la morale et la liturgie mazdéennes, s'élève à Dieu, et, élevant à Dieu les créatures, il comble de plus en plus la distance qui sépare Dieu de la création ; il prépare la réconciliation finale, en rétrécissant l'empire du mal, en anéantissant la puissance réelle d'Arihmann et le réduisant de nouveau à l'état où il était avant la Parole, c'est-à-dire à l'état de principe en unité avec Dieu. Le dogme de l'Incarnation de Dieu ou celui de la déification de l'homme, qui est la conséquence de cette médiation, apparaît dans le mazdéisme entre le dogme brahmanique, qui confond la nature humaine dans la nature divine et qui établit une sorte d'incarnation permanente et immuable, et le dogme hébraïque, qui sépare d'une manière presque absolue les deux natures et qui n'établit entre Dieu et l'homme, qu'une communication momentanée et occasionnelle, par l'alliance promise. Toutefois, dans cette question de l'Incarnation, le mazdéisme n'établit pas le véritable point de conciliation entre les deux théologies opposées : penchant trop vers la doctrine hébraïque et s'éloignant dans la même proportion de la doctrine brahmanique, il n'occupe pas une position véritablement centrale et il présente une lacune doctrinale, qui aura besoin d'être comblée par d'autres systèmes théologiques.

Ainsi, par la réunion sérieuse des trois doctrines les plus antiques et pourtant encore actuelles, du brahmanisme, du mazdéisme et du judaïsme, flanquées de leurs transitions, gnostiques et Seicks pour le brahmanisme, Cabbalistes et Israélites spirituels pour le judaïsme, Manichéens pour le mazdéisme, se constitue déjà une sorte de catholicisme

sur les plus hautes questions mystiques de l'union de Dieu avec l'homme et avec les créatures, et vice-versa. Mais toutefois le symbole qui émanerait de cette réunion présenterait encore bien des défauts, des lacunes, des hésitations, des obscurités et des confusions, tant sur la nature de Dieu et ses divers Etats, ou les divers modalités de son Etre, que sur ses rapports avec l'univers et avec l'homme. L'on n'y voit pas encore, d'une manière bien nette, les liens de l'unité avec la pluralité, avec la pluralité, avec le tout on le *est*. Quoique les questions sur l'origine du monde, sur celle du bien et du mal, sur la fin de l'homme et des êtres, sur leur union avec Dieu, surtout celle de l'Incarnation de Dieu et de la déification de l'homme apparaissent déjà visibles à l'horizon, cependant elles sont encore enveloppées dans une atmosphère vaporeuse. La série primitive, judaïsme, mazdéisme, brahmanisme, aura donc besoin de nouveaux développements et de se dédoubler par de nouvelles manifestations théologiques.

A côté du judaïsme, et en filiation intime avec lui, se trouve le mahométisme, qui n'est au fond qu'un judaïsme renouvelé par un rayon oblique de la lumière évangélique et par quelques dogmes mazdéens et brahmaniques. Dans la question de la nature de Dieu, de ses rapports avec l'homme, le mahométisme conserve la même position que le judaïsme; mais nous voyons néanmoins déjà certaines additions et corrections. Nous y voyons l'addition, d'origine mazdéenne, du culte des anges, du paradis et de l'enfer, celle d'origine brahmanique de la prédestination, de l'impassibilité et de la quiétude. De plus, le mahométisme a fait un pas vers le brahmanisme par l'une de ses sectes, le soufisme, qui consacre une sorte de monothéisme panthéistique, une sorte de déification de l'homme, d'identification avec Dieu, dans le dernier degré d'union, appelé *Maurifat*; de même que la théologie brahmanique ouvre une transition vers le monothéisme mahométan par la religion des Seiks, issue de la souche brahmanique. D'un autre côté, par la secte des Wahabis, le mahométisme a fait un pas en avant vers la réforme catholique et vers le catholicisme intégral. Le mahométisme constitue donc une ébauche de synthèse doctrinale, où sont combinés et réunis, dans une sorte de mélange confus, les éléments du judaïsme, du mazdéisme et du brahmanisme, qui, dans la série précédente avaient leur développement séparatiste; mais dans l'ébauche mahométane prédomine l'un des éléments, celui du judaïsme; et, comme toute ébauche, elle laisse sans solution complète la plupart des questions, qui s'y

trouvent comme déprimées dans une sorte d'unité confuse. D'ailleurs, des principes fondamentaux de la religion, tels que le dogme de la Trinité et celui de l'Incarnation, qui se trouvent en germe et même dans un certain état de développement dans les théologies précédentes, font entièrement défaut dans le système islamique.

A l'extrémité opposée du mahométisme, se trouve le boudd'hisme, qui est en filiation avec le Brahmanisme, comme le premier l'est avec le judaïsme. La théologie boudd'hique a renouvelé et développé le panthéisme brahmanique par la doctrine du *sunya* (vacuité) opposé au *praviatti* (pleine manifestation). Ce dualisme au sein du Panthéos établit une certaine distinction entre le monde des phénomènes et la source de tous les phénomènes. Du monde des phénomènes que le brahmanisme enveloppait, ainsi que le mal, dans une sorte de coéternité confuse avec Dieu, le boudd'hisme ne fait plus qu'un ensemble de manifestations extérieures de Dieu, de changements qui ont un commencement et une fin, se succédant sans interruption : c'est ce que les Bouddhistes appellent *la succession des mondes* ; c'est le monde des changements qui est en même temps le siège du mal. Tandis que l'état opposé est celui où toutes les forces divines sont concentrées en elles-mêmes, sans agir au-dehors ; c'est l'Etat absolu, immuable, caractérisé par le mot *sunya* (vacuité, rien) ; c'est l'Etat du bien absolu. Le boudd'hisme consacre donc le dualisme mazdéen et hébraïque du bien et du mal, et, le combinant avec son panthéisme, il corrige une défectuosité qui se trouve dans le brahmanisme, où le bien et le mal se confondent en quelque sorte. Mais il corrige en même temps le dualisme trop absolu, trop abrupte, des deux autres théologies. Entre les deux extrêmes, bien et mal, où ces deux théologies laissent en quelque sorte un abîme ou un chaos confus, la théologie boudd'histe place ses séries de mondes, en ordre ascendant et en ordre descendant, jetant une vive lumière sur le dogme de la déchéance et sur celui de l'alliance, par son échelle des mondes, semblable à celle vue par Jacob, où les anges montent et descendent indéfiniment. C'est le plus vaste polythéisme qui puisse se concevoir. Ce polythéisme, avec la doctrine du *sunya*, constitue le type fondamental de la théologie boudd'histe. — L'homme, l'un des anges déchus ou boudd'has descendus d'étage en étage, de degré en degré, de cette échelle mystique des mondes, se trouve placé en quelque sorte entre les deux points extrêmes : il peut remonter indéfiniment les degrés de l'échelle, échapper au monde des changements, au mal, par ses

mérites dans cette vie, et par les secours du Sauveur des hommes, Boudd'ha, en devenant Mounni et Bodisatwa, jusqu'au plus haut degré de l'échelle, où il se plongera à jamais dans la contemplation du sunya. Par contre, il peut subir de nouvelles chutes, de nouvelles transmigrations dans les degrés inférieurs à celui occupé actuellement par lui et descendre jusqu'à l'état de la plus grossière brute. — En même temps ce polythéisme se concilie avec le monothéisme et le panthéisme, comme il se concilie avec le dualisme; car ces séries de mondes, habitées par des génies de plus en plus rapprochés de la perfection divine, suivant leur position en ordre ascendant, viennent aboutir en dernier lieu au sunya, qui n'est autre que l'intelligence, la cause souveraine dont tout le reste sont des effets, des émanations de plus en plus grossières. Et par cette doctrine du sunya, comme état absolu et immuable de Dieu, le boudd'hisme conduit sur la voie de l'explication du dogme hébraïque de la création de *Nihilo*, tout en corrigeant le principe brahmanique de la *coéternité de la matière*, puisque la matière n'est qu'une apparition postérieure à l'état absolu de Dieu; et il jette en même temps une nouvelle lumière sur le dogme mazdéen de la coordination du monde *après la Parole*. En combinant la solution boudd'histe avec les solutions précédentes, l'on approche déjà d'une solution de ce vaste problème.

Toutefois il manque encore des éléments pour la solution intégrale. La théorie du sunya, état primitif et absolu de Dieu, laisse encore à désirer; et le passage du sunya au pravietti, du vide à la réalité extérieure du monde des phénomènes n'est pas non plus bien expliqué. Il faudra donc encore un rayon lumineux, qui plonge plus en avant dans ces profondeurs. Or ce rayon nous sera fourni par la théologie chinoise, ainsi que nous allons le voir. D'un autre côté, le monothéisme n'est pas bien explicite, ni bien développé dans la théologie des boudd'histes. La distinction de Dieu avec les êtres, sa personnalité et l'individualité des êtres restent encore vagues et enveloppées dans un panthéisme trop prédominant, quoique moins que dans le brahmanisme. Voilà pourquoi le mahométisme, dont la doctrine monothéiste est aussi moins abstraite que celle des hébreux, se maintiendra en opposition avec le boudd'hisme, auquel il disputera l'empire des consciences. — Enfin le trinitéisme panthéistique de la théologie boudd'histe est, à certains égards, supérieur au trinitéisme brahmanique: l'on y voit déjà percer la doctrine des *trois êtres consubstantiels et d'une nature en trois substances*,

qui apparaîtra d'une manière plus explicite dans les théologies subséquentes. — Par le système des incarnations multiples et successives de Dieu dans l'homme ou des déifications successives, le boudd'hisme fait sortir le dogme de l'Incarnation de l'impasse immobile et immuable où il s'était fourvoyé dans le brahmanisme et le place dans son vrai centre, l'humanité unie à Dieu ; il réalise ainsi un polythéisme plus distinct et moins noyé dans le panthéisme diffus que le polythéisme brahmanique : l'homme devenant l'intermédiaire entre Dieu et le monde, celui-ci n'est plus déifié que par son canal et Dieu n'apparaît plus dans le monde que sous l'apparence de personnes humaines ; car, comme nous l'avons vu, Boudd'ha, avec chacune de ses incarnations humaines, constitue un véritable Dieu-Homme. Par son dogme de l'Incarnation, surtout tel qu'il est développé par le lamaïsme, la théologie boudd'histe est en progrès sur les théologies précédentes et constitue déjà une transition vers les théologies dérivées de l'Évangile.

Ainsi le boudd'hisme, comme le mahométisme, constitue une sorte d'ébauche de catholicisme ; mais l'on voit d'une manière manifeste que, comme toutes les ébauches, il laisse sans solution intégrale la plupart des questions théologiques et ontologiques. Or, nous allons voir la théologie chinoise faire pénétrer la lumière plus en avant dans les profondeurs ontologiques, et, avec un caractère plus composé et plus synthétique, reprendre les divers dogmes de la théologie antique que le boudd'hisme et le mahométisme avaient déjà réformés, mais avec une inclinaison trop marquée, l'un vers le monothéisme hébraïque, l'autre vers le panthéisme brahmanique, et, par son caractère de neutralité, servir ainsi de centre de ralliement à ces deux théologies, comme aux théologies antiques.

Si l'on considère les doctrines théologiques de la Chine dans la réunion de ses écoles variées, l'on ne peut s'empêcher d'y reconnaître les caractères de profondeur, de hardiesse, de compréhensivité, d'unité avec variété, en un mot, de synthèse, desquels les diverses théologies que nous venons d'énumérer n'approchent pas, et que dépasse seulement l'ensemble des productions théologiques issues de la prédication évangélique. Cette théologie se recommande, tant par l'influence qu'elle a exercée et qu'elle exerce encore, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, sur une population supérieure en nombre à celles qui sont sous l'empire de chacune des autres théologies, que par ses excellents fruits, en ce qu'elle a mené ces mêmes populations pendant

un si long temps dans les voies de la paix , de la concorde , du travail , de la justice et de la modération ; tandis que celles régies par les autres ont été infectées en grande partie par les guerres , les désordres et les violences.

Les doctrines de la Chine , telles qu'elles se sont produites depuis l'origine la plus reculée jusqu'à nos jours , forment déjà entr'elles une véritable série, dont le centre serait l'antique doctrine des Kings ou de Fohi , dont les ailes seraient la doctrine de Youkià et de Taô-Kià , et dont les transitions seraient celle des Kéoujou et celle des Trois-Unis. Chacune de ses divisions forme une école ou secte spéciale, *sui generis*; mais toutes présentent entr'elles des rapports sensibles.

A. GILLIOT.

(La fin à la prochaine livraison).

DE L'ENLÈVEMENT

DES

FEUILLES MORTES DANS LES FORÊTS D'ALSACE.

Ces derniers temps, par goût et par position, je me suis beaucoup occupé d'une question fort grave, et qui, depuis quelques années, paraît avoir, en certains points de l'Alsace, passionné bien des esprits.

Je veux parler de l'enlèvement des feuilles mortes dans les forêts.

La moitié de mon existence forestière s'est écoulée en Alsace. J'ai eu le bonheur de pouvoir étudier sur place la question des feuilles mortes sans être mêlé aux événements, trop souvent orageux, auxquels elle a donné naissance. Spectateur désintéressé d'une lutte où paraissaient engagés les intérêts vitaux des populations, j'ai entendu d'une oreille froide et lu sans parti pris, parce que mon amour-propre était intact entre les deux camps, tout ce qui s'est dit et s'est écrit pour ou contre la prohibition. Résolu à ne pas asseoir mes convictions sur de simples discussions verbales ou écrites, j'ai parcouru les localités où les émotions étaient les plus fortes, parce que les besoins y étaient les plus impérieux ; terres arables et forêts, j'ai tout examiné. Je ne cherchais ni à attaquer ni à défendre ; uniquement préoccupé du désir de connaître la vérité et de la dire si je parvenais à la trouver, je me suis entouré de toutes les précautions nécessaires pour arriver à mon but.

En demandant une place dans la *Revue d'Alsace* pour faire connaître à ses lecteurs ce que mes recherches m'ont révélé, je crois donc pouvoir assurer que je ne leur livre que les résultats de seize années d'études et d'observations faites sans opinion préconçue et à l'abri de toute pression. Ma méthode a consisté à douter de ce qui m'a été appris ; j'ai recommencé mes classes en ouvrant le grand livre de la nature. Soumettant à celle-ci toutes les objections et n'admettant que les solutions

qu'elle me donnait. — Ce n'est pas, je l'avoue, sans une immense satisfaction, que je l'ai vue confirmer les théories émises jusqu'à ce jour par les maîtres de la science ; c'est qu'eux aussi, sûrement, avec d'autres moyens que les miens, avaient consulté la nature avant de les enseigner, de les proclamer avec l'assurance d'hommes parfaitement convaincus.

Il n'est peut-être pas, dans les sciences naturelles, de question sur laquelle les physiologistes se soient prononcés, dans tous les temps, avec autant d'unanimité que sur celle qui m'occupe. Jusqu'à ce jour l'opinion a paru fixée à tout jamais.

On a beaucoup discuté pour établir d'une manière positive comment les feuilles mortes influaient sur la végétation ou, plutôt, pour déterminer l'intensité de leurs différents modes d'action ; mais on n'a jamais douté de la réalité de l'action. Il faut dire que le sens commun des masses venait singulièrement en aide aux hommes de science. Il était facile de prouver au cultivateur qu'on ne pouvait pas toujours prendre à la terre sans jamais rien lui rendre ; à défaut de raisonnements on n'avait qu'à le mener successivement sur deux champs voisins, l'un rendu stérile pour avoir abusé de la fertilité du sol, l'autre produisant de belles récoltes, conséquence des restitutions faites au sol par le propriétaire intelligent, au moyen d'engrais. La conviction faite dans les champs devait s'opérer sans peine dans la forêt qui produit des végétaux se nourrissant dans le sol et dans l'air, par leurs racines et leurs feuilles, comme ceux des champs.

L'opinion qui regardait les enlèvements de feuilles mortes comme préjudiciable aux forêts s'est donc facilement assise ; mais, jusqu'à notre siècle on ne s'en préoccupa guère. C'est que le besoin ne s'en était pas, jusque là, fait vivement sentir. Colbert avait bien dit que la France périrait fante de bois ; mais on ne comprenait pas la portée de ces paroles lorsque l'on voyait le mauvais parti que l'on tirait des forêts.

Le peu de progrès réalisés par notre agriculture qui n'admet que la culture extensive pour subvenir aux besoins d'une population sans cesse croissante ; l'avilissement du prix des bois, dans les pays qui les produisaient ; le manque de voies de communication pour les transporter, même à de courtes distances, engageaient partout les populations à considérer les forêts comme une propriété presque sans valeur, qu'il était indifférent pour leurs intérêts de détruire ou de conserver et dont, par suite, elles pouvaient user sans ménagements. Les tendances du

père de famille, qui ne calcule que pour lui et ses enfants, étaient encore en ceci, sinon favorisées, du moins imparfaitement contenues par le gouvernement qui ne voyait pas assez le mérite, pour l'avenir, de la production forestière et laissait les communes se comporter vis-à-vis de leurs bois, à peu près comme elles l'entendaient.

Les conditions d'existence des forêts ont singulièrement changé depuis un demi siècle. Elles sont devenues la source des richesses pour les communes qui en possèdent. La conservation de celles que l'imprévoyance de nos pères n'a pas songé à détruire, parce qu'elles se trouvent, soit en montagne, soit sur des sols en plaine ou en côteaux impropres à la culture arable, se lie intimement et sous une foule de rapports à la prospérité, à la grandeur du pays. On a fini par admettre que, par tous les moyens possibles, il fallait conserver et améliorer ce qui restait encore; de l'argent a été donné en abondance pour procurer une plus value aux forêts de l'Etat par la création de chemins dont l'absence rendait de vastes surfaces à peu près improductives; des millions sont consacrés en ce moment à l'augmentation du sol forestier. Chaque année voit s'accroître le prix des bois et l'on pourrait presque indiquer le jour où une forêt en bon état donnera le revenu de la meilleure terre.

L'administration forestière dont l'unique préoccupation doit être la conservation et le développement des richesses nationales manquerait à son mandat si elle ne dirigeait, dans sa sphère et de toutes ses forces, la marche de la société vers les améliorations. Peu soucieux d'une popularité que leur vaudrait aisément l'oubli de leurs devoirs, ses agents, convaincus de la justice et de la sincérité de ses vues, obéissent à l'élan qu'elle leur donne et croient se rendre utiles à leur pays en le servant avec dévouement. Pénétrés de l'idée que les enlèvements de feuilles mortes doivent avoir pour résultat, non seulement de diminuer la production ligneuse, mais d'amener, dans un court avenir, la destruction des forêts; considérant, par suite, la suppression de ces enlèvements comme l'amélioration la plus importante à réaliser, ils luttent avec énergie contre les tendances des populations qui ne voient que les intérêts du présent, paraissant oublier que si l'homme meurt la société est impérissable, que ses besoins augmentent à mesure qu'elle se développe et qu'il faut, par conséquent, préparer à la postérité des ressources plus abondantes que celles qui nous suffisent.

Telles sont les raisons qui inspirent aux agents forestiers leur ligne de conduite en Alsace. Ils ne connaissent pas, d'ailleurs, quoi qu'en

dise M. Nérée-Boubée ¹, de législation qui violente leurs consciences et les force à agir en sens inverse de leurs convictions. La loi du 21 mai 1827 (code forestier) et les ordonnances royales du 1^{er} août 1827 et du 4 décembre 1844 rendues pour son exécution, sont les seuls guides de l'administration forestière en cette matière. Aucun de ces textes ne renferme de dispositions qui prohibent d'une manière absolue les enlèvements de feuilles mortes, ou qui déterminent les cas dans lesquels on pourra les prohiber. Le législateur s'est fié, pour ce qu'il avait à faire, aux lumières de l'administration, se contentant de donner une sanction légale à ses actes en prononçant une peine contre tout individu qui, sans autorisation, aurait procédé à des enlèvements de cette nature.

Ce sont les mêmes raisons et les erreurs commises par MM. Flaxland ² et Nérée-Boubée, tous deux avocats habiles des partisans de l'enlèvement des feuilles mortes, qui m'ont dicté les lignes que l'on va lire.

I.

J'ai été assez surpris, en lisant différents articles insérés dans le journal *la Réforme agricole* et dans la *Revue d'Alsace*, d'avoir à remarquer que leurs auteurs, pour acquérir une conviction inverse de la mienne, semblaient s'être confinés dans les limites de théories qu'ils s'étaient créées et n'avoir pas songé à imiter Tournefort, c'est-à-dire à prendre la nature sur le fait au moyen d'excursions dans les forêts soumises aux enlèvements de feuilles mortes et dans celles qui en sont exemptes. Les théories qui, dans les sciences naturelles, ne reposent pas sur l'observation de phénomènes que l'on puisse citer à l'appui sont, en dépit de toute sagacité, sujettes à pécher. Peut-être n'aurais-je pas d'adversaires en ce moment, si, au lieu de demander à leur esprit une solution conforme à leurs vœux, mes contradicteurs l'avaient simplement soumise à leurs yeux.

Ce sont les châtaigneraies, les arbres de promenades, la vigne elle-même que l'on prend à témoins de l'inutilité des feuilles mortes pour obtenir une belle végétation. Etait-ce donc là qu'on devait chercher des exemples !....

Oui, les châtaigneraies, les arbres de promenades, la vigne peuvent se passer des détritux produits par les feuilles mortes ; mais pourquoi !..

¹ *Réforme agricole*, N° 157, janvier 1862.

² *Revue d'Alsace*, livraisons de juin et octobre 1861.

Je ne suis pas partisan des feuilles quand même ; elles ne sont pas indispensables dans les terrains dont la richesse fournit abondamment aux racines tout ce qu'il leur faut. C'est le cas des châtaigneraies, que l'on ne crée jamais que dans de bons sols, frais, substantiels, le plus souvent au bas des pentes où le terrain est le plus profond et reçoit constamment des parties supérieures des eaux chargées de limon fécondant. Encore leur faut-il des soins assidus, des binages répétés pendant les premières années de leur croissance, après chaque exploitation, pour en tirer bon parti. — Ces opérations ont pour effet de diviser la terre et de la rendre plus facilement pénétrable par les racines ; de permettre à l'eau, à l'air, à la lumière, à la chaleur d'agir plus aisément et plus complètement sur cette terre pour produire les combinaisons chimiques dont le résultat est l'assimilation, par les suçoirs des racines, des sels qui entrent dans la composition des végétaux. C'est une manière d'engraisser le sol qui supplée, jusqu'à un certain point, aux engrais animaux qu'on pourrait y mettre.

Personne n'ignore, en effet, qu'un terrain épuisé se refait à la longue par le repos et par des labours répétés. Il y a dans la montagne des communaux que l'on n'utilise pas autrement ; tous les dix ans, dans la vallée de Munster, on cultive pendant deux ou trois ans en seigle, en pommes de terre, des terres vagues, abandonnées à qui les veut et où il n'est pas possible de porter de l'engrais.

L'exemple des châtaigneraies ne prouve donc rien. M. Flaxland, qui a cru, pourtant, s'en être fait un argument sans réplique, ajoute que l'on ne peut plus croire à l'utilité des feuilles mortes lorsque l'on contemple les arbres séculaires et d'une hauteur prodigieuse qui ornent nos promenades publiques. Qu'est-ce qui peut produire une végétation aussi verdoyante, aussi luxueuse, s'écrie-t-il, alors même que le sol dans lequel plongent leurs racines est composé de silice presque pure et que sa surface est recouverte de gravier, de sable et quelquefois même d'un pavage presque imperméable ?...

Il n'y a là, en effet, aucune feuille morte pour amender le terrain ; toutes celles qui tombent sont soigneusement enlevées par les indigents et, même, par des entrepreneurs auxquels les municipalités les vendent pour augmenter les revenus de leurs communes.

Si une végétation aussi plantureuse que celle décrite de main de maître par M. Flaxland pouvait se développer dans des conditions pareilles, le problème si intéressant de la mise en culture des terrains

communaux et, notamment, des landes immenses que l'on rencontre en plus d'un point de la France, serait vite résolu. Malheureusement il n'en est pas ainsi; les arbres dont l'ombrage protège les promeneurs contre les ardeurs du soleil dans nos villes et nos villages ne sont pas vennis, comme semble le croire M. Flaxland, dans des terrains arides. Nos pères, qui s'entendaient assez bien en arboriculture, si on en juge par les résultats obtenus, avaient soin, toutes les fois que la mauvaise composition du sol leur paraissait l'exiger, de planter ces arbres dans des trous de plusieurs mètres carrés de surface qu'ils remplissaient de bonne terre, de manière que de tous les côtés de la tige, au-dessus et au-dessous des racines, se trouvaient réunies les meilleures conditions exigées par la nature pour une belle végétation. Cette terre suffisait pendant longtemps aux besoins de la plante; puis quand le réseau des racines venait à sortir de ses limites, l'arbre était devenu assez vigoureux pour continuer à vivre si le nouveau terrain que ses racines cherchaient à envahir pouvait être pénétré facilement, parce qu'il n'était jamais tellement dépourvu de substances nutritives qu'elles ne pussent en tirer profit; il y avait, seulement un ralentissement dans la croissance. Si, au contraire, il était trop dur, trop compact pour qu'elles pussent y entrer, le dépérissement commençait et l'arbre mourait au bout de peu de temps.

Ce que je viens de dire est l'histoire de la végétation des ormes, tilleuls, maronniers, platanes qui ornent nos promenades. Tous, d'ailleurs, ne sont pas également remarquables par la beauté de leurs formes et de leurs dimensions; la plupart sont, depuis longtemps, dans un état de décrépitude que leur âge ne justifie pas toujours. Il existe à Epinal une magnifique promenade dont les allées sont bordées de tilleuls plantés il y a environ 150 ans, mais dont les cimes sont couronnées, les troncs creusés et où les branches mortes abondent. Je les ai toujours vus dans cet état, me disait un jour un vieillard plus qu'octogénaire. Oserait-on prétendre que si le sol, dans lequel sont fixées leurs racines, avait été fréquemment ameubli comme on fait pour celui des châtaigneraies, cet état de souffrance qui existe depuis près d'un siècle, d'après le témoignage d'un témoin oculaire, se serait manifesté aussi tôt?....

Et, pourtant, quels avantages ces arbres ont, pour végéter, sur ceux des forêts!... Un sol vierge, de l'air dont aucun obstacle n'empêche le renouvellement, de la lumière en abondance, un espace idéfini pour

étendre leurs branches et leurs racines, une masse énorme de carbone que leur apporte chaque jour le voisinage des populations, des soins assidus donnés à leurs troncs pour l'émondage et le grattage des plaques d'écorce qui gênent leur respiration et servent de refuge à une foule d'insectes lignivores..... Peut-on les mettre en parallèle avec les arbres forestiers auxquels ces soins manqueront toujours parce qu'ils sont trop coûteux ; dont les racines enchevêtrées les unes dans les autres se disputent l'espace et la nourriture ; parmi lesquels l'air est immobile ou, du moins, se renouvelle difficilement, finissant par ne plus donner aux feuilles qu'une part de carbone et d'azote insuffisante pour remplir convenablement le rôle qu'elles jouent dans la végétation ! Est-ce le moment, pour corroborer mes dires par la citation d'un fait physiologique bien connu, de rappeler que si l'air est plus pur, plus sain pour l'homme au milieu des forêts, c'est qu'il renferme moins d'acide carbonique et plus d'oxygène que partout ailleurs, les feuilles vertes décomposant cet acide pour rejeter l'oxygène et absorber le carbone qu'il contient ?....

Que M. Flaxland veuille bien examiner de nouveau et attentivement le sol dans lequel reposent les racines de ces beaux marronniers presque centenaires qu'il admire depuis sa fenêtre. Je crois être en état de lui assurer qu'il le trouvera composé d'une terre légère, siliceuse, fraîche, particulièrement propre à la culture du maronnier, arbre, du reste, que l'on ne peut songer à introduire dans les forêts parce qu'il n'a aucune qualité, ni comme bois d'industrie, ni comme bois de feu.

Je lui dirai à mon tour que je vois tous les jours, sur la promenade du Broglie, des arbres de la même essence dont un grand nombre sont loin d'offrir un aspect satisfaisant. Ils ont, pourtant, été plantés avec des soins extrêmes. Leur mauvaise santé ne serait-elle pas causée, comme d'aucuns le prétendent, par l'état de la superficie du sol qui, fait de gravier fortement serré, laisse difficilement l'air et l'eau pénétrer, jusqu'aux racines ?

Il faut donc écarter de la question ce second argument. Il ne prouve rien en faveur de la doctrine que défend son auteur.

Eh ! quoi, on viendra me dire que dans des sols jusqu'à présent déclarés par tous les physiologistes à peu près impropres à toute sorte de culture, un arbre peut croître aussi bien que dans une terre substantielle ; que l'état du sol à sa surface n'influe en rien sur la végétation, de sorte qu'on obtient de magnifiques produits lorsque l'on recouvre

cette surface d'un pavage serré tout comme lorsqu'on la soumet à l'action de la bêche ou de la charrue !... Pourquoi donc, lors des travaux de plantation que l'on pratique à grands frais le long des boulevards de Paris, a-t-on soin de ménager dans le sol que doivent sillonner les racines et autour des tiges des conduits aériens pour suppléer à ce que la croûte superficielle trop battue, trop dure ne permet pas à l'air d'arriver jusqu'à elles ?

Il est tellement nécessaire que les racines reçoivent l'influence de l'air que quand on vient à exhausser le sol et, par suite, à augmenter l'épaisseur de la couche terreuse placée au-dessus d'elles de cinquante centimètres environ, de manière à les priver du contact de l'air, elles cessent rapidement de remplir leurs fonctions et pourrissent ¹.

II.

Mais les arbres qui garnissent les promenades, ajoute M. Flaxland, ne sont pas les seuls dont la croissance et la puissance nous ont paru inexplicables. Dans les forêts même, du milieu des amas de pierres et de rocs qui dérobent au sol toute action extérieure, nous avons vu s'élancer majestueusement des chênes et des hêtres ... Moi aussi, j'ai assisté fréquemment à ce spectacle ; mais, comme toujours, sans chercher à me créer une série de raisonnements plus ou moins subtils de nature à me fournir une explication théorique, plus ou moins satisfaisante de cet état de choses, j'ai recouru à l'expérience pour en connaître la cause. J'ai souvent fait déplacer bon nombre de ces blocs de pierre et je n'ai pas été trop surpris de voir qu'ils recouvraient une terre végétale souvent profonde, toujours substantielle, toujours fraîche et divisée, c'est-à-dire éminemment propre à la végétation. Un gland, une faine étaient tombés entre deux de ces blocs sur cette terre et l'arbre s'était formé.

J'ai assisté aussi à d'autres scènes du même genre, mais plus curieuses et qui auraient paru, probablement, plus inexplicables encore à M. Flaxland.

Dans la vallée de Munster existe, sur un versant du Hohneck, une magnifique futaie d'épicéas. On voit souvent de ces arbres, dont le tronc vertical semble reposer sur un énorme bloc de granit gisant au-des-

¹ DUBREUIL, *Cours d'arboriculture*, 2^e édition, pages 39 et 284.

sus du sol, laissant croire qu'une puissance inconnue est venue les camper là en les forçant, pour se maintenir dans cette position, à en-serrer de deux ou trois grosses racines les flancs du rocher, comme fait le cavalier de ses jambes autour des flancs du cheval.

On en voit d'autres debout sur des racines qui forment une voûte quelquefois élevée de plus de cinquante centimètres au-dessus du sol et servant d'abri aux bêtes fauves, comme si la graine dont ils proviennent, soutenue en l'air par une main invisible et dans des conditions favorables à la végétation, avait pu diriger ces racines jusqu'à la terre sans autre nourriture que celle que lui donnait l'atmosphère.

La cause du premier phénomène est une graine d'épicéa tombée sur le lit de mousse fraîche qui, au début de sa végétation, tapissait les parois du rocher. Peu à peu, sous l'influence de l'humidité, on aurait vu sortir de la mousse un petit arbre dont les racines, s'étendant démesurément en-dessous et embrassant le rocher comme un immense polype, se dirigeaient vers la terre de laquelle elles attendaient un point d'appui plus solide et une nourriture plus substantielle et plus abondante. — Bon nombre de graines germées dans les mêmes conditions ne produisent pas les mêmes résultats. Si la couche de mousse ne s'étend pas jusqu'au sol on voit les petits épicéas mourir après avoir tapissé de leurs racines le rocher en tous les points couvert de mousse.

Le deuxième phénomène est produit par une graine qui, en tombant d'un arbre, rencontre une vieille souche pourrie et toujours humide sur laquelle elle se comporte comme l'autre sur son rocher. Le petit épicéa végète aux dépens de la souche jusqu'à ce que ses racines atteignent le sol; il grandit alors, les racines qui enveloppent la souche et la soutiennent en l'air se dégagent de celle-ci au fur et à mesure qu'elle s'affaisse et tombe en poussière. Il arrive un moment où, disparaissant complètement, elle emporterait avec elle la clef de ce qui s'est passé si, de temps à autre, le secret n'était révélé par quelque épicéa portant encore entre ses jambes des débris de la nourrice.

Il m'importe de remarquer que rien de pareil ne se produit sans humidité; c'est en vain que des graines tombent sur des rochers recouverts de lichens ou sur des souches, même vieilles, dont l'humidité disparaît avec un coup de soleil. On voit donc que celle-ci joue un grand rôle dans la végétation; malheur pour les forêts dont le fond n'est pas naturellement frais !..... Il faut à tout prix, si on ne veut pas les voir périr, chercher les moyens de leur donner de la fraîcheur.

« La proportion d'eau contenue dans le sol, dit M. Adrien de Jussieu ¹, joue le rôle le plus important dans la végétation ; si l'une est nulle, l'autre l'est également..... Dans les points rares du désert où quelques sources viennent à humecter le sol, il se couvre de végétaux et forme une oasis, sorte d'île au milieu de la mer de sable. » — « Le rôle de l'eau, a écrit M. Dubreuil ², ne se borne pas à dissoudre les matières nutritives ; elle sert encore à les charrier dans les diverses parties de l'arbre. Ceci explique pourquoi certains terrains, exposés à la sécheresse, donnent, bien que contenant une proportion notable d'engrais, une végétation moins abondante, moins vigoureuse que d'autres, moins riches en principes nutritifs, mais plus humides. »

III.

M. Flaxland me permettra de m'étonner qu'un agronome aussi *entendu* qu'il paraît l'être, à en juger par la justesse de ses aperçus.... lorsqu'il ne s'agit pas de feuilles mortes, ne puisse s'expliquer qu'une vigne ayant prospéré pendant un siècle à la même place sans le secours de ces feuilles, presque sans engrais, laisse, au bout de ce temps, un terrain insusceptible de nourrir de beaux blés et d'excellentes pommes de terre ; tandis que, d'après la théorie forestière, on devrait, suivant lui, le trouver fatigué, ruiné même et incapable de rien produire.

La végétation des plantes ligneuses a d'autres besoins que celle des plantes herbacées ; la différence de composition des tissus des unes et des autres explique la différence de leurs exigences. Une plante ligneuse peut exister pendant un siècle sur un point donné du sol sans lui prendre une partie appréciable des substances indispensables à la croissance d'un végétal herbacé. Il y a plus ; les engrais, la culture du sol qui, ainsi que je l'ai dit plus haut, est un amendement puissant, produisent des sels dont certains ne sont absorbés qu'en faible quantité par les plantes ligneuses et conviennent particulièrement aux autres. Il arrive donc qu'au bout d'un siècle, ou de plus, ou de moins, lorsque l'on arrache les premières on trouve souvent une terre, anciennement impropre à la culture des secondes, devenue fertile et susceptible de fournir, comme

¹ *Botanique à l'usage des collèges*, § 844.

² *Cours d'arboriculture*, 2^e édition, p. 68.

le dit M. Flaxland, de belles récoltes en céréales et en pommes de terre.

C'est la théorie des assolement, que tout le monde connaît.

Mais pourquoi donc, ne manquera pas de dire mon honorable contradicteur, la vigne végète-t-elle si bien et si longtemps quoiqu'on enlève ses feuilles?... Pourquoi!... Parce que probablement, le peu d'engrais qu'on lui donne — et on lui en donne certainement des quantités d'une certaine importance puisque ce sont surtout les viticulteurs qui prêchent pour l'enlèvement des feuilles mortes dans les forêts — suffisent avec le piochage souvent renouvelé du sol, à l'entretien d'un végétal que l'on ne cultive pas pour en tirer du bois, auquel on cherche même à faire produire le moins de bois possible. Il est inutile, je le répète, de conserver les feuilles mortes lorsqu'on peut les remplacer par quelque chose de plus efficace. La rhubarbe et le sené purgent également bien; personne, je pense, n'a la prétention de soutenir que les feuilles mortes n'ont pas d'équivalent dans le rôle qu'elles jouent en matière de végétation.

L. CORNEBOIS,
Sous-Inspecteur des forêts.

(La fin à la prochaine livraison.)

LE CONVENTIONNEL

SÉBASTIEN DELAPORTE.

(NÉ A BELFORT, LE 15 SEPTEMBRE 1760, MORT DANS CETTE
VILLE, LE 15 MARS 1823.)

Il y a parfois de ces existences que le destiin marque d'un signe de réprobation, de ces existences fatales, misérables, maudites. L'homme qui naît sous un astre aussi funeste, après avoir mené une vie triste, bien qu'agitée par des émotions profondes et diverses, sans avoir eu autour de lui aucune de ces affections de famille qui font le charme de la vie, vieillit, pauvre et malade, abandonné de tous, et ne laisse après sa mort que des souvenirs pénibles, quand il en laisse. Certes, celui qui, durant sa vie, n'a su s'attirer aucune sympathie, est bien à blâmer, car il y a tout lieu de croire que son caractère maussade et brusque, ses habitudes sauvages et incompatibles avec celles des autres, étaient pour quelque chose dans l'éloignement que l'on avait pour lui. Mais il ne faut pas être trop injuste et poursuivre éternellement sa mémoire par des injures et un mépris qui n'est souvent pas raisonné.

SÉBASTIEN DELAPORTE est un de ces hommes sur la tombe duquel plane un souvenir lugubre. Le montagnard, le jage du roi, le mitrailleur de Lyon, voilà ce que l'on sait de lui et ce que l'on veut en savoir, même dans la ville où il est né et où il est mort, il n'y a pas déjà si longtemps. Interrogez ses contemporains, ils vous diront que Laporte était avocat, qu'il fut envoyé par le département du Haut-Rhin à la Convention nationale en 1793, qu'il fit le siège de Lyon avec Couthon, Collot d'Herbois et autres terroristes; qu'après la prise de cette ville, il fit guillotiner un riche banquier pour en épouser la femme, créature d'une rare beauté, et qu'enfin il mourut à Belfort dans la misère et rongé par une affreuse maladie. C'est là tout ce que l'on en sait.

Il est temps de dégager l'ombre du conventionnel de son sinistre lin-
ceul, de répandre autour d'elle quelques rayons de lumière, et de la
montrer telle qu'elle était, alors que le souffle de la vie l'animait et en
faisait un être agissant et pensant. Chacun appréciera à sa manière les
actes d'une existence si peu connue, et, pour n'être, en aucune ma-
nière, taxé de partialité, je raconterai simplement les faits en m'abste-
nant de toute espèce de commentaires et de réflexions.

François-Sébastien-Christophe DELAPORTE naquit à Belfort le 15
septembre 1760, d'une des plus riches et des plus honorables familles
de la contrée ¹. Son père, *François* DELAPORTE, était avocat au Conseil
souverain d'Alsace, et sa mère, *Marie Genty*, tenait elle-même à une
famille de robe très-considérée dans le pays et qui devait donner à
Belfort son premier maire.

Le jeune DELAPORTE fut destiné au barreau. Il fit, d'une manière
remarquable, ses études en droit, alla se faire recevoir avocat, et revint
s'établir dans sa ville natale. C'est là qu'il était quand éclata la Révo-
lution de 1789. Lors de l'installation des tribunaux de district, il fut
nommé avoué près de celui de Belfort. Il se faisait remarquer par une
grande habileté dans les affaires et une étonnante facilité de travail. On
ne le voit pas, à cette époque, mêlé à ces petites coteries, à ces mes-
quines querelles de partis qui agitaient alors presque toutes les villes,
grandes et petites, et principalement Belfort. Et, comme il arrive toujours
en pareille occasion, il était plus connu et mieux apprécié dans le
département du Haut-Rhin, hors des limites de son district, que dans

¹ La famille Delaporte habitait Belfort depuis un siècle. Le 22 février 1663, les
deux frères Thomas et Adam Delaporte y furent reçus bourgeois, à la prière du
chanoine Géhand, leur oncle. Dès 1734, les membres de cette famille firent partie
du Conseil des Neuf; l'un d'eux, George Delaporte, fut maître-bourgeois depuis
1753 jusqu'en 1774, à l'exception de l'année 1763, où il fut remplacé par Ch. Glavey.

Voici, d'après les anciens registres de la collégiale de Belfort, l'acte de naissance
et de baptême de Sébastien Delaporte :

« *Franciscus Sébastianus Christophorus filius D. Francisci Delaporte, in supre-*
« *mâ Alsatiæ curiæ advocti et D^æ Mariæ Genty conjugem Belfortensium natus et*
« *baptisatus est die decimâ quintâ septembris anni 1760. Susceptores fuerunt*
« *D. Petrus Sebastianus Genty, in supremâ Alsatiæ curiâ advocatus et D^a Maria*
« *Agatha Thomas, sponsa Dⁱ Francisci Genty, baillie in Montreuil et aliis locis,*
« *signati. GENTY née Thomas; GENTY; PIERRON, parochus.* »

la ville qui l'avait vu naître, tant il est vrai que nul n'est prophète en son pays.

Au commencement du mois de septembre 1794, il fut élu par les électeurs du Haut-Rhin, le cinquième sur sept, député à l'Assemblée nationale législative ¹.

C'était comme représentant de l'opinion la plus avancée que le jeune avoué de Belfort avait reçu des électeurs du Haut-Rhin un mandat aussi important. Aussi le voit-on, dès son entrée à l'Assemblée nationale, se faire recevoir membre du club des Jacobins avec Ritter et Rudler, et s'asseoir à l'extrémité gauche, parmi ceux que l'on a appelés plus tard Montagnards.

Le *de* qui précédait son nom, mais qui cependant n'en était pas une particule distincte, lui donnait néanmoins un certain air d'*aristocrate* et de *ci-devant noble*. C'est à partir de ce moment que le *de* fut définitivement supprimé et qu'il changea son véritable nom de DELAPORTE en celui de LAPORTE. Le *Moniteur* ne fait jamais mention de lui que sous ce dernier nom.

Le 20 août 1792 ², un membre de l'Assemblée, GASTON, proposa, au nom d'une commission extraordinaire, de nommer trois commissaires à l'armée du maréchal Luckner et désigna pour remplir cette importante mission DELAPORTE, Bruat et Lamarque. L'Assemblée nationale adopta la proposition de Gaston, et ces trois députés furent nommés commissaires. DELAPORTE s'était pourtant prononcé contre cette espèce de surveillance quelque temps auparavant. Le 18 juillet, au sujet d'un décret ayant pour objet l'envoi de huit commissaires pris dans le sein de l'Assemblée nationale pour visiter les différentes frontières, le député du Haut-Rhin avait demandé la question préalable en la motivant ainsi : « Toute espèce de surveillance particulière par quelques membres de

¹ Les autres députés à la première législature étaient : Ritter, juge au tribunal d'Altkirch ; Wœrtlé, membre du directoire du district ; Bruat, administrateur du département ; Rudler, membre du directoire du département ; Beaumlin, membre du directoire du district de Belfort ; Schirmer, juge au tribunal de Colmar.

² Dans la séance de ce même jour, DELAPORTE avait déjà pris la parole pour demander que l'on s'occupât avant tout des finances. « Le principal objet dont nous devons nous occuper, avait-il dit, c'est les finances, afin que la Convention nationale ne soit pas arrêtée dans ses premiers pas par la nécessité de pourvoir au service du trésor public. Comme nous sommes déjà au fait de cette matière, il nous sera très-facile d'éviter cet embarras à nos successeurs. »

l'Assemblée tendrait à affaiblir en quelque sorte la responsabilité des ministres et l'on doit conserver cette responsabilité toute entière. »

Les trois commissaires à l'armée de Luckner partirent sur-le-champ. Le 22 août, ils écrivirent de Metz et donnèrent les détails de leur voyage depuis Paris, par Châlons, Verdun et Metz. « Partout sur leur route, disent-ils, les citoyens ont unanimement adhéré aux décrets du Corps législatif, et au vœu la Nation, la Liberté, l'Egalité et l'Assemblée nationale ! » Le 23 août, nouvelle lettre par laquelle ils annoncent « la réception honorable que leur a faite la municipalité de Metz, ayant à sa tête le brave maire Antoine, qui est un autre Pétion. » Ils demandent que l'Assemblée décrète que le 1^{er} bataillon de l'Allier, celui de Mayenne-et-Loire, en garnison à Verdun, où le général Lafayette les a envoyés pour n'avoir pas voulu prêter d'autre serment que celui de la Liberté et de l'Egalité, et le 6^e régiment d'artillerie en garnison à Metz, ont bien mérité de la patrie.

A son retour de l'armée de Luckner, DELAPORTE fut nommé, encore le cinquième sur sept, député à la Convention nationale par le département du Haut-Rhin ¹. Il y vota la mort de Louis XVI ².

¹ Les six autres étaient Jean Rewbel, avocat et procureur-général-syndic du département ; F. J. Ritter, juge à Altkirch, député à la législation ; Johannot ; Pfleger aîné, député à la Constituante ; Bernard Albert, idem ; Louis-Exprit Dubois. (*Moniteur* du 19 septembre 1792).

² Voici les votes des Représentants du Haut-Rhin, dans cette lugubre affaire : (Séances des 15, 16 et 17 janvier 1793).

1^{re} question : Louis Capet est-il coupable de conspiration contre la liberté de la Nation, et d'attentats contre la sûreté générale de l'Etat ?

2^e question : Le jugement de la Convention nationale contre Louis Capet sera-t-il soumis à la ratification du Peuple ?

3^e question : Quelle peine sera infligée à Louis ?

	1 ^{re} question.	2 ^e question.	3 ^e question.
Rewbel, absent par commission.			
Ritter.	oui	non	la mort.
DELAPORTE.	oui	non	la mort.
Johannot.	oui	non	la mort.
Pfleger aîné	oui	non	la mort.
Albert.	oui	oui	la détention, le bannissement à la paix.
Dubois	oui	non	la détention, le bannissement quand la sûreté publique le permettra.

Après avoir été pendant quelque temps en mission à l'armée des Ardennes, il fut envoyé à celle des Alpes.

Par un ordre de la Convention en date du 7 août 1793, S. DELAPORTE et Claude Javogues furent réunis à Dubois-Crancé et Gauthier pour faire exécuter, conjointement avec eux, les décrets rendus contre la ville de Lyon. Par un nouvel arrêté du 21, Barrère leur fit adjoindre encore trois représentants, Couthon, Maignet et Châteauneuf-Randon ¹.

Au commencement de septembre, le représentant DELAPORTE était au quartier-général de la Ferrandière. C'est de là qu'il écrivit à ses collègues pour les informer qu'il était à bout de munitions : « Je vous envoie, disait-il, la note de ce qui nous reste de poudre au parc de la Guillotière; vous verrez que nous sommes réduits à un millier : c'est tout au plus ce qu'il nous faut pour aller deux jours. »

Du camp de la Ferrandière, DELAPORTE alla surveiller la colonne commandée par le général Vaubois. Cette colonne était placée en parallèle du cours du Rhône, le long de Lyon jusqu'à la Guillotière. C'est là qu'il apprit la destitution du général Kellermann, et son remplacement par le général Doppet. Le ministre de la guerre Bouchotte prit soin d'en instruire les Représentants du peuple, qui dirigèrent, en son absence, les opérations du siège de Lyon; il enjoignit en même temps au général Doppet, employé à l'armée d'Italie, de se rendre immédiatement à son poste. En attendant son arrivée, Châteauneuf-Randon usurpa personnellement les fonctions attachées au titre de commandant en chef. Sans consulter ses collègues, il rédigea une sommation plus digne et plus mesurée que toutes celles qui l'avaient précédée. Il disait aux Lyonnais :

« Un décret de la Convention nationale a nommé Couthon, Châteauneuf-Randon et Maignet, adjoints à Dubois-Crancé, Gauthier, Reverchon, DELAPORTE et Javogues, pour soumettre les rebelles de Lyon. Habitants de Lyon! au nom du Peuple français, vous êtes sommés de reconnaître tous les décrets de la Convention nationale, de mettre bas les armes et d'ouvrir vos portes. Soixante mille hommes vous entourent..... J'envoie cette sommation à mes collègues qui occupent les divers camps qui vous bombardent, afin de vous la faire parvenir, et pour les engager à faire cesser le feu des batteries dirigées contre vous, jusqu'à huit heures du soir. Passé cette heure, la masse du

¹ Voy. *Histoire politique et militaire du Peuple de Lyon pendant la Révolution française*, par ALPH. BALLEYDIEN, tome II, page 39.

« peuple est prête à vous porter les derniers coups, et dès ce moment-là, les Représentants du Peuple ne répondent plus de vos personnes ni de vos propriétés.

« Ce 19 septembre 1793, l'an II de la République, une et indivisible. »

Gauthier et Dubois-Grancé portèrent cette sommation à leur collègue DELAPORTE, au camp de la Guillotière, et donnèrent l'ordre au général Vaubois de la faire parvenir aux Lyonnais par un trompette, et de suspendre le feu des batteries jusqu'à son retour.

Dès que le trompette fut en vue des batteries de la ville, le feu cessa de leur côté, malgré celui de Montessuy, dirigé sur la porte septentrionale de la ville et sur la Croix-Rousse. Le parlementaire ne trouvant pas les administrateurs du peuple de Lyon à l'Hôtel-de-ville en assez grand nombre, du moins pour oser prendre sur eux la responsabilité d'une réponse, rejoignit, une heure après, les Représentants qui l'avaient envoyé, ce ne fut qu'à neuf heures du soir que, réunis en conseil général, les corps constitués de la ville firent parvenir au camp de la Guillotière ces quelques lignes :

« Votre trompette est arrivé à 6 heures, vous nous demandez une réponse pour huit, ce qui est impossible. Nos concitoyens sont sous les armes, vous ne pouvez en douter; ils ne peuvent être assemblés que demain, pour exprimer leur vœu sur votre lettre. »

Lorsque cette réponse parvint au camp de la Guillotière, les hostilités avaient recommencé sur toutes les lignes occupées par les assiégeants; on doit attribuer cette violation des principes de la guerre au Représentant DELAPORTE, *partisan à tout prix des moyens extrêmes*¹. Le bombardement et la canonnade durèrent deux jours et deux nuits sans discontinuer de part et d'autre.

¹ C'est la phrase dont se sert M. ALPH. BALLEYDIER (loc. cit., tom. II, p. 107). Cet historien, royaliste et catholique s'il en fut, peut être, sans exagération aucune, taxé de partialité. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à parcourir ses divers ouvrages, et notamment l'*Histoire du peuple de Lyon*. — Je ne veux pas chercher à disculper le conventionnel DELAPORTE, j'ai dit que je raconterais ce que je sais de sa vie *sans commentaires*; mais voici une autre phrase dont se sert un auteur anonyme qui, en 1816, peu de jours après la rentrée des Bourbons, a écrit un ouvrage en trois volumes intitulé : *Biographie moderne ou Galerie historique*, etc., 2^e édition : « Sans se couvrir, à ce qu'il paraît, de crimes particuliers, il par tagea tous ceux qui se commirent alors dans cette malheureuse ville..... »

Le 6 octobre, Couthon reçut une lettre du Comité de salut public, datée de Paris, du 2 du même mois, qui lui enjoignait de presser fortement les opérations du siège et lui apprenait le rappel de Dubois-Crancé et de Gaulhier. La mesure de la Convention, motivée par les prétendues lenteurs de l'attaque, donna vaste carrière aux intrigues des membres rappelés, en même temps qu'il stimula l'ardeur de Couthon, de DELAPORTE et de Maignet. Châteauneuf-Randon, compris explicitement dans l'ordre de rappel, fut néanmoins dispensé de partir; Couthon, le relevant près de lui comme le seul Représentant qui connût le métier de la guerre, se chargea de sa défense.

Dans la nuit du 6 au 7, Couthon, Maignet et DELAPORTE rédigèrent une proclamation qu'ils envoyèrent, le 7, à dix heures du matin, par un trompette, aux habitants de Lyon. Imprimée pendant la nuit au quartier-général de Sainte-Foy, elle fut expédiée en très-grand nombre d'exemplaires, et colportée dans la ville par des clubistes correspondant avec les Représentants du Peuple¹.

L'armée républicaine fit son entrée dans Lyon le 9 octobre. DELAPORTE, Couthon, Maignet et Châteauneuf-Randon, conduits solennellement à l'Hôtel-de-ville, le quittèrent après avoir reçu les hommages des patriotes, pour aller prendre possession du palais de l'archevêché.

Couthon quitta Lyon à la suite du décret rendu le 30 octobre par la Convention, et DELAPORTE fut rejoint, le 7 novembre, par Collot

¹ Voici le texte de cette proclamation :

« Habitants de Lyon ! la Convention nationale vient de rappeler dans son sein les Représentants du Peuple Dubois-Crancé, Châteauneuf-Randon et Gaulhier, et c'est nous qu'elle charge maintenant de réduire cette ville rebelle. Habitants de Lyon ! réfléchissez, nous vous sommons encore, au nom du Peuple français élevé contre vous, d'ouvrir vos portes, de poser les armes et de livrer les scélérats qui vous trompent, vous oppriment et vous perdent. A ce prix, nous sommes vos frères : que les hommes qui n'ont pas de crimes à se reprocher soient tranquilles, leurs personnes et leurs propriétés seront respectées ; le Peuple et ses Représentants ne connaissent de volonté que celle de la loi, et la loi ne frappe que les coupables. Nous donnons ordre de suspendre le bombardement jusqu'à 4 heures du soir : si, à cette heure, votre réponse n'est pas arrivée, le feu du Peuple reprend et ne cessera plus que la justice nationale ne soit satisfaite.

« Au quartier-général de Sainte-Foy, le 7 octobre 1793, l'an 11 de la République une et indivisible, dix heures du matin.

« COUTHON, MAIGNET, LAPORTE. »

d'Herbois et Fouché. Le 10, les Représentants firent célébrer une fête en l'honneur de Challier. On peut lire dans l'*Histoire du peuple de Lyon* de M. Alph. Balleydier, le récit circonstancié de cette cérémonie. D'après cet auteur, SÉBASTIEN DELAPORTE aurait pris dans cette fête une part non moins active que celle de ses deux collègues. Lorsque Collot d'Herbois et Fouché eurent rendu hommage au buste de Challier, que l'on avait placé sur un autel de gazon élevé sur la place des Terreaux, le Représentant DELAPORTE vint, à son tour, s'incliner devant l'autel. Il baisa le front de l'image et s'écria avec force : *A mort les aristocrates !*

HENRI BARDY.

(La suite à la prochaine livraison).

NOTICE HISTORIQUE

SUR WESSERLING.

Le nom de Wessertling, qui s'écrivait autrefois Wæsserling et se prononce d'ailleurs encore Wasserling par les gens de la vallée, dérive évidemment de Wasser (eau) et signifie quelque chose comme étang mare ou flaque d'eau. Les anciens du pays prétendent en effet avoir ouï dire qu'autrefois la vallée formait une espèce de lac entre Felleringen, Hussern et cette moraine de Wessertling dont l'existence est due, au dire des géologues modernes, à un glacier qui aurait occupé tout le haut vallon de Saint-Amarin, il y a quelques milliers d'années.

Quoiqu'il en soit le château de Wessertling fut bâti en 1637, sur cette même moraine, par le prince abbé de Lœwenstein, administrateur de l'abbaye de Murbach et seigneur de la vallée de Saint-Amarin.

Ce château qui servit à cet abbé et à ses successeurs de rendez-vous de chasse, se composait alors d'un rez-de-chaussée de 10 fenêtres cintrées de front, interrompues au milieu par une porte ornée dans le goût rococo. Cet édifice était recouvert d'un lourd toit en tuile à deux pans suivant l'ancienne mode du pays, et flanqué aux deux bouts de tourelles carrées à toits pointus surmontés de girouettes; sa distribution intérieure prouve que les abbés avaient déjà des idées assez avancées en fait de bien-être et de confort. La porte du milieu qui était élevée de deux marches au-dessus du sol, donnait accès dans un spacieux vestibule communiquant avec le jardin et coupé en deux par une galerie régnant tout le long du bâtiment et éclairée par les dix fenêtres sur la cour; lieu merveilleux pour se donner un exercice modéré et se faciliter la digestion les jours de pluie. Cinq chambres, toutes pourvues de cheminées ou de poêles, avaient leur entrée indépendante sur cette galerie. La dernière, à gauche, qui servait probablement de salon, com-

muniquait par une porte du côté de la terrasse avec une petite chapelle assez richement ornée comme le témoigne son autel qui décorait la chapelle d'Urbès, travail compliqué en bois doré assez curieux, mais d'un goût détestable comme tout ce qui se faisait alors. Les mitres qui se reproduisent souvent dans cet ambigouri d'ornements témoignent du haut rang temporel occupé par les abbés de Murbach. Cet autel, sauvé de l'incendie qui détruisit le château en 1776, fut donnée par M. Johanot à l'église de Mollau et passa de là plus tard à la chapelle d'Urbès, je ne sais pour quel motif.

Les autres pièces du château se composaient de deux vastes chambres à coucher à alcoves, d'une salle à manger et d'une cuisine. La cour était formée comme maintenant par deux ailes en équerre ; l'une celle de droite renfermait une écurie pour 9 chevaux et une étable pour 4 vaches, l'autre des hangars et dépendances diverses. La terrasse, tant du côté de la cour que de celui du jardin, s'arrondissait aux quatre angles en forme de tourelle d'où la vue s'étendait sur les belles forêts qui couvraient alors non-seulement les montagnes, mais le fond de la vallée même. L'avenue n'existait pas alors et la grille du château s'ouvrait sur la cour même, à l'angle nord de la terrasse en question. Au milieu et contre cette terrasse en face de la porte du château, était une fontaine avec un bassin en forme de conque qui existe encore et sert au même usage pour la fontaine de l'avenue.

Derrière les dépendances et sur le penchant de la moraine les abbés, qui apparemment aimaient à boire frais, avaient fait construire une glacière. De l'autre côté un grand bassin circulaire, qui existe encore, distribuait l'eau dans les jardins sous forme de jets d'eau et de cascades. Ces jardins, formés par une suite de terrasses communiquant entre elles par de vastes escaliers en pierre, étaient dessinés dans le style rococo le plus pur.

Tel est le séjour qui jusqu'en 1760 servit de pied à terre aux abbés de Murbach ; son aspect devait avoir quelque chose d'assez pittoresque à en juger par les expressions d'une petite histoire d'Alsace du siècle dernier, qui au chapitre Murbach en parle en ces termes.

« Wesserling, petit château bâti par le prince abbé de Lœwenstein. De loin il fait l'effet d'un théâtre. » Je suppose que l'historien veut dire par là qu'il aurait pu faire le sujet d'une belle décoration théâtrale.

Il reste encore dans la mémoire des anciens du pays quelques vagues souvenirs du temps des abbés. Le grand père de M. Mény disait avoir

vu souvent le prince partir à cheval de Wesserling pour s'en aller dire la messe à la chapelle d'Odern, et arrivé là se faire tirer les bottes par son domestique qui les remplaçait par une chaussure mieux appropriée à la circonstance. Le père de Schuffenecker, contre-maitre à la filature, possédait il y a une dizaine d'années encore une carabine dont l'avait gratifié un de ces seigneurs qu'il accompagnait dans ses chasses. Il s'est malheureusement défilé de cette précieuse relique, et l'arme féodale est devenue archi-républicaine en passant dans la main d'un certain Conrad Winter qui l'a portée en Amérique.

Le dernier des abbés possesseurs de Wesserling fut le prince de Katzenhausen qui ne s'en souciant plus, je ne sais pourquoi, le vendit en l'an 1760 à un certain M. Demaret qui avait l'entrepôt du sel à Thann. Ce monsieur mena à Wesserling une vie peu exemplaire, si j'en crois la chronique et comme le témoignent du reste certaines statues d'un goût détestable dont il fit orner les jardins du château. Il n'en reste plus trace heureusement, si ce n'est dans la mémoire des anciens du pays; le vétéran des maçons de Wesserling se souvient de les avoir brisées et de s'en être servi comme de matériaux lors de la reconstruction du château. M. Demaret s'est cependant acquis un titre à la reconnaissance des habitants actuels de Wesserling en faisant planter les tilleuls de l'avenue, de la charmille et de la terrasse, et probablement aussi les marronniers de la cour. Passons-lui donc ses statues pour l'amour de ces beaux arbres qui, Dieu merci, ont vécu plus qu'elles. Lui-même n'en jouit pas longtemps et comme il n'avait probablement pas plus d'ordre dans ses affaires que dans sa conduite, il fut bientôt obligé de se créer des ressources en louant son château à MM. Sandherr, Courageal, et C^{ie} qui le transformèrent en fabrique d'indiennes; mais ce premier établissement ne prospéra guère à ce qu'il semble, car M. Nicolas Risler et C^{ie} de Mulhouse le prirent à bail au bout de peu de temps et y vinrent transporter leur industrie le 5 octobre 1773. Cette industrie se composait alors d'une teinturerie et d'une imprimerie d'indiennes, dite au pinceau, pour laquelle ils firent construire la plus ancienne partie du bâtiment de l'avenue où sont actuellement les graveurs au rouleau et le bureau de poste; ils introduisirent aussi dans la vallée à cette époque le filage de coton à la main, opération qu'ils faisaient faire à l'entreprise dans les villages environnants. Voilà le château de Wesserling bien déchu tout d'un coup; témoin des dévotions des princes de Murbach, puis des habitudes peu exemplaires de M. Demaret, le voilà réduit à l'état de

séchoir de la fabrique naissante. Il semblait réellement qu'il eût besoin d'une purification pour se relever d'une pareille chute.

Le feu cu lit l'affaire le 15 février 1776 et comme dans ce temps il n'y avait dans la vallée ni pompe ni pompiers, il fut entièrement brûlé sauf quelques pans de murs. C'est du lendemain de cet événement que date un dessin qui, tout imparfait qu'il est, peut encore donner quelque idée du style de l'édifice.

A cet incendie du 15 février se rattache une épisode que nous allons raconter et qui ne sera certes pas sans intérêt pour les habitants de Wesserling actuel. Parmi les travailleurs attirés à Wesserling par la lueur de l'incendie, un entre tous se fit remarquer par son zèle et son courage.

C'était un brave et digne bourgeois de la commune de Hussern, entrepreneur de filage à la main pour compte de l'établissement. Entraîné par son dévouement, il monte jusque sur les combles du bâtiment pour y porter de l'eau au moment même où d'autres travailleurs étaient occupés à les abattre à coups de crochets. Il tomba avec une corniche qui lui servait de point d'appui; on le releva du milieu des décombres tout meurtri, avec un jambe cassée, et il fallut le transporter chez lui sur un brancard. Le lendemain M. Jean Henri Schœnwetter, directeur de la fabrique, alla s'informer de son état et lui témoigner tout l'intérêt que lui inspirait sa situation. En entrant dans la chambre du blessé il remarqua un joli petit garçon, à la chevelure frisée et d'un blond argenté, qui pleurait à chaudes larmes auprès du lit de son père. M. Schœnwetter, qui apparemment était quelque peu physionomiste, préjugea tout d'abord favorablement du cœur et des dispositions de cet enfant. « Ne pleure pas, mon ami, lui dit-il, en caressant sa petite tête blonde, ton père sera bientôt guéri, et toi quand tu seras grand garçon tu viendras travailler à la fabrique. » Trois ans plus tard, c'est-à-dire en 1779, cet enfant, âgé de 12 ans environ, entra à Wesserling comme apprenti graveur, et il a bien su prouver que M. Schœnwetter ne s'était pas trompé dans son jugement. C'est aujourd'hui notre digne et respectable doyen M. Joseph Mény et sous ces beaux cheveux blancs, sous ces traits dont l'âge n'a pas altéré la sérénité on n'a pas de peine à retrouver la blonde chevelure et la naïve et heureuse expression de cet enfant qui pleurait de si bon cœur aux souffrances de son père. Monsieur Demaret avait fait faillite et son principal créancier, M. de Widenpach, gouverneur de la ville et du château de Rouffach, fit vendre Wesserling

judiciairement, en vertu de trois arrêts du Conseil souverain de Colmar des 22 décembre 1768, 9 septembre 1769 et 23 avril 1771. Par acte du 11 octobre 1776, M. Schoenwetter s'en rendit adjudicataire au nom de MM. Nicolas Risler et C^{ie} pour la somme de 16,000 livres tournois.

En 1777 la fabrique se composait d'une trentaine de tables à imprimer, d'un atelier de gravure sur bois, d'une teinturerie, de lavages, et d'une blanchisserie.

A la fin d'avril 1780, M. Pierre Dollfus de Mulhouse, dont le fils établit plus tard une fabrique d'indienne à Bièvre, fut appelé à la gérance de l'établissement et vint se fixer à Wesserling. C'est lui qui fit rebâtir le château tel qu'il nous a été conservé par un dessin à l'aquarelle d'un artiste de Colmar, c'est-à-dire avec pavillon à deux étages au milieu et le reste en rez-de-chaussée. Il redevint depuis l'habitation des chefs de la fabrique.

Le 9 janvier 1783 MM. N. Risler et C^{ie} s'associèrent avec MM. Senn, Biedermann, Gros et C^{ie} de Genève dont la maison existait depuis 1780 et qui avait une succursale à Bruxelles sous la raison Senn, Biedermann et C^{ie}. Leurs principales affaires étaient le commerce des étoffes de l'Inde et des mousselines suisses dont la France leur offrait le débouché le plus important. C'est donc à cet date du 9 janvier 1783 qu'il faut faire remonter l'origine de la société actuelle de Wesserling.

Jusqu'en 1787 l'établissement continue à être géré par M. Pierre Dollfus sous la raison Pierre Dollfus et C^{ie}, mais à cette époque la société fut dissoute et MM. Nicolas Risler et Pierre Dollfus se retirèrent à Mulhouse, laissant MM. Senn, Biedermann et C^{ie} seuls possesseurs de Wesserling. La direction de l'établissement fut alors confiée à M. Johanot qui vint dans le courant de la même année se fixer à Wesserling et auquel on donna comme auxiliaires MM. Henri Bourcard, Jean Kœchlin et Lenbard. M. H. Bourcard est le père de J. J. Bourcard et beau-père de M. Nicolas Schlumberger de Guehwiler. Quant à M. Jean Kœchlin il n'est autre que le chef de la grande famille de ces Kœchlin auxquels Mulhouse a dû les plus beaux fleurons de sa couronne industrielle. On peut donc à juste titre considérer Wesserling comme une des sources principales qui sont venues alimenter et vivifier l'industrie alsacienne.

M. Kœchlin, qui était coloriste de l'établissement, ne voulut pas habiter Wesserling dont les mœurs et les habitudes se ressentaient peut-être trop du laisser-aller de l'époque, et il s'en fut loger avec sa famille, déjà fort nombreuse, dans une petite maison située au bord du lac de Mitzach

au pied des ruines du vieux château de Störenbourg. Son fils, M. Nicolas Kœchlin vint, il y a quelques années, visiter cette maison avec l'intention, dit-on, d'en faire l'acquisition, et il eût probablement rendu ce pieux hommage à la mémoire de son père sans l'incendie qui la détruisit en 1844. Nous voici arrivés à l'époque de cette révolution qui a bouleversé le monde et qui eut trop de retentissement, même jusqu'au fond de la paisible vallée de Saint-Amarin, pour ne pas se rattacher d'une façon ou de l'autre au sujet qui nous occupe.

CH.-EUTROPE SORG.

(La fin à une prochaine livraison.)

A PROPOS DE LA BROCHURE
INTITULÉE
UN PRÉDICATEUR CATHOLIQUE
AU XV^e SIÈCLE.

Par AD. SCHÆFFER, Dr en théologie et Licencié-ès-lettres, Pasteur à Colmar.
Paris : Meyrueis et C^{ie}, 1862. — 80 pages in-12. Prix : 1 fr.

Mon docte ami et cher collègue, M. le pasteur Ad. Schæffer vient de publier un petit opuscule sur un prédicateur catholique au 15^e siècle.

Ce prédicateur nous touche de très-près, nous autres alsaciens : car né à Schaffhouse, il passa son enfance et sa première jeunesse à Kaisersberg et fut pendant de longues années prédicateur à Strasbourg.

Je viens donc en toute confiance recommander aux lecteurs de la *Revue d'Alsace* le petit volume de M. Ad. Schæffer, en leur donnant l'assurance qu'ils liront ce livre avec plaisir et avec intérêt, d'autant plus qu'il est bien fait, bien écrit, et qu'il dépeint très-fidèlement l'homme éminent qui est le sujet de cette notice historico-biographique.

Mais je ne compte pas en rester à cette simple recommandation : je vais tâcher de piquer, d'attirer quelque peu la curiosité des lecteurs de la *Revue d'Alsace*, en leur parlant un peu plus au long de Geiler de Kaisersberg et en leur disant sur le compte de ce grand homme des choses que M. Schæffer a dites mieux que je ne saurais les dire, et par-ci par-là aussi des choses que M. Schæffer n'a pas dites du tout et qu'il n'a guère pu dire puisqu'il n'avait d'autre but que celui de faire connaître Geiler au public de langue française ¹.

Suivons d'abord M. Schæffer dans l'esquisse rapide qu'il nous donne de la vie de Geiler.

Ce grand homme naquit à Schaffhouse le 16 mars 1445. En cette même année ses parents, Jean Geiler et Anna Zuber, allèrent s'établir

¹ Le travail de M. Schæffer a paru tout d'abord dans la *Revue chrétienne*, publiée par M. de Pressensé à Paris.

à Ammerschwihr. C'est là que Geiler apprit l'a b c : il nous le dit lui-même dans un de ses sermons. (Emeis, fol. 34.)

Mais bientôt il devint orphelin ; son père, notaire à Ammerschwihr, succomba aux suites de blessures que lui fit un ours.

Le grand père de Geiler reçut alors l'orphelin chez lui et se chargea des soins de son éducation.

Cette circonstance fit croire à un certain nombre d'historiens, que Geiler était natif de Kaisersberg ¹, erreur qui s'explique d'autant plus facilement que dans la suite on l'appelait tout court : le docteur de Kaisersberg (*Doctor Kaisersperger*.)

A l'âge de quinze ans le jeune Geiler fut envoyé à Fribourg pour y étudier la philosophie et les belles lettres qu'il y professa même après qu'il eut pris ses grades académiques à la faculté ².

Pendant l'étude de la théologie attirait le jeune professeur de Fribourg. Il se rendit à Bâle pour y étudier cette science et se faire recevoir docteur, 1471-1476 ³, après quoi il retourna à Fribourg pour l'y enseigner ⁴, 1476.

Pendant un séjour que Geiler fit à Bade (automne 1476) une députation des habitants de Wurzburg vint lui offrir la charge de prédicateur dans cette ville : il accepta les propositions qu'on lui fit et se mit en devoir de se rendre à Bâle pour y prendre sa bibliothèque qu'il y avait laissée.

C'est à cette occasion qu'il fit la connaissance de Pierre Schott, Ammeister de la ville de Strasbourg. Cet homme instruit, éminent, sut démêler et apprécier les rares qualités du jeune docteur en théologie et résolut de tout faire pour l'engager à se fixer à Strasbourg. Il lui offrit une place de prédicateur à la cathédrale ; lui promit un riche traitement ;

¹ NICOLAS REUSNER, *In Iconibus* ; BRAND dans son *Epicedion* ; REIMANN, *Introd. ad hist. litt.*, tom. III, p. 6.

² Voyez sur le séjour de Geiler à Fribourg de 1460-1471. *Amicitates lit. Friburgenses 1775*, fasc. I, pages 58 et suiv.

³ *Athenæ Rauricæ*, Bâle 1778, 8°, p. 4.

⁴ SCHADÆUS, *Summum Templum Argent.* Strassb. 1617, page 82, et d'autres après lui, surtout Schiller dans ses remarques faisant suite à la chronique de Kœnigshoven, prétendent que Geiler fit un voyage à Paris et à Louvains dans l'intérêt de ses études. Je suis, tout aussi peu que M. Schæffer, en mesure de prouver le fait.

lui représenta qu'avant tout il se devait à sa patrie, et fit valoir auprès de lui d'autres considérations encore.

Geiler finit par se rendre aux vœux de l'Ammeister; ce dernier sut applanir toutes les difficultés qui s'opposaient à la création de la place de prédicateur promise, en s'imposant un sacrifice pécuniaire, et en 1478 le docteur de Kaisersberg fut définitivement nommé prédicateur attaché à la paroisse de Saint-Laurent, et chapelain de l'évêque Robert ¹.

Le pape Sixte IV confirma sa nomination ².

Jusque-là la prédication avait été peu suivie à la cathédrale; les moines qui y prêchaient tâchaient autant que possible d'attirer les fidèles aux églises de leurs convents pour en augmenter les revenus. A peine Geiler eut-il commencé ses prédications que la foule se porta au pied de sa chaire; cette chaire était une chaire mobile en bois placée dans la nef centrale de la cathédrale; mais bientôt (en 1487) on éleva, en l'honneur du grand prédicateur dont Strasbourg venait d'être doté, la magnifique chaire gothique ³ qui fait encore aujourd'hui un des principaux ornements de ce dôme, chef-d'œuvre d'architecture, dont l'Alsace est fière à juste titre ⁴.

Mais revenons au travail de M. Schæffer. Nous y trouvons au 3^e chapitre quelques pages sur l'importance du rôle que la prédication eut à remplir au moyen-âge : et à cette occasion mon cher collègue caractérise

¹ Voici comment Oscar Schadeus, page 32, raconte ce fait :

Der Predigt war wenig geachtet so dass man wohl hundert Pfaffen gefunden unter denen nicht einer predigen können. Weil sich aber die Mönch und sonderlich die Dominicaner, uff predigen am meisten begeben und dadurch einen grossen Zulauff von gemeinem Volk überkommen, also dass es dem hohen Stift nachtheilig seyn wollen: so haben die Thumherren einen Prediger Mönch umh'gewissen Sold bestellt, der die Predicatur im Münster zu St. Laurenten sollte verrichten. Peter Schott bringt aber einen graduirten Prediger aff und giebt 1200 Gulden dazu. Das gefel nun Bischoff Rupprechten Herzogen und Fürsten zu Beyern, dessgleich dem Thumdechant, Herrn Hausen einem Grafen von Helfenstein so wohl, dass sie auch das Ampt eines bischofflichen Caplans mit geben wollten.

Cf. OBERLIN, *Collectanea*, fol. 67. (Mss. Bibl. de la ville de Strasbourg).

² GEILER, *Arbor humana*, fol. 97.

³ SCHADEUS, l. c., pag. 32.

⁴ D'après Ammon, *Ch. F. Geschichte der Homiletik*, 1804, Geiler aurait été d'abord prédicateur attaché à la chapelle St-Laurent (commencée en 1494 et achevée en 1505. Voy. *Königshoven-Chronik*, 567) et aurait passé à l'église principale après la construction de cette dernière (!) Voyez AMMON, l. c., page 218.

le genre d'éloquence des Pepin, des Menot, des Barelète, des Maillard, genre que Geiler aussi se plait à cultiver. Mais gardez-vous de croire, cher lecteur, qu'il n'y avait en Geiler que du Barelète et du Maillard, il y avait bien plutôt en lui du Berthold de Regensbourg, du Susa, du Tauler, du Herrmann de Fritzlar, du Otto de Passau, du Gerson surtout, et ce serait une étude bien intéressante que de mettre en regard le prédicateur de la cathédrale de Strasbourg et ces autres prédicateurs du moyen-âge allemand que je viens de nommer plus haut et qui furent sans contredit ses prédécesseurs et ses modèles.

A d'autres, plus versés que nous dans l'histoire de la littérature allemande au moyen-âge, le soin d'entreprendre et de mener à bonne fin une étude de ce genre.

Un quatrième chapitre du livre de M. Schæffer est destiné à familiariser le lecteur avec la forme des sermons de Geiler. A cet effet, M. Schæffer, remonte aux sources premières, aux sermons même du grand prédicateur. Or, Oberlin, *dissertatio de Geileri scriptis germanicis*, ne compte pas moins de quarante-deux recueils ou collections de sermons de Geiler, volumes rares et précieux, en partie illustrés de la manière la plus piquante par Hans Burgmann, Hans Barthel Grün, Hans Scheuflin, Hans Betelein et surtout par Christ von Vogtherr que le Mercure allemand signale comme ayant été l'émule d'Albert Dürer ¹.

Encore tous les sermons de Geiler ne sont-ils pas venus jusqu'à nous.

Cette grande fécondité s'explique si nous nous rappelons que durant le carême, par exemple, Geiler prêchait tous les jours et souvent même deux ou trois fois par jour.

Ses sermons, d'ailleurs, ne sont pas longs : jamais ils ne duraient plus d'une heure.

Les moines par contre visaient de préférence aux sermons excessivement longs malgré les inconvénients matériels qui en résultaient pour une certaine partie de leur auditoire. Je ne vous en dirai pas plus long, cher lecteur, sur cette matière. Si vous êtes curieux de connaître la nature de ces inconvénients matériels qui résultaient de la longueur des sermons des moines, voyez *Freytag, apparatus litter.* Tome I, page 172.

Geiler, qui n'avait pas l'habitude d'écrire ses sermons, ne rédigea pas lui-même ceux qui furent livrés à l'impression ; Jean Pauli, Jean

¹ Voyez sur Geiler et ses œuvres, *Deutscher Merkur* 1776, février, pag. 172, avril, p. 411. — 1783 janvier, p. 82 ; novembre, p. 121 ; décembre, p. 93.

Adelphe, Henri Wessmer, même des femmes Suzanne Hœrwart et Ursule Stingel se chargèrent de ce soin en s'aidant de leur mémoire et peut-être aussi de notes manuscrites.

Il est à remarquer en outre que Geiler suit souvent pas à pas, dans ses sermons, des traités de St-Bernard et surtout de Gerson.

Ainsi se présente tout naturellement la question de savoir si les sermons que nous avons de Geiler sont tous authentiques et fidèlement reproduits. Pierre Wirkram, le neveu du prédicateur, ne reconnaît comme authentiques que le pèlerin, l'oraison dominicale, la passion; la nef de la pénitence, la nef des fous, la brebis égarée, et le paradis de l'âme; il prétend que tous les autres recueils furent altérés et falsifiés; il met surtout sur le compte de Pauli (l'auteur de *Schimpf und Ernst*) et d'Adelphe les passages obscènes, bon nombre de malencontreuses historiettes et autres choses semblables qui ont porté Grandidier, dans son essai sur la cathédrale de Strasbourg, à juger Geiler bien sévèrement ¹.

Le procès entre Geiler et les rédacteurs de ses sermons est encore pendant. M. Schæffer aussi réserve la question d'authenticité pour un travail plus étendu.

Nous prenons acte de cette déclaration et nous attendons, nous ne dirons pas patiemment mais très-impatiemment, que notre docte ami ait élucidé et tiré au clair cette question si épineuse et si difficile qui nous préoccupe inutilement depuis bien longtemps, nous et beaucoup d'autres encore.

A prendre les sermons de Geiler, tels qu'ils nous furent légués, une chose nous frappe de prime-abord quant à leur forme: c'est que l'allégorie y domine presque exclusivement, comme M. Schæffer le remarque fort judicieusement; l'allégorie populaire, si je puis m'exprimer ainsi, qui emprunte les termes de comparaison aux choses les plus ordinaires de la vie,

Procéder par voie d'allégorie c'était pour Geiler une affaire de principe: il nous le dit lui-même dans son « miroir de la consolation ² »; aussi usa et abusa-t-il de cette forme.

¹ Voyez sur cette matière RIEDERER, *Nachrichten zur Kirchen-Gelehrten und Bücher-Geschichte*, Stück VII, Seite 300.

² *Man muss die Leeren geben in leiplichen Gleichnüssen auf dass wir durch die erkannten leiplichen, sichtbaren Ding dester leichter kommen mögent in die Erkannnuss der gaistlich, unsichtbaren Guter nach der Leer St Pauli und Aristotelis. Wir muszen am ersten kummen von den Dingen die uns neher bekannt seyndt zu*

Souvent ces allégories se continuent à travers des volumes in-folio tout entiers et embrassent bon nombre de sermons dans lesquels l'orateur traite tout au long un seul et même sujet.

Lisez chez M. Schæffer cette longue suite d'allégories qui s'étale dans le recueil intitulé : *Ein geistlich Bedeutung des Hæsslins*, etc., et en bon français : « le lièvre réduit en civet. » — Et cette autre, qui embrasse en entier le recueil, qui a pour titre : *die Emeis*, la fourmi, et vous pourrez vous faire une idée de la manière de procéder de Geiler.

Ajoutez que si, quant à leur ensemble, les recueils de sermons du grand docteur ne sont qu'allégories, nous heurtons encore cette forme à chaque pas en parcourant les détails : et ces allégories de détail ne le cèdent nullement en hardiesse aux autres de plus longue haleine ; souvent elles ne laissent pas que d'être bien singulières.

Ainsi il compare la croix de Jésus au soufflet du forgeron, qui est fait de deux pièces de bois par-dessus lesquelles on a étendu la peau d'un innocent agneau en la fixant avec des clous. Ce soufflet mis en mouvement par le Saint-Esprit allume le feu de l'amour de Dieu qui embrase le monde tout entier ¹.

Une autre fois (dans la sortie d'Égypte) il emprunte le terme de la comparaison aux notes de la musique.

Toute mélodie, dit-il, résulte de la combinaison de six notes : ut, ré, mi, fa, sol, la (pardon, cher lecteur, je ne saurais vous dire ce qu'il fait du si). Ces notes forment une échelle ascendante ; la première qui est la plus basse désigne l'humilité du cœur ; la seconde le renoncement au monde ; la troisième la compassion ; la quatrième, la prière ; la cinquième, la consolation divine ; et la sixième, la contemplation. De la combinaison de ces notes naît un chant divin.

Plus loin il nous apprend qu'il en est d'une bonne œuvre comme d'une bouillie. Si la bouillie est bien préparée, elle est bonne en elle-même ; mais s'il y tombe une mouche elle inspire le dégoût. Ainsi les œuvres bonnes en elles-mêmes deviennent désagréables à Dieu quand il y tombe une mouche, c'est-à-dire quand on ne les accomplit que pour recueillir louanges, bonheur et gloire ².

denen die uns minder bekannt seyndt das ist von den laiplichen sichtbaren Dingen zu den geistlichen, unsichtbaren Gütern. — Trostspiegel, m. 3.

¹ *Arbor humana*, fol. 44.

² *Evangelienbuch*, II, fol. 11.

Plus loin encore il compare la communion des fidèles à la maison de Dieu en jouant sur le mot Eglise. Les quatre murs sont les quatre évangélistes ; le chœur et la nef, les chrétiens voués à une vie active et ceux voués à une vie contemplative ; — l'autel, Jésus lui-même qui règne au sein de la chrétienté ; — les fenêtres, les docteurs de l'Eglise ; — les tableaux, les exemples des gens pieux, — la lampe suspendue dans le chœur, la grâce divine ; — le crucifix (Geiler oublie de nous dire ce qu'il symbolise en se laissant entraîner à faire une sortie des plus violentes contre les femmes qui portent des robes trop découpées). — Mais il reprend en comparant les portes de l'Eglise aux papes, évêques et cardinaux ; les cloches aux prédicateurs ¹.

Les choses les plus saintes mêmes revêtent souvent dans la bouche de Geiler la forme de l'allégorie la plus vulgaire. Ainsi il dit de notre seigneur qu'il emporta sur ses saintes épaules le fumier de nos péchés, tout comme un âne emporte le fumier dans le vignoble ² ; et Dieu le père il le compare à un cocher puisqu'il règle et modère la marche de nos destinées tout comme le cocher règle et modère la marche de ses chevaux ³.

L. HORST, pasteur.

(La fin à la prochaine livraison.)

¹ *Evangelia mit Usslegung*. Strasb. 1519, fol. 222.

² *Evangelia*, II, fol. 55.

³ *Emeis*, Strasb. 1516 et 17, fol. 81.

DE L'ENLÈVEMENT

DES

FEUILLES MORTES DANS LES FORÊTS D'ALSACE.

Suite et fin ()*.

IV.

Les matières organiques qui se trouvent dans le sol ou à sa surface constituent souvent, dit M. Flaxland, plutôt un embarras qu'un élément nécessaire à la végétation. « Le forestier expérimenté lorsqu'il sème le « pin, par exemple, n'a-t-il pas grand soin, en préparant le sol, de « creuser les bandes et les trous, ainsi que le fait le vigneron, jusqu'à « la couche inférieure au terrain noir qui se trouve à sa surface ? C'est « que le forestier n'ignore pas qu'en répandant la graine dans ce terrain « ou dans cet humus, qui n'a aucune consistance, qui est impropre à « retenir l'humidité, et qui, par sa couleur, s'échauffe à un haut degré « les semis manquent toujours. »

N'en déplaie à M. Flaxland, cette manière d'agir du forestier ne prouve pas qu'il ne fait pas cas de l'humus et qu'il ne le considère pas comme utile à la végétation. Mais, avant d'aller plus loin, fixons-nous sur la valeur des mots afin d'être sûrs de nous comprendre en discutant.

A l'imitation de M. Dubreuil, auteur d'un excellent traité élémentaire d'arboriculture, M. Flaxland prend le mot *terreau* comme synonyme de celui d'*humus*. Cette confusion est regrettable; l'humus n'est pas du terreau, pas plus que les muscles de l'homme ne sont du sang, bien qu'ils en proviennent. On donne le nom de terreau ¹ à la partie supérieure de la croûte du globe formée par les détritits des matières

* Voir la livraison de juillet, page 321.

¹ LORENTZ et PARADE, *Culture des bois*, 4^e édition, page 8.

végétales plus ou moins décomposées et celui d'humus aux substances solubles qu'elle renferme. Le terreau dans lequel il ne s'est pas encore formé d'humus ne peut avoir aucune action directe sur la nutrition des plantes parce que les racines ne s'assimilent que les matières solubles et dont la dissolution dans l'eau est complète; si elles sont en suspension seulement, elles ne peuvent passer, si menues qu'elles soient¹. Le terreau proprement dit ne peut agir sur la végétation que comme agent de transmission, ainsi que je le ferai voir plus loin (IX).

Ce sont d'autres considérations que celles tirées du plus ou moins d'humidité contenue dans les terrains qui portent le forestier à remuer et bouleverser fortement la terre avant de lui confier des graines.

L'agriculteur ne sème pas le blé dans le fumier dont il a couvert son champ; tout indispensable qu'il soit, le fumier a besoin d'être mélangé avec la terre pour exercer une action utile sur la végétation. A l'état pur il l'entraverait, bien loin de lui venir en aide. Le paysan le sait bien; aussi a-t-il soin de labourer pour opérer le mélange. Ce labour présente encore d'autres avantages, car il rend le sol plus accessible aux racines en l'ameublissant, il l'amende en mettant toutes ses molécules en contact avec l'air, la lumière et l'eau qui tombe du ciel et il fait périr toutes les mauvaises herbes qui ne pourraient croître à côté du blé sans lui prendre une partie de la nourriture qu'il doit trouver dans la terre.

Le forestier fait de même à l'égard du terreau et des herbes de toute espèce qui garnissent le sol. Bien que l'humus de ce terreau lui paraisse renfermer une notable partie de sucs nourriciers qui alimenteront les racines des arbres qu'il cherche à produire, il sait qu'on y trouve presque toujours un excès d'acides dont l'action sur le jeune plant lui serait funeste dans les premières années de sa croissance. Il en est des arbres, au début de leur végétation, comme de l'homme dans son enfance; telle nourriture qui augmenterait les forces de l'homme serait un poison pour l'enfant.

Il n'est pas juste, non plus, de dire que le terreau est impropre à retenir l'humidité. Il l'absorbe en très-grande quantité et la garde avec plus d'énergie que toute autre terre (si ce n'est l'argile qui, d'un autre côté, ne la rend jamais aux racines) dont la température n'est pas moins élevée que la sienne. Sa couleur noirâtre le rendant susceptible de s'échauffer plus facilement, il est nécessaire, pour que sa température se

¹ ADRIEN DE JURSIEU, *Botanique à l'usage des collèges*, § 260.

maintienne au niveau de celle des sols voisins et que l'eau qu'il a absorbée ne s'évapore pas trop vite , de le protéger contre l'action des rayons solaires. Cette protection il la trouve naturellement pleine et entière dans les forêts où il repose sous une couche épaisse de feuilles mortes non encore décomposées et provenant de cinq ou six dépouilles des cimes des arbres. Ces feuilles , destinées à se convertir elles-mêmes en terreau , entretiennent, au sein de celui qui est déjà formé, une fraîcheur qui résiste aux étés les plus chauds ; aussi est-il rare de ne pas y rencontrer l'humidité à dix centimètres au plus de la surface.

V.

M. Flaxland a cherché des arguments pour sa cause dans l'ouvrage de M. Dubreuil ; malheureusement il ne l'a lu que par fragments et comme cela arrive souvent dans des cas pareils, les lambeaux de phrases qu'il en a tirés , si leur texte est favorable à ses intérêts, semblent prêter à M. Dubreuil des intentions et des idées qu'il n'a jamais eues.

M. Dubreuil, dit-il, nous apprend que l'humus , dans toute sa pureté , n'est autre chose que de la tourbe , la plus stérile des terres humifères, douée de la faculté d'absorber une grande quantité d'eau , mais l'abandonnant avec facilité sous l'influence de la haute température que sa couleur foncée lui fait emprunter au soleil.

Il y a cette différence entre la tourbe ou humus pur , ainsi que l'appelle M. Dubreuil, et l'humus des forêts ou , plutôt, le terreau , pour rentrer dans la définition que j'ai donnée de ces deux derniers mots , que la tourbe est le produit de végétaux qui ne sont pas décomposés parce qu'ils se sont trouvés à l'abri de l'action de l'air , de sorte qu'on n'y trouve pas la moindre parcelle d'humus, suivant le sens que j'attache à ce mot.

La tourbe ne vient que dans certains marais d'une nature particulière tout-à-fait impropres à la culture forestière. Si on voulait s'en servir comme d'adjuvant en matière de végétation ligneuse il faudrait d'abord changer sa nature en y provoquant une fermentation susceptible d'amener la production de sels solubles que les racines des arbres pussent s'assimiler. Encore le résultat serait-il inférieur à celui que peut donner le terreau provenant de feuilles mortes qui renferment plus de substances convenables pour les arbres desquels elles proviennent que des débris de végétaux d'autres espèces qu'eux et la plupart herbacés.

M. Dubreuil n'a certes pas sur le terreau la même opinion que M. Flaxland, car il dit textuellement (page 57) :

« Ces trois éléments terreux principaux (calcaire, silice, argile) mélangés dans les proportions les plus favorables à la végétation, restent encore stériles s'il ne s'y trouve de l'humus ou du terreau. C'est qu'en effet, ce dernier est la source des matières salines et d'une partie des principes azotés et carbonés, nécessaires à l'accroissement des plantes. »

VI.

Dans tous les cas, ajoute M. Flaxland, ce terreau, dont la durée est si courte, pourrait tout au plus servir à des plantes faibles et annuelles et non pas à cette immense végétation forestière. « Aux premiers âges géologiques, dit-il encore en empruntant sa citation à M. Nérée-Boubée, le sol était purement formé de débris des terrains primitifs; il était absolument privé de tout humus, de tout engrais organique, néanmoins il se montra d'une fertilité extrême et il produisit ces masses énormes de végétaux dont les détritiques accumulés et enfouis sous les alluvions de cette époque ont constitué ces réserves inépuisables de houille et d'anthracite que nous sommes si heureux de trouver aujourd'hui. »

Que d'erreurs dans ces quelques lignes !....

La durée du terreau et de l'action bienfaisante de son humus comme principe nourricier se prolonge autant de temps que le sol est couvert de bois, c'est-à-dire, qu'il y a de chûtes de feuilles. Chaque année une nouvelle quantité remplace celle qui vient d'être consommée. Quand les causes de sa formation disparaissent, que la forêt est défrichée, par exemple, on trouve un terrain susceptible de donner sans engrais, pendant quelques années, de belles récoltes à l'agriculture; puis il ne reste plus du terreau que des sels insolubles et impropres à la végétation et le terrain devient stérile si on ne le féconde pas de nouveau par des amendements artificiels. Que de particuliers, d'abord enchantés d'avoir défriché leurs bois, ont éprouvé d'amères déceptions en se trouvant, en fin de compte, devant une terre dont les éléments ne convenaient pas à la culture arable !

Non, sans doute, l'humus que produisent les forêts ne pourrait à lui seul suffire à l'énorme consommation de carbone que font les végétaux

ligneux. Quand germa le gland qui a produit le chêne, le sol sur lequel il était tombé ne renfermait peut-être pas et n'a pas produit depuis la cent-millième partie du carbone que le chêne renferme aujourd'hui. C'est donc l'acide carbonique de l'atmosphère qui a fourni le reste. Le carbone ne manque jamais aux plantes ; mais, dans certaines conditions il ne leur est pas indifférent de le recevoir sous une forme plutôt que sous une autre. Moins il y a de feuilles à l'arbre plus il y a d'assimilation de carbone par les racines ; c'est ce qui justifie le rôle joué par l'humus dans les forêts dont les arbres, vivant à l'état serré, ne peuvent pas développer leurs cimes autant qu'ils le feraient sans la présence de leurs voisins ; c'est ce qui fait une loi au propriétaire déraisonnable d'une belle végétation, sans laquelle il ne retirerait que de faibles revenus de son bois, de favoriser autant que possible la production de l'humus ; c'est ce qui explique enfin pourquoi, dans les premiers âges de la plante on lui trouve, comparativement à sa tige et à sa cime, beaucoup plus de racines quand elle croît en liberté, qu'à un âge avancé. Et ce que je dis du carbone je dois le répéter avec plus de raison encore en parlant des sels de potasse, de soude et de l'azote que l'humus renferme en grande quantité.

On a lu plus haut que l'humus des feuilles n'était pas indispensable aux arbres quand on pouvait le remplacer par un équivalent. — Lorsque les premiers végétaux apparurent sur la terre, le sol n'était nullement formé, comme l'avance M. Flaxland, de débris des terrains primitifs. Ces terrains ne renferment que des Gneiss, des Micaschistes et des Talcschistes ; à leur apparition et pendant tout le temps de leur formation aucune vie ne se manifesta sur la terre. C'est à peine si, longtemps après, avec les Phyllades, Grauwackes et Calcaires du terrain cumbrien on vit apparaître quelques végétaux informes et ce n'est que dans le plus récent des terrains de transition, dans l'étage houiller, que l'on trouve cette masse énorme de végétaux qui forment la houille, mêlés à des grès de toutes sortes. — Cette erreur géologique relevée en passant, pour la joindre à la masse des autres, j'ajouterai que rien n'est moins étonnant que la luxuriante et gigantesque végétation des premiers temps, même en l'absence d'humus, si l'on tient compte des conditions particulières dans lesquelles elle se manifestait. A cette époque l'atmosphère était saturée de vapeur d'eau et d'acide carbonique, les eaux soit à la surface, soit dans l'intérieur de la terre renfermaient de grandes quantités de ce gaz et tenaient une foule de sels en dissolution ; une tempé-

rature assez élevée, résultant de la chaleur centrale du globe, régnait toute l'année. Il suffisait donc qu'un végétal trouvât un point d'appui dans le sol pour recevoir en abondance, soit par ses racines, soit par sa tige, ses branches et ses feuilles tout ce qui était propre à le faire croître. L'humus n'était pas nécessaire et il n'a commencé à le devenir que quand l'eau a cessé de charrier assez d'acide carbonique et de sels pour suffire à l'alimentation des plantes par leurs racines.

VII.

C'est en vain que M. Flaxland veut prouver par l'exemple du sartage dans les Ardennes que la présence du terreau et des feuilles mortes n'est pas nécessaire pour obtenir des forêts bien venantes.

On appelle sartage un mode particulier d'exploiter les taillis, qui consiste à cultiver des céréales, à chaque coupe, pendant un ou deux ans, après avoir brûlé au préalable, les menus bois, broussailles, morts-bois et autres plantes sur la surface du sol, dans le but de le rendre plus favorable à la végétation. — Cette pratique, extrêmement ancienne, semble avoir pris naissance, dans les Ardennes, par suite du manque de terres arables, dû à la fois à la pauvreté du sol, à sa forme accidentée et à l'âpreté du climat. L'opération a lieu de la manière suivante :

Après avoir exploité la coupe comme partout ailleurs, on répand sur la surface du sol, entre les souches, toutes les menues branches, brindilles, cimes et broussailles qui n'ont point fait partie du bois de corde. Par un temps calme on y met le feu. La flamme se propage rapidement et convertit en cendres non seulement le bois ainsi répandu, mais encore le gazon et les plantes qui croissent sur le sol. Quelques jours après l'incendie on répand les céréales à la volée et on les recouvre au moyen d'un léger labour à la houe.

On voit, par cette description, que le terreau produit par la décomposition des feuilles dans l'intervalle de 15 à 20 ou 25 ans qui sépare deux coupes faites au même point n'est pas supprimé par l'exploitation ou par l'incendie qui la suit; il se trouve, même, dans de meilleures conditions qu'avant parce que les cendres viennent ajouter leur action fertilisante à celle de l'humus qu'il contient et parce qu'il reçoit un labour qui lui donne encore de nouvelles qualités.

Le sartage ne serait pas possible ou, du moins, ne produirait que de

mauvais effets dans les forêts dont on aurait, de tout temps, enlevé les feuilles mortes et où le sol serait, par conséquent, réduit à sa base minéralogique. La sécheresse, si fatale à la végétation de presque toutes les plantes forestières, est, ordinairement, l'apanage de ces terrains pendant la saison chaude ; il faudrait donc se garder de venir l'accroître en les couvrant de feu. L'effet de celui-ci est, non seulement de provoquer l'évaporation de l'eau contenue dans le sol jusqu'à une certaine profondeur, mais de diminuer l'hygroscopicité ou la faculté d'absorber l'eau des parcelles minérales de la surface qu'il calcine en partie. Le danger serait augmenté par cette double circonstance, résultant de l'exploitation, que le sol dénudé se trouve sans abri et que l'on attend la production d'un jeune taillis dont les premières pousses, toujours délicates, serait promptement victimes du manque d'eau. — Quand le sarlage se fait avec la présence du terreau des phénomènes tout différents s'accomplissent. Les couches superficielles, composées de feuilles encore imparfaitement décomposées, se consomment et forment des cendres dont l'action sur la végétation est très-énergique, tandis que les couches placées au-dessous fermentent par l'effet de l'élévation de leur température et se décomposent plus rapidement, donnant lieu à une plus grande production d'humus.

On voit donc que, contrairement à ce qu'en pense M. Flaxland, l'opération du sarlage vient à l'appui de l'opinion que l'enlèvement des feuilles mortes est préjudiciable au sol forestier et, par suite, à la production ligneuse.

VIII.

Pour achever la réfutation de la doctrine que défend cet honorable agriculteur, il me reste à examiner d'une manière toute spéciale le rôle que joue le terreau dans la végétation.

Les racines de tous les végétaux s'enfoncent dans le sol, plus ou moins suivant leur nature, pour y chercher un point d'appui et des suc nourriciers. Toutes autres conditions étant égales, la profondeur à laquelle pénètrent celles des mêmes espèces dépend du point d'appui que les tiges et les cimes peuvent trouver dans l'air et, par conséquent, de l'état d'isolement plus ou moins grand de celles-ci. Les arbres forestiers croissant à l'état serré et se défendant mutuellement contre les vents qui tendent constamment à les renverser n'ont pas

besoin de beaucoup d'appui dans le sol ; aussi leurs racines sont-elles moins enfoncées que celles des arbres des mêmes espèces qui végètent isolément.

La grande affaire pour les racines des arbres croissant en massifs est de trouver des sœcs nourriciers en abondance dans la limite de profondeur qui est celle d'accès de l'air dont elles ont besoin. Elles s'allongent, dans ce but, suivant une ligne sinueuse, allant d'une molécule terreuse à celle voisine qui présente le plus de substances assimilables et quand elles ont trouvé la couche qui leur offre la plus grande somme de nourriture elles n'en sortent plus, suivant, d'ailleurs, toutes ses inflexions.

Il paraît que le terreau réalise les conditions nécessaires pour former une semblable couche, car partout où il s'en trouve on remarque que les racines ne pénètrent guère au-dessous et, même, qu'elles y pénètrent d'autant moins que l'épaisseur du terreau est plus considérable. Toute personne qui a vu des chablis ¹ a pu remarquer l'exactitude de cette assertion. Si les racines servent à l'alimentation des plantes et ne reçoivent pas toute leur nourriture de l'atmosphère, ce qui, je crois, n'est douteux pour personne, il faut donc admettre qu'elles en trouvent dans le terreau et, même, que c'est là qu'elles en trouvent le plus, puisqu'elles aiment à se trouver le plus près possible de lui. Et comme le terreau, tant qu'il ne s'est pas converti en humus est une matière insoluble que les racines ne pourraient absorber, il faut aussi en conclure que c'est d'humus qu'elles se nourrissent.

L'influence bienfaisante du terreau est plus facile à remarquer en forêt que sur les terres arables. Dans celles-ci il est mêlé au sous-sol par suite de labours fréquents ; dans les bois où la charrue n'a jamais pénétré ¹ il forme une couche très-reconnaissable qui donne à l'observateur attentif les moyens de contrôler son action.

C'est surtout en forêt qu'il est nécessaire parce que les racines enchevêtrées les unes dans les autres et formant un réseau serré se font une rude concurrence au point de vue des aliments à recueillir et parce qu'elles s'empêchent mutuellement de croître, celle qu'une autre vient à rencontrer la gênant dans sa marche comme pourrait faire une pierre. Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que, sans ces obstacles, les racines s'étendraient, pour trouver un complément de nourriture, d'autant plus

¹ Arbres renversés par le vent et qui présentent souvent hors du sol toutes leurs racines avec la terre dans laquelle elles existaient.

que le terrain serait plus maigre. L'allongement n'est très-marqué que quand, de proche en proche, elles rencontrent la totalité des suc nécessaires à la formation de nouveaux tissus; quand ils leur font complètement défaut, elles cessent de croître et l'arbre meurt; quand ils ne se présentent à elles qu'en petites quantités, elles s'allongent très-peu et l'arbre languit.

Ce qui rend son intervention plus indispensable encore c'est que les forêts qui nous restent sont situées, soit en plaine, soit en montagne, dans les plus mauvais sols, c'est-à-dire dans ceux où les éléments silice, calcaire, argile sont le plus à l'état de pureté. Or, on sait que ces bases sont impuissantes, à elles seules, à former une belle végétation et que, d'après M. Dubreuil, leur mélange même, si l'on n'y trouve point de terreau, ne leur ôte pas la stérilité.

Il serait difficile de soutenir que tous les arbres forestiers ne viennent pas dans tous les sols, à l'exception de ceux qui sont marécageux; mais le but que l'on se propose en reboisant un terrain ou en administrant une forêt faite n'est pas de produire des broussailles et d'exploiter des arbres rabougris, impropres à tous les usages. Ce que nous voulons ce sont des forêts aux pousses vigoureuses, pour produire des bois d'œuvre et de chauffage en abondance et, par suite, à bon marché. A l'Etat il faut des ressources pour sa marine; aux particuliers des arbres propres à toutes les industries; aux communes des revenus qui permettent de diminuer et, même, de supprimer les charges que la satisfaction des besoins locaux oblige les conseils municipaux à imposer chaque année aux habitants. Les éléments de ces diverses choses se trouveront-ils dans des forêts venant à grand'peine sur des terrains ruinés et arides?...

IX.

Je viens de passer quelque temps à établir, à l'aide de conséquences tirées de l'examen des phénomènes de la végétation, que le terreau contribue puissamment à la nourriture des arbres par leurs racines en leur abandonnant une partie de ses principes. A côté de cette action directe il en exerce une autre qui, tout en ne le révélant que comme agent de transmission, ne légitimerait pas moins à elle seule la nécessité de le créer sur le sol quand il n'y est pas; de le conserver, de l'entretenir et, même, de l'augmenter quand on l'y trouve. Je vais consacrer quelques lignes à son examen.

S'il est une vérité incontestable en matière de culture, qu'il s'agisse de bois ou de tout autre végétal, c'est qu'il faut disposer le sol de manière que l'eau puisse pénétrer aisément jusqu'aux racines et se maintenir dans les environs en quantité suffisante pour y entretenir une fraîcheur permanente. Il faut aussi qu'il soit accessible à l'air.

En agriculture on obtient ces différents résultats par des amendements et des labours qui divisent et ameublissent le sol.

Un terrain labouré se dessèche moins rapidement qu'un autre qui ne l'est pas ; tous les cultivateurs le savent et voici la raison qu'on en donne. La chaleur du soleil dessèche la terre d'autant plus profondément que celle-ci est plus affermie, parce que les particules qui la composent étant en contact immédiat les unes avec les autres, celles de la surface, desséchées les premières, réparent l'humidité qu'elles perdent aux dépens de celles placées immédiatement au-dessous d'elles. Celles-ci produisent le même effet sur les particules inférieures et c'est ainsi que, de proche en proche, la sécheresse parvient à de grandes profondeurs. A l'aide du labour, on ameublit le sol ; la couche supérieure perd son humidité rapidement, mais, n'étant plus adhérente à la partie inférieure, elle ne peut plus réparer aussi facilement aux dépens de celle-ci la perte qu'elle a éprouvée ; elle devient un obstacle à son dessèchement en la protégeant contre l'action directe des rayons solaires. (Dubreuil, page 148).

On ne peut labourer les forêts. Dans les coupes de taillis récemment exploitées la charrue offenserait les racines, détruirait une foule de jeunes souches desquelles on attend des rejets ; dans celles non exploitées elle ne pourrait circuler à cause du peuplement. Son emploi n'offrirait d'avantages que dans certaines coupes de futaie dites d'ensemencement où les réserves sont tellement espacées que la circulation y est devenue pour elle, sinon facile, du moins possible et dans celles que l'on exploite à blanc-étoc pour repeupler le sol artificiellement. Les peuplements une fois formés son emploi y deviendrait impossible. Dans les forêts qui se prêteraient à cette opération ce serait donc une fois seulement tous les 100 ou 150 ans qu'on pourrait y procéder.

En présence de ces difficultés que la nature de la culture rend insurmontables, il faut chercher d'autres moyens d'ameublir, de diviser le sol et il n'y en a pas d'autre que la création naturelle du terreau principalement par les feuilles dont les arbres se dépouillent chaque année. Le terreau forme une terre meuble que l'air traverse facilement et qui

a la remarquable propriété d'absorber plus d'humidité qu'aucune autre et de la céder sans difficulté à la végétation. Le séjour, à la surface, des feuilles non encore décomposées, aide encore à ces qualités naturelles; il en résulte pour les parties inférieures un abri, une sorte de couverture qui s'oppose à l'évaporation de l'eau qu'elles contiennent. Aussi, par les étés les plus secs est-on sûr de trouver dans les forêts dont on a respecté les feuilles mortes une terre toujours assez fraîche pour que les végétaux ligneux puissent y prospérer.

X.

L'influence du terreau sur la végétation se révèle d'une manière bien saisissante aux yeux du touriste qui vient à parcourir et les forêts soumises aux enlèvements de feuilles et celles qui en sont exemptes.

Les premières sont les plus rapprochées des populations. En y entrant, vous voyez à vos pieds un sol battu comme l'aire d'une grange, crevasé dans tous les sens une partie de l'année et revêtu de mousses sèches et de bruyères, qui sont l'apanage des plus mauvais sols. Vous vous trouvez au milieu d'arbres sans élévation, dont les troncs attestent la souffrance, dont les cimes étroites, aux feuilles sans largeur, peu nombreuses et recroquevillées ne produisent plus de semences et sous lesquelles le soleil règne en maître.

Coupez maintenant un de ces arbres et comptez le nombre des couches concentriques dont chacune indique la pousse d'une année; vous serez surpris de trouver l'âge d'un siècle à celui dont la taille vous indiquait 40 ou 50 ans au plus.

Le forestier n'aime pas fréquenter ces lieux où respire la misère et que les oiseaux eux-mêmes abandonnent. Le cultivateur ne voit pas qu'il souffre déjà de cet état de choses par suite du tarissement des sources qui en est la conséquence.

Dans les autres, que l'avidité inintelligente de populations qui ne calculent que pour un très-court avenir a dû respecter, à cause de la distance à franchir pour y arriver et de l'élévation du prix de transport, le spectacle change. Arrêté par une épaisse voûte de feuillage le soleil n'atteint le sol que difficilement; les premiers pas vous portent au milieu d'une atmosphère remplie de fraîcheur; autour de vous règne une demi-obscurité; votre pied s'enfonce dans un terrain si moelleux que la marche en est embarrassée; votre regard aperçoit des arbres aux troncs élancés,

à l'écorce lisse, aux pousses vigoureuses, aux feuilles larges et bien ouvertes, aux branches chargées de fleurs ou de fruits.

▲ Quelle est donc la raison de différences pareilles si ce n'est pas la présence du terreau dans ces dernières forêts et son absence dans les premières ?.....

Et que l'on ne croie pas que je charge le tableau ; que l'on visite les forêts des arrondissements de Wissembourg et de Saverne et l'on verra !....

Partout où l'on a enlevé les feuilles mortes on a vu les forêts se dégrader peu à peu. Le forestier qui vient y faire des coupes se trouve en face d'un sol ingrat sur lequel rien ne vient, rien que le pin qui se contente de peu, qui vit beaucoup par les feuilles comme tous les résineux et que la Providence a heureusement fait connaître à l'homme pour lui donner le moyen de réparer les fautes commises à son préjudice par ses ascendants. A la longue, en effet, au bout de quarante, cinquante ans ou plus suivant la nature des terrains, les aiguilles du pin en s'amoncelant d'année en année sur le sol et s'y décomposant y forment un terreau qui permet d'y ramener des essences plus utiles.

XI.

On a eu, en Allemagne, l'idée de calculer la perte qui résulte pour la production ligneuse de l'enlèvement des feuilles.

Les forêts du comté de Wittgenstein-Hohenstein sont situées en Westphalie sur des montagnes dont la base minéralogique est la grauwacke. Le hêtre, qui les peuple et que l'on cultive en futaie, tend à disparaître et les forestiers allemands qui, sur cette question, s'entendent parfaitement avec leurs confrères de France, n'hésitent pas à attribuer l'appauvrissement du sol aux enlèvements de feuilles mortes qu'on y opère sur une grande échelle. D'après les documents officiels fournis par les agents locaux, la quantité de feuilles extraites annuellement des 12,200 hectares environ qui forment l'étendue de ces grands massifs peut être évaluée à 14,000 chariots ; ce qui, à raison de 400 kilogrammes par chariot, suppose une extraction de feuilles sèches de 56,000 quintaux métriques.

On évalue la perte qui en résulte pour la végétation, suivant les cantons et la plus ou moins grande quantité de feuilles enlevées, de 25 à 50

pour cent de l'accroissement. Elle s'élève annuellement, pour toute la superficie, à plus de 13,000 stères.

Bien qu'il soit, dit le docteur Pfeil, l'un des forestiers les plus recommandables de l'Allemagne, à qui j'emprunte ces données, difficile de justifier l'exactitude de ce calcul, il n'est pas moins certain que le dommage causé est considérable. C'est ce que l'on reconnaît par la recrudescence de la végétation, constatée dans les cantons qui, autrefois, ont souffert de ces enlèvements et qui, aujourd'hui mis en défends, ont pu se couvrir d'un nouveau têt de feuilles mortes.

Admettons que la perte soit, en moyenne, de 30 pour cent de l'accroissement; elle correspondra, chez nous, à 2 stères environ d'une valeur sur pied de 16 fr. par hectare. La diminution de produit d'une coupe de taillis de l'âge de 30 ans sera donc, par hectare, de 60 stères d'une valeur de 480 fr. et d'une coupe de futaie âgée de 120 ans, de 240 stères d'une valeur de 1920 fr.

Pense-t-on qu'une telle situation n'a rien d'intéressant, surtout si l'on veut bien remarquer qu'elle va constamment en empirant?

Strasbourg, juin 1862.

L. CORNEBOIS,
Sous-Inspecteur des forêts.

ÉTUDES

SUR LES

RELIGIONS COMPARÉES DE L'ORIENT.

Suite et fin *

C'est dans la doctrine des Kings que respire l'antique sagesse chinoise, qui au fond est la sagesse traditionnelle de l'humanité. C'est à cette doctrine que se rapportent plus ou moins directement les autres écoles de la Chine, quoiqu'elles s'étendent à divers degrés et en divers sens vers les autres théologies : les unes vers les théologies hébraïque et mazdéenne ; les autres vers les théologies boudd'histe et brahmanique ; l'une incline même vers la théologie catholique. Ce sont comme les branches du même arbre, qui s'étendent au dehors, mais sont unies par la même tige, la doctrine des Kings. La conception théologique des Kings est un vaste naturalisme, où le ciel se trouve confondu avec la notion du Dieu suprême ou de la Providence et paraît comme l'origine, la racine et le lien de tous les êtres. Toutefois, c'est une puissance, une, intelligente, qui gouverne le monde par les forces universelles, *piên* (attraction) *hou* (expansion) et *piên hou* (harmonie, attraction-expansion). La terre, subordonnée au ciel, est le lien extérieur des êtres, leur point d'appui corporel, tandis que le ciel en est le lien essentiel, le point d'appui *principiant*. Le caractère vague et indéfini de cette doctrine est précisément ce qui la rend susceptible de s'adapter à toutes les doctrines les plus opposées ; c'est comme une cire molle qui peut recevoir toutes les empreintes. On y trouve combinés, d'une manière harmonieuse, mais à

* Voir les livraisons d'avril, mai, juin, juillet, septembre, octobre 1860, pages 145, 200, 277, 315, 402, 458 ; mai, juin, août, septembre, octobre 1861, pages 200, 256, 344, 400, 465 ; avril, mai et juillet 1862, pages 161, 218 et 305.

l'état vague les divers principes théologiques, sans les développements exagérés qu'ils ont reçus dans les divers systèmes. Le panthéisme y retrouve sa notion fondamentale de la solidarité de tous les êtres en Dieu et avec Dieu. Le trinitéisme y retrouve sa division trinaire des existences divines. Le dualisme y retrouve sa distinction des principes ou types des êtres coéternels en Dieu, qui est représenté par le ciel, d'avec les êtres formels ou créés, contenus dans l'univers, qui est représenté par la terre, subordonnée au ciel. Enfin le monothéisme y retrouve son idée du Dieu un, absolu, tout-puissant, intelligent, indépendant. Le principe polythéiste des puissances intermédiaires s'y trouve en défaut; mais pourtant il paraît qu'il s'y trouve aussi en germe, puisque le peuple chinois en a déduit en pratique un système idolâtrique, que Kong-tseu et Lao-tseu sont venus réformer.

Cette antique doctrine des Kings se trouve corrigée et développée par l'école du Youkià, dont Koung-tseu (Confucius) est le chef et laquelle n'en est au fond qu'un commentaire, un développement et une application sociale et morale. D'après ce commentaire, Dieu est un type parfait de toute-puissance, de toute-bonté, de toute-vertu, de toute-justice, souveraine intelligence; mais il tient au monde et le monde tient à lui. Il se *distingue* de la terre et de l'homme, mais la terre a reçu du ciel les lois des êtres et l'homme en a reçu la raison, le principe rationnel, qui est le mandat du ciel, que tout être possède en lui, qui dirige les actions de l'homme dans la voie de Dieu, *droite voie*. Par cette école, le principe moral de l'homme, qui se trouvait, dans l'antique doctrine des Kings, confondu avec le principe terrestre, se dégage et apparaît dans sa virtualité et dans sa plénitude. Bien plus, on dirait que cette école s'est presque exclusivement préoccupée de mettre ce principe en saillie. Aussi le dogme de la liberté morale, que les diverses théologies orientales ont plus ou moins négligé ou même noyé dans leur mysticisme prédominant, s'élève dans cette école à une hauteur presque égale à celle qu'il atteindra par la réforme catholique. Cette doctrine offre d'ailleurs plus d'analogie avec les théologies hébraïque et mahométane, qu'avec les théologies bouddhiste et brahmanique. Toutefois elle rentre dans le panthéisme par une autre voie: c'est la doctrine du retour de l'âme dans le ciel, après sa séparation du corps et de son anéantissement comme individualité. Ensuite le culte à Koung-tseu et aux ancêtres est une sorte de déification analogue à celle des Mazdéens.

Avec l'école du Taô-Kiâ, que l'on peut considérer, soit comme une réforme de l'antique doctrine des Kings, soit comme un développement de celle-ci dans le sens des anciennes théologies brahmaniste, bouddhiste et mazdéenne, nous retrouvons de nouveau plus particulièrement le type du mysticisme oriental. Le dualisme, ciel et terre, y apparaît comme une *modification* de Dieu, du *Non-Etre*, de l'*Indistinct*, (de l'absolu ou du sunya des Bouddhistes) en l'*Etre*, au *Profond*, au monde visible, *qui n'est que relativement* au Non-Etre, au monde invisible et dans lequel Dieu se contemple. L'Etre et le Non-Etre sont à la fois le *Distinct* et l'*Indistinct* ou l'*Indéterminé*. En comparaison de l'Etre un, de l'unité absolue, les créatures sont comme si elles n'existaient pas, les fantômes de Dieu, comme diraient les Brahmanes. L'un, l'unité absolue, qui préexistait à tout et qui ne peut avoir de nom par lui-même, reçoit un nom des êtres qu'il a créés. C'est alors la Parole de Dieu, comme diraient les Mazdéens, le *Taô*, Verbe, ou principe. Ce Taô est distinct des êtres qu'il a produits ou créés, comme diraient les Hébreux et les Mahométans. Ainsi, voici à la fois le panthéisme, le monothéisme et le dualisme les plus vastes et dans une harmonie réelle l'un avec les autres, quoiqu'encore tant soit peu confuse. — Mais l'on voit surtout dans la doctrine du Taô-Kiâ le dogme de l'unité-trine ou de la Trinité, à la fois dans son abstraction et dans ses rapports avec le monde et avec la pluralité des unités distinctes qui en sortent, et élevé à une hauteur de conception qui dépasse celle des autres théologies. L'école du Taô-Kiâ plonge son regard dans les profondeurs sans limite de l'infini, en rapport avec le fini, et résume par quelques traits, les conceptions les plus élevées des diverses théologies orientales. Elle jette une nouvelle lumière sur la sunya des Bouddhistes et le néant des hébreux, en-deçà et au-delà : en-deçà, en faisant concevoir les rapports du Non-Etre avec l'Etre ; au-delà en faisant plonger le regard dans l'absolu, qui est *avant et après* toutes choses, qui est à la fois l'Etre et le Non-Etre. Et, tout en consacrant la confusion panthéistique au sein du Dieu absolu, elle fait concevoir la dualité de l'*Indistinct* et du *Distinct*, quoiqu'elle ne détermine pas encore nettement leurs rapports : ce qui sera l'œuvre des théologies subséquentes. Toutefois, si la doctrine mystique du Taô-Kiâ plane comme l'aigle, sa doctrine morale et sociale présente un véritable abaissement et des défaillances réelles. Sa doctrine morale est celle de l'anéantissement absolu et de l'immobilité totale, de l'absorption ou de l'identification de l'individu

avec le Taò, comme source de perfection, ce qui est contraire à tout progrès humain. Chez les Taò-tsé, l'homme, le principe moral qui, chez les You-Kià, est élevé à une si grande hauteur, est en quelque sorte noyé dans les flots d'un mysticisme transcendant. Ces deux écoles auront donc besoin de se combiner et de se compléter réciproquement. C'est la tâche qu'a entreprise l'école des Kéou-jou.

Les Kéou-jou ont expliqué et en même temps développé et complété les théories du mysticisme transcendant du Taò-Kià. Dans la théologie des Kéou-jou, le troisième principe humain apparaît à sa place véritable, comme l'une des divisions (ciel, terre, homme) du *Taï-Ki* (le *limité* et l'*illimité*), de la cause efficiente, qui existait avant toutes choses, de la substance absolue, primitive et avant toutes les manifestations dans le temps et dans l'espace. Cette cause efficiente, à l'époque de ses manifestations dans le temps et l'espace, devient la Raison, Taò, qui, mue par ses énergies, donne naissance aux éléments et aux êtres de l'univers. La doctrine des Kéou-jou s'étend donc en profondeur métaphysique encore plus loin que celle du Taò-Kià, puisque non seulement elle révèle ce qui est au-delà du Taò ou Raison suprême (Verbe), mais qu'en outre elle fait voir d'une manière plus nette la procession du Taò vis-à-vis de la cause efficiente ou de la substance absolue et, d'une manière plus palpable et plus concrète, la procession des êtres à l'égard de la même cause efficiente. Ensuite, en science morale, elle a enrichi le système du Taò-Kià par le système moral du You-Kià : l'homme y apparaît comme doué d'une intelligence divine de la même nature que celle de la cause efficiente, d'où elle est dérivée, *intelligence que tout homme reçoit en naissant*. Cette école consacre donc une sorte de déification, non seulement d'un homme, de certains hommes ou de certaines classes d'hommes, comme les autres théologies orientales, mais encore de tous les hommes, analogue à celle que consacreront les sectes les plus modernes du protestantisme.

Et c'est ainsi déjà que la théologie chinoise clôtait noblement la série théologique. Ses diverses écoles, qui sont unies entr'elles par des liens bien intimes, formeraient donc déjà, par leur réunion sérieuse, on peut le dire hardiment, un corps de doctrines plus coordonné, une synthèse plus parfaite, qu'aucune de celles réalisées par les autres théologies orientales. Elle se trouve, plus que celles-ci, sur la voie de la solution intégrale du problème théologique ; elle occupe véritablement une place neutre et centrale dans la série intégrale des doctrines mystiques ; car

elle est susceptible de s'adapter à tous les systèmes, en ce qu'elle n'est la négation d'aucun, en ce qu'elle peut s'engrener dans chacun d'eux même en lui conservant sa spécialité, comme les rayons distincts du même foyer. Elle présente, en effet, des points d'engrenage et de contact avec toutes les autres théologies et elle a besoin de toutes pour acquérir ce qui lui manque, à savoir, la chair. A toutes elle peut servir de lien commun et prêter la profondeur de ses aperçus généraux ; mais toutes lui seront nécessaires pour la remplir de leur solutions particulières. Une étude, plus particulièrement comparative, des doctrines théologiques de la Chine avec celles des autres théologies anciennes ferait voir d'une manière évidente la justesse de cette appréciation.

Il ne manquerait plus à la théologie chinoise que de sortir de son abstraction métaphysique, que de revêtir des formules plus concrètes et plus sensibles, pour devenir susceptible de se vulgariser, de s'universaliser, d'entrer dans l'unité universelle et intégrale, position qu'elle ne tient pas plus que les autres théologies antiques et qu'elle n'est pas susceptible de leur procurer. Or, ce progrès, la théologie chinoise est en travail de l'accomplir de nos jours par une nouvelle évolution doctrinale : c'est par la célèbre société des Trois-Unis et des Kouam-si-jen, secte qui constitue une véritable transition de la théologie chinoise, non seulement vers les théologies antiques et intermédiaires, mais encore vers les théologies issues directement de la Révélation évangélique, quelque imparfaites, quelque vagues que soient encore ses doctrines dans la première période de leur développement. En effet, nous y trouvons, à côté des doctrines théologiques et morales des écoles chinoises, les principaux points de la théologie hébraïque, des fragments entiers de la théologie catholique ; le mahométisme s'y reconnaît par certains points et l'on y voit percer quelques croyances bouddhistes. Tout cela ne s'y trouve encore qu'à l'état rudimentaire, vague, flottant, comme dans toute œuvre à peine ébauchée. Les divers éléments de doctrine semblent se heurter et étonnés de se rencontrer les uns à côté des autres dans ce système religieux, parce que le canevas principal, qui doit les relier, à savoir la série des doctrines chinoises, est lui-même peu développé et encore incomplet ; à plus forte raison, parce que le rapport des diverses mailles de ce réseau avec les théologies orientales n'est pas encore bien établi et que même plusieurs systèmes théologiques n'y sont pas ralliés ou n'y sont qu'incomplètement ralliés. Mais, à travers l'obscurité qui entoure encore les débuts de cette secte, obscurité qui est

renforcée par la confusion avec le mouvement politique et révolutionnaire des Kouam-si-jen, — l'on peut déjà entrevoir quelle sera la portée religieuse de cette œuvre : ce sera la combinaison avec la théologie chinoise des diverses théologies orientales, non par voie de fusion, mais par voie de juxta-position et d'association, en conservant à chacune ses éléments de doctrine principaux et essentiels. C'est déjà une chose en quelque sorte réalisée quant à la théologie hébraïque qui est entrée avec armes et bagages dans le système des Kouam-si-jen. Quant aux théologies catholiques des grecs, romains et réformateurs, l'œuvre est aussi commencée quoiqu'encore défectueuse ; mais elle devra nécessairement se compléter, grâce à l'influence combinée des greco-russes, des romains et des réformateurs, laquelle a déjà été pour beaucoup dans le mouvement religieux des Kouam-si-jen. D'ailleurs, une chose fondamentale est faite : c'est la reconnaissance par eux de la filiation et de la mission divine du Christ ; ce qui comme le mahométisme et plus que le mahométisme les rapproche du catholicisme. Il en sera de même quant au boudd'hisme, lorsque la réaction plus politique que religieuse des Kouam-si-jen contre l'idolâtrie des Tartares boudd'histes de la Chine aura eu son terme par l'expulsion ou l'anéantissement des conquérants de la Chine. Il en sera de même quant aux autres théologies, lorsque le mouvement religieux des Kouam-si-jen se sera plus développé.

Ainsi la théologie chinoise, par son dernier développement, comme la théologie boudd'histe par le lamaïsme, comme le mahométisme, entrent en communion avec le catholicisme. Par ce triple courant, dont le courant chinois est le central, toute la théologie antique peut faire irruption au sein de l'Eglise universelle et intégrale et acquérir par là ce qui lui manque : le développement de ses dogmes au point de les rendre accessibles par leur vulgarisation à toutes les intelligences, à l'universalité des hommes. Car l'intégralité ne lui fait pas défaut. Nous y voyons, en effet, les grands principes fondamentaux, le monothéisme, le duothéisme, le trinitéisme, le polythéisme, le panthéisme, avec leurs rapports réciproques et multiples. Nous y voyons même les divers dogmes particuliers qui se rattachent à cet immense problème de l'union du fini et de l'infini. En général nous y trouvons le germe de toutes les doctrines et théories métaphysiques et théologiques, qui se sont produites dans le monde moderne : il n'y en a aucune de celles-ci qui ne retrouve son correspondant dans la théologie antique et intermédiaire. Mais ce ne sont là que des germes, non suffisamment développés pour être pal-

pables et saisissables à toutes les intelligences ; ces germes ne peuvent se vulgariser et devenir la théologie universelle ; de plus l'unité, la coordination et l'harmonie entre ces divers membres du corps des doctrines théologiques de l'antiquité, ne sont visibles ni perceptibles à l'œil nu et sans le secours d'un travail scientifique ; au contraire, à première vue et dans leur manifestation historique, ces théologies semblent être étrangères les unes avec les autres, sinon hostiles les unes vis-à-vis des autres ; elles semblent se renfermer chacune dans la contemplation de ses propres perfections ; et leur action se concentre toujours spécialement dans certaines régions et dans certaines races.

Le travail théologique de l'antiquité laisse donc des vides notables, des imperfections radicales, qui ont besoin d'être comblés et redressés. Une nouvelle évolution religieuse est nécessaire, qui imprime aux dogmes théologiques de l'antiquité les caractères d'unité et d'universalité qui leur manquent. Aux systèmes incohérents, aux ébauches de synthèse de l'antiquité doit succéder le système un, universel et intégral, doit succéder la synthèse théologique, universelle et intégrale.

Ce travail a commencé en-deçà de l'Evangile. A dater de la prédication de l'Evangile, les dogmes théologiques sont soumis à un nouveau travail d'épuration, de transformation, de développement, de combinaison, d'universalisation et de concordance, travail duquel doit sortir la proclamation du dogme universel et intégral.

Dans ce travail les ouvriers sont nombreux, actifs et intelligents : tous ont leur part de mérite, les premiers venus comme les derniers ; chacun à sa tâche spéciale, chacun apporte sa pierre à l'édifice ; et de ce concours séculaire des efforts des sectes chrétiennes doit sortir l'édifice de l'unité universelle et intégrale des dogmes.

Voici les Ariens qui posent l'affirmation monothéiste en présence de l'affirmation trinitaire, et les Macédoniens qui affirment deux personnes en Dieu, le Fils et le Père ; mais ceux-ci ne voient pas l'égalité et la consubstantialité de la troisième personne, du Saint-Esprit avec les deux autres ; et ceux-là ne voient pas la conciliation du monothéisme avec le trinitéisme par le dogme panthéiste de la consubstantialité des personnes en Dieu. Les Nestoriens sont venus en partie combler cette lacune, en affirmant le dogme de la trinité et de la consubstantialité des trois personnes ; mais ils ont divisé l'une des personnes dans ses attributs divins et humains, en séparant la nature divine de la nature

humaine, dans la personne du Fils, au lieu de les distinguer seulement. Les monophysites ont voulu rectifier cette défectuosité, mais en confondant les deux natures, que les Monothélites ont de nouveau cherché à distinguer, en faisant toutefois une réserve pour les opérations, réserve qui a même été abandonnée postérieurement par leurs successeurs, les Maronites.

Voilà donc déjà, par le travail combiné de ces hérésies, une première série de monothéisme, de trinitéisme et de panthéisme, à laquelle se joindra ensuite, par voie de juxta-position, la croyance polythéiste du culte à rendre aux saints et aux objets consacrés, avec son correctif monothéiste, qui est la doctrine iconoclaste; puis la doctrine plus panthéiste du prédestinationisme avec ses correctifs pélagiens et semi-pélagiens; enfin la doctrine du panthéisme harmonique telle qu'elle se trouve ébauchée dans Origène, qui unit dans une série harmonieuse, quoique vague et indéfinie, l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, le culte purement spirituel et le culte naturel des figures et génies, ainsi que le trinitéisme, le duothéisme et le monothéisme.

Tel est le travail des hérésies issues de la prédication évangélique, qui la plupart ont encore leurs représentants en Orient. Mais l'on voit, de prime abord, que ce travail est fragmentaire et ébauché: l'unité et la coordination des éléments de doctrine lui manquent: l'universalité lui fait aussi défaut. L'on peut même affirmer qu'abstraction faite de la théologie d'Origène, il est inférieur à celui des antiques théologies orientales, sauf la supériorité du point de vue.

Ces diverses ébauches de la théologie évangélique ont donc besoin d'être reprises, retouchées, polies, complétées, perfectionnées par des ouvriers plus puissants, plus intelligents, et possédant mieux le plan de l'architecte suprême. Ces ouvriers sont ceux du catholicisme.

Vient d'abord le catholicisme oriental, qui, par le travail des sept premiers conciles œcuméniques, présente un corps de doctrines susceptible d'être le centre de ralliement de toutes les doctrines théologiques, passées, présentes et futures, et qui, tant par les dogmes qu'il a développés que par l'influence qu'il a exercée sur le mouvement théologique moderne a pris une position centrale, qu'on ne peut plus lui contester raisonnablement.

Nous avons déjà vu que le dogme fondamental de la théologie, celui qui constitue le nœud cordial du problème de l'union du fini et de l'infini, celui qui contient en lui à la fois la substance du pan-

théisme, du monothéisme, du duothéisme, du trinitéisme et du polythéisme, qui peuvent s'en évoluer comme les diverses divisions du même embryon, c'est le dogme de l'Incarnation. Or ce dogme est élevé, dans la théologie catholique, à une hauteur à laquelle il n'est pas arrivé dans les autres théologies; il occupe le véritable milieu entre la doctrine brahmanique et même boudd'histe de l'Incarnation, qui fait disparaître dans Dieu le corps humain, l'homme, comme apparence illusoire, et la doctrine juive et mahométane, qui ne reconnaissent point d'incarnation ou du moins qui ne la reconnaissent que par vue prophétique ou de reminiscence, et qui relèguent Dieu au fond du Paradis. Il imprime un caractère explicite aux théologies mazdéenne et chinoise, où ce dogme n'est contenu qu'implicitement. Il occupe aussi le milieu entre les doctrines des sectes issues du schisme de Nicée, entre les Nestoriens et les Monophysites et Monothélites, représentés aujourd'hui par les Nestoriens, les Jacobites, les Arméniens, les Coptes et les Abyssins, qui tous penchent plus ou moins vers le boudd'hisme et le brahmanisme, en faisant disparaître la nature humaine dans la nature divine ou en les y confondant; et entre les doctrines Ariennes, représentées par les Ariens modernes et notamment par les Chrétiens de Saint-Jean, qui sont une transition vers le mahométisme et le judaïsme, en ne reconnaissant pas l'union de la nature divine avec la nature humaine dans Jésus-Christ. En même temps, le dogme catholique est supérieur à la doctrine origéniste, dont les représentants modernes sont les débris des illuminés du Mont-Athos, puisque cette doctrine ne s'est pas expliquée nettement sur la question de l'Incarnation.

Le dogme catholique déclare, en effet, que les deux natures, par une grâce extraordinaire, ont été unies individuellement en une seule personne, mais sans se confondre, dans Jésus-Christ, Dieu et Homme à la fois, sans que l'union des deux natures, en lui, détruise leur différence: l'âme étant toujours finie et ne pouvant s'élever à la lumière du Verbe infini (Saint-Marc. Ch. 12). Il y a donc, dans la formule catholique, l'union brahmaniste et boudd'histe, la distinction juive et mahométane et, d'une manière plus parfaite que dans le mazdéisme et le sinéisme, leur équilibre. Néanmoins cette formule est encore trop rudimentaire: elle laisse bien entrevoir la possibilité de l'association des termes opposés, tout en conservant à chacun sa spécialité; mais elle ne réalise pas encore d'une manière complète cette association; car ces termes y sont en quelque sorte juxta-posés d'une manière forcée et

leur relation mutuelle n'y est pas encore visible pour la raison. Dévoiler les dogmes éternels par des formules de plus en plus claires, développer les harmonies universelles de leurs principes par une exégèse de plus en plus large et lumineuse, voilà en quoi consiste le progrès du travail théologique. Or, sous ce rapport, il y a encore immensément à faire, pour rendre accessibles et faire accepter aux intelligences de toute latitude et de toute lignée l'union harmonieuse des divers principes théologiques dont se compose le dogme de l'Incarnation et pour le faire briller aux yeux de tous comme la gerbe mystique, d'où doivent s'épanouir et s'élancer en rayons harmonieusement reliés les principes monothéiste, duothéiste, trinitéiste, polythéiste et panthéiste.

Quant aux autres dogmes, nous leur trouvons dans la théologie catholique une position analogue. Ainsi le dogme catholique de la trinité, comme tentative de la synthèse, est évidemment une conception supérieure au même dogme des théologies précédentes, tant par sa netteté que par le nombre des éléments qu'il contient en lui. En effet, il contient en lui, à la fois, l'élément monothéiste des Juifs, des Ariens et des Mahométans, l'élément trinitéiste des Brahmanes et Bouddhistes. Il contient quelque chose de plus que la confusion panthéiste de ceux-ci, par la notion de la consubstantialité des Personnes, distinctes en Dieu, et quelque chose de plus explicite que le dogme mazdéen de l'élévation de la nature humaine vers Dieu, par le dogme de la médiation du Verbe, l'une des personnes de la trinité catholique, « par qui tout a été fait, » « qui est la clef de la hiérarchie céleste des archanges, des anges, qui attire à lui l'humanité et par elle le monde des créatures. » Il y a donc aussi l'élément polythéiste et même l'élément panthéiste. Mais ces deux éléments n'y sont pas assez développés. D'abord le mode d'union du Verbe avec les hiérarchies céleste et terrestre n'y est pas assez déterminé; nous n'y voyons pas comment les créatures et l'humanité procèdent du Verbe créateur, et comment elles restent en union avec lui après la création; cette union y apparaît encore comme trop passagère et accidentelle dans la venue du Verbe, dans la descente du Saint-Esprit. Toutefois la croyance au règne permanent du Fils au ciel et à sa présence continuelle dans l'Eglise ou dans l'humanité, comme celle de l'assistance continue du Saint-Esprit, est déjà un pas en avant dans la voie intégrale. Mais l'on sent qu'ici s'ouvre encore un champ vaste de définitions symboliques et qu'une intrusion ou addition des dogmes mazdéens, bouddhistes, brahmanistes et chinois, transformés au contact de la

lumière évangélique, pourra faire naître une formule plus large et plus lumineuse. Ensuite, le même besoin se fait sentir et d'une manière plus sensible encore pour la question de l'union du Verbe avec les principes des êtres et avec Dieu avant la création. Ici, surtout, les théologies mazdéenne et chinoise pourront fournir des solutions sur lesquelles la théologie catholique ne s'est pas encore prononcée. D'un autre côté, nous avons aussi vu que le principe monothéiste n'est pas encore suffisamment développé dans le dogme catholique et que la distinction du Dieu un avec les personnes de la Trinité et avec le monde des créatures n'y est pas nettement établie; de là la protestation des Juifs, des Mahométans et des Ariens. — Puis l'élément dualiste de la distinction du bien et du mal, de la lumière et des ténèbres, se retrouve aussi, dans la théologie catholique, d'une manière moins nette et moins saillante que dans le mazdéisme.

Enfin le principe polythéiste y occupe un rang encore moins important que dans les théologies antiques et intermédiaires, en ce que le culte des anges et génies y est presque réduit à l'état de pure abstraction et que la déification des hommes n'y reçoit qu'un développement restreint, à savoir la sanctification et la canonisation privilégiée des élus, — sanctification qui s'arrête même dans son cours, comme une fleur desséchée, chez les grecs, et qui, quoique plus étendue chez les catholiques romains, ne reçoit pas non plus toute l'extension qu'elle comporte; tandis que chez les catholiques de la Réforme elle va jusqu'à la sanctification diffuse et à la promiscuité. Et pourtant le dogme de l'Incarnation, bien développé, peut faire jaillir de ses flancs sacrés la déification universelle des hommes et par eux des créatures, sans promiscuité d'une part et sans réduction privilégiée d'autre part. Christ, idéal ou réel, ou l'un et l'autre, étant le modèle, le type du genre humain et de la création régénérés, devient le but et le point d'attraction vers Dieu de *tous* les êtres (Saint-Jean Ch. XII v. 32). Dès lors, par lui et en lui, l'humanité monte par une série indéfinie d'incarnations et de déifications, jusqu'à cette *divinité humaine de Christ*¹, montant toujours, sans jamais atteindre le dernier degré de cette échelle mystique, lequel fuit indéfiniment devant elle.

¹ « Il (Jésus-Christ) est en eux (les saints), parce qu'il s'est uni à la nature humaine; et cette nature qui a été déifiée en s'unissant à lui, il la leur communique, pour qu'elle puisse les déifier eux-mêmes. » (St ATHANASE, *Orat.* 1, 42).

La théologie catholique d'Orient et des sept premiers conciles œcuméniques a donc encore devant elle la plus grande partie de son immense tâche ; car elle n'a pas encore opéré le ralliement des sectes issues du schisme de Nicée et encore moins celui des religions antiques, y comprises celles intermédiaires, et cela, parce qu'elle n'a pas encore expliqué et développé ses symboles, de manière à faire ressortir leurs harmonies, leur parenté, leurs affinités avec les principaux dogmes des théologies antiques, de celles intermédiaires et de celles issues du schisme de Nicée, et qu'elle n'a pas encore levé les contradictions, les schismes, les protestations et les anathèmes.

Mais si la théologie catholique n'a pas encore abouti dans la voie d'une synthèse intégrale, elle ne s'est pas non plus arrêtée dans la voie de progrès et d'ascendance vers ce terme final.

La première forme qu'elle a revêtue, s'est, il est vrai, immobilisée et stérilisée dans une secte, l'Eglise grecque ; et aujourd'hui la théologie catholique grecque est immobile, comme un vaste monument inachevé et solitaire, au milieu des sectes nestorienne, arienne, jacobite, arménienne, qui, elles aussi, sont comme privées de mouvement et d'expansion, et au milieu des théologies antiques et intermédiaires, qui, de leur côté, semblent se renfermer la plupart dans la passivité et manifester une certaine impuissance. Ainsi, à en juger d'après l'état stationnaire de l'ancienne Eglise catholique grecque, l'œuvre d'édification religieuse serait donc close !

Heureusement, il n'en est pas ainsi. Du sein du catholicisme d'Orient se sont évolués des rejetons, qui manifestent une nouvelle puissance de végétation et une nouvelle expansion doctrinale, lesquelles font défaut à l'ancienne Eglise grecque. Ces rejetons sont la théologie catholique romaine, la théologie greco-russe, et la théologie catholique de la réforme du Nouveau-Monde. Ces rejetons, quoique paraissant appartenir à des branches exotiques, cherchent à s'implanter de nouveau sur la terre orientale, d'où ils avaient puisé leurs premiers éléments de vie. Pendant que les sectes antiques, même celles intermédiaires et celles qui se groupent autour de l'Eglise grecque, semblent de plus en plus s'immobiliser dans la contemplation de leur passé et ne manifester plus ni expansion ni progrès, les Eglises catholiques, romaine, greco-russe et du nouveau-monde manifestent une grande activité pour le progrès et la propagation universelle des doctrines théologiques. Toutefois le travail de ces trois Eglises ne se fait pas, du moins visiblement, avec

concert ; il est même tant soit peu désordonné et réalisé avec discord ; chacune a la prétention de faire , à elle seule , l'œuvre entière. Cet état de lutte et d'incohérence nuit à la réussite de l'œuvre commune et est une des principales causes du peu de résultats produits jusqu'ici par cette nouvelle série catholique. Et pourtant la tâche , qui est à accomplir , est assez grande pour qu'il n'y ait pas de trop de ces trois ouvriers et que chacun puisse se contenter du lot qui lui est naturellement départi.

La mission particulière déparée à la théologie catholique romaine , d'après ses caractères généraux et son tempérament , c'est , avons-nous dit , de rechercher , compiler , inventorier toutes les théologies existantes , les anciennes comme les modernes , de les traduire , de les commenter , pour les rendre universellement intelligibles , de leur imprimer le sceau d'une version authentique , comme celle de la Vulgate pour la Bible ; de les examiner toutes et de les comparer à la théologie évangélique ; de les épurer , trier , d'en élaguer les conceptions incompatibles avec l'esprit évangélique , en d'autres termes , les corruptions et les exagérations ; de faire ressortir la solidarité universelle de tous les dogmes (réduits à leur juste expression) avec les dogmes évangéliques ; d'établir de cette manière l'unité , encore confuse il est vrai , de tous les dogmes , ainsi consacrés et mis sous la sauvegarde du saint siège , le dépositaire et l'archiviste de la tradition universelle. Il est vrai que la théologie catholique romaine n'est pas encore entrée largement dans cette voie. Elle s'est assimilée purement et simplement la théologie catholique grecque avec la simple modification de la procession du Saint-Esprit , du Père et du Fils et de la primauté du saint siège. Toutefois elle est sortie des voies immobilistes de la théologie grecque en consacrant la continuité des développements doctrinaux par les conciles et par le saint siège ; elle a ainsi défini divers dogmes théologiques , et récemment encore elle a proclamé le dogme de l'Immaculée conception de la Sainte-Vierge , ce qui est un progrès notable sur la théologie grecque , en ce qu'il est un nouveau développement du dogme de l'Incarnation dans le sens du principe polythéiste , qui trouve une si faible place dans la théologie grecque. Par le dogme de l'Immaculée conception la porte du polythéisme est largement ouverte et la théologie en profitera dans l'avenir. Mais dans la voie d'inventorisation , de triage , d'épuration et de réalisation de la solidarité des divers dogmes avec ceux de l'Évangile la théologie catholique romaine n'en est encore

qu'aux débuts et aux rudiments. Néanmoins, il faut signaler un mouvement marquant depuis quelques années vers l'étude des théologies orientales et une tendance prononcée pour établir leur solidarité avec la théologie catholique, quoique ce mouvement et cette tendance soient gênés et rétrécis par l'orthodoxie raide et dominatrice de la théologie officielle.

Nous voyons, en effet, encore trop dominer les procédés du communisme doctrinal, qui veut la destruction des formes diverses et leur absorption dans une seule forme, dans un symbole uniforme; l'on est encore loin, à quelques exceptions près, des procédés de la méthode intégrale, qui consistent à rallier autour du centre de la théologie catholique les diverses autres théologies par leur points d'affinité, en respectant le côté affirmatif et typique de leurs symboles, après les avoir pourtant épurés et dépouillés de toutes exagérations et négations qui s'opposent à l'union. C'est grâce aux procédés d'un exclusivisme suranné que la théologie romaine n'a pas encore réussi dans la voie de l'unité intégrale et que les catholiques romains ont échoué dans leurs tentatives de ralliement de diverses sectes de l'Orient. Ils sont à la vérité parvenus à rallier des lambeaux des sectes grecque, nestorienne, jacobite, arménienne, copte, abyssinienne, sous les noms d'uniates, grecs melchites, chaldéens, syriens, arméniens-unis, maronnites, coptes-unis, etc., en les faisant adhérer au symbole catholique-romain et les faisant renoncer à leurs symboles particuliers; mais il ne sont pas parvenus à rallier doctrinalement ni confessionnellement, les sectes grecque, nestorienne, jacobite, arménienne etc., encore bien moins les sectes musulmane, juive, mazdéenne, brahmaniste, bouddhiste, chinoises. Leurs missionnaires, par leur zèle et leur dévouement, ont bien produit quelques conversions individuelles; mais des conversions collectives, d'Eglises ou sectes entières, point. Il y a donc encore jusqu'ici, sinon avortement, puisque le travail de la théologie romaine est encore en activité, du moins absence de succès dans la voie du catholicisme intégral, que poursuit cette théologie, et la tâche est encore devant elle, presque entière et dans son immensité.

A côté de la théologie catholique romaine se présente la théologie catholique de la Réforme, sa rivale et son antagoniste dans le travail de propagation en Orient, tout aussi bien que dans le travail d'édification des doctrines. Cette théologie se compose, comme nous l'avons vu, des divers systèmes doctrinaux qui se rallient sous la raison générale de la Réforme :

rationalistes de toute espèce, protestants ou philosophes, libéraux, socialistes. La mission de cette théologie est en effet l'inverse de celle de la théologie romaine. Ne se soumettant à aucun symbole obligatoire, au symbole catholique pas plus qu'aux symboles juif, musulman, nestorien, bouddhiste, etc., les soumettant au contraire tous aux critiques de la raison individuelle ou collective, mais, à raison de cela, ne les jugeant d'après aucun système préconçu, d'après aucune foi absolue, les examinant tous avec le même respect, portant sur tous une investigation égale et un esprit libre et dégagé de tout symbole positif, cette théologie doit nécessairement arriver à un autre résultat que la théologie romaine. Au lieu de tendre vers la fusion de toutes les nuances en une seule couleur, elle doit au contraire agir sur les divers milieux théologiques comme le prisme sur la lumière; elle doit décomposer chaque rayon lumineux en une multitude de couleurs et de nuances; elle doit viser à la multiplication indéfinie des dogmes, des doctrines, et des théologies. De là cette multitude de conceptions théologiques et de systèmes, qu'a reflétés ce prisme de la Réforme, dans son action sur les théologies catholique et antique, ce fond inépuisable, où elle a puisé des systèmes aussi nombreux que les étoiles du firmament. Aussi nous est-il impossible ici de les énumérer, encore moins de les analyser et de les résumer. Cette action dissolvante et de diffusion est un excellent auxiliaire pour le travail d'unité intégrale des doctrines, en ce qu'elle tend à faire disparaître la domination exclusive et séparatiste des grands systèmes théologiques et à créer entre ces grands corps doctrinaux une multitude de points de transition, qui, dans un avenir plus ou moins éloigné, pourront faciliter l'association de ces systèmes. Toutefois, nous l'avons déjà dit, sous ce dernier rapport, quant à sa position en Orient, la théologie catholique du Nouveau-Monde n'a pas encore produit de grands résultats et son œuvre est encore presque entièrement à son début. Si elle a produit, en Europe et en Amérique, de nombreux rejets mystiques, non seulement elle n'est pas encore parvenue à implanter ces doctrines en Orient, de l'esprit duquel elles sont pourtant imprégnées, mais elle n'est pas même parvenue à produire, par son action sur les théologies orientales, des doctrines de transition au sein de celles-ci, sauf à certains égards celles des Kouam-si-jen en Chine. Ceci tient à ce que la propagande de la Réforme a usurpé en Orient le rôle de la propagande romaine; elle a fait du communisme et de l'orthodoxie bibliques, à l'exemple des catholiques romains, c'est-à-dire, elle

a été à peu près une doublure et une pâle copie de la théologie romaine. De là son peu d'action sur les masses en Orient, et la tâche reste à accomplir presque en entier.

Entre ces deux théologies extrêmes se place naturellement la théologie greco-russe, qui est moins ardente qu'elles dans la voie propagandiste en Orient. Quoique cette théologie se distingue des deux autres elle tient pourtant du caractère de chacune d'elles. Elle continue, comme la théologie romaine et plus servilement que celle-ci, l'antique doctrine catholique; et pourtant, affranchie de l'autorité centrale du Saint-Siège, elle veut avoir les allures libres, comme la théologie protestante. Elle a plutôt les défauts des deux autres que leurs qualités. Elle pousse, d'un côté l'orthodoxie communiste jusqu'à l'esclavage et jusqu'à l'enfermer entièrement dans le linceuil immobile des sept premiers conciles œcuméniques; aussi n'entend-elle rien au *filio-que*, à l'Immaculée conception et à tant d'autres dogmes définis et proclamés par le catholicisme romain; et c'est pourquoi elle perpétue le schisme avec l'Eglise romaine, dont les intérêts suprêmes de la religion réclament pourtant la cessation. D'un autre côté, elle n'a pas montré jusqu'ici la fécondité doctrinale de la Réforme dans la création des systèmes de transition, propres à faciliter l'œuvre de l'unité intégrale. Elle a fait naître, il est vrai des sectes et hérésies nombreuses; mais, outre que ces sectes et hérésies sont désavouées par elle, elles sont la plupart pauvres dans les conceptions théologiques et elles présentent des doctrines vagues et confuses. Toutefois ces sectes sont encore jeunes, et l'Eglise greco-russe, elle-même, est jeune: ces hérésies pourront mûrir d'avantage et l'Eglise greco-russe pourra en faire de nouvelles plus parfaites. La confusion précède toujours le travail de création harmonique. Mais que de chemin reste encore à faire! Enfin l'Eglise greco-russe est loin d'égaliser en zèle propagandiste les protestants et les catholiques romains. Et pourtant cette église a une mission spéciale, qui lui est départie par la Providence, mission qui se distingue de celle des catholiques romains et de celle des catholiques du Nouveau-Monde, quoiqu'elle fasse leur complément. Elle est essentiellement destinée à nouer les liens entre les diverses sectes orientales, à coordonner toutes les théologies présentes, passées et futures autour du catholicisme, qu'elle a recueilli et conservé précieusement à travers les siècles; elle est destinée à agir sur les divers systèmes théologiques anciens et nouveaux, pour les amener à composition, à la conciliation en respectant l'individualité de tous; et, en les juxta-posant en ordre

sériaire autour du dogme catholique, elle devra ainsi accomplir la série universelle et intégrale des doctrines théologiques.

Si maintenant nous considérons la situation actuelle de la théologie greco-russe, nous voyons qu'elle n'a encore fait que peu de chemin dans cette voie, malgré l'appui des czars, dont la politique naturelle doit les pousser pourtant de plus en plus vers un état d'aggrégation de toutes les sectes, eux qui réunissent déjà sous leur sceptre toutes les sectes les plus variées, eux qui se croient la mission d'être les protecteurs de l'Eglise universelle. Mais espérons que l'Eglise greco-russe finira par mieux comprendre son rôle grandiose; d'ailleurs la nécessité le lui fera comprendre, placée qu'elle est en présence des sectes nombreuses qui pululent dans le sein de l'Empire russe et qu'il lui est impossible désormais d'anéantir ou d'absorber en elle. Il faudra donc qu'elle transige avec elles, qu'elle se concilie avec elles, qu'elle se les associe et qu'elle les coordonne. Or, nous voyons déjà poindre quelques symptômes dans cette voie, trop peu nombreux encore et trop faibles, hélas! Nous voyons que l'Eglise greco-russe tend la main d'amitié aux Nestoriens, aux Arméniens, et surtout aux grecs, d'où elle dérive. Les procédés d'incorporation à l'égard de certaines confessions, comme les Uniates, et à l'égard de certains peuples, comme les peuples idolâtres de la Sibérie, sont loin de ressembler à l'orthodoxie rigoureuse et exclusive qu'elle semble montrer dans ses manifestes; et les Czars, chefs politiques de l'Eglise greco-russe, sont obligés par leur politique même de montrer une grande tolérance, vis-à-vis des protestants, des Musulmans, des Juifs, des Bouddhistes, des Mazdéens, des Chinois. Mais tout cela est encore dans la sphère purement extérieure et confessionnelle. Dans la voie intérieure, doctrinale, nous voyons l'Eglise greco-russe employer les procédés communistes de l'orthodoxie rigoureuse et exclusive. Elle exige la renonciation à tous les points de doctrine qui ne sont pas contenus explicitement et en quelque sorte littéralement dans le symbole catholique et elle est encore loin de viser à l'association et à la coordination des doctrines. Sur ce dernier point tout est encore à faire. Or c'est pour cette théologie une nécessité impérieuse d'aborder cette grande tâche si elle ne veut pas devenir stérile, en dépit de l'appui puissant des czars, appui qui pourrait un jour lui faire défaut; si elle ne veut pas se voir appliquer ces paroles de l'Evangile: « le royaume qui leur » a été donné leur sera ôté et sera donné à un peuple qui en sera plus » digne et qui en portera mieux les fruits. » (St-Mathieu XXI).

Quelle que soit la marche que suivra, dans l'avenir, l'œuvre d'édification théologique en Orient, l'on peut conclure néanmoins, sans hésitation, de ce qui est réalisé jusqu'à nos jours et de l'état présent de ce travail :

1° Que le travail d'édification théologique, loin d'être complet et achevé, est à peine ébauché et qu'une tâche immense s'offre encore à nous et aux générations futures, tant pour la création de nouveaux éléments doctrinaux, par de nouvelles combinaisons avec les anciens éléments tirés de ce fond commun de la révélation universelle, que pour la coordination harmonique de tous ces éléments, anciens et nouveaux ;

2° Que le catholicisme unitaire, uniforme, communiste, c'est-à-dire, par voie de fusion de toutes les sectes dans une Eglise dominante et absorbante, illusion dont se bercent eucore des sectaires obstinés, malgré l'enseignement invariable de l'histoire, est impossible en thèse absolue, comme contraire à la nature, au tempérament, à la constitution et aux tendances historiques des sociétés orientales, et que cette illusion ne peut avoir d'autre résultat que de perpétuer les luttes et les divisions : chacune des sectes orientales, les grandes comme les petites, présentant actuellement un caractère d'indépendance et d'autonomie, qui se refuse à toute fusion absolue ; toutes ayant conservé, avec cette tenacité qui distingue le génie oriental, leur foi particulière, leurs coutumes religieuses ; et chacune ayant, non seulement résisté à l'action dissolvante du dehors, mais encore conservé ses espérances et ses prétentions quant au rôle universel qu'elles auront toutes à exercer ;

3° Que, par contre, l'état de diffusion extrême, d'indifférentisme complet, de rationalisme absolu, auquel les protestants et les rationalistes tendent à amener les orientaux, est aussi impossible, eu égard à l'esprit profondément religieux, croyant et mystique des peuples orientaux, eu égard à leur attachement pour les antiques croyances et coutumes ;

4° Que l'état vers lequel s'achemine, en premier lieu, l'Orient, est une sorte d'équilibre, de neutralité de tous les cultes et doctrines, tous étant amenés avant tout, par l'effet de leur impuissance respective, à renoncer à leurs prétentions à la domination des unes sur les autres et à se tolérer mutuellement ;

5° Que les diverses sectes ou Eglises de l'Orient ont subi et subissent successivement un travail d'épuration, de réforme et de transformation, dont le résultat sera de faciliter leurs rapports réciproques, surtout par

la création successive des termes intermédiaires ou transitoires de sectes et de doctrines, plus propres à faciliter le rapprochement entre les termes les plus opposés et les plus hostiles les uns aux autres ;

6° Qu'il est, sinon évident pour tous, du moins perceptible aux regards de celui, qui observe les lois présidant au progrès religieux et qui déduit de ces lois les événements futurs, — que ces diverses sectes ou Eglises orientales gravitent vers une sorte de fédération, d'alliance universelle, vers une association de toutes les doctrines et religions : toutes convergeant, de proche en proche, depuis les plus contrastées jusqu'à la plus neutre et à la plus centrale, de manière à constituer une série universelle et intégrale des dogmes et des sectes, série où chaque doctrine et Eglise trouvera sa place marquée, suivant sa valeur intrinsèque et suivant sa valeur extrinsèque ou relative : les plus composées, les plus neutres ou les plus sympathiques étant naturellement plus au centre, et les plus simples, les plus contrastées étant rejetées aux extrémités ;

7° Que cette série universelle et intégrale constituera comme un édifice à divers étages, dont l'étage inférieur serait composé par la série des théologies antiques : brahmanique, mazdéenne, hébraïque avec leurs transitions anciennes ou nouvelles, gnostiques, seïks, cabbalistes, israélites spirituels ; dont le second étage serait composé par la série des théologies plus intermédiaires, quoiqu'encore anciennes : boudd'histe, chinoise, mahométane, avec leurs transitions, Lamas, Kelatz, Kéou-jous, Trois-unis, Wahabbis, Souphis ; dont le troisième étage serait composé par la série des théologies issues de l'Eglise primitive, fondée par CHRIST, centre de la religion universelle et intégrale : théologies nestorienne, catholique, arienne, et leurs transitions jacobites, arméniens, coptes, chrétiens de Saint-Jean ; enfin dont l'étage supérieur ou le faite serait composé des théologies modernes, issues plus ou moins directement du catholicisme d'Orient, catholique romaine, catholique greco-russe, catholique du Nouveau-Monde, avec leurs transitions nombreuses.

Ainsi le travail d'édification doctrinale de l'Eglise catholique d'Orient ne se fait pas au hasard ; mais il s'opère suivant un plan divin et suivant certaines lois fixes, qui ne sont autres que les lois divines. C'est à la science à découvrir ce plan et ces lois que nous n'avons pas la prétention d'avoir démontrés. Nous n'avons fait qu'entrevoir vaguement cet

horizon immense et que communiquer à nos semblables ce que nous avons vu.

A mesure que la science théologique avancera dans l'examen comparatif des doctrines, elle apercevra plus clairement les assises brillantes de l'édifice religieux et elle verra succéder l'ordre au désordre, qui lui avait d'abord apparu. Elle verra se juxtaposer, dans un ordre admirable, les pièces diverses devant servir à l'élévation de la maison de Dieu. Aucune ne sera exclue, méprisée; toutes seront utiles et nécessaires et par conséquent saintes: les anciennes ayant été conservées précieusement et les nouvelles reçues avec joie par l'architecte, pour servir, toutes, à élever à la gloire de Dieu le monument sublime et éternel, qui sera composé de *tous* les dogmes passés, présents et futurs et qui formera la *Révélation universelle et intégrale*.

A. GILLIOT.

LE CONVENTIONNEL

SÉBASTIEN DELAPORTE.

(NÉ A BELFORT, LE 15 SEPTEMBRE 1760, MORT DANS CETTE
VILLE, LE 15 MARS 1823.)

Suite *.

Les Représentants continuèrent à Lyon leur difficile mission. Mais bientôt l'anarchie se mit au camp des patriotes. La position des Représentants du peuple devint de plus en plus critique ; les dénonciations contre eux se succédaient sans relâche, alors que leurs personnes mêmes n'étaient pas à l'abri de tout danger. Pour bien apprécier les difficultés de leur mission et les angoisses qui y étaient attachées, il suffira de lire cette lettre que DELAPORTE confia à son collègue Méaulle, partant le 13 avril 1794 pour Paris. C'est à Couthon qu'il s'adressait :

« J'ignore, cher et digne ami, si tu as reçu mes précédentes lettres, « puisque tu ne m'en as pas même accusé la réception ; je ne comprends « pas ce qu'on veut faire de nous ; j'entends de tous côtés qu'on nous « dénonce sans savoir pourquoi. Des courriers partent chaque jour, des « émissaires sont à Paris depuis longtemps, et nous sommes à cent « lieues, et le comité du salut public ne répond point à nos lettres, et il « n'approuve ni n'improove nos arrêtés ; je t'en envoie une collection, elle « est le miroir de notre conduite. Nous avons cherché à faire le bien : « si nous nous sommes trompés, qu'on nous le dise. Si nos arrêtés sont « bons, qu'on les confirme, s'ils sont mauvais, qu'on les casse : je ne « tiens pas à des mesures que j'ai crues bonnes, quand ceux qui voient « plus clair que moi me disent qu'elles sont mauvaises. Mais si on ne « me dit rien !..... Une lutte s'est établie entre les fonctionnaires de

* Voir la livraison de juillet, page 332.

« cette commune et les Parisiens de la commission temporaire ; ces
« Parisiens , envoyés par la société des Jacobins , du consentement du
« Comité de salut public , m'étaient tous inconnus quand ils sont
« arrivés à Commune-Affranchie ; je ne les connais encore que par
« les rapports des fonctions qu'ils ont exercées : mais je dois dire que je
« les ai toujours vus patriotes et que je les crois encore tels , malgré la
« calomnie qui semble les poursuivre. Je ne puis que rendre le même
« témoignage en faveur des patriotes envoyés par les sociétés populaires
« de plusieurs départements , quoique je ne les aie pas connus davan-
« tage : je les ai vus en masse vouloir le bien et chercher à le faire. Je
« ne sais par quelle fatalité les patriotes d'ici ne peuvent souffrir des
« frères qu'ils appellent étrangers , comme si la république était dans
« Commune-Affranchie seulement. Il nous ont déclaré qu'ils n'en souffri-
« raient aucun dans les places. Je crois que nous avons eu un tort : c'est
« d'avoir établi une autorité à part , composée d'étrangers , pour sur-
« veiller les autres autorités composées de citoyens de la ville. Ces
« autorités ne marchaient pas , tu le sais bien , puisque tu l'as vu toi-
« même , et que toi-même tu avais demandé des Jacobins à la société
« de Paris , pour que les mesures qui étaient à prendre par les Repré-
« sentants du peuple fussent exécutées ponctuellement et sans entraves.
« Je pensais qu'il était meilleur de répartir les Parisiens dans les diverses
« autorités , pour y donner le mouvement révolutionnaire. Collot-d'Her-
« bois crut qu'il vallait mieux en composer une autorité surveillante des
« autres autorités. Il ne supposait pas alors que la jalousie d'abord , et
« ensuite la haine et la calomnie , viendraient attaquer des hommes qui
« quittaient leurs foyers pour se dévouer à des fonctions pénibles autant
« que rebutantes.

« Il est possible que cette commission ait commis quelques erreurs
« dans le grand mouvement de la révolution et la grande confusion des
« affaires ; mais en masse , son existence a produit le plus grand bien.
« Jamais les patriotes d'ici ne nous ont dénoncé contre cette commission.
« Si elle a prévariqué , si elle a opprimé les patriotes de Commune-
« Affranchie , ceux-ci auraient dû nous les dénoncer , nous demander
« justice ; car nous devons être au moins juges de première instance ,
« sauf l'appel au Comité de salut public où à la Convention , en cas de
« déni de justice de notre part. Eh bien ! jamais , non jamais les patriotes
« d'ici ne nous ont fait la moindre dénonciation contre la commission ,
« ni verbalement , ni par écrit ; et sans nous demander justice , à nous

« qui étions sur les lieux pour la rendre , ils sont allés furtivement ou
« plutôt clandestinement à Paris , répandre l'alarme dans le comité et
« lui faire croire que les patriotes étaient ici sous le couteau. Je ne puis
« m'empêcher de voir dans cette conduite la violation de tous les procédés
« entre des frères , et le mépris le plus formel pour notre caractère et pour
« la mission qui nous est déléguée. Je ne sais si je me trompe , mais je
« suis fortement convaincu qu'on ne veut ici d'aucune espèce de sur-
« veillance , pas même de la nôtre. Nous insistons pour notre rappel ;
« des successeurs seront sans doute plus heureux que nous. Mais si le
« Comité de salut public ne leur donne une grande confiance , une
« grande force morale , et qu'il veuille mettre la volonté régulière du
« gouvernement à la place des passions qui agitent les têtes , des ven-
« geances qu'on a à exercer , et des mouvements désordonnés par les-
« quels on voudrait continuellement agiter cette masse infortunée qui
« fait la population de cette ville ; ils n'y seront pas deux décades ,
« que déjà les dénonciations pleuvront sur leur tête ; c'est ce qui me
« paraît aussi clair que le jour. Ce qui est encore pour moi de toute
« évidence , c'est qu'il s'est commis ici d'horribles dilapidations. Autant
« que je puis entrevoir , on en accuse les Parisiens , mais prends garde
« que ce sont les comités révolutionnaires qui ont apposé les scellés.
« Ce sont ces comités Lyonnais qui ont les clefs des magasins et maisons
« séquestrés , qui ont nuis dans ces maisons et magasins des gardiateurs
« à leur dévotion ; qui n'ont point fait d'inventaires ; qui n'ont point
« fait appeler les intéressés à leurs opérations ; qui , par conséquent ,
« ont pu faire tout ce qu'ils ont voulu.

« Prends garde que la commission temporaire n'a pu agir que par
« réquisitions ; que le montant des réquisitions qu'elle a faites peut être
« établi dans un compte , et que ce compte , elle vient de vous le sou-
« mettre , tandis qu'aucun comité n'a présenté les siens. Où sont donc
« les dilapidateurs ? Est-ce parmi ceux qui ont tout mis à leur discrétion , ou parmi ceux qui n'ont pu toucher à rien sans des réquisitions ,
« des procès-verbaux et des quittances ? Lorsque la voie publique est
« venue nous informer que les magasins se dilapidaient , nous avons
« pris un arrêté qui a défendu à toute autorité de faire lever les scellés
« sans notre autorisation. Eh bien ! croiras-tu qu'après même cette
« défense , on est venu enfoncer un magasin séquestré jusque dans
« notre maison ? Nous avons pris les dilapidateurs sur le fait. Et qui
« étaient ces dilapidateurs ? C'étaient précisément deux commissaires du

« comité : ils vidaient le magasin sans autorisation de nous , ni même
 « sans être munis de pouvoir par le comité. Je les ai fait arrêter et con-
 « duire à la commission pour y être interrogés ; mais c'était malheu-
 « reusement des patriotes. La femme est venue se jeter à nos genoux
 « pour demander pardon ; la section les a réclamés comme patriotes ;
 « et ils ont été relâchés de notre consentement par la commission tem-
 « poraire. Je te demande si c'est là persécuter les patriotes ; mais je te
 « demande en même temps , si les séquestres étaient bien gardés dans
 « toute la ville quand on avait l'audace de venir forcer les serrures et
 « piller jusque sous nos yeux et dans notre propre maison ? Les deux
 « seuls patriotes contre lesquels nous ayons décerné un mandat d'arrêt,
 « sont : 1^o le nommé Gastaing , confiseur , que tu connais ; c'est celui
 « que le général Achon est venu nous dénoncer comme ayant abusé de sa
 « qualité de commissaire aux séquestres pour s'installer dans la maison
 « d'un millionnaire séquestré , pour s'être mis en possession de la mai-
 « son sans inventaire , pour y avoir fait des orgies avec des filles et
 « d'autres commissaires comme lui.... Ce fait doit te rappeler l'homme ,
 « eh bien ! il est encore un de ceux qui ont prêché l'insurrection au
 « peuple dans la société populaire , au moment où l'on est venu nous
 « demander des armes. Il est maintenant à Paris à nous calomnier.
 « Ainsi , tu vois que ce n'est pas nous qui l'opprimons , mais bien lui qui
 « nous opprime , car il nous calomnie impunément. L'autre est un
 « nommé Jacob , officier municipal , chargé de l'atelier des habits mili-
 « taires. Il a abusé d'une réquisition émanée de nous , pour prendre
 « des draps à discrétion dans les magasins séquestrés ; et il a fait usage
 « de notre arrêté ancien , lorsqu'il y en avait un nouveau qui ne per-
 « mettait pas de requérir indéfiniment , mais d'une manière déterminée
 « et en vertu d'autorisations expresses. Il est encore un de ceux qui
 « sont à Paris , sans avoir rendu leurs comptes. Voilà les deux seuls
 « patriotes opprimés , si l'on peut appeler des hommes aussi suspects ,
 « du nom de *patriotes* ; et si on peut appeler *oppression* , l'examen de
 « la conduite de deux fonctionnaires soupçonnés et d'autant plus soup-
 « çonnables , que l'un et l'autre se sont soustraits à l'exécution du man-
 « dat et à la reddition de leurs comptes. Il n'y a eu contre aucun aucune
 « sorte de poursuites judiciaires , et encore si le comité du salut public
 « veut lui faire grâce , il s'en faut de beaucoup que nous y mettions le
 « moindre obstacle. Il est une foule de faits graves et même atroces
 « qui nous sont dénoncés journellement et sur lesquels nous hésitons de

« prendre parti dans la crainte de frapper des patriotes ou de soi-disant
« tels. Jugez donc combien notre position est cruelle, quand, d'un
« côté, nous voyons la probité et la justice mises à l'ordre du jour par
« la Convention nationale, tandis que de l'autre nous voyons impuné-
« ment violer devant nous la justice et la probité.

« Il y a plusieurs milliers de gardiateurs, un grand nombre de mem-
« bres des ci-devant trente-deux comités qui se tiennent *comme teignes*.
« Prenez-en un sur le fait; il faut fermer les yeux, où vous les faites
« crier à l'oppression des patriotes. C'est un système pour qu'on ne
« puisse point rechercher leur personne. Au nom de Dieu, fais que le
« comité nous dise comment nous devons nous conduire avec ces
« patriotes-là. Je ne demande pas mieux que de leur laisser faire tout
« ce qu'ils voudront, si on nous y autorise; mais je te préviens qu'ils
« voudront beaucoup. C'est en vain que pour les satisfaire, nous avons
« aboli la Commission temporaire. Cela ne leur suffit pas. Ils nous ont
« dicté des lois dans l'assemblée que nous avons convoquée, et dont
« Méaulle t'expliquera les motifs.

« Si le comité de salut public veut tout cela, je le veux bien aussi,
« parce que je n'ai, moi, aucune autre volonté que celle du bien; mais
« s'il souffre qu'on dise, *nous toulons*, aux représentants du peuple
« envoyés dans les départements, leur mission deviendra plus dange-
« reuse qu'utile à la patrie. La première faction qui dira, je veux, il y
« faudra passer. Le caractère est avili, et de proche en proche cet avi-
« lisement détruira tout. Ce que va prononcer le comité aura une
« grande influence sur la mission de nos successeurs. Aujourd'hui on
« veut une chose, demain on en voudra bien davantage, et on finira
« peut-être par ne vouloir plus rien. Prends-y bien garde, mon ami,
« pendant le séjour de Collot d'Herbois ici il a été menacé par des lettres
« anonymes. On se cachait encore en ce temps-là: maintenant on ne se
« cache plus! on vient dans notre propre maison, devant mes collègues
« et d'autres témoins, me proposer une partie de poignard..... Eh bien!
« c'est un patriote! et pourtant quand je me tâte, il me semble que je
« suis patriote aussi. Je souffre plus pour la dignité du caractère que
« pour l'homme. Comme homme, je méprise les menaces et pardonne
« les injures; comme Représentant du peuple, c'est le comble de l'igno-
« minie d'être réduit à se voir manquer de respect par un fonctionnaire
« public surtout. Voilà pourtant où nous en sommes! Si ce n'est là un
« système d'avilissement national, je n'y connais plus rien; et si le

« comité le souffre, je lui demanderai pour toute récompense des maux
« que j'endure depuis quatorze mois que je suis en courses laborieuses,
« de ne plus me charger de pareilles commissions. »

Vint bientôt la journée du 9 Thermidor (27 juillet 1794).

La chute de Robespierre produisit à Lyon deux effets opposés, dont l'un fut la conséquence de l'autre. De proscripteurs qu'ils étaient, quelques partisans du vaincu furent mis hors la loi ; d'autres plus partisans, peut-être, mais aussi plus hypocrites, furent ramenés à des idées de modérantisme et convertis par le baptême de sang du 9 Thermidor. Le représentant Dupuy quitte alors Lyon, laissant la représentation du Peuple à ses deux collègues Delaporte et Reverchon. Il faut être juste, et dire toute la vérité sur notre compatriote. C'est dès à présent que la conduite politique de Delaporte se dément ; il va brûler ce qu'il avait adoré, rejetant la responsabilité des actes du régime de la Terreur sur les agents secrets qui avaient servi d'instruments.

Delaporte et Reverchon firent d'abord désarmer les Jacobins, emprisonner leurs principaux chefs, et renouvelèrent, le 23 août, la municipalité et la société populaire. Il faut voir dans les *considérant* de leur arrêté la manière dont sont traités Robespierre et Couthon, Couthon à qui Delaporte adressait, moins de six mois auparavant, cette fameuse lettre où il l'appelait *cher et digne ami*...

Vers le milieu du mois de septembre 1794, Sébastien Delaporte fut remplacé à Lyon par le représentant Boisset. Sa mission avait donc duré un peu plus d'une année. C'était beaucoup à cette terrible époque d'avoir su conserver pendant si longtemps la confiance de l'ombrageuse et défiant Convention, malgré toutes les dénonciations, les faux rapports, les calomnies qu'on ne cessait de répandre sur lui et ses collègues. Sa conduite à Lyon fut modérée, et l'atroce accusation qui pèse sur lui et que nous rappelions au commencement de cet article doit être anéantie à jamais.... Il n'est pas vrai que Delaporte ait fait exécuter un citoyen de Lyon pour pouvoir épouser sa veuve, ainsi que nous l'avons entendu dire plusieurs fois à Belfort. Voici ce que dit à ce sujet Prudhomme, dans son *Histoire générale des erreurs, des fautes et des crimes commis pendant la Révolution*. (Paris, 1797, 6 vol. in-8°) :
« On le vit accorder la liberté d'un citoyen à la sollicitation de son
« épouse, femme d'une grande beauté, et soit reconnaissance, soit
« que ce fut un prix exigé d'elle, elle divorça ensuite et épousa le
« Représentant. » Ce citoyen lyonnais était le riche banquier Terrasson,

et celle qui devint Madame Delaporte se nommait, de son nom de demoiselle, Thérèse de Clavesano. C'était une des plus belles et des plus aimables femmes de son temps, et fornait avec Madame Joséphine de Beauharnais et Madame Tallien le groupe des trois Grâces du Directoire.

Delaporte aimait sa ville natale en véritable enfant de la Pierre de la Miotte ; il n'évitait pas les occasions de rendre de signalés services à ses compatriotes et ne soupçonnait pas alors qu'ils auraient plus tard si peu d'égards et de respect pour sa mémoire. Une fois, il procura un laissez-passer à un individu qui alla se fixer à Belfort, où il ne fut jamais inquiété ni dénoncé, bien que l'on n'ignorât pas qu'il fut noble. Une autre fois, il ne recula pas encore devant le danger qu'il y avait à rendre de semblables services à des suspects. C'était au plus fort du siège ; il y avait alors à Lyon une demoiselle Huvelin, parente de la famille Huvelin de Bavilliers. Ne voyant autour d'elle que dangers, elle cherchait partout le moyen de quitter cette ville. Elle confie son projet à une de ses compatriotes, une dame Bonnetrenue, de Belfort, fille d'un ancien commissaire des guerres nommé Souvestre. Cette dame se charge de lui procurer, coûte que coûte, un passeport pour quitter Lyon et regagner le Haut-Rhin. Elle se rend aussitôt au quartier-général de la Guillotière, où se trouvait Delaporte, et demande à ce Représentant, qu'elle connaissait particulièrement, sans doute, un passeport pour sortir librement de Lyon.

— Pour qui, demanda Delaporte ?

— Je ne puis te le dire.

— Alors tu n'en auras pas.

— Voyons, donne-le moi, je l'ai promis, et je veux tenir parole.

— Tu as donc juré de me faire guillotiner.... Qu'importe je tâcherai de te le faire avoir si toutefois tu me dis pour qui.

— Eh bien ! c'est pour une demoiselle de Belfort, Mademoiselle Huvelin.

— Diable ! c'est grave, pour une suspecte, mais puisque c'est une payse tu l'auras.

Delaporte revint donc à Paris vers le 16 septembre 1794, reprit sa place à la Convention Nationale, et le 22, en fut nommé secrétaire. Le 24, il monte à la tribune et prend la parole au sujet d'une discussion sur les événements malheureux dont Lyon venait d'être le théâtre. « La Convention Nationale, dit-il, est trompée trop longtemps sur l'état de Commune-Affranchie. Après la rébellion de cette Commune, vous

« dûtes faire un exemple éclatant de Justice nationale ; mais lorsque les
 « chefs furent frappés , lorsqu'il n'était plus question que de rappeler la
 « confiance , de raviver le commerce et les branches d'industrie dont le
 « site de cette commune la rend susceptible , alors se forme contre elle
 « une nouvelle conspiration de fripons , de dilapidateurs du patrimoine
 « du Peuple (*rifs applaudissements*) ; des hommes atroces , avides de
 « sang , se portant héritiers de l'Aristocratie , s'attachèrent à un domi-
 « nateur sous l'appui duquel ils se flattaient de conserver les fruits de
 « leurs crimes. Ce dominateur était Robespierre ; il peignait ces
 « hommes couverts de crimes comme des patriotes opprimés , tandis
 « que les Représentants du Peuple étaient bien convaincus que ce n'était
 « qu'une horde d'intrigans qui n'aspiraient qu'à envahir les places et au
 « partage des biens de ceux que frappait le glaive de la Loi. Vos collègues
 « ont lutté longtemps pour vous faire connaître la vérité. Robespierre
 « et Gouthon ont été plus forts , ils l'ont emporté ; et on nous a exilés
 « de la Convention pour que nos voix ne fussent pas entendues.

« Enfin le jour de la vérité est venu ; la Révolution du 9 Thermidor
 « a rappelé à Commune-Affranchie des hommes probes , elle a expulsé
 « des fripons. Déjà les habitants respirent , les ateliers s'ouvrent , les
 « manufactures reprennent leurs travaux et il ne faut plus qu'un pater-
 « nel regard de la Convention sur cette malheureuse commune pour
 « lui rendre son ancien éclat (*on applaudit*). Mais , et je dis ceci pour
 « l'instruction du Comité de sûreté générale , il faut se mettre en garde
 « contre les manœuvres de ces individus coupables que nous avons des-
 « titués ; les motifs de notre conduite à cet égard ont été vérifiés par les
 « Représentants qui nous ont succédé et ils les ont approuvés : cette
 « conduite nous a mérité les bénédictions du peuple dans les derniers
 « moments de notre mission. Aujourd'hui , ces hommes auxquels nous
 « avons arraché le masque , que nous avons livrés au mépris qu'ils
 « méritent , que nous avons mis dans l'impuissance de faire le mal ,
 « ils arrivent à Paris pour tromper les Comités et les Jacobins. Vous ne
 « trouverez dans ces hommes que des fripons qui avaient pour chefs
 « Couthon et Robespierre , qui promettaient pour récompense à leurs
 « satellites les dépouilles de ceux qu'ils sacrifiaient à leurs vengeances.

« Il est donc enfin arrivé le jour où il nous est donné de faire éclater
 « la vérité , après quatorze mois d'exil , après avoir été en butte à toutes
 « les calomnies et à toutes les persécutions ; eh bien ! Pocholle et Char-
 « rier sont là , ils connaissent Commune-Affranchie , ils peuvent assurer

« que les habitants sont bons citoyens , dévoués à la République , et
 « qu'ils marchent à pas de charge contre les intrigans. Je dis cela , et
 « je le répète pour que les Comités et les Jacobins n'écoutent point les
 « scélérats qui se sont rendus à Paris , et qui feraient beaucoup mieux
 « de s'occuper à rendre leurs comptes que jeter le trouble ici (*vifs*
 « *applaudissemens*).

« Le Peuple de Commune-Affranchie est bon, mais il est peu éclairé ;
 « il a besoin d'instruction , sans quoi , il est à craindre que le premier
 « intrigant ne lui jette de la poudre aux yeux : surveillez cette commune ,
 « tenez-y à poste fixe un Représentant. Des hommes investis de la con-
 « fiance nationale ont mis la loi sous leurs pieds et y ont substitué leurs
 « volontés ; les séquestres ont été violés , le jour arrive où ces délits
 « vont être connus ; les coupables s'agitent et sèment le désordre ; ils
 « parlent des dangers de la patrie ; mais leur véritable mobile est la
 « crainte de se voir arracher le masque dont ils se couvrent. Le décret
 « que vous avez rendu hier a porté la terreur dans leur âme ; je
 « demande que la Convention se fasse rendre compte de l'exécution
 « de ce décret à l'égard de cette clique intrigante de Commune-Affran-
 « chie. »

Quelques jours après, le 5 octobre, Delaporte fait une violente sortie contre ceux qui se prétendent les patriotes exclusifs et traitent d'aristocrates tout ce qui n'était pas terroriste ; il demande que les fonctionnaires publics rendent compte de leur conduite au 9 Thermidor.
 « Non, s'écrie-t-il, la Convention ne peut se tromper sur les circon-
 « stances présentes ; si elle s'endort au bord du précipice , elle compro-
 « met le salut de la République. Il existe dans Paris, comme dans toutes
 « les grandes villes, une caste d'hommes privilégiés qui se prétendent
 « les patriotes exclusifs, et traitent d'aristocrates tous ceux qui n'ont
 « pas obtenu d'eux des certificats de civisme dans leurs orgies (*Applau-
 « dissemens*). Quand la République fut en danger et qu'il fallut mettre
 « à l'ordre du jour les mesures révolutionnaires pour anéantir des
 « castes qui méditaient la ruine de la France, on a arrêté ceux qui
 « étaient signalés comme mauvais citoyens ; eh bien , je vous dénonce
 « aujourd'hui une caste qui veut ramener la tyrannie par les assassinats,
 « je vous montre les auteurs et les complices de cette clique infernale dans
 « un grand nombre des membres des anciens comités révolutionnaires.
 « C'est là où l'influence de Robespierre s'est fait sentir d'une manière
 « deshonorante pour la Révolution ; c'est contre cette armée de Ven-

« déens , de Chouans nouveaux que je sollicite une mesure révolution-
« naire , que je regarde comme indispensable si vous voulez sauver la
« patrie.

« Le foyer de la cohorte désorganisatrice dont je vous ai parlé était à
« Paris. Je vous propose une mesure salubre , qui épargnera aux bons
« citoyens d'être compromis avec les scélérats qui étaient revêtus des
« mêmes fonctions qu'eux. Il est temps de rétablir la ligne de démar-
« cation entre les bons et les mauvais fonctionnaires publics ; il est
« temps que les premiers soient rappelés dans les places et que les autres
« portent seuls toute la défaveur qu'ils ont méritée. Il faut que les com-
« plices de Robespierre ne conservent pas l'espoir de renverser la Répu-
« blique pour les sauver ; il faut que le peuple sache que la Convention
« veut frapper ses ennemis. Je demande qu'il soit décrété que tous les
« fonctionnaires publics de Paris seront tenus d'apporter au Comité de
« sûreté générale les pièces qui prouvent où ils étaient le 9 Thermidor,
« et ce qu'ils ont fait à cette époque. »

HENRI BARDY

(La fin à la prochaine livraison).

A PROPOS DE LA BROCHURE
INTITULÉE
UN PRÉDICATEUR CATHOLIQUE
AU XV^e SIÈCLE.

Par AD. SCHAEFFER, Dr en théologie et Licencié-ès-lettres, Pasteur à Colmar.
Paris : Meyrueis et C^{ie}, 1862. — 80 pages in-12. Prix : 1 fr.

Suite.

Ainsi Geiler se meut continuellement au milieu d'allégories entassées les unes sur les autres, d'allégories souvent bien uniformes plus souvent encore bien singulières.

Ces allégories devant avoir quelque chose de fatigant pour les auditeurs, je suppose qu'il fallait un grand courage pour se résoudre à voir défiler devant soi, un à un, tous les représentants de la folie humaine et à entendre énumérer d'une manière imperturbablement uniforme, tous les grelots attachés aux bonnets de ces représentants de la folie ¹; — je suppose qu'il fallait un courage non moins grand pour se résoudre à faire, en compagnie du prédicateur, pendant de longues semaines, l'ascension de la montagne, de la contemplation, pour s'élever enfin jusqu'à la troisième et dernière crête de cette montagne après avoir parcouru vingt et une fausses routes et être arrivé au but après bien des peines et des labeurs, par neuf autres sentiers difficiles ². — Je suppose qu'il fallait un courage peut-être plus grand encore pour se résoudre à entendre énumérer le jour du Vendredi-saint, en deux sermons, les cent trente branches de l'arbre de la croix ³.

Aussi je suis tout prêt à admettre que Geiler est allé beaucoup trop loin dans la manie d'allégoriser ses sujets et je pense que ce n'est pas

* Voir la livraison de juillet, page 346.

¹ *Narrenschiff*. Strasb. 1520, fol.

² *Berg des Schawenden Lebens*. Augsb. 1510,

³ *Arbre humano*, Strasb. 1510, fol. 53 et suiv.

la forme de l'allégorie dont il abuse qui lui a valu l'admiration de ses nombreux auditeurs.

Mais notez que, dans ces sermons du quinzième siècle, viennent se mêler à chaque instant aux allégories les bons mots, les jeux de mots les proverbes, les acrostiches, les expressions populaires parfois hasardées, parfois triviales et choquantes et vous trouverez peut-être le secret de l'enthousiasme que les sermons de Geiler excitèrent au sein du peuple par leur forme.

Inutile d'essayer de rendre en français quelques-unes de ces prouesses de Kaysersberg.

Mais, cher lecteur, vous êtes probablement alsacien ? Comprenez-vous encore la langue de l'ancienne Alsace ! lisez : sinon, sautez la page qui va suivre.

Je parlais de jeux de mots : en voici un sur le mot *Frau* qu'on écrivait, à l'époque de Geiler, *frowe*.

Ein Tag spricht der Herr, hast du froid un Muth unn ist he, he, he, he ! Es werdent aber viel Tag Kommen in dich, wann das he, he, he, he ! wurd sich wenden in owe ! owe ! Als wenn einer ein frow nimmt so ist er zum ersten fro. — Dornoch wurd ein We dorus — Das fro waert nit laenger ettwen weder bitz dass er zur Kirchen gangen ist den selben Tag : Aber das We waeret XX, XXX Jahr, für und für so lange sie leben ; Darvon heisset eine frowe fro-we¹.

Dans la nef des fous (fol 55) il s'adresse aux prêtres qui avaient la mauvaise habitude de causer de choses mondaines à l'Eglise, en leur disant : *Im Chor in der Kirchen soll man Gott lobsingem ; man soll an den Ort nütt fabulas herbringen und sachen ussrichten die nütt dahin gehören. Man soll da belen psalmieren, lesen, singen, Gott loben. Ju spricht mencher Narr mit der Schellen : Es ist bonum, gut, das ich sage ; ich red von guten Dingen ; ich sag nütt Bases. Bruder, das ist nütt der Acker, der Chor und Kirch, das die bona sollen gesegt (gesaet) werden. Will du bonen segem gang in ein ander Acker ; gang uff die Pfaltz, uff das Rothhuss, uff den Markt.*

Un jour de mardi-gras il commence son sermon par un bon mot : *Ich darfs heut nütt lang machen, dit-il, so es fassnacht ist. Wann zu dieser Zeit sprechent die groben Knollen, wir han nütt gern lang predigen viel lieber lange Bratwürst².*

¹ *Passion*, 3^e partie, fol. 69.

² *Evangelia mit Uslegung*, fol. 35.

Volontiers il se servait de proverbes dans ses discours. M. Auguste Stæber ¹ prétend en avoir extrait 300 de ses œuvres.

Voici de ces locutions proverbiales usitées au 15^e siècle et que Geiler aimait à employer :

*Wer nit gabelt ,
So die Brem zabelt
Der laufft im Winter mit ein Sail
Und sehreyt : hat yemens Hew seil ².*

*Wer zu der Lichtmess nit ein Wolf færchte ;
Zu Fastnacht , ein Bauern ;
Und in der Fasten ein Pfaffen so man beichten soll.
Der ist ein geherst Mann. (Ereis , fol. 42).*

Wann Wein eingât , gat Witz uss ³.

*Man muss gar lang an einer Saw suchen ,
Bis man ein Pfauenschwanz an ihr findet ⁴.*

*Willt du haben din Fluss suber ,
So hût dieh vor Pfaffen , Mûnch und Duben ⁵.*

*Alt Aff , jung Pfaff , darzu wild Beren
Soll nyemen yn sein Hauss begehren ⁶.*

Ye me man den Treck rûhrt , je me er stinkt ⁷.

Ses acrostiches ne sont pas toujours très-heureux ; j'en citerai un sur le mot *Bischoff* et un autre sur le mot *Frieden*.

B Barmhertzigkeit
I Ingezogenheit
S Sittenmessigkeit
C Cleinheit (Demuth)
H Hefligkeit
O On Sünd.
F Fleissigkeit ⁸.

¹ Essai hist. et litt. sur la vie et les sermons de J. G. Strasb. 1834.

² Hasslin , B. 2 , et Sieben Scheiden , J. 6. Strasb. 1511.

³ Sünden des Munds , fol. 81.

⁴ Passion , fol. 61.

⁵ Narrenschiff , fol. 44.

⁶ Arbor humana , fol. 91.

⁷ Passion , fol. 30.

⁸ Evangelia , II , fol. 212.

Frid hat vier Buchstaben, willst du Frid haben so musst du die vier Stück halten :

- 1. *Fahren (willfahren) fremden Willen ;*
- 2. *Richten sich in Mangel ;*
- 3. *In allen Zeiten und Geschichten die tetzt Statt erwählen ;*
- 4. *Dass Gotts will nit dir Vollbracht werd, soll du allwey beten 4.*

Les expressions empruntées au langage du peuple abondent. Ainsi Geiler dira des paresseux : *Sie sitzen hinter dem Ofen und warten bitz ynen gebrotenen Duben ins Mul stüchent* 2. — Des femmes désœuvrées : *Sy machent zirti mirtlin, Garten Türtlin* 3. — Des moines : *Dass ynen der Wadel übers Nest wachst* 4. — Des trompeurs : *Dass sie geben yrem Nechsten Musstreck statt Pfeffer* 5. — De St Benoît : *Dass er seine Ordenslutt umb ein Loch näher gegürtet* 6. — Du vrai chrétien : *Dass er aller Welt ein Ueberbein wurd* 7. — Du cœur humain : *Dass es ist gleich ein Käss voller Muden* 8. — Des brouillons : *Dass sy wirre werre machen* 9. — Des hommes d'église : *Dass sy sind der Geitigkeit (Geiz) also ledig als die Hund der Flæh im Augst* 10. — Des indécis : *Dass sie die gaistlich Gunkel anschawen als ein Kalb ein neues Thor* 11. — Des orgueilleux : *Dass sy sind wie die Lus im Grynd und ist nütt dahynder* 12. — Du jeune homme mondain dont parle l'Evangile : *Dass er sich kratzt hynder den Oren und gieng fürbass* 13. — De Jésus dormant pendant la tempête : *Dass er schleift wie ein Haas mit offenen Ougen* 14.

Satis, superque ! Honni soit qui mal y pense !

Telle fut la popularité du temps. N'en faisons pas un crime à Geiler s'il fut populaire à la manière du 15^e siècle, surtout si nous voyons en plein 19^e des prédicateurs qui visent à une popularité qui n'est pas la bonne, tomber dans des excès à peu près semblables.

Enfin, nous remarquerons encore, pour en finir avec ce que nous avons à dire sur la forme des sermons, que Geiler se mouvait en chaire avec la plus entière liberté.

Se souciant peu des règles de la rhétorique et de l'homilétique, il pas-

² *Sieben Schwerter*, G. 5.

³ *Evangelienbuch*, II, fol. 14.

⁴ *Emeis*, fol. 26. — ⁵ *Sieben Schwerter*, G. 6. — ⁶ *Idem*, G. 1. — ⁷ *Emeis*, fol. 14. — ⁸ *Berg des Schawens*, fol. 4. — ⁹ *Idem*, fol. 10. — ¹⁰ *Sünden des Munds*, fol. 47. — ¹¹ *Gaistlich Spinnerin*, P. 1. — ¹² *Idem*, L. 3.

¹³ *Evangelien*, II, 53. — ¹⁴ *Idem*, fol. 29. — ¹⁵ *Idem*, fol. 28.

sait sans sourciller d'un sujet à l'autre ; traitait dans un seul et même sermon les matières les plus diverses ; se permettait de longues digressions qui lui faisaient perdre le fil de ses idées ¹ et reprenait le lendemain ce qu'il avait oublié ou ce qui lui avait échappé la veille ².

D'ordinaire il divise ses sermons ³ et il préfère la division en sept parties (*uff einen septem stellen*) : mais il trouve que le mal n'est pas bien grand s'il ne suit pas l'ordre des idées qu'il a d'abord indiqué ⁴. Souvent aussi il fait un *hotzenblotz*. Savez-vous, cher lecteur, ce que c'est qu'un *hotzenblotz* ? C'est une salade faite de restes de viandes de différentes espèces et coupés en petits morceaux. Inutile de vous expliquer plus au long ce qu'étaient ces *hotzenblotz* que Geiler apportait en chaire. Parmi ses divisions et partitions il en est de bien singulières, je cite au hasard la suivante : Je vous expliquerai d'abord l'Evangile du jour comme j'ai coutume de le faire ; en deuxième lieu, je vous recommanderai un pauvre homme, et en troisième lieu, je ramasserai quelques miettes que j'ai laissé tomber hier par mégarde ⁵.

Avouons que de pareils procédés homilétiques sont bien faits pour jeter quelque variété dans des discours que des allégories trop longtemps continuées eussent pu rendre monotones.

Si donc la liberté de ses allures, son langage populaire, vif, serré, animé, ont su concilier à Geiler les bonnes grâces d'une grande partie de ses auditeurs, nous n'en croyons pas moins qu'il dut ses grands succès oratoires plutôt au fond qu'à la forme de ses discours.

L. HORST, pasteur.

(La fin à la prochaine livraison).

¹ *Ich gang zu weit uss dem Weg: wo was ich dran? Ya ich wäs an der Wollen und Flechsen Gunkel!* (Gaistlich Spinnerin, L. 4).

² *Gestern seyn mir ettlich Stücklin enpfallen (entfallen) darumb will ich es kürzlich wieder herfürsiehn und durchlauffen.* (Gaistlich Spinnerin, L. 5).

³ *Denn wenn man alles durcheinander hacket und macket, so kann nymanz doruss kummen.* (Passion, fol. 73).

⁴ *Gaistlich Spinnerin, L. 6. —* ⁵ *Arbore humana, fol. 16.*

L'ANCIENNE ALSACE

A TABLE.

DIXIÈME PARTIE (1).

DU SERVIR; RITES DE LA TABLE. — TABLEAUX DE CHEVALET. — PARALLÉLISME HISTORIQUE. — LA VAISSELLE : POTERIE, FAÏENCE, PORCELAINE, VERRERIE, USTENSILES CULINAIRES; L'ÉTAIN, L'ARGENTERIE, LES COUDETS DE FAMILLE, LES VASES D'HONNEUR; ACCESSOIRES. — LE LINGE DE TABLE. — DÉCORATION DES SALLES DE FESTIN. — ABLUTIONS. — VILAIN USAGE EMPRUNTÉ À L'ANGLETERRE. — LA MUSIQUE ÉPULAIRE. — OFFICES ET HIÉRARCHIE DES FONCTIONS DE LA CUISINE. — NOTABILITÉS HISTORIQUES. — LE CUISINIER DE STURZELBRONN; LE PÈRE JUNDT; M. RIEFFENACH; FORMIS. — LES THÉORICIENS ET LES ÉCRIVAINS. — LEUR UTILITÉ. — INJUSTICE DE BRANT. — CIVILITÉ DE LA TABLE AU XV^e SIÈCLE. — ORDONNANCE AUTRICHIENNE DE 1624. — LE CODE DE POLITESSE DE M. PRÉVOST. — BÉNÉDICTE ET GRACES. — PROGRÈS À REBOURS. — DICTONS MALÉANTS. — STRASBOURG OFFRE UN DÉJEUNER À PIGALE. — PUNITION DE L'AMMEISTRE MELBRÜH. — LA CUISINE DANS SES RAPPORTS AVEC LA MORT. — LE LIPPÉL. — FESTINS FUNÉRAIRES. — COUTUME DE FERRETTE. — COUTUME DU KOCHERSBERG. — US DE MONTBÉLIARD ET DE LA LORRAINE. — VEILLÉE DES MORTS À CORNIMONT. — AGRÉMENT DE LA PEINE DE MORT POUR CERTAINES AUTORITÉS. — COLLATION IN EXTREMIS DES CRIMINELS DE STRASBOURG. — LES CONVIVES-FANTÔMES. — LE CUISINIER DE LA DANSE DES MORTS. — UN ORGANISTE À QUI LA MORT NE FAIT PAS PEUR. — PROMESSE D'UN ENTRETIEN PLUS GAI.

Ce n'est pas tout de savoir de quoi une nation se nourrit, comment elle apprête ses aliments, quels sont ceux qui ont le plus de crédit auprès de son goût. Il est intéressant aussi de connaître comment elle mange, dans quelle forme, avec quelles cérémonies. La table, comme

(1) Voir les livraisons de juin et juillet 1853, page 241, de février et septembre 1859, pages 49 et 385, de janvier, mars et novembre 1860, pages 5, 107 et 481, de janvier, juillet et octobre 1861, pages 5, 299 et 435.

les religions, a ses rites particuliers et consacrés ; toute doctrine se révèle dans un culte extérieur. Dans la matière que je traite, ce culte porte le nom de *service*, expression large et générale qui embrasse tous les soins, toutes les attentions, toutes les aisances dont l'homme a conçu l'idée de s'entourer pour donner de la couleur, de l'agrément et de la magnificence aux exercices épulatoires. L'histoire des mœurs et même celle des progrès de la civilisation reçoivent par ce côté des éclaircissements qui ne sont pas à dédaigner. Tous les peuples sont forcés de manger, voilà en quoi ils se ressemblent ; mais rien n'est plus divers que les façons qu'ils mettent dans l'accomplissement d'une action si commune et si nécessaire. Louis XIV ne dînait pas comme le roi de Siam, et il y avait autant de différence entre le souper du maréchal de Richelieu et la collation vespérale d'un petit gentillâtre triboque, entre un repas du cardinal de Rohan et celui d'un paysan du Sundgau, qu'il peut y en avoir entre un lichen et un cèdre ou entre un bec de gaz et une étoile de dixième grandeur. Il en est de même de la diversité des usages sociaux.

Ces hommes, à la chevelure ardente ou blonde, accoutrés de vêtements aux couleurs sombres, dans lesquels reluit le *scrama-sax* pendu à un ceinturon de peau de buffle, qui siègent à une vaste table, dans la salle-basse d'un château fort, ce sont des guerriers mérovingiens qui dînent ; tout, autour d'eux, architecture, meubles, vaisselle, est lourd, à peine ébauché, barbare. Quelques siècles plus tard l'immense salle s'est élancée en hauteur sur de sveltes colonnes qui s'épanouissent, comme une ramée de pierre, en arceaux élégants ; les fenêtres en ogive attirent la riante lumière du soleil ; des bahuts à la riche sculpture, des dressoirs, des crédences règnent le long des murailles ; une table géante supportée par des pieds artistement travaillés occupe le milieu de l'appartement ; des sièges de chêne sculpté, revêtus du cuir gaufré, sont disposés autour de la table ; les assistants sont parés de vêtements aux couleurs éclatantes ; la châtelaine et ses filles répandent un doux rayon de tendresse et de grâce sur cette scène vigoureuse ; vers la porte se tient un minnesinger ambulant récitant des lais et des ballades ; souvent il n'y a qu'un jongleur qui raconte des aventures, ou un baladin qui expose ses bouffonneries ; c'est une assemblée de gentilshommes alsaciens faisant festin, au temps de la féodalité. — Là, dans ce long réfectoire, qui regarde dans une cour solitaire à travers la pénombre du cloître, c'est un couvent qui dine silencieusement ; des murailles blanches et nues, des hommes à la tête rase ou des femmes couvertes

du héguin claustral, de simples bancs de bois, une table sans ornements, la hure monastique partout. — Voici le gros bourgeois, le marchand, mangeant entouré de sa famille; il siège dans un poêle (*Stube*) spacieux; la vitre épaisse enchassée dans un réseau de plomb tamise une douteuse clarté sur ce tableau allemand; le mobilier massif qui décore l'appartement a traversé plusieurs générations et se transmettra à quelques unes encore; le linge est un peu grossier, mais qu'il est blanc! La vaisselle est d'étain, mais qu'elle est claire et brillante! les gobelets, les hanaps, les cruches, les canettes, ne sont que de gros verre, de grès, de bois, ou d'étain, mais que cette panoplie poculatoire est respectable et imposante par la générosité des formes et l'ampleur des dimensions! Pas de luxe, point de vains simulacres; l'aisance positive, le réalisme dans le bien-être. — Plus has, à mesure qu'on descend les degrés de l'échelle sociale, l'aisance se rétrécit, les choses et les gens deviennent plus maigres. Voyez ce pauvre artisan; il a travaillé, peiné, sué tout le jour; sa table trop étroite pour lui et pour son essaim d'enfants faméliques ne l'est pas assez pour que la misère n'y vienne prendre place; elle est leur convive fidèle et assidu de tous les jours. Ils ne mangent point, ils se nourrissent seulement, et à peine encore. Pour eux, l'idée qu'il existe des gens qui apaisent, quand il leur plaît, leur faim et leur soif est l'idée du premier et du plus réel de tous les bonheurs. Les sobres philosophes qui font leurs trois repas entre deux soleils, taxeront sans doute cette pensée de paradoxale. Dans ce cas, je ne leur souhaite qu'une chose; c'est de prendre pendant quelques années la place de ceux qui doivent trouver si naturel et si commode d'endurer les clameurs d'un estomac vide.

Faire l'histoire des progrès que l'homme a introduits peu à peu dans l'administration de la vie domestique, montrer les révolutions qu'il lui a fallu traverser pour apporter dans son ménage et spécialement dans le service de sa table la discipline, le goût et le confortable que nous y voyons régner aujourd'hui, ce serait entreprendre un énorme labeur. Chacun peut mesurer par sa propre expérience ce que trente ou quarante années ajoutent d'améliorations, de nouveautés, de singularités au fonds des anciens usages. La conquête romaine, l'invasion barbare, l'infiltration continue des mœurs germaniques dans la masse de la population celtique, la prédominance de l'Eglise et le poids oppressif du régime féodal pendant la sombre époque qu'on a justement appelée les siècles de fer du moyen-âge, la barbarie de la barbarie; plus tard, les

croisades, la lumineuse renaissance du XIII^e siècle, la rechute du XIV^e, l'invention de l'imprimerie, la découverte de l'Amérique et des grandes routes maritimes du globe, le réveil final des lettres classiques, la réforme religieuse, la guerre de trente ans, la paix de Westphalie, le règne de Louis XIV, la domination de la philosophie au XVIII^e siècle, la révolution et l'empire napoléonien, toutes ces grandes démonstrations sociales que le genre humain a saluées de ses acclamations ou marquées de son sang ont emporté ou apporté quelque chose de la vie familière et domestique. A chaque crise correspond une transformation de mœurs, la ruine de quelques vieux usages, l'introduction de coutumes nouvelles. Je ne crois pas qu'il soit possible de décrire dans son ordre chronologique cet incessant travail de décomposition et de reconstitution des mœurs. J'en ai, selon les occasions qui se sont rencontrées, disséminé de nombreux traits dans les diverses parties de ce travail. Il est plus convenable de les laisser où ils sont et où ils reçoivent de ce qui les environne la lumière qui les explique que de les rassembler ici pour en former un froid système. Je ne donnerai donc quelques indications que sur des sujets non encore touchés dans cette étude.

La vaisselle et les instruments employés dans le service de la table ont de tout temps, chez les peuples civilisés, joué un double rôle ; un rôle de nécessité, d'utilité, et un rôle de luxe et d'agrément, un rôle décoratif proprement dit.

La poterie est presque aussi ancienne que l'homme lui-même ; c'est un art enfanté par le besoin. La vaisselle de terre cuite constituait anciennement, comme encore de nos jours, le service de cuisine et de table du peuple. Jusqu'au XIII^e siècle on ne connut que la poterie rouge, brute et rugueuse, rude au toucher et âpre à la lèvre. Un potier de Schlestadt, dont le nom est demeuré inconnu, possédait, en 1283, le secret de la revêtir d'un vernis ou d'une glaçure ¹. Cette industrie eut dès lors des sièges importants en Alsace, à Strasbourg, à Saffenheim, à Haguenau, à Heimbach, à Wissembourg. Cologne et Coblentz fournissaient à notre province leur poterie de grès (*Steingut*) si renommée ; Batzendorff en produisit dès le XVII^e siècle. Les maisons riches tirèrent d'abord leurs faïences ou majoliques de l'Italie puis de la France et

¹ *Annales et Chron. des Dominicains de Colmar*, édit^{on} de 1855, page 111. Le potier de Schlestadt ne découvrit pas le procédé de glacer la poterie, qui se perd dans la nuit des temps, mais il le retrouva et le propagea dans les pays germaniques. Les Arabes le pratiquaient déjà au XI^e siècle.

principalement des fabriques de Nevers établies par Henri IV ; au XVIII^e siècle on en établit une manufacture à Haguenau. J'ai vu des faïences artistiques, plats, soupières, assiettes ; Marbach en avait un service très-original, dont il reste un échantillon que possède M. Bendelé à Eguisheim ; c'est une soupière qui figure une tête de chou ; elle est très-bien faite. La porcelaine était un objet de luxe suprême qu'on ne voyait guère que chez les Rohan, chez l'intendant, et chez les maréchaux qui commandaient dans la province. Elle venait d'abord d'Albrechtsburg en Saxe, plus tard de Saint-Cloud, de Vincennes, de Sèvres et du Limousin. La verrerie commune venait d'Allemagne et de Lorraine ; la verrerie fine était tirée de Venise ; on ne voyait que chez les riches et dans des occasions solennelles, les verres vénitiens, *venedische Trinkglessen* ¹. Les premières verreries alsaciennes datent du 17^e siècle ; elles furent établies à Wildenstein, à Haarberg, au Soldatenthal, au Hang, à Mallstatt, à Wingen, à Gensburg. La batterie de cuisine, poêles, casseroles, chaudrons, petits ustensiles, etc., était confectionnée sur place, dans chaque ville, par les artisans indigènes. On ne connaissait pas alors ces grandes usines spéciales qui monopolisent tout un ordre de produits. Les objets en fonte, réchauds, marmites, fourneaux, étaient fournis par les fonderies du pays, notamment depuis le XVII^e siècle par celles de Zinswiller. Un inventaire de 1530 nous signale dans la cuisine du Hoh-Kœnigsbourg parmi plusieurs objets indifférents huit broches à rôtir ² ; cet instrument dont la présence était commune chez nous au XVI^e siècle, au rapport des voyageurs, a presque été abandonné et ne reprend que difficilement le rang qui lui est dû.

Les chaudronniers ambulants sont bien anciens chez nous, comme on le voit, par la singulière institution d'un *fief des chaudronniers* (*Kesslerlehn*) en faveur des Rathsamhausen ³. Un pâtissier de Colmar qui est un peu poète, M. Mangold, possède encore une partie des formes dont les sœurs des Unterlinden se servaient pour faire leur pâtisserie qui était réputée ; elles sont très-variées.

La vaisselle d'étain, assiettes, plats, soupières, gobelets, salières, cuillères, etc., dominait dans les maisons bourgeoises. Celle de Nuremberg était la plus recherchée. Pourtant, toutes nos villes de quelque

¹ FISCHART, *Gargantua*, liv. IV, ch. 4, édition de 1608.

² *Légendes et chroniques alsaciennes*, p. 168.

³ *Das Kesslerlehn*, par C. HEITZ, *Alsacia*, 1854-55, p. 266.

importance avaient leurs potiers d'étain (*Zingiesser*). Ceux de Strasbourg jouissaient de quelque renommée. Leurs produits se signalaient par un certain degré d'élégance et quelque fois même par des intentions artistiques; j'ai vu d'anciennes pièces en étain, soupières, aiguières, canettes, d'un excellent cachet. Une des gloires de la ménagère, et le meilleur symptôme de son bon gouvernement, était de veiller à la netteté et à l'éclat de sa vaisselle. Montaigne remarquait déjà que, même dans les auberges, les Allemands « fourbissent beaucoup mieux la vaisselle qu'en nos hostelleries de France ¹. » Elle était toujours exposée et bien rangée sur de vastes desservants, généralement dans la cuisine, quelquefois sur des dresseurs dans le poêle. Du temps de Grandidier, on conservait dans les archives de l'évêché une partie de celle qui avait été à l'usage des membres du Grand-Chœur au xv^e siècle ². Les évêques de Strasbourg même furent quelquefois forcés de s'en contenter, comme il arriva à Robert de Bavière. Ses dissipations l'avaient tellement appauvri qu'il fut contraint, en 1448, de réaliser son argenterie et de la remplacer par un service en étain. Bientôt sa détresse arriva au point qu'il retira à sa domesticité et à ses officiers la vaisselle d'étain et leur en donna une plus économique encore, qui était faite de bois ³. Lorsque Guillaume de Hohenstein dut faire son entrée à Strasbourg, en 1507, il demanda à la ville des ustensiles et la vaisselle d'étain nécessaires pour cette occasion; la ville lui prêta de la batterie de cuisine, mais elle n'avait pas de vaisselle d'étain qui lui appartint ⁴. Jean de Manderscheid ne paraît pas avoir été toujours suffisamment pourvu de ce genre d'instruments, puisque à l'occasion du voyage d'Elisabeth d'Autriche, femme de Charles ix, qu'il reçut dans son château de Saverne, en 1570, il demanda des suppléments de vaisselle d'étain aux abbés de Marmoutier et d'Altorff ⁵. — Les princes de Wurtemberg qui régnaient à Montbéliard avaient organisé leur maison sur un pied si modeste que la vaisselle d'étain était la seule en usage à la cour, au xvi^e siècle encore ⁶, bien que le fait paraisse à peine croyable. Cela se peut

¹ MONTAIGNE, *Voyages* 1, p. 55.

² GRANDIDIER, *Essais sur la cathédrale*, p. 392.

³ BERLEN, *Chron.*, Code hist. de Strasb., II, p. 53.

⁴ *Einritt des Bischofs*. Code hist. de Strasb., II, p. 261.

⁵ SPACH, *Deux voyages d'Elisabeth d'Autriche*, p. 80.

⁶ DUVERNOY, *Ephémérides de Montbéliard*, p. 309.

pourtant, si l'on réfléchit que le château des archiducs d'Autriche à Ensisheim était réduit, à la même époque, à emprunter à la bonne société de cette résidence la vaisselle d'étain nécessaire pour le service de table des Etats provinciaux qui s'y tenaient. Le secrétaire de la ville, le docteur Rasser, M. l'abbé Vogel, le directeur de la monnaie, le docteur Scheppelin, trois veuves de juriconsultes et plusieurs bourgeois envoyèrent à la régence leurs grands et petits plats, leurs assiettes, leurs cannettes, leurs salières et jusqu'à leurs chandeliers de cuivre, dont il fut dressé un bon et fidèle état ¹. Les Antonites d'Issenheim étaient plus opulents, sous ce rapport, que les fils de la maison d'Autriche, car, en 1723, des voleurs enlevèrent de leur cuisine, pendant la nuit, deux quintaux d'étain ². Nos paysans du pays de Hanau, dans leurs noces gigantesques, sont souvent réduits à user du procédé employé par les archiducs, mais il est de règle de ne pas emprunter de couverts; chaque invité apporte le sien dans sa poche.

L'argenterie était une grande somptuosité dans les temps anciens. Elle ne se rencontrait que chez les hauts dignitaires de l'église, chez les princes, chez les gentilshommes éminents et chez les très-riches bourgeois. Elle était l'indice le plus certain de la supériorité sociale. Dès le xv^e siècle, elle ne devait manquer dans aucune grande maison ³. L'évêque Robert de Bavière en possédait une très-belle qu'il fut forcé de vendre; il s'y trouvait même des objets en or massif. Quelques bourgeois de Strasbourg en possédaient à la même époque aussi, puisque l'information officielle faite contre la noblesse de 1406 à 1419 nous révèle qu'un noble de Strasbourg fut convaincu de s'être introduit nuitamment dans la maison d'un bourgeois et de lui avoir volé son argenterie ⁴. Quand on prit, en 1523, le château d'Ebernburg sur François de Sickingen, on y trouva de la vaisselle d'argent pour 10,000 florins, valeur énorme pour le temps ⁵. Israël Münckel, le riche possesseur de mines vosgiennes, qui avait, à Strasbourg, un hôtel (*Bergherren-Hof*), était renommé pour sa précieuse argenterie formée, dit Buheler, de la

¹ Archives du Haut-Rhin. Fonds d'Ensisheim.

² *Chronique des Dominicains de Guebwiller*, p. 386.

³ STROBEL, *Vaterl. Gesch. des Elsasses*, III, p. 419.

⁴ *Kœnigshoven-Schiller Chronick*, p. 819.

⁵ GÄRTNER, *Die Schlösser der Pfalz*, I, p. 73.

matière la plus pure ¹. Au XVII^e siècle, les princes de Montbéliard ne mangeaient plus dans l'étain; Léopold-Frédéric avait de l'argenterie, mais, à sa mort, en 1662, une partie de sa vaisselle était *in partibus infidelium*; il l'avait mise en gage ² pour avoir de quoi manger dans celle qui lui restait. Dans la plupart des maisons monastiques, les religieux, à l'exception de l'abbé et de quelques dignitaires, n'usaient que d'étain; mais les couvents de chanoinesses, comme Andlau et Massevaux, étaient servis en argenterie; les dames de Massevaux furent volées d'une notable partie de la leur, dans l'année 1723 ³. Il va de soi que les cardinaux de la maison de Rohan effaçaient toute la province par la splendeur de leur service de table. Il le fallait bien; ils tenaient une véritable cour, recevaient d'un bout de l'année à l'autre, donnaient des fêtes aux princes, aux grandes dames, aux dauphines et même au roi. Et puis M^{me} de Soubise avait été si belle, et l'évêché de Strasbourg était si gras! L'or et l'argent reluisaient dans leurs palais comme à Versailles. « Il est connu, dit Beck, en parlant d'Armand-Gaston de Rohan, que ce prélat avait une argenterie des plus riches; toutes les ustensiles, « même celles de la cuisine étaient de ce métal ⁴. » Il en perdit une quantité considérable dans le vol dont il fut victime en 1747, lors de l'étalage qu'il en avait fait pour la réception de la dauphine. Je pense que le prêteur Klinglin avait eu l'esprit de se pourvoir convenablement aussi de cet élément indispensable à la dignité d'une grande maison. Peut-être que s'il avait duré, s'il n'avait pas été prématurément arrêté dans son essor de grand seigneur fantaisiste, lui aurions-nous vu faire un trait galant semblable à celui de ce duc de Savoie, bossu, qui étant amoureux de sa belle-fille, lui donna une collation où toute la vaisselle d'argent était en forme de guitares à cause qu'elle en jouait ⁵.

Parmi les objets de luxe et les pièces d'argenterie qui s'étaient le plus répandus, il faut signaler les gobelets à boire, de vermeil et d'argent. L'on en trouvait dans toutes les maisons de la riche bourgeoisie; ils se transmettaient presque comme un titre aristocratique, comme une preuve que la famille datait de loin et qu'il y avait longtemps qu'elle

¹ PITON, *Strasbourg illustré. Faubourgs*, p. 142.

² PERDRIX, *Chronique*, année 1662.

³ *Chronique des Dominicains de Guebwiller*, p. 386.

⁴ BECK, *Factum contre le prêteur Klinglin*, p. 11.

⁵ TALLEMANT DES RÉAUX, *Historiettes*, x, p. 78.

tenait un certain rang dans la cité. Beaucoup de nos contemporains conservent encore de ces coupes venant de leurs aïeux : j'en sais même qui n'ayant pas d'ancêtres à gobelets bien authentiques, achètent quelques coupes chez l'antiquaire et se font ainsi de force une généalogie apparente qu'ils jugent plus honorable que la leur. Le goût ou plutôt la vogue de ces vases a duré jusqu'à la révolution. A Montbéliard chaque famille un peu aisée en possédait toujours un nombre au-dessus du nécessaire ¹. Les vieux Mulhousiens avaient poussé cette mode à l'excès, à en juger par un inventaire de 1587 qui nous apprend que deux frères Finninger étaient propriétaires de quarante-sept coupes d'argent.

Ce n'est encore rien en comparaison du bâlois Sébastien Schrettlin qui invita une fois 300 personnes et les pourvut chacune d'un calice « volé aux églises catholiques. » C'était un fameux scélérat, ajoute le chroniqueur, et le juge rigoureux lui versa un jour sa récompense dans un autre calice ².

Le corps de magistrature des villes possédait aussi de ces vases ; c'étaient des présents des nouveaux élus. Cette vaisselle d'honneur jouait un rôle assez actif dans certaines cérémonies officielles, sans être dédaignée dans les conventicules intimes où les pères conscrits de la cité s'occupaient encore du bien public. Les comtes de Ribeaupierre en ont donné une série fort belle au corps de ville de leur résidence de Ribeauvillé. La municipalité moderne les conserve dans ses archives comme un souvenir historique ; ils méritent d'être vus ; plusieurs sont très-curieux, celui surtout qui a la forme d'un globe et qui retrace l'état de la géographie au commencement du xvii^e siècle ³. Les mêmes archives possèdent aussi une douzaine de couverts d'argent provenant du château ; le manche de chaque pièce se terminait par la statuette d'un des douze apôtres ; ces pauvres couverts ont, comme nous-mêmes, subi les folles atteintes de la passion politique ; ils ont été décapités de leurs charmantes figurines, pour cause d'incivisme ! A Schlestadt, la révolution se contenta de blâmer l'ancien usage des gobelets municipaux et reprocha à l'administration de les conserver. « Ils vendent les vases « sacrés, mais ils conservent précieusement et se servent orgueilleusement eux-mêmes dans leurs festins ou assemblées de villes, d'une

¹ DUVERNOY, *Ephémérides de Montbéliard*, p. 300.

² *Chronique des Dominicains de Guebwiller*, p. 262.

³ Ils ont été décrits dans le *Musée pittoresque de l'Alsace*, art. Ribeauvillé, p. 13.

« quinzaine de grands vases ou gobelets d'argent purement profanes. ¹ » Si cela se disait dès 1789, on peut juger que les vases n'existaient plus après 1792. Quelquefois, au lieu de recevoir des gobelets, les communautés en donnaient à leurs chefs, comme cela eut lieu à Sainte-Marie-aux-mines, en 1665, « que la commune fit présent à M. le Stadtvogt, « le jour de ses noces, d'un gobelet d'argent qui a pesé 34 onces et « demie, suivant le billet de l'orfèvre ². »

Dans les accessoires du service de table, je trouve, outre les salières, dont il nous reste de si beaux spécimens, et les réchauds (*Klutpfannen*), « un instrument d'arjant ou d'estein à quatre logettes où ils mettent « diverses sortes d'épicerie pilées ³. » Ces épices étaient du safran, de la canelle, du fenouil, de l'anis, de la muscade, du cumin etc., dont chacun usait pour assaisonner la viande selon son goût. J'ai oublié de dire qu'au xv^e et xvi^e siècles on se servait aussi de cuillères de bois à manche d'argent et que le *Hortus deliciarum* d'Herrad de Landsperg nous montre, au xii^e siècle, des salières, des couteaux de table à manche d'ébène, des fourchettes à deux pointes; mais ces objets ne sont destinés qu'au service général de la table; les convives n'en sont point pourvus; l'absence des cuillères est digne de remarque ⁴.

Je n'ai point trouvé de traces anciennes de l'huilier, qui ne peut être qu'une importation française, puisqu'il conserve encore dans l'Allemagne sa dénomination gauloise.

Je ne dirai qu'un mot du linge de table. Les Alsaciens ont toujours été très-orgueilleux sur ce sujet. L'usage en est général dans la province, même chez les paysans et chez les pauvres, ce qui ne se voit pas communément en France. L'on faisait anciennement beaucoup de toile dans le pays; les foires de Hatten étaient renommées pour ce commerce ⁵.

Saverne et Haguenau expédiaient leurs belles toiles en Suisse, déjà au xiv^e siècle ⁶. Le linge de table de Giromagny était l'objet d'un commerce étendu avec la Lorraine, la Suisse et la Comté. On voit déjà

¹ Tableau de l'ancienne municipalité de Schlestadt, 1789, p. 76 75.

² Comptes communaux de Sainte-Marie. Archives du Haut-Rhin.

³ MONTAIGNE, Voyages, I, p. 71.

⁴ ENGELHARDY, Herrad von Landsperg, p. 98.

⁵ HERZOG, Chronick, 3^e part., ch. 18.

⁶ Basel im XIV^e Jahrhundert, p. 327.

figurer dans le *Hortus* de Herrad des nappes ou plutôt des tapis blancs à raies ou à carreaux jaunes, et d'autres tapis entièrement blancs; une charte de 1340, relative aux droits de l'évêque de Bâle à Sierentz, nous informe que les cours colongères devaient fournir au prélat, lors de ses séjours, outre la vaisselle, des nappes blanches (*Tischlachen*); les bangards étaient chargés de les rendre en bon état de propreté « afin qu'on les prête d'autant plus volontiers ¹. »

La nappe est un progrès des siècles. Les anciens ne la connaissaient point, et il est plaisant de voir Perrault, dans la querelle des anciens et des modernes, nous trouver supérieurs aux Grecs et aux Romains, par cette raison que nous mettons des nappes sur nos tables, et qu'ils n'en mettaient pas.

Les serviettes sont beaucoup plus jeunes. Montaigne « souffrait de la difficulté de n'avoir à table qu'un petit drapeau d'un demi-pied. » C'était, en effet, trop peu de chose, mais qui suffisait et au-delà à la propreté des Suisses, « car le mesme drapeau, les Souisses ne le « déplient pas seulement en leur diner ². » Quand l'usage des serviettes raisonnables vint à se généraliser, on prit la peine de le remarquer. Le rédacteur du *Götter-Both* de 1674 nous révèle que l'on en donnait dans les auberges de Bâle ³; le mot est écrit en français; la serviette est donc encore un des triomphes de la civilisation française. Les gens riches et les personnes de qualité qui étaient en bonne position de fortune achetaient leur linge de table d'apparat en Flandre ou en Saxe; les maisons modestes se pourvoyaient dans le pays, et les gens du commun faisaient leur toile eux-mêmes. M. de Klinglin s'approvisionnait à Courtray. « Un jour, dit Beck, il me proposa un voyage à Courtray pour lui faire « faire douze douzaines de serviettes plus larges que d'ordinaire et six « nappes pour une table de vingt-quatre couverts, toutes travaillées à ses « armes ⁴. » La coutume ou plutôt l'art de plier le linge selon des formes diverses et compliquées, faisait une partie essentielle du rituel des tables élégantes; cet art était pratiqué en Alsace et l'est encore, sans que je puisse affirmer qu'il ait été poussé aussi loin qu'en France du temps de

¹ TROUILLAT, *Monuments de l'évêché de Bâle*, III, p. 512.

² MONTAIGNE, *loc. cit.*, p. 50.

³ GÖTTER-BOTH, année 1674, p. 7. C'est une espèce de *Mercur* allemand.

⁴ BECK, *Factum contre Klinglin*, p. 27.

Henri III et de Henri IV, où l'on voyait le linge de table artistement plié en toutes sorte de formes de fruits, d'oiseaux, de monuments, etc. ¹.

Quand on traitait avec cérémonie, que l'on donnait un festin à des évêques, à des ambassadeurs, à quelque grand personnage enfin, il était d'usage et du bon ton de parer extraordinairement la salle où l'on mangeait.

Lors du renouvellement de l'alliance de Mulbouse avec la confédération, en 1520, la ville invita les envoyés Suisses à un grand souper sous l'Hôtel-de-Ville; « la salle était entièrement ornée et tendue « d'étoffes orientales et de riches tapis; des crédences chargées d'argenterie la décoraient et le sol était jonché d'herbes fraîches ². »

Plus d'un siècle après, Moscherosch disait: « Que la table soit parsemée de fleurs et le planchier de feuillages et herbes odoriférantes « et qu'outre cela on face un parfum d'oisselets de cypre, de mastix « ou d'encens, de benjoin ou de bois de canelle... Je ne vois plus rien « qui nous manque sinon de l'eau de rose dans l'aiguière ³. » Les ablutions pré-épulaires et post-épulaires étaient jusqu'au commencement du XVIII^e siècle une cérémonie importante. Depuis cette époque elles tombèrent en désuétude. Je lis dans un vieux livre qui traite de la politesse: « S'il arrive qu'une personne de qualité vous retienne à manger, ne « demandez point à laver, si on ne vous présente le bassin, et ne lavez « point avec elle, sans un commandement exprès..... Ce n'est plus la « coutume chez les personnes de qualité de présenter à laver, et ceux « qui croient en avoir besoin, doivent sortir et se laver hors de l'appartement ⁴. » Cela me paraît, en effet, plus propre et plus bienséant que de faire sa lessive en société. Je préfère pourtant cet ancien usage à celui que les Anglais nous ont imposé de se rincer la bouche à table. Celui-là me semble être le comble de la mal-propreté et le plus malheureux emprunt que nous ayons pu faire aux mœurs britanniques. Le professeur de bienséance que je viens de citer en était déjà très-sagement révolté, il y a cent ans. Ecoutez-le: « Il est aussi de l'incivilité « de se rincer la bouche après le repas devant des personnes que nous « devons respecter. Il n'y a que des gens grossiers et très-impolis qui

¹ TALLEMANT, *Historiettes*, x, p. 113.

² PETRI, *Mulhausens Geschichte*, p. 250.

³ MOSCHEROSCH, *Adeliches Leben*, p. 158.

⁴ PRÉVOST, *Eléments de politesse*. Strasbourg 1766, p. 82.

« puissent s'oublier jusqu'à se rincer la bouche à table et à rejeter ensuite l'eau. Ce serait une impertinence de faire quelque chose de semblable devant des personnes à qui on doit du respect, et il est même malhonnête d'en user ainsi entre égaux ¹. » Voilà ce que le bon sens a toujours enseigné, et il ne suffit pas que les Anglais en soient fatigués pour que les Français se livrent à une opération aussi naturellement incivile que dégoûtante. Les Anglais font à table bien d'autres choses qu'ils n'ont pas encore eu le crédit de nous faire accepter comme propres et bienséantes.

Au nombre des coutumes louables, et qui ne peuvent donner que de la gaieté et de l'agrément aux repas, il faut placer celle dont les Anglais ne se sont jamais avisés, de faire de la musique dans les salles de festin. Tous nos grands banquets alsaciens en avaient invariablement. Le magistrat de Strasbourg avait son corps de musique à lui (*Stadtpeifer*) ; il ne mangeait jamais officiellement sans se faire en même temps régaler de quelques symphonies, et s'il se rendait à quelque festin où il était convié, sa musique l'accompagnait. Un des plus curieux emplois que j'ai vu faire de la musique est celui que nos chroniques signalent au banquet d'intronisation de l'évêque de Guillaume de Hohnstein, en 1507. Chaque service était apporté en cérémonie et huit trompettes l'accompagnaient depuis la cuisine jusqu'aux tables, au bruit de leurs plus éclatantes fanfares ².

Les offices dépendant, à des titres divers, du service de la bouche étaient nombreux dans les maisons de distinction. En 1345, la cuisine de l'évêque de Bâle était gouvernée par trois fonctionnaires, Heintzinus de Grüne, Jean Curriparius et Guillaume Cellerarius ³. Nos évêques, le comte de Hanau, le comte de Ribeaupierre, etc., avaient leurs maîtres d'hôtel ; c'étaient presque toujours des nobles, comme Jacques de Landsperg attaché, en 1507, à Guillaume de Hohnstein et Erasme de Venningen qui était au service de la maison de Ribeaupierre au XVIII^e siècle. Au-dessous d'eux venaient les cuisiniers opérateurs, l'échanson, le pannetier, les marmitons, les femmes de service, les servants de table, (*Taffeldecker*), le jardinier, le pêcheur, les chasseurs, tout un monde. Dans beaucoup de maisons monastiques, les moines ou les religieuses

¹ PRÉVOST, loc. cit., p. 95.

² *Einritt des Bischofs*. Code hist. de Strasb., II, p. 29.

³ TROUILLAT, *Monum. de l'évêché de Bâle*, III, p. 565.

se choisissaient leur administration culinaire dans le personnel de la communauté ; mais chez les chanoines de Saint-Augustin, chez les bénédictins, et dans quelques autres ordres, la cuisine était régie par des laïques. Les abbés des grands monastères ne se mettaient guère en route sans leur cuisinier ; quand celui d'Einsidlen venait à Sierentz, son cuisinier avait le droit de choisir dans le troupeau commun un bœuf ou un porc ¹.

En 1763, la cuisine de Ribeauvillé était composée d'un chef français, d'un rotisseur de la même nation, d'un second cuisinier, et d'un pâtissier confiseur, tous deux allemands. Il y a loin de ces modestes exemples aux deux cent soixante-dix-sept cuisiniers que Parménion trouva, après la bataille d'Arbelles, dans la smalah de Darius.

Les Alsaciens ont toujours été d'assez bons cuisiniers. Ceux qui, de nos jours, vont faire leur stage dans les laboratoires célèbres de Paris, sont excellents et très-recherchés à l'étranger. Ils n'effaceront pourtant pas la mémoire de quelques notabilités historiques. Je n'en veux citer que trois ou quatre.

L'abbaye de Sturzelbrunn avait, avant 1789, un cuisinier tellement habile que son art tenait du sortilège. Il avait réussi à supprimer le maigre, tout en respectant religieusement les prescriptions canoniques. Avec la chair de poisson affermie par un savant travail, concentrée par des procédés ingénieux et secrets, il créait des filets de bœuf, des longues de veau, des gigots de mouton, des civets de lièvre, des rotis de chevreuil, tout ce qu'on voulait. La vue la plus fine et le goût le plus exercé ne trouvaient rien à reprendre à ses œuvres ; il avait mis ces deux sens si subtils sous le charme le plus absolu. L'illusion du gras perpétuel régnait toute l'année dans l'imagination de bons pères ².

Quel est l'homme de cinquante ans qui n'a connu le *père* Jundt, le maestro du Poêle-des-Vignerons de Strasbourg ? Il tenait la meilleure table de l'Alsace et de dix autres provinces. Tout ce qui savait le prix d'un dîner accompli, d'une cuisine artistique, tous les dilettantes de la bouche, généraux, députés, diplomates, académiciens, magistrats, descendaient dans cet Eden de la gastronomie. Une bonhomie

¹ TROUILLAT, loc. cit., III, p. 347.

² J'ai recueilli cette tradition à Niederbronn, et d'une bouche tout-à-fait véridique.

³ PITON, *Strasb. illustré*, Ville, p. 285.

antique, une rondeur de manières qui rappelait le siècle passé, un costume attardé de cinquante ans, une humeur joviale; voilà le père Jundt. Il ne donnait que peu d'accès dans sa maison au luxe moderne et aux nouveautés; toutes ses préoccupations étaient concentrées sur sa cuisine formée à la fois et d'une façon originale sur les traditions de l'ancien régime et sur les découvertes des temps nouveaux. Le père Jundt eut été aussi digne de servir un fermier-général de Louis XVI que capable de travailler pour l'archi-chancelier Cambacérès.

L'ancien maître d'hôtel des *Deux-Clefs* de Colmar, un respectable vieillard qui est encore de ce monde, M. Rieffenach, était le modèle le plus parfait des administrateurs de ces grands hospices ouverts au plaisir et à la santé que nous appelons des hôtelleries. Une hospitalité du meilleur ton, une urbanité de gentleman, une noble générosité, des vins choisis et une table exquise faisaient de sa maison un lieu de plaisance où l'âme était aussi contente que le corps était bien traité. C'était de plus un des foyers de l'opposition alsacienne, sous la restauration. La charte y a été célébrée plus qu'en aucun lieu de la France, et si le champagne bu à sa perpétuité avait été employé à arroser ses racines naissantes, les Bourbons règneraient encore. Le général Foy, Benjamin-Constant, M. Barthe, Voyer-d'Argenson, tous les beaux noms de l'époque, y ont prononcé des discours et tenu les grands jours du libéralisme français. Avant de gouverner les *Deux-Clefs*, M. Rieffenach tenait la *Couronne* à Wissembourg. Il y accomplit un de ces exploits de bravoure professionnelle qui est digne d'être sauvé de l'oubli.

C'était en 1815. L'Alsace était occupée par les troupes de la Sainte-Alliance. Le duc de Wellington avait ordonné une grande revue militaire à Reichshoffen; une armée d'officiers devait être présente dans ce bourg. Le chef d'état-major du duc avait chargé M. Rieffenach de tenir prêt pour le jour de la solennité un banquet de quinze cents couverts. La veille du jour fixé, M. Rieffenach est à Reichshoffen; le service, la vaisselle, les provisions, les vins, le diner, tout est prêt, tout est en ordre; il ne reste qu'un dernier coup de feu à donner; le prince peut arriver avec ses quinze cents officiers. Dans l'après-dînée les invités du lendemain commencent à affluer; Reichshoffen est inondé d'une troupe d'officiers exigeants et affamés; ils réclament à diner. M. Rieffenach se défend et se couvre du nom du généralissime. Il n'y a rien de disponible; tout appartient au prince. Grand émoi. Quinze cents épées qui ont faim d'un côté, un pacifique maître-d'hôtel bien pourvu, mais inflexible

comme le destin, de l'autre, la situation était extrêmement tendue. Cependant le nom de Wellington contenait la sédition prête à éclater. Un incident bouleversa tout. Parmi les arrivants se trouvait un vieux major allemand commensal de la *Couronne* de Wissembourg. Il supplia si bien son hôte de ne pas le laisser mourir de faim que M. Rieffenach condescendit à lui servir une volaille. Cet acte de partielle charité fit évanouir le charme du talisman dont M. Rieffenach s'était couvert jusque là. La volaille octroyée au major devint le signal d'une révolte générale. Le dîner de Wellington fut pris d'assaut et pillé de vive force dans une heure. A trois heures, le chef d'état-major arrive et apprend aussitôt la belle équipée. Il mande M. Rieffenach. — Eh ! bien, monsieur le maître-d'hôtel, où en sommes-nous ? — Votre Excellence doit savoir que je viens d'être pillé jusqu'à la dernière côtelette. — Cela importe peu ; si, demain, à l'heure fixée, l'état-major de l'armée du duc ne trouve pas son dîner prêt, vous ou moi, et peut-être tous les deux, nous aurons l'agrément de prendre le chemin du Hoh-Asperg. Réglez-vous là-dessus. — M. Rieffenach rêve une minute. — Votre Excellence m'accorde-t-elle les fourgons d'artillerie qui campent à l'entrée du village. — Je vous accorde tout, excepté de ne pas faire dîner le duc. — M. Rieffenach, qui n'avait qu'un goût fort restreint pour le Hoh-Asperg, court à Strasbourg, avec les fourgons militaires de la coalition, tombe comme une tempête sur les comestibles de toute sorte, les enlève et revient victorieux dans la nuit à Reichshoffen. Le même jour, à deux heures, le duc de Wellington et ses quinze cents officiers dinaient splendidement au château de Reichshoffen, et le noir fantôme du Hoh-Asperg délogea de l'imagination qu'il avait un instant assombrie.

Vatel, dont on a tant abusé, est bien pâle en face de ce trait héroïque qui dénote et la force d'intelligence et la foi en soi-même. Vatel se serait certainement percé de son épée à Reichshoffen ; l'état-major de Wellington en eût été bien avancé. Mourir, c'est quelque chose, sans doute ; mais qu'est-ce que mourir de désespoir et dans un accès de frénésie ? Il faut que ce soit sur le champ de bataille ou pour accomplir un acte de son devoir, comme le pauvre marmiton qui fut brûlé à son poste dans l'incendie de la cuisine des dominicains de Colmar, en 1458 ¹ ou comme le cuisinier de M^{me} la princesse de Montbéliard qui se noya dans

¹ *Annales et chron. des Dominicains de Colmar*, p. 233.

le Doubs en 1657, en traversant cette rivière à cheval pour aller faire le dîner de sa maîtresse ¹.

Enfin, il y aurait de l'ingratitude à ne pas citer Formis, l'ancien cuisinier de Félix Desportes, l'un des artistes les plus corrects et les plus vigoureux de la grande école française. L'imagination, la fougue, le coloris étaient ses dons particuliers; ses œuvres avaient un caractère de grandeur romaine quasi épique. C'était le Rubens de la cuisine.

L'Alsace a aussi ses écrivains-cuisiniers, ses théoriciens. Aucune province, assurément, n'en peut présenter autant. Notre littérature culinaire s'ouvre, au xvi^e siècle, par le traité qu'Anne Kelter, femme de Jean-Jacques Wecker, médecin à Colmar, composa pour former d'honorables cordons-bleus; elle dédia son livre à la princesse d'Orange. J'ignore où il a été imprimé, n'en ayant jamais vu d'exemplaire; je soupçonne que c'est à Bâle, chez les Froben, où son mari faisait imprimer son traité de médecine, en 1585.

La deuxième grammaire gastronomique que je rencontre est celle de Bernardin Buchinger, abbé de Lucelle, chevalier d'église au conseil souverain d'Alsace, homme grave et docte en toutes matières. Elle porte le titre de *Koch-buch so für geistliche als auch weltliche Haushaltungen*, c'est-à-dire, *Livre de cuisine pour les ménages religieux aussi bien que pour les laïques*. Ce traité a été imprimé à Molsheim en 1671 ². Buchinger ne l'a pas signé; sa dignité le lui interdisait; l'auteur y prend la qualité de *geistlicher Kuchenmeister des Gottes-houses Lutzel* (cuisinier ecclésiastique du monastère de Lucelle). Le xviii^e siècle ne fournit aucun monument; il se pourrait pourtant qu'il en possédât, et que je ne les connusse point. J'accepterai avec gratitude l'occasion qui me serait fournie de combler cette lacune regrettable, si, comme je le crains, c'en est une. Après la grande crise révolutionnaire apparaît le *Cuisinier bourgeois* de Buisson, restaurateur français qui s'établit à Strasbourg, dans l'hôtel du maréchal Luckner, où il prit pour enseigne le mot allemand de *Busch* qui n'était que la traduction de son nom. Le *Cuisinier-Bourgeois* de Buisson fut composé en français, mais traduit et imprimé en langue allemande.

En 1814, paraît l'*Oberrheinisches Koch-buch*, à Muthouse. Cet ouvrage a été composé par Madame Spürlein, femme d'un pasteur pro-

¹ BOIS-DE-CHÊNE, *Chronique*, année 1657.

² Voyez *Revue d'Alsace* 1860, p. 115, à la note.

testant ; il a été écrit sous sa dictée par un candidat en théologie , M. Müntz. Luther et Calvin ne pouvaient rester muets sur une matière qui avait été traitée par le clerc papiste de Lucelle. Voilà comme le monde s'enrichit. Ce livre a eu un succès populaire qui dure encore ; il en est aujourd'hui à sa huitième édition allemande et il en a plusieurs françaises. C'est le catéchisme de la cuisine protestante d'Alsace. Si quelques articles de foi paraissent un peu surannés ou voisins des vieilles superstitions , le fonds général de la doctrine est néanmoins très-sain.

A Strasbourg , l'imprimeur Heitz a publié , en 1826 , un supplément au bréviaire de M^{me} Spörlein sous le titre de *Nützlicher Hausschatz*. Enfin , en 1862, Mulhouse a donné un nouveau manuel culinaire intitulé *Die Feinere Kochkunst*, par Louis Brauer.

Les écrivains-cuisiniers sont aussi nécessaires , plus nécessaires que les autres littérateurs ; il nous font connaître la théorie du plus ancien des arts , car , comme l'a remarqué Brillat-Savarin , Adam naquit à jeûn. La cuisine forme une branche du savoir humain ; elle a toujours eu une place dans l'encyclopédie universelle , sous le titre de *res cibaria* , *res culinaria*. Elle a eu ses docteurs , ses interprètes , ses savants dès les temps les plus reculés. Platon et Athénée nous ont conservé les noms de ceux qui , chez les Grecs , avaient écrit sur ce sujet ; la *Gastronomie* d'Archestratè était un chef-d'œuvre. Varron , Apicius , et beaucoup d'autres ont traité de l'art des confections culinaires dans la langue des dominateurs du monde. Des savants de la renaissance tels que Charles Estienne ont fait des livres sur la science de nourrir le genre humain. Descartes ne voyait dans l'amour qu'un adjuvant à une bonne digestion. « Je remarque , dit-il ¹, en l'amour , qu'on sent une douce « chaleur dans la poitrine et que la digestion des viandes se fait fort « promptement dans l'estomac , en sorte que cette passion est utile pour « la santé. » Berchoux nous a laissé le poème de la *Gastronomie*. Le pâtissier français de 1655, un elzévir introuvable , était le plus précieux bijou de la bibliothèque de Charles Nodier. *L'art de la cuisine française au XIX^e siècle* en 5 volumes in-8°, s'il vous plaît , par Carême , chef des cuisines de la maison Rotschild , cette sixième grande puissance de l'Europe , et Plumery , cuisinier du prince de Talleyrand , est une véritable école normale , la somme définitive de cette science et bien

¹ DESCARTES , *Des passions de l'âme* , art. 97 , édition de 1844 , p. 259.

plus utile que celle de Saint-Thomas d'Aquin. Enfin, existe-il une création littéraire plus charmante, plus originale, plus spirituelle que le livre de Brillat-Savarin, si rempli d'érudition et de goût, si parfumé de douces consolations et de bonne philosophie ? Quand nous serons devenus à notre tour l'antiquité, dans une vingtaine de siècles, que l'humanité d'alors n'aura que faire de nos sciences à peine naissantes, les méditations de Brillat-Savarin seront un des quatre ou cinq volumes qu'on lira encore quelquefois, tandis que je suis bien sûr que personne n'ouvrira plus la *Chimie* de Gay-Lussac, ni le *Répertoire* de Dalloz.

Notre satirique Sébastien Brant a donc eu tort de placer un cuisinier dans sa *Nef des fous*. Il devait y mettre tous ceux que nous y voyons, depuis les méchantes femmes jusqu'aux astrologues ; mais il devait se garder de faire figurer dans sa Narragonie (pays de la folie) et d'affubler du bonnet de la démente, le représentant de l'art qui console des impuissances et des déceptions de tous les autres. Si Brant avait connu les charmes de la dinde truffée, les délices de la carpe à la Chambord, s'il avait aspiré la suavité d'une méringue à la vanille, trempé sa lèvre aux liqueurs qui furent inventés pour faire vivre plus longtemps Louis XIV, s'il avait goûté les voluptés de la fève arabe et du havane qui mélangent si doucement la pensée et le rêve, si Brant avait su qu'une reine d'Angleterre laisserait son nom à un grand nombre de préparations jet qu'on dirait *after queen's Ann fashion*, comme on dit la soupe à la Rumfort ou l'artillerie à la Gribauval, s'il avait pu deviner que Potemkin offrirait à la grande Catherine un oulkà ou potage de strelets qui coûterait 60,000 francs, il aurait parlé plus avantageusement du cuisinier et n'en aurait pas laissé le portrait que voici :

« Quand nos maîtres sont absens, nous nous gaudissons et faisons
« bombance à leurs dépens, avec les amis que nous invitons par-dessus
« le marché. Ah ! quelles bonnes accolades nous donnons aux cruches,
« aux bouteilles, aux dames-jeannes ! Lorsqu'ils sont couchés, nous
« visitons leur meilleur vin, et nous guidons les uns les autres pour
« regagner silencieusement nos lits ; si nous trébuchons en chemin, nos
« bons maîtres mettent ce bruit sur le compte des chats qui vaguent par
« la maison. Nous ne nous oublions pas non plus à la cuisine, nous
« prenons les morceaux de choix pour notre usage. — Allons, maître-
« queux, grillez-moi un bon boudin, dit le sommelier, et en récompense
« j'étancherai votre soif. Et ce n'est que justice ; car quand nous mour-
« rions de faim nous passerions néanmoins pour avoir succombé à notre

« gloutonnerie. » Et le moraliste ajoute : « Le cuisinier et le caviste sont rarement à jeûn et leur puissance d'absorption est infinie ; l'un est le grand traître de la cave, l'autre est le rôtiisseur du diable qui prend déjà, à la chaleur de ses fourneaux, un avant-goût du feu éternel que lui réserve l'autre monde ¹. »

Puisque j'ai Brant sous la main j'en profiterai pour mettre sous les yeux de mes lecteurs le tableau assez vivement enluminé qu'il a tracé de la rusticité, de l'incongruité des habitudes de table des paysans alsaciens de la fin du x^v^e siècle. Il n'a pas fallu moins de trois siècles et demi, et je ne sais combien de guerres, de révolutions et d'éditions du Galanthomme pour raboter cette profonde couche d'incivilité jusqu'à l'épaisseur qui en subsiste encore aujourd'hui. « L'on appelle fous grossiers ceux qui se mettent à table sans se laver les mains et qui prennent sans gêne les places réservées à d'autres, ceux qui s'avisent de mettre les premiers la main aux plats et de se remplir le museau avant que les autres aient commencé. Voyez celui-ci ; il est tellement pressé de manger qu'en soufflant sa soupe il enfle ses joues comme s'il se préparait à enfoncer la grange de son voisin ; celui-là remet au plat ce qu'il a laissé choir ; un autre porte le nez à tous les mets ; cet autre s'engoue à force de boire rapidement ; celui-ci a si goulument entonné que son nez est transformé en fontaine à vin. En voici qui ont la bouche tellement remplie qu'on la croirait bourrée de paille et ils roulent les yeux en tous les sens, comme des singes. Je n'approuve point qu'on fasse du bruit en buvant, ni qu'on tire le vin à travers les dents ; ces bruits sont fâcheux. Il en est qui font autant de vacarme en buvant que les vaches en rentrant du paturage. S'essuyer les doigts à la nappe, s'accouder, se balancer, remuer la table, mettre les quatre quartiers sur la table comme la fiancée de Geispolsheim, maculer son pain avec les sauces, prendre du sel avec son couteau qui a servi on ne sait à quoi, au lieu de le prendre avec les doigts, sont des actions messéantes ; je pourrais faire une légende complète, une véritable bible de ces vilains usages ². »

Les détracteurs de la démocratie mettront sans doute cet amas de malhonnêtetés au chapitre du passif des mœurs populaires, et diront dédaigneusement qu'il a toujours été à peu près impossible d'acclimater

¹ BRANT, *Narrenschiff*, édit^{on} Strobel, p. 222.

² Idem, p. 286.

des usages décens et polis dans les classes inférieures de la société. J'ai de quoi les rendre modestes et leur prouver que les gentilshommes ne portaient pas plus de finesse et de décorum dans leurs façons que les rustres du Kochersperg ou du Sundgau. Une ordonnance autrichienne de 1624, ayant force et vigueur dans le landgraviat de la Haute-Alsace, contient des règles de conduite à l'usage des cadets ou jeunes officiers qui étaient invités à dîner chez un archiduc d'Autriche.

Qu'on juge qu'elles ont dû être les belles manières de la noblesse de l'empire des Habsbourg, en ce temps là, s'il était nécessaire de faire les prescriptions suivantes. « Son Altesse Impériale et Royale ayant
« daigné inviter plusieurs officiers à sa table, comme j'ai eu maintes
« fois occasion de remarquer que la plupart des officiers observent
« entr'eux la plus grande courtoisie et bienséance et se conduisent en
« véritables et dignes cavaliers, ce néanmoins je dois signaler à l'atten-
« tion des cadets qui ne sont pas encore suffisamment rabotés, la me-
« sure régulière suivante :

« 1° Présenter ses civilités à Son Altesse en tenue propre, habits et
« bottes, et ne point arriver à moitié ivre ; 2° à table, ne point se
« balancer sur sa chaise ou étendre ses jambes tout du long ; 3° ne pas
« boire après chaque morceau, sans cela on se soule trop vite ; ne
« vider, après chaque plat, le hanap qu'à moitié, et avant de boire,
« s'essuyer proprement les moustaches et la bouche ; 4° ne pas mettre
« la main dans le plat, ne point jeter les os derrière soi ou sous la
« table ; 5° ne point se lécher les doigts, ne point cracher sur l'assiette,
« ni se moucher dans la nappe ; 6° ne point hanaper trop bestialement
« au point de tomber de sa chaise et de ne pouvoir marcher droit devant
« soi !. Quand les soldats de Gustave-Adolphe et du cardinal de Riche-
lieu n'auraient servi qu'à dégrossir de pareils malotrus, la guerre de
Trente ans se trouverait suffisamment justifiée.

Que la politesse et les bienséances, dans le degré de nette simplicité, de correction et de bon ton auxquelles nous les voyons aujourd'hui parvenues, aient été lentes à s'établir et surtout à pénétrer dans toutes les parties du corps social, c'est ce dont on ne peut douter. L'imprimeur Amand Kœnig de Strasbourg a édité, en 1766, des *Eléments de politesse* où nous pouvons voir comment la civilité était entendue du temps

¹ Document publié par l'*Ostdeutsche-Post*, année 1860.

de madame Dubarry. L'auteur de ce livre est un M. Prévost. Nous emprunterons à notre professeur de belles manières, sur la conduite à tenir à table, une double série de recommandations et nous nous étonnerons autant de ce qu'il prescrit que de ce qu'il prohibe. Voici les étrangetés qu'il conseille d'éviter : Ne poussez point du coude ceux qui sont « proches ; ne vous grattez point ; ne mettez point la main aux plats « avant que celui qui est le plus considérable ait commencé ; ne témoi- « gnez par aucun geste que vous avez faim et ne regardez pas les viandes « avec une espèce d'avidité, comme si vous deviez tout dévorer ; qui « que ce soit qui distribue les viandes coupées, ne tendez pas précipi- « tamment votre assiette pour être servi des premiers ; quelque faim « que vous ayez, ne mangez pas goulument de peur de vous engouer ; « ne mettez pas un morceau à la bouche avant que d'avoir avalé l'autre « et n'en prenez point de si gros qu'il la remplisse avec indécence ; ne « faites point de bruit eu vous servant ; n'en faites point non plus en « mâchant les viandes, et ne cassez point les os, ni les noyaux avec les « dents ; ne mangez pas le potage au plat, mais mettez-en proprement « sur votre assiette ; ne mordez pas dans votre pain ; ne sucez point les « os pour en tirer la moelle ; il est très-indécent de toucher à quelque « chose de gras, à quelque sauce, à un sirop, etc. avec les doigts, « outre que cela vous oblige à deux ou trois autres indécences, l'une « d'essuyer fréquemment vos mains à votre serviette et de la salir comme « un torchon de cuisine, l'autre de les essuyer à votre pain, ce qui est « encore plus malpropre, et la troisième de vous lécher les doigts, ce « qui est le comble de l'impropreté ; gardez-vous bien de tremper votre « pain ou votre viande dans le plat, ou de tremper vos morceaux dans « la salière ; ne présentez pas aux autres ce que vous avez goûté ; tenez « pour règle générale que tout ce qui aura été une fois sur l'assiette ne « doit point être remis au plat, et qu'il n'y a rien de plus vilain que de « nettoyer et essuyer avec ses doigts son assiette et le fond de quelque « plat ; pendant le repas, ne critiquez pas sur les viandes et sur les « sauces, ne demandez point à boire le premier, car c'est une grande « incivilité ; évitez soigneusement de parler ayant la bouche pleine ; il « est incivil de se nettoyer les dents durant le repas avec un couteau ou « une fourchette ¹. » Tel est le plus gros des règles d'abstention. Passons maintenant à ce qui est du bel air, en fait d'action, selon notre aris-

¹ PRÉVOST, *Éléments de politesse et de bienséance*, p. 82 à 96.

tarque. « En vous plaçant à table ayez la tête nue ; essayez toujours
 « votre cuillère , quand , après vous en être servi , vous voulez prendre
 « quelque chose dans un autre plat , y ayant des gens si délicats , qu'ils
 « ne voudraient pas manger du potage où vous l'auriez mise , après
 « l'avoir portée à la bouche ; joignez les lèvres en mangeant pour ne
 « pas lapper comme les bêtes ; que si par malheur vous vous brûlez ,
 « souffrez-le patiemment , si vous pouvez ; mais si vous ne pouvez pas
 « le supporter , prenez promptement votre assiette d'une main , et la
 « portant contre la bouche , couvrez-vous de l'autre main et remettez
 « sur l'assiette ce que vous avez dans la bouche , que vous donnerez par
 « derrière à un laquais , car la civilité veut bien qu'on ait de la politesse
 « mais elle ne prétend pas qu'on soit homicide de soi-même ; la bien-
 « séance demande qu'on porte la viande à la bouche d'une seule main ,
 « et pour l'ordinaire de la droite , avec la fourchette ; quand on a les
 « doigts gras , il faut les essuyer à la serviette et jamais à la nappe , ni
 « à son pain ; observez de ne jamais rien jeter à terre , à moins que ce
 « soit quelque chose de liquide , encore est-ce mieux fait de le remettre
 « sur l'assiette ; ne goûtez point le vin , et ne buvez point votre verre à
 « deux ou trois reprises , car cela tient trop du familier , mais buvez-le
 « d'une haleine et posément , regardant dedans pendant que vous buvez ;
 « je dis posément , de peur de s'engouer , ce qui serait un accident fort
 « malséant et fort importun , outre que de boire tout d'un coup , comme
 « si on entonnait , c'est une action de goinfre , laquelle n'est pas de
 « l'bonnêteté ; il faut aussi prendre garde en buvant de ne pas faire du
 « bruit avec le gosier pour marquer toutes les gorgées que l'on avale ,
 « en sorte qu'un autre pourrait les compter. »

En ce temps là , c'était encore l'usage de manger la tête couverte. On ne se découvrait qu'au *benedicite* et au moment où l'on se plaçait à table ; quand tous les convives avaient pris séance , chacun mettait son chapeau. On ne l'ôtait plus , dans le cours du repas , à moins qu'on ne portât une santé ; alors on se tenait debout et découvert ; mais cela n'était de mise que chez les personnes de la plus haute qualité , « car
 « pour celles qui ne sont pas si éminentes et entre lesquelles il y a peu
 « ou point de différence , il ne faut pas violer la maxime de la table , qui
 « est de ne point se découvrir , l'usage l'ayant tellement établi , que l'on
 « passerait pour un nouveau venu dans le monde d'en user autrement. »
 On se découvrait aussi lorsque la personne chez qui l'on était invité , vous adressait la parole , et lorsqu'on lui répondait , et on en usait ainsi

jusqu'à ce qu'elle le défendit expressément. Enfin on se découvrait en se levant de table et pendant qu'on disait grâces.

La prière avant et après le repas n'était jamais négligée ni chez les catholiques, ni chez les protestants; elle était une constante habitude dans l'intérieur des familles, aussi bien que dans les festins publics. Dans les monastères elle s'étendait parfois en un formulaire assez compliqué. J'ai déjà fait connaître le *Liber benedictionum* de Saint-Gall ¹. Le *Benedicite* des capucins de Colmar donnera une idée des impressions terrestres qui pouvaient se mêler à ces actes de dévotion. « Si vous
« avez des aliments savoureux et agréables, que votre âme se reporte
« vers la bonté céleste, en se disant : O Seigneur que ton esprit est
« suave, ou bien : que tes paroles sont douces à ma bouche ! Si, au
« contraire, on te sert des mets insipides et fâcheux, songe au repas
« suprême du Christ, et que l'homme ne vit pas seulement de pain ter-
« restre, mais de toute parole venant de Dieu ².

Anciennement les domestiques mangeaient à la même table que leurs maîtres, excepté dans la noblesse. Dans la bourgeoisie c'était la règle. Du temps de Louis XIV, les repas, en Alsace, se faisaient en commun, comme le travail. Le maître était assis au haut de la table, sa femme à droite, ses fils à gauche, les filles à côté de la mère, puis les domestiques. Au milieu du XVII^e siècle encore, les valets, les servantes, les couturières et les laveuses prenaient leur repas à la même table qu'un ammeister de Strasbourg; on ne les exilait pas même à la cuisine, si l'ammeister avait invité un étranger à dîner. Ils mangeaient de tous les plats qu'on servait, soupe, légumes, viande, rôti. On ne connaissait pas le dessert, comme pratique journalière; tout au plus le dimanche il y avait des gâteaux frais et chaque domestique alors en recevait un avec un verre de vin ³. Chose singulière, depuis que les principes d'égalité sont admis comme un dogme social, les domestiques sont relégués à manger dans la cuisine, même chez les petits bourgeois. Il est vrai qu'autrefois, les domestiques s'élevaient par l'affection, la fidélité, le dévouement et la longueur des services presque au rang de membres de la famille, tandis que de nos jours ils ne sont guère que des indus-

¹ *Revue d'Alsace*, année 1860, p. 125.

² *Exercitia spiritualia F. F. Capueinor*, p. 170.

³ *Ancienne Revue d'Alsace*, année 1856, p. 347.

triels de passage dans nos maisons, et les traversant à la hâte pour voler à la caisse d'épargnes.

Cependant, déjà dans les temps anciens, il leur arrivait parfois de desservir désagréablement leurs maîtres, comme le firent les gens de la suite de l'empereur Ferdinand I, dans son voyage d'Alsace en 1555, où ils se permirent de forger une litanie qui irrita les habitants de plusieurs de nos cités. Rassemblant les souvenirs du traitement que la cour avait reçu dans six villes impériales de la province, ils caractérisaient ainsi l'hospitalité qui lui avait été donnée :

à Landau (*liederlich*) pitoyablement
à Wissembourg (*nachgiltiglich*) passablement ;
à Haguenau (*demütiglich*) humblement ;
à Strasbourg (*prächtlich*) magnifiquement ;
à Schlestadt (*baurisch*) rustiquement ;
à Colmar (*freundlich*) amicalement ¹.

Il semble que les gens et les courtisans de l'empereur aient été fort sujets à leur bouche. Ils avaient bonne grâce de censurer les réceptions qu'on leur avait faites, eux qui servaient une maison, qui marchandait la dépense faite par la régence d'Ensisheim en 1583 pour héberger Frédéric de Wurtemberg et prescrivait de ne plus traiter aucun personnage ni prince sans un ordre émané d'elle ².

La ville de Strasbourg était moins parcimonieuse ; elle régalaît, au contraire, très-volontiers les étrangers de distinction et les fonctionnaires royaux.

Quand Pigale vint en 1776, poser le monument de Maurice de Saxe à Saint-Thomas, la chambre des xiii délibéra, sur la proposition du prêtreur, de témoigner sa reconnaissance à M. d'Angevilliers par un présent de cent bouteilles de vin du Rhin et de faire à l'artiste la galanterie d'un déjeuner, *eine galanterie von einem dejeuner*, dit le protocole en son allemand quelque peu welche ³.

Si la république était libérale à faire des cadeaux, elle n'entendait pas que ses dignitaires en reçussent. L'ammeister Jean Melbrüb qui avait accepté un envoi de gibier de la part d'un prince fut condamné en

¹ HERRMANN, *Notices*, I, p. 173.

² Archives du Haut-Rhin. Fonds de la régence d'Ensisheim.

³ *Mémoriale der XIII. 20 July 1776*. Archives de Strasbourg.

1458, à une forte amende, et à la privation infamante des honneurs funèbres ¹.

Ce souvenir m'amène à envisager la cuisine dans ses rapports avec la mort. Je ne dirai rien des anciens; les cérémonies de leurs funérailles et leurs idées sur la fin de la vie humaine sont trop connues. Elles ne sont pas, d'ailleurs, de mon sujet. Ils redoutaient toutefois moins que nous d'aller souper chez Pluton. Les vieux Germains aussi considéraient le trépas avec peu d'effroi, grâce aux espérances solides que contenait le Walhalla. Comment se fait-il que le christianisme, cette religion toute d'esprit, de douces consolations, d'une si vivante confiance dans la miséricorde de Dieu, ait tant assombri la mort et lui ait donné un si lugubre cortège? Cela pourrait bien venir de la terrible poésie qui a présidé à la liturgie mortuaire et par conséquent de la prépondérance qui a été donnée au culte extérieur sur la pensée intime, à l'imagination sur le sentiment, à la figure sur le verbe. Nos mœurs, développées sur les deux rameaux latin et germanique, ont retenu assez de leur sève originale pour que les antiques traditions épulaires s'y pussent allier aux impressions luctueuses et que la table de festin ne fit point scandale au milieu de l'appareil des obsèques. La mort eut ses agapes comme la vie.

Au moyen-âge ces banquets portaient en Alsace le nom de *Lipfel* ². Ils étaient presque toujours une occasion de folles dépenses et d'ostentation. Plus on voulait honorer le défunt et montrer l'étendue de la perte qu'on avait faite, plus on agrandissait la table et on la chargeait de plats gigantesques et de hanaps monstrueux. Ces festins dégénérèrent en de si violentes orgies que le magistrat de Strasbourg les interdit sévèrement au milieu du xv^e siècle ³, bien longtemps avant la réforme. La scandaleuse dispute de l'*Ultimum vale* entre les ordres mendiants et le clergé paroissial (*Leut-priester*, *plebani*) ne fournissait que trop de motifs pour frapper ces saturnales que les excès, l'ivresse, la gaité et les bouffonneries revêtaient de je ne sais quel air sacrilège et satanique.

Jérôme Gebwiller a remarqué l'importance des repas d'enterrements à son époque, chez nous ⁴. La coutume de Ferrette, rédigée en 1567,

¹ BUSSIERRE, *Etablissement du protestantisme en Alsace*, p. 16.

² LIPFEL, *Convivium quod die exsequiarum olim habebatur*. — SCHERZ, *Glossar*, p. 937, ex LEIBFALL corruptum.

³ KÖNIGSHOVEN-SCHULTER, *Chroniek*, p. 1133.

⁴ GEBWILLER, *Panegy. Carolina*, p. 15.

les règlements dans les dispositions suivantes : « Comme il était d'usage
 « jusqu'ici que lors des services funèbres célébrés pour un défunt, tous
 « les habitants d'une commune après avoir été à l'église, se donnaient
 « rendez-vous dans les auberges et faisaient de fortes dépenses à la
 « charge des communes, nous disposons pour l'avenir : quand une per-
 « sonne jeune ou vieille vient à mourir, et qu'il s'agit d'assister à son
 « service funèbre, les habitants du lieu seront tenus par esprit de dévo-
 « tion et de charité d'aller à l'église et de prier Dieu pour le repos de
 « l'âme du trépassé ; à l'issue du service chacun devra retourner chez
 « soi et à son travail. S'il arrivait que les héritiers du défunt fissent
 « préparer un repas pour les prêtres, soit chez eux, soit à l'auberge,
 « il leur sera permis d'admettre à la même table six convives de leur
 « choix et de leur servir un repas qui ne dépassera pas le nombre de
 « quatre plats. Après le repas qui ne pourra durer plus d'une heure et
 « demie, chacun devra retourner chez soi. Celui qui invitera plus de six
 « personnes à ces repas, paiera par chaque personne en sus à la sei-
 « gneurie une livre et à l'église cinq schillings. S'il arrivait, comme
 « cela a eu lieu jusqu'ici, que toute la commune fut réunie, il ne
 « devrait être fait aucune dépense sur les fonds communaux, et les
 « héritiers du défunt ne devraient y contribuer pour rien, à peine d'une
 « amende de cinq livres à payer par la commune et d'une livre et dix
 « schillings à payer par les héritiers s'ils y ont contribué ¹. »

Les festins funéraires se sont conservés dans nos campagnes, et jus-
 qu'à présent, il n'y a nulle apparence qu'on songe à les extirper des
 habitudes nationales. Un observateur de notre temps a fait ce tableau
 des repas d'enterrement en usage dans le Kochersperg :

« De même qu'aux noces, la vaste parenté se réunit après la mort
 « d'un membre de la famille pour lui rendre les derniers devoirs ; elle est
 « convoquée souvent de loin à la ronde ; les uns arrivent à pied, les
 « autres en voiture, et la maison mortuaire s'emplit d'hommes et de
 « femmes, tous habillés de noir. Des témoignages de condoléance, des
 « plaintes, des pleurs se succèdent ; le cortège funèbre se dirige en
 « priant à l'église et au cimetière, et quand la bénédiction est prononcée
 « sur le défunt, quand les sanglots et les cris de douleur ont retenti sur
 « la tombe, quand tous les assistants ont jeté un dernier regard dans
 « la fosse, tout le monde rentre dans la maison mortuaire. Là on

¹ GÖTZWILLER, *Esquisses historiques du comté de Ferrette*, p. 78.

« trouve les tables dressées dans la grange, même dans la chambre où
 « quelques heures auparavant gisait le cadavre, et le festin funéraire
 « commence pour finir très-souvent, sous l'influence des libations trop
 « répétées, par les démonstrations bruyantes d'une gaité déplacée et
 « même parfois par des rixes. Triste contraste, usage barbare, qui
 « jure autant avec les sentiments d'affection qu'avec le respect dû aux
 « morts, et qui n'a pas même ce cachet du mépris de la mort que
 « portent les fêtes funèbres de l'antiquité ¹. »

Cette coutume existait aussi dans le pays protestant de Montbéliard, et les obsèques des princes n'étaient pas plus exemptes de ces mangeries que l'humble inhumation du paysan. « J'eus l'honneur, dit le conseiller
 « Perdrix, d'assister aux funérailles de S. A. et de souper au château
 « où le peu d'ordre qu'il y avoit en rendit beaucoup de mécontents ². »

Les repas funèbres sont pareillement pratiqués dans la Lorraine vosgienne : « On a conservé dans les campagnes la coutume de donner un
 « repas funèbre dans la maison mortuaire aux parents et aux amis qui
 « ont assisté à l'enterrement. Ces tristes agapes étaient autrefois d'une
 « grande simplicité ; on n'y servait pas de vin ; — aujourd'hui il n'est
 « pas rare de voir dans ces réunions, chacun le verre à la main, boire
 « tant et si bien qu'on semble avoir totalement oublié celui dont on
 « vient de déplorer la perte.... En 1614, c'était encore l'usage à Remi-
 « remont de porter et de laisser sur les tombeaux du pain, du vin, du
 « sel et autres choses *qui ressentent les superstitions et vanitez des*
 « *gentils*, dit l'ordonnance de réformation. ³. »

A Cornimont, dans la vallée de la Bresse, on a encore renchéri sur ces singuliers usages. La jovialité des Lorrains trouve moyen de s'exercer jusque dans les veillées des morts. « On se livre près du lit mortuaire
 « à une folle joie et à des jeux bruyants excités par une grande quantité
 « de tranches de pain grillées et trempées dans du vin chaud, et de
 « liqueurs fortes ⁴. »

L'exécution des criminels était même, dans certaines contrées, une occasion de profits gastronomiques. A Montbéliard, les ministres, le maire, les neuf bourgeois jurés, et les quatre chesels recevaient pour

¹ PITON, *Strasbourg illustré*, II, p. 183.

² PERDRIX ; *Chronique*, 27 juillet 1662.

³ RICHARD, *Traditions populaires de la Lorraine*, p. 118.

⁴ *Idem*, p. 115.

salaire de leur assistance au supplice des condamnés, chacun : un franc, 10 gros et 2 blancs, plus quatre channes de vin, une livre de figues et une livre de raisins secs. Le greffier, le tue-chien et les autres agents subalternes touchaient aussi quelques gros et quelques channes de vin. Les neuf bourgeois se rendaient, en outre, au cabaret et y dépensaient communément trois florins à la charge de la ville ¹.

Je ne pense pas que chez nous, l'on ait eu l'idée de régaler les autorités qui avaient vu décapiter, noyer, pendre ou brûler des misérables. La bonhomie germanique avait un meilleur cours. Elle s'émouvait de pitié et avait un tressaillement de charité pour le malheureux que la loi dévouait au supplice. Lorsqu'on menait le condamné au *Galgenbühl*, hors de la porte de Saverne, à Strasbourg, on lui faisait faire en chemin une station dans la *maison des pauvres pêcheurs* (*Armensünderhaus*), et là on lui servait une collation suprême pour l'affermir contre l'horreur de la mort. Plus loin, dans une chapelle, un prêtre disait la dernière messe, la messe des morts, pour l'homme déjà retranché de la vie, et il recevait en retour de ce pieux office rendu à l'agonisant, un diner ² que le Pfennigthurm payait.

Celui qui parcourrait nos vieilles légendes verrait que les trépassés pensaient au-delà de la tombe aux festins que nous faisons sans eux. Quelquefois, ils revenaient de l'autre monde pour les troubler et répandre l'épouvante parmi leurs ennemis dont ils n'avaient pu se venger pendant leur vie, comme le fit le chevalier Jean de Westhausen à la curie noble de la *Haute-Montée* ³. D'autres fois ils venaient mêler leur pâle et froid sourire dans les chaudes joies d'une compagnie d'amis ou de parents, comme il arriva à ce jeune chevalier, moissonné avant l'âge, et qui sortit de son linceul pour servir au festin de noces de son ami ⁴.

Enfin, la danse des morts elle-même eut paru incomplète et avoir oublié un élément essentiel de la société, si le personnage du cuisinier n'avait distinctement figuré dans la funèbre sarabande. Le vieux Holbein lui a donné une place dans la fresque saisissante dont il épouvanta, à Bâle, le moyen-âge finissant. Ouvrez le *Basler-Todtentanz* ⁵; après la femme païenne et avant le pauvre paysan courbé par l'âge vous verrez

¹ Société d'émulation de Montbéliard, année 1854, p. 103.

² PITON, *Strasbourg illustré*, Faubourgs, p. 127.

³ KLEINLAWEL, *Gereimte-Chronick*, p. 89.

⁴ PAULLI, *Schimpf und Ernst*, p. 314.

⁵ *Basler-Todtentanz*, par MÉRIAN. Francf. 1596, 4°, p. 117.

l'ironique squelette appréhender au corps la forme réjouie, grasselette et bien portante d'un praticien du grand art. La recrue se fait un peu prier, non pas qu'elle rechigne devant le pas aventureux que toute existence sautera un jour ou l'autre, mais parce qu'elle est un peu obèse et chargée de l'attirail de son métier. La mort soulage le pauvre cuisinier en portant sa hroche où fume encore une volaille dodue et appétissante. Il me semble que nulle part la mort n'a revêtu une physionomie plus satirique et plus facétieuse; le maigre squelette triomphe d'emmener le gros bonhomme :

Allons, viens, Jean, il faut partir;
Que tu es gras! c'est à peine si tu peux marcher;
Les douces friandises que tu as si longtemps préparées,
Vont se tourner en amertume pour toi; il faut partir.

A quoi, Jean répond :

J'ai rôti pour la table de mon maître
Chapons, oies, poissons,
Venaison, pâtés et marcipan :
O malheur à mon ventre !
Il faut donc quitter la vie !

L'église de Colmar avait à son service, il y a vingt-cinq ans, un organiste qui envisageait la mort plus philosophiquement que ne le fait le grand-queux du poème macabre de Bâle. A la vérité, il s'agissait de la mort des autres. Cet organiste était plus de l'école de Rabelais que de celle de Sébastien Bach, et mettait sans façon Chevet au-dessus de Sainte-Cécile. Quand il entendait sonner le glas d'un décès, il dressait l'oreille et écoutait la mélodie. Si la sonnerie était riche, bien étoffée, M. Vonesch, qui avait un appetit à la Louis XIV, cinglait tout droit chez le traiteur; il y mangeait joyeusement la moitié de la messe noire du lendemain, et buvait non moins galement tout le *Dies iræ*.

Ce son enir nous ramène à des idées plus riantes. Nous allons aborder une des plus grandes consolations de l'humanité, le chapitre des bons vins avec la manière ancienne de s'en servir.

CH. GÉRARD, avocat à la cour impériale.

(La fin à une prochaine livraison.)

FORT LOUIS DU RHIN.

Le traité de paix de Nimègue était à peine signé que Louis XIV, en vue des guerres à venir, créait, avec Vauban, un grand système de défense, qui consistait en une ceinture de places fortes, désignée autrefois sous le nom de *Frontière moderne*. Sarrelouis et Landau, avec Metz, Marsal et Phalsbourg en arrière, devaient couvrir la France du côté de la Lorraine qui appartenait à des princes justement indisposés contre le grand roi. Quant à Philisbourg, que l'on venait de restituer, on décida la construction d'une nouvelle forteresse, et le Fort Louis fut établi dans une île du Rhin, en 1688. Le choix de l'emplacement était, en quelque sorte, commandé par les lignes de Stollhofen, si célèbres dans l'histoire des guerres de Louis XIV, auxquelles la forteresse allait faire face. Ce genre de fortification était alors en grande faveur et l'Alsace était en possession de trois *lignes* qui la couvraient au nord : c'était en première ligne celle de la Queich avec Landau pour appui : venaient ensuite les lignes de Wissembourg, et celles de la Moder dont le Fort Louis, élevé à l'extrême droite, compensait la faiblesse de Haguenau placé au centre.

Le Fort Louis a été construit avec les pierres provenant de la démolition de l'ancien château des Hohenstauffen à Haguenau, qui furent amenées sur la Moder : la place formait un quadrilatère bastionné, tandis que la partie de l'île était occupée par l'église et quelques rues alignées au cordeau destinées à recevoir la population civile. Un tracé bastionné enveloppait en outre l'île tout entière qui était reliée aux deux rives du Rhin par des ponts que protégeaient des ouvrages à corne solidement revêtus. Quant à la tête de pont du côté de l'Empire, elle fut, comme celle d'Iluningue, démolie à la paix de Ryswick, quelques années après sa construction, d'après le principe admis que la France ne devait posséder aucun ouvrage fortifié sur la rive droite du grand fleuve. Lors de la paix de Bade, cette tête de pont, rétablie pendant la

guerre de la succession d'Espagne, fut de nouveau rasée en vertu du même principe.

Le Fort Louis du Rhin était une *ville royale*, c'est-à-dire placée en dehors des juridictions seigneuriales de l'Alsace; elle avait son Prévôt et sa justice royale. « Il s'est habitué dans le haut de l'isle (disent les mémoires de l'Intendant Lagrange de 1698) plusieurs personnes de différentes nations qui y ont bâti environ cent cinquante maisons et qui y trafiquent. L'on compte qu'il y a à présent cent quatre-vingt familles et huit cents âmes. La justice s'y rend par un Prévost, un Bourgmestre et quatre conseillers de ville. Le Roy leur a donné des octroÿs et ce qui en revient se monte à quatre mille livres. »

Au milieu du dix-huitième siècle, le Fort Louis comptait trois-cent-vingt et un feux et paraît avoir décliné depuis cette époque, puisqu'en 1781 il n'en restait plus qu'environ deux cents.

Lors de l'invasion de l'Alsace, en 1743, les sages prévisions de Vauban étaient tombées dans l'oubli le plus complet, et l'état déplorable des finances permettait à peine de subvenir aux dépenses de la Cour de Louis xv. C'est dans les dépêches de nos généraux qu'il faut aller chercher la preuve de l'incurie d'une administration qui avait le privilège de n'être point contrôlée. Voici, entr'autres documents ce que le maréchal de Noailles écrivait au ministre d'Argenson :

Au Fort Louis le 24 septembre 1743

« J'arrive ici, Monsieur, après avoir longé les lignes de la Loutre (Lauter), et visité Lauterbourg. Je remets à demain à visiter le Fort Louis pour vous informer ensuite de l'état où je l'aurai trouvé.

« Je me bornerai donc à vous marquer dans cette lettre, Monsieur, que les lignes de la Loutre sont en très-mauvais état. Il y a longtemps, comme vous le sçavez, Monsieur, que j'ai été occupé de cet objet; mais la nécessité d'opter entre leur rétablissement, les réparations et le ravitaillement de Landau, et les soins de faire subsister l'armée n'ont pas permis de satisfaire à tout..... Ce n'est même que par l'effet des ordres pressants et réitérés, que vous avez donnés depuis six semaines, qu'on est enfin parvenu à mettre Landau en état.

« Je ne puis assez vous dire, Monsieur, quel est celui de Lauterbourg. On y peut entrer à pied et à cheval presque de tous les côtés, et si les ennemis s'y portaient actuellement, en suivant les bords du Rhin, loin de songer à y faire entrer des troupes, il faudrait peut-être en retirer celles qui s'y trouvent, afin de ne les point perdre avec la Place..... »

Au camp de Haguenau , du 27 septembre 1743.

« J'ai eu l'honneur, Monsieur, de vous écrire du Fort-Louis , et de vous informer de l'état pitoyable où se trouvait Lauterbourg..... Je ne sçaurois non plus vous dissimuler, Monsieur, que j'ai été très peiné de l'état où j'ai trouvé les fortifications de l'Isle du Fort Louis.

« Cette Place , comme vous le sçavez, Monsieur, consiste en une isle, dont on a fortifié le contour en terre, et dans laquelle on a construit un Fort de quatre bastions en manière de Citadelle, par conséquent séparé de la ville, et qui n'est fermé que par une espèce de retranchement qui défend toute l'isle.

« Elle tient à l'Alsace par un pont , dont la tête est couverte par un ouvrage à corne.

« Je l'ai trouvé d'ailleurs dépourvu de toutes les munitions nécessaires. On travaille actuellement à y en faire passer... Un des points des plus importants , est d'y envoyer cent mille palissades , n'y ayant rien dont on puisse se servir avec plus de promptitude , pour mettre cette isle à l'abri de toute insulte.

« Il seroit nécessaire de faire quelques ouvrages pour conserver la communication du fort à l'ouvrage à Corne et couvrir le pont , afin d'assurer la défense du Fort , en cas que l'isle fut prise ou forcée. Un très-grand inconvénient, c'est que la plupart des magasins sont dans la ville et non dans le Fort ; mais en assurant la communication du Fort et de l'ouvrage à Corne , on pourrait y faire entrer des vivres et du secours , tant qu'il n'y aurait pas d'armée pour en former le siège , et on pourrait par conséquent empêcher les ennemis de s'établir dans l'Isle..... » Haguenau est très-dégradé , il ne faut pas songer à mettre cette place en état de défense.....

« Il résulte du peu de soin que l'on a eû de l'entretien des frontières et de la sûreté du Royaume, qu'il n'y a aujourd'hui dans la Basse-Alsace que Landau qui puisse arrêter un ennemi , et s'il étoit supérieur à un certain point, il pourroit très-aisément le laisser derrière lui , ce qui mettroit l'Alsace en grand danger. »

On sait que les justes prévisions du maréchal de Noailles se sont réalisées : l'Alsace a été envahie et Louis XV accourant à sa défense fut obligé de s'arrêter à Metz : après la diversion de la Prusse le roi de France alla parader au siège de Fribourg.

Nous n'avons plus rien à signaler jusqu'aux guerres de la révolution

et à la perte des lignes de Wissembourg. En 1793, ces lignes, attaquées par des forces supérieures, parmi lesquelles il faut compter le corps d'émigrés de l'armée de Condé, tombent au pouvoir de l'ennemi dans la fatale journée du 13 octobre. Du 15 au 17 l'armée du Rhin se retire successivement et vient prendre position sous le canon de Strasbourg. Wissembourg et Lauterbourg étaient perdus, et le 31 octobre le Fort Louis, qui avait pris le nom de Fort Vauban, était investi. A partir de ce moment, la place était étroitement bloquée, privée de toutes communications : les batteries placées sur la digue, autour de l'île avaient été retirées et la garnison ne pouvait tenir longtemps parce que ses magasins étaient, comme on l'a vu, dans la ville, au lieu d'être dans le fort. Cette garnison présentait un effectif de six mille-six-cents hommes qui n'étaient pas tous bien disposés à faire une vigoureuse défense, car elle comptait un régiment d'infanterie, appelé les habits blancs, qui passa dans l'armée de Condé après la capitulation. Quant aux chefs qui commandaient, Chambriac et Durand, ils étaient dévoués à la cause nationale ainsi que le restant des troupes : canonniers, pontonniers, chasseurs à cheval, et bataillon de volontaires au nombre de quatre, savoir : un bataillon de la première classe de volontaires de Strasbourg dits de la première levée ; de la Charente et de la Charente inférieure, et un de volontaires Parisiens ayant sur leur drapeau et sur les tabliers de sapeurs la guillotine et Louis XVI.

La place fut bombardée pendant quatre jours par des batteries élevées sur les deux rives du Rhin, à Reschwog et Neuheüsel du côté de la France, et vers la forêt de Hügelsheim du côté de l'Allemagne. Les malheureux habitants avaient tous pris la fuite à l'exception d'un seul homme qui se réfugia dans le clocher de l'Eglise, et lorsqu'on fut obligé de capituler, il n'y avait plus que des ruines ! Le 14 novembre la garnison se rendit prisonnière de guerre aux Autrichiens, après avoir brûlé ses drapeaux, en abandonnant cent onze pièces de canon. Elle fut emmenée à Bühl et de là en Hongrie où elle resta jusqu'au moment où elle fut échangée à Laybach contre la fille de Louis XVI qui est devenue la duchesse d'Angoulême. Parmi les volontaires Strasbourgeois qui furent faits prisonniers, nous citerons M. le professeur Redslob, membre du Consistoire supérieur de la Confession d'Augsbourg.

Lorsqu'en 1794 l'armée de Rhin et Moselle vint, avec Hocke, prendre une glorieuse revanche en chassant l'ennemi de notre territoire, Fort

Vauban fut occupé , mais on n'eut pas le loisir d'en relever les fortifications

De nouveaux désastres amenèrent l'occupation de cette forteresse par l'ennemi après la campagne de 1813. Le premier janvier 1814 un corps d'armée Russe commandé par Wittgenstein , qui avait sous ses ordres quelques troupes Badoises, s'établit au Fort Louis qui reprenait son ancien nom, et en releva les fortifications qui furent démolies pour ne plus être rétablies lors de l'évacuation en 1818.

Le Fort Louis n'est plus , aujourd'hui , qu'un petit village que ne troublent même pas dans sa quiétude les échos du canon de Rastadt.

Huningue est glorieusement tombé après une héroïque défense et des raisons de voisinage , consignées dans l'article 3 du traité du 20 novembre 1815 , en ont exigé la démolition : Landau que l'on n'a pu prendre de vive force nous a été arraché à la suite du désastre de Waterloo. Il ne reste de toute cette belle ligne de défense du Rhin que Neuf-Brisach qui, par sa position, s'est trouvé hors de portée des colonnes d'invasion, et la citatelle de Strasbourg que menacent..... les canons du pont du Rhin.

COSTE.

DEUX CHATEAUX INÉDITS, CELUI DE WUENHEIM ET CELUI DE HARTFELSEN.

§ I^{er}

Le château de Wuenheim était situé derrière le village de ce nom, (canton de Soultz); il fut sans doute construit vers le milieu du douzième siècle, du temps calamiteux de l'interrègne, où l'empire gémissait sous le poids du brigandage et où l'on ne connaissait que le *jus manuarium* (*das Faustrecht*). Quant à sa destruction, il faut la mettre au compte des paysans révoltés (1525) qui campèrent en ces lieux, et s'élancèrent de là sur le Freundstein qui fut pris et détruit de fond en comble. Voici la seule citation que l'histoire nous fournit, et qui nous a permis de constater l'existence de ce burg.

« En 1297, le sieur d'Erenberg vend, à l'évêque Conrad de Strasbourg, et à l'évêché, son château et forteresse de Wuenheim pour et moyennant 200 marcs d'argent. » Cette citation se trouve dans l'inventaire des titres concernant les baillages de l'évêché de Strasbourg, fait par Grandidier, tome VIII, partie II. Baillage de Soultz, page 87. M. ^{le} baron Alphonse d'Anthès a fait faire la copie de ce document et a eu l'obligeance de nous la communiquer; nous profitons de cette occasion pour l'en remercier sincèrement, car ce travail jette une vive clarté sur notre histoire locale.

L'original de cette vente et deux copies, dont aucune collationnée, se trouvent dans l'armoire des chartes; il date de 1297 (archives de Colmar.)

§ II.

Le château du Hartfelsen, vulgairement Herrfelsen, était situé au milieu de la forêt qui porte encore cette dénomination, à deux kilomètres du Freundstein¹. La tradition nous l'avait depuis longtemps signalé, mais aucun fait historique ne nous était connu. C'est encore Grandidier qui nous renseigne à cet égard.

En 1455, le sieur Wersic de Stauffenberg, seigneur de Jungholtz, prétendait que le château de Jungholtz avait un ban séparé et distinct de tout autre. La ville de Soultz, au contraire, prétendait que le dit château était situé dans son ban et qu'il n'avait pas de ban propre et séparé.

¹ Voyez, pour ce château, la *Revue d'Alsace* 1857, page 102. La famille des Waldner et le château du Freundstein.

La ville , dans sa défense , décrit son ban , et dans cette description , le fait aboutir , entre autre , au château de Jungholtz , puis contre le château du Freundstein , lequel sert de ce côté là de borne ; elle ajoute que , dans le contour de ce ban , les sieurs *Mærsberg* avaient au bas du Freundstein un château appelé *HARTENFELS* , duquel dépendaient quelques forêts , lesquelles étaient gardées par les forestiers de la ville , et que les amendes pour les délits qui s'y commettaient appartenaient à la dite ville , etc. (Invent. Bailliage de Soultz , p. 54.)

Les officiers de la régence de Saverne , en 1603 , demandent à la ville de Soultz une réponse sur la prétention d'un Brinighoffen ¹ , qui réclamait un terrain dépendant de la montagne du Freundstein , dit le Hartenfels , sous prétexte qu'il y avait eu jadis un château sur un rocher qui donne le nom à ce terrain ; le magistrat répond , que la prétention leur paraît d'autant plus surprenante que personne ne peut se souvenir que dans ce lieu , depuis qu'il porte le nom de Hartenfels , il ait existé un château ; on ne peut pas non plus le remarquer , attendu que c'est un désert dans lequel les arbres sont de la grosseur d'un homme , et où il n'y a ni marque , ni lisière ; ce terrain est ban et forêt de Soultz. — Le magistrat s'était complètement trompé quant à l'existence du château. L'architecte Ritter a constaté l'existence des ruines de ce château imaginaire ; la ville au contraire prétend de par son géomètre Eggerlé qu'il n'y avait jamais eu de château sur le Hartenfels.

En 1493 , un sieur de Mærsberg est arbitre entre la ville de Soultz d'une part , et les sires de Jungholtz de l'autre , ce qui donne à penser , que le château du Hartenfels existait encore à cette époque. Il fut probablement détruit avec le Freundstein et le château de Wuenheim pendant la guerre des paysans , puisqu'en 1603 personne à Soultz n'en avait plus le souvenir.

Ces deux châteaux ainsi que celui du Kastlegraben , dont nous donnerons prochainement une notice , doivent être portés sur la liste des manoirs féodaux détruits en Alsace.

CHARLES KNOLL.

¹ Nous avons trouvé le fait relatif au sieur Brinighoffen dans le supplément au précis de l'instance entre le magistrat de Soultz , prévôt et bourguemaitre , contre le comte Dagobert de Waldner de Freundstein ; ce dernier revendiquait les forêts qui environnent son château , y compris celle de Hartenfels ; ce procès dura très-longtemps , mais enfin la ville gagna et Dagobert perdit sa cause.

(Archives de la ville de Soultz.)

A PROPOS DE LA BROCHURE
INTITULÉE
UN PRÉDICATEUR CATHOLIQUE
AU XV^e SIÈCLE.

Par AD. SCHÆFFER, Dr en théologie et Licencié-ès-lettres, Pasteur à Colmar.

Paris : Meyrueis et C^{ie}, 1862. — 30 pages in-12. Prix : 1 fr.

Suite et fin *

M. Schæffer s'occupe du fond, du contenu des sermons du docteur de Kaysersberg, au cinquième chapitre de son livre et critique tout d'abord ses procédés exégétiques.

L'exégèse à cette époque jouait un grand rôle dans la prédication. Le prédicateur au moyen-âge, ne se contentait pas de porter en chaire le résultat de ses travaux exégétiques, il traînait impitoyablement ses auditeurs après lui à travers les sentiers longs et arides qui conduisent au but.

Aussi que je les plains, ces bons Strasbourgeois d'alors, qui durent mettre une petite demi-heure, pour apprendre tout au long que le mot : *Benedicite* doit être pris, non dans le sens de l'indicatif, mais bien dans le sens de l'optatif ¹.

Le grand principe d'herméneutique que pose Geiler est le suivant : Il faut comprendre le texte comme les saints docteurs l'ont expliqué ². Avec un pareil principe l'on ne va pas bien loin, ou plutôt on va beaucoup trop loin surtout quand on a comme Geiler la manie de peser sur chaque mot et de torturer les termes du texte d'une manière plus ou moins arbitraire.

Que de peine Geiler se donne par exemple pour prouver que Jésus, Math. XXI, ne fit pas son entrée à Jérusalem assis tout à la fois sur l'âne et sur l'ânon qu'il avait ordonné à ses disciples de lui amener ; mais bien qu'il enfourcha d'abord l'ânon qui l'incommoda par ses

* Voir les livraisons de juillet et août, pages 346 et 396.

² *Evangelien*, I, 13. — ³ *Ereis*, fol. 36.

gambades et ses sauts déréglés ; ce qui le porta à se mettre sur l'âne plus doux et mieux dressé. Et tout cela , ajoute le prédicateur , a un sens mystique ¹.

Nous apprenons de même ² que Jésus , Jean x , s'échappa des mains de ses ennemis qui voulaient le lapider ; parce qu'il voulait mourir non à Jérusalem , mais sur la montagne de Golgotha , non un jour de sabbath , mais le Vendredi saint ; non du genre de mort dont ses ennemis avaient l'intention de le faire périr , mais du supplice de la croix.

Et nous sommes encore plus étonnés d'apprendre que Jean-Baptiste en baptisant le seigneur se servit de la formule : *Sanctifica me salvator* ³ que le propre enfant du roi Hérode périt lors du massacre des Innocents ⁴ ; que le Jourdain a deux sources : la source appelée Jor et la source appelée Dan et que de la réunion des eaux de ces deux sources nait le Jourdain ⁵ ; que l'aveugle-né (Jean ix) s'appelait Cedonius ⁶ et que Simon le Lépreux devint évêque en Espagne sous le nom de Julianus ! ⁷

Mais ne nous arrêtons pas à ces particularités exégétiques qui sont le propre de tous les théologiens du moyen-âge . remarquons seulement encore que Geiler le plus souvent donne de ses textes une interprétation allégorique et qu'il fait aussi de temps en temps de la typologie : ainsi la verge d'Arou est pour lui le type de l'arbre de la croix et l'eau du réservoir de Bethesda , celui de l'eau baptismale.

Sous d'autres rapports encore Geiler fut l'homme de son temps. Ainsi il recommande souvent , comme nous le dit M. Schæffer , une piété formaliste , plus monocale que chrétienne ; il partage les opinions superstitieuses de l'époque , il croit même aux sorciers et aux sorcières.

Ah ! je ne me récrie nullement contre ces assertions ! Il dut en être ainsi de Geiler qui ne fut pas un esprit fort , et qui placé sur la limite extrême de deux âges ne put être que l'homme du passé et l'homme de l'avenir tout à la fois.

Ne faisons donc pas à Geiler un reproche de petites faiblesses qui ne sont pas les siennes mais celles de son époque et relevons bien plutôt ce qu'il y eut en lui de vraiment grand et de supérieur.

Or la supériorité de Geiler éclate tout d'abord dans ses essais de réforme , dont M. Schæffer entretient ses lecteur au 6^e chapitre de son

¹ *Evangelien* , fol. 3. — ² *Idem* , fol. 58. — ³ *Idem* , fol. 20. — ⁴ *Idem* , fol. 15. — ⁵ *Passion* , 3^e partie , fol. 55. — ⁶ *Idem* , fol. 85. — ⁷ *Idem* , fol. 114.

livre ; essais infructueux il est vrai , mais tout aussi méritoires que s'ils avaient été couronnés d'un plein succès.

Le mal dont souffrait l'Eglise était patent : Geiler pensait que la cause de ce mal gisait dans les hommes et dans les choses : et tout d'abord dans l'inconduite du clergé et dans certains désordres et abus purement extérieurs : il ne soupçonnait point que le siège du mal fût dans la doctrine elle-même et dans l'organisation de l'Eglise en général. Il s'arrêta juste au point d'où partirent les réformateurs du 16^e siècle et c'est là ce qui nous autorise à le ranger dans la phalange des réformateurs avant la réforme et à le considérer comme l'un des précurseurs des Luther et des Zwingle.

Les essais de réforme que tenta Geiler ne s'appliquent guère qu'à des dérèglements et qu'à des abus purement extérieurs de l'Eglise et de la société religieuse du 15^e siècle.

Réformer les mœurs du clergé, des moines, des religieuses ; réformer les couvents , détruire un certain nombre d'abus qui s'étaient glissés dans l'Eglise et dans le culte : réagir de la sorte sur la société religieuse toute entière et provoquer dans son sein une révolution morale et religieuse ; — voilà ce que voulait Geiler : — voilà ce qu'il ne cessait de demander sans pouvoir jamais l'obtenir.

Il avait pour lui l'évêque Albert et plus tard l'évêque Guillaume de Hohenstein ; il avait pour lui le magistrat de la cité ; il avait pour lui l'Empereur d'Allemagne lui-même ; mais la résistance partait de Rome. Point d'innovation ! répondait-on de là à tous les projets de réforme et *non possumus* était au 15^e siècle , tout comme au 19^e, l'unique mot d'ordre partant de Rome.

Et cependant il y avait de quoi réformer ! Lisez les quelques pages que M. Schæffer consacre à ce sujet ; lisez les sermons de Geiler : quelle triste peinture il nous fait à chaque page des mœurs du clergé et de la situation de l'Eglise en général.

Vraiment ce serait à ne pas y croire si le témoignage du grand prédicateur n'était en tous points confirmé par les déclarations des vieilles chroniques strasbourgeoises.

Oui , il faut bien en convenir, le clergé tant séculier que régulier était tombé à la fin du 15^e siècle dans la démoralisation la plus complète et plus on remontait l'échelle hiérarchique et plus le mal devenait grand.

Deux vices , qui d'ordinaire se tiennent , sévissaient surtout parmi ce clergé démoralisé : l'avarice et la luxure.

L'avarice des prêtres et des moines, suite nécessaire de l'esprit mondain qui les animait, était, à cette époque, devenue proverbiale à Strasbourg.

Ye gaistlicher, ye gryttiger

disait-on en ces temps et au-dessus de la porte blanche on plaçait (1418) l'inscription que voici :

*Gottes Barmhertzig keit
Der Pfaffen Grytig keit
Und der Bauern Bosheit
Ergründet ymand bey meinem Eid.*

Aussi Geiler ne tarit-il pas en reproches, quand à chaque page de ses sermons il parle de l'avarice effrénée des clercs ¹.

Si l'avarice des clercs était grande alors, la dissolution des mœurs dans les rangs des gens d'Eglise était effrayante.

Ecoutez les reproches sanglants que Geiler lance contre le clergé de son temps, dans ce même sermon, prononcé devant l'évêque et les ecclésiastiques du diocèse, dont M. Schæffer donne aussi quelques extraits.

Le scandale dit le grand prédicateur tout crûment et avec une franchise et une liberté d'expression qui ne sont peut-être plus de notre temps ; le scandale vient en majeure partie du clergé. Voyez les prélats et les moines courir dans les couvents des femmes et les nonnes fréquenter les palais des prélats et les couvents des hommes ². Aussi que d'avortements, que d'infanticides se commettent dans les couvents quoiqu'il arrive de temps en temps que des religieuses, plus pieuses, élèvent leurs enfants et que l'une, par pure charité, consent à être la nourrice des enfants des autres ! — S'agit-il de punir ces misérables, les gens de l'évêque s'en mêlent. — L'une est la sœur de tel ou tel grand personnage ; l'autre sa cousine ou sa fille. — Des lettres venues de Rome interdisent de sévir publiquement ; l'on donne, l'on accepte de l'argent ; la délinquante est mise pendant trois jours au pain sec et à l'eau. Ah la longue pénitence ! Il faudrait leur faire boire de l'eau sous le pont du corbeau, rien qu'un quart d'heure : cela vaudrait bien mieux ³.

¹ *Possion*, fol. 45. — *Evangelien*, fol. 65. — *Nef des fous*, fol. 63 et 194. — *Arbore humana*, fol. 74, 91, 157. — *Eneis*, fol. 9, 24, etc., etc.

² Moine et nonne étaient du temps de Geiler des termes d'injure. *Eneis*, fol. 27.

³ Couvent non réformé et lieu de débauche étaient synonymes pour Geiler. — Aussi adjurait-il les fidèles de ne point envoyer leurs filles dans les couvents. Si

Que dire de la chasteté des prêtres ? Pour peu qu'ils paient , permis aux prêtres de garder dans leurs maisons des femmes de mauvaise vie ¹ — et outre cela que de filles et de femmes d'honnêtes bourgeois les clercs séduisent.

Célébre-t-on la messe ? les prêtres se promènent dans les tribunes , dans la nef , ils causent à haute voix et interrompent par leur fou rire celui qui se tient à l'autel..... Le patrimoine du Christ , les revenus de l'Eglise sont dissipés en festins , en frais d'entretien de chevaux , de chiens , de gens perdus qui composent l'entourage des princes de l'Eglise..... O très-excellent évêque et gardien des âmes ! réveille-toi , réveille-toi ! réforme ton Eglise ! n'attends point d'ordres venant d'autre part ! Christ t'ordonne de le faire et Christ est infailible. Lève-toi ; chasse de ta cour ces hypocrites qui te mènent en enfer ! Extermine le mal avec le glaive de la justice ².

Voilà des accusations terribles que Geiler lance contre le clergé de l'évêque assis au pied de sa chaire , et ces accusations il les répète chaque jour avec la même franchise , avec la même hardiesse de langage , devant son auditoire ordinaire ; il les formule en termes plus explicites encore en termes qui ne sauraient être reproduits ici.

Le scandale était si grand qu'il ne pouvait plus être voilé , caché : D'ailleurs les gens d'église ne se donnaient plus la peine de dissimuler leur inconduite : ils ne connaissaient plus ni honte ni retenue ; et voilà à quel point les choses en étaient venues ³.

La cause première de cette démoralisation des clercs tant réguliers que séculiers , fut d'après Geiler l'admission dans les rangs du clergé ,

elles y entrent : eh bien ! bonsoir ! s'écrie-t-il. — Les filles qui se retirent dans des couvents pour fuir le monde se trompent étrangement , dit-il encore , car dans les couvents elles trouveront le monde avec toutes ses turpitudes et folies.

¹ *Sie seind mit demselben Volk unnhengt als ein Jakobsbruder mit Muschelein.* — Emeis , fol. 1X.

² Voyez FRIESE , *Vaterländische Geschichte der Stadt Strassburg 1793* , II , 98 , et aussi le sermon prononcé par Geiler avant l'élection de l'évêque Guillaume de Hohenstein. — *Evangelien mit Usslegung* , fol. 213 et suiv.

³ *Yetst bedarff man kein Glisanerey me triben , noch nütt me heimlich thun. Wir Guistlichen tribent unsere Sachen dass sy an Tag lyt und Yedermann das Mul mit uns weschet. Es ist kein Schand me noch Unrecht gethan was man yetst thut. Dozu ist es yetst kummen.* — *Evangelien* , fol. 61.

l'admission dans les couvents de gens qui n'avaient ni foi, ni piété, ni vocation, ni instruction (*leichte Leute*) ¹.

C'étaient tantôt des cadets de familles nobles à la recherche d'une position; tantôt des intrigants qui visaient aux honneurs et aux dignités; tantôt des paresseux qui désiraient s'assurer une existence oisive et lucrative tout à la fois ².

L'intrigue, l'argent, les relations de parenté ouvraient à ces gens les rangs du clergé, les portes des couvents ³, et une fois engagés dans les ordres, ayant leur position assurée, ils ne songeaient plus qu'à mener grand train et joyeuse vie, abandonnant à d'autres les soins du ministère ⁴. Les uns, Geiler nous les montre suivant les traditions de la noblesse d'alors, s'entourant de gens d'armes, ne s'occupant que de chasse et d'exercices militaires ⁵, venant à l'église le faucon au poing et suivis de leur meute ⁶; les autres il nous les montre attablés en mauvaise compagnie dans les auberges et cabarets, buvant, jouant ⁷, dansant ⁸; les autres, vivant dans le luxe et la mollesse, oubliant les pauvres, s'enfonçant de plus en plus dans la fange de l'impureté, dont, semblables aux grenouilles, ils ne sortent plus que la tête pour crier aux fidèles : Purifiez-vous; sanctifiez-vous! et les fidèles de régler leur conduite non sur les exhortations mais sur l'exemple de ces conducteurs aveugles! Aussi tels pâtres, telles oies! ⁹

Un pareil état de choses ne pouvait durer : une catastrophe était imminente; Geiler en avait le pressentiment ¹⁰, il prévoyait que si l'on s'obstinait à ne faire aucune réforme, l'édifice allait crouler : aussi ne se lassa-t-il pas de demander des réformes salutaires; une voix inté-

¹ *Narrenschiff*, fol. 58.

² *Narrenschiff*, fol. 194.

³ *Evangelienbuch*, fol. 30. — *Idem*, 2^e partie, fol. 5.

⁴ *Narrenschiff*, fol. 194. — *Sieben Schwerdter*, K, 4.

⁵ *Narrenschiff*, fol. 196.

⁶ *Evangelien mit Unselegung*, fol. 98.

⁷ *Haas im Pfeffer*, A, 4.

⁸ Oh moines, s'écrie Geiler, en s'adressant aux clercs amis de la danse, votre froc qu'a-t-il de commun avec les cotillons, votre couronne avec les bonnets des femmes. — *Narrenschiff*, fol. 126.

⁹ *Evangelien*, 3^e partie, fol. 54.

¹⁰ *Evangelien*, III, fol. 54. *Id.* fol. 56. Voyez aussi chez M. Schæffer, page 44.

rieure la voix de Dieu même l'y poussait, car: Crie, lui disait cette voix, *Clama necesse est, Nütt här uff ze schreie* ¹.

Et ces réformes demandées, rien n'empêchait qu'on ne les fit. Comme je l'ai déjà dit elles étaient purement morales, elles ne s'appliquaient ni au dogme, ni à la constitution de l'Eglise, elles avaient un caractère essentiellement inoffensif.

Ainsi Geiler ne demandait pas qu'on prit leurs biens aux prêtres, aux Eglises et aux couvents pour guérir les clercs de l'avarice; ² il voulait seulement qu'on fit cesser les abus les plus criants.

En vue de la régénération morale du clergé il proposait de ne plus conférer les ordres qu'à des personnes instruites, dévouées, vraiment pieuses et d'en finir une bonne fois avec la simonie: les mesures rigoureuses ne devaient atteindre que les récalcitrants.

Quant aux moines et aux nonnes il désirait les voir cloîtrés, soumis à une discipline, à une règle austère. Ces mesures devaient selon lui, atteindre tous les ecclésiastiques sans exception, même les plus haut placés; oui ces derniers tout d'abord, parce qu'ils donnaient plus de scandale que les membres du clergé inférieur ³.

Mais cette réforme, dans laquelle il voyait la dernière ancre du salut, et de l'Eglise établie et de la chrétienté, comment l'opérer?

Le mal lui paraissait trop grand pour que la guérison pût venir d'en haut. La stérilité des efforts tentés dans ce sens à Bâle et à Constance lui avait démontré l'impossibilité d'une réforme générale de l'Eglise opérée par le pape ou les conciles ⁴.

Mais ce que le pape, ce que les conciles ne pouvaient plus faire, l'Evêque le pouvait dans son couvent ⁵. C'était donc une réforme plutôt individuelle, une réforme procédant de bas en haut que conseillait Geiler. Ses efforts échouèrent contre l'inertie de ceux-là même dans l'intérêt desquels il proposait ces réformes et sept ans après sa mort commença le grand mouvement de la Réformation du xvi^e siècle qui s'attaqua non plus seulement aux hommes et aux choses mais à la doctrine elle-même et qui bouleversa l'Eglise toute entière.

¹ *Arbore humana*, fol. 96.

² *Emeis*, fol. 28.

³ *Narrenschiff*, 172. — *Sünden des Munds*, 78. — *Emeis*, 19.

⁴ *Emeis*, fol. 21.

⁵ *Emeis*, fol. 22.

Si les tentatives de réforme faites par Geiler demeurèrent stériles, du moins eût-il la satisfaction de faire cesser un certain nombre d'abus scandaleux qui s'étaient glissés dans la célébration du culte. M. Schæffer retrace (page 43*) les désordres effroyables qu'on tolérait dans la cathédrale de Strasbourg, le jour des Innocents, le jour de la fête de Saint Adelphe, le jour de la Pentecôte et autres ¹.

Geiler s'éleva de même contre le culte trop exclusif de la Vierge et contre la profanation de la prière qu'on réduisait trop souvent à un acte purement extérieur, produisant des effets presque magiques ². La célébration de la messe dans une langue que le peuple ne comprenait pas, lui donna beaucoup à réfléchir ³. — Il prit de même à cœur de mettre les fidèles en garde contre les faux miracles qu'on prônait souvent dans un but de spéculation ⁴ et contre le mérite des bonnes œuvres ⁵. Il ne considère comme bonnes et méritoires que les œuvres accomplies par pur amour pour Dieu, dans la force du Saint-Esprit et avec un parfait désintéressement ⁶.

Le grand docteur de Kaysersberg sentait donc bien un peu l'hérésie. Mais toujours entendait-il être et rester bon catholique. La *Fides catholica* était pour lui la première vertu et le premier dogme et lui arrivait-il de temps à autre de parler d'une façon un peu irrévérencieuse du pape ⁷, qu'il avait toujours grand soin de distinguer entre la personne du souverain pontife et la papauté en elle-même.

Singulière coïncidence, le prédicateur de la cathédrale de Strasbourg

* Voyez aussi sur ce sujet : L. SCHNEEGANS, *das Pfingstfest und der Rohraffe im Münster zu Strasburg* — in *Stubers Alsatia* 1852.

¹ *Evangelien*, IV, fol. 208 et 209. — *Narrenschiff*, fol. 157. — *Sünden des Munds*, fol. 84.

² *Die die Wort der Mess mült verstou sollen beten hynder der Mess dann wann sy mült beten stünden sy da, lösen eben als ein Esel der zulosele einem der uff der Luthen oder uff der Harpsen schlieg.* — *Narrenschiff*, fol. 192.

³ *Wann ein Geschrey usagut dass Wunderzeichen gewirkt werden so soll man es vor wohl erfahren. Aber vo semlich Leckerey furgat und man die Leutt betrügt da nicht nymans zu. Warum? Es bringt Geld. Der Herr des Lands nimpt ein Theil darvon, der Bischoff der nimt den andern Theil und den dritten legt man an den Bau einer Kirchen.* — *Eneis*, fol. 10.

⁴ *Arbore humana*, fol. 53 — *Haas im Pfeffer*, B. 4.

⁵ *Haas im Pfeffer*, B. 5.

⁷ *Poetill*, II, 4. — *Bilger*, 131.

fut mis au nombre des témoins de la vérité par le catholique Guillaume Eysengrienius et par le protestant Flacius Illyricus.

Si Geiler censura ouvertement les mœurs du clergé il ne ménagea pas d'avantage ses auditeurs laïques, grands et petits, puissants et faibles, nobles et manants.

Monsieur Schæffer nous le montre au 7^e chapitre de son livre châtiant les folies humaines. Aussi les sermons du grand prédicateur sont-il des documents précieux pour l'auteur qui se propose d'écrire l'histoire des mœurs, usages et coutumes de l'époque. Chez lui les détails piquants abondent, la mordante ironie n'est point ménagée; quelquefois même il frise la satire.

Voici par exemple ce qu'il dit de la toilette des hommes et des femmes de son temps.

Les femmes portent présentement les toques des hommes et les hommes les coiffes brodées d'or et de soie des femmes et c'est là une chose honteuse. Et pourquoi nos dames s'entourent-elles la tête de voiles jaunes qu'il leur faut laver et teindre chaque semaine, ce qui fait tant hausser le prix du safran. La couleur jaune déplaît sans aucun doute à Dieu et à ses saints anges, qu'elle soit portée par les hommes ou par les femmes. Que voulez-vous? quand on a des restes de viande à demi gâtés on les accommode en y mettant une sauce jaune: aussi les vieilles femmes coiffées de ces voiles ressemblent-elles à un morceau de viande fumée flottant dans une sauce de la couleur susdite. Voyez les robes des femmes, convenez qu'elles sont par trop découpées, car..... tantôt elles sont garnies de manches larges comme le froc d'un moine; tantôt de manches tellement étroites qu'il est impossible d'y passer le bras — folie que tout cela! — Voyez leur ceintures faites tantôt de soie, tantôt d'or et de matières précieuses: elles sont si artistement façonnées que le travail de l'orfèvre coûte plus cher que la matière première.

Un sac d'excellent froment on le noue avec une corde du prix d'un centime et le sac de boue, on le noue, rien de plus juste, avec une ceinture d'une valeur de quarante à cinquante florins. — Et voyez donc ces longues queues que nos dames traînent après elles dans la boue ou la poussière et avec lesquelles elles ramassent.. tout en incommodant les passants: Prenez garde: le diable aime à se reposer sur ces longues queues.

Les habits des hommes sont si courts que c'est un véritable scandale, les autorités devraient faire défense de porter des habits tellement écourtés

qui.... Leurs pantalons ressemblent à des échiquiers : ils se composent d'une infinité de petits morceaux rajustés les uns aux autres : détestable mode importée de France !—Leurs souliers qui naguère s'allongeaient en pointe sont maintenant longs et arrondis par devant : et à quoi bon, je vous le demande, ces entailles qu'on y pratique ? Ne vaudrait-il pas mieux qu'ils fussent entiers et ne laissassent point pénétrer la boue ! — Que dire de ce luxe effréné qu'on déploie tandis qu'on oublie la nudité de notre Seigneur Jésus-Christ, c'est-à-dire des pauvres ¹.

Voilà comment Geiler censurait les petites faiblesses de ses auditeurs ; il y mettait une plus grande sévérité et une plus grande franchise encore quand il dévoilait leurs désordres et châtiât leurs crimes. Aussi eut-il des ennemis qui allèrent jusqu'à le menacer : ces menaces il les méprisa et continua à tonner contre la démoralisation et l'irrégularité du siècle, après comme avant.

Je signalerai dans le livre de mon cher collègue un dernier chapitre à l'attention de mes lecteurs : c'est le chapitre 9^e où M. Schæffer caractérise la tendance théologique de Geiler ; il le range parmi les théologiens mystiques et cela avec beaucoup de raison. Le docteur de Kaisersberg était porté, de par sa nature, à la contemplation ; la contemplation mystique était pour lui le dernier degré de la perfection chrétienne (*Berg des Schawens*) et il ne fallut rien moins que les instances de ses meilleurs amis de Pierre Schott et de Gabriel Biel, pour l'empêcher de renoncer, vers la fin de sa carrière, à la vie active et de mener dans la solitude, une vie purement contemplative.

Le doux mysticisme qui règne dans les œuvres de Geiler n'a pas encore été dûment apprécié.

Espérons que quand M. Schæffer publiera, comme il nous le promet, sur Geiler, un travail plus étendu, il mettra surtout en relief le côté mystique de la théologie de ce grand homme et nous montrera clairement la relation qui existe entre lui et les grands mystiques allemands du moyen-âge.

N'oublions pas d'ajouter encore que Geiler fut un homme d'une grande érudition ; d'un caractère affable, d'une droiture irréprochable, d'une franchise à toute épreuve, d'une moralité accomplie, d'une bonté de cœur extraordinaire, d'une piété sincère.

Ses biographes nous le dépeignent actif, bienfaisant, simple dans

¹ *Narvenschiff*, 26, 27, 29. — *Arbore humana*, fol. 81.

ses manières, sobre, ne mangeant que deux fois par jour et ne buvant que peu de vin.

Fuit staturâ procerâ, capillo crispo, facie macilentâ, corpore gracili sed salubri renum dolore excepto, nous disent ceux qui ont écrit l'histoire de sa vie.

Le testament manuscrit et authentique de Geiler se trouve à la bibliothèque de la ville de Strasbourg; sa bibliothèque à lui, il la légua à ses successeurs.

Il résista à toutes les tentatives qu'on fit pour l'attirer soit à Bâle, soit à Augsbourg.

Il mourut à Strasbourg le 10 mars 1510 et fut enseveli le lendemain au milieu d'un grand concours de fidèles, au pied de la chaire du haut de laquelle il avait pendant trente-trois ans enseigné le peuple.

Colmar, 16 mai 1862.

L. HORST, pasteur.

* Le portrait de Geiler se trouve en tête de sa Postille. — Strasbourg chez Joh. Schott 1522. Il est probablement dessiné par Christ von Voytherr.

ERRATA DE LA LIVRAISON DE MAI.

Page 243, effacez : de Kembs à Bantzenheim *Befinesca*.

Page 244, ligne 32, dernier §, au lieu de mais lisez : et autant.

Page 245, avant-dernière ligne de l'article, lisez : l'autre sur la voie, au lieu de : par la voie.

L'ANCIENNE ALSACE

A TABLE.

ONZIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

LES VINS. — SIMPLE COUP D'ARCHET. — LA VIGNE EN ALSACE. — COMMERCE ANCIEN DES VINS. — GÉOGRAPHIE ŒNOLOGIQUE DE L'ALSACE. — LES BONS CRUS. — TOURNÉE DE DÉCOUVERTES. — DICTONS POPULAIRES, WEINSPRÜCHE. — CÉLÉBRATIONS POÉTIQUES. — UN CLOSSAIRE INTÉRESSANT. — CURIOSITÉS PHILOLOGIQUES. — VINS ÉTRANGERS. — BOUTADE D'UN ARCHIVISTE. — RENOM RACHIQUE DES ANCIENS ALSACIENS. — UN SERMON DANS LE VOISINAGE. — PASTEL MULHOUSIEN. — BASSOMPIERRE CHEZ LES CHANOINES DE SAVERNE. — LE COMTE DE LA SUZE. — ÉPITAPHE. — APHORISMES. — SCÈNES DE LA VIE STUDIEUSE. — LA TEMPÉRANCE PAR ORDRE ; RÉPRESSIONS PÉNALES. — LE WILLKOMM. — LE JOHANNIS-TRUNK. — LE SCHLAFFTRUNK. — LE VIN DES PAUVRES. — MESURES DU CONSEIL SOUVERAIN. — EXPÉRIENCES CHIMIQUES. — LES CAVES HISTORIQUES. — ÉCOLES D'ESTHÉTIQUE. — INSTITUTIONS POCULATIVES. — LE WACKELLER DE COLMAR. — LA CONFRÉRIE DU HON-BARR.

Tous les poètes ont chanté le vin ; la plupart des moralistes n'en ont pas défendu l'usage ; les législateurs n'ont cherché qu'à en réprimer les excès ; les princes ont recommandé à leurs sujets de planter des vignes ; l'empereur Probus en a doté le sol de la Gaule ; les abbayes et les couvents ont créé des vignobles fameux. La Bible elle-même nous apprend qu'un des plus saints patriarches a inventé le vin , et la petite pointe qu'il prit en célébrant avec trop d'enthousiasme sa découverte n'empêcha pas qu'il fut le seul père de famille que la bonté divine sauva du déluge,

(¹) Voir les livraisons de juin et juillet 1853, page 241, de février et septembre 1859, pages 49 et 385, de janvier, mars et novembre 1860, pages 5, 107 et 481, de janvier, juillet et octobre 1861, pages 5, 289, 455, et septembre 1862, p. 401.

La même Ecriture-Sainte a daigné poser le principe consolateur que le bon vin réjouit le cœur de l'homme, *bonum vinum letificat cor hominis*. Mahomet est seul d'un avis contraire; mais Mahomet était un fanatique, un barbare, et cet article de sa loi n'est pas celui dont les Musulmans progressistes le félicitent le plus. Je n'ai donc pas besoin de célébrer l'excellence du don que la généreuse nature a fait à l'homme. Tout ce qui devait être dit sur ce grand et notable sujet a été dit. Je puis donc entrer sans préface dans notre coin de terre bien aimé, dans notre Alsace bénie, et donner un regard reconnaissant à ses vendanges et à ses caves.

L'Alsace est admirablement propice à la culture de la vigne; climat tempéré, été ardent, automne chaud, côteaux abrités, rampes montagneuses exposées au soleil levant, sol fertile et varié, richement minéralisé, bras robustes et infatigables, elle a tous les éléments qui font prospérer le précieux arbuste à vin. Elle forme une notable partie de cette grande vallée du Rhin que la nation allemande caractérise par cette allitération significative : *Rheinland, Weinland*. Les vins d'Alsace sont proprement des vins du Rhin; seulement ils constituent une famille d'un tempérament plus sec, plus chaud, plus vigoureux que les autres familles rhénanes répandues dans le margraviat badois, dans le Palatinat et le Rheingau.

Notre vignoble remonte certainement aux temps de l'empire romain; le sage Probus n'a pas pu voir avec indifférence ces riantes gradins disposés le long des Vosges et qui semblaient demander de toute éternité à se couronner de pampres joyeux. L'invasion des barbares fut, sans doute, une immense calamité pour nos vignes; mais le barbare s'adoucissait peu à peu; son gosier irrité, brûlé par les boissons fortes et grossières reconnut enfin le prix d'un vin délicat et généreux. Un grand nombre de nos communes alsaciennes sont mentionnées dans les chartes et les donations des ^{vii}^e et ^{viii}^e siècle, comme cultivant des vignes. Quand les fils de Louis-le-Débonnaire se partagèrent l'empire de Charlemagne, par le traité de Verdun, Louis-le-Germanique obtint l'Alsace dans son lot, afin d'avoir des vignobles dans ses domaines. Les Frisons qui faisaient au ^{ix}^e siècle le principal commerce du Rhin charriaient sur ce fleuve des vins d'Alsace et de Bourgogne qu'ils conduisaient à Cologne¹. Felix Fabri, moine d'Ulm, disait que le vin d'Alsace était

¹ GRANDIDIER, *Histoire de l'église de Strasbourg*, II, 132.

tellement renommé partout qu'on l'envoyait au loin et au large, *longè patèque circumducitur* ¹. Nos vins avaient étendu leur réputation même dans la France, si riche pourtant sous ce rapport. Le fabliau de la *Bataille des vins*, par Henri d'Andelys, qui est du xiii^e siècle, l'atteste :

Vins d'Ausay et de la Moselle.

Et le poète ajoute que ces vins avaient la gloire de désaltérer les Allemands ².

Au xiv^e et au xv^e siècles, l'Alsace abreuvait plusieurs pays lointains. Froissart nous apprend que l'on buvait nos vins en Angleterre, dès 1327, en concurrence de ceux de Gascogne et du Rhin : « bons vins de « Gascogne, d'Ausay et de Rhin à très-bon marché ³. » A cette époque les vins de Bourgogne ne sortaient pas encore de cette province, tandis que les nôtres étaient recherchés par toute l'Europe. « Les vins si géné-
« reux qui mûrissent sur les côteaux escarpés des Vosges sont conduits
« avec beaucoup de peine et à grands frais, soit par bateau, soit par
« charrois chez les Souabes, les Bavaïois, les Bataves, les Anglais et les
« Espagnols qui les paient à haut prix ⁴. » Du temps de Sébastien Munster ils pénétraient jusqu'en Suède ⁵. Quand les bandes anglaises ravagèrent la province au xiv^e siècle, et les Armagnacs au xv^e, les chroniques remarquent « que le vin d'Alsace était si fort du goût de ces aventuriers
« et qu'ils trouvaient si avantageux de s'en régaler pour rien, qu'ils
« prolongèrent notablement leur séjour dans le pays ⁶. » Les amateurs difficiles le mettaient sur la même ligne que le Rivoglio d'Istrie : « beaucoup de gens dédaignent de boire le mauvais vin; il leur faut du
« Reynfal, de l'Alsacien, *Elsässer* ⁷. » Hans Sachs l'a célébré avec une liberté poétique qui frise un peu l'impiété : « Oh ! que j'ai dans ce mo-
« ment de délicieux et renommé vin d'Alsace ! Quand bien même le bon
« Dieu et Saint Jean-Baptiste, son précurseur, devraient le boire, à
« eux seuls, je saurais pourtant combien il a été bon et à quel point il

¹ SCHILTER, *Script. rerum germanic.*, II, p. 25.

² LEGRAND D'AUSSEY, *Vie privée des Français*, II, p. 399, III, p. 4.

³ FROISSART, *Chron.*, liv. I, part. I, ch. 32, édition Buchon.

⁴ GERWILER, *Panegy. Carolina*, p. 14.

⁵ MUNSTER, *Cosmographia*, p. 807.

⁶ *Chronique des Dominicains de Guebwiller*, p. 62.

⁷ BRANT, *Narrenschiff*, édition Strobel, ch. 63, p. 185.

« a dû réjouir leurs sentiments ¹. » La muse rabelaisienne du poète Fischart ne pouvait pas le passer sous silence : « Il vient une époque « qui s'appelle le Carnaval et dans laquelle règne en maître souverain « un astre nommé l'Alsacien. Plus d'un en a souvent la tête alourdie et « la bourse allégée ². » Cet astre si loué par Fischart n'était toutefois pas en bonne odeur auprès d'Erasme. Celui-ci fut le plus illustre détracteur de nos vins. Il leur attribuait les douleurs néphrétiques dont il était tourmenté. Une vieille chanson allemande qui remonte au xvi^e siècle contient une strophe à la louange des charretiers qui vont chercher le vin d'Alsace : « Nous n'oublierons point les voituriers grands et petits « qui mènent leurs chariots en Alsace et en rapportent les bons vins du « Rhin. Ne leur épargnons pas nos louanges reconnaissantes ; que Dieu, « et Marie, la reine du ciel, daignent les conduire et les protéger « tous ! ³ »

Les poètes n'exagéraient rien. Elisée Rœsslin, un médecin, vantait leur force et leur fougue si estimées ⁴. Le géographe français Duval leur rendait ce témoignage honorable : « Le vin d'Alsace est fort agréable à « boire, et l'on en recueille une telle quantité que l'on en transporte en « Suisse, en Souabe, en Bavière, en Lorraine, en Flandre et même en « Angleterre ⁵. » Un administrateur, le positif intendant de La Grange en parlait ainsi, en 1697 : « On envoyait une quantité considérable de « vin de la Haute-Alsace en Hollande d'où il se transportait en Suède et « au Danemark et se débitait pour vin du Rhin. L'on a remarqué « qu'au lieu de s'affaiblir en demeurant longtemps sur l'eau, il augmentait en bonté, le soufre qu'il tire du terroir y contribue et c'est ce « qui lui donne une force extraordinaire qui se modère par un long « transport ⁶. »

Doppelmeyer, un topographe allemand, appelait l'Alsace la « cave à « vin des pays environnants ⁷. »

En 1776, la seule ville de Lucerne en acheta pour plus d'un million ⁸.

¹ HANS SACHS *Werke*, III, p. 93.

² FISCHART, *Gargantua*, chap. IV, édition de 1607.

³ GRÆTER, *Bragur*, VI, 2^e part., p. 81.

⁴ RÖSSLIN, *Wasgauische Gebirg*, p. 1.

⁵ DUVAL, *Acquisitions de la France*, 1679, p. 23.

⁶ LA GRANGE, *Mémoire sur l'Alsace*, mss., p. 299.

⁷ DOPPELMAYER, *Beschreibung des Elsasses*, p. 4.

⁸ BILLING, *Beschreibung des Elsasses*, p. VII.

Je pourrais multiplier des citations de ce genre presque à l'infini. Ces éloges généraux suffisent à établir le renom des vins d'Alsace. Nous allons pénétrer dans le détail des espèces.

Une nomenclature qualitative prêterait trop à l'arbitraire, et au caprice des goûts. J'adopterai simplement l'ordre géographique en partant de la frontière septentrionale.

La partie de l'Alsace que les traités de 1815 nous ont arrachée, le pays de Landau et de Bergzabern, fournissait le *Derrenbach*, le *Pleisweiler*, les vins rouges moréotes de Gleiszellern, de Gleishorbach ¹; autour de Wissembourg, on signalait les crus de Roth, de Clébourg, de Steinseltz, de Schweigen ², le *Fleischroter-Välteliner* et le *Rulaender*; les vins rouges moréotes de Lampertsloch et de Morsbrunn, très-capiteux, et hauts en couleur, mais très-agréables au goût ³; ces deux vignobles appartenaient à l'abbaye de Walbourg; vers Saverne, l'on trouvait de bonnes qualités de vin à Westhausen, Marmoutier, Prinzheim, Bouxwiller, Jetterswiller ⁴; à Saverne même, le cru du *Gold-Bock* que le grand duc Constantin de Russie buvait pour un des meilleurs crus de France ⁵; à Neuwiller, le vin rouge de l'abbaye, le meilleur de la région. Celui de Neugartheim passait autrefois pour très-distingué ⁶; Dürningen avait un excellent vin rouge et Küttolsheim un risling fort délicat; cependant Wimpheling disait que l'Andlau et le Kaysersberg valaient mieux dans des gobelets de bois ou de terre que les vins de la Zorn et du Kochersperg dans des coupes d'or ⁷. Marlenheim était renommé pour ses vins rouges, notamment pour son *Vorlauf* ⁸. Trœnheim, Balbronn, Dangolsheim, Flexbourg, Westhofen, Schnarrachbergheim avaient une bonne réputation, ainsi qu'Ergersheim pour le blanc et Bläsheim pour le rouge. Mutzig, Molsheim, Dorlisheim, Rosheim, Bischoffsheim, Beersch, Barr donnaient des produits abondants et estimés; la vallée de Saint-Ulrich était même autrefois un vignoble renommé, comme l'atteste ce vieux dicton :

¹ FRIESE, *Oekonom. Naturgesch.*, p. 11.

² *Annuaire du Bas-Rhin* de l'an XIII, p. 147.

³ FRIESE, loc. cit., p. 11.

⁴ *Annuaire du Bas-Rhin* de l'an XIII, p. 148.

⁵ Je tiens ce renseignement de feu M. Ostermann, maire de Saverne.

⁶ GRANDIDIER, *Hist. de l'église de Strasbourg*, I, 406.

⁷ *Epist. ad Eck et Sturmium*. — ROERICHS, *Mittheilungen*, I, 91.

⁸ ICHTERSHEIM, loc. cit., I, 30.

*Willst du haben gut rothen Wein,
So fahr in St-Ulrichsthal hinein* ¹.

mais le *Kastelberg*, le *Wibelsberg* et le *Stein* des chanoinesses d'Andlau, le *Mönchberg* des bénédictins d'Altorf, le *Finckenwein* des chartreux de Molsheim, les vins rouges de Saint-Léonard et d'Ottrott que récoltait le Grand-Chapitre ² étaient les crus d'honneur de ce vaste canton vinifère. L'*Altenberg* et le *Rott* de Wolxheim étaient néanmoins leurs maîtres à tous; ce sont les premiers vins de l'Alsace inférieure pour leur velouté et leurs qualités bienfaisantes; ils ont eu la gloire d'être aimés de Napoléon I^{er} ³. *Mittelbergheim* avec son *Ritteney*, et son *Zotzenberg*, Tiefenthal, avec son *Neübruch* rouge appartenant aux Bulach, Dambach, le plus fort vignoble du Bas-Rhin, Scherwiller avec son *Sommerberg* aux Choiseul, Kintzheim, étaient des communes fort visitées des marchands. Reichsfeld, si déchu aujourd'hui, produisait, selon un topographe alsacien, le meilleur vin de la Basse-Alsace, que les Strasbourgeois se disputaient avant la récolte, *anticipando* ⁴. Heiligenstein triomphait avec son *Clewener*, que les uns prétendent avoir été tiré de Cbiavenna et dont les autres rapportent le nom à la qualité sucrée et gluante du raisin qui le produit. Le val de Villé, un coin sauvage des Vosges, récolte un vin rouge qui a de la réputation, et Lièpvre, où existait une antique abbaye fondée par Fulrad, avait un cru pourpré qu'un touriste strasbourgeois signalait honorablement, il y a un siècle ⁵.

Voici, en remontant le pays, au pied du Hoh-Kœnigsbourg, Saint-Hypolite qui a arraché cette exclamation à Fischart :

*Roter von Sant-Bilt
O wie milt* ⁶ !

Plus loin Rodern; Bergheim et ses excellents crus du *Tempelhoff* et du *Canzelberg*; Ribeauvillé, avec ses risslings vigoureux, meilleurs que ceux du Palatinat, ses tockays ardents, son *Geisberger*, un délice, son *Trottacker* suave, son *Zahnacker*, pour lequel les gourmets s'inscrivent à l'avance; Hunawirh et son *Mühlfürst*; Riquewihr, le Clos-Vougeot de l'Alsace,

¹ *Elsäss. Samstagblatt* 1860, p. 130.

² PITON, *Ribeauvillé et ses environs*, p. 19.

³ *Elsässische Neujahrsblätter* 1846, p. 287.

⁴ ICHTERSHEIM, *Topogr. des Elsasses*, I, 47.

⁵ *Bürgerfreund*, année 1776, p. 330.

⁶ *Gargantua*, ch. IV, édition de 1607.

qui offre son vin gris, (*Eschgriesler*), son gentil qui embaume tout un appartement, son *Schœnberger*, si moëlleux à la bouche, mais qui excite trop le cerveau, son *Sporen*, son *Sonnenberg* qui était aux comtes de Wurtemberg, son *Lüppelsperger*, le vin favori de Jean de Manderscheid et dont Fischart disait :

*O Katsenthaler und Lüppelsperger von Reichenweyer
Wie halten euch mein Lippen so theuer !¹*

Riquewihr a donné à l'Allemagne un plant qui y est célèbre sous le nom d'*Etlinger* ou d'*Ortlieber*. Beblenheim, Kientzheim, où Lazare de Schwendi revenant des guerres de Hongrie apporta, au xvi^e siècle, les premiers plants de tockay² ; Sigolsheim, dont le moine de Saint-Gall vantait les produits, déjà au ix^e siècle, en décrivant l'influence galante du *Sigullarius* sur le cœur fragile d'un évêque franc de ce temps-là³. Kaysersberg, renommé par son *Geisburger*, Ammerschwih, une véritable mamelle bachique qui verse 40,000 mesures de vin dans la consommation, dans une bonne année ; Katsenthal célèbre déjà par Fischart dans les vers que je viens de citer. Colmar n'a que son vin de la Hart, mais qui est délicieux dans les grandes années. Il était déjà si célèbre dans le moyen-âge, particulièrement celui des caves des Unterlinden, que l'empereur Albert en exigea une certaine quantité des sœurs de ce monastère, en 1304⁴.

Les membres de la société poculative du *Wagkeller* usaient préféralement du crû d'un vignoble de Kientzheim, qui avait été légué à cet institut, et qui portait le nom de *Kærenberg*. « Il est constant que l'on ne décède pas tandis que l'on boit de ce bon vin, très-utile pour la santé de l'homme en le buvant maitrement, mais raisonnablement ; il est défendu au beau sexe d'en boire, de peur que ces dames ne deviennent trop maitresses de leur maris⁵. » Turckheim, sur la Fecht, se glorifie de son *Brand*, de son *Edelsberg*, et de ses bons vins rouges auxquels la langue populaire a donné le nom générique de *Türkenblut*. Un peu plus loin, Zimmerbach a son *Geisbühl* et son *Prinz-Muz* récolté dans un canton qui appartenait à Maximilien de Deux-Ponts

¹ *Gargantua*, ch. iv, édition de 1607.

² *Musée pittoresque d'Alsace*, Kientzheim, p. 59.

³ *Monach. S. Gall*, lib. 1, ch. 23.

⁴ *Annales et chron. des Dominicains de Colmar*, p. 367.

⁵ Statuts du *Wagkeller*, *Revue d'Alsace* 1858, p. 543.

devenu par la grâce de Napoléon 1, roi de Bavière. Retournons sur nos pas, sortons de la vallée de Munster; le domaine de la vigne cesse; en poussant plus loin nous ne rencontrerions que des fabriques, des rochers, des bois, des châlets, des déserts, peut-être de la neige. Voici Eguisheim et ses crus délicats qu'un savant médecin, le docteur Jænger, perfectionne encore tous les jours et qui rivaliseront bientôt avec les plus nobles produits du Palatinat; Rouffach et sa côte opulente; Jungholtz et ses vins rouges, surtout ceux des Schauenbourg; Bergholtz-Zell dont les habitants reçurent, il y a plusieurs siècles, des terrains communaux à condition de n'y planter que du raisin gentil qui donne un vin honoré de ce dicton :

*Der Reichenweyer und Bergholtzweiler
Die thun gut in unseren Keller* ¹.

Nous sommes devant Guebwiller, vignoble digne de tous les respects, même d'un peu de crainte; c'est là que croissent l'*Olber*, au bouquet intense et le *Séring* ² des moines de Murbach; c'est là que la *Wanne* donne ses riches trésors; c'est là, sur le Kreutzberg que mûrit le perfide *Kitterle* qui a mérité le surnom redoutable de brise-mollets (*Wadenbrecher*) Stæber a plaisamment donné pour armoiries au génie de ce vignoble fameux deux mollets en croix ³. On dit que son nom lui vient du vigneron qui l'a le premier planté; il s'appelait Kutter; mais la brièveté de sa taille lui imposa le diminutif de *Kitterle*. Ah! le traitre de petit homme! Que de grands gaillards il a réduits à ne plus occuper qu'un pied au-dessus de la surface du sol! Cernay a le vignoble de la *Hube*, et Uffholtz la côte de Saint-Antoine ⁴ qui donnait aux bénédictins de Murbach l'*Edler Antoni-berger*.

Enfin nous arrivons à Thann. La géographie, pour cette fois, est fidèle au grand principe esthétique qui commande que l'intérêt aille toujours en augmentant. Thann est fameux par son *Stauffenberg*, son *Enchenberg*, mais surtout par son *Rangwein* que récoltait le chapitre de Thann, le plus chaud et le plus violent des vins de notre pays. Ses effets redoutables sur le système nerveux lui avaient acquis l'honneur d'inspirer une formule de malédiction: « *Que le Rang te heurte!* »

¹ DURWELL, *Géologie du canton de Guebwiller*, p. 86.

² ICHTENSHEIM, *Topogr. des Elsasses*, II, p. 33. Il l'appelle *ein köstlicher Wein*.

³ *Elsässische Neujahrsblätter 1846*, p. 287.

⁴ SCHROEFFLIN, *Alsacia illustr.*, IV, 233.

comme on disait en Provence *que le Maulubec te trousse !* et comme on dit en France *que le diable t'emporte !* Ce juron était déjà populaire dans toute l'Allemagne au xvi^e siècle ¹. Quand les Bourguignons de Charles-le-Téméraire vinrent à Thann, en 1468, ils y trouvèrent, dit un historien, « du Rangwein des plus exquis, surtout dans la maison du sire de Reichenach et dans plusieurs autres ; ce bon vin leur monta vigoureusement les courages ². » Fischart l'a bien connu aussi, comme on peut le présumer par cette peinture expressive dont on ne peut donner la copie en français et que les allemands seuls comprendront : *Im Rangwein zu Dann, da steckt der heilig S. Rango, der nimpt den Rang und ringt so lang, bis er einen rängt und brängt unter die Bänk* ³. » Ichtersheim affirme qu'un homme peut difficilement en boire un pot sans être renversé, *ohne bodenwerfenden Rausch*, bien qu'il s'insinue dans le corps aussi doucement que le lait, *da er doch wie milch einschleicht* ⁴. Voici ce qu'en dit le franciscain de Thann :

« Que celui qui en abuse se garde de l'air et de la promenade ; il vaut mieux de le croire que d'en faire l'expérience ; après cela, ceux qui en ont fait l'épreuve peuvent en porter le plus sûr témoignage ⁵. »

Du temps de Marie Thérèse le Rangwein jouissait d'une vogue extraordinaire dans la haute société de Vienne. Un alsacien, précepteur des enfants du prince de Löwenberg, l'avait introduit en Autriche. L'engouement était tel que Vienne consommait six fois plus de Rang que Thann n'en produisait. La foi est une belle chose en toutes matières.

Une partie des détails que nous venons de parcourir a donné naissance à ce vieux dicton bachique :

*Zu Thann im Rang
Zu Gebweiler in der Wannen
Zu Turckheim im Brand
Wächst der beste Wein im Land* ⁶.

¹ MUNSTER, *Cosmographie*, p. 312.

² DIEDOLT-SCHILLING, *Burgundischer-Krieg*, p. 20.

³ FISCHART, *Gargantua*, ch. xvi, édition de 1607.

⁴ ICHTERSHEIM, *loc. cit.*, II, p. 41.

⁵ *Kleine Thanner-Chronick*, 1766, p. 78.

⁶ A Thann dans le Rang, à Guebwiller dans la Wanne, à Turckheim dans le Brand, croît le meilleur vin du pays. — FRIESE, *Merkwürdigkeiten*, p. 183.

A quoi les vigneron de Riquewihr ont ajouté ces deux rimes :

*Aber gegen den Reichenweihrer Sporen
Hoben sie alle das Spiel verloren ¹.*

Nos poètes alsaciens modernes ont aussi quelquefois senti leur verve s'échauffer au contact de nos grands crûs. Ehrenfried Stæber, poète par nature, mais notaire d'occasion, chantait :

*Helljesteiner, muschedeller,
Volzemer unn Kitterle
Richewirer, Berker, Zeller,
Lutter gueti Winele !
Vivat's Elsass, unser Laendel,
Diss so gueti Winle het ! ²*

Arnold, un jurisconsulte, un professeur de droit romain, entrait encore plus au cœur du sujet :

*Un was sinn nit d'Wyn so guet !
Sinn dies Kopfsynfyrer !
Escheressler, Dirkebluet,
Bebler, un Rapschwyrer,
Strohwyn, Kläwner, Finkewyn,
Duen wie gold im Becher ;
Kydderle unn Rangwyn
D'argste Wadebrecher ³.*

Le peuple honorait le bon vin à sa manière, par des métaphores reconnaissantes ou louangeuses : il l'appelait *Landskraft* (vigueur du pays), *Türkenblut* (sang des turcs), *Octoberthee*, thé d'octobre, etc. Le thé d'octobre me semble plus noble que la *purée septembrale* de Rabelais.

Il était inexorable sur le mauvais vin. Quand il s'agissait de rahaisser, d'injurier les produits des années malheureuses ou ceux des cantons décriés, son imagination se donnait pleine carrière et enfantait les désignations les plus satiriques, les plus originales ; sobriquets, outrages, onomatopées, facéties, vocables burlesques, allusions comiques,

¹ Mais contre le *Sporen* de Riquewihr, ils ont tous perdu la partie — *Die deutsch. Mundarten*. Nuremberg 1859, p. 10, article d'Auguste Stæber.

² EH. STÆBER, *Daniel oder der Strassburger*. Strasbourg 1825, 8°, p. 29.

³ ARNOLD, *Pfingstmontag 1846*, p. 177.

son mépris se faisait arme de tout pour frapper l'ennemi. On en peut juger par ce curieux glossaire dont mon ami Auguste Stœber m'a fourni la plus grande partie : BRIEJ, *schlechtli Briej*, bouillon, mauvais bouillon ; BUBBERU, dans la Haute-Alsace, spécialement à Colmar ; BUNLEGLIGGER ; l'étymologie française qu'on lui donne parfois (*pour le violon, pour le ménétrier*) n'est pas exacte, car le même terme est usité dans la Souabe ; BLÄMBEL, aliàs PLÄMBEL ; Abraham à Santa-Clara s'en est servi : *Sauern Plämbel trinken* ; DREIMÄNNERWIN, parce qu'il exige le concours de trois hommes : l'un qui maintient le buveur, l'autre qui lui infuse de force la perfide boisson et le troisième, la victime, qui boit ; FRINDSWIN, qu'on offre aux amis, avec lesquels on ne se gêne point ; germe de la comédie des *Intimes* ; c'est la *fortune du pot* dans le domaine du vin ; GSELLSCHAFTSWIN, parce qu'il réunit, resserre les lèvres plutôt que les liens de la sociabilité, *weill er zusammenzieht* ; GUETEFRINDSWIN, augmentatif de Frindswin ; le vin est naturellement plus détestable, puisqu'il s'agit d'un bon ami ; GUETLIN, *vide infra* la racine *Lir* ; G'SÜFF avec la variante *G'süffs*, le dernier terme d'abjection en fait de boisson ; KRATTEL-DI-WAND-NUFF, grimpe-muraille ; celui qui en boit devient, en effet, capable de cette extravagance désespérée ; LABBELIRE, de *labben*, *lappen*, *gallicé-lapper* ; LENTSCHEMACHER, qui fait grimacer et dispose à pleurer (Mulhouse) ; LIRE, LIR, du latin *Lora*, *liquor ex uvarum folliculis et acinis post mustum effusè aquâ expressus* (Fabri, *Thes. erudit. scolast.*) — *vinum secundum, viuacium, mortacia* (Dasy-pod. *Dict. lat. german.*) — *Leuren-Trank, Lauer, Lauerwein, Tresterwein, Nachwein* (Schmeller, *Bayrisch. Wörterb.*) ; RACHEPUTZER, nettoyeur du palais ; usité en Allemagne, indigène à Strasbourg ; un allemand en a donné ce commentaire : « Ce vin a cette bonne propriété « qu'il expulse les glaires et autres humeurs ; mais il est prudent à « celui qui en a bu et qui est allé se concher, de se réveiller pendant la « nuit, afin qu'il se retourne d'un autre côté, sans quoi ce vin pourrait « bien lui forer un trou dans l'estomac. » (AUERBACH, *Buchlein für Jugend*) ; REMDOS vel *Rembes* (Mulhouse) ; SAICH, *vulgo*, urine ; SEIFEL, boisson ignoble ; SUNEGLITZER, canton de mauvais vin à Zillisheim ; exemple de la règle qui a fait du Surène le type des mauvais vins français ; SÜFF ; SÜRREMES, SÜRREMDER (Mulhouse) ; TRINCKWIN, c'est du vin qu'on boit, mais on en aimerait autant du meilleur ; TORD-BOYAUX, importation récente ; témoignage des progrès de la langue française.

Les pauvres montagnards du Ban-de-la-Roche ne disaient aucun mal

de la piquette qu'ils se préparaient avec des cerises, des grains de genièvre et le fruit des rosiers de chien (*chopecus*) ¹.

Quand le vin avait subi un baptême trop généreux on le signalait malicieusement comme ayant traversé Wasselonne, *er isch durch Wassten geloffen*; le calembour n'était pas très-pur; en ce temps là, une analogie approximative des sons suffisait.

L'eau, considérée comme liquide potable, était moins injuriée que le mauvais vin; on se contentait de la désigner sous les noms de *Gänswein*, *Gänsläwi*, *Fräschewin*, *Waibelstein-reps*, *Brunneföziger*, (Mulhouse) vin des oies, vin de grenouilles, etc.

Quelque bons que fussent ses vins indigènes, l'Alsace ne se tenait pas uniquement à eux. Les produits étrangers ont, en tout temps, exercé une séduction sur les palais capricieux ou difficiles. En 1288, Bâle vit arriver un marchand qui menait avec lui et vendait des vins de Grèce ou de Chypre ². Pendant le moyen-âge, le Rheinfall, le malvoisie le vin du Rhin, devaient faire leur apparition dans les festins somptueux et sur les tables d'apparat. Nos aïeux prisait aussi beaucoup les vins artificiels (*Künstliche Weine*) que fabriquaient et vendaient les apothicaires. Le *Reps* ou vin infusé d'épices fut longtemps en crédit chez eux. Le vin de paille, le *passum* des latins (*Strohwein*) faisait leurs délices. Celui de Colmar, de Kaysersberg, de Riquewihl, était célèbre. On connaissait encore anciennement, chez nous, le claret, vin mélangé de miel, (*clara potio*), l'hypocras, le vin aromatisé (*pigmentum*), l'hydromel vineux, le « vin brûlé que les Allemands estiment beaucoup » et dont le meilleur était fourni par Kaysersberg ³; le *Treseney* que Buchinger a décrit dans son *Koch-Buch*, etc.

Il existe aux archives du Haut-Rhin, fonds de la Régence d'Ensisheim, une série de pièces relatives aux achats de vin que les archiducs d'Autriche faisaient faire en France, missives de commande, instructions, lettres de crédit, épîtres de recommandation. Ces achats se faisaient principalement en Bourgogne, mais aussi dans le Lyonnais, et dans le Languedoc. En 1632, en pleine guerre de trente ans, la Chambre de la Régence adresse le sommelier de l'archiduc à un marchand de Besançon qui est chargé de lui délivrer les finances nécessaires pour ses

¹ OEBLIN, *Propos. géolog.*, p. 134.

² *Annales et chronique des Dominicains de Colmar*, p. 135.

³ DUVAL, *loc. cit.*, p. 31.

achats de claret ; elle lui remet une lettre pour le parlement de Dôle qui est prié de faciliter les acquisitions. Un régistreur du xvii^e siècle, qui avala plus de poussière que de rouge-bord, a placé sur cette liasse de documents une fiche indicative ainsi libellée : *Appetitus bibendorum « vinorum francicorum scilicet muscatellum, Lugdunensis, mascon, « Frontignan, titillabat gulas, durante bello, illustrissimarum ista- « rum personarum, junetis prunis de Languedoc. Hinc varia jussa, « rescripta, responsoria, prefectorum in Beffort, et testimonia conduc- « tusque vectigalium exarati fuerunt. Totus hic fasciculus in eo est occupatus ut res posteritati nota fiat, sed charta sicca* ¹. » Ce vieil archiviste était assez libre en son langage ; il se vengait à sa manière. A coup sûr, ce qui lui déplaisait le plus, ce n'était pas la dépense, mais la sécheresse des papiers qu'il classait, comme l'indique le soupir final de sa plainte, *sed charta sicca !* Le Champagne a pénétré d'assez bonne heure dans notre pays. Il figure fréquemment dans la comptabilité de la république de Strasbourg, sous les noms de *Chambanier*, de *Chempagny*, *Champagne*, *Champagnerwein*. Dans le repas que la ville donna en 1691, aux généraux de Louis xiv, j'en remarque 42 bouteilles qui coûtèrent 20 francs ². Quand Stanislas, chassé de Pologne, végétait si tristement à Wissembourg, le champagne l'edt peut-être plus efficacement consolé que le vin du Rhin que M. de Weber lui faisait boire ³. Consoler à fond un roi déchu avec du *Domdechaut* ou du *Steinberger-Cabinet*, cela a pu être onéreux.

Les Allemands, et les Alsaciens avec eux, avaient anciennement une terrible réputation de buveurs. A leur appétit strident correspondait une soif adurante ; estomac chaud et gorge toujours sèche, voilà le fond du véritable allemand des vieux temps. Aujourd'hui c'est bien différent, à ce que l'on prétend. Tacite avait déjà constaté chez les Germains une puissance d'impotation remarquable. « Ce n'est pas une honte parmi « eux de passer à boire les journées et les nuits entières. C'est là que se « font les réconciliations et les alliances: c'est là qu'ils traitent de l'elec- « tion des princes et de toutes les affaires relatives à la paix et à la « guerre. Ils ne trouvent aucun temps plus propre que celui des repas,

¹ Archives du Haut-Rhin. Fonds d'Ensisheim. — Je suis redevable de cette intéressante communication à M. Brièle, archiviste du département.

² Archives de Strasbourg. Comptes de dépenses.

³ LAJOLAIS, *Description de Strasbourg*, p. 36.

« parce qu'on n'y déguise point ses vraies pensées, ou parce que la « chaleur du vin porte l'esprit aux entreprises les plus hardies ¹. »

Les Franks, et tous les barbares, aimaient passionnément le vin. Quand Frédégonde veut avec certitude attirer ses ennemis dans ses pièges de mort, elle les invite à un festin et les fait assassiner pendant l'orgie ². Les canons des conciles et les capitulaires sont remplis de prescriptions inspirées par le spectacle de ce genre d'excès. Au XI^e siècle, les Lombards reprochaient aux teutons la grossièreté de leurs mœurs, leur goinfrerie et leur penchant à boire, *gulositatem et animos vino deditos* ³. Les papes exigeaient des empereurs d'Allemagne le serment de sobriété avant leur couronnement : *Vis sobrietatem cum Dei auxilio custodire* ? ⁴. Wenceslas avait dit oui, comme les autres, et cependant étant à Reims, en 1397, pour négocier avec la France, il aima mieux, un soir qu'il était hors d'état de discuter, accorder ce qu'on demandait que cesser de boire. Le poète Gaspard Bruschius disait de ses compatriotes et principalement des gentilshommes :

Illic nobilitas aeterno nomine digna

Exhaurire cados, siccoreque pocula longa.

En 1465, l'ammeister de Strasbourg fut forcé de faire élever au double l'allocation destinée à assurer le *Scharwechtern-Trunk* ⁵. Paulliraconte une anecdote qui peint vivement l'empire des pensions bachiques dans le peuple du XV^e siècle. Un paysan et sa femme avaient fait vœu de ne plus boire de vin hormis le pot de vin attaché aux marchés qu'ils feraient. Au bout de quinze jours, la femme aurait volontiers bu un coup. Ils possédaient un âne. Vends-moi ton âne, dit-elle à son mari. Il y consentit et ils burent ensemble le pot de vin du marché. Le lendemain, elle revendit l'âne au mari ; nouveau marché, nouveau pot de vin ; et ils continuèrent ainsi sans rompre leur vœu ⁶. Jérôme Bock se plaint au XVI^e siècle de la mauvaise réputation qui avait été faite aux Allemands sur le fait de la boisson ⁷. Le médecin Epiphanus de Porrentruy la méritait bien, lui

¹ TACITE, *De morib. german.*, ch. 22.

² GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist. eccles. francor.*, lib. IX, cap. 27.

³ *Mediolani hist.*, II, 22, extrait de la chronique de Landulf l'ancien.

⁴ GRANDBIER, *Notice sur la confrérie du Hoh-Barr*, p. 10.

⁵ *Archiv-Chronick. Code dipl. de Strosbourg*, p. 183.

⁶ PAULLI, *Schimpf und Ernst*, p. 100.

⁷ *Kreuterbuch*, p. 418.

qui s'enivrait pour oublier le chagrin qu'il ressentait de voir sa femme attaquée de la peste ¹.

A Bâle « plusieurs se plaignirent à M. de Montaigne de la dissolution des fâmes et yvrognerie des hommes ². » En Allemagne, Montaigne « se conformait aux commodités du pays jusqu'à boire le vin sans eau. « Quant à boire à l'envi, il n'y fut jamais convié que de courtoisie et il « ne l'entreprit jamais. Leur vin se sert dans des vesseaux comme grandes « cruches et est un crime de voir un gobelet vide qu'ils ne remplissent « soudain, et jamais de l'eau, non pas à ceux mêmes qui en demandent, « s'ils ne sont bien respectés ³. » Quand Erasme passa à Schlestadt, le magistrat l'honora d'un présent de trois cruches du vin le plus exquis qui auraient suffi à contenter dix grands buveurs, *decem tricongiis satis esse possint* ⁴. Fischart rapportait ces goûts immodérés à l'ardeur du foie des Allemands qui attire et aspire le vin comme le soleil de l'après-midi pompe l'eau ⁵.

Les Alsaciens portaient leur soif partout où ils allaient; Louis XIV força, en 1686, le régiment d'Alsace à dédommager les habitants d'Angers, où il tenait garnison, des excès qu'il avait commis par artifice et par violence dans leurs maisons ⁶. Gœthe nous a conservé un bien curieux sermon d'un archevêque de Mayence sur la manière d'user du vin; l'archevêque de Mayence était un de nos voisins. « Que celui qui « au troisième ou au quatrième pot, dit-il, sent sa raison se troubler au « point de ne plus reconnaître sa femme, ses enfants, ses amis, et de « les maltraiter, s'en tienne à ses deux pots, s'il ne veut pas offenser Dieu « et se faire mépriser par son prochain; mais que celui qui après en avoir « bu quatre, cinq ou six, reste en état de faire son travail et de se « conformer au commandement de ses supérieurs ecclésiastiques et « séculiers, et de secourir son prochain, en cas de besoin, que celui-là « absorbe humblement et avec reconnaissance la part que Dieu lui a « permis de prendre. Qu'il se garde bien cependant de passer la limite « des six mesures, car il est rare que la bonté infinie du Seigneur

¹ FECHTER, *Platers Autobiographien*, p. 72.

² *Voyages de Montaigne*, 1, p. 34.

³ *Ibidem*, p. 73.

⁴ DORLAN, *Notices historiques sur Schlestadt*, p. 119.

⁵ *Gargantua*, lib. IV, édition de 1607.

⁶ NOAILLES, *Histoire de M^{me} de Maintenon*, II, p. 489.

« accorde à un de ses enfants la faveur qu'il a bien voulu me faire , à
 « moi , son serviteur indigne. Je bois huit pots de vin par jour et pas
 « un de vous ne peut dire qu'il m'ait jamais vu livré à une injuste
 « colère , injurier mes parents ou mes connaissances , oublier ou même
 « négliger un seul de mes devoirs. Vous m'avez , au contraire , toujours
 « trouvé prêt à faire tout ce qui peut être agréable à Dieu et utile à mon
 « prochain. Que chacun de vous , mes frères , se fortifie donc le corps
 « et se réjouisse l'esprit avec la quantité de vin que la bonté divine a
 « voulu lui permettre d'absorber ¹. Notre évêque Jean de Lyne ² était
 un homme à prêcher de cette façon ; et Goethe n'était pas mal choisi
 pour recueillir cette homélie, lui qui aimait tant à boire du vin de Hongrie chez le charretier de Weheditz , et qui ne paraissait supportable à M^{me} de Staël qu'avec une bouteille de Champagne dans la tête ³.

Plus près de nous , et chez des gens qui n'ont pas l'excuse des entraînements de la poésie , à Mulhouse , le culte de la dive bouteille ne prospérait pas moins. Voici un coup de crayon assez vif que nous devons au bonhomme Mathieu Mieg. « Il est juste aussi de remarquer que nos ancêtres étaient des héros en beuverie de vin. Les nobles avaient leurs poêles réservés ; le commun des bourgeois se réunissait en hiver dans les tribus ; il y buvait du vin dans des cruches ou des canettes d'étain , en fumant la pipe et en jouant aux cartes ou aux dés. Pendant l'été les épreuves se faisaient dans les maisons de tir , et celui qui ne buvait point son gobelet d'un seul trait était peu estimé. Dans les réunions privées , les sociétés de chant , les congratulations et autres petites fêtes , c'était encore Bacchus qui présidait. On ne consommait que du vin du pays ; mais depuis environ cinquante ans nos fabricants d'indienne , qui gagnaient de l'argent en dormant , ont commencé à faire connaissance avec le Champagne et le Bourgogne. Ces excellents vins calmèrent leur soif brûlante jusqu'à ce que l'un ou l'autre se trouvât forcé de redescendre au petit cru de Zillisheim. Cette mode de boire a un peu diminué ⁴. »

Ce penchant général pour le vin ne peut pas étonner chez des peuples

¹ GOETHE , *Mémoires. Voyages sur le Rhin* , II , p. 308.

² *Revue d'Alsace 1860* , p. 9.

³ GOETHE , *Mémoires* , I , p. 456 et 418.

⁴ MATH. MIEG , *Mulhausen. Geschichte* , 1816 , I , p. 34.

où régnait comme un article de foi ce proverbe émis par un des hommes les plus célèbres dans l'histoire du monde :

*Wer niemals einen Rausch gehabt
Der ist kein braver Mann.*

S'il fallait multiplier les preuves qui établissent irréfutablement la puissance d'absorption et la pente décidée de nos aïeux, je parlerais des cinq chopines de vin allouées journellement aux chanoines de Strasbourg et de la recommandation qui leur était faite de ne pas s'enivrer ¹. Ceux de Bâle, en certains grands jours, allaient jusqu'à dix chopines et trois hanaps d'*extra* ². Je rappellerais avec quel cérémonial la margrave de Bade buvait à Thann, en 1469 ³; les 48 mesures de vin bues par les envoyés suisses, à Mullhouse, en 1515 ⁴; l'opinion de Wimpheling ⁵, les peintures de Séb. Brant ⁶; le mémoire de l'Intendant La Grange, les coups de langue du médecin Maugue, cent choses que j'ai semées dans les divers chapitres de ce travail et auxquelles j'en ajouterai encore tant d'autres que personne ne voudrait plus me suivre. Je ne fais pas un inventaire; je n'essaie qu'un tableau.

Le maréchal de Bassompierre, l'ami d'Henri IV, l'invincible buveur, le hanapeur à outrance, a été vaincu dans notre province, et encore sur les terres de l'évêché, et par des gens d'église, ne vous déplaie. Il va nous raconter lui-même son illustre défaite, « Le mercredi de la semaine de
« Pâques (1604) je vins coucher à Saverne. Je me mis à table pour souper
« avant que d'aller voir les chanoines au château; mais comme je com-
« mençois ils arrivèrent pour me prendre et me loger au château.
« C'étaient messieurs le Dondeken, ou doyen de Créhange, et les comtes
« de Quesle et de Reifferscheid. Ils avaient déjà soupé et étoient à demi
« ivres. Je les priai que, puisqu'ils me trouvoient à table, ils s'y missent
« plutôt que de m'emmener attendre le souper au château, ce qu'il
« firent, et en peu de temps de notre soif, Guitaut, vieux compère,
« maître des monnoies de Lorraine, et moi, nous les achevâmes si bien
« d'enivrer, qu'il les fallut remporter au château, et moi je demurai en

¹ GRANDIDIER, *Hist. de l'église de Strasbourg*, I, 179.

² TROUILLAT, *Monum. de l'évêché de Bâle*, II, p. 650.

³ *Revue d'Alsace* 1853, p. 434.

⁴ MIEG, *loc. cit.*, II, 136.

⁵ *Catalog. episcop. arg.*, p. 93.

⁶ *Norrenschiff*, ch. LVII.

« mon hôtellerie. Et le lendemain à la poin'e du jour je montai à cheval, « pensant partir ; mais ils avaient , la nuit , envoyé défendre que l'on « ne me laissât pas sortir , car ils vouloient avoir leur revanche de ce « que je les avois enivrés. Il me fallut donc demeurer ce matin-là au « dîner, dont je me trouvai bien mal ; car, afin de m'enivrer , ils « me mirent de l'eau-de-vie dans mon vin , bien qu'ils m'aient depuis « assuré que non , et que c'était seulement d'un vin de Lesperg ¹ qui « était si fort et si fumeux , que je n'en eus pas bu dix ou douze verres « que je ne perdisse toute connaissance , et que je ne tombasse en une « telle léthargie qu'il me fallût saigner plusieurs fois et me ventouser, et « me serrer avec des jarretières les bras et les jambes. Je demurai à « Saverne cinq jours en cet état et perdis de telle sorte le goût du vin « que je demurai plus de deux ans non seulement sans en pouvoir « boire , mais encore sans en pouvoir sentir sans horreur ². »

Tout le monde en Alsace ne buvait certes pas avec la puissance et l'entrain qu'y mettaient messieurs de Reifferscheid et François de Crébange. Il y eut même une fois un Alsacien qui n'a jamais bu de vin. Aussi l'histoire a-t-elle remarqué ce miracle. Buheler nous apprend que l'ammeister Wolfgang Schutterlin fut cet homme singulier ³.

Les Français du temps de Louis XIII et de Louis XIV faisaient assez volontiers la débauche de vin avec les gens du pays , surtout avec la noblesse qui passait pour être ardente à humer le piot , mais ils étaient rarement en état de tenir tête à nos preux. Le comte de la Suze , gouverneur de Belfort et mari de cette galante Henriette de Coligny , qui gravait ses rêveries amoureuses sur les rochers de Bermont , avait assisté « à une ivrognerie célèbre à Brisach ; comme il s'en retournait , un « troupeau de cochons l'ayant renversé sur le pont , lui passa sur le « corps , et il erioit : quartier , cavalerie , quartier ! ⁴. » Le buveur désarçonné se croyait aux prises avec les *Cravattes* de l'empereur.

Nos habitudes bachiques se trahissaient parfois jusque dans les inscriptions funèbres et leur donnaient une couleur paicenne. Un margrave de Bade , qui fut custos et cellérier du chapitre de Strasbourg , est

¹ C'était du *Luppelsperger* de Riquewihr , accrédité par une longue tradition au château des évêques de Strasbourg à Saverne.

² BASSOMPIERRE , *Mémoires* , Coll. Michaud , t. x , p. 39.

³ BUHELER , *Chronick* , mss. , ad ann. 1574.

⁴ TALLEMANT , *Historiettes* , v. p. 215.

enterré dans la cathédrale. Savez-vous ce que promet à ce chrétien, à ce serviteur de l'église, l'épithaphe taillée sur son tombeau ? Qu'il *boira le nectar avec les Dieux* :

*Si domus aut pietas, inopum si cura bearint
Quemquam, cum superis, Carole, nectar habes.*

L'on était convaincu, en Alsace, que le vin était un remède souverain en toutes choses. Un proverbe affirmait que chaque coup de vin sur la saladé ou sur les œufs causait un préjudice notable au médecin :

*E Trunk uff de Salat
Schad im Docter e Dukat,
E Trunk uff e-n-Ei
Schad im Docter zwei *.*

Il était de principe aussi qu'on ne pouvait sans honte se soustraire à l'obligation de boire, dans les réunions, assemblées et occasions où cet exercice faisait l'occupation principale. Celui qui faiblissait était rappelé énergiquement au devoir par cette apostrophe : *Sauff oder Lauß!* Nos paysans seront bien étonnés d'apprendre qu'en usant de ce dicton, ils font de la littérature grecque. Les Athéniens du temps de Périclès disaient exactement la même chose : *ἐπιπιδὲ καὶ πιιδὲ*. Il n'y a donc rien de nouveau sous le soleil, pas même la coutume de faire boire à un survenant dans son verre, qui remonte aux Celtes †.

Toutes les classes de la société, tous les âges étaient infectés de ce matérialisme grossier, de cette sensualité basse qui a fait des derniers siècles l'époque héroïque, le cycle chevaleresque de la beuverie. La plèbe, la bourgeoisie, la noblesse, le clergé, toutes les conditions étaient marquées de ce vice honteux. La jeunesse qui fréquentait les écoles publiques pour se préparer aux autels, aux tribunaux, à l'art de guérir, à l'enseignement, n'en était pas exempte, non plus que les femmes qui accompagnaient leurs maris, leurs frères, leurs fiancés, au cabaret. Geiler nous a laissé un tableau coloré de la vie désordonnée que menaient les étudiants de son siècle : « Quand on les croit occupés « à étudier, ils s'occupent à faire l'amour. D'une nuit à l'autre, ils par-
« courent la ville au bruit des luths, des violons, des harpes et des
« cithares pour cultiver leurs amourettes, jusqu'à en devenir ivres et

* *Alsatia* de 1851, p. 28.

† GRANDIDIER, *Hist. d'Alsace*, 1, 38.

« insensés. Le matin, ils sont incapables d'étude, se lèvent à dix heures, en perdent une à s'habiller, une autre à se promener, puis vient l'heure du diner. A table chacun vante ses prouesses; puis on se met à boire à l'envi, et celui qui se signale le plus est proclamé maître ou docteur. Après le diner, ils vont faire les merveilleux, se postent, pendant plusieurs heures, devant la porte de leurs Lisettes, ou bien ils s'occupent au jeu de paume, à l'escrime, à la danse ou aux sauts d'adresse. Sur cent il n'en est pas un qui se rende aux cours. C'est ainsi qu'ils consomment la journée et atteignent l'heure du souper. Alors recommencent les vanteries sur leurs travaux de la journée; un tel a gagné tant au jeu de paume, tel autre a fait tant de coups notables; celui-ci a balafré d'importance à la salle d'armes un nouveau venu mal léché; celui-là a dansé à perte d'haleine avec son Ursule; ah! que ses mains sont douces, et ses yeux noirs, et comme elle tourne rapidement! Voilà comment ils passent leurs journées et leurs repas. Après quoi ils recommencent à battre le pavé et à courir les aventures¹. »

L'autorité essaya souvent de refréner les excès qui se commettaient, et d'endiguer de vive force l'intempérance naturelle aux peuples d'origine germanique. Mais ses efforts échouèrent presque partout et toujours. Les mœurs étaient plus fortes que les lois; les conseils se brisaient impuissants devant des habitudes invétérées; les menaces pénales venaient expirer devant l'opiniâtreté de la soif nationale. Les règlements et les décrets pouvaient bien adoucir les scandales publics, mais ils ne pouvaient détruire le penchant congénial, redresser la pente native de ces populations vers les voluptés épaisses de la boisson. L'éducation, la marche du temps, le progrès des habitudes sociales, la propagation des idées délicates, le besoin de décence et de politesse, et surtout les bons exemples, devaient seuls amener une amélioration des mœurs.

Immédiatement après la réforme, le magistrat de Strasbourg porta son attention sur ce genre de débordements. Il interdit l'ouverture des auberges et cabarets pendant le prêche et en prescrivit la fermeture à 9 heures du soir. Il défendit de se livrer à la vieille coutume de boire à l'envi, *zu trinken* « ni en public, ni secrètement, ni de quelque manière que le cœur de l'homme en pût concevoir le dessein. » Cette prouesse blamable était punie d'une amende. Celui qui était rencontré

¹ GRILLER, *Wellspiegel*, Bâle 1574, f^o, p. 116.

ivre devait être emprisonné par les valets de police ; s'il appartenait au magistrat, la peine était doublée ¹. A Wissembourg, il existait un mandement analogue. Le statut de police d'Ensisheim, de 1520, soumettait les hommes et les femmes qui s'enivraient ou qui provoquaient l'ivresse d'autrui, à l'emprisonnement au pain et à l'eau ; les aubergistes étaient punis de la même peine ² ; à neuf heures, fermeture absolue des cabarets. A Bâle, les ivrognes étaient séquestrés dans le *Tollhaus* ³. A Munster, en l'absence d'un statut pénal, la *Kirchenordnung* de 1575 avait édicté les prohibitions nécessaires et avait fait de la tempérance une obligation confessionnelle ⁴. Mulhouse avait ses ordonnances sur le même sujet. Des villages même promulguèrent de petites chartes disciplinaires, comme Berstett. Le règlement municipal de cette commune voulait que le Schultheiss et la justice locale s'informassent si quelque bourgeois faisait trop de dépense ; si les avertissements restaient sans effet, on devait agir pour y remédier. Il limite les dépenses de boisson dans les marchés de vin et prononce 30 schellings d'amende contre celui qui boit ou mange plus qu'il ne peut supporter ⁵. Au commencement de ce siècle, l'ivrognerie était encore un vice extrêmement répandu dans l'évêché de Bâle. « Il ne se conclut presque aucun marché qu'on n'aille « le terminer au cabaret et les ventes publiques et les enchères se font « le verre à la main ⁶. »

Certaines coutumes, à part la corruption qui les atteignit et le désordre où elles tombèrent, avaient leur origine dans un sentiment louable en soi. Elles venaient de la bonhomie cordiale, de l'esprit de convivialité de l'ancien temps. Leur dépravation seule fut un mal. Telle fut, par exemple, le *Willkomm*. C'était le coup de la bienvenue offert à un ami qui arrivait ou à un hôte que l'on voulait honorer. Les verres de notable dimension qui servaient à cette cérémonie en prirent le nom. Cet usage a passé chez les Français et chez d'autres peuples. Ménage a enregistré le *Vel-com* dans son dictionnaire. « C'est un mot allemand,

¹ Voir tous les anciens règlements de police de Strasbourg, depuis 1529 jusqu'à 1789.

² MERKLEN, *Histoire d'Ensisheim*, II, 148.

³ SPRENG, *Ursprung von Basel*, p. 33.

⁴ RÖHRICH, *Mittheilungen*, I, 298.

⁵ *Alsatia*, année 1854-55, p. 235 et 245.

⁶ MOREL, *Statistique de l'ancien évêché de Bâle*, p. 366.

dit-il, qui signifie un grand verre dans lequel les Allemands boivent à « la santé de leurs amis, à leur arrivée. Ils se servent du même mot en « leur présentant un grand verre plein du meilleur vin. » Les abus du *Willkomm* arrachaient, il y a deux siècles, à un poète alsacien, cette âpre censure :

*Das Wilkomm sauffen hat der Teufel
Zu Hof erdacht ; darum ich zweifel
Ob solche Leut auch Christen seyn
Dieweil sie sauffen wie die Schwein *.*

Tel fut encore le *Johannis-Trunk*, le coup de la Saint-Jean. Cette cérémonie était usitée pour témoigner à des hôtes d'importance le respect et l'affection qu'on leur portait ; elle avait quelque chose d'officiel et de public ; c'était comme un dernier hommage rendu par la cité, le couronnement de l'hospitalité nationale. Les princes, les gouverneurs, les généraux, les ambassadeurs, tous les personnages qu'on voulait honorer d'une marque suprême de sympathie, obtenaient le *Johannis-Trunk*. Il se donnait au moment du départ, devant l'hôtel de ville, en pleine rue, devant la foule accourue, dans des coupes de vermeil, dans d'immenses hanaps d'argent, au bruit des fanfares et des acclamations populaires. Presque toujours, on le prenait étant déjà à cheval. En France, cette ovation vineuse portait le nom de *coup de l'étrier*. A Mulhouse, on ne manquait jamais de la décerner aux envoyés du peuple Suisse ².

La vie intime, la vie de tous les jours, avait aussi son *coup de l'étrier*. On le prenait avant de se coucher. Cette buvette finale s'appelait *Schlaff-trunk*, coup du soir, coup du sommeil. Il était en usage chez tous les gens qui étaient en état de se donner cette douceur, bons bourgeois, riches marchands, gentilshommes, chanoines, abbés, etc. Le *Schlaff-trunk* exigeait du bon vin, cordial, généreux, des années uotables. Plus habituellement il consistait en vins factices ou aromatisés, en sirops, en juleps, en électuaires, à base de pruneaux, de coings, de cerises, d'anis, de graines ou d'herbes odorantes, de fruits savoureux et parfumés, exotiques ou indigènes. Au milieu du xvi^e siècle, la cérémonie du *Schlaff-trunk* était devenue, chez les gens des hautes classes,

* MOSCHEROSCH, *Philander von Sittenwald*, Strasbourg 1653, I, 325.

² PETRI, *Mulhauser Gesch.*, 434. — MIZG, *idem*, I, 178. — Voyez aussi *Alsatia* de 1831, p. 172.

un véritable banquet nocturne où l'on servait à profusion des volailles, des poissons, du gibier, des pâtisseries, des confitures, des épices fines, des sucreries recherchées, et toutes les curiosités lointaines accumulées chez les apothicaires ¹.

D'autres coutumes témoignent d'une pensée charitable envers les pauvres gens. Ainsi, quand on faisait, tous les sept ans, la reconnaissance du ban et des pierres bornes du *Gemein-Rieth*, indivis entre sept communes, le bourreau de Ribeauvillé auquel appartenaient de droit les bêtes mortes de ces localités, était tenu de se rendre en gala à Illhæusern et d'y conduire un tonnelet de vin qui était distribué aux pâtres ². On créait aussi en faveur des pauvres des stipendes destinés à leur procurer les douceurs d'un pot de vin. Le produit de la vigne eut l'honneur d'être destiné à des offrandes pieuses, à des fondations charitables, *viniu charitatis*, disent les vieux titres. Rodolphe de Rheinfelden, de Bâle, légua en 1296 des biens à l'église de Saint-Léonard, à charge par le custode de distribuer, chaque année, à l'anniversaire de sa mort, une mesure de bon vin blanc aux pauvres de l'hôpital, et Elisabeth de Bollwiller fit en 1343, un pareil legs aux pauvres de Soultz ³.

« On prétend, dit Grandidier, que les Allemands constituaient à une époque reculée un nombre considérable de ces fondations, persuadés qu'ils étoient que les morts se réjouissaient beaucoup, lorsque les vivants buvoient bravement à leur mémoire ⁴.

Au xvi^e siècle, le prévôt du château de Girsbaden régalaît chaque visiteur d'une grande cruche en forme de hibou, remplie d'un vin généreux et que l'étranger devait vider à la santé des maîtres du castel ⁵.

A Montbéliard, le vin était devenu une monnaie pénale; il servait de *Wehrgeld* pour certaines infractions spéciales; les membres du magistrat qui manquaient, sans excuse valable, aux assemblées, étaient taxés à une pinte de vin au profit de la compagnie, et toute contravention aux statuts des corporations de métiers était punie d'un *quartal* du même liquide ⁶.

¹ JÉR. BOCK, *Teutsche Speiskummer*. Strasb. 1550, f^o, ch. xix.

² GRANDIDIER, *Vues pittoresques d'Alsace*. Guémor, p. 10.

³ TROUILLAT, *Monum. de l'évêché de Bâle*, II, p. 640 et III, 809.

⁴ GRANDIDIER, *Hist. de l'église de Strasbourg*, II, p. 325.

⁵ SCHWEIGHÆUSER et GOLBERY, *Antiq. de l'Alsace*, I, 65.

⁶ DUVERNOT, *Ephémérides*, p. 465.

Le Conseil souverain d'Alsace s'occupa plus d'une fois de réglementer matière que nous traitons. En 1682, il abolit les bombances qui se faisaient aux enchères de la dime; en 1712, il supprima les buvettes fabriennes; en 1731, il défendit de planter des vignes dans la plaine; en 1735, il autorisa la province à conserver ses anciennes mesures de capacité et la dispensa de suivre le règlement royal sur la dimension légale des bouteilles ¹. En 1718, il condamna un homme de Rodern et sa femme à être menés par deux valets de police à travers les rues de Berghheim, un jour de marché, avec écriteaux devant et derrière portant ces mots en français et en allemand : *Frelateurs de vin*. Ces deux époux avaient renforcé l'éclat de leur vin rouge avec de la *morelle* et avaient tué un buveur. Aussi payèrent-ils, en outre, « 30 livres d'aumônes pour faire prier Dieu pour le défunt. » Cet arrêt motiva l'émission d'un règlement général sur la falsification des vins ². Cette honnête pratique florissait déjà au x^e siècle où Sébastien Brant s'en indignait ³. La chimie et ses merveilles sont plus vieilles qu'on veut nous le faire croire.

Les francs-buveurs en avaient aussi une à leur usage et qu'ils appliquaient dans les cas difficiles ou délicats. Les anciens botanistes sont remplis de recettes secourables et de secrets utiles pour combattre l'autorité potentielle du vin et pour la réduire à une influence purement bienfaisante. Par exemple le cresson d'hiver avait le prédicat de rétablir la gaité et la vigueur des lutteurs aux abois; la fleur de bourache immergée dans le vin était un exhilarant de premier ordre; les soucis, la mélancolie s'enfuyaient à tire d'ailes et notre vallée de larmes se peignait en rose aux yeux du buveur charmé; le coing frit ressuscitait des plus profonds accablements et ramenait le jour le plus pur dans les cerveaux entennés; les œufs sur le plat étaient souverains pour rendre le même service; la ciboule appartenait au système préventif, préférable en cette matière, comme en d'autres; il en était de même du safran, mais son empire était temporaire, car il n'agissait qu'associé au vin doux; en revanche, la vertu des fleurs de bétoine en poudre était permanente; prises le matin, à jeun, elles tenaient l'ennemi à distance, et en cas de bataille assuraient la victoire. Je n'affirmerai point que ces

¹ CORBERON, *Ordonn. d'Alsace*, 165, 504, 801, 871.

² *Idem*, p. 611.

³ BRANT, *Narrenschiff*, édit^{on} de Strobel, p. 265.

recettes sont encore aussi infaillibles qu'au xvi^e siècle ; le monde a fait tant de progrès depuis cette époque ! Elles avaient du moins le mérite d'être économiques, dans un temps où tous les gens altérés n'auraient pas eu le moyen de porter une améthyste au doigt pour se préserver de l'ivresse.

J'aurais aimé de trouver dans nos vieilles histoires des renseignements sur les caves les plus célèbres de notre pays. L'on parle bien de celles du palais mérovingen de Marlenheim et du canal souterrain que les rois franks avaient construit depuis cette résidence jusqu'à leur château de Koenigshoven, afin de le pourvoir aisément de vin ; mais ce souvenir est marqué d'une trop forte teinte légendaire. Il nous faut quelque chose de positif, de certain, et cela est rare. Voici pourtant les caves de la ville de Strasbourg situées derrière le *Barfüsser-platz*, et les caves de l'hôpital de Strasbourg, qui possèdent des tonneaux qui sont de véritables monuments et des vins qui sont des curiosités historiques. Le savant Roquefort les a visitées et y a vu du vin qui s'appelait *vin de Luther*, parce qu'il remontait à son temps ¹. Selon Schnéegans, il en existe encore actuellement du xvi^e siècle ² et M. Piton dit que l'on en conserve même, dans un petit baril, qui remonte à 1472. M. Piton a donné la description des tonneaux de l'hôpital dont l'un porte l'inscription suivante :

*Mit Gottes Segen sag ich voran,
Noa der Gottes Mann
Nach dem Wein die fass bedacht,
Dass er auch erst gemacht,
Gott gebe seinen segen herein
Von Jahr zu Jahr mit gutem Wein. 1715* ³.

Après les caves de l'hôpital de Strasbourg, venaient les caves des abbayes. Dans nos monastères d'Alsace, la cave et l'église étaient les parties principales de l'édifice. Ils récoltaient les meilleurs vins du pays. L'on ne sait si la Providence les a placés à dessein presque tous dans des endroits fameux ou si ces vignobles privilégiés sont des créations de la sagesse et du travail des moines. Ce qui est sûr, c'est qu'ils donnaient plus d'attention à la vigne du Seigneur qu'à l'arbre de la science. « Si les vapeurs vous tourmentent encore, écrivait l'abbé Grandidier à « Dom Grappin, venez les chasser dans nos contrées ; vous trouverez

¹ LEGRAND D'AUSSY, *Vie privée des Français*. Note de Roquefort, III, 3, 72.

² SCHNÉEGANS, *Strasb. Geschichten*, p. 31.

³ PITON, *Strasbourg illustré. Faubourgs*, p. 67.

« dans nos abbayes peu de science et point de bibliothèques, mais de la « bonhomie et du bon vin ¹. » Les caves de Murbach étaient renommées entre toutes. Fischart parle de leurs vieux foudres qui ressemblent à des montagnes, *Berggebührende alte Fuder* ².

Grâce à ces musées bachiques et à de nombreuses collections particulières, riches et toujours tenues au courant de tous les progrès, la science poculative, en Alsace, ne courait point le danger de déchoir ou de se perdre. L'on ne s'y fia point pourtant. À côté des musées qui conservaient les trésors, il s'éleva des écoles, des institutions, qui se chargeaient de maintenir les bonnes traditions et de favoriser le développement des hautes études. Quand les arts commencent à se fixer, qu'ils ont acquis un certain degré de maturité, ils se manifestent volontiers sous la forme d'académies, de compagnies savantes. L'utilité de ces associations est démontrée. Elles aident autant aux progrès théoriques qu'aux perfectionnements pratiques. On obtient de la puissance des intelligences associées ce qu'on serait longtemps à attendre des efforts isolés du génie.

L'Alsace possédait des instituts de ce genre, ouverts au plaisir, à la gaieté, à l'art de bien vivre, au besoin de sociabilité; ils répondaient à nos cercles, à nos clubs, à nos casinos. La pensée en était essentiellement laïque, mais les personnes ecclésiastiques en pouvaient faire partie, sauf quelques exceptions. Si l'on y regardait de près, l'on reconnaissait que les poëtes de nos tribus de métier prenaient leur origine dans le besoin de réunions régulières et confraternelles où l'esprit se détend en même temps que le corps se repose et prend quelque réfection. Les gentilshommes, fatigués du silence de leurs maisons et de la monotonie de leurs châteaux, faisaient comme les simples artisans; ils s'assemblaient dans leurs *curies*; à Strasbourg, par exemple, dans celles de la *Meule*, du *Bâteau* et de la *Haute-montée*; à Colmar, très-anciennement, dans celle de la *Couronne*.

J'ai parlé ³ de la *Stubengesellschaft* de Schlestadt et du lustre dont elle a brillé. Il en existait une semblable à Haguenau, mais sur laquelle je n'ai pas de renseignements. Je clorai mon travail par l'histoire de deux établissements plus célèbres que bien connus, très-singuliers et

¹ Lettre du 20 décembre 1779. *Revue d'Alsace* 1855, p. 331.

² FISCHART, *Gargantua*, ch. IV, édition de 1608.

³ *Revue d'Alsace*, année 1860, p. 491.

qui, à ma connaissance, n'ont pas d'analogues soit en Allemagne, soit en France. J'ai deux guides entièrement sûrs pour mon exploration ; le syndic Chauffour nous conduira au *Wagkeller* de Colmar et l'abbé Granddier nous fera les honneurs de la *Confrérie des buveurs* du Hoh-Barr.

Dès le xiv^e siècle, il se forma à Colmar une société de bons vivants, qui voulut joindre à l'agrément d'une réunion polie, la liberté qu'on ne goûte que dans un cénacle intime, le plaisir de la bonne chère et la tranquille dévotion aux meilleurs crus de nos côteaux. Son historiographe la qualifie de « très-noble et très-honorable ¹. » Elle n'admettait dans son sein que le haut patricial, les savants, les professions libérales, les magistrats hors de charge et ceux en exercice. Les ecclésiastiques en étaient rigoureusement exclus.

Ces graves personnages ne trouvant pas qu'une honnête récréation fût une justification suffisante de cette institution, se mirent en tête que ses fondateurs avaient eu un but politique et municipal, et ils assuraient que l'objet de la société était « la conservation de la cité. » Nous ne disputerons pas là-dessus. On ne sait où elle siégeait dans ses commencements. Au xvi^e siècle elle était installée dans une maison à elle, appelée *Zum Wagkeller* ; ce local avait pris son nom de l'édifice municipal connu sous la même désignation et qui était dans le voisinage de cette maison. Elle y a tenu ses assemblées jusqu'en 1651. Depuis cette époque jusqu'en 1697, la société a loué sa maison à la ville, et en 1697 elle a été réunie au bâtiment que la ville avait cédé pour devenir le siège du Conseil souverain. A partir de la fin du xvii^e siècle, la société n'eut donc plus de pénates ; elle se borna à exister comme corps de communauté, avec une administration, des dignitaires et quelques revenus, mais sans siège officiel et permanent. La conquête française lui avait été fatale. Son histoire véritable et son lustre certain ne vont pas au-delà du temps de la paix de Ryswick.

La société du *Wagkeller* était une association essentiellement libre ; tous les membres étaient égaux entr'eux. Sans dépendre de l'autorité publique, elle était pourtant assujétie à sa juridiction, ou, pour parler plus exactement, placée sous son patronage et sa protection. « Son objet « n'a jamais été autre que de se rassembler amicalement dans une « auberge appartenant à la société, pour y boire, fumer, manger, con- « verser, jouer des petits jeux de commerce, s'amuser ensemble. Elle

¹ CHAUFFOUR, le syndic, *Notice sur le Wagkeller de Colmar*, manuscrit appartenant à M. Felix Chauffour, ancien notaire, qui a bien voulu me le communiquer.

« n'a jamais formé de tribu , de curie , ou de corps politique , mais une
 « simple association de personnes libres, indépendantes entr'elles , liées
 « par les simples liens de l'honnêteté et de l'amitié , sans autre but que
 « de s'amuser suivant les goûts du siècle. »

Elle était régie par deux dignitaires , élus chaque année le jour de la Saint-Etienne. L'un était le receveur-trésorier , qui portait le nom de *Stubenmeister* ; il faisait les recettes et payait les dépenses ordonnées par l'association. L'autre était le *Kuchenmeister*, littéralement le chef de cuisine , espèce de régisseur des plaisirs de la société ou de maître-d'hôtel , chargé d'ordonner les repas , de surveiller les fournitures et de diriger l'hôtelier salarié que la société avait pris à son service. Celui-ci portait le titre de *Haupt-Kann*. « Il était le dépositaire responsable du
 « mobilier , des gobelets d'argent et de vermeil , de la batterie de cui-
 « sine , du linge de table , des verres , bouteilles , pots d'étain , brocs ,
 « tables à écrire , trics-tracs , etc. » Il gouvernait la cuisine. Il s'engageait à respecter les associés , à obéir aux deux délégués de la compagnie , à ne point surfaire les écots et à traiter les consommateurs avec zèle , droiture et attention , sur le pied de la taxe convenue à son entrée en charge. Le plus ancien de ces *Haupt-Kann* connus est Henri Vogler , qui exerçait en 1465 ; le dernier fut Jean-Georges Englert qui cessa ses fonctions en 1688.

Le *Wagkeller* avait anciennement ses repas officiels , réguliers. Il se réunissait en assemblée générale douze fois par an. A la fête de Saint-Mathias (26 février) il y avait un repas extraordinaire , fondé par Werner Gerliard ; plus tard survinrent de nouvelles fondations de repas , celles de Rodolphe de Rust , de Georges Herr , de Jean-Jacques Schlachter , de Martin Birr. Les autres jours de frairie étaient le jour de l'an où l'on distribuait des gâteaux , le carnaval , où l'on donnait des beignets , le lundi ou le mardi de Pâques consacré à *l'échange des Osterfladen* avec le magistrat et le commandeur de la maison de Saint-Jean , les fêtes de l'Ascension , de la Fête-Dieu , de la Saint-Martin , de Noël , de la Saint-Etienne , marqués par des buvettes du soir (*Nachtrunck*) ; quelquefois on fêtait aussi le jour des Rois ; on donnait également de grands repas lorsqu'on faisait la grande pêche des deux étangs qui appartenaient à la société.

Le nombre des sociétaires était illimité ; mais il ne paraît pas avoir dépassé le chiffre de soixante. Parmi les noms des récipiendaires de cet institut je trouve ceux des de Rust , des Kesselring (1466) , des Sand-

herr et des Goll (1566), des Holdt (1569), des Kriegelstein (1575), des Linck, des Ortlieb, des Steffan, des Rohr, des Barth, des Buob, des Dürninger (1579); André Meybronn poète et maître d'école (1579); — Dietrich de Westhausen et Philippe Truchsess de Rheinfelden (1588); Christophe Kirchner, recteur des écoles (1590-1600); des médecins, des apothicaires, des jurisconsultes, des capitaines; le marquis d'Aligre, intendant de l'armée française en Alsace, le marquis de Montausier, gouverneur de la Haute-Alsace (1630-40); Jean-Baltazar Schneider l'auteur de l'*Apologia Colmariensis*; Jacques Clausier, commandant pour le roi à Colmar; Jean-Georges Duvalier, prêteur royal (1688); le syndic Sibour (1718); le syndic François-Antoine Chauffour (1724) Jean-Conrad Pfeffel (1723); Pierre Basque (1732) le bienfaiteur de l'hôpital de Colmar. Des gentilshommes du voisinage y étaient affiliés sous le titre de membres forains; le plus illustre fut le palatin Christian II de Birckenfeld, seigneur de Ribeaupierre.

Les biens de la société consistaient en quelques immenbles. Le plus considérable était la vigne du Kœrenberg, située sur le ban de Kientzheim, qui lui avait été léguée en 1597 par Nicolas Schultheiss, l'un de ses membres, conseiller au magistrat de Colmar. Voici le curieux testament de l'honorable Nicolas Schultheiss :

« On a fait souvenir le testateur et il s'est ressouvenu lui-même de
 « l'honorable et louable société du Wagkeller de Colmar, dans laquelle il
 « a été aussi longtemps incorporé et à laquelle il devait laisser, comme
 « de raison, une marque louable de souvenir; en conséquence, il lègue,
 « donne et délaisse à la dite société commune du Wagkeller la pièce de vigne
 « située à Kaysersberg, au pied de la montagne..... et en outre un bocal
 « d'argent, pour par la dite société recevoir après son décès la dite pièce
 « de vigne et le dit bocal, les garder toujours en propriété pour l'amour
 « de lui, user, tous les ans avec reconnaissance, à différentes époques et
 « divers jours qu'il leur laisse à régler, du vin que le Tout-Puissant fera
 « croître annuellement, le boire amicalement et fraternellement au Wag-
 « keller et non ailleurs, et s'en récréer avec décence et bienséance. »
 Ce vin de Kœrenberg a joué un grand rôle dans la société du Wagkeller. Il est qualifié dans les papiers de la société de « vin très-
 « excellent et ayant incontestablement la préférence sur tous les autres
 « crus de l'Alsace. »

Le Wagkeller s'éteignit pauvrement après avoir joyeusement vécu. Le magistrat de Colmar, pressé de dettes et ne sachant où prendre de l'ar-

gent pour payer les quartiers d'hiver des troupes de France, vendit une grande quantité de l'argenterie de la société ; le surplus de cette argenterie fut successivement distribué entre ses membres. Henri Frédéric Moog, licencié ès-lois essaya de la rétablir en 1713, mais elle ne vécut depuis lors jusqu'en 1795 que d'une vie incertaine et factice. Elle s'assembla encore de temps en temps « pour bien goûter cet excellent « vin et regagner sa santé en se réjouissant ; » mais elle ne put ranimer l'esprit et la vie d'un temps qui n'était plus. Cependant elle avait conservé dans son sein quelques bons pantagruélistes qui sembleraient avoir eu l'étoffe nécessaire pour remettre sur pied une si louable et si utile institution. L'un de ces pantagruélistes trouvait que rien n'était plus commode que le Wagkeller « quand on vouloit donner à manger à un « ami, et que les femmes sont presque toujours ou ridicules ou impatientes ou travaillant à leurs lessives ; c'est là que les mariés buvant « leur chagrin, passent leur temps plus agréablement qu'avec ces belles « créatures quelquefois fort importunes ¹. » Le compliment est court et ne donne assurément pas une haute idée des inspirations galantes du Kœrenberg.

Passons de l'institution bourgeoise du Wagkeller à l'institution chevaleresque de la confrérie du Hoh-Barr.

A l'ouest de Saverne et dominant la vieille résidence épiscopale, s'élève une montagne de moyenne altitude dont le sommet est couronné d'un immense, fantastique et âpre rocher, poste de vigie que la nature a placé entre l'Alsace et la Lorraine. Les évêques de Strasbourg ont bâti sur ce rocher un château-fort, le Hoh-Barr. En 1586, il tombait en ruines ; le temps, les guerres, les tempêtes l'avaient dévasté. L'évêque Jean de Manderscheid le sauva et le rétablit. Pendant que le bon prélat voyait les murailles et les tours se relever, une fantaisie innocente, mais originale pour un prince de l'église, traversa son imagination. « J'ai bien envie, pensa-t-il, de faire de ce nid d'aigles le « capitol des frans-buveurs de mon évêché ; ils ne le trouveront pas « trop haut dès qu'ils le sauront pourvu de bon vin. Il y a assez de « Sorbonnes qui ont jeté le trouble dans les esprits et la désunion dans « les cœurs ; j'en veux créer une dont les dogmes ne susciteront ni « schisme, ni hérésie dans ce bon pays d'Alsace. » Ce rêve souriant prit un corps, et le 27 mai 1586, Jean institua au Hoh-Barr une confrérie de

¹ Notice sur le Wagkeller, *Revue d'Alsace* 1833, p. 342.

buveurs, sous le titre de « *Confrérie de la Corne* ¹. » D'où venait ce nom ? Des profondeurs mêmes des anciennes mœurs germaniques ; nos ancêtres aimaient à boire dans ces immenses cornes de buffle, souvenir et trophée de leurs chasses ardentes. Jean de Manderscheid en avait trouvé une dans l'héritage de ses pères ; elle contenait quatre litres. Il en fit don à son académie poculative, voulant que le symbole répondit au titre, et le principal instrument de travail au symbole. Elle était artistement ferrée de trois cercles de cuivre doré qui portaient ces légendes : En haut : *India remota cornu dedit, da Deus præsens presidium huic arci, tuoque favore cornu illius evehe* ; au milieu : *Reperi destitutum, reliqui munitum, maneat tibi tuta custodia* ; au bas :

Non minor est virtus quam quærere porta tueri.

Pour être jugé digne d'entrer dans l'alliance des buveurs du Hoh-Barr, il fallait faire ses preuves de capacité. Celui-là seul était proclamé membre du vénérable corps qui vidait d'un seul trait la vaste corne remplie de deux pots de vieux Luppelsperger, de Wolxheim doré ou de vin du Rhin. Les faibles et les infirmes qui succombaient à l'épreuve étaient repoussés.

Cette corne était encore conservée dans les caves du château de Saverne, du temps de Grandidier. Ce *wilkomm* gigantesque était devenu une véritable personnification, une déité mythique ; on l'appelait *madame la Corne*, *l'incomparable Corne*, la *Corne divine*, la *grande Corne*, la *plus qu'admirable Corne* ; elle avait ses fidèles, ses serviteurs, ses dévôts. On parlait de lui *faire honneur*, de lui *offrir ses hommages*, de lui *présenter ses humbles services* et de lui *rendre ses devoirs* comme on l'eût fait à une femme, à une reine. Les étrangers de distinction, les visiteurs illustres, étaient admis à la faveur de boire dans la grande Corne ; c'était même un devoir de politesse qu'ils ne pouvaient refuser et par lequel ils reconnaissaient l'hospitalité qu'ils avaient reçue chez l'évêque. Les plus grandes dames ne pouvaient s'en excuser. Il serait intéressant de connaître les rites et les cérémonies qui se pratiquaient dans ces occasions, les formules sacramentelles qui étaient usitées, les salutations, les vœux, les souhaits, les remerciements consacrés, tout le *libretto* enfin de la liturgie qui avait été inventée pour régler et rehausser le culte de la Corne. Ce

¹ GRANDIDIER, *Anecdotes sur la confrérie du Hoh-Barr*, Nancy, 1850. 8°.

cérémonial existait, on n'en peut douter, puisque les visiteurs mentionnent qu'ils ont bu avec *toutes les cérémonies requises et nécessaires*, et que l'un d'eux parle même des *belles et superbes cérémonies qui s'observent entre les confrères et sœurs audit lieu*. Le détail ne nous en est malheureusement point parvenu.

La confrérie bachique du Hoh-Barr se composait de deux divisions. La plus éminente était formée des membres actifs, qui avaient satisfait aux épreuves officielles; dans l'autre figuraient seulement les passagers d'occasion et les femmes qui avaient bu dans la Corne sans accomplir les devoirs prescrits. On voyait donc dans cette académie ce qu'on voit dans toutes les autres: des membres titulaires et profès et des associés libres, de simples correspondants, des affiliés, des novices.

A sa fondation, en 1586, l'université poculative de Manderscheid, compta parmi ses premiers docteurs, plusieurs personnages distingués: Henri de Bobenhausen, grand-maitre de l'ordre teutonique, Christophe, comte de Nellenbourg, grand-prévôt de Strasbourg, Frédéric, duc de Saxe, Thierry de Nartnan, Jean-Guillaume de Landsperg, Philippe, baron de Fleckenstein.

Deux ans après, elle recruta Hermann Adolphe, comte de Salm, Jean, comte de Manderscheidt, triplement chanoine dans les cathédrales de Cologne, de Trèves et de Strasbourg, François, baron de Créhange, Otton de Sultz, Jean de Bergheim. En 1591, elle reçut les deux comtes palatins Reinhard et Georges-Jean. L'année 1615 fut une des plus riches en admissions importantes; l'archiduc Léopold d'Autriche, landgrave d'Alsace et prince-évêque de Strasbourg, Guillaume Salantin, comte de Salm, Egon, comte de Furstemberg, Louis, comte de Sultz, Philippe Egelophe de Lutzelbourg, Jean-Christophe de Wiltenstein, Frédéric de Landsperg, Frédéric de Bettendorff, Philippe-Adolphe, comte de Lichtenstein, Albert, comte de Limbourg, Christophe, comte de Lichtenstein, Jacques-Louis, comte de Furstenberg, et Jean, Rhingrave et comte de Salm, y entrèrent en 1617, Ladislas, comte de Salm, en 1620. Le fameux Rhingrave Otton-Louis, qui devait plus tard avec les Suédois ravager l'Alsace, et battre les Lorrains à Wattwiller, s'y fit admettre en 1626, fait qui prouve l'esprit tolérant de cette institution également accessible à tous les cultes.

Les Suédois passaient déjà le Rhin que la confrérie du Hoh-Barr faisait encore des réceptions. La menace d'une invasion n'avait pu refroidir l'enthousiasme de ceux qui aspiraient à devenir chevaliers de

l'ordre consolateur de la Corne. Christophe de Wangen, François de Landsperg et Jean Christophe de Landsperg, trois enfants du pays, triomphèrent bravement de la Corne. Ils firent plus que leur devoir, puisqu'ils la vidèrent deux fois au lieu d'une, comme l'atteste le distique dont ils firent précéder leurs noms :

*Cornu quod quondam reptita vice biberunt
Insignes scribunt nobilitate viri.*

Alsaciens, nobles, hons latinistes, grands hellénistes de bouteille ; la chose est claire ; ils étaient chanonines. L'abbé de Neubourg, Adolphe Brunn, un plébéien, qui se fit recevoir le même jour qu'eux, se contenta de boire le contingent obligé, ce qui le priva des honneurs de la poésie et le réduisit à la modestie de cette prose : *Anno 1632, die 29 septembris, cornu exhausti qui supra nomen suum apposuit, frater Adolphus abbas novi Castri.* »

Maintenant, voilà la terrible guerre de trente ans déchainée sur le pays ; l'Alsace est foulée, mise au pillage, ravagée d'un bout à l'autre par les armées impériales, les bandes suédoises, les corps français ; les bestiaux sont enlevés, les greniers volés, les caves vidées ; les villages brûlent ; on tue les hommes, les femmes et les petits enfants se sauvent dans les bois où ils meurent de faim et de froid ; la misère, la famine, la peste, dévorent la pauvre contrée ; l'épouvante et le deuil sont partout. Que fait la confrérie de la Corne pendant que l'ouragan sévit ? La dernière chose que l'homme oublie, c'est son amusement, les dernières lambeaux qu'il relâche aux mains de la mort ce sont les plaisirs inutiles et frivoles. Au milieu de ces horreurs, le siècle était gai. Le collège bachique du Hoh-Barr ne mourut point des calamités qui tuèrent quasi une province. Seulement « ses assemblées souffrirent quelque interruption » dit son historiographe. Bientôt la joyeuse France arrive pour ranimer cette institution languissante. Le 31 janvier 1634, le comte Hermann-Adolphe de Salm, chanoine de la cathédrale de Strashourg et administrateur de l'évêché, remit le château de Hoh-Barr aux troupes de Louis XIII. « et l'on a bu dans la grande corne le *Vidercome*. » Il n'y avait plus ni vainqueurs, ni vaincus. Madame la Corne avait fait ce miracle de paix, et le *Widercome*, le *Revenez-y*, avait scellé cette paix entre les soldats épiscopaux qui défendaient la ligue catholique et les soldats de Richelieu qui soutenaient l'union protestante.

Le premier gouverneur français du Hoh-Barr fut Isaac de Saint-

Simon, un grand oncle de l'incomparable peintre des *Mémoires*. Il voulut être de la Confrérie et n'attendit pour cela que la fin de l'hiver. Le 17 avril 1634, il monta à la forteresse et « but avec toute la cérémonie dans la corne. » Sur l'exemple de M. de Saint-Simon, tout le monde voulut entrer dans la récréative académie, les officiers surtout, ardents à soutenir l'honneur national partout et à montrer qu'ils ne craignaient pas plus les Allemands le hanap à la main que l'épée au poing. Voyez-les gravir la raide pente du Hoh-Barr, passer lestes et joyeux l'arceau noirci de l'antique citadelle; ils vont faire la cour à la dame qui règne en maîtresse souveraine dans ces lieux; le 2 mai, c'est Louis de Saint-Simon, le frère du gouverneur; le 10 c'est Messieurs de Vauciennes, Saint-Gly, d'Aulcons, de Boisrouvray qui « rendent leurs devoirs à l'incomparable corne; » le 12, c'est Messieurs de Richebourg, major, et de Lannay, capitaine au régiment de Navarre; « ils ont bu dans la grande corne de cette place à la santé « du gouverneur d'icelle. » Le 17, une compagnie du régiment d'Allincourt y vient tenir garnison; elle est commandée par le capitaine Chazelletts qui écrit: « On ne doit point douter que je n'ai rendu les « devoirs dûs à la Corne et fait rendre à tous ceux qui m'ont fait « l'honneur de me venir voir. » Le 26, c'est M. de Sorbon, officier de la compagnie de M. de Bressolles, qui boit deux coups dans la corne. Le 12 juin, c'est un deuxième M. de Boisrouvray, lieutenant dans le régiment d'Allincourt. Il reste à mi-chemin du devoir et confesse sa défaite en des termes où la galanterie ne réussit pas à couvrir le dépit: « Je ne suis point d'humeur semblable à ces fanfarons, lesquels remplis « de vanité s'attribuent mille choses qui n'entrèrent jamais dans l'ima- « gination humaine. Pourquoi, sans aller rechercher aucun artifice, je « dirai que sans fard je me suis efforcé de rendre mes services à la « Corne divine et plus qu'admirable qui repose en ce moment où j'ai « commandé sous son estendard, mais comme n'étant pas doué d'une « nature assez relevée pour entrer en lice avec elle, sans craindre « personne. » Et il signe.

En voici deux qui parlent en vers, poésie un peu pressée, poésie de soldats qui ont su un peu de rhétorique, mais qui l'ont perdue par les chemins:

La Chapelle, lieutenant de Vauciennes,
 Voulant suivre les loix anciennes,
 Chérissant les soupirs de la corne,

S'en mettant de la confrairie
De ceux qui la boiront souvent
Afin de maintenir le courant.

— L'autre, Baillet de Daulcour, s'en tire mieux. C'est de droit; il est capitaine :

L'honneur m'accompagne,
La vertu me conduil
Si le boire je dédaigne,
Pour un autre déduit,
C'est pour en mieux valoir.
Je quitte l'étendard
Combattu du pouvoir
De la corne du Haut-Barr.

Le 20 juin, arrive le lieutenant Huvel avec sa compagnie. « Il rend le devoir à la corne; » mais comme il est amoureux « il le fait rendre « aussi à toute sa compagnie qui boit à la santé de sa maîtresse. » Voilà une bien galante action et qui a certainement procuré plus de plaisir aux soudards du régiment d'Allincourt qu'à la dulcinée inconnue du sieur Huvel. Cette procession continue jusqu'à l'automne. Alors viennent les dames. « Moi Madelaine de Saint-Simon, fille du gouverneur de « Saverne, avons venu à Haut-Barr et y avons demeuré quinze jours, « et n'a pas voulu manquer de rendre le devoir que l'on a coutume « d'observer qui est de boire dans la grande corne; 3 octobre 1634. » Puis vient la mère. « 23 octobre. Moi danme de Saint-Simon, gouver- « nante de ce lieu de Saverne, et autres lieux, avec mon fils le vicomte « de Saint-Simon et mon fils de Talleri et ma fille ont bu dans la corne « et ont demouré ici quelque temps. » Le français de ces nobles dames est un peu raboteux; elles abandonnent la grammaire à leurs femmes de chambre. « Moi Lacroix, damoiselle de Madame de Saint-Simon, ai « bu dans la corne. — Moi Chantours, damoiselle de Madame la gouver- « nante, je bus dans la corne à Aubarre. » Ces dames étaient accom- pagnées de l'intendant de leur maison qui est un peu plus causeur : « Moi Noël Nivelles de Paris suis venu à Hobart avec Madame la gou- « vernante et voyant les belles et superbes cérémonies que l'on observe « en ce dit lieu entre les confrères et sœurs qui y ont été et qui sont de « la confrairie de madame la Corne, la dévotion est mise dans mon « cœur pour en être du nombre et ai mis peine de pouvoir boire dans la « dite corne à la santé du roy et pour témoignage j'ai signé la présente. »

Le duc de Grammont y était ce même jour, 23 octobre. « Etant arrivé par hasard à Aubart, j'ai bu dedaps la corne à la santé de Gustave » Horn. » Signé Louis Antoine, duc de Grammont.

En 1635, j'y constate encore la présence d'un amoureux : « le 24 avril, j'ai bu à la santé du roy dans la corne, et pour passer ma fantaisie j'ai bu en même temps à la santé de ma mie. » Signé Toynest. Toynest, cela sent le roturier ; mais ce roturier était aussi galant chevalier que bon royaliste.

Tous ces souvenirs sont extraits du registre de la confrérie. Il se termine au 19 septembre 1635 par la mention suivante : « Nous Lacoudray et Dez avons rendu honneur à la corne, bu à la santé du roy, et après avoir rendu hommage à la dite corne l'avons remise au dit lieu avec les cérémonies requises. »

Ces derniers mots ne semblent-ils pas être un procès-verbal d'enterrement, un protocole de funérailles ? Hélas ! oui ! La Corne est bien malade, elle va mourir. Lacoudray et Dez, sans le savoir, la livraient à l'éternel repos. Le 15 novembre 1635, le général des Impériaux, Gallas, surprit le Hoh-Barr. On ne sait point, si lui, ses lansquenets et ses reîtres honorèrent la Corne de Manderscheid. S'ils y burent, ce qui est probable, ce fut grossièrement, brutalement, sans aucune dévotion et sans laisser un souvenir de tendresse ou de reconnaissance, ni le moindre témoignage d'intérêt pour une institution si éminemment allemande. Le Hoh-Barr fut repris sur Gallas le 15 juillet 1636 par le cardinal de Lavalette et Bernard de Saxe-Weimar. Le siège vénéré de la confrérie des buveurs était donc délivré de ses profanateurs. Mais ses destins étaient accomplis. Le traité de Munster rendit le Hoh-Barr à l'évêque, mais démantelé, déshonoré. L'association des francs-buveurs s'éteignit le jour même où l'équilibre politique du monde moderne fut trouvé. La Corne bien aimée qui n'était plus qu'un fantôme dans une ruine, descendit de la montagne découronnée et chercha un asile dans le château de l'évêque. Elle y fut reçue avec la pitié, mais aussi avec l'indifférence qu'on donne aux épaves.

Un jour, en 1729, le cardinal de Rohan la montra comme un monument des âges détruits à la maréchale de Noailles qu'il recevait dans son palais de Saverne. La grande dame mesura des yeux la coupe colossale, et reconnaissant qu'elle appartenait à la race disparue des Titans, elle prononça le divorce définitif du nouveau monde avec l'ancien, et le consacra sur le vieux registre de la confrérie : « Arrivée à Saverne par un

« hasard personnel, j'ai vu la Corne et n'y ai point bu, ce 18 juillet
« 1729 » Signé la maréchale de Noailles.

Un galant évêque qui était présent essaya de renouer la chaîne brisée des temps. Il fit remplir la corne antique et la fit vider en mettant à contribution toute la compagnie. Il a rendu compte de son effort en écrivant ces lignes au pied du mot dédaigneux de la maréchale. « Nous évêque-
« duc de Langres, pair de France, certifions que l'acte ci-dessus n'est
« que trop vrai, mais qu'on y a beaucoup bu pour féliciter Madame la
« maréchale. »

Mais qu'eut été aux yeux de l'évêque Jean de Manderscheid, le vague
beaucoup de Pierre de Parlaillan d'Antin, petit-fils de Madame de
Montespan, duc et pair, et évêque de Langres ?

La vieille Alsace, l'Alsace chevaleresque, féodale et monastique, si
valeureuse aux combats de la dive bouteille, était bien morte. La soif
aux grandes allures va se séculariser, se faire plébéienne. Du couvent,
elle va passer dans le monde, et de la noblesse au tiers-état. Celui qui
voudra un jour ajouter un chapitre à ce livre, en reprendra l'histoire
dans les camps et les expéditions militaires du premier empire.

CH. GÉRARD, avocat à la cour impériale.

LE CONVENTIONNEL

SÉBASTIEN DELAPORTE.

(NÉ A BELFORT, LE 15 SEPTEMBRE 1760, MORT DANS CETTE
VILLE, LE 15 MARS 1823.)

Suite et fin *

Les paroles de Delaporte furent accueillies dans la Convention avec des sentiments divers. Des murmures s'élevèrent sur tous les bancs, les uns d'approbation, et les autres, ce furent les plus nombreux, de désapprobation. Bantabolle se lève alors : « Laporte vous a proposé, dit-il, une mesure de salut public qui me paraît de la plus grande utilité ; mais telle qu'elle est rédigée elle n'atteindrait pas son but. Il y a des fonctionnaires publics qui étaient complices de Robespierre, qui sont restés aux Jacobins pour y conspirer une partie de la nuit et qui en sortant à neuf heures du soir pour revenir dans leurs fonctions, et voyant que tout était perdu pour eux, ont changé de langage. Je demande que la proposition de Laporte soit renvoyée au Comité de Sureté générale qui présentera un moyen de connaître tous ces fonctionnaires qui ne sont plus dignes de la confiance publique, de les faire arrêter et de purger les autorités constituées de tous les complices de Robespierre. »

« La proposition de Laporte est inutile, dit à son tour Bourdon (de l'Oise) ; ayez confiance dans votre Comité de Sureté générale, il vous rendra compte jour par jour de ses opérations pour punir les fripons et les conspirateurs. »

Grâce à ce nouveau système de conduite, Delaporte fut nommé le 6 octobre membre du Comité de Sureté générale avec Bantabolle, Rewbell et Reverchon.

* Voir les livraisons de juillet et août, pages 346 à 384.

Nous voyons Delaporte malade au mois de novembre suivant¹. Le 21 février 1795, il demande qu'outre la surveillance provoquée, les Comités de Sûreté générale et de Commerce se concertent pour présenter à la convention des vues sur les moyens de réprimer l'agiotage et de donner au commerce l'activité qui lui convient. « Je rappellerai, disait-il à ce sujet, un fait qui a déjà été cité, c'est que des gens dont les figures sont très-nouvelles dans le commerce se présentent chez les marchands, achètent tout et à tout prix, depuis la dentelle jusqu'à l'allumette, mais jamais pour leur compte, ils ne sont que des intermédiaires; il arrive ainsi qu'avant de parvenir du négociant au consommateur, les marchandises passent par vingt mains, et le consommateur paye le profit que chacun y fait. Le véritable négociateur est dans le deuil; c'est de vous qu'il attend des remèdes à tous ses maux. Ceux proposés par Thibaut me paraissent insuffisants. »

Dans la séance du 15 ventôse an 3 (5 mars 1795), on procéda par appel nominal au renouvellement par quart des membres du Comité de Salut public. Rewbell, Syeyès, Laporte remplacèrent Cambacérès, Carnot et Pelet de la Lozère.

Voilà donc notre compatriote membre de ce terrible Comité de Salut public dont le nom seul fait encore trembler tant de gens. Nous le voyons dès lors prendre plus de part aux discussions, soit comme rapporteur de ce Comité fameux, soit en son propre nom².

Le 1^{er} prairial an III, dès le matin, Delaporte monte à la tribune de

¹ Appel nominal sur l'accusation contre Carrier (27 novembre 1794). Ceux qui voteront pour le décret d'accusation diront oui, ceux qui voteront contre diront non : Rittler (mission); — Laporte, (malade); — Pflieger aîné, congé); — Rewbell, Jehannot, Albert aîné, Dubois oui.

² Aux séances des 24 mars, 26 avril, 9 et 16 mai. — Dans cette dernière séance, Delaporte se montra véritablement démocrate en prenant la cause de la classe indigente dans la discussion financière qui avait lieu alors. Voici ses propres paroles : « J'ai accueilli avec enthousiasme la proposition qui a été faite de faire disparaître de la circulation les assignats à face royale; mais depuis, j'ai fait une réflexion, et une crainte en ce moment m'agite. Le décret qu'on vous propose frappe les assignats de 5 livres. Or, vous savez que cette petite monnaie est principalement dans les mains de la classe du peuple la moins aisée. Vous ne pouvez donc les démonétiser qu'en frappant cette classe intéressante : et c'est un nouveau moyen de spéculation que vous donnez aux agioteurs. Ce décret, si vous l'adoptez tel qu'il vous est proposé, porte un coup funeste à l'homme indigent, qui, na

la Convention. Il annonça que des renseignements venaient de parvenir au Comité et qu'il se préparait un grand mouvement contre la Convention. Il proposa des mesures violentes de répression contre les tentatives des insurgés marchant sur l'Assemblée nationale.

La journée fut en effet des plus terribles. Aucune de la Révolution n'avait présenté un spectacle aussi affreux. Si au 31 mai et au 9 thermidor, des canons furent braqués sur la Convention, cependant le lieu de ses séances n'avait pas encore été envahi, ensanglanté par un combat, traversé par les balles, et souillé par l'assassinat d'un représentant du peuple.

Le lendemain, la Convention courût encore les mêmes dangers, mais on parvint enfin à apaiser les révoltés rangés avec leurs canons devant le Palais-National. Douze représentants leur furent envoyés pour fraterniser. L'homme peu cultivé et d'une classe inférieure est toujours sensible aux démonstrations amicales de l'homme que son costume, son langage, ses manières, placent au-dessus de lui. Les soldats des sections insurgées furent touchés; ils déclarèrent qu'ils ne voulaient ni verser le sang de leurs concitoyens, ni manquer aux égards dus à la Convention nationale, et le Représentant Delaporte put venir annoncer à ses collègues un commencement de pacification. « Les Comités réunis, dit-il, me chargent de vous apprendre que la fraternité circule dans tous les rangs (*on applaudit*). Les projets de ceux qui voulaient armer les citoyens les uns contre les autres sont déjoués. Dans tous les bataillons le cri de ralliement est : *vive la République, respect aux Représentants*. »

Cependant les patriotes n'en restèrent pas moins rassemblés dans les faubourgs, conservant leur attitude hostile, et ne se désistant pas encore des demandes qu'ils avaient faites. Dès le 3 au matin, la Convention, sur la proposition de Delaporte, rendit plusieurs décrets que réclamait la circonstance. Il demanda qu'on détruisit les cloches pour

possédant qu'un assignat de 5 livres, se présentera demain pour avoir du pain, et sur le refus qu'on lui fera de le recevoir, sera obligé d'avoir recours à un agio-teur qui lui fera éprouver une perte considérable.

« Voilà la seule observation que je voulais faire, afin de prévenir la Convention contre un décret d'enthousiasme. »

— Tareaux : « La proposition de Laporte mérite une grande attention. Je l'appuie. »

Et en effet, le projet de décret fut rédigé autrement, et la Convention l'adopta avec les modifications qu'indiqua Laporte.

empêcher qu'on ne sonnât le tocsin, et fit ensuite diriger des forces contre le faubourg Saint-Antoine qui avait délivré l'assassin de Féraud et braqué ses canons sur la place de la Bastille, attendant ainsi les conséquences de cette action audacieuse. « L'audace des factieux est telle, s'écria Delaporte, ils ont dévoilé leurs sinistres projets avec tant de scélératesse, que tout acte de faiblesse de votre part serait un crime. Vos comités m'ont chargé de vous proposer le décret suivant. » Ce décret, qui ordonnait au faubourg Saint-Antoine de se rendre, de remettre tous ses canons et ses armes, ainsi que les assassins de Féraud, sous peine d'être déclaré en état de rébellion et aussitôt bombardé, fut vivement applaudi et adopté à l'unanimité aux cris de *vive la République, vive la Convention*.

Quelques jours après cette révolte, Delaporte fit décréter que le Comité du Salut public serait chargé d'examiner la conduite des Représentants du peuple en mission près des armées, et qu'il serait autorisé à rappeler ceux, qui après avoir eu connaissance des événements du 1^{er} prairial, n'auraient pas tout disposé pour mettre en exécution la loi du 1^{er} germinal sur la garantie de la Représentation nationale.

« Représentants du peuple, dit Delaporte à cette occasion, le 5 Juin (17 prairial), les imminens périls qui ont menacé la Convention nationale dans les journées des 1^{er}, 2, 3 et 4 prairial ont démontré à vos comités de gouvernement et à tous les bons citoyens combien était sage et nécessaire la loi qui, prévoyant des attentats inouis, mais dont la représentation d'un grand peuple pouvait être écrasée, assurait au moins des vengeurs à d'illustres victimes, aux assassins le châtimement de leurs forfaits, à la République son unité, et au peuple français sa liberté et son indépendance. Vos comités ne doutent nullement que les Représentants en mission, pénétrés de l'importance de leurs devoirs dans des circonstances aussi critiques, ne se soient mis partout en mesure d'exécuter ce qui leur est prescrit par la loi du 1^{er} germinal.

« Nous aimons à croire que si, malgré votre énergie et le courage des bons citoyens qu'on a vu se serrer autour de vous lorsque le lieu de vos séances fut envahi, lorsque des canons furent braqués contre cette enceinte, lorsque vous étiez tous sous le poignard des révoltés, lorsqu'ils marquaient et frappaient déjà leurs victimes au milieu de vous, lorsqu'il n'y avait plus de liberté dans vos délibérations, lorsque la vertu consternée voyait déjà le crime triomphant appeler à sa suite

le meurtre, le pillage, les vengeances et toutes les horreurs de la guerre civile : si, dis-je, dans ces moments d'alarme et de terreur, malgré l'énergie que vous avez déployée, vous eussiez succombé sous le fer assassin, nous aimons à croire que chaque Représentant en mission, à la tête d'une colonne républicaine, aurait marché d'un pas ferme, sous l'égide de la loi, pour rallier les débris épars de la Représentation nationale, tirer une vengeance éclatante des plus horribles forfaits, garantir l'unité et l'indivisibilité du territoire, faire triompher la vertu et sauver encore une fois la liberté.

« Loin de nous donc toute idée que les Représentants en mission n'aient pas rempli leur devoir !

« Mais comme il serait possible qu'ils n'eussent pas tous montré dans une pareille crise, une égale énergie ; qu'ils n'eussent pas tous développé ce grand caractère qu'il n'est pas donné à tous les hommes de déployer dans les moments décisifs ; comme les destinées des grandes nations dépendent souvent de l'énergie de ceux qui sont chargés de veiller à leur salut ; comme le sort de la Liberté ne doit pas dépendre de la faiblesse, des irrésolutions ou de la meurtrière sécurité de quelques hommes ; comme l'expérience du passé doit au moins vous mettre en garde pour l'avenir ; comme il est de notre devoir de sauver la Liberté, même lorsqu'il ne serait pas possible de sauver la Représentation nationale ; comme enfin il importe qu'en pareil cas tout représentant du peuple en mission soit bien convaincu qu'il n'y a point à balancer et que la loi du 1^{er} germinal ne doit pas être illusoire, vos comités me chargent de vous proposer le décret suivant. »

Telle était l'énergie qui animait Sébastien Delaporte dans ces graves circonstances, tel était le zèle qu'il déployait. Aussi conserva-t-il après les événements de prairial, avec deux autres de ses collègues, la direction de la force armée. Il était encore investi de ces pénibles et importantes fonctions quand survinrent d'autres événements.

Nous n'avons pas à parler ici de l'état des esprits lors de l'acceptation de la Constitution de l'an iv, et des projets d'insurrection qui fermentaient dans les têtes des sectionnaires. La section Lepelletier surtout se montrait la plus acharnée contre la Convention et les décrets qu'elle venait de rendre.

Le 11 vendémiaire (3 octobre), Paris était dans la plus grande agitation ; une partie des électeurs nommés par toutes les assemblées primaires de la capitale se rassemblait dans la salle de l'Odéon, sous la protection

de quelques bataillons de la garde nationale. Une multitude de curieux accoururent sur la place, et formèrent bientôt un rassemblement considérable. Les comités de Sûreté générale et de Salut public, les trois Représentants chargés de la direction de la force armée, étaient toujours réunis dans les occasions importantes. Ils coururent à la Convention lui dénoncer cette première démarche qui dénotait évidemment un projet d'insurrection. Le lendemain, l'émotion était au comble. Un certain nombre de sections se déclarèrent en rébellion et firent battre la générale dans leurs quartiers. La section Lepelletier se constitua en permanence, et devint le centre de toutes les intrigues révolutionnaires. La Convention, voyant le danger qu'elle courait, résolut d'agir avec vigueur; elle donna l'ordre au général Menou de quitter les Sablons avec un corps de troupes et des canons.

Après bien des hésitations, Menou, caractère faible et timide, s'avança dans la soirée du 12, avec le représentant Delaporte, sur la section Lepelletier qui siégeait au couvent des Filles-Saint-Thomas, remplacé depuis par le palais de la Bourse. On s'y rendait par la rue Vivienne. Le général entassa son infanterie et sa cavalerie dans cette rue, fit rouler ses canons jusqu'à la porte du couvent, et entra avec Delaporte et un bataillon dans la salle même de la section, dont les membres, au lieu d'être formés en assemblée délibérante, étaient armés, rangés en lignes, ayant leur président en tête.

Nous renvoyons nos lecteurs à la remarquable *Histoire de la Révolution* de Thiers¹ pour connaître les divers détails de cette scène, la présence d'esprit et la fermeté mâle du président de la section, la conduite un peu molle du général Menou et du représentant Delaporte qui aimèrent mieux capituler et faire retirer les troupes conventionnelles, à condition que la section se s'parerait sur-le-champ.

Dans la séance du 12, à une heure très-avancée de la soirée, Delaunay d'Angers annonça à la Convention que les troupes avaient cerné la section Lepelletier, que le représentant Delaporte lui avait donné dix minutes pour se séparer et que la section avait demandé que les troupes se retirassent. Le lendemain, dès le matin, Delaporte vint en personne rendre compte à l'Assemblée nationale de ce qui s'était passé le 12, concernant le cernement de la section Lepelletier. « Trois colonnes avaient été dirigées sur le local de la section, il avait

¹ THIERS, *Histoire de la Révolution française*, 4^e éd., tom. VIII, p. 39 et seq.

porté la parole, et après différents pourparlers on s'était séparé de part et d'autre : deux colonnes sont allées d'un côté et les citoyens de la section de l'autre. Il ne sait pas ce qu'a fait Menou, mais les comités, dans ce moment, préparent de grandes mesures, les troupes sont sous les armes prêtes à partir, et la victoire restera à la loi. »

En effet, on songeait à nommer un chef comme dans toutes les occasions décisives, car quarante membres, discutant des mesures d'exécution, étaient peu propres à s'entendre et à agir avec la vigueur et la précision nécessaires. Trois représentants, chargés de diriger la force armée, n'étaient pas non plus une autorité assez énergique. Tous les yeux se tournèrent alors sur le député Barras qui, en sa qualité de général de brigade, avait reçu le commandement dans la fameuse journée de thermidor, et s'en était acquitté avec toute l'énergie désirable. On le nomma donc général de l'armée de Paris et de l'intérieur, et on lui donna comme adjoints les trois représentants Delmas, Delaporte et Goupilleau de Fontenay, chargés avant lui de diriger la force armée.

Le 26 octobre 1795, la Convention nationale déclara sa mission remplie et se sépara aux cris mille fois répétés de *vive la République !*

Sébastien Delaporte, auquel ses compatriotes venaient de donner un nouveau gage d'estime et de confiance en lui continuant son mandat, passa au conseil des Cinq-Cents où il ne s'occupa plus que de questions financières, questions qui, comme on l'a vu, l'avaient déjà si fortement préoccupé pendant la précédente session.

C'est maintenant qu'il est du devoir de l'historien de démentir une calomnie infâme lancée contre Delaporte par les auteurs anonymes de cette *Biographie moderne* dont j'ai déjà parlé, et écrite avec cette passion haineuse, ce fiel que mettaient contre les hommes et les choses de la Révolution les écrivains royalistes et catholiques de 1816, ces frénétiques défenseurs du trône et de l'autel.

Sébastien Delaporte se consacrait en travail aux comités des finances du conseil des Cinq-Cents et *n'était pas employé comme commissaire du Directoire, ni comme fournisseur à l'armée d'Italie*. — Jamais Sébastien Delaporte ne put donc être accusé d'avoir en cette qualité de fournisseur, au commencement de 1797, avec ses deux associés Castellau et Flachat, *détourné une somme de cinq millions*. — Sébastien Delaporte avait, au su et au vu de tout le monde, toujours été trop honnête homme, dans toutes les circonstances de sa vie, pour avoir

jamais eu l'adresse de se soustraire à l'arrestation prononcée contre lui et de disparaître en emportant la cuisse.

C'est avec un sentiment de profond dégoût que je rapporte cette lâche et ridicule calomnie qui d'ailleurs tombe assez d'elle-même. Et voilà pourtant comment on écrivait l'histoire en 1816 et comment l'écrivent encore les Loriguets de nos jours.

Delaporte sortit des Cinq-Cents le 20 mai 1798 et revint dans sa ville natale reprendre ses fonctions d'avoué près le tribunal civil et vivre dans l'obscurité pendant toute la durée du gouvernement impérial. Nous le voyons à la fin de mai 1804 (le 6 prairial an xii) signer comme témoin, avec le commandant d'armes Legrand, l'acte de naissance du fils d'un payeur de la guerre nommé Chauchard.

La *Biographie universelle et portative des contemporains*, publiée par MM. Ra be, de Boisjolin et Sainte-Deuve (Paris 1836), dit, que n'ayant pas signé l'acte additionnel pendant les cent-jours, Delaporte put rester en France. J'ai entendu raconter autrement cet épisode de sa vie. Delaporte aurait, au contraire, signé l'acte additionnel ; mais à la rentrée des Bourbons, la page du registre où était opposée sa signature, s'était trouvée déchirée, et il avait été impossible de prouver matériellement son adhésion à l'Empire. On l'avait donc laissé à Belfort où, malgré maintes persécutions de la part du pouvoir, il vécut, pauvre et malade, du produit des consultations qu'il donnait comme avocat et avoué, et des dons que lui faisaient de la manière la plus délicate ses confrères du barreau. Il logeait alors dans cette vieille maison à tourelle qui se trouvait en face du collège actuel et qui a été démolie, il y a une quinzaine d'années, pour faire place à une nouvelle rue longeant le rempart. C'est dans cette maison qu'il mourut le 25 mars 1823, à 10 heures du matin. ¹

« L'an 1823, le 25 du mois de mars, à trois heures de relevée, par devant nous Jean Legrand, maire et officier de l'état civil de la commune de Belfort, département du Haut-Rhin, sont comparus Conrad Lasalle, âgé de 73 ans, ancien perruquier, et Jean-François Forget, âgé de 32 ans, agent de police, les deux domiciliés à Belfort ; lesquels nous ont déclaré que le nommé Sébastien Delaporte, âgé de 64 ans, né à Belfort, ancien avocat, y domicilié, époux de la nommée Thérèse de Clavesano, est décédé aujourd'hui, à 10 heures du matin, en son domicile situé dans la Grand'rue, N° 1 ; et ont, les déclarants signé avec nous le présent acte de décès, après qu'il leur en a été fait lecture. »

Les membres du tribunal, voulant rendre un dernier hommage à leur malheureux confrère, crurent devoir assister à son convoi funèbre, et reçurent du ministre de graves reproches.

Quelques jours après, le journal *l'Ami de la Religion et du Roi* (tom. xxxv, pag. 391), disait de lui : « Nous savons que touché de Dieu, il a eu recours aux consolations de la religion, a témoigné son regret des actes publics qu'il avait à se reprocher, notamment dans son vote dans le procès du Roi, et a reçu avec beaucoup d'édification les sacrements des mourants. »

HENRI BARDY, (de Saint-Dié).

BIBLIOGRAPHIE.

Methodisches Lehr- und Lesebuch zur gründlichen Einführung in die französische Sprache ; umfassend Grammatik , grammatische Uebungen , Lectüre und praktische Anleitung zum Sprechen und Schreiben , von J.-G. KITZ , Lehrer der französischen und lateinischen Sprache an der Bezirksschule zu Liestal. Braunschweig. 1852. 8°.

Monsieur G. Kitz , de Colmar, aujourd'hui retiré dans sa ville natale, a composé ce livre en vue des besoins de ses anciens élèves, c'est-à-dire d'élèves allemands. Nous croyons que son ouvrage répond parfaitement au but qu'il s'est proposé ; mais ce n'est pas ce qui doit nous occuper ici ; en effet, chez nous l'enseignement de la langue nationale se donne partout dans cette langue même et d'après des livres écrits en français.

Le traité de notre compatriote a d'autres droits à notre attention ; il contient une partie originale qui pourrait bien un jour faire invasion dans le domaine de la grammaire française, traitée en vue des Français. C'est la *conjugaison unitaire* qu'il propose.

Il y a des théories grammaticales qui s'arrêtent à la surface des choses et d'autres qui creusent plus profondément ; cette différence se fait sentir, entre autres, au chapitre du verbe. En grammaire grecque, la conjugaison unitaire règne sans partage ; la grammaire latine a suivi jusqu'ici l'ancienne ornière en maintenant quatre conjugaisons et nous ne connaissons que l'ouvrage de M. Dutrey qui soit entré dans la voie

philosophique en ne donnant qu'une seule conjugaison primitive, la troisième et en traitant comme verbes *contractés* en *are*, *ere* et *ire*, ceux des trois autres.

Les quatre conjugaisons françaises ne correspondent pas aux conjugaisons latines; il valait cependant la peine d'essayer une simplification analogue; c'est à quoi M. Kitz s'est appliqué dans son livre élémentaire.

Voici sa théorie du verbe, rassemblée des différents paragraphes dans lesquels l'auteur en traite les parties.

La première forme primitive est l'infinitif. Il se termine en *r* ou en *re*. Ce qui se trouve devant cette *terminaison* porte le nom de radical. Si la dernière lettre du radical est une consonne, la terminaison est toujours en *re*; si c'est une voyelle, la terminaison est plus souvent en *r*, quelquefois en *re*.

De l'infinitif on dérive :

1° les trois personnes du singulier du présent de l'indicatif (ou *positif*, d'après l'auteur) en ajoutant au radical les terminaisons *s*, *t*.

2°. La seconde personne du singulier de l'impératif en ajoutant *s*.

Exception. Lorsque le radical a pour lettre finale un *c* (vaincre) un *d* (répondre) ou un *t* (croître) la 3° personne du singulier du présent ne prend pas la terminaison *t*. Lorsque le radical finit par *tt*, (mettre), l'un des *t* est rejeté dans toutes les trois personnes.

Le radical ayant pour dernière lettre *e* (cesser) la première et la troisième personne du présent de l'indicatif ne prennent pas les terminaisons *s* et *t* et la seconde personne de l'impératif ne prend pas la terminaison *s*.

Les verbes en *er* qui ont la syllabe finale de l'infinitif précédée d'un *e* muet etc. (comme dans les grammaires ordinaires) achever, jeter chan-celer¹.

3 et 4. On dérive encore de l'infinitif le futur et le conditionnel présent en ajoutant à l'*r* de cet infinitif les terminaisons connues et après avoir rejeté l'*e*, lorsque l'infinitif se termine en *re*.

La deuxième forme primitive est le participe présent (l'auteur l'appelle *p.* d'activité).

On en dérive :

1° Les trois personnes du pluriel du présent de l'indicatif, terminées

¹ Les règles des verbes en *cer*, *ger*, *yer* et de ceux qui ont la syllabe finale de l'infinitif précédée d'un *e*, manquent à l'appel.

en *ons*, *ez*, *ent* et 2, la première et la seconde personne du pluriel de l'impréatif.

3° L'imparfait de l'indicatif (*passé circonscrit* selon l'auteur.)

4° Le présent du subjonctif (*non-positif*.) La troisième forme primitive est le participe passé (*participe d'état*) ; il sert aux temps composés.

Enfin la quatrième forme primitive est la deuxième personne du singulier du passé défini (*inscrit*.)

On en dérive d'abord les autres personnes de ce temps (règles) ensuite l'imparfait du subjonctif (*passé du non-positif* — règles.)

Il y a donc quatre temps primitifs, *qu'il faut, pour chaque verbe, apprendre par cœur, absolument comme pour les verbes latins.*

Suit un tableau qui réduit à un certain nombre de classes les verbes formant leurs temps primitifs d'une manière ou d'une autre. Voici les types de ces classes ; on remarquera qu'ils appartiennent tous à la première, à la seconde et à la quatrième conjugaison ordinaire : *écrire, conduire, confire, circonscrire, taire, rire, mettre, prendre, moudre, croire, fuir, traire, coudre, rendre, punir, jouer*. Tous ces verbes sont considérés comme réguliers, puisque les temps dérivés le sont, ce qui est conforme à la grammaire latine où l'on ne range pas parmi les irréguliers les verbes *mitto, facio*, etc.

Enfin, l'auteur parle des verbes irréguliers dont le nombre se trouve ainsi considérablement diminué et qui sont groupés de même d'après les analogies de famille. Parmi eux figure le verbe *recevoir* qui sert ordinairement de type de la troisième conjugaison, de sorte que tous les verbes sont considérés comme irréguliers à cause de la formation des temps dérivés de l'infinitif d'abord, puis à cause de celle du présent du subjonctif.

En considérant l'ensemble de cet exposé, nous ne saurions décider la question de savoir si, comme l'auteur le prétend d'après son expérience personnelle, il se présente, en tant que méthode, comme supérieur à l'ancienne. Il nous semble mériter la préférence en tant que système, et c'est là une présomption en sa faveur, singulièrement forte sous tous les autres rapports. Dans tous les cas le livre de M. Kitz méritait d'être connu, ne fût-ce que pour ce motif, et nous le recommandons à l'attention des savants.

HENRI KIENLEN.

LES PROFESSEURS FRANÇAIS EN ALSACE.

GEORGE OZANEUX.

Dans le travail de fusion, qui s'opère en Alsace depuis une quarantaine d'années entre les deux nationalités, plusieurs membres de l'enseignement public ont exercé une grande influence et recueilli, de la part de leurs élèves, des témoignages d'une vive gratitude. Il devait en être ainsi; c'est par les jeunes générations, et sous le charme d'une parole éloquente, considérée, que s'accomplissent les actes d'assimilation entre des éléments discordants. Je vais essayer de rajeunir les noms et le souvenir de quelques-uns de ces maîtres respectés; je vais

•

étudier leur mérite dans leurs œuvres, car leur biographie, pour la plupart du temps, est très-simple, et ne se prête point à un développement quelconque. Je vais montrer comment eux-mêmes se sont inspirés du milieu où ils ont vécu; comment le contact avec le génie allemand, avec l'érudition allemande, est devenu pour eux l'occasion d'un renouvellement intérieur. Dans cette galerie de portraits, je choisirai, pour commencer, ceux qui me sont familiers, ceux dont les yeux, maintenant éteints par la main de la mort, ont eu pour moi des regards où brillaient la bienveillance, la douce affection, l'intime sympathie. J'acquitte tardivement envers eux une dette de reconnaissance; plus d'une fois, durant ces dernières années, ils m'ont, dans les moments de recueillement, adressé des reproches muets; quelquefois aussi, lorsque j'étais penché sur des parchemins ou des dossiers ingrats, il me semblait entendre la voix de ces amis invisibles, qui me disaient: tu cherches dans un temps lointain des faits, des idées, ou des âmes apparentées; rien de mieux; mais notre cercueil est à peine fermé depuis quelques années, et déjà l'on nous oublie chez vous, sous l'empire des préoccupations du jour; donne donc aussi quelques instants à notre mémoire; peut-être par

un de ces hasards imprévus, mais possibles, la feuille fugitive où tu inscris nos noms ne sera pas engloutie dans le fleuve de l'oubli.

Souffrez donc que je me laisse aller à cette innocente illusion ; sans elle, je ne me sentirais pas le courage de remuer des cendres à peine refroidies.

C'est par *George Ozaneaux* que je vais ouvrir cette revue de nos amis d'au-delà des Vosges. Je ne l'ai point connu pendant son séjour en Alsace ; mes rapports avec lui datent de Paris seulement ; mais, par l'entremise de quelques amis, nous étions liés avant de nous connaître, et, en serrant pour la première fois sa main, je savais déjà que je trouvais en lui un patron, un frère aîné ; je savais quel cœur dévoué battait dans cette poitrine.

M. Ozaneaux est né à Paris, en 1794, dans une modeste famille bourgeoise. Il fit de brillantes classes au lycée Napoléon, remporta le prix de philosophie au grand concours, traversa l'école normale, et fut envoyé, en 1817, comme professeur de rhétorique, au collège de Colmar. Il laissait derrière lui de chaudes amitiés ; il était lié avec Casimir et Germain Delavigne ; il regrettait Paris et cette société polie, lettrée, que rien, en province, ne peut remplacer ni compenser. Il était triste, mais de cette bonne tristesse, qui trouve, dans l'isolement, des motifs de travail, et dans les regrets, des sujets d'inspiration. George Ozaneaux se sentait poète, et il venait initier de jeunes Allemands dans les beautés de la littérature française. En descendant des plateaux de la Lorraine, dans les vallées qui débouchent en Alsace, il devait se comparer, un peu ambitieusement, à ces littérateurs grecs et romains, qui allaient dans les pays barbares, enseigner la rhétorique, le mécanisme du beau langage, et faire jaillir, sur un terrain inculte, les sources des grandes pensées.

Le succès de M. Ozaneaux, dans le cercle de ses élèves, fut rapide. Lorsque de sa belle voix sonore il déclamait les admirables vers de l'*Iphigénie* racinienne, il sentait une communication électrique s'établir entre lui et ses auditeurs. J'ai reçu, il y a bien longtemps, à ce sujet les confidences de l'un de ses disciples favoris, qui m'a donné l'assurance d'avoir senti, à la voix d'Ozaneaux, et grâce aux commentaires pleins de tact et de goût, que ce maître ajoutait au texte, se déchirer le voile du préjugé, qui cachait à ses yeux les beautés du théâtre français. Cet élève se nommait Edouard Verny ; il était de huit ou neuf ans plus jeune que le professeur, mais, malgré cette différence d'âge si considé-

nable au début de la vie, on vit bientôt s'établir une fraternelle intimité entre ce disciple précoce et l'intelligent interprète de Racine. Et si le maître venu de l'autre côté des Vosges avait été pour l'adolescent, fils d'un père français, et d'une mère allemande, un directeur d'études inappréciable, ce fut pour le coup l'élève qui devint pour son « vieil ami », un révélateur. Verny eut le bonheur d'initier Ozaneaux dans l'œuvre de Schiller ; il lui fit la traduction interlinéaire de Don Carlos ; il traduisit pour lui les plus belles odes de Klopstock et les récits des batailles libératrices de l'Helvétie, empruntés aux pages immortelles de Jean de Müller. Dès les premiers jours de cet échange d'idées, Ozaneaux se sentit en face d'un nouveau monde ; il devina de prime abord, que la régénération de l'ancienne littérature française partirait d'outre-Rhin ; et tout en restant fidèle aux traditions classiques de sa première enfance, il pressentait que le vieux moule devait se prêter à recevoir une nouvelle fonte.

Ozaneaux et Verny sont pour moi le symbole personnifié de l'alliance littéraire de la France et de l'Allemagne sur les confins des deux pays, pendant les premières années de la Restauration.

La balance toutefois continuait, pour Ozaneaux, à pencher du côté de son pays natal. On ne renonce pas du jour au lendemain à des habitudes intellectuelles prises, pendant un quart de siècle, au sortir du berceau. M. Ozaneaux, d'ailleurs, n'était point en rapport avec Strasbourg, où le foyer des idées allemandes était bien plus ardent et plus actif qu'à Colmar. A cette époque, Golbéry, le futur traducteur de Niebuhr, y représentait à peu près seul la science allemande. Dans le cercle de la cour royale, et à la préfecture du Haut-Rhin, l'influence française était et devait être prédominante. Le soir, au sortir du collège, M. Ozaneaux était accueilli dans l'intimité du préfet, M. de Castéja, nature d'élite, amateur passionné de beaux vers et de musique, artiste dans l'âme, à tel point qu'il ne crut pas déroger, en se mettant en plein salon, aux pieds de la Catalani, pour lui exprimer son admiration personnelle et celle de ses administrés. M. de Castéja devint pour Ozaneaux un ami paternel, comme ce professeur l'était pour son disciple Verny. Le préfet recevait les prémices des vers élégiaques, composés par son jeune commensal, non pas à l'adresse de cet excellent Mécène, mais d'une jeune fille, pour laquelle Ozaneaux professait un culte qui bientôt, dans le monde de la magistrature locale, ne fut plus un secret pour personne. De cette passion chaste et contenue, le pauvre profes-

seur garda toute sa vie un souvenir reconnaissant, malgré les douleurs du renoncement, peut-être à raison même de ces souffrances. Cette douleur intime lui inspira des poésies fugitives, d'une délicieuse facture, et qui donnent, dès le début, une idée de la vraie nature de ce talent, qui plus tard se trompa de voie, et méconnut sa véritable destination.

La donnée des strophes que nous allons citer n'a rien d'extraordinaire; c'est la profondeur et la grâce du sentiment qui en font le mérite. Nous sommes en partie de campagne; les jeunes gens dansent, non loin d'un cimetière, où le poète s'est réfugié, laissant celle qu'il aime au milieu d'une réunion ivre de gaité :

Danse, Nina ! les feux mourants du jour
Glissent déjà sur les monts d'alentour.
D'un monde vain, moi je viens me distraire;
Je pense à toi, rêveur et solitaire,
Aux derniers lieux, où mon nom se lira....
Danse, Nina !

Tu ne vois pas ce nuage orageux
Qui lentement s'avance dans les cieux :
Tu n'entends pas le bruit sourd du tonnerre...
Si nous avons un beau jour sur la terre,
Peut-on savoir comment il finira ?
Danse, Nina !...

Sur des tombeaux pourquoi rêver toujours
Gloire éternelle, éternelles amours ?
Aux lieux d'oubli je puis bientôt descendre,
Et le seul cœur où j'aimais à prétendre
Peut-être au mien jamais ne répondra....
Danse, Nina !...

Sous ces gazons repose près de moi
Jeune beauté qui dansa comme toi,
Qui comme toi sans doute fut chérie....
L'indifférence eût prolongé sa vie;
C'est par l'amour peut-être qu'elle est là...
Danse, Nina !...

C'est le voisinage de l'Allemagne qui se révèle dans cette élégie; on dirait un écho de la Forêt-Noire qui vient mourir aux pieds des Vosges,

où tourbillonnent les gais danseurs, et où le poète chante ses souffrances cachées.

Pendant les vacances, Ozaneaux fait avec son fidèle Télémaque une excursion en Suisse. Ils descendent, au clair de lune, dans les gouffres de la Reuss au-dessous du pont du diable ; ils affrontent, en nacelle, un orage sur le lac des quatre cantons ; ils confondent, pendant ce trop court voyage, leurs pensées intimes ; toute différence d'âge s'efface entr'eux ; le professeur redevient adolescent ; et l'élève, par une divination anticipée de la vie, se montre digne de la confiance de son aîné.

De cette pérégrination dans les petits cantons et sur les bords du Léman, Ozaneaux rentre dans son domicile temporaire avec des impressions profondes, qu'il utilisera bientôt pour ses travaux poétiques.

Salut ! joli sol de la France !
Avec transport je te revois ;
Loin du pays un mois d'absence
Est le plus long de tous les mois.
Rien n'est beau comme la patrie ;
On respire, on est ranimé
En touchant la terre chérie,
Où l'on aime, où l'on est aimé.

A quoi sert de chercher la trace
D'un bien qui n'est pas voyageur ?
A quoi sert de changer de place,
Quand on ne peut changer son cœur.
Pas un sourire, une parole,
Dont l'intérêt n'ait la moitié ;
Semblable à l'oiseau qui s'envole,
On passe et l'on est oublié.

De ces pays que l'on renomme
On n'est satisfait qu'à demi ;
L'homme seul peut suffire à l'homme,
Queux lieux sont beaux sans un ami ?
Hélas ! qu'auraient-ils à nous dire ?
On est indifférent pour eux ;
Et sur tous les fronts on croit lire :
Restez chez vous pour être heureux.

O France ! reçois mon hommage !
 De toi nous parlions chaque jour :
 Et le plus beau pas du voyage
 Fut le premier pas du retour.
 Adieu ! châteaux de l'Helvétie !
 Votre bonheur, faux ou réel,
 Vaut-il le souris d'une amie ?
 Vaut-il le baiser maternel.

Mais déjà l'heure, où il doit se séparer de ces belles campagnes, a sonné. Il quitte, en 1824, ce Colmar où il laisse une partie de son existence, pour entrer, comme professeur suppléant de philosophie au lycée Charlemagne.

En reprenant pied à Paris, il apportait dans le désert de la capitale de frais souvenirs, quelques regrets, des idées empruntées à un autre horizon littéraire, et le plan déjà ébauché d'une vaste composition, sur laquelle il fondait ses espérances de gloire et d'avenir.

La sainte figure de Jeanne d'Arc avait de bonne heure ému l'obscur élève de l'école normale ; Voltaire l'avait indigné ; la conception de Schiller ne répondait pas non plus à l'idéal, qu'il s'était fait de la vierge de Dom Rémy, et que l'étude des actes de la procédure de Rouen lui avait révélée. Il conçut l'idée téméraire d'être le poète de la pucelle d'Orléans...

.... O toi, qui me disais dès mes plus jeunes ans :
 Enfant, tu chanteras la vierge d'Orléans,
 Toi, qui me souriais quand ma naïve audace,
 Essayait quelques vers sur la lyre du Tasse,
 Ange, tu l'as voulu ! sois béni ! mes accents
 Ont osé se mêler à ces accords puissants.
 Eh bien, que mon pays à jamais les répète,
 Ou qu'ils soient engloutis sous la tombe muette,
 Qu'importe ! le repos n'est plus doux que l'honneur.

Le poète n'était pas sincère, en se donnant l'air de dédaigner la renommée et « les honneurs. » Il comptait sur un peu, peut-être même sur beaucoup de gloire. Casimir Delavigne, initié dans le plan et la pensée de son ami, l'avait encouragé ; Verny, qui avait reçu ses premières confidences, et entendu les premiers chants, fut ivre d'enthousiasme. Ozaneaux se lança, en aveugle, dans une carrière, où il devait chavirer. Et pourtant son poème épique : *La mission de Jeanne d'Arc*,

publié une quinzaine d'années plus tard (1836-37), renfermait des beautés de premier ordre. Mais le temps n'était point favorable à l'épopée classique ; cette forme était mise au rebut, et l'incontestable talent d'Ozaneaux ne parvint pas à la rajeunir. Son beau travail, le rêve de son enfance, l'œuvre de son âge viril, devait entrer dans cette imposante mais glaciale nécropole littéraire, dont parle Gérusez, dans ce gouffre, qui depuis le commencement du siècle a déjà englouti plus d'une œuvre de mérite, et absorbé plus d'une inspiration sérieuse.

Cette méprise d'Ozaneaux fut irrémédiable ; elle dépendait non-seulement de la forme épique, adoptée par l'auteur, mais de l'obstination qu'il mit à ne pas s'apercevoir que, pour Jeanne d'Arc, l'histoire, la chronique locale naïve est plus poétique que ne pouvait l'être la plus magnifique fiction appuyée sur les données de la réalité. Le succès des pages, consacrées à Jeanne d'Arc dans « l'histoire des ducs de Bourgogne » de M. de Barante, aurait dû l'éclairer ; il n'en tint aucun compte ; les avertissements de Verny, qui était revenu sur son impression première, et s'apercevait que son ami se fourvoyait, arrivèrent trop tard, et ne firent que blesser le poète irritable, sans le détourner, ni le décourager. Il avait une foi aveugle dans son œuvre :

« ... Dans ma foi en Dieu et mon pays, j'ai senti là une grande épopée religieuse et nationale, et je me suis mis à l'œuvre...

« Et pendant vingt ans de ma vie, Jeanne était devant mes yeux, pauvre et ignorante villageoise, priant Dieu et son ange gardien, recevant sa mission sans la comprendre, cédant pour ainsi dire tout son être à une intelligence supérieure, qui, descendue en elle, identifiée avec elle, n'avait pour exprimer la volonté divine, d'autre voix que la voix de la jeune fille. De là, deux personnages dans Jeanne, deux natures, deux existences ; de là, aux moments où l'inspiration se tait, où l'Être supérieur se retire, ces regrets, ces souvenirs du toit paternel, ces défaillances, ces pressentiments vagues d'une mort prochaine et non méritée.... »

« Telle était ma pensée première : l'ai-je accomplie ?... Lecteur vous me le direz. »

Le poème, lorsqu'il parut, eut un succès d'estime ; mais ce n'est point là ce qu'avait rêvé le « troubadour moderne », devenu successivement recteur de l'académie de Bourges, de Clermont, de Toulouse ; enfin inspecteur général des études. Il croyait aux personnages de sa création ; il ne comprenait pas qu'un public séduit, pendant les vingt

dernières années, par les compositions épiques en prose de Walter Scott, par les analyses psychologiques et physiologiques de Balzac, par les invectives passionnées d'Indiana et de Lélia, ne pouvait conserver assez de calme pour suivre la mission de Jeanne d'Arc en vers alexandrins, entrecoupés de strophes patriotiques sur la France guerrière et de vers amoureux de Clotilde de Surville. Hélas ! nous ne croyons plus de nos jours aux anges inspireurs, pas plus qu'aux muses. En mettant un génie chrétien à la place d'une muse payenne, M. Ozaneaux ne gagna rien au change, seulement il inspira dès le début quelque doute dans le sérieux de sa conception première. Ceci est regrettable en vérité, car les parties lyriques et dialoguées de son œuvre sont réellement belles. Les scènes à la cour de Charles VII, la description des localités alpestres des hautes Cévennes, celle des fêtes, des tournois, des batailles, prouvent à l'évidence la vocation poétique de l'auteur. S'il s'était appliqué à découper son récit, à reproduire dans une espèce de roman-cero, tel que celui du Gid, les actes de la vie de Jeanne, ceux des preux ou des ennemis qu'il montre sur le second et sur l'arrière-plan, il aurait fait, à moins de frais, une œuvre remarquable. Pour s'être obstiné à se servir des lourdes draperies et de tout le mécanisme de l'ancienne épopée, il a effarouché le lecteur. L'épopée de Jeanne d'Arc est tout entière dans les volumes de Quicherat, de Vallet de Viriville, de Michelet, de Vallon, et de Henri Martin.

Mais si je me bornais à expliquer de la sorte les torts que M. Ozaneaux s'est donnés dans le choix d'une forme ou d'une appellation plus ou moins surannée, je risquerais d'être souverainement injuste. Je veux exhumer ici quelques passages saillants de la mission de Jeanne d'Arc, et montrer, pour l'édification des jeunes écrivains présents et à venir, combien il importe de connaître et de mesurer ses forces, de pressentir les besoins intellectuels de son époque, et de ne point mépriser, lorsqu'on aspire à la gloire, les conseils de la froide raison donnés par la bouche d'un ami désintéressé.

Le poème ouvre par une scène funèbre à l'hôtel de Saint-Paul, où le roi Charles VI s'éteint dans une démence, entrecoupée de moments lucides ; il continue à se dérouler au château d'Epally, en Auvergne, où le Dauphin apprend la nouvelle de son avènement au trône. Un chant nocturne, au pied de la tour, salue le jeune souverain :

Le voilà Roi, la France entière
Est en liesse, est en émoi.

Ecrira-t-il sur la bannière :
 Patrie ! honneur ! sauvez le Roi !
 Ou , fidèle à l'amour , à la gloire infidèle ,
 Va-t-il chanter Agnès et languir auprès d'elle ?
 Priez pour nous , priez pour lui ,
 Notre Dame du Puy !

Le voilà roi , sans diadème ,
 Sans défenseurs autour de soi !
 Mais il a son peuple qui l'aime ,
 Il a son glaive , il sera Roi ! etc. , etc.....

Qui donc a chanté ainsi ?

« C'est celle qu'on nommait la fleur des troubadours.
 « La reine des beaux vers et des nobles amours ,
 « Clotilde....

« Sous le ciel du midi venait enfin d'éclorre
 « Aux poétiques feux de Pétrarque et de Laure ,
 « Du génie et du goût le germe précieux ;
 « Clotilde osa parler dans la langue des cieux ;
 « A des rythmes nouveaux sa voix pure , assouplie ,
 « Semblait un doux écho des chants de l'Italie. »

M Ozaneaux eroit à l'authenticité des poésies apocryphes de Clotilde de Surville , et à sa chaste passion pour son mari Béranger. Les arabesques gracieuses de cet amour encadrent le fond sérieux du tableau ; c'est un souvenir du bonheur conjugal , et des joies domestiques dont l'auteur de la mission de Jeanne a lui-même épuisé la coupe saine et fortifiante.

Dans le second chant , le poète nous transporte à Dom Remy. Le parallèle avec le prologue de Schiller est inévitable ; il s'impose au souvenir du lecteur , et c'est aux dépens de l'auteur français , qui emprunte d'ailleurs plus d'une pensée et plus d'une image au prologue de Schiller. Les premiers symptômes de l'inspiration de Jeanne , les années de son enfance , ses luttes intérieures , ses doutes sont reproduits avec talent par M. Ozaneaux ; mais pourquoi nous force-t-il à répéter que la réalité , telle que les chroniqueurs du 15^e siècle nous la donnent , et telle que Michelet et Henri Martin la reproduisent ou la développent est bien plus saisissante que le récit versifié , où disparaît la naïve sincérité des narrateurs en prose. M. Ozaneaux , tranchons le mot , n'a point échappé

au danger de la périphrase ; il appartient, par son éducation première, à l'école de Delille, et n'est pas arrivé, malgré sa bonne volonté, à seconder complètement cette chaîne traditionnelle. On rencontre partout des détails d'une grande beauté, des vers d'une facture magistrale¹ ; malheureusement ils entravent la marche de l'action, au lieu de la précipiter ; même les morceaux d'une haute et sévère poésie, telles que les visions et la profession de foi de Jeanne d'Arc, impatientent, parce que le lecteur le moins instruit devine, que la bergère de Dom Remy n'a parlé ni comme une pythionisse sur son trépied, ni comme un déiste du 19^e siècle dans son fauteuil.

Le troisième chant, qui ouvre par une poétique invocation aux femmes françaises², nous introduit dans le cloître, où Marie, reine de France, s'est réfugiée pour échapper au scandale des amours du roi, son époux. Dans ce couvent arrivent Jeanne et le chevalier Baudricourt de Vaucouleurs. Le chevalier raconte à la reine leur course au galop à travers la nuit :

.... L'escadron, emporté d'un invincible essor,
En bonds précipités vole et rase la terre,
Plus léger que les vents, plus prompt que le tonnerre,
Ou que le plomb fatal qui, d'un tube élané,
Invisible et sifflant, dans les airs a passé.
Rien ne nous arrêta : les sommets des montagnes
Descendaient, s'abaissaient au niveau des campagnes ;
Nos pas faisaient trembler les ponts retentissants,
Ou broyaient les cailloux sous les flots jaillissants :
Des hameaux, des cités la nocturne lumière
Accourait devant nous, disparaissait derrière.
L'ombre épaisse des bois, la masse des rochers,
Les longs murs des châteaux, la ligne des clochers,
Fuyaient comme on voit fuir les fantômes funèbres,
Qui des nuits de l'été traversent les ténèbres.
Les arbres, les buissons passaient à nos côtés ;
Les monts lointains couraient avec nous emportés ;

¹ Je voudrais, par exemple, citer l'admirable description d'une avalanche, mais il faut savoir se borner dans l'intérêt même du poète, pour lequel nous réclavons un peu d'attention.

² Page 79 du 1^{er} vol. de l'édition des œuvres de M. Ozaneaux, *Erreurs poétiques*, 3 vol. in-8°.

Et quand sur les coteaux, aux vallons, dans les plaines,
 Dans l'air que respiraient nos brûlantes haleines
 Un pouvoir inconnu, d'étranges mouvements
 Semblaient du monde entier heurter les fondements,
 Seule, nous éclairant de son flambeau tranquille,
 La lune au haut des cieux rayonnait immobile.

Ce passage donne une idée assez complète des procédés descriptifs de l'auteur, irréprochables lorsqu'on les considère isolément, mais hors d'œuvre dans leur rapport avec l'ensemble du poème.

Dans les chants suivants, le poète suit assez exactement les étapes que l'histoire même lui assigne; c'est-à-dire qu'il montre Jeanne entrant victorieuse à Orléans, à Troyes, à Rheims... Le régime despotique des Anglais, personnifié dans Bedford à Paris, donne lieu à des développements d'une belle facture. Au moment du sacre, le voile de l'avenir se lève, sur les brillantes destinées de la France, et sur la fin tragique de Jeanne, dont la mission est désormais accomplie. Pour sauver l'unité de son poème, M. Ozaneaux a bravement renoncé aux ressources dramatiques que lui offrait le procès de Rouen. Il réservait les déchirants détails de ce meurtre judiciaire et de cette vengeance odieuse à un poème spécial, qu'il n'a point exécuté, découragé sans doute par l'accueil un peu froid et réservé que le monde littéraire fit à son œuvre de prédilection. Les jugements du public peuvent se discuter; mais souvent ils sont irrévocables, parce qu'ils sont basés sur l'appréciation collective des savants et des non-lettrés, c'est-à-dire sur quelque chose d'instinctif à la fois et de raisonné.

Si d'éclatantes beautés de détail, dont la «mission de Jeanne» est semée, avaient pu lui amener cette foule émue des lecteurs, qui constitue pour un poète la récompense la plus douce, le chant patriotique des défenseurs d'Orléans, que nous allons citer, aurait dû produire cet effet :

Soyons dignes de nos aïeux !

Servons d'exemple à nos neveux !

« Les Sarrasins, du front des Pyrénées,
 Sont descendus comme d'affreux vautours ;
 Ils ont franchi nos plaines étonnées ;
 On les comptait des murailles de Tours !
 Francs et Gaulois, debout ! ou la France est perdue ?
 France, ta voix fut toujours entendue :

Abdérane a couru devant le coup mortel :

Voici , voici , la lame de Martel !

Soyons dignes de nos aïeux !

Servons d'exemple à nos neveux !

A la faveur de la nuit la plus sombre ,

Le Navarrais s'approche de Paris.

Ce vil prévôt , qui se glisse dans l'ombre , *

Pour un peu d'or a vendu son pays.

Prudhommes , qu'on s'éveille , ou la France est perdue !

France , ta voix fut toujours entendue !

Perfide Navarrais , recule , il est trop tard.

Voici , voici la hache de Maillard !

Soyons dignes de nos aïeux !

Servons d'exemple à nos neveux !

O Calésains ! vos efforts sont des crimes ,

Et dans vos murs , il est trop de héros.

Tout périra , si de nobles victimes

N'offrent leur tête au glaive des bourreaux.

Il faut sauver Calais , ou la France est perdue !

France , ta voix fut toujours entendue !

Faites grâce à la ville , et frappez , fiers Anglais :

Voici , voici les sauveurs de Calais !

Soyons dignes de nos aïeux !

Servons d'exemple à nos neveux !

* Le Prince Noir, par les lois de la guerre ,

Retient Bertrand parmi ses prisonniers ;

Il veut de l'or , et Bertrand n'en a guère ;

Il donnait tout aux pauvres chevaliers.

Délivrons le grand homme , ou la France est perdue !

France , ta voix fut toujours entendue !

Les vierges de Bretagne ont filé plus de lin :

Voici , voici la rançon de Guesclin ! »

Je citerais volontiers encore une lettre d'amour de Clotilde à son époux Béranger ; elle est écrite en termes brûlants , que l'on dirait dérobés à Tibulle , Properce ou Parny ; cependant ils servent à la peinture de l'affection conjugale et des ineffables jouissances de l'amour des parents pour leur fils au berceau. Dans chacun des douze chants de l'épopée on pourrait faire ainsi une récolte de gerbes nourricières et de bluets.....

Pourquoi faut-il que l'ensemble de cette composition ne porte point l'empreinte de la main du génie qui sauve de l'oubli tous les noms qu'il crée ou qu'il embellit, tous les actes qu'il invente ou qu'il idéalise ?.... M. Ozaneaux avait la fibre éminemment patriotique. Il y a dans certaines de ses pages des accents que le poète national de la France contemporaine n'aurait point désavoués, et c'est par les fragments de l'un de ces hymnes éminemment français, que je vais terminer cette esquisse tronquée de la « mission de Jeanne. : — Nous sommes dans la cathédrale de Reims :

Jeanne monte à l'autel , et sa voix inspirée ,
Lance ces derniers mots dans l'enceinte sacrée :
« Fuis , prélat imposteur ! Juges , lâches bourreaux !
Fuis , toi que mon trépas à jamais déshonore !
Renversez ces bûchers , éteignez ces flambeaux !
Je ne veux pas mourir encore !

Dites-moi quel forfait mon cœur avait commis ;
Dites-moi dans quel sang ma main s'était trempée ;
Je n'ai fait que porter dans vos rangs ennemis ,
Et ma bannière et mon épée.

« Vous avez toujours fui , mais ce n'était pas moi ,
Qui poussait vers le Nord vos escadrons timides ;
C'était mon Dieu puissant , c'était mon noble Roi ,
C'étaient ces guerriers intrépides.

Vengez-vous : dans les cieux poursuivez l'Eternel ,
Chargez de fers ces mains que le sceptre décore ;
Mais laissez-moi la vie et le feu paternel ,
Je ne veux point mourir encore !

Elle s'arrête alors : ses regards incertains
Semblent interroger des spectacles lointains :
Puis d'un coup-d'œil rapide embrassant l'auditoire,
Elle fait éclater l'hymne de la victoire :

Disparaissez , fiers conquérants ,
Et vous , Français , serrez vos rangs ,
Chantez , la Patrie est sauvée ;
Chantez , en soutenant sur le pavois des Francs.

Le successeur de Mérovée !...

Ils ne mûrissent plus pour des mains étrangères ,
Les raisins qui viendront , pleins des feux de l'été ,
Verser en pétillant dans vos coupes légères
L'amour de la patrie et de la liberté !

Entendez-vous ces chants , res joyeuses cadences?

Le foyer paternel a reconnu nos voix ;

Le village a revu ses festins et ses danses ,

Et tous les fronts heureux qu'il aimait autrefois.

Le château voit flotter son antique bannière ,

Sa modeste chapelle attend les pèlerins ,

Et vers la fin du jour, sa table hospitalière

Du troubadour qui passe écoute les refrains.

« Où sont-ils, les Anglais ? Silence !

Entendez-vous le bruit des flûts ,

Le cri roulant des matelots ,

Prolongé sur la mer immense ?

Disparaissez fiers conquérants ,

Et vous , Français , serrez vos rangs ,

Chantez , la Patrie est sauvée ;

Chantez , en soutenant sur le pavois des Francs

Le successeur de Mérovée !

Adieu tout est fini ! je vois le ciel s'ouvrir

France vivra ; mais Jeanne va mourir.

Ne vous semble-t-il pas que ces vers eussent dû appeler sur le noble caractère qui les a conçus , l'attention de la France ?... malheureusement , ces vers sont enclavés dans de fréquents passages , où le souffle créateur fait défaut , et pour conquérir des lauriers immortels pour un poème , qui a la prétention d'être national , les défaillances sont interdites ; les moindres longueurs paraissent d'impardonnables méfaits ou du moins des péchés contre le goût tyrannique qui décide de la valeur et de la destinée des poètes.

Je me suis permis quelques détails sur la mission de Jeanne d'Arc , malgré le non-succès de l'œuvre , parce que cette tardive justice me semblait due à un travail remarquable et consciencieux ; je serai plus court , maintenant qu'il s'agit d'apprécier les œuvres dramatiques de M. Ozaneaux , parce que , conçues et exécutées plus rapidement que Jeanne d'Arc , quelques unes ont valu à leur auteur des applaudissements publics et attiré sur lui l'attention bienveillante d'augustes personnages. Là , où il a récolté en proportion de ce qu'il a semé , le poète n'a pas besoin que l'appréciation du critique intervienne , pour faire rendre justice au mérite ignoré.

M. Ozaneaux , avec sa nature de poète , était ouvert aux grandes impressions contemporaines , comme il était porté d'enthousiasme vers

la sainte figure de Jeanne d'Arc. Ainsi l'insurrection de la Grèce l'avait fortement ému, et l'un des plus terribles épisodes de cette lutte prolongée, le siège et le sac de Missolonghi, avait ébranlé sa fibre sympathique, au point de lui faire croire à la possibilité de transporter sur la scène cet événement accompli sous nos yeux. Je pris la liberté de lui faire à ce sujet quelques objections timides; il n'en tint aucun compte. A cette époque (en 1827) il était lié d'amitié intime avec le directeur de l'Odéon, M. Sauvage, qui a eu le mérite d'ouvrir à deux battants les portes de son théâtre à plusieurs hommes de lettres rebutés ou repoussés par le comité du Théâtre Français. M. Sauvage ne recula point devant les frais d'une mise en scène pompeuse et mélodramatique. « *Le dernier jour de Missolonghi*, » après avoir traversé le purgatoire de la censure et subi quelques métamorphoses, qui dénaturèrent la conception première de l'auteur, le dernier jour de Missolonghi fut représenté en avril 1828; il conquist un succès d'estime. On applaudit une harmonieuse versification, quelques scènes pathétiques, et la musique de Hérold, qui avait prêté, pour les chœurs, sa collaboration à M. Ozaneaux. Une trentaine de représentations, suivies et goûtées, récompensèrent l'auteur, qui pouvait dès lors se croire à l'entrée d'une belle carrière dramatique. Une critique sincère, toutefois, vint l'avertir qu'il s'était trompé dans le choix du sujet, parce qu'il n'est guère possible de captiver l'intérêt avec un dénouement prévu; on lui fit remarquer que ses personnages ne portaient point l'empreinte d'une individualité distincte, que les Turcs surtout, tels qu'il les mettait en scène, étaient plutôt des caricatures que des caractères sérieusement copiés sur la réalité¹. M. Ozaneaux pouvait, sans trop s'affliger, accepter les protestations de la critique, la masse du public applaudissait les nobles sentiments, les tirades classiques dont le poème est rempli. Dans le public lettré, il n'y eut qu'une voix sur le style brillant du dernier jour de Missolonghi. Huit jours après la première représentation, l'auteur improvisa un prologue, où l'on se plut à remarquer une verve d'esprit comique et railleuse, qui révélait dans le talent de M. Ozaneaux une face toute nouvelle. L'écrivain dramatique qui avait le courage de se moquer ainsi de lui-même, le lendemain de la première représentation d'une œuvre chérie, faisait

¹ Un acteur de mérite, Beauvallet, remplissait le rôle de Capsali, général missolonghiois; et une jeune et belle actrice prôta sa voix et sa noble figure au rôle de Chrysa, fille du polémarque de Souli.

preuve d'une indépendance de vues, signe d'une véritable supériorité, et gage de succès futurs.

Il n'en devait rien être pourtant, et la faute en est, non pas à l'absence mais à l'exubérance de force, dans une direction spéciale. Je m'explique. M. Ozaneaux était avant tout un talent lyrique, didactique et descriptif; s'il avait borné son ambition dans ce sens, il aurait, j'en suis sûr, produit des chefs-d'œuvre généralement reconnus. Il avait aussi un incontestable talent de conception dramatique; mais du moment où il emprisonnait les personnages dans les chaînes du vers, le lyrisme natif de l'auteur débordait; il prêtait à ses personnages sa langue à lui; il n'arrivait pas à se maîtriser; il semblait ne pas comprendre que dans le drame le vers n'est qu'un moyen, non pas un but. Ici, le succès immense de Casimir Delavigne avait été pour lui un dangereux exemple. Casimir Delavigne était lyrique sans aucun doute, et un poète académicien; mais ses personnages font autre chose que déclamer, ils agissent, et leur physionomie, quoiqu'elle ne soit pas découpée d'une façon nette et hardie, porte cependant le cachet des études psychologiques de l'auteur. — Dans les drames et les tragédies en vers de M. Ozaneaux, l'individualité de l'auteur efface celle de ses personnages; c'est une vie d'une exubérance factice qui les anime; un sang étranger semble couler dans leurs veines. Ainsi, dans « *le Nègre* », mis en scène et représenté au Théâtre Français, en octobre 1830, les pauvres Noirs parlent tous, hommes et femmes, comme des blancs fort bien élevés; ils détaillent leurs souffrances présentes et passées dans un admirable langage, fait pour émouvoir du haut d'une chaire; ils font des descriptions que l'on dirait empruntées aux pages immortelles de nos grands naturalistes¹. On sent de plus instinctivement, sans avoir fait le voyage des colonies,

¹ L'auteur défend avec beaucoup d'esprit la thèse du langage qu'il prête aux nègres :

« Quelques critiques m'ont reproché un langage trop figuré, un luxe de poésie que l'imagination de la race noire ne leur semble pas pouvoir atteindre. Le nègre, pour eux, c'est le pauvre esclave à qui l'on ne parle que français, et qui, de toute cette langue que l'on se garde bien de lui enseigner par principes, ne connaît que ses formes : « Maître commander à moi... Moi obéir à maître..... Si moi pas obéir, maître battre moi..... » Et pourtant ils sont forcés de reconnaître que cette race a des passions bien autrement ardentes que les nôtres, qu'un ciel de feu allume dans le cerveau et dans le cœur de ces hommes des incendies bien plus terribles, et qu'à défaut des sublimes mais glaciales abstractions dans lesquelles

que les habitudes des colons, leurs rapports avec les esclaves, doivent être tout différents de ceux que l'auteur du Nègre leur prête, en un mot que la plupart des scènes de ce drame ne sauraient être conformes à la réalité. — Malgré ces défauts, la conception « du Nègre » commande l'intérêt; c'est, on le pense bien, une conspiration de noirs, qui avorte. On se prend d'affection pour le poète généreux, pour l'honnête homme, qui stigmatise le trafic de la chair humaine, et ne connaît point de compromis possible avec le vice de l'institution. L'ironie mordante, nullement déclamatoire, imprime, en quelques passages, au dialogue un entrain, une vivacité qui tranche avantageusement sur le fond brillant des parties descriptives et lyriques.

Ecoutez, par exemple, ce fragment de dialogue entre un trafiquant et un colon.

MENDOZE (le colon débonnaire).

Dans cinq ans de douceur j'en ai plus conservé,
Que dans vingt ans de barbarie.

GONZALES (contre-maitre d'un négrier).

Pourtant mon capitaine assure, et je le crois
Qu'ils joignent la ruse à l'audace,
Et que, s'ils ne tremblaient au son de notre voix,
Ils sauraient se venger

MENDOZE.

Mettez-vous à leur place ;

notre intelligence s'emprisonne, leur pensée doit réclamer et se perdre dans de folles et brûlantes images. J'enverrais volontiers tous ces critiques au Congo pour étudier la langue du pays et ils me diraient au retour s'il n'y a pas, sous le plus humble toit de bambous, plus de poésie que sous le dôme de l'Institut, etc., etc. » (*V. Erreurs poétiques*, III, p. 15.)

Il y a quelque chose de spécieux dans ce raisonnement; mais pour vérifier l'exactitude des assertions de M. Ozaneaux, il faudrait que nous puissions nous rendre, lui et moi, au Congo où il renvoie ses critiques. Pour ma part, quelque négrophile que je sois, je doute fort que le plus intelligent et le plus poétique des noirs africains arrive à parler, même dans sa langue natale, et eût-il reçu le don du Saint-Esprit, de la même manière que l'auteur fait parler ses nègres. C'est une question de bon sens, sur laquelle je ne saurais transiger, malgré le respect que je porte au souvenir de l'auteur.

Amicus Plato, sed magis amica veritas.

Au sein de leur pays vous allez les ravir ;
 Vous prenez les enfants...

GONZALÈS.

Les petits....

MENDOZE.

A leurs pères ;
 Jusque dans leurs foyers.

GONZALÈS.

Dites : dans leurs repaires.

MENDOZE.

Pourtant le même Dieu les a faits....

GONZALÈS.

Pour servir.

Demandez à mon capitaine ;
 Il vous dira : ce bœuf qui sillonne à pas lents,
 Et féconde votre domaine,
 C'est pour vous qu'il est fait : ce cheval qui promène
 Dans des chars suspendus vos membres indolents,
 C'est pour vous : bénissez la bonté souveraine,
 Qui pour le Lapon fit le renne,
 Le chameau pour l'Arabe, et les Noirs pour les Blancs.

MENDOZE.

C'est une erreur, Gonzalès, je vous jure :
 Un nègre est, comme vous, un homme, et l'on peut voir
 Que s'il n'a pas notre figure,
 Il a nos sentiments.

GONZALÈS.

Il paraît les avoir :
 Par exemple, il s'attache à sa progéniture.

MENDOZE.

Eh bien !

GONZALÈS.

C'est un instinct, un besoin de nature.

MENDOZE.

Ce sont là de grands mots qui ne nous prouvent rien.

.....

GONZALÈS.

Qu'auriez-vous à répondre

Si l'on vous demandait en vertu de quels droits

Vous retenez ces hommes sous vos lois,

Vous, qui les appelez vos frères ?

MENDOZE.

Le monde, Gonzalès, est rempli de mystères ;

Si le corbeau vaincu demandait au vautour :

Pourquoi me déchirer ?... « ma race est la plus forte. »

Répondrait celui-ci : « que la tienne l'emporte ,

Et qu'on me déchire à mon tour. »

« Le nègre » eut, comme le dernier jour de Missolonghi un succès d'estime au théâtre français, malgré les désavantages du désagréable travestissement, et de la peinture en noir, que nécessitait le rôle des acteurs. Le succès allait se consolidant, lorsqu'il prit fantaisie à un critique redoutable et redouté du *Journal des débats*, de jeter le ridicule sur l'auteur et sur la pièce ; il le fit, avec peu de bonne foi ; que serait-ce s'il avait eu connaissance du « Toni », de ce nègre de Théodore Kørner ? pour le coup il aurait accusé M. Ozaneaux de n'être qu'un plagiaire, et de n'avoir pas même eu la priorité de l'invention.

Tel qu'il est, *le nègre*, à la lecture produira sur tous les esprits non prévenus une profonde et tragique impression. C'est le sinistre tocsin, qui sonne l'heure du réveil d'une race longtemps assujettie, et ivre de vengeance ; c'est un des symptômes avant-coureurs des grands événements qui s'accomplissent en ce moment au-delà de l'Atlantique.

L'année même où M. Ozaneaux composa le nègre (en 1829) il avait écrit une tragédie, dont la scène est placée dans l'une des îles de la mer Pacifique. M. Ozaneaux était grand admirateur de Bernardin de St-Pierre, et grand lecteur de relations de voyage ; le récit de Dumont d'Urville, du Commandant de « l'Astrolabe » envoyée à la recherche des débris du naufrage de Lapeyrouse, avait fortement saisi l'imagination du chantre de Jeanne d'Arc.

Presqu'immédiatement après la lecture, faite à l'Institut, par le hardi navigateur, de son voyage d'exploration, M. Ozaneaux se mit à l'œuvre,

et dès le 30 juillet 1829 son drame de Lapeyrouse était reçu par le Comité du Théâtre français. M^{lle} Mars comptait remplir le rôle de la Maluisienne Améa, originale et délicate création, éclosée dans la tête de l'auteur de « Lapeyrouse », sous l'influence d'une espèce de seconde vue, qui lui faisait deviner les sentiments d'une jeune fille vivant sur les confins de l'état de nature, mais entraînée instinctivement, par l'amour, vers la civilisation.

Les Français, chevaleresques compagnons de Lapeyrouse, forment un heureux contraste avec les insulaires féroces de Vanikoro. Je suis pour ma part, convaincu que la pièce, convenablement montée et soutenue par le talent d'une illustre actrice, aurait eu un succès sérieux. La mauvaise chance qui a constamment poursuivi M. Ozaneaux dans sa carrière poétique, voulut qu'il fut appelé par les devoirs de sa position officielle, loin de Paris, au moment où la pièce fut mise en répétition et que M^{lle} Mars, non soutenue par les prières et les encouragements de l'auteur, ne voulut point affronter le rôle d'une jeune enfant, en costume de sauvage.

La pièce, selon l'expression de l'auteur, fut pendue au croc. Je me garderai bien d'en féliciter le théâtre français. Il règne dans ce drame de Lapeyrouse, malgré les scènes tragiques qui en constituent le fond, il y règne une fraîcheur printannière, un souffle qu'on dirait venu de ces îles fortunées, où le cocotier balance son élégant feuillage dans la brise marine, et où des peuplades primitives, sous l'empire des sens, ignorent les maux de notre Europe raffinée. C'est une gracieuse fiction que cet amour de la jeune insulaire Améa pour le français Lauriston ; il n'est point impossible d'admettre cette passion ; le charme de la situation en voile le peu de vraisemblance. — Quant aux habitants indigènes de Vanikoro, je leur ferai le même reproche qu'aux nègres conspirateurs ; il sont un peu trop académiciens dans l'expression de leurs colères et de leurs vengeances.

La tragédie de « Timour et Bajazet », composée par M. Ozaneaux vers 1838, n'a point été représentée, et je m'inscris contre le jugement de l'auteur qui pense que c'est sa meilleure composition dramatique. Il y fait preuve d'études historiques consciencieuses et intelligentes ; une préface largement écrite résume la situation du monde oriental vers l'époque de la bataille d'Angoura. Il y a du mérite, de l'intérêt dans la conception du drame, inventé par l'auteur pour mettre en relief la lutte de ces deux formidables rivaux, et les passions gigantesques de ces

conquérants asiatiques. Mais la pièce pêche par le défaut déjà signalé dans le talent dramatique de M. Ozaneaux ; il n'y a point de relief individuel dans les figures dessinées par le poète, et leur langage est invraisemblable. Ainsi je doute fort que Timour eût enduré, après sa victoire, l'allocution que lui adresse son ennemi terrassé :

TIMOUR.

Eh bien ! nous sommes seuls ; des voiles du langage
Il faut que la pensée entre nous se dégage.
Le veux-tu, Bajazet ! ne me dégoise rien ;
Que je lise en ton cœur, comme toi dans le mien ,
Comme Dieu dans tous deux : le veux-tu ?

BAJAZET

Quelle crainte

Pourrait à ma parole opposer la contrainte ?

TIMOUR.

Sultan, depuis vingt ans, je te déteste....

BAJAZET.

Et moi

Depuis que je suis né, j'ai de l'horreur pour toi.

TIMOUR.

.
Que me reproches-tu ?

BAJAZET.

Cent villes saccagées ,

Des populations entières égorgées ;
Tous les hommes parqués autour de tes drapeaux ,
Ou chassés devant toi, comme de vils troupeaux ,
Cette foule de rois qui s'en viennent d'eux mêmes
Poser un pied sanglant sur leurs vieux diadèmes ;
Car dans tout noble cœur ton fer va se plonger.
Voilà ce que je hais, ce que j'ai dû venger.
Des cités, qu' à ton or vendait la perfidie ,
Quand les mers du couchant reflétaient l'incendie ,
Lorsque les malheureux que tu plongeais vivants
Dans des gouffres sans fond, dans des sables mouvants ,
Par leur vie de douleur faisaient trembler la terre ;

Quand tous ceux qui fuyaient le cruel cimetière ,
 Les femmes , les vieillards , les vierges , les enfants
 Expiraient sous les pieds de tes lourds éléphants ;
 Enfin , quand pour marquer les pas de tes conquêtes
 Tu dressais vers le ciel des colonnes de têtes ,
 Horribles monuments de larmes inondés ,
 Et les seuls qu'ici bas Timour aura fondés ,
 Réponds ! dans tous les lieux que le ciel éclaire ,
 Quel homme généreux n'a frémi de colère ,
 Et n'a dit , s'il avait un sabre sous sa main :
 Marchons ! de ce brigand sauvons le genre humain !

TIMOUR.

Bajazet , le malheur t'a ravi la mémoire.
 Si je voulais aussi raconter ton histoire...
 Eh bien je suis plus franc que toi : je haïssais
 La grandeur de ton nom , l'éclat de tes succès.
 Je ne veux point d'égal , voilà tout le mystère ;
 Un seul Dieu dans le ciel , un seul roi sur la terre.

Pendant toute une série de pages , nous assistons ainsi à un assaut d'insultes mutuelles. Timour a la bonhomie de demander au sultan ce qu'il eut fait de lui s'il avait été vainqueur , et Bajazet a l'audace de répondre qu'il aurait enfermé le tigre derrière des barreaux de fer. On sait que cette cruelle punition fut en effet appliquée à Bajazet par le farouche conquérant Mogol.

Vers la fin de cette scène , remarquablement écrite , le poète reproduit une situation , dont Grillparzer a déjà magistralement usé dans sa tragédie d'Ottokar. Il nous montre Bajazet , s'abaissant , pour sauver l'honneur de sa fille , jusqu'à se jeter au pied de son vainqueur , et celui-ci ouvrant , en ce moment fatal , les rideaux de la tente , pour montrer à son cortège de rois la profonde humiliation du sultan.

La fin de la tragédie ferait aussi un grand effet sur le théâtre. Timour , trompé dans son espoir passionné , par le suicide d'Afêcha , fille de Bajazet , Timour , se relevant plus grand , plus fort et plus terrible , s'écrie :

Laissez les morts sur le champ de bataille....
 Demain nous partirons pour la grande muraille.

Involontairement on se rappelle ici , comme point de comparaison , le vers final des *Vêpres Siciliennes* :

Soyez prêts à combattre au lever de l'aurore.

Les quatre tragédies et drames, savoir : Missolonghi, le Nègre, Lapeyrouse, Timour, sont les seules, que M. Ozaneaux ait officiellement avouées ; elles sont imprimées dans la collection qui porte le titre désespérant d'*Erreurs poétiques*. — Paris 1849, 3 volumes.

Je ne crois pas commettre une indiscrétion, en affirmant que ces compositions sont loin de former tout le bagage dramatique de M. Ozaneaux. Il faudrait pour juger de sa fécondité, analyser ou du moins indiquer l'œuvre anonyme, faite surtout en collaboration avec M. Sauvage. — M. Ozaneaux a fait représenter sur les théâtres secondaires de Paris plusieurs mélodrames, drames et vaudevilles, dont quelques uns ont eu un succès de vogue. Tel fut, par exemple, le drame de « *Newgate* » où les auteurs nous introduisent dans l'intérieur d'une maison de force anglaise. La pièce a été composée avec la réminiscence des *Mémoires d'un galérien*, et elle cache sous le voile de scènes, les unes burlesques, les autres émouvantes, des leçons d'une haute moralité sociale. Ces productions, qui ne figurent plus sur les répertoires, avaient précisément les qualités qui font défaut aux drames académiques de notre poète : la vivacité d'action, l'animation individuelle des caractères, le naturel parfait de la diction. Il serait impossible aujourd'hui d'y faire la part de M. Ozaneaux et celle de son ami ; les deux collaborateurs ne pourraient probablement pas davantage revendiquer ce qui revient à chacun d'eux. Il est donc permis de supposer que M. Sauvage complétait le talent de « l'autre », et qu'il apportait à cette mise en commun une rare intelligence de la scène et des coups de théâtre ; l'échaffaudage des pièces devait surtout lui appartenir. Mais si, comme je le penso, le développement du dialogue revenait de droit au professeur de l'Université, qui cachait son travail sous un pseudonyme quelconque, comment le même homme qui dans les drames en vers n'était pas toujours naturel et vrai, trouvait-il en prose l'expression juste qui peint les caractères ? Comment ne s'égarait-il ni à droite ni à gauche, et arrivait-il à ce que j'appellerai la justesse d'intonation ?.... C'est là un de ces mystères du travail intime dont l'auteur ne se rendait peut-être pas compte lui-même.

Indépendamment de ses œuvres purement littéraires, M. Ozaneaux comme membre de l'Université, a composé une série d'ouvrages tels que « l'Histoire de France » et « les Romains, ou tableau des institutions politiques, religieuses et sociales de la République romaine » (Paris 1840) destinés à l'instruction publique. Ils ont tous un mérite pratique, et

renferment des vues originales , mais ne rentrent pas dans le cadre de cette esquisse.

M. Ozaneux a eu le rare bonheur de conquérir dans tous les rangs de la société , de durables et sincères amitiés. Dévoué lui-même , il a rencontré le dévouement. Il est mort à l'entrée de la vieillesse (1853) , avant d'avoir connu les pénibles infirmités , ni éprouvé les inévitables découragements qui se multiplient , en indéfinie progression , avec la marche des années. Une belle famille conserve pieusement son souvenir. A Colmar , où il a passé la belle époque de son développement , plus d'un élève reconnaissant se souvient encore de celui qui le premier a fait jaillir pour lui les sources les plus pures des jouissances intellectuelles.

Quant à moi , je ne puis toucher à cette chère mémoire sans le sentiment d'une profonde reconnaissance , mêlé au regret de ne pas avoir été en mesure de la lui prouver par des actes. M. Ozaneux a été pour moi affectueux comme un frère aîné , et soigneux dans les moments de souffrance , comme l'eût été une mère. Dans l'échange intellectuel qui s'est établi entre nous , à Paris , si j'ai pu à son endroit , continuer l'œuvre de Verny , et familiariser mon ami avec quelques unes des grandes productions littéraires de l'Allemagne du 18^e et du 19^e siècle , j'ai été initié par lui dans la vie de Paris ; il m'en a montré , en partie , les trésors , et jouir de ma naïve admiration. Plus tard il a dans ses heures de loisir , transformé en beaux vers français les vers allemands que je confiais à sa discrétion et à son indulgence. Est-ce trop présumer de la patiente attention de mes lecteurs , que de citer l'une de ces traductions empruntées à un recueil , que j'ai publié sous le voile d'un pseudonyme , dans des temps qui sont déjà bien loin derrière moi ?

VELLETRI.

Dans ce joli pays où règnent les brigands ,
Où la campagne est en habit de fêtes ,
Où sous les bois épais qui couronnent ces faîtes
Sont suspendus tant de bourgs élégants ,
Où des âges passés semblent errer les ombres ,
En murmurant des sons mélodieux ,
La nuit vient de descendre , et le meurtre odieux
Se cache dans les voiles sombres.

Et moi , toujours enfant , je ne saurais songer
Que sous des fleurs l'aspic dresse la tête ,

Que le riche vautour aspire à la conquête
Du tourtereau débile et passager.
Ils ont ici des biens la source inépuisable,
La verte olive et les raisins dorés,
Et sous les champs à peine eu courant effleurés,
Un sol fécond, infatigable.

Les débris des Romains, par la mousse couverts,
Gissent partout, dans leurs bois, dans leurs plaines;
Sans doute ils sont exempts des faiblesses humaines,
Les petits-fils des Rois de l'univers!
Le père des Chrétiens sur son trône s'élève,
Prêt à lancer ses foudroyants arrêts
Sur l'indigne mortel qui dévoue aux forfaits
Son âme, sa main et son glaive.

Non ! il n'est que trop vrai, quelques Anglais pillés,
M'ont raconté dans leur rage ironique
Que derrière ces toits à l'aspect pacifique
Dort le brigand qui les a dépouillés.
Ah ! venez étancher la soif qui vous dévore,
Je le veux bien, mais je suis pauvre et nu,
Et comme un indigent à Rome parvenu,
Je retourne plus pauvre encore.

.
.
.

Votre main, ô brigands, ne me ravira pas
Les dons d'amour, ses traces si chétives :
J'ai fui des passions les douceurs fugitives ;
Autour de moi tout parlait du trépas.
Le temple de Vénus est tombé ; l'immortelle
Dans un musée a caché ses douleurs :
Votre puissance, ô dieux, fuit comme vos faveurs,
Je ne fléchis point devant elle.

Ah ! que j'ai de mon cœur senti les pauvretés,
Quand du forum mon pied toucha l'entrée,
Quand j'osai prononcer dans l'enceinte sacrée
Des mots communs par l'usage adoptés.

Je voulais de ces murs ranimer la poussière :
Plus je rêvais , moins j'étais digne d'eux.
De ces temples muets , je m'éloignai honteux ,
Et repoussé par chaque pierre.

Laissez-moi donc passer sous ces verts oliviers ,
Retirez-vous , fiers bandits ! mais silence ! ...
La clochette ici près dans l'ombre se balance ,
J'entends la voix des joyeux muletiers.
Voici de la cité les lumières voisines ,
Voici la porte ! Allons rien n'est perdu...
Je regrette déjà de n'avoir jamais vu
De brigands sortir des ruines.

Que l'on me pardonne d'avoir été présomptueux , en citant ces vers ; je l'ai fait pour constater les droits que je pouvais avoir de raconter les travaux littéraires d'Ozaneaux , puisqu'il a consenti à s'occuper de moi , et à m'associer à ses inspirations. A plus d'une époque de notre liaison trentenaire , il m'a donné d'excellents conseils ; mon grand tort a été de ne pas les suivre , ou de ne les suivre qu'à moitié. En entrant dans la voie qu'il me montrait , et qu'il aurait contribué à m'applanir , j'atteignais un but désirable ; je me rendais utile. Pour avoir fermé une oreille à ses bonnes et encourageantes paroles , j'ai éparpillé le peu d'énergie et de forces que le ciel m'avait départies , et toutes les fois que j'évoque les traits de cet ami , véritable patron et protecteur , je les vois empreints de doux reproches et d'une inexprimable tristesse.

L. SPACH ,
Archiviste du Bas-Rhin.

NOTICE HISTORIQUE

SUR WESSERLING.

Suite et fin *

Le dimanche, 25 juillet 1789, 12 jours après la prise de la Bastille, on célébrait la messe à Malmerspach dans une petite chapelle qui était située de l'autre côté de la rivière entre le Breuil et le moulin, mais dont il ne reste plus trace aujourd'hui. Ceux qui n'avaient pu trouver place dans l'intérieur de la chapelle se formèrent en groupes au-dehors et ne tardèrent pas à oublier le but de leur réunion, pour s'occuper de tout autre chose que du service divin. On venait d'apprendre par le journal le grand événement qui s'était passé à Paris 12 jours auparavant; ce qui, soit dit en passant, prouve que le service des postes ne se faisait pas alors d'une façon fort expéditive. Sur ces nouvelles, les têtes se montent, on exalte le courage du peuple Parisien qui a su se faire justice lui-même et venger ses griefs. Des griefs du peuple Parisien on passe à ceux du peuple St-Amarinois et des oppresseurs de la France à ceux de la vallée. Voilà les seigneurs de Mûrbach sur le tapis, puis leurs agents, tels que baillis, huissiers, sergents et Cie sans oublier le garde général des forêts de la seigneurie M. B... qui apparemment était mal noté dans l'esprit des bourgeois de Saint-Amarin et Vogelbach; les têtes s'échauffent si bien que les conversations se changent en menaces, en vociférations, en cris de mort et de vengeance. L'exécution suivit de près: il fallait au peuple devenu souverain de Saint-Amarin sa petite bastille à démolir; la voilà toute trouvée, c'est la maison du garde général. Pendant que la messe s'achève paisiblement dans la chapelle

* Voir la livraison de juillet, page 340.

l'émeute se forme et gronde au dehors pour s'aller ruer bientôt sur cette maison désignée à la vengeance populaire. En moins de rien, tout y fut pillé, dévasté, saccagé; on n'y laissa pas une tuile au toit, dit-on, et le propriétaire, qui avait déjà la tête sur le billot, n'échappa que par un miracle à la hache vengeresse d'un certain G..., homme de mœurs fort douces d'ailleurs, mais qui pour ce jour là voulait se faire exécuter des hautes œuvres de la justice du peuple. Après cette maison on passa à une autre et successivement toutes celles des gens de la seigneurie éprouvèrent à peu près le même sort que celle du garde général. Ceci s'était passé le dimanche et jours suivants. Le mercredi, l'émeute avait grandi et, se trouvant trop à l'étroit dans l'enceinte de Saint-Amarin, s'en vint à Wesserling chercher M. Johanot qui de gré ou de force dut bientôt se mettre à la tête d'une levée en masse de toute la vallée qu'il fallut conduire tout droit à Guebwiller, résidence du prince abbé, pour lui signifier que sa domination avait cessé d'exister. Grands et petits, tous durent marcher, même les hommes qui avaient leurs femmes en mal d'enfant, au dire d'un contemporain, si bien que la troupe qui, en quittant Wesserling, s'élevait peut-être à quelques centaines d'individus, dépassait le nombre de 6000 quand on arriva au but. Les scènes de Saint-Amarin se renouvelèrent à Guebwiller sur une plus grande échelle et rien de ce qui, de loin ou de près, touchait à la seigneurie n'y fut épargné. Le prince abbé, fort heureusement pour lui, était alors à Paris, car les personnes n'étaient pas plus respectées que les choses. M. le chanoine Reich de Reichenstein, entre autres, courut les plus grands dangers et ne dut d'avoir la vie sauve qu'à M. Méné père et à son fils Joseph, qui parvinrent à le soustraire à la main d'un nouveau bourreau improvisé. Les titres de propriété auxquels on en voulait avaient été mis en sûreté à Colmar, mais le but de l'expédition n'en fut pas moins atteint, puisqu'on obtint, séance tenante, de ceux qui représentaient alors la seigneurie à Guebwiller, un acte de renonciation en bonne forme à tous droits sur la vallée de Saint-Amarin. Voici quelques extraits de cette curieuse pièce.

« Concession et abandonnement volontaire des droits de la seigneurie de l'abbaye de Murbach en faveur des communes du bas vallon de Saint-Amarin, dont la dite seigneurie a joui jusqu'à présent justement ou par abus, savoir :

1^o La dite seigneurie et souveraineté remet et abandonne volontairement à la susdite communauté tous les droits justes ou injustes dont elle

a joui jusqu'à présent et tels qu'ils lui ont été payés par les communes ainsi que tous les droits de défrichements, corvées, chûtes d'eau, impôts sur les poules et les poulets, sur les mouches à miel, avoine, huile, cire et grosse dixme, etc.

La pièce se termine ainsi :

Les communes n'auront plus d'autre souverain que sa majesté le roi de France, et enfin quand bien même la seigneurie serait grevée et souffrirait des articles ci-dessus cédés, elle entend cependant s'en désister, les abandonner et remettre aux communes conjointement avec tous les droits et raison du val.

Ainsi arrêté et conclu à Guebwiller le 28 juillet 1789.

Ont signé au nom de la seigneurie :

Reichstetter de Reichenstein, chanoine de Bezoldingen, grand-doyen, de Rathamshausen, grand-chantre, de Golir, » etc.

Il est difficile de s'humilier, de s'annuler plus complètement et on comprend toute la peur qu'ont dû avoir ces pauvres chanoines pour signer un pareil acte. En réjouissance de leur victoire nos montagnards se livrèrent, pendant 3 jours, à de copieuses libations avec l'agrément d'ailleurs des habitants de Guebwiller qui leur prêtèrent bien un peu la main dans tout cela et furent en tout cas très-prodiges de leur Kitterle à leur égard. Le 4^e jour le bruit se répandit que certains dragons venant de Neuf-Brisach s'acheminaient vers Guebwiller pour remettre les choses en ordre ; là-dessus nos gens, qui probablement se sentaient moins de courage pour faire face aux dragons qu'il n'en avaient déployé vis-à-vis des chanoines, jugèrent que le moment était venu de retourner chez eux et se mirent effectivement en route sans tambour ni trompette. Les dragons, qui étaient sur leurs talons, ne purent mettre la main que sur deux trainards auxquels le Kitterle avait sans doute un peu apesanti les jambes. Ces deux pauvres diables, l'un de Goldbach, l'autre d'Odern furent pendus à un arbre aux environs de Wattwiller et payèrent ainsi pour tout le reste qui s'en tira sain et sauf.

Bientôt après, les biens de Murbach, absorbés par le gouffre révolutionnaire, devenaient nationaux comme tant d'autres. Ce n'est qu'en 1803 que les communes furent réintégrées par le gouvernement consulaire dans les propriétés dont elles avaient spolié injustement l'abbaye de Murbach. Elles durent ce résultat au zèle et à la persévérance de M. Joseph Mény que, dès l'année 1798, elles avaient délégué auprès du gouvernement d'alors pour faire valoir leurs droits.

M. Johanot fut nommé député à la Convention en 1792 et quitta définitivement la société en 1795.

Depuis le 26 octobre de cette année, Wesserling fut géré par M. Bourcard, sous la raison sociale Bourcard et C^{ie} jusqu'en 1801. Il se retira alors à Mulhouse et M. James Odier, qui était venu se fixer à Wesserling en 1798, lui succéda comme gérant de l'établissement. La raison sociale resta Bourcard et C^{ie} jusqu'en 1805 pour devenir depuis Gros, Davillier, Roman et C^{ie}, et à partir de 1832, Gros, Odier Roman et C^{ie}.

A l'abri des mesures prohibitives exercées par Napoléon contre l'Angleterre, l'industrie du coton prit un grand essor en France vers l'époque où nous sommes arrivés. Wesserling s'en ressentit et son grand accroissement date de 1802. C'est dans le courant de cette année qu'on bâtit cette vieille filature qui sert aujourd'hui de magasin de coton. C'est bien là l'enfance de l'art et j'aime à croire que son architecte, M. Rigaud, a fait mieux depuis. On avait pour principe alors de donner aux filatures aussi peu d'air et de jour que possible pour éviter la trop grande évaporation du coton et c'est sans doute à son application que nous devons ces salles de 8 pieds de haut et ces fenêtres-lucarnes qui donnent au susdit bâtiment l'air d'une maison de correction.

La partie mécanique telle que roue, transmission, etc. qui, il faut le dire, n'était guère mieux que le reste, fut confié à M. Scipion Perrier, ingénieur de l'établissement de Chaillot. Les machines, dont la plupart travaillent encore aujourd'hui, sont de la construction de Calla.

Cette filature ne fut terminée que dans l'année suivante, et c'est en novembre 1803 qu'on mit en train le premier métier à filer. Le 11 mai de cette année, on avait entendu battre le premier métier à tisser à navette volante et dans le courant de juillet on imprimait pour la première fois avec la machine à rouleau. Cette machine, qui occupait alors l'emplacement d'une partie des bureaux d'aujourd'hui, était mue par un bœuf et c'est pour faire place à ce bœuf et à son manège qu'il fallut couper le plus beau des marronniers de la cour.

M. James Odier quitta Wesserling au commencement de mai 1804 pour raison de santé et M. A. P. Roman, établi à Wesserling depuis l'année précédente, lui succéda. Il fut bientôt secondé par M. Jacques Gros qui vint prendre la direction des tissages et de la filature. Je n'entreprendrai pas de suivre les progrès que fit l'industrie de Wesserling

depuis cette époque; les faits parlent trop éloquemment d'eux-mêmes pour avoir besoin d'un historien. Nous avons dit à quel point ces MM. trouvèrent cette industrie; chacun peut voir ce qu'elle est devenue entre leurs mains. Bornons-nous à rapporter d'une manière générale les transformations et accroissements que Wesserling eut encore à subir depuis lors.

On bâtit en 1805 un tissage à Saint-Amarin attenant à cette maison, à laquelle nous avons vu jouer le rôle principal dans l'émeute de 1789. Elle devint depuis lors l'habitation des directeurs de cet atelier. Un autre tissage plus important, celui de Fossbühl, fut construit dans la même année; Wesserling même s'accrut en 1805 d'un atelier de teinture (aujourd'hui des mécaniciens), d'un nouvel atelier d'impression au rouleau, puis on compléta le bâtiment de l'avenue pour y loger la gravure en bois, enfin c'est encore de cette année que date ce vieil étendage noir en bois, à l'air rébarbatif, qui est encore debout en dépit des éléments.

Les constructions s'arrêtèrent en 1806 pour reprendre en 1807 qui vit s'élever une seconde filature (aujourd'hui imprimerie de laine). En 1808 et 1809, on ne fit guère que des habitations devenues indispensables pour loger la colonie croissante. Le château entr'autres s'éleva d'un étage et l'irrégularité qui en résulta ne fut effacée qu'en 1810 par l'addition d'un étage semblable du côté opposé. Cette construction et celle de l'aile droite, autrefois écurie du prince abbé, et depuis bureaux, fut dirigée par un certain Bousch qui, après avoir fait un peu de tous les métiers, vint à Wesserling y exercer celui d'architecte et y jouir d'une faveur très-passagère. Ce Bousch avait été chercher sa fortune jusque dans les airs, mais au lieu de trouver ce qu'il cherchait, il perdit une jambe en tombant de son ballon. C'est en Espagne que se passa la chose et on prétend que, quelque temps après l'évènement, il eut l'agrément de retrouver son tibia figurant parmi les curiosités du musée de Madrid. Les bâtiments qu'il nous a laissés font plus d'honneur à son goût qu'à ses connaissances pratiques en architecture. Wesserling lui doit de posséder les toits certainement les plus plats d'Alsace, toits considérés comme de véritables énormités par les architectes du pays qui ne voient de salut et d'abri contre les neiges que dans l'angle de 45 degrés. Il faut ajouter que l'évènement est venu plus d'une fois leur donner raison aux dépens de M. Bousch. La construction du tissage d'Urbès et l'acquisition du Breuil datent de 1809. Une crise financière faillit en 1810 compromettre un moment l'existence de Wesserling, qui ne dut son salut

qu'à un secours de 5 millions de francs aussitôt obtenu que demandé à l'empereur Napoléon.

Cet homme extraordinaire avait trop bien le sentiment de ce qui est beau et utile pour ne pas comprendre qu'à la prospérité d'un établissement comme Wesserling, se rattachait une question d'intérêt national. L'événement vint prouver d'ailleurs que sa confiance n'avait pas été mal placée; car dans l'espace de quelques mois le trésor fut remboursé de ses avances.

Les invasions de 1813 et 1815 apportèrent nécessairement une grande perturbation dans les affaires de Wesserling, mais l'établissement n'eut matériellement à souffrir en aucune façon de l'occupation étrangère. Il est heureux qu'on n'ait pas donné suite alors à certains projets de défense de la vallée par les gardes nationales et les corps francs, car la France n'y eut rien gagné et Wesserling ne s'en fut certes pas tiré à si bon marché. La seule construction qui se soit faite de 1810 à 1818 est l'aile gauche du château qu'on bâtit en 1813 en pendant à l'aile droite, d'après les dessins de Bousch. C'est là qu'on transporta les bureaux et les cabinets des dessinateurs. Les trois fenêtres du 1^{er} étage, ayant vue sur le fond de la vallée, éclairaient une élégante salle de billard qui fut pendant bien des années le rendez-vous des amateurs de la colonie, au grand dérangement de ceux qui avaient à travailler au-dessous. Les murs de cette salle étaient ornés de peintures à l'huile représentant des vues de la vallée; ces peintures, qui sont d'un certain M. Heim, existent encore, mais la salle s'est subdivisée en cabinets de dessinateurs. Quant au billard il fait actuellement les délices des habitués de l'hôtel du cerf d'or à la Bussière.

Si on avait peu bâti à Wesserling dans la dernière période que nous venons de parcourir, il faut convenir qu'on s'est bien rattrapé depuis, car le nombre des bâtiments construits, depuis 1818 jusqu'en 1844, ne s'élève pas à moins de 34 tant à Wesserling même qu'aux environs. Pour ne parler que des principaux, nous citerons :

Une nouvelle imprimerie, Nchr, en 1819.

Atelier de teintures à vapeur	} 1824
Nouvelle filature et dépendances	

Atelier de Blettmatt, 1825

2^e Filature, 1835.

Tissage mécanique de Hirschenbach, 1838.

Id. id de Fossbühl, 1842.

L'introduction à Wesserling du tissage mécanique et de la machine à parer date de 1829. Les 55 premiers métiers de ce genre furent montés dans la cave de cette ancienne filature qui avait vu les premiers essais du filage de coton.

Nous venons d'assister aux principales transformations qu'a subies Wesserling depuis 1637 jusqu'à nos jours, c'est-à-dire pendant plus de deux siècles. Tel est son passé; quant à son avenir, il est permis d'espérer que ceux qui ont à en répondre, comprendront la grandeur de la tâche qui leur est imposée, et que, suivant la route qui leur a été frayée par les nobles et laborieux efforts de leurs devanciers, ils sauront conserver à Wesserling ce haut rang dû (suivant les expressions de M. Legentil), non moins à la perfection d'exécution de ses produits qu'à la loyauté dans les transactions et à la philanthropie éclairée de ses chefs envers leurs ouvriers.

PH.-EUTROPE SORG.

DOCUMENT HISTORIQUE.

*Lettre du député à l'Assemblée nationale REUBELL , à la commission
intermédiaire du district de Colmar.*

Versailles , le 5 août 1789.

Messieurs ,

J'ai cru devoir vous prévenir d'avance que vous allés recevoir une proclamation et un arrêté bien propre à faire bénir l'Assemblée nationale et à rétablir le calme dans la province et dans le royaume. M. le vicomte de Noailles s'est acquis un honneur immortel , c'est lui qui a proposé le premier, pour ramener la paix et soulager le peuple, d'arrêter , 1^o que la noblesse supporteroit *toutes* les impositions royales. 2^o qu'elle renonceroit à tous droits féodaux personnels et consentiroit au rachapt des droits réels au denier qui seroit fixé par l'Assemblée. Cette motion a été appuyée par un beau discours de M. le Duc d'Aiguillon , et ensuite par M. Mathieu de Montmorency, Duc de la Rochefoucault , Duc du Châtelet, etc. , etc. , et par toute la noblesse avec une acclamation des plus sublimes. M. de Saint-Fargeau a expliqué le 1^{er} point de la motion de M. le vicomte de Noailles et a dit que l'intention de la noblesse étoit de contribuer pour la présente année même au payement des impositions royales indistinctement afin de soulager d'autant le peuple. Le clergé s'est joint à la noblesse pour adhérer à ces sacrifices , et jusqu'après une heure après minuit la noblesse et le clergé n'ont cessé d'en faire tout autant qu'il dépendoit d'eux pour rendre tous libres , égaux et heureux , si le bonheur dépend de cette égalité. La main-morte, la hannalité seront abolies sans retour, les corvées subiront sans doute le même sort, la noblesse et le clergé ont renoncé à la chasse, la noblesse à toute exclusion pour l'admission aux emplois civils et militaires, et enfin il a été arrêté tant de choses, que ma mémoire n'a pu les retenir; l'arrêté sera définitivement passé à la rédaction aujourd'hui et je m'empresserai, Messieurs, de vous l'envoyer aussitôt que nous en aurons un

exemplaire. Je ne vous fais mention de la renontiation qu'ont faite successivement toutes les provinces à leurs privilèges que pour vous prier, Messieurs, d'engager nos commettants de nous autoriser à en faire autant explicitement, pour l'Alsace, car la renontiation est déjà faite en ce moment dans nos cœurs, le nom français sera suivant toutes les apparences, si glorieux et la constitution du royaume si bien faite, que personne ne voudra plus de régime particulier pour sa province, et d'ailleurs ce serait en vain qu'une province voudroit s'écarter de l'impulsion générale. J'espère, Messieurs, qu'avec l'ascendant que vos vertus vous ont donné sur l'esprit des peuples de votre district, vous parviendrez, en leur faisant part de ces nouvelles, à les faire rentrer dans le devoir et surtout à leur inspirer des sentiments d'humanité qu'ils n'auraient jamais dû perdre. *Il n'y a pas jusqu'à la nation juive qui ne mérite quelque compassion. Je sais combien elle étoit haïssable, mais ce sont des hommes et l'on ne peut se dissimuler que la manière dont leur existence étoit réglée par le gouvernement n'a pas peu contribué à leurs vices à jamais odieux, mais comme nous espérons que nos nouvelles lois les rendront honnêtes gens et laborieux, préchez, Messieurs, la pitié pour ces misérables créatures et vous aurez rempli le plus beau des devoirs.* Le moment du départ du courrier ne me permet pas, Messieurs, de vous en dire davantage et je finis par vous assurer qu'il m'est bien doux de pouvoir vous donner des témoignages publics de tous les sentiments d'estime et de respect, avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Messieurs, votre très-humble et très-obéissant serviteur : Reubell.

(Transcrit sur l'original déposé aux archives de la Préfecture du Haut-Rhin.)

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Nous sommes en retard à l'égard de plusieurs livres qui ont paru en Alsace et dont un exemplaire est arrivé à la direction de la *Revue*.

Le plus ancien est dû aux soins de l'ainé des amis de notre littérature locale, à M. F. C. Heitz, le plus heureux et nous aurions dit, il y a dix ans, le plus riche de nos collectionneurs. M. Heitz n'est pas resté en retard depuis, mais d'autres ont pu faire des efforts pour le rejoindre et l'égaliser en nombre. Cependant M. Heitz aura, longtemps encore, le privilège de posséder beaucoup de raretés introuvables; dans un temps où l'esprit des autres était à la politique, à la littérature ou au roman, celui de M. Heitz était aux livres et aux documents que l'on dédaignait parce que leur attrait et leur mérite étaient ignorés.

Faut-il s'étonner dès lors, que de temps à autre, il utilise les richesses amassées avec patience, et parfois d'une façon très-dispendieuse? Non, sans aucun doute, et nous serions des premiers à lui reprocher qu'il n'en fit rien, se contentât de jouir de ses trésors et n'en détachât pas quelques fragments pour en doter le domaine public.

C'est ce que M. Heitz a fait en 1860 et en 1861; c'est ce qu'il vient encore de faire en 1862, en nous donnant ses *Notes sur la vie et les écrits d'Euloge Schneider*, 8° de 166 pages.

Le sujet qu'il a choisi est de nature à piquer vivement la curiosité de ceux qui ne connaissent pas encore son nouveau livre. Il s'agit de la figure la plus abhorrée en Alsace, depuis la fin du dernier siècle; il s'agit d'EULOGE SCHNEIDER, le terrible accusateur public du Bas-Rhin qui, venu à Strasbourg avec l'habit réputé couvrir la douceur et la charité, profita des troubles de la Révolution pour le jeter aux orties, donner carrière à sa fougue et se voir entraîné, par la force des choses, au rang des hommes qui occupent la mauvaise place dans l'histoire et qui ont payé de leur sang cette triste célébrité.

Ce n'est point la biographie de Schneider que M. Heitz a voulu écrire, c'est mieux que cela: c'est la concentration, dans 170 pages in-8°, de tous les éléments d'une biographie qui est encore à faire. Les passions

de notre temps, aura sans doute pensé M. Heitz, sont trop proches parentes de celles qui ont inspiré ce qui a été écrit, du vivant et après la mort de Schneider, sur sa personne, ses écrits et ses actes; et, dès lors, à moins de tomber dans des redites rajeunies, il vaut mieux cataloguer les ouvrages dont il a été le héros, ceux qu'il a écrits lui-même, analyser ses sermons, ses discours, pamphlets, brochures, articles de journaux, etc., toutes choses mieux faites que ce que l'on pourrait ajouter pour initier le lecteur à la pensée et aux mobiles de l'acteur.

M. Heitz a eu raison, et, en se bornant au rôle de rapporteur, il a prouvé qu'il était homme de goût en même temps qu'homme de savoir et de bon jugement, si d'ailleurs il a su demeurer impartial.

Nous voudrions pouvoir dire ici avec certitude si M. Heitz est complet au point de vue bibliographique; cela supposerait que nous possédons les éléments de contrôle. Nous ne les avons pas, à notre grand regret; mais si ce moyen de vérification nous manque, nous avons au moins la conviction, un peu *de visu*, que personne n'en possède plus que M. Heitz. Cette conviction suffit pour qu'il nous soit permis d'assurer que l'on peut s'en rapporter aux indications du livre de M. Heitz.

Sous le rapport de l'impartialité de l'analyse nous ouvrons au hasard et nous citons.

« 30 AVRIL 1793. »

« *Des assignats et de la cherté des denrées, par E. Schneider, 8 p.* »

« L'auteur de cet article se plaint de la non-exécution de la loi du 27 mars 1793, relative à la défense de l'agiotage, qu'elle punit de 6 années de galères. Il dit que les marchands, les bouchers, les boulangers et les paysans vendent leurs marchandises au double prix ou préfèrent de ne rien vendre. Le pain se vend à 6 sols la livre, autant que dans de bonnes années vaut la miche; la viande se vend à 10 sous la livre et toutes les autres denrées augmentent en proportion. Que doit-il en résulter? « Si cela dure encore quinze jours, » dit-il, « cela aura les suites les plus terribles. Nos ennemis prévoient bien qu'ils ne sauront nous vaincre par la force des armes, c'est pour cela qu'ils veulent nous anéantir par la misère et par la famine. Nous-mêmes nous devons mutuellement nous ruiner, et hélas! à qui la faute principale s'ils atteignent leur but infernal? »

« Sans vouloir disculper les marchands, les bouchers et les boulangers, je prétends que la faute principale est aux paysans, qui ont gagné le plus par la Révolution, et qui seuls en ont moissonné les fruits, tandis que les citoyens ont presque tout perdu et ont fait les plus grands sacrifices pour la

liberté. Et comment les paysans récompensent-ils nos travaux, nos luttes ? En voulant nous faire mourir de faim. Ils se sont conjurés afin d'atténuer la bienfaisante loi qui défend l'agiotage ou, en d'autres termes, de fomenter la contre-révolution. CAR SANS LE CRÉDIT DES ASSIGNATS LA FRANCE EST PERDUE. Qu'y a-t-il à faire pour sauver la Patrie ? »

« Le seul moyen de remédier à ce mal est, d'après Schneider, de demander aux Législateurs de fixer le plus haut prix ¹ pour toute la République, prix que nul n'oserait dépasser ; de défendre, à l'exception des meuniers et des boulangers, tout commerce intermédiaire entre le planteur des grains et le consommateur, et de punir des peines les plus sévères tous ceux qui conservent leurs grains aux greniers ou qui les vendraient à des accapareurs (*Fruchtwucherer*), ces fléaux de la société, au lieu d'approvisionner les marchés. »

Cette citation donne une idée exacte de la méthode adoptée par M. Heitz, dans le cours de son ouvrage, pour établir le bilan moral et politique de celui qui, dans les mauvais jours du Bas-Rhin, fut le chef du parti allemand, ayant pour agents actifs toute une pléiade de prêtres défroqués, luttant avec frénésie pour monopoliser à leur profit la popularité et le patriotisme que le parti français, composé d'aventuriers plus astucieux et moins capables, voulait accaparer.

Pour compléter cette lugubre épopée, M. Heitz a reproduit *in extenso* quelques documents dont la place était marquée à la fin d'un livre qui a besoin d'un complément.

Il appartient à M. Heitz de nous donner ce complément, car personne n'est mieux que lui, en mesure de nous apprendre quel est la part du parti français dans les actes qui ont terrifié la métropole de l'Alsace et ses campagnes pendant la Révolution.

LES POÈTES ALSACIENS du 16^e au 17^e siècle, par L. Spach, archiviste du département du Bas-Rhin. — in-12 de 169 pages.

C'est dans ce cadre restreint, que M. L. Spach a esquissé les portraits de cinq poètes : Godefroi de Strasbourg, Sébastien Brandt, Thomas Murner, Jean Fischart et J. M. Moscheroch. On peut être d'un sentiment différent de celui de l'auteur relativement à la place exacte que doivent occuper

¹ Le maximum.

ces poètes dans le mouvement littéraire de leur époque et dans l'influence qu'ils ont exercée ; on peut même ne pas trouver assez accentuée l'une ou l'autre des esquisses, mais on sera d'accord pour reconnaître la parfaite ressemblance des portraits et l'exquise délicatesse du pinceau qui les a traités.

Une appréciation louangeuse serait suspecte dans les colonnes de la *Berue*, par la raison que M. Spach y a toujours occupé une des premières places ; mais il nous sera permis de dire que nous estimons beaucoup le sentiment qui porte nos contemporains à vulgariser la connaissance des auteurs que la province peut revendiquer avec quelque gloire, et qu'à notre sens c'est faire acte de patriotisme en cherchant dans le passé tout ce qui peut nous enrichir et empêcher, jusqu'à un certain point, que notre individualité ne se confonde sans retour dans l'absorption excessive de l'unité française.

Sans s'en douter peut-être, M. Spach fait tout ce qu'il faut pour empêcher qu'il en soit ainsi, lui cependant qui ne manque aucune occasion d'accuser nettement son penchant, ses affections personnelles, et qui le fait toujours dans un langage tout à fait propre à donner le change aux français nouvellement débarqués parmi nous.

Ce n'est pas un reproche que nous entendons lui adresser, bien au contraire ; ce sont deux qualités rares dont nous voudrions faire sortir le relief : le brillant de l'esprit français au service de la solidité de l'esprit germanique.

Hommes connus dans le monde savant, en France et à l'étranger, nés ou élevés à Montbéliard, par G. GOGUEL, pasteur à Sainte-Suzanne.

C'est une pensée de la même famille que celle à laquelle M. Spach voue sa plume, qui a inspiré à M. le pasteur Goguel l'ouvrage que nous annonçons. Comme M. Spach, M. Goguel est plein de tendresse et d'amour filial pour les hommes marquants de son comté. C'est leur mémoire qu'il veut honorer, ce sont leurs vertus qu'il veut proposer comme exemples à la jeunesse studieuse et aux hommes lettrés. Ce sont surtout leurs sentiments religieux qu'il veut concilier avec la science au lieu de les considérer comme ennemis ; belle et noble inspiration à laquelle M. Goguel restera certainement fidèle dans le livre dont nous n'avons sous la main que le *prospectus*.

« Le nombre des hommes, dit M. Goguel, dont la biographie figurera dans cet ouvrage, n'est que de dix, accompagnés de cent amis, morts ou en vie, laissant à d'autres le soin d'enrichir ce genre de galerie. » L'auteur a porté plus particulièrement son attention sur les frères Cuvier, dont le caractère et la vie intime ne sont pas assez connus; sur le savant Laurillard dont la mémoire, dit-il, demande justice; sur le médecin Duvernoy; sur trois frères Parrot et un fils de l'un d'eux, voyageur intrépide et intelligent; sur le juge de paix Duvernoy, l'historien du pays de Montbéliard et enfin sur les intimes Gustave Fallot et Paul Ackermann, paléographe et grammairien.

M. Goguel s'est entouré du concours de tous les hommes lettrés pour remplir son programme, c'est-à-dire qu'il met à profit tous les faits, tous les documents inédits qui lui ont été fournis sur la vie et les travaux des hommes dont il complète la biographie. De Strasbourg nous remarquons le concours du général Hatry, de MM. Bruch, doyen, Schmidt, professeur, Fréd. Saigey, Louis Spach et Lereboullet. Nous n'en citerons pas d'autres, ceux qui précèdent devant suffire pour donner une idée de l'intérêt qu'offrira le nouveau livre de M. Goguel.

LE BIBLIOGRAPHE ALSACIEN. *Gazette littéraire, historique, artistique*, 8° d'une feuille et demie par mois, 6 fr par an. On s'abonne dans toutes les librairies d'Alsace.

Le premier numéro de cette Gazette a paru au mois de juillet dernier. Le prospectus qui l'avait annoncée portait le cachet particulier de la pensée des fondateurs et la première livraison a nécessairement répondu à l'attente du public. Mais ce n'est pas sur l'échantillon du début que l'on peut apprécier les qualités d'une œuvre destinée à vivre, il faut des éléments plus complets. Le *Bibliographe* en est aujourd'hui à sa quatrième livraison et l'intérêt qu'il éveille, au lieu de s'émousser ne fait que grandir. On sent, à la lecture de ses pages, qu'il y a l'étoffe nécessaire pour fournir une longue carrière, que les connaissances et le savoir sont à sa disposition et que, par-dessus tout, l'amour des livres alimente le feu sacré qui doit assurer l'existence de la publication.

On jugera des qualités vitales que nous nous plaisons à reconnaître à la rédaction et à la collaboration du *Bibliographe*, par l'extrait que

nous lui empruntons et qui se rapporte à une monographie qui doit aussi figurer dans la mention de la *Revue*. Cette monographie est due à l'un de nos plus anciens collaborateurs, M. Henri Bardy.

Belfort, sous le comte de La Suze, épisode de la fronde.

In-8° de 36 pages.

« Il y a dans cet opusculc une partie guerrière et une partie sentimentale; nous avouons que celle-ci nous a attiré davantage. Henriette de Coligny, dont le mari était seigneur de Belfort, depuis 1636, arriva dans cette ville en 1647, et y trouva une société d'officiers qui n'avaient plus ou n'avaient jamais eu les manières du monde, et de bourgeoiscs bonnes personnes, mais mal élevées. Aussi regretta-t-elle fort la vie de Paris et les galants cavaliers de la cour. Quand les circonstances le permettaient, elle allait visiter ses amis de Than ou passer quelques semaines à Horbourg chez son beau-frère, le prince de Montbéliard. Elle donnait aussi des fêtes où elle admettait le plus de monde possible. Puis elle parcourait les campagnes voisines, rêvant, et rimant des poésies qui virent le jour pour la première fois en 1656 et souvent depuis. Son endroit favori était la fontaine qui garde son nom et qui coule au pied de l'église de Belmont. C'est là qu'elle composait ces élégies auxquelles Boileau attribue « un agrément infini ». « Elle paraissait, dit Leclerc dans ses *Mélanges de littérature*, fort sérieuse dans le grand monde; mais quand elle était avec ses amis, elle était si gaie, qu'elle avait quelquefois des transports qui la portaient loin. Elle disait qu'elle ne pouvait se persuader que l'amour fût un mal. » Néanmoins, elle était aimée à Belfort, car elle était bonne et charitable, et elle avait contribué, pour sa part, à attacher à son mari les populations de la seigneurie. Cependant elle s'ennuyait chaque jour davantage et chaque jour aussi recevait des nouvelles faites pour réveiller ses ambitions de femme, elle partit donc en 1653, abjura d'abord la religion protestante, fit casser ensuite son mariage, rima de plus belle et, enfin, mourut le 10 mars 1673. En fait d'autorités, M. Bardy, s'arrête à Moréri; on peut ajouter le *Dictionnaire* de Chaudon et Delandine, et la *France protestante*, de MM. Haag.

BULLETIN de la Société d'histoire naturelle de Colmar, 2^e année.

1862. in-8° de 172 pages.

Si l'on devait juger de l'avenir réservé à cette société par les travaux qu'elle a faits depuis sa constitution, on ne pourrait qu'en augurer richesse et splendeur. Il n'est personne à Colmar qui n'ait été émer-

veillé des résultats qu'elle a obtenus dans l'espace de deux années ; il n'est personne qui n'ait éprouvé une vive satisfaction de voir quelques hommes instruits et dévoués se réunir et mettre en commun leur science et leur temps pour doter la ville de Colmar de collections qui , dans quelques années , placeront son cabinet d'histoire naturelle au rang des plus remarquables du pays.

Le deuxième bulletin , que la société vient de publier , contient l'autorisation ministérielle obtenue le 11 mars dernier , les statuts , la liste des membres pour 1861 , la désignation des sociétés correspondantes , la liste des membres du comité d'administration et le procès-verbal de l'assemblée générale du 27 avril dernier. Il contient de plus un rapport fort bien conçu sur la situation et les travaux de la société pendant l'exercice 1861. C'est ce document qu'il faut consulter pour se rendre compte des résultats obtenus et des travaux accomplis. La liste des dons faits à la Société pendant l'année 1861 termine ce que nous appellerons la partie officielle.

La seconde partie se compose d'un travail spécial dû à M. Henri de Peyerimhoff ; il a pour titre : *Catalogue des Lépidoptères d'Alsace*. Ce catalogue forme les deux tiers du volume et lui imprime le cachet scientifique et d'utilité locale que le bulletin doit avoir et conserver.

Actes de la Société Jurassienne d'émulation. 1859-1860.

2 vol. in-8° de 286 et de 192 pages.

La *Revue* a fait connaître à ses lecteurs la fondation de cette société et le but qu'elle poursuit. Fondée il y a quatorze ans , en dehors de tout patronage politique et officiel , la Société continue à vivre de ses propres ressources et à prospérer dans l'état libre et indépendant. Son fondateur appartenait à l'Alsace ; c'était l'estimable et regretté J. Thurmann , né à Neuf-Brisach , élevé à Colmar et à Strasbourg où il a laissé un bon souvenir et où il avait conservé d'excellentes relations. Retiré à Porrentruy , le bon et savant Thurmann y devient le pivot , le lien d'une pléiade d'hommes instruits et dévoués au progrès qui formèrent le noyau de la Société d'émulation. Son ami M. X. Kohler , succéda à Turmann dans la présidence de la Société et c'est sous sa direction

qu'elle continue à cultiver avec succès le terrain dont elle a pris possession.

Chaque année la Société se réunit en assemblée générale et alternativement dans l'une ou l'autre des villes du Jura bernois. La dernière assemblée a eu lieu à Porrentruy, le 7 octobre dernier. Après chacune de ses sessions, la société livre à l'impression le procès-verbal de sa séance et les travaux qui lui sont communiqués dans le courant de l'année. Ses bulletins renferment d'intéressantes notices et forment une collection très-précieuse pour l'histoire du Jura français et une partie de l'Alsace.

Nous citerons les titres de quelques uns des travaux dont nous parlons. Le volume de 1859 contient entr'autres un rapport de M. A Quiquerez sur l'ameublement des châteaux aux 15^e et 16^e siècles ; quelques glanures sur la Révolution française dans l'évêché de Bâle, par Dupasquier ; des idiomes patois et du patois de Delémont en particulier, par M. Parrat, et un rapport sur la flore des environs de Belfort, par M. Vernier. — Celui de 1860 n'est guère moins riche et ne contient-il qu'une remarquable dissertation de M. le pasteur Tièche sur l'inscription romaine de Pierre-Pertuis, qu'il offrirait, par cela seul, un grand intérêt pour l'histoire d'Alsace. M. Tièche en cite six copies différentes : une de Schœpflin, une du Jésuite Dunod, une d'Emmanuel Bückel, une de M. Frêne et une de M. Sérasset. Il les discute toutes et pour justifier la lecture qu'il fait lui-même de cette inscription et l'âge qu'il lui attribue, M. Tièche joint à son travail la reproduction exacte de ce monument. Nous croyons que c'est désormais la dissertation de M. Tièche qu'il faudra consulter et non plus Schœpflin.

La légende de Saint-Imier, d'après le manuscrit d'Hauterive.

■ In-8° de 12 pages.

L'édition de cette légende est due à M. X. Kohler et est tirée du *Liber gestorum Barlaam*, de Jean Damascène, in-1^o du 15^e siècle.

Cette légende est imprimée dans les *Monuments de l'histoire de l'ancien évêché*, par Trouillat ; mais l'édition est faite d'après trois bréviaires du 15^e siècle, dont deux manuscrits et un imprimé, de sorte que la vie de Saint-Imier ne forme un tout qu'en réunissant les trois

versions. Le manuscrit d'Hauterive, au contraire, présente la vie de Saint-Imier dans son ensemble, relate soigneusement les circonstances fournies par les documents publiés et y ajoute d'intéressants détails.

Ces circonstances ont déterminé M. Kohler à mettre au jour le manuscrit d'Hauterive et on doit lui en être reconnaissant.

Chambres consultatives d'agriculture du Haut-Rhin, par A. Poizat, avocat, chef du cabinet de M. le Préfet. In-8° de 134 pages.

Ce volume doit être considéré comme la première tentative sérieuse faite pour constituer les archives de l'agriculture du Haut-Rhin. Le but que l'on s'est proposé était de réunir, à l'usage des chambres consultatives, les délibérations prises de 1852 à 1861. Ces chambres ayant ainsi sous les yeux la suite de leurs travaux, elles ne seront plus exposées à tomber dans des redites, ni à oublier les décisions importantes qu'elles pourraient avoir prises et dont l'exécution demanderait à être poursuivie avec un peu de constance. L'administration a pensé au surplus « qu'il pouvait être utile de mettre plus d'unité dans les travaux » et que le moyen le plus efficace pour obtenir ce résultat était de porter à la connaissance de toutes les chambres les vœux qu'elles expriment respectivement.

M. Poizat, chargé par M. le Préfet de la publication des procès-verbaux, a pensé qu'il n'était pas inutile de faire précéder ces documents d'une relation historique sur la matière. Il s'est acquitté de ce travail d'une façon tout-à-fait remarquable. Ses recherches sont pleines d'intérêt et nous lui devons cet hommage de reconnaître que, le premier, il nous a fait comprendre ce que peut avoir d'attachant et d'utile l'histoire administrative d'un département.

LES BLUETS. *Nouvelle anthologie des familles et des écoles*, par J. A. Davin et l'abbé Legay. — 2^e édition, in-12 de XI-309 pages.

M. Davin dirige, depuis de longues années, à Mulhouse une école primaire libre qui a rendu et qui continue à rendre de grands services

aux familles. M. Davin a l'expérience de l'enseignement et le livre qu'il propose, en société de M. l'abbé Legay, pour l'usage des familles et des écoles a reçu les plus hautes et les plus solennelles approbations. Tous les journaux du pays en ont dit beaucoup de bien et nous ne saurions que joindre notre suffrage au nombre de ceux qui l'ont devancé. Dans cette couronne de bluets, il n'y a, comme cela a été dit, en termes plus gracieux, pas une fleur à élaguer.

SAINT-MARTIN, *le philosophe inconnu*, sa vie, ses écrits, son maître, Martinez et leurs groupes, d'après des documents inédits par M. MATTER, conseiller honoraire de l'université de France, ancien inspecteur général des bibliothèques publiques. — Paris, librairie académique, Didot et C^e, in-8° de xi-460 pages.

Les lecteurs de la *Revue* ont déjà fait connaissance avec St-Martin, « le philosophe inconnu. » Un homme de lettre, M. L. Schauer, de Schlestadt et habitant Paris, lui a consacré un volume en tête duquel il a placé une préface due à l'obligeance de M. Matter. Nous avons annoncé cette publication dans son temps. Nous l'avons alors considéré, avec raison, pensons-nous, comme les prolégomènes d'un ouvrage que M. Matter préparait depuis longtemps sur la philosophie de Saint-Martin. Cet ouvrage vient de paraître sous le titre que nous inscrivons en tête de cette annonce.

Quel que soit le sentiment de notre époque sur des matières de cette nature, nous avons la certitude que le livre de M. Matter intéressera le public alsacien, car il renferme de belles pages sur le philosophe inconnu et incompris et surtout sur son séjour en Alsace, à Strasbourg même où des affections de cœur et d'esprit rappelaient Saint-Martin comme au berceau de sa vie morale et intellectuelle. La nouveauté et l'importance des documents que M. Matter a eus à sa disposition et l'intérêt qu'ils présentent aux lecteurs de la *Revue* nous engagent à consacrer prochainement un examen spécial au livre de notre éminent compatriote.

Curiosités d'Alsace, 4^e livraison, brochure in-8° de 6 à 7 feuilles.

Cette livraison termine la première année des *Curiosités*. Elle renferme les matières suivantes :

La léproserie de Colmar, P. II. — L'hôtel de ville de Mulhouse, EHRSAM. — Marché conclu en 1552 avec un peintre pour la décoration de l'hôtel de ville de Mulhouse. — La Juridiction des Landgraves, en Alsace, CHARLES BARTHOLDI. — Documents relatifs à la guerre des paysans, DAGOBERT FISCHER. — Jugement prononcé par le magistrat de Strasbourg entre la corporation des peintres et celle des charrons, en 1427. — Les ruines de Marbach, P. II. — Droit de communier confirmé aux ménétriers d'Alsace, par Guillaume, évêque de Strasbourg, en 1508.

Variétés. — L'impôt sur les chiens au xv^e siècle. Un grandissime hailli. — Curieux renseignement sur la prononciation allemande. — Un plan pour l'Alsace illustrée de Schœpflin. — Mœurs populaires ; croyance aux miracles. — Lettre d'Eberhart de Ribaupierre à ses bourgeois de Fraise et de Sanci. — Passeport pour un voyage à Thann. — Réclamation des Aubergistes à enseigne contre les cabaretiers à bouchon. — Un juge sententieux. — Mandement d'Arbogast d'Andlau contre les voleurs de grands chemins. — Cérémonie à Ensisheim, à l'occasion du sacre et du couronnement de sa Majesté Louis XVI. — Turenne à Ensisheim. — Un autographe de Saint-Just. — Lettre adressée par la société populaire de Rouffach à la citoyenne veuve Lefèvre.

Table des principaux faits, noms de personnes et de lieux, contenus dans ce volume.

Planches. — *Fac simile* d'une charte, par laquelle le chapitre de Saint-Martin institue un chapelain pour desservir la léproserie de Colmar. — Hôtel de ville de Mulhouse au xvi^e siècle.

FRÉDÉRIC KURTZ.

AVIS.

PUBLICATION DE LA SUITE DE L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE ET DES ÈVÈQUES-PRINCES DE STRASBOURG,

Par L'Abbé GRANDIDIER.

Nos lecteurs savent généralement que l'abbé Grandidier, décédé le 11 octobre 1787 à l'abbaye de Lucelle, « martyr de son goût pour les recherches historiques », a laissé beaucoup de manuscrits qui sont demeurés inédits jusqu'à ce jour ; ces manuscrits forment le 3^e tome de l'histoire de l'église si estimée de tout le monde.

La direction de la *Revue*, qui avait d'abord le projet de faire entrer ces manuscrits dans les colonnes du recueil a dû y renoncer, eu égard à leur importance ou à leur étendue. Mais elle n'a point pour cela abandonné l'idée de les mettre au jour. Depuis cinq ans elle se préoccupe de ce projet à l'exécution duquel elle vient mettre la main.

Les premières feuilles sont sous la presse, les autres suivront de près et sans interruption, jusqu'à épuisement.

La direction de la *Revue*, après y avoir mûrement réfléchi, s'est décidée à entreprendre cette œuvre réparatrice et à l'offrir au public par livraisons de 9 feuilles d'impression, in-8° sur beau et fort papier des Vosges, soit de 144 pages par livraison. La première contiendra la vie des évêques Erchambaud, Widerold et Alavic ainsi que le commencement de l'histoire des abbayes et fondations ecclésiastiques du 9^e au 13^e siècle. Les suivantes continueront l'ouvrage de manière à le compléter comme si le tome III avait paru en une seule fois.

Le prix de la livraison est de 3 fr. rendu au domicile des souscripteurs. A ceux qui n'habitent ni Colmar, ni Strasbourg, ni Mulhouse, la direction de la *Revue* fera parvenir chaque livraison par la poste. Pour l'encaissement du prix, elle usera du moyen qu'elle emploie pour la *Revue*, c'est-à-dire qu'elle disposera sur les souscripteurs après la 2^e 3^e ou 4^e livraison, selon ses convenances, et suivant avis préalable.

La *Direction de la Revue* prie instamment les personnes qui désireront s'associer à sa pensée, de vouloir bien en donner avis au Directeur, aussitôt que possible, afin que le tirage puisse être réglé en conséquence et que le service puisse se faire avec régularité.

Le Directeur de la *Revue* prie en outre ses confrères de la *Presse alsacienne* de vouloir bien accorder leur publicité à l'avis qui précède. Il leur en témoigne à l'avance toute sa gratitude.

La première livraison paraîtra avant la fin du mois de novembre courant.

J. L.

DES ANCIENS FIEFS D'ALSACE

DE LEUR CARACTÈRE AU POINT DE VUE DE LA NOBLESSE.

ETAT NOMINATIF

DES POSSESSEURS DE CES FIEFS AYANT PRÊTÉ FOI ET HOMMAGE AU ROI.

Nous n'aurions certes pas songé à entretenir nos lecteurs de ces matières surannées et appartenant à un régime disparu à jamais, si elles n'avaient été rajeunies en quelque sorte sous un rapport par une loi assez récente, celle de 1858, sur les titres de noblesse. Cette loi est venu donner un intérêt d'actualité à des institutions du temps passé qui n'avaient plus depuis longtemps qu'un intérêt historique. En fouillant dans les archives de la Cour impériale, qui renferment tant de richesses inconnues, nous y avons trouvé, sur les anciens fiefs d'Alsace, des documents curieux qui, pour bien des familles, pourraient devenir des titres: c'est là ce qui nous engage à les publier; leur importance pratique nous en fait même presque un devoir.

Mais pour l'intelligence de ces documents, pour l'appréciation de leur portée, il est nécessaire de les faire précéder de quelques notions sommaires sur le régime au sein duquel ils ont pris naissance.

Et d'abord qu'était-ce qu'un fief? Les feudistes le définissaient: « La concession gratuite et perpétuelle d'une chose immobilière ou de droits réputés immobiliers avec translation du domaine utile en retenant la propriété directe, à charge de fidélité et de services, et d'une reconnaissance toujours subsistante manifestée d'une manière solennelle. »

Le domaine direct resté entre les mains du seigneur s'appelait *fief dominant*; la partie démembrée et utilement possédée par le vassal s'appelait *fief servant*: c'est cette partie qui devait la prestation féodale.

On voit que le fief était une espèce de contrat de bienfaisance entre le seigneur et le vassal. Ce contrat se résolvait de deux manières: 1° par le retour, c'est-à-dire par l'extinction de la descendance mascu-

line du vassal, règle générale et de droit commun, à laquelle on pouvait toutefois déroger dans les actes d'investiture; 2° par la *commise*, c'est-à-dire par l'inexécution des conditions du pacte féodal; les feudistes en avaient précisé les cas.

Le seigneur, qui avait ainsi la perspective, assez souvent réalisée, de rentrer dans le domaine utile, était par cela même intéressé au maintien de l'intégrité de ce domaine; il lui importait beaucoup qu'il ne fût pas dégradé, démembré, abrégé ou dénaturé. Pour atteindre ce but et prévenir les abus de jouissance du vassal qui devait administrer en bon père de famille, on avait imaginé une précaution connue sous le nom d'*aveu et de dénombrement*; c'était une description, un état détaillé de tout ce qui composait le fief et que le vassal était tenu de fournir à chaque mutation donnant lieu à reprise de fief¹. Cet état était fait en double écrit; l'un, sur parchemin, restait au seigneur; l'autre était gardé par le vassal. Nous verrons tout-à-l'heure comment cette formalité se pratiquait en Alsace.

Une autre formalité plus importante, et qui constituait le caractère distinctif du fief, son essence féodale, c'était l'acte solennel appelé *Foi et hommage*, acte par lequel celui qui le rendait, disaient les feudistes, *devenait homme* de celui qui le recevait en lui soumettant sa personne. Destiné à remplacer le service militaire primitivement exigé, cet acte de révérence n'a jamais cessé d'être exigé; il n'est tombé qu'avec le régime féodal. Les seigneurs ont toujours tenu à être habituellement reconnus pour les auteurs de la concession; ils ne souffraient pas que le vassal perdît jamais ce principe de vue, ni qu'il méconnût l'origine et le titre de sa possession; ils voulaient, en un mot, « entretenir sans cesse dans le cœur du vassal une reconnaissance toujours active et lui remettre perpétuellement sous les yeux la main de qui il avait reçu ce qu'il tenait². »

Tel était le but de l'acte de *Foi et hommage* qui contenait tout à la fois reconnaissance de supériorité et promesse de fidélité: le refus de

¹ A la mort d'un possesseur de fief, ses enfants mâles ou, à leur défaut, les plus proches agnats, c'est-à-dire mâles descendant de mâles, étaient tenus de se présenter au seigneur pour requérir de nouvelles investitures; c'est là ce qu'on appelait faire la *reprise du fief*. Cette reprise devait être demandée dans un délai déterminé, passé lequel la commise était encourue.

² HERVÉ, *Théorie des matières féodales et censuelles*, tom. 1^{er}, p. 368.

s'y soumettre, qualifié de *désaveu*, entraînait la rupture du lien féodal ; le vassal perdait ce qu'il possédait et le seigneur rentrait dans ses droits ; c'était un cas de commise au premier chef.

Les formes de la *foi et hommage* variaient suivant les traditions, les lieux, les coutumes. Parfois elles étaient bizarres et même burlesques : soumises au caprice du seigneur, elles étaient ridicules si celui-ci avait l'humeur tournée à la plaisanterie ; dégradantes, s'il tenait à constater son autorité par l'extravagance des devoirs exigés. Salvaing ¹ cite plusieurs exemples d'excentricité seigneuriale. « Dans le Berry, dit-il, le vassal, qui ne trouve point le Seigneur ni personne de sa part au lieu du fief dominant, fait le devoir en baissant le verrouil de la porte, à l'exemple de Prusias, roi de Bithynie, qui, entrant au sénat de Rome, baisait le seuil de la porte, et s'appelait esclave du sénat encore qu'il ne fût ni sujet, ni tributaire, ni en la protection des Romains... Dans le pays du Maine, le vassal est obligé, pour toute prestation de foi et devoir seigneurial, de contrefaire l'ivrogne et de dire une chanson gail-larde à la dame du seigneur, et ensuite de courir la quintaine à la manière des paysans, et de jeter son chapeau ou une perche en courant. Ailleurs le nouveau vassal devait présenter une allouette liée sur un char à bœufs... Mais il n'était pas de devoir si ridicule ni de si peu honnête que celui qui était tenu en Angleterre par un Baudoin, pour lequel « *debuît facere, porte le titre, die natali domini, singulis annis, coram Domino rege anglia, unum saltum, unum suffletum et unum bom-bulum.* »

En France, ces étranges fantaisies étaient des exceptions, et encore les parlements auxquels de pareilles exigences furent signalées les supprimèrent-ils comme ineptes ou humiliantes, et des formes plus convenables furent prescrites. On se conformait assez généralement à la coutume de Paris, suivant laquelle le vassal était tenu « aller vers son seigneur au lieu dont est tenu et mouvant le fief, et, y étant, demander si le seigneur est au lieu, ou s'il y a autre pour lui chargé de recevoir la foi et hommage. Et ce faisant, mettre un genou en terre, nue tête, sans épée ni éperons, et dire qu'il lui porte la foi et hommage qu'il est tenu de faire à cause du fief mouvant de lui, et déclarer à quel titre le fief lui est venu, le requérant qu'il lui plaise de le recevoir. »

Cette forme était à peu près celle suivie en Alsace : seulement,

¹ *De l'usage des fiefs*, pag. 21 et 22.

comme tous les fiefs de cette province relevaient du roi, ainsi que nous l'établirons, la reconnaissance se faisait devant le Conseil souverain représentant le seigneur, suivant un arrêt du Conseil d'Etat du 20 avril 1700, confirmatif d'une pratique dès longtemps établie¹. Voici comment on procédait quand il y avait une reprise de fief :

L'héritier du vassal commençait par présenter au Conseil souverain une requête dans laquelle il exposait qu'investi de tel fief par le décès du possesseur, il se voyait obligé d'en faire la reprise et d'en prêter foi et hommage au roi. Il demandait en conséquence qu'il lui fût donné acte de cette reprise, qu'il fût reçu à prêter foi et hommage et admis à prendre possession du fief.

Cette requête était communiquée au procureur-général qui y apposait ses réquisitions; puis elle était soumise au Conseil qui, vérification faite des titres, y faisait droit, s'il y avait lieu, « à charge de bailler aveux et dénombrement. »

Et à l'instant même le nouvel investi prêtait foi et hommage de la manière suivante : « Le sieur, comme porteur du fief (énoncé en sa requête) étant rentré en la Chambre, tête nue, en bottes, sans éperons, gants ni épée, entre les mains du président (ou du doyen) a juré et promis sur l'évangile et à genoux, d'être fidèle au roi, de conserver ses droits, éviter son donimage, de le servir envers et contre tous, et d'avertir le Conseil de tout ce qu'il apprendra contre le service de sa Majesté. »

Quand le fief était possédé par des gens de main-morte, le devoir vassalitique était rempli par ce qu'on appelait un *homme vivant et mourant*, que ces corporations étaient tenues de donner. C'est ainsi que la ville de Strasbourg, possesseur de plusieurs fiefs mouvant du roi, a été représentée par M. de Gail, l'un de ses Stettmeisters.

Bien que le fief fût masculin de sa nature, les femmes, par dérogation au droit commun, pouvaient en être investies. Pour elles, la cérémonie des reprises était nécessairement modifiée : elles prêtaient toutefois le serment dans la formule ordinaire².

¹ *Ord. d'Alsace*, tom. 1^{er}, p. 291.

² « Le 30 janvier 1766, la dame veuve Maurer, née de Zaiguelius a prêté foi et hommage pour raison d'un fief féminin relevant du Roi, à elle advenu par succession. Elle est entrée à la chambre, barbes détroussées, sans manteau ni gants. Elle a fait le serment de tous les vassaux, à genoux sur le carreau et les mains

La prestation de *foi et hommage* devait être suivie du dépôt de l'acte d'*aveu et dénombrement* qui en était la condition *sine quâ non*.

Le préambule de ces sortes d'actes portait : « Je reconnais et confesse tenir en fief de sa Majesté, mon souverain seigneur, à la charge de foi et hommage, ce qui suit. »

Après l'énumération de tous les biens et droits composant le fief, la clôture disait : « S'il y a quelque chose d'omis en la présente déclaration et dénombrement, je promets d'y mettre et ajouter sitôt que j'en aurai connaissance. Et s'il y a moins, je proteste que la présente déclaration et dénombrement ne pourra me nuire ni préjudicier, dont je requiers acte. Fait à le En foi de quoi, j'ai signé les présentes et y ai apposé le cachet de mes armes. »

On prévoyait, comme on le voit, le cas d'erreur ou d'omission ; ce n'était pas sans raison. Faites d'ordinaire par quelque scribe de la seigneurie, ces déclarations, souvent fautives, avaient besoin d'être contrôlées. Les intendants furent d'abord chargés de ce soin. En 1777, par suite sans doute de nombreux abus, on reconnut la nécessité de procéder au cadastre général des fiefs mouvant du roi afin d'en constater l'état et l'importance. On nomma pour chaque province un fonctionnaire spécialement chargé de cette mission et qui reçut le titre de *Prévôt général des fiefs*. En Alsace, elle fut confiée à un sieur de Barth. Ce n'est pas sans difficultés que ses lettres de provision (c'est ainsi qu'on appelait autrefois la nomination) furent enregistrées au Conseil souverain. Ce corps judiciaire, très-jaloux de son autorité¹, entrevoyait dans ces nouvelles fonctions une intention ou une possibilité d'empiétement sur son domaine ; il pensa que la matière méritait examen, et, selon l'usage, il nomma des commissaires.

Avant que ceux-ci n'eussent rendu compte du résultat de leur travail, le premier président, M. de Spon, avait pris sur lui de faire connaître à l'intendant, qui était alors M. de Blair, les appréhensions du Conseil. L'intendant s'empressa de le rassurer en lui répondant, par écrit, que les fonctions déferées à M. de Barth ne consistaient que dans une vérification générale des fiefs sans aucune attribution de juridiction, et que

sur l'Evangile. Notamment M. le premier président lui a fait répéter la clause ordinaire de servir le Roi envers et contre tous. » HOLTZ, *Notes d'arrêts*, p. 212.

¹ Voyez là-dessus l'*Histoire du Conseil souverain d'Alsace*, par MM. Pillot et de Neyremand, *passim*.

l'administration n'entendait aucunément connaître des différends qui pourraient en surgir. Sur ces explications, l'on n'hésita plus à entériner ses lettres de provision, et « c'est ainsi, dit Holdt à qui nous empruntons ces détails, que, grâce à la prudence du premier président, » un fâcheux conflit fut évité.

Quels furent les résultats de cette mesure extraordinaire ? Reçut-elle même son exécution ? Le courant d'idées, qui peu d'années après emporta l'ancien régime, n'y mit-il pas obstacle ? Ce point est resté dans l'ombre. Tout ce que nous savons, c'est que les règles ordinaires ont continué à être suivies tant qu'il y a eu des fiefs, et que les reprises ont toujours eu lieu avec les formes consacrées ; cela résulte du texte même des arrêts donnant acte des prestations de foi et hommage, et des originaux sur parchemin des aveux et dénombrements qui les ont suivis : toutes ces pièces se trouvent déposées aux archives de la Cour impériale. En voici un relevé nominatif dont nous pouvons garantir l'authenticité.

INVENTAIRE

DES AVEUX ET DÉNOMBREMENTS ET DES ARRÊTS A LA SUITE RENDUS AU CONSEIL SOUVERAIN D'ALSACE.

N^o d'ordre.

- 1 François-Jacques d'Andlau.
- 2 François-Jacques de Reinach de Heitwiller.
- 3 Wolfgang-Philippe Henri Eckbrecht de Turckheim.
- 4 Reinhard baron de Schauenbourg.
- 5 Jean-François Pigenat (d'Angeot).
- 6 Marie-Cléopée de Flaxland, abbesse et princesse d'Andlau.
- 7 Wolff-Christophe-Zorn de Plobsheim.
- 8 Philippe-Antoine de Riboulet.
- 9 Jean-Jacques de Flaxlanden.
- 10 Joseph-Eusèbe de Landenberg.
- 11 François-Philippe Nicolas de Hagenbach.
- 12 Jean-Christophe de Reinach.
- 13 Philippe-Frédéric de Gottesheim.
- 14 Jean-Georges-Frédéric Sturzel de Bouckheim.

* Sur le conseiller Holdt et les manuscrits qu'il a laissés, voyez *Histoire du Conseil souverain d'Alsace*, Avant-propos.

N° d'ordre.

- 15 François-Jacques de Wormser.
- 16 Jean-François d'Ichtratzheim.
- 17 Antoine Baron d'Ulm.
- 18 Frédéric-Louis de Waldner de Freundstein.
- 19 Marie Sophie, abbesse et princesse de l'abbaye princiale d'Andlau.
- 20 Wolff Louis d'Andlau, seigneur de Wittenheim.
- 21 Conrad Robert de Vignacourt, baron de Morimont.
- 22 Jean-Ernest Bœcklin de Bœcklinsau.
- 23 François Hermann d'Eptingen, Seigneur de Waltighoffen
- 24 Jean Gastard de Pfird, Seigneur de Waldighoffen.
- 25 Jean-Baptiste de Klinglin, Seigneur de Hatstatt.
- 26 Philippe-Frédéric de Berckheim.
- 27 Jean-Sigismond de Landsberg.]
- 28 François Reinhard d'Ichtratzheim.
- 29 Gaspard-Léopold Barbaut de Florimont.
- 30 Jacques-Frédéric de Weitersheim.
- 31 Comte de Chatillon.
- 32 George-Frédéric de Berckheim.
- 33 Nicolas Duhlé, marquis d'Uxelles.
- 34 François-Antoine de Trucksess de Rheinfelden.
- 35 Reinold-Charles comte de Rozen.
- 36 François-Christophe Klœckler de Mûnkenstein.
- 37 Béat-Albert-Ignace de Thuillier, baron de Montjoie-Montrond.
- 38 Jacques-Samson de Ratzamhausen d'Ehnwihr.
- 39 Jean Wolfgang d'Oberkirch.
- 40 Jean-Adam Küchel, de Strashourg.
- 41 Philippe-Ferdinand Johann seigneur de Mundolsheim.
- 42 François-Conrad de Roppe.
- 43 Wolfgang-Frédéric Bœcklin de Bœcklinsau.
- 44 Guillaume Reinhard Woltz d'Altenau.
- 45 François Antoine Streit d'Immendinger.
- 46 Paul Jules duc de Mazarin de la Meilleraye.
- 47 Jacques-Frédéric Bechtold de Weitersheim.
- 48 George-Balthazard Sulger.
- 49 Philippe-Antoine Comte de Montjoye.
- 50 Les président et conseillers du Directoire de la noblesse de la
Basse-Alsace.

N° d'ordre.

- 51 François-Thiébaud de Ferrette, seigneur de Carspach, au nom de Béat de Ferrette.
- 52 Théodore de Vorstatt, bourguemaitre à Haguenau.
- 53 Jean-André de Gail.
- 54 François-Frédéric Boch de Gerstheim.
- 55 Louis-Henri de Müllenheim, de Strasbourg.
- 56 François-Reinhart d'Ichtratzheim, de Hochfelden.
- 57 Philippe-Jacques Hüffel, de Strasbourg.
- 58 Jean-Jacques Reittner de Weyl.
- 59 François-Jacques Wormser de Vendenheim.
- 60 Christian-Philippe de Kirchheim, de Strasbourg.
- 61 François-Conrad de Hagenbach.
- 62 François-Antoine de Flaxlanden.
- 63 François-Joseph Baron de Schauenbourg.
- 64 Jean-Jacques de Reichstein, de Leymen.
- 65 Jean-Gaspard Hatzel, de Haguenau.
- 66 Wolfgang de Schœnbeck de Cernay.
- 67 Paul-Christophe-Besançon de Fontenelle.
- 68 Ferdinand Cointet de Fillain.
- 69 Conrad de Zurhein, seigneur de Pfstatt.
- 70 Jean-Melchior de Riboulet, de Giromagny.
- 71 Alexis, comte de Chatillon, de Haguenau.
- 72 Joseph-Eusèbe de Landenberg.
- 73 Ignace-Louis de Witzum d'Egersberg.
- 74 François-Louis de Zorn de Boulach.
- 75 Frédéric de Berenfeld de Hegenheim.
- 76 George-Jacques-Christophe de Rotberg.
- 77 François-Hermann d'Eptingen d'Oberhagenthal.
- 78 Marie-Antoine Harter de Rosheim.
- 79 Antoine-Albert Zorn de Plobsheim.
- 80 Jean-Christophe Günzer, de Strasbourg.
- 81 Antoine-Louis de Brinnighoffen, de Bourogne.
- 82 Alexandre-Dales de Corbet (de Ruest).
- 83 George-François Ludan de Hageneck, de Strasbourg.
- 84 Jean-Frédéric de Gottesheim, de Strasbourg.
- 85 Christian-Frédéric Eckbrecht de Turckheim.
- 86 Philippe-Henry de Weckersheim, de Strasbourg.

N° d'ordre.

- 87 Les Prêtreur, Consuls et Magistrats de Strasbourg.
- 88 Bernard-Frédéric de Steinkaltenfels.
- 89 Gilles Ferrier, de Belfort.
- 90 Henri de Latouche.
- 91 Jean-Frédéric Niedheimer de Wassembourg.
- 92 Louis-César de Landenberg.
- 93 Jean-Philippe Bœckler, de Strasbourg.
- 94 Marie-Elisabeth Metzger, épouse du sieur Gaudet de Grandmaison.
- 95 Jean-Sigismond de Landsberg.
- 96 Jean-George-Frédéric Stürzel de Bouckheim.
- 97 Joseph-François Baron de Reinach de Hirtzbach.
- 98 Wolff Louis d'Andlau de Wittenheim.
- 99 Jean-François Gauthier de Schwabsbourg.
- 100 François Reinhard d'Ichtratzheim de Hochfelden.
- 101 Jean-Frédéric de la Tour de Gouvernet.
- 102 Guillaume-Reinhart Woltz d'Altenau.
- 103 François-Béat de Reinach de Steinbrunn.
- 104 Philippe-Henri de Wickersheim, de Strasbourg.
- 105 Walther Joseph de Gail, de Haguenau.
- 106 Joseph-Eusèbe de Breitenlandenberg.
- 107 Ferdinand Hartmann, baron de Sickingen.
- 108 Jean-Antoine de Neuenstein.
- 109 Joseph-Antoine Truchsess de Rheinfelden.
- 110 Antoine-Eberhard Bock, de Strasbourg.
- 111 Joseph-Jacques-Léopold Klœckler de Weldegg.
- 112 Rupert, Florian de Wessenberg, baron d'Ampringen.
- 113 François-Thiébaud de Ferrette Liebstein.
- 114 Jean-Henri Bœckler, de Strasbourg.
- 115 François-André-Charles de Gail.
- 116 Conrad-Alexandre, comte de Rottembourg.
- 117 François-Joseph de Klinglin, de Strasbourg.
- 118 Philippe-Annibal-Johann de Mundolsheim.
- 119 François Daniel de Rothberg.
- 120 Nicolas de Corberon, premier président au Conseil souverain.
- 121 Philippe-Auguste Bœcklin de Bœcklinsau.
- 122 Frédéric-Auguste Zorn de Plobsheim.
- 123 Frédéric-Henri de Latouche.

N° d'ordre.

- 124 Philippe-Henri de Rathsamhausen d'Ehenweyer.
- 125 Armand-Charles de Vorstatt, de Haguenau.
- 126 Philippe Rheinhard de Berstett, de Strasbourg.
- 127 Charles-Philippe Kraff, baron d'Hüffel.
- 128 Jean-Frédéric Bœckler, de Strasbourg.
- 129 Frédéric de Rothberg.
- 130 Léopold-Melchior de Rothberg.
- 131 Jean-Eberhard de Berckheim.
- 132 François-Guillaume de Hagenbach.
- 133 Guillaume de Ferrette.
- 134 Madame la comtesse de Rottembourg.
- 135 François-Louis de Waldner de Freundstein.
- 136 Philippe-Joseph-Antoine-Eusèbe de Thuillier, baron de Montjoye.
- 137 Christian, prince palatin du Rhin, duc de Bavière et de Deux-Ponts.
- 138 Charles-Guillaume de Rothberg.
- 139 Jacques-Christophe Bœcklin de Bœcklinsau.
- 140 Jacques-Antoine de Gail.
- 141 Samson-Ferdinand de Landsberg.
- 142 Annibal-Frédéric de Berenfels.
- 143 François-Antoine Zaiguelius de Grassendorff.
- 144 Bêat-Antoine baron de Schauenbourg.
- 145 François-Melchior baron de Schauenbourg de Jungholtz.
- 146 Jean-Philippe de Gottesheim de Geüdertheim.
- 147 Jean-Jacques de Müllenheim, de Strasbourg.
- 148 François-Antoine baron d'Andlau.
- 149 Jean-Charles-Antoine Payerimhoff de Fontenelle.
- 150 Charles-Frédéric de Berensfels de Hegenheim.
- 151 Frédéric-Ernest Zorn de Plobsheim.
- 152 Joseph-Antoine Baron de Kageneck.
- 153 Frédéric-Dagobert Wurmser de Wendenheim.
- 154 Philippe-Conrad Iobann de Mundolsheim.
- 155 François-Henri Baron de Kageneck.
- 156 Jean de Güntzer, de Strashourg.
- 157 Jacques-André-François Egon de Gail d'Altorf.
- 158 Christian-Frédéric d'Oberkieb, de Strasbourg.
- 159 François-Louis Christian Woltz d'Altenau.

N° d'ordre.

- 160 Ferdinand-Sébastien Baron de Sickingen-Hohenbourg.
- 161 Charles-Ignace de Klockler de Weldegg de Münchenstein.
- 162 Jean-Adam Kûchel, de Strasbourg.
- 163 Théodore de Vorstatt d'Ohlungen.
- 164 Henri-Joseph de Vignacourt, baron de Morimont.
- 165 Louis-François-Antoine-Sébastien Ferdinand de Landenberg.
- 166 Philippe-George de Gottesheim de Geüdertheim
- 167 Léopold-Henri Hubert de Weittersheim, de Strasbourg.
- 168 Christophe de Klinglin, baron de Hatstatt.
- 169 Eugène-Octave-Augustin marquis de Rozen.
- 170 Jean-Frédéric Bœcklin de Bœcklinsau.
- 171 Wolfgang François de Rathsamhausen d'Ehnweyer.
- 172 Charles-Joseph de Gohr.
- 173 François-Louis-Marie d'Angeot.
- 174 François-Jacques-Chrétien Bœcklin de Bœcklinsau.
- 175 Charles-Frédéric de Rothberg.
- 176 Anne-Louise-Claire comtesse de Rottembourg de Remiremont.
- 177 Charles-Ferdinand Zorn de Boulach, de Strasbourg.
- 178 Jacques-André-François-Egon de Gail d'Altorf.
- 179 Marie-Béatrix de Breitenlandenbergl d'Andlau.
- 180 François-Guillaume-Ignace baron de Reinach.
- 181 Jean Bœckler, de Strasbourg.
- 182 François-Christophe de Clehsattel de Cernay.
- 183 Charles-Ferdinand-Emmanuel Cointet de Fillain.
- 184 Jean-Abraham-Gaspard Barbaut de Florimont.
- 185 Blaise-Antoine de Riboulet.
- 186 Louis-Constantin, évêque de Strasbourg.
- 187 Philippe-Jacques Rheinhard Woltz d'Altenau.
- 188 Simon-Nicolas-Eusèbe-Ignace comte de Montjoye.
- 189 Adam comte de Lœwenhaupt.
- 190 Joseph-Antoine d'Eptingen d'Oberhagenthal.
- 191 François-Chrétien-Eléonore de Kirchheim.
- 192 Jean-Etienne de Vorstatt d'Ohlungen.
- 193 Joseph-Antoine Reutner de Weyl.
- 194 Leger de Rathsamhausen.
- 195 Honorée-Julie-Françoise comtesse de Zurlauben.
- 196 Christian-Frédéric de Steinkaltenfels.

N° d'ordre.

- 197 Jean-Joseph-Zacharie de Vorstatt.
- 198 Dominique baron de Wangen de Gerolseck.
- 199 François-René de Rothberg de Rheinweiler.
- 200 La ville d'Obernai.
- 201 Maximilien-Claude-Joseph comte de Choiseul.
- 202 Chrétien-Louis Bœckler, de Strasbourg.
- 203 François-Antoine-Frédéric-Charles-Félix baron de Ferrette, au
nom de Béat-Frédéric de Ferrette.
- 204 François-Jacques-Benoît d'Andlau.
- 205 Antoine-Siegfried de Bernhold de Westhausen.
- 206 Ignace-Antoine baron de Schœnau.
- 207 Béat-Frédéric de Ferrette de Saint-André.
- 208 Célestin de Clebsattel de Thann.
- 209 Jean-Victor-Pierre-Joseph de Besenwald, baron de Brunstatt.
- 210 George-Wolfgang Reinhard Zorn de Boulach.
- 211 Antoine-René de Voyer, marquis de Paulmy d'Argenson.
- 212 Humbert-Nicolas de Vignacourt, baron de Morimont.
- 213 Jean-François Kuhn, de Strasbourg.
- 214 Jean-Jacques-Dominique baron de Wangen.
- 215 Étienne de Vignacourt, baron de Morimont.
- 216 Wolfgang-Sigismond de Reinach.
- 217 Joseph-Valentin Stadel de Fontenelle.
- 218 François-Pierre-Dominique de Sulger.
- 219 Jean-René-Thierry baron de Bouch, de Strasbourg.
- 220 François-Hermann d'Eptingen d'Oberdorff.
- 221 Jean-François-Henri de Flaxlanden.
- 222 Jean de Dietrich, de Strasbourg.
- 223 Jean-Baptiste Payerimhoff de Fontenelle.
- 224 François-Antoine Maur de Trucksess de Rheinfelden.
- 225 Marie-Anne Geneviève de Zaiguelius, veuve Maurer.
- 226 Philippe-Jacques-Johann de Mundolsheim.
- 227 Eric-Adolphe Harter.
- 228 Charles-Frédéric Delor de Saint-Victor.
- 229 Marie-Catherine de Quaita, comtesse de Boltza,
- 230 Dagobert-Sigismond de Wurmser de Wendenheim.
- 231 Antoine d'Eptingen d'Oberhagenthal.
- 232 Marie-Anne-Maurer, femme Aubertin.

N° d'ordre.

- 233 Jean-François-Henri de Flaxlanden.
- 234 Jean-Félix-François-Philippe comte de Reinach-Foussemagne.
- 235 François-Casimir-Xavier-Amand-Pierre baron de Reinach de Hirtzbach.
- 236 François-Christophe-Honoré de Klinglin.
- 237 François-Antoine baron d'Andlau.
- 238 Philippe-Jacques de Zurhein de Pfstatt.
- 239 Ferdinand-Alexandre comte de Sponeck.
- 240 Le directoire présidial de la noblesse de la Basse-Alsace.
- 241 Charles Siegfrid d'Oberkirch.
- 242 Jean-Conrad-Alexis baron de Schauenbourg de Soultzbach.
- 243 Charles-Guillaume-Maximilien-Jean de Guntzer.
- 244 Léopold-Samson de Rathzamhausen d'Ehenwihr.
- 245 Christian prince palatin du Rhin , duc de Deux-Ponts.
- 246 François-Antoine-Frédéric - Charles - Félix baron de Ferrette de Liebenstein.
- 247 Siegfrid-Jean-Samson baron de Landsberg.
- 248 Madelaine-Christine-Henriette de Steinkaltenfels.
- 249 Didier-Sébastien de Zurhein de Pfstatt.
- 250 Jean-Népomucène-François Payerimhoff de Fontenelle.
- 251 Jean-Gottfried de Gottesheim de Güedertheim.
- 252 Jacques de Klinglin de Hœnheim.
- 253 Jean-Baptiste Huvelin.
- 254 Jean-Joseph-Zacharie de Vorstatt d'Ohlungen.
- 255 Gaspard-Nicolas de Barbaut de Florimont.
- 256 Jean-Jacques-Dominique baron de Wangen de Gerolseck.
- 257 Charles-François baron de Bock de Bläsheim.
- 258 Casimir-Népomucène baron de Sickingen.
- 259 Joseph-Balthazar de Bergeret.
- 260 Jean-Frédéric Küchel , de Strasbourg.
- 261 Les prêteur, consuls et magistrats de Strasbourg.
- 262 Jacques-André-François de Gail d'Altorf.
- 263 Charles-Joseph de Gohr.
- 264 François-Bernardin Noblat.
- 265 Jean-Baptiste baron de Landenberg.
- 266 Jacques-Frédéric baron de Mühlenheim.
- 267 Marie-Catherine de Flaxlanden.

N° d'ordre.

- 268 Frédéric-Henri de Latouche.
- 269 Les préteur et magistrats d'Obernai.
- 270 François-Antoine-Frédéric-Charles-Félix baron de Ferrette de Liebenstein.
- 271 François-Louis baron de Waldner de Freundstein.
- 272 François-Célestin de Clebsattel de Cernay.
- 273 Jean-Félix-François-Philippe de Reinach, comte de Foussemagne.
- 274 Philippe-Jacques baron Johann de Mundolsheim.
- 275 Philippe Rheinhard baron de Berstett.
- 276 Henri-François Cointet de Fillain.
- 277 Jean-René-Thierry baron de Bouch.
- 278 George Wolfgang Rheinhard baron de Zorn de Boulach.
- 279 Joseph-André baron de Weitersheim.
- 280 François - Frédéric - Sigismond-Auguste baron de Bœcklin de Bœcklinsau.
- 281 François-René de Rothberg de Rheinweiler.
- 282 Jean-Népomucène-François de Payerimhoff, seigneur de Fontenelle.
- 283 Jean-Baptiste de Guntzer de Plobsheim.
- 284 Léopold-Samson baron de Rathzamlhausen d'Ehnweyer.
- 285 François-Clément de Badany de Rosheim.
- 286 Etienne de Vignacourt de Florimont.
- 287 Jean-Jacques-Dominique baron de Wangen.
- 288 Chrétien-Amédée de Berenfels.
- 289 François-Sigismond-Jean-Baptiste comte de Montjoye.
- 290 Didier-Sébastien de Zurhein de Pfstatt.
- 291 François-Antoine baron d'Andlau.
- 292 Jean-François-Henri de Flaxlanden.
- 293 Siegfried-Jean-Samson baron de Landsberg.
- 294 Jean-Gottfried baron de Gottesheim de Güedertheim.
- 295 Charles-Joseph-Antoine de Gohr.
- 296 Louis-François-Antoine-Sébastien-Ferdinand baron de Landenberg d'Illzach.
- 297 Jean-François Kuhn, fils, de Strasbourg.
- 298 François-Antoine Maur de Truchsess de Rheinfelden.
- 299 Chrétien-Louis Bœckler.

N^o d'ordre.

- 300 Marie-Madelaine de Flaxlanden.
- 301 François-Pierre-Dominique de Sulger.
- 302 Le directoire de la noblesse de la Basse-Alsace.
- 303 François-Joseph baron de Reichenstein.
- 304 Charles, duc de Wurtemberg.
- 305 Jacques de Choiseul, comte de Stainville.
- 306 Ruppert Florian de Wessemborg, baron d'Ampringen.
- 307 Le Landgrave de Hesse-Darmstadt.
- 308 Charles-Ignace de Klœckler de Weldegg de Münckenstein.
- 309 François-Léopold de Mayerhoffer.
- 310 Dagobert-Sigismond comte de Wurmser.
- 311 Jean-Conrad-Alexis baron de Schauenbourg.
- 312 Ignace-Antoine baron de Schœnau.
- 313 Charles, prince de Roban-Souhise.
- 314 Conrad-Henri-Antoine baron d'Eptingen.
- 315 Ignace-Antoine baron de Schœnau.
- 316 François-Ignace baron de Streit d'Immendingen.
- 317 François-Jean-Henri baron de Bodeck d'Elgau.
- 318 François-Antoine-Ferdinand de Vorstatt, baron de Weitersheim d'Ohlungen.
- 319 Jeanne-Octavie comtesse de Vaudrey de Saint-Remy.
- 320 Jean-Conrad-Alexis-Frédéric baron de Schauenbourg de Soultzbach.
- 321 Charles II, comte Palatin du Rhin, duc de Bavière.
- 322 Jean-Adam-Joseph-François-Philippe-Charles Thadée de Wessemborg, baron d'Ampringen.
- 323 François-Joseph-Conrad de Rathzhausen d'Ehnweyer.
- 324 François-Samuel baron de Berckheim.
- 325 Gaspard-Nicolas-Barbaut de Florimont.
- 326 François-Daniel, baron de Rothberg.
- 327 Jean-Frédéric-Fridolin comte de Kageneck.
- 328 Jean-Louis, baron de Rathzhausen d'Ehnweyer.
- 329 François-Chrétien, baron Eckbrecht de Durckheim.
- 330 Frédéric baron de Gail.
- 331 Jacques-Bruno, baron de Kageneck.
- 332 Les prêteur, consuls et magistrats de Strasbourg.
- 333 François-Charles baron d'Andlau.

N^o d'ordre.

- 334 François-Joseph-Ferdinand-Philippe baron de Reichenstein-Brombach.
- 335 Charles-Louis-Victor de Broglie, prince du Saint-Empire.
- 336 Henri-Louis-Joseph-Xavier de Latouche, baron de Cernay.
- 337 François-Joseph baron de Haffner de Wasslenheim.
- 338 Denis-Joseph-André baron de Gail.
- 339 Jean-Népomucène-François-Xavier-Fortunat comte de Montjoye.
- 340 Louis-Hermann-Anastase Baron de Waldner de Freundstein.

Telle est la liste officielle des anciens possesseurs de fiefs en Alsace qui tous ont prêté foi et hommage devant le Conseil souverain, représentant du seigneur suzerain qui était le roi.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à démontrer que ce catalogue présente autre chose qu'un intérêt de curiosité historique.

On se tromperait fort si l'on pensait que les souverains ou les maisons souveraines pouvaient seuls accorder des investitures : Toute personne séculière, de quelque qualité, condition et sexe qu'elle fût, était habile à concéder ses biens propres à titre de fief ¹.

De là des fiefs nobles, c'est-à-dire accordés par des princes souverains, et des fiefs roturiers, c'est-à-dire accordés par des particuliers. Les uns et les autres du reste étaient assujettis au devoir vassalitique.

Cette solennité de foi et hommage, cet acte de soumission absolue² rencontrait une vive opposition, quand le possesseur d'un fief roturier se trouvait être quelque personnage titré. L'orgueil humilié se révoltait et il arriva qu'il se traduisit par les manifestations les plus outrageantes, les plaisanteries les plus risquées. Tallemant-des-Reaux en cite un curieux exemple dans ses historiettes ³.

¹ GOETZMANN, *Des fiefs d'Alsace*, t. 1^{er}, p. 72

² « Le marquis de Resnel acheta un fief qui relevait d'un riche apothicaire de Paris. Ce sire lui fit dire qu'il lui devait foi et hommage, et cela assez incivilement; Le marquis, résolu de s'en venger, vint à Paris, se mit au lit, et le soir envoya commander un lavement chez cet apothicaire pour un grand seigneur qui logeait en tel lieu. Le maître y voulut aller lui-même, et prit même ses habits des dimanches. Le feint malade ne se laissa pas voir au nez. L'apothicaire lui donna le lavement, et, avant qu'il se fût retiré, le marquis lui lâcha tout au visage en lui disant : Voilà comment je vous fais foi et hommage, monsieur l'apothicaire. Grand procès pour cela; mais les juges rirent tant qu'il fallut que l'apothicaire s'en accommodât. »

Il y avait toutefois, entre les deux espèces de fiefs, des différences essentielles dont les principales étaient celles-ci : 1° Les fiefs nobles seuls annobliissaient l'investi s'il n'était pas déjà noble ; 2° La foi et hommage, pour ces sortes de fiefs, se prêtait devant les cours souveraines, délégataires de la haute personnalité seigneuriale.

Sur ces deux points, envisagés dans leur généralité, nous nous bornerons à citer un ancien auteur qui a fait sur la noblesse un livre aussi curieux que rare ¹. « Si le roi ou le prince souverain, dit-il, donne un duché, marquisat, comté ou autre fief de régale, il est veu annoblir taisiblement celui auquel il les confère, parceque les fiefs ont la noblesse annexée. Toutefois il faut que le fief soit mouvant du Roi ou du prince souverain ayant pouvoir d'annoblir et que le possesseur en ait été reçu à l'hommage. Car les choses reçoivent leur condition de la personne et non pas la personne des choses. Mais *le prince recevant à l'hommage celui qui n'est pas noble l'annoblit taisiblement*. Et ainsi n'est pas le noble annobli par le fief mais par le prince ayant pouvoir de faire noble celui qui ne l'est pas. »

Ces principes avaient-ils cours en Alsace ?

« Le fief noble, dit Gœtzmann ², qui est l'auteur classique en cette matière, annoblit son possesseur, s'il n'a déjà la qualité de noble. Le fief roturier, appelé aussi bourgeois, *burgense*, est celui que nous recevons de la générosité d'un particulier, même roturier. »

Or, en Alsace, tous les fiefs étaient nobles puisqu'ils étaient mouvants du roi. Et pourquoi étaient-ils mouvants du roi ? Parce qu'ils émanaient tous de l'Empire ou de la Maison d'Autriche, aux droits desquels avait succédé le roi de France en vertu du traité de paix de Westphalie.

C'est là encore un point historique attesté par Gœtzmann : Tous les fiefs d'Alsace, dit-il ³, relèvent du roi, immédiatement ou médiatement, c'est-à-dire que les possesseurs sont obligés de prendre des investitures ou de sa Majesté directement et de lui faire des devoirs, ou de quelque autre seigneur immédiatement, qui lui-même est obligé de reporter au roi l'hommage qui lui est rendu. On a déjà observé que S. M. exerce en

¹ FLORENTIN DE THIERRIAT, *Trois traites, savoir : De la noblesse de race, de la noblesse civile, des immunités des ignobles*. Paris 1606, page 184.

² *Des fiefs d'Alsace*, tom. I^{er}, p. 23.

³ *Op. cit.*, tom. II, p. 165.

Alsace, non-seulement les droits de la Maison d'Autriche, mais encore ceux de l'empereur et de l'empire.

Ainsi donc on peut tenir pour certain 1° que tout possesseur de fief, faisant hommage au roi, était par cela même annobli; 2° qu'en Alsace tous les fiefs rendaient, dans cette forme solennelle, le devoir vassalitique,

D'où il suit que tous les noms qui figurent sur la longue liste que nous avons donnée, laquelle n'est que le relevé des prestations de foi et hommage reçues par le Conseil souverain, sont nécessairement assortis de la noblesse, et que leurs descendants, s'ils étaient aujourd'hui recherchés en vertu de la loi de 1858, pourraient se contenter, pour toute preuve de leur origine nobiliaire, de la seule production de ce document authentique: c'est sous ce rapport que le résultat de nos recherches peut présenter quelque intérêt.

DE NEYREMAND,

Conseiller à la Cour impériale de Colmar.

SYMBOLISME ET LÉGENDE

DE SAINT-VIT.

Comment le culte du phallus , qui a laissé des traces si nombreuses en Italie , et qui , d'après les monuments qui nous restent , s'était propagé dans la Gaule jusque sur le Rhin , et dans la Vindélicie jusque sur les rives du Danube , a-t-il été sanctifié dans ces pays sous une forme détournée par le culte de Saint-Vit ? C'est une question qu'il est de quelque intérêt d'éclaircir.

Saint-Vit , d'après la légende chrétienne , serait né en Sicile. Donné en nourrice à une femme chrétienne du nom de *Crescentia* , épouse d'un certain *Modestus* , desquels on fait mémoire , dans l'église , au même jour que l'on commémore Saint-Vit , il fut élevé par eux dans les principes de la religion chrétienne. Son père , Hylas , devint son persécuteur ; car , n'ayant pu réussir à lui faire renier le Christ , et à le rendre à l'idolâtrie , il le livra au gouverneur Valérien , qui , néanmoins , se contenta de faire fouetter le jeune homme et de le renvoyer à son père. Saint-Vit , pour se soustraire aux mauvais traitements et aux persécutions de ce dernier , prit le parti de fuir la maison paternelle , et , s'étant embarqué avec Modeste et Crescence , il aborda avec eux aux côtes de la Lucanie. Là , cependant , la persécution sévissait aussi. Soit qu'Hylas les eut fait poursuivre , dit le légendaire qui laisse ici son lecteur en suspens , soit qu'ils se fussent trahis par leur zèle religieux , ils furent tous trois arrêtés et mis à mort. Leurs restes furent jetés à la voirie , d'où ils furent généreusement retirés par une dame , du nom de Florence , qui leur fit donner une honorable sépulture au confluent du Silare et du Vénagre.

Ce fait , regardé comme historique par l'Eglise , qui honore ces trois saints et leur offre un culte de latrie , se passait à la fin du troisième

siècle. Ce n'est cependant que dans les martyrologes du nom de Saint-Jérôme et dans celui de Bède, qui vivait vers la fin du septième siècle et au commencement du huitième, que les noms de ces trois martyrs sont cités pour la première fois. On n'a point de marque de l'établissement de leur culte avant le septième siècle. Les Italiens prétendent que leurs corps n'ont jamais quitté l'Italie, et que, en 801, ils ont été transportés à Polignano où ils se trouvent encore. Les Siciliens, de leur côté, prétendent posséder le corps de Sainte-Crescence. Ils font martyriser les trois saints dans leur île. Fulrad, abbé de Saint-Denys, sous Pépin et sous Charlemagne, obtint du pape Zacharie un corps saint du cimetière de Rome, qu'il fit transporter à Paris sous le nom de Saint-Vit, et que, plus tard, Hilduin, quatrième successeur de Fulrad, du consentement de l'empereur Louis-le-Débonnaire et d'Erchenrad, évêque de Paris, déposa dans l'abbaye de Saint-Denys. Quelques jours après, il en fit la remise entre les mains de Warin, abbé de la célèbre abbaye de Corwey, située sur le Weser, à laquelle il avait promis d'envoyer un corps saint. Un moine, qui accompagna la marche processionnelle de cette relique, en a fait l'historique et a décrit les nombreux miracles opérés par elle depuis Saint-Denys jusqu'à Corwey. Ces miracles mirent alors en relief le nom du saint, resté jusqu'alors presque inconnu en France et en Allemagne.

Mais les Italiens n'admettent pas que le corps saint, transporté en France par Fulrad, soit celui de Saint-Vit qui, comme nous l'avons dit d'après eux, fut transporté avec ceux de Modeste et de Crescence des rives du Silare à Polignano. Ils ne séparent jamais ces trois saints, et n'honorent jamais Saint-Vit seul, comme on le fait en France. C'est le 15 juin, regardé comme jour de son martyr, qu'ils lui ont consacré; c'est le 16 avril qu'ils placent sa translation à Polignano; c'est le 13 juin qu'on fait mémoire de la déposition de son corps à Corwey, d'où, par la suite, plusieurs de ses os furent donnés aux églises de Prague, de Fiume, et de l'île de Rugen, où une chapelle fut élevée en l'honneur de Saint-Vit. Les habitants de cette île, au rapport de l'historien Helmod, revenant à l'idolâtrie après la retraite des moines de Corwey, adoraient le saint comme un dieu au douzième siècle.

La légende, selon toute probabilité, ne prit pas naissance en Italie. En Allemagne, le saint est connu sous le nom de *Sanct-Weit*. En France on l'a très-souvent, par pudeur, désigné sous le nom de Saint-Guy ou Saint-Fix.

Or, dans la légende, le nom d'Hylas est donné au père du Saint. Ce nom, par sa racine, se rattache au grec $\gamma\lambda\alpha$, qui veut dire bois ou chêne. Hylas était le nom que portait le compagnon d'Hercule dont la poésie s'est emparée dans le mythe qui faisait refuser au héros, par les habitants de la Mœsie, la permission de couper du bois, pour ses vaisseaux, dans les forêts consacrées aux nymphes. (C'était une ingénieuse allégorie du rapt que firent les nymphes, amoureuses de la beauté du jeune Hylas, et qui le retinrent malgré les pleurs d'Hercule.) Dans la légende chrétienne, Hylas est le père de Guy, comme le chêne, dans la nature, l'est de la plante parasite qui se balance sur ses branches. *Crescentia* le fait croître en lui donnant son lait. Sous le nom latin de *Vitus* il rappelait à la fois aux populations, devenues chrétiennes, mais encore imbuës des superstitions payennes, le nom du dieu *Vitumnus*, qui donne la vie, et celui de l'amulette que les initiés au culte de Bacchus et de Libera, dans la Gaule, portaient au cou sous le nom grec de phallus, qui était l'instrument qui la produit. Ce nom de Guy, ou de la plante parasite qui, dans l'antique druidisme, était censée donner la vigueur, et qui fut substitué au nom trop expressif de Vit, remplaça lui-même celui du dieu *Vitumnus*; ce qui prouve évidemment que la légende n'a pu naître que sur le sol gaulois.

Et, en effet, c'est principalement aux lieux, où le paganisme a laissé quelques traces du culte du phallus, que le christianisme nous le rappelle par le nom et la présence du saint qu'on y invoque. Dans la chapelle de Saint-Vit, près de Schwitzerhof, on montre un phallus, consacré au saint, auquel les femmes ont recours pour devenir fécondes ¹. La pierre des épousées, dans les Alpes, n'est autre chose qu'un antique phallus que les femmes invoquent en l'honneur de Saint-Vit ². Une pierre, reste d'un ancien phallus, qu'on appelle la pierre de Saint-Vit, est gardée dans l'église de Moutier, en Bresse, et c'est cette représentation de la force génératrice que les femmes font toucher à leurs enfants malingres ³. On substitua, dans nombre de lieux, aux idoles et aux hermès qui se trouvaient à la jonction des chemins, des statues de Saint-Vit.

A l'époque, en effet, où la légende fait naître et mourir Saint-Vit,

¹ *Mémoires de l'Académie de Metz*, ann. 1850-51, p. 204 et suiv.

² MONNIER, *Traditions populaires*, p. 792.

³ MONNIER, *Géogr. hist. de la Séquanie*.

au troisième siècle, le culte du phallus était encore généralement répandu dans la Gaule, à en juger par les amulettes, trouvées dans une foule de localités, jusque sur le Rhin, et même au-delà du fleuve, jusqu'au-delà du Danube et aux frontières de l'empire romain. Les cabinets de Bonn, de Mayence, d'Augsbourg, contiennent de nombreuses représentations de ces *phallus* en forme de bijoux, qui n'étaient point regardées comme des représentations lubriques, mais qui avaient, aux yeux des dévots, un sens emblématique très-religieux. La foi sanctifie tout. Si la licence s'en prévalut, sous les empereurs, lorsque les mœurs se relâchèrent, les sages matrones d'alors n'en étaient pas moins ferventes à ce culte, que ne le sont les bonnes femmes qui vont baiser la chasse qui contient le saint-prépuce. Elles n'y attachaient aucune idée licencieuse. Aussi quand le christianisme se propagea dans la Gaule, ces mêmes dévots au culte ityphallique furent les premiers à recevoir la légende de Saint-Vit, et à reporter à son culte les emblèmes qui s'harmoniaient si bien avec son nom. C'est ce qui explique cette dévotion qui se rattache au phallus que l'on voit encore dans plusieurs églises qui lui sont consacrées, et qui n'est qu'un transport de l'ancien culte au nouveau.

Ce culte, porté de l'antique Egypte dans la Grèce et de cette région, par les colonies grecques, en Italie, représentait sous une forme emblématique, la force fécondante du dieu (qui, d'un côté, donne la lumière) et de l'autre la chaleur avec la vie. Lorsque, à l'automne, le soleil a perdu cette force, le dieu était censé privé de cet attribut. De là les pleurs d'Isis, après la mutilation qu'Osiris son époux avait eu à souffrir de Typhon, génie du mal ou de l'hiver. Dans les mystères, importées avec ce culte d'Egypte dans la Grèce et dans la péninsule italique, le dieu était invoqué sous le nom de Bacchus uni à Cérés Libera. Dans ces mystères se portaient en procession les parties sexuelles de l'homme, représentation mystique de la force active de la nature, et celles triangulaires de la femme, comme représentation de la force passive. C'était Mélampus, dit Tertulien, qui avait apporté cet usage d'Egypte dans la Grèce, usage que, de son temps, les Valentinieniens avaient encore conservé. On déposait dans le temple du dieu le principe générateur; on déposait dans celui de la déesse le principe fécondé. C'est encore dans le même sens mystique que se porte en procession dans l'Inde le lingam au temple de Chiven et que les dévots à ce culte suspendent au cou cet emblème, comme les dévots au culte de Bacchus

et de Libera y suspendaient le phallus. Notez bien que dans la légende de Saint-Vit, l'auteur fait martyriser son héros dans cet âge où, comme dans la représentation qu'on faisait du dieu dans les mystères, l'organe dont le saint porte le nom montre le mieux toute sa force.

Quant à la question de savoir si le personnage, dont l'église fait mémoire le 15 juin, doit être regardé comme historique, elle est d'un intérêt secondaire après le culte auquel son nom a donné lieu. Il suffit que la légende s'en soit emparé pour justifier les singulières représentations qui, dans plusieurs localités, ont résisté à tous les efforts du nouveau culte pour les anéantir, et qui, sans nul doute, étaient bien plus nombreuses aux siècles reculés. Saint-Roch guérit bien de la peste, Saint-Côme des blessures, Saint-Hubert de la rage, pourquoi Saint-Vit ne donnerait-il pas la fertilité aux femmes, la vigueur aux enfants malingres, la plus belle nuit aux jeunes épousées ? Il est une foi du peuple contre laquelle la voix de la raison est toujours impuissante.

MAX. DE RING,

Secrétaire de la Société pour la conservation des monuments
historiques d'Alsace.

DOCUMENTS

POUR SERVIR A L'HISTOIRE RELIGIEUSE EN ALSACE
PENDANT LA RÉVOLUTION.

I.

*Copie de la Lettre de M. l'Evêque de Strasbourg au C^m Maire de
Senheim, en date du 30 Messidor an X (10 août 1802).*

Vous me demandez C^m Maire, de quelle manière la réunion des prêtres doit se faire ; ma lettre pastorale et mon discours d'installation le disent assez ; c'est en oubliant absolument le passé de part et d'autre. Les uns doivent oublier les brefs du pape Pio VI qui paraissent favoriser la cause qu'ils ont soutenue ; les autres doivent oublier d'autres brefs, qui paraissent favoriser aussi la leur, ainsi que la Constitution civile du Clergé, qu'ils ont adoptée et soutenue ; les uns et les autres doivent adhérer au Concordat passé entre sa sainteté Pie VII et notre gouvernement, Concordat, qui annule, qui couvre d'un profond oubli tout ce qui a précédé ; de manière qu'il ne doit plus être question, ni des bulles ou brefs de Pie VI ni de la Constitution civile du Clergé, ni de censures, ni d'aucune dispute pour ou contre.

Le pape et le gouvernement veulent sincèrement la paix, elle est aussi nécessaire à la religion qu'à l'état ; ils veulent donc tout ce qui est propre à la ramener ; ils écartent donc, et condamnent tout ce qui est propre à entretenir la division et la discorde ; si l'un parle de brefs, de bulles, de censures, l'autre parlera de canons des conciles, de doctrine de l'église universelle ; la dispute s'échauffera de nouveau, et la paix s'éloignera de plus en plus. S'il y a des évêques ou autres, qui écrivent en faveur des brefs et des censures en question, il est clair, qu'ils travaillent à perpétuer le trouble, et qu'ils vont directement contre les intentions pacifiques du chef de l'église et du gouvernement.

Ceux qui font profession de la doctrine Ultramontaine, qui croient devoir obéir aveuglément à tout ce qui vient de Rome, à toutes les décisions, à toutes les mesures prises par les papes, sont en contradiction avec eux-mêmes, lorsqu'ils ne se soumettent pas entièrement au Concordat, lorsqu'ils se refusent à l'oubli du passé, à la paix, à la réunion simple, franche, sincère, sans condition aucune, lorsqu'ils n'obéissent pas au supérieur, qui leur a été envoyé par le pape et le

gouvernement; ainsi pour toute réponse aux récalcitrants, montrez leur ma lettre; ils auraient dû, connaissant la teneur du Concordat et mes intentions qui sont celles du chef de l'église et du gouvernement, ils auraient dû, sans attendre des ordres plus exprès, se porter d'eux-mêmes à la paix, à la réunion, sans tergiversation, sans dispute, sans prétention d'aucune espèce, conformément à l'esprit de l'Evangile.

Les ordres du gouvernement qui est d'accord avec le pape, portent: « tout ce que l'on peut exiger des prêtres, est qu'ils adhèrent au Concordat et qu'ils soient dans la communion de leur évêque, nommé par le premier consul et institué par le pape. »

Il suit de là, que ceux qui exigent autre chose, sont en opposition, en rébellion contre le gouvernement; ils doivent être regardés comme des hommes qui aiment le trouble et la discorde; or les hommes de cette espèce, indignes de porter le nom de ministre du dieu de paix, doivent s'attendre à être écartés de toutes les places; telle est l'intention du gouvernement.

On prétend qu'il y a un arrêté du préfet du Haut-Rhin, qui ordonne que tout reste dans l'ordre actuel, jusqu'à l'organisation; on en conclut, qu'il défend les réunions; cette conséquence est fautive; l'intention du préfet, si cet arrêté existe, est d'empêcher les disputes et les troubles, mais elle n'est certainement pas de défendre les réunions paisibles, que le gouvernement désire et exige. Moi aussi je veux qu'on évite tout trouble et toute dispute. Je me contente pour le présent de noter tous ceux, qui ne sont pas bien disposés à la paix et à l'union, tous ceux qui tiennent opiniâtement à des préjugés, à des prétentions, à des doctrines contraires au véritable esprit de la charité et de la religion, à la tranquillité publique.

Ne pressez donc pas ces Messieurs, laissez les faire selon leur conscience, pourvu qu'ils ne causent aucun trouble. Viendra bientôt le temps, où je séparerai le bon grain de l'ivraie; les consciences éclairées et conformes aux principes, d'avec les consciences fausses et tortueuses; les hommes bien intentionnés, utiles à la religion et à l'état, d'avec les hommes nuisibles à l'un et à l'autre. Veuillez m'avertir de ce qui se passera.

J'ai l'honneur de vous saluer.

Signé: † J. P. SAURINE, évêque de Strasbourg.

Pour copie conforme, signé: POINSIGNON, secrétaire de l'évêché.

Collationné, signé: BÜRGLIN, curé de Réguisheim.

II.

Copie d'une Lettre en Réponse, écrite par le Rév. Evêque du Diocèse du Haut-Rhin à un Curé de son Diocèse. Réponse.

CHER FRÈRE !

Ce qui se passe dans vos contrées a lieu également dans la plupart des paroisses de ce département : nos confrères les prêtres fugitifs s'y montrent en foule et avec autant de liberté que si la loi les avait rappelés, ou que s'ils étaient tous munis de passeports. Nous ignorons encore à quel titre ils osent reparaitre ; mais nos cœurs leur sont ouverts, et nos bras sont étendus pour les recevoir, dès qu'ils se présenteront sous l'autorité du gouvernement, et aussitôt qu'ils auront promis, comme nous, fidélité à la Constitution, nous nous empresserons sincèrement de rétablir entre eux et nous la bonne intelligence et l'harmonie dans les fonctions du Saint-Ministère, en suivant le plan de pacification que nous leur proposons au Concile national, et quoique le délai favorable dans lequel ce plan devait être accepté, soit écoulé, nous en maintiendrons encore les principes, parce que nous sommes toujours animés du même esprit de charité qui l'a dicté et du désir ardent de faire cesser l'affreuse division qui menace de perdre la religion.

Mais quel que soit le besoin de la paix religieuse pour l'intérêt même de l'état, la seule apparition de nos frères dissidents ne nous autorise pas à traiter avec eux, lorsque le gouvernement ne permet pas qu'ils résident en France, et que nous nous couvririons nous-même du mépris que méritent ceux d'entre eux qui ne cessent de fomenter le trouble dans les paroisses avec un acharnement inconcevable. D'ailleurs aucun de nos confrères dissidents ne nous a demandé, ni offert jusqu'ici, aucune condition de paix, et leurs adhérents persistent dans le cruel mépris qu'on leur a inspiré de tout ce que nous pouvons leur proposer de plus salutaire.

Dans cet état de choses, notre consolation est d'être convaincu de la bonté de notre cause et de pouvoir espérer que le gouvernement actuel saura trouver un terme à la funeste division qui nous désole ; en attendant vous ne pouvez rien faire de mieux que de vous pénétrer des principes du plan de pacification du concile, que je viens de vous rappeler et du décret qui le suit ¹. Vous trouverez dans cet ouvrage de quoi

¹ Voyez la petite collection des canons et décrets du Concile national, page 33 et suivantes.

fortifier et tranquilliser les fidèles, jusqu'à ce qu'il plaise au Dieu de la paix d'exaucer les vœux que nous faisons continuellement pour la rappeler parmi nous, et si quelque entreprise menaçait votre paroisse d'un plus grand désordre, je vous conseille d'avoir recours au préfet de concert avec quelques-uns des plus prudents de vos paroissiens, et je suis persuadé qu'il s'empresserait de rétablir le bon ordre.

Gardez-vous bien d'abandonner votre poste dans ces mouvements déréglés qui ne tendent qu'à allumer davantage les torches de la discorde en amenant l'anarchie parmi les prêtres, et en jettant l'incertitude et l'inquiétude dans le cœur des fidèles au point de les provoquer peut-être à se passer de prêtre, et à se contenter, comme déjà beaucoup d'autres, d'un culte laïque et insuffisant. Mais soyez le médiateur, l'ange de la paix, le pasteur au milieu de votre troupeau, jusqu'à ce que les moments marqués dans les desseins de Dieu pour pacifier son peuple soient arrivés. Je vous salue très-affectueusement. Signé : † MARC-ANTOINE BERDOLET, Evêque.

Soultz, ce 20 messidor, an VIII (10 août 1802).

Sic est : † MARC-ANTOINE, Evêque.

III.

Buxwiller, le 23 Thermidor, an X. (10 septembre 1802).

CHER AMI !

Je ne fais que d'arriver, et je ne pouvais vous donner des nouvelles plus tôt, car le grand secret ne s'est dévoilé que la veille de mon Départ.... Je vous fais passer vos approbations provisoires, afin que vous soyez à l'abri des maires qui voudraient vous chagriner sur l'article de la circulaire du ministre de l'intérieur. — Vous ferez passer cecy desuite au cher Confr. Adam. — Tout va au mieux à Strasbourg ; Notre Révéren^{te} Evêque ne se laissera jamais surprendre par des malveillans, qui commencent à l'assiéger par des dénonciations remplies des diatribes les plus dégouttantes et par des invectives les plus déshontées contre le Clergé fidelle. M^r Scheiker, m'a chargé ainsi que le R^d de vous saluer de leur part. M^r Scheiker se sacrifierait plutôt que d'abandonner la bonne cause. C'est vraiment un plaisir de le voire arranger ces messieurs de l'autre Bord, qui voudroient intriguer là-bas et faire toujours les recalcitrants, tandis qu'ils affectent un Extérieur,

que l'on diroit être de bonne foi. Sous tous les rapports les Prêtres anti-constitutionnels du Haut-Rhin n'ont en plus grande partie rien changé de leur indigne mauissance, mais aussi le R^me Evêque les connaît-ils parfaitement, et les interdictions commencent à les faire ressentir de sa fermeté digne d'un Prélat français. — On a lieu de craindre que, d'après les instructions individuelles qu'il a données à l'égard de plusieurs d'entre eux au Conseiller Portalis, les foudres (non du Vatican, qui selon l'expression de ce dernier n'intimident guères les français) mais de l'auguste gouvernement, fassent faire à plusieurs d'entre eux la promenade des Gassecons. Le R. Evêque se voit forcé contre lui-même de statuer de pareils Exemples. M^r Saurine a été enchanté de mon voyage, il a regretté mon départ, car j'étais à même de lui donner des renseignements locaux très-appropriés. — Nous avons travaillé après la circonscription définitive jusqu'au vendredi dernier. Elle est sous les yeux de la Préfecture, et dès qu'elle sera de retour de Paris, M^r l'Evêque procédera à la Nomination aux cures. — le Gouvernement lui a intimé l'ordre de placer, sans distinction, les hommes de mérites, et surtout les amis du nouvel ordre des choses; il a reçu les ordres les plus précises, d'employer à toutes les places les constitutionnels, en proportion du tiers au quart: donc nous n'aurons pas assez de Prêtres des nôtres pour fournir au tiers ou quart des places du diocèse de Strasbourg, car le Bas-Rhin et ci-devant mont terrible n'a presque point de constitutionnels, et ces deux partis entrent dans le calcul du tiers susdit..

Le Gouvernement ordonne le maintien des Libertés de l'Eglise gallicane, et veut que le clergé ultramontain devienne un Clergé français, sans quoi ils seront éliminés des places. — L'Evêque a déclaré qu'il mettera de côté: 1^o Les apostats, 2^o les immoraux, 3^o ceux qui ne seront pas parfaitement soumis. — Et il tiendra ferme.

Les Ennemis, qui ont voulu noircir notre réputation, à Adam, et à moi, n'ont fait qu'augmenter notre crédit auprès du Rev.; il a été très-satisfait de la justification, que je lui ai présentée avec les pièces à l'appui.

Une Lettre pastorale, qui portera le dernier Coup à la Malveillance, arrivera, sous dix jours; elle doit être sous presse dans ce moment, et M^r l'Evêque m'en a communiqué la plus grande partie de sa rédaction, qui n'étoit pas encore achevée. — M. l'Evêque a tous les Pouvoirs de la part du gouvernement en mains, et cela d'après une très longue instruction de Portalis qu'il m'a communiqué et que j'ai lûe d'un bout à

l'autre. — La Carte topographique du Diocèse, envoyée par le Cardinal Legat, comprend aussi les cures suisses de Raderstorff, Metzerliu, Witterschwiller et Bettwiller; je suis chargé de leur communiquer la Pastorale et Discours d'installation. Tout est parfaitement calme dans le Bas-Rhin. L'Evêque a donné jeudi dernier à Portalis la fameuse Circulaire de Noël (d'heureuse mémoire); il en demande le Rapport, et lui attribue tous nos maux dans le Haut-Rhin. Enfin tout a plus que répondu à mes espérances.

L'antagoniste de Hassel auroit été interdit, si je n'avois demandé un sursis. — Je croyais parler à cet égard auparavant avec le cher Adam, la réputation de Hassel n'étant pas des plus régulières. — J'ai prêché hier à Reiningen à un concours immense. Goëtzmann et autres vous saluent tous. — Et moi je vous embrasse aussi tous.

Ad Revisum.

STEHLIN, curé; à la hâte.

IV.

Strasbourg 16 août, 28 Thermidor 1803, l'an II.

Je ne trouve point, Monsieur, dans la réponse que vous avez faite à mes questions, la bonne foi, la précision et la vérité que vous annoncez.

A la 1^{re}, vous niez d'avoir sollicité des prêtres à se rétracter; et j'en ai la certitude.

A la 2^e, vous assurez n'avoir point répandu la réponse du Légat; et je sais que vous en avez donné des copies. Vous ne pouvez pas ignorer qu'il en a été envoyé par la poste à nombre d'ecclésiastiques, avec un petit commentaire incendiaire; et vous dites que vous n'en avez pas connaissance.

A la 3^e, vous montrez à découvert votre mauvaise foi. Je vous demandois, si ce que le Légat avoit dit en général, et sans aucune application, vous vous êtes permis, vous et vos amis, de l'appliquer aux constitutionnels. Vous répondez par un détour astucieux et grossier; que deux const., Hell et Fleury, l'ont appliquée à eux-mêmes. Est-ce là répondre? est-ce là de la bonne foi? Je parlois de vous, et vous ne dites rien de vous. Par vos amis, j'entendois ceux qui sont réellement vos amis, qui pensent comme vous, avec qui vous arrangez vos opinions et vos opérations, tels que les Weisroch, les Schweitzer et autres, car certes les const. ne sont pas vos amis. On sait que vous ne les aimez pas, que ce n'est pas avec eux que vous vous consultez. Vous avez donc encore à

répondre franchement à cette 3^e question, puisque vous vous en êtes acquitté si mal.

A la 4^e, vous montrez la même mauvaise foi. Il s'agissoit de savoir, si par l'application que vous fesiez des expressions du Légat aux constitutionnels, vous n'aviez pas donné lieu à renouveler les troubles, etc. Vous esquiviez toujours ce mot *application*. C'est une réponse à refaire.

A la 5^e, la réponse est incomplète. Reste à déclarer quelles sont les confessions faites aux const. que vous regardez comme nulles. La bonne foi doit vous faire expliquer.

A la 6^e, la réponse n'est ni précise, ni claire, ni de bonne foi. Vous vous étendez sur les dispositions des pénitens, et ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici. Je vous demandois si vous exigez qu'on refasse les confessions faites aux const. Cela s'entend, abstraction faite des dispositions des pénitens, et pour cela seul qu'elles ont été faites aux const. Vous répondez par une distinction que vous obscurcissez ensuite par l'explication que vous y ajoutez. On voit bien que vous cherchez à vous envelopper dans des phrases équivoques, pour ne pas dire clairement ce qui en est. Vous paraissez avouer que vous faites refaire les confessions faites aux const. qui n'étoient pas anciens curés; et vous croyez vous tirer d'affaire en disant que vous usez de tant de prudence et de charité qu'il ne peut en naître aucun trouble. Ce prétexte est absolument faux, l'expérience le prouve. Que signifient ici la prudence et la charité dont vous faites parade? rien du tout. Empêchent-elles vos pénitens et vos pénitentes d'aller raconter à d'autres ce que vous leur avez dit? empêchent-elles que cela coure de bouche en bouche, n'inquiète les consciences, ne réveille les disputes, les divisions, les haines, les troubles? Il faut faire profession ouverte de mauvaise foi, de mensonge et d'audace, pour nier ces choses de fait, que tout le monde voit, dont presque tout le monde se plaint. Les réponses entortillées, fondées sur des prétextes mensongers, décèlent l'homme faux, et quand il mêle la religion à la fausseté, c'est l'homme hypocrite que Dieu et les hommes détestent.

Je vérifierai davantage ce que vous dites de la 7^e question.

Vos réponses à la 8^e et 9^e sont claires. Celle à la 10^e répète les faux prétextes que vous avez débités à la 6^e. Vos prétendues grandes *sagacité, précaution et prudence* et celles de vos amis, n'aboutissent qu'à renouveler, qu'à fomentier les disputes, les divisions et les haines, comme l'expérience journalière, comme le cri public l'attestent. Vous

voyez cependant que le but du concordat est de rétablir la paix et l'union dans l'Eglise de France. Vous convenez que ce but ne peut s'obtenir , en renouvelant les disputes et ne gardant pas un silence absolu sur ces questions qui avoient causé les dissensions et les troubles. Vous ne renouvellez pas directement et immédiatement ces disputes dans le public , mais vous les renouvellez indirectement et médiatement , au moyen de vos pénitens et pénitentes. Vous gardez le silence sur ces questions en public , mais vous ne le gardez pas en particulier et au confessionnal , et par là vous parvenez également à la même fin aux troubles , aux dissensions , etc. ; qu'importe le mode quand l'effet est le même ?

Il suit de là que vous êtes sciemment et volontairement coupable. Vous connaissez la loi et tout ce qu'elle exige , et vous faites tout ce qu'il faut pour qu'elle soit violée. Vous ne voulez pas , dites-vous , exciter des troubles ; vous les excitez dans le secret ; vous dites et vous faites ce qui doit nécessairement les exciter. Vous recommandez peut-être le secret à vos pénitens , mais vous savez qu'ils ne le garderont pas ; vous prévoyez donc le mal ; et vous ne l'évitez pas ; donc vous le voulez ; donc vos protestations à cet égard ne sont que de l'hypocrisie , et vous êtes criminel aux yeux de Dieu et des hommes. Je ne suis plus surpris de ce qu'on dit , que vous êtes le chef des fanatiques , le Lama du parti.

On observe que depuis le concordat , vous aviez assez gardé le silence vous et vos amis ; qu'en conséquence tout fut assez tranquille jusqu'au moment où les Anglois nous ont déclaré la guerre , et qu'alors vous avez tous à l'envi rompu le silence , excité les troubles. Concevez-vous ce que l'on peut conclure de là ? Je vous plains si vous ne prenez pas au plutôt la résolution d'observer fidèlement la loi du silence ; suite nécessaire du concordat , et de réparer le mal que vous avez fait. Soyez chrétiens catholiques et françois , c'est tout ce qu'on vous demande.

A la 11^e , votre réponse est incomplète et astucieuse. Il vous reste à dire en quoi ces questions appartiennent au dogme.

A la 12^e et à la 13^e , vous répondez clairement , si ce n'est que vous avez recours à un prétexte assez mal coloré. Puisque vous convenez que c'est à moi que vous devez vous adresser , quand vous avez des doutes en matière de foi et de discipline , pourquoi ne vous y êtes-vous pas adressé ? pourquoi vous avisez-vous de vous décider par vous-même et sans me rien dire , dans des matières aussi graves , qui peuvent porter tant de préjudice à la Religion et à l'Etat ? Vous me reconnoissez de

parole pour votre supérieur et vous agissez comme n'en ayant aucun, comme un véritable acéphale. Vous vous attendiez, dites-vous, à une instruction générale de ma part, qui vous servit de règle dans ces circonstances. Me l'avez-vous demandée cette instruction? m'avez-vous dit, que vous aviez des doutes, que vous aviez besoin de règle? Si votre mauvaise foi éclate quelque part, c'est bien ici. Vous saviez d'ailleurs que mon instruction étoit donnée, vous la connoissiez; elle consiste à garder un profond silence, soit en public, soit en particulier, soit au confessionnal, sur toutes les questions qui ont excité des troubles, des divisions; car c'est ce qui signifie l'oubli total du passé qui vous a été si fort recommandé. Voilà la règle. Il ne vous a pas plu de la suivre. Quelle autre instruction vouliez-vous? étoit-ce des discussions, qui ne conviennent point quand le silence est le seul remède au mal, et dont les malintentionnés se seroient servis pour chicaner, pour troubler encore plus? Si vous avez pour principe d'obéir à vos supérieurs, vous garderez ce silence absolu qu'ils vous prescrivent; si vous n'avez pas ce principe, à quoi serviroient de plus amples instructions, quelque bien raisonnées qu'elles fussent? Quand on est de mauvaise foi, on peut chicaner, disputer sur tout à l'infini.

Vos réponses à la 14^e et 15^e sont évidemment démenties par votre conduite, comme les précédentes. C'est toujours même contradiction, même mauvaise foi. Comment avez-vous pu imaginer de m'en faire accroire par des moyens dont l'absurdité saute aux yeux.

Soyez vrai et droit si vous voulez que je vous redonne toute ma confiance. Il ne vous restera aucun prétexte au scrupule, si vous voulez vous rappeler ce que l'Eglise a décidé dans des circonstances semblables, en faveur de la bonne intention de ceux qui avoient reçu les sacrements; ce qu'elle décida à la fin du grand schisme d'occident, qui avoit duré 51 ans, et durant lequel on se traitoit réciproquement de schismatiques, d'intrus, de prêtres sans pouvoirs, sans juridiction, etc. Rappelez-vous ce que décida le pape Anastase II en faveur de ceux qui avoient reçu les sacrements d'Acace, patriarche de Constantinople, après même qu'il eût été excommunié par un concile tenu à Rome sous le pape Félix III et ne prétendez pas être plus sage, ni plus théologien que l'Eglise universelle et que les anciens papes.

Je résume l'essentiel. Vous demandez *une règle dans ces circonstances*. Je vous l'ai donnée, et je vous la répète encore, c'est de garder un silence absolu, soit en public, soit en particulier, soit au confessionnal,

sur toutes les questions qui ont causé des dissensions et des troubles ; ce qui signifie , qu'il ne faut plus parler ni de défaut de pouvoirs ou de juridiction , ni de nullité , sous prétexte de ce défaut , des confessions faites aux constitutionnels , quels qu'ils soient. La bonne intention , la bonne foi des pénitens doit suffire dans ce cas. Voilà la règle que je vous prescris pour l'intérêt de la Religion et de l'Etat ; et je vous la prescris sous peine de désobéissance et des suites de la désobéissance. Si vous avez encore des difficultés , proposez-les. Quiconque s'obstinera à contrarier le but du concordat , qui veut la paix et l'union , la cessation de toute cause de trouble , sera puni et dénoncé. Vous devez savoir qu'en principe , les prêtres reçoivent par l'ordination tous les pouvoirs nécessaires ; que l'Eglise par sa discipline les restreint *in ædificationem non in destructionem* ; que son intention par conséquent est , que la restriction cesse , lorsqu'il peut s'ensuivre quelque grand mal.

Gratia Dei et Domini nostri J. Ch. illuminet cor tuum.

† J. P. SAURINE , Ev.

P. S. La défense d'entendre les confessions ailleurs que dans l'église et au confessionnal , *loco patente* , regarde principalement les femmes. Elle est sans exception , si ce n'est en faveur des malades. Elle ne regarde pas toujours les hommes. Il est décent que tout se fasse au confessionnal , ordinairement , tant qu'on le peut sans inconvénient , même à l'égard des hommes.

Je ne permets point de chanter des messes solennelles les jours où toiboient les fêtes supprimées , quelqu'en soit le prétexte.

Cette lettre , écrite par Jean-Pierre Saurine , Evêque de Strasbourg , fut adressée à M. Juif , pour-lors curé de Landser.

V.

*Copie d'une Lettre de M. Saurine , Evêque de Strasbourg ,
Paris en date du 13 janvier 1805.*

Ou vous a très-mal rendu ce qui s'est passé au sujet de ma résistance aux prétentions ultramontaines. J'ai constamment refusé toute déclaration , qui ne s'accordait pas avec les Maximes de l'Eglise gallicane. J'étais résigné à tout , plutôt que de les trahir. Enfin on s'est contenté de mon adhésion et soumission aux jugemens émanés du S^t Siège et de l'Eglise catholique , apostolique et romaine , ce qui était dans nos principes.

Moyennant cela , la paix est faite. Le Pape m'a comblé de bonté et de caresses. Le Cardinal Légat m'a invité à dîner , M. Lecoq aussi , qui a fait à peu près comme Moi ; demain nous dîners chez Son Eminence le Cardinal Fesch. Le Ministre des cultes me disait l'autre jour que Sa Sainteté lui avait demandé de nos nouvelles , et ajoutait , qu'Elle avait pour Moi une affection particulière ; que ma franchise lui avait plu. Ma lettre à l'Empereur vous montrera quelle était ma résolution. La voici :

« Sire ,

« On m'a présenté à signer une déclaration , qui m'a d'abord paru contraire aux Libertés de l'Eglise gallicane , à cette doctrine , que nos Pères ont constamment soutenue comme nécessaire à la sûreté du Souverain , du Chef de l'Empire et à la tranquillité de l'Etat ; elle parle des jugemens du St Siège , dont je n'ai nulle connaissance certaine , et sur lesquels elle ne s'explique point. Cependant comme Son Eminence le Cardinal Fesch et Son Excellence le Ministre des cultes m'ont assuré , que par jugemens du St Siège on doit entendre des jugemens réguliers et canoniques , des jugemens approuvés par l'Eglise universelle ; comme ils m'ont également assuré , qu'il n'est ici question d'aucun jugement personnel ni par conséquent d'aucune censure , ce qui me persuade , que ces jugemens ne regardent que le Concordat , auquel j'ai adhéré et adhère de cœur et d'esprit , je me suis déterminé à souscrire cette déclaration dans ce sens seulement , pour donner à Votre Majesté une nouvelle preuve de l'attachement inviolable que je lui ai voué et à Sa Sainteté une autre preuve de déférence et de respect.

« J'espère que Votre Majesté ne trouvera pas mauvais , que je sois fermement résolu de ne jamais m'écarter de la fidélité que je dois à nos Saintes Maximes , qui me sont d'autant plus précieuses qu'elles intéressent essentiellement la sûreté de votre personne sacrée ; je déclare , en conséquence , que je n'entends faire aucune espèce de Rétractation , ni condamner des principes , qui nous ont mené à un résultat aussi heureux , ni reconnaître d'aucune manière les Bulles ou Brefs attribués à Pie VI , qui les condamnent , n'ayant jamais eu d'autre intention que de faire le Bien , de maintenir la Religion avec l'unité catholique et la soumission due au Gouvernement.

« J'avais espéré qu'on se serait conformé à la Règle que Votre Majesté Impériale nous avait fait prescrire si sagement par ses Ministres ; qu'on

aurait senti, comme Elle, la Nécessité d'oublier le passé, seul moyen de tarir les disputes et de rétablir la paix, l'union et la tranquillité.

« Je prie Votre Majesté Impériale de vouloir accueillir favorablement l'expression sincère du Dévouement sans bornes, que je sens vivement pour Elle et que je ne cesse d'inspirer aux autres en toute occasion. »

Ma conduite n'a point déplu à Sa M. l'Empereur. Il a été content de ma Lettre. — Je reprendrai la route de Strasbourg quand j'aurai terminé ici nos affaires (diocèse). Sur environ 33,000 succursales S. M. Impériale veut en payer 24,000.

Le Bas-Rhin aura 232 de 314. 82 se trouveront supprimées. Le Haut-Rhin aura 283 de 377. 94 seront supprimées.

*Extrait d'une Lettre de Mr l'Evêque de Strasbourg à Mr Bernou ,
desservant de Wittolsheim , datée de Paris.*

« Je vois bien quel est leur but , mais ils ne réussiront pas. Cela serait trop contraire aux intentions du Gouvernement et à l'esprit de paix, etc. Ces gens-là , sur des faux bruits malignement semés , ont crû être au moment de leur triomphe. Ils ont dû apprendre depuis , qu'ils avaient mal calculé. — Il n'a été question ici , quoiqu'on en ait dit , ni de Rétractation de Serment , ni des Bulles ou Brefs de Pie VI. On a seulement demandé certaines choses , qui n'ont paru ne pas s'accorder avec les Libertés de l'Eglise gallicane , que tout bon Français doit soutenir au péril de sa vie. J'ai crû en cela ne devoir écouter que ma conscience et j'ai la satisfaction de voir qu'on lui rend justice. On a dit fausement et calomnieusement que le St Père m'avait mal accueilli , c'est présentement tout le contraire ; avec le tems vous saurez tout ce qui s'est passé , et vous serez content. Le St Père est un homme infiniment sage et respectable , bien opposé à tout ce qui peut nuire à la Ste Religion , ne cherchant que la Paix chrétienne, le salut des Ames , le bonheur de tous comme un véritable Père commun des Fidèles.

BIBLIOGRAPHIE.

SAINT-MARTIN, le philosophe inconnu, sa vie et ses écrits, etc., d'après des documents inédits par M. Matter, conseiller honoraire de l'Université de France, etc. Paris, chez Didier, 1862, 1 vol. in-8° xu-460 pages.

Un savant dont les nombreux ouvrages ont conquis, depuis longtemps, les suffrages du monde lettré, qui n'est point d'ailleurs un inconnu pour les lecteurs de cette *Revue*, M. Matter, conseiller honoraire de l'université de France et professeur au séminaire protestant de Strasbourg vient de publier un volume sur lequel nous nous proposons d'appeler, dans ces pages-ci, l'attention du public sérieux de l'Alsace.

Saint-Martin, *le philosophe inconnu*, tel est le sujet du volume que nous annonçons.

Bien des littérateurs distingués se sont occupés de Saint-Martin : Chateaubriand, Cousin, de Maistre, Sainte-Beuve ; nous ne nommons que les plus illustres. Et presque tous ceux qui en ont fait l'objet d'une étude attentive, sont arrivés à voir en lui un écrivain, un penseur, un homme enfin digne d'une sérieuse sympathie. Le dernier des écrivains que nous venons de nommer estime que Saint-Martin mérite une étude ou du moins une première connaissance, même de la part des profanes qui n'aspirent point à pénétrer dans ce qu'il a d'obscur, d'occulte, de réservé aux seuls initiés. C'est tout au moins une noble nature, une belle et douce âme qui a de sublimes perspectives dans le vague, des éclairs d'illumination dans le nuage, qui excelle à pressentir sans jamais rien préciser, et sait atteindre en ses bons moments à des aperçus d'élévation et de sagesse.

Après tant d'autres, M. Matter s'est mis à étudier la figure agréable, touchante de Saint-Martin : grâce à l'ardeur de ses recherches, grâce aussi au secours que lui ont prêté quelques amis dévoués, il a pu s'appuyer sur des documents inédits pour ajouter quelques traits à la physionomie du mystique penseur ; il s'est acquis de la sorte un titre de plus à la reconnaissance des amis des bonnes et sérieuses études.

C'est en Alsace surtout que son ouvrage semble appelé à trouver bon accueil. Nous dirons pourquoi. Quelques mots d'abord pour faire connaître quelque peu Saint-Martin à ceux d'entre nos lecteurs qui jusqu'ici n'en sauraient guère que le nom.

La vie de Saint-Martin est aisée à raconter. Il naquit à Amboise en Touraine, d'une noble famille, vers le milieu du XVIII^e siècle. Ses bio-

graphes nous le font voir, enfant, en possession d'une âme délicate, tendre, aisément timorée, logée dans un corps débile bien que sain; puis, jeune homme, s'adonnant avec ardeur à l'étude de la littérature et de la philosophie. Son père, quelque respectable qu'il fut du reste, ne le comprit point; mais il trouva dans une belle-mère la tendresse dont il avait besoin. Ce n'est pas elle qui eût essayé d'en faire un magistrat. Pas plus qu'un officier. Officier! Magistrat! Rien n'était plus contraire aux goûts de Saint-Martin que ces deux carrières-là. « Dans le temps qu'il fut question de me faire entrer dans la magistrature, raconte-t-il lui-même, j'étais si affecté de l'opposition que cet état avait avec mon genre d'esprit, que de désespoir, je fus deux fois tenté de m'ôter la vie. »

La profession militaire ne lui sourit point davantage. J'ai reçu, dit-il, de la nature trop peu de physique pour avoir la bravoure des sens. Et cependant, chose curieuse, entré par le plus grand des hasards dans le seul des deux cents régiments de France (celui de Foix) où il put rencontrer la veine mystique à laquelle il aspirait vaguement, ce fut grâce à quelques-uns de ses camarades que le jeune officier entra en rapport avec le juif converti Don Martineux de Pasqualis qui, à cette époque, était le chef d'une certaine franc-maçonnerie mystique.

A partir de là, Saint-Martin se trouva dans le milieu pour lequel son esprit semblait créé. Tout le reste de sa vie appartient au mysticisme. Les jambes débiles, la tête un peu trop grosse pour le corps qui la portait, une figure charmante, une extrême sensibilité de nerfs, l'âme singulièrement ouverte aux choses divines, le cœur, selon sa propre expression, sujet du royaume évangélique : tel était alors St-Martin.

C'est en 1771, à Lille, qu'il quitta le régiment pour se donner, tout entier, à l'étude des *grands objets*, des sciences occultes vers lesquelles se sentait attirée sa nature si pure, si suave, où l'imagination et le sentiment prenaient volontiers le dessus sur la faculté pensante. Il ne saurait entrer dans notre plan d'exposer, dans cette *Revue*, les théories mystiques de Saint-Martin, telles qu'elles se montrèrent dans les divers écrits qu'il publia à partir de ce moment; on les trouvera longuement racontées et discutées dans le savant écrit de M. Matter. Qu'il nous suffise de dire que Saint-Martin n'eut pas, lorsque parut son premier ouvrage, de théorie arrêtée; que dans aucun de ses livres ses idées mystiques ne se trouvent exposées avec toute la clarté désirable; que peut-être même elles ne se montrèrent jamais à Saint-Martin lui-même que dans cette espèce de clair-obscur où se complait volontiers le mysticisme. Faisons remarquer surtout que la mission spéciale de Saint-Martin semble avoir été non pas tant de poser de hardies affirmations sur des choses que l'œil humain ne saurait apercevoir dès ici-bas, que de relever le drapeau du spiritualisme à une époque où le matérialisme menaçait d'envalir tous les esprits. Tel fut le rôle pour lequel il semblait né. A Rome comme à Lyon, à Paris, à Strasbourg, dans la belle société du XVIII^e siècle où on l'admettait très-volontiers, à l'école normale où il s'assit à un âge déjà avancé, dans ses livres comme dans les conversations qu'il recherchait, c'est du spiritualisme qu'il se montrait l'apôtre plus encore

que du mysticisme. Il vivra moins dans les fastes de la philosophie mystique que dans ceux du spiritualisme. Homme du monde, il l'aime, il tâche de gagner à ses sentiments la haute société, la marquise de Coislin, le duc d'Orléans, la duchesse de Bourbon, tout en plaisantant agréablement sur l'esprit futile qui y domine. Voici, à cet endroit, un curieux aveu : « Les gens des grandes villes, et surtout des villes de plaisir et de frivolité comme Paris, sont des êtres qu'il faudrait en quelque sorte tirer à la volée, si l'on voulait les atteindre. Or, ils volent mille fois plus vite que les hirondelles ; et en outre ils ont grand soin de ne vous laisser qu'une lucarne si petite, qu'à peine avez-vous le temps de les voir passer : et c'est cependant tout ce que vous avez de place pour tirer. Puis, si vous les manquez, ils triomphent. »

C'est dans le monde féminin qu'il tient surtout à faire des conquêtes... spirituelles, et néanmoins il n'ignore pas quel est le côté faible de l'esprit de la femme : « La femme a en elle un foyer d'affection qui la travaille et l'embarrasse ; elle n'est à son aise que lorsque ce foyer-là trouve de l'aliment ; n'importe ensuite ce que deviendra la mesure et la raison... tenons-nous en garde contre les fournaises. »

Parmi les amis de Saint-Martin, il était des personnes qui se croyaient en rapports intimes avec le monde des esprits. Une telle avait avec les esprits des relations si rares qu'on la voyait interrompre la conversation pour ces audiences hors ligne. Une telle n'avait que « des éclairs » ; une autre, mieux partagée, des visions, des apparitions. A cet égard, Saint-Martin usait d'une grande circonspection. Il était persuadé, lui aussi, que la sagesse divine se sert d'Agents et de Vertus pour faire entendre son Verbe dans notre intérieur, de Puissances intermédiaires entre Dieu et l'homme. Cependant, à tout prendre, les opérations théurgiques de Martinez lui répugnaient ; à la *voie extérieure* d'agents, agissant sur l'organisme, il préférait la voie intérieure. Il se contentait d'ordinaire du mysticisme chrétien. Il revenait volontiers à certaines doctrines positivement chrétiennes. Il croyait de toutes les forces de son âme à la chute morale de l'humanité, à la possibilité de relever notre nature gâtée et corrompue. Il savait peindre, avec une éloquence émue et souvent très-heureuse, « les splendeurs dont était vêtu l'homme entrant dans la création, les misères où il est tombé en écoutant le principe du désordre qui ne cesse de lui faire sentir sa puissance, et la gloire à laquelle il est assuré d'aller s'il se laisse rappeler dans la vraie voie. » Plusieurs de ses biographes ont pris plaisir à citer de lui certaines paroles qui témoignent de la pureté et de l'élévation de ses sentiments. En voici quelques unes que l'on nous saura gré de reproduire.

« J'ai vu que les hommes étaient étonnés de mourir et qu'ils n'étaient point étonnés de naître : c'est là cependant ce qui mériterait le plus leur surprise et leur admiration. »

« C'est un grand tort aux yeux des hommes que d'être un tableau sans cadre, tant ils sont habitués à voir des cadres sans tableaux. »

« C'est une chose douloureuse de voir les hommes ne s'apporter réciproquement (dans la société) que le poids et le vide de leurs jours, pendant qu'ils ne devraient tous s'en apporter que les fruits et les fleurs. »

« J'ai été attendri un jour jusqu'aux larmes, à ces paroles d'un prédicateur : *Comment Dieu ne serait-il pas absent de nos prières, puisque nous n'y sommes pas présents nous-mêmes ?*... »

« Quand j'ai aimé plus que Dieu quelque chose qui n'était pas Dieu, je suis devenu souffrant et malheureux : quand je suis revenu à aimer Dieu plus que tout autre chose, je me suis senti renaitre et le bonheur n'a pas tardé à revenir en moi. »

« J'aurais peut-être été bien malheureux sur la terre si j'avais eu ce que le monde appelle *du pain* ; car il ne m'aurait rien manqué. Or, il faut ici-bas qu'il nous manque quelque chose pour que nous y soyons à notre place. »

« A force de dire *Notre Père*, espérons que nous entendrons un jour dire : *Mon fils*. »

Ne sont-ce pas là comme des perles précieuses ?

Et les pensées que Saint-Martin savait exprimer si fluement, il les vivait. Il en faisait l'âme de sa conduite. La charité, l'humilité, la douceur, l'amitié, la pureté morale, les plus belles vertus du chrétien, il les pratiquait sincèrement.

Pas toujours cependant. Le vieil homme, l'homme *astral*, reparaisait quelquefois en lui ; il eut ses mauvaises heures.

Ce fut une mauvaise heure par exemple, celle où, pendant que la Révolution soumettait le clergé catholique aux dernières rigueurs, il se rangea parmi ses ennemis, reprochant aux prêtres d'avoir rempli les temples d'images et par là d'avoir « égaré et tourmenté la prière, tandis qu'ils ne devaient s'occuper qu'à lui tracer un libre cours » ; je n'examine point si, au fond, il n'avait point raison : mais le moment était mal choisi.

Mauvaise heure encore, celle où le philosophe, d'ordinaire si réservé, si humble, si disposé à se ranger parmi les *demi-élus*, les *demi-esprits*, ose néanmoins s'assigner une place parmi les plus grands apôtres de l'humanité.

Nous craignons de trop nous laisser entraîner. Nous renvoyons au volume de M. Matter ceux de nos lecteurs qui seraient désireux de connaître le rôle de Saint-Martin dans la Révolution française, ses rapports avec Châteaubriand, avec Voltaire, avec Laharpe, avec Bernardin de Saint-Pierre, son caractère tout entier où se rencontraient toutes les audaces de l'imagination et la plus naïve crédulité de l'esprit, mais où dominaient après tout de très-aimables qualités, l'aménité, la bénignité, l'amour passionné du vrai, quelque fonds de mélancolie. Nous ne considérerons plus qu'un aspect de sa vie, celui qui rentre d'avantage dans le cadre de cette *Revue*, ses relations avec Strasbourg.

Les lecteurs de la *Revue*, connaissent une partie du chapitre où M. Matter raconte le séjour de Saint-Martin en Alsace ¹.

Le théosophe d'Amboise en parle dans des termes qui touchent à l'enthousiasme. « Je dois dire que cette ville de Strasbourg est une de

¹ Voir la livraison du mois de juin de cette année.

celles à qui mon cœur tient le plus sur la terre. » et ailleurs : « Il y a trois villes en France dont l'une est mon paradis, et c'est Strasbourg ; l'autre est mon enfer (Amboise) et l'autre est mon purgatoire (Paris). »

Voilà qui est flatteur pour Strasbourg. Se voir préféré par un homme tel que Saint-Martin, à Bordeaux, à Lyon, à Paris ! Examinons toutefois les motifs de cette préférence.

Strasbourg avait, en 1788, plus d'un titre à la bienveillance de Saint-Martin. Citons, à ce sujet, l'une des plus excellentes pages de M. Matter.

« Tout-à-coup transporté en Italie, Saint-Martin passe de Rome, sans transition, dans une ville française de nom, mais allemande et protestante de pensée ; une ville où se plaisait singulièrement une colonie française très-nombreuse et très-puissante, mais pleine de curiosité et de déférence pour les nouveautés où elle se trouva mêlée et qu'elle n'avait pas même soupçonnées de loin. A ce moment cela donnait à Strasbourg le plus singulier aspect. Des étrangers distingués par la naissance et par la fortune, attirés par l'amour de cette espèce de France encore si allemande et si cordiale de mœurs, mais déjà si française de sympathies et d'idées, ajoutaient aux agréments du commerce et aux sources d'instruction. En général cette époque était belle. On était en 1788. C'était l'aurore des plus vives aspirations de la pensée nationale à ses plus glorieuses destinées. Les utopies de la raison, car elle aussi a ses utopies, n'étaient pas exclues de ce mouvement universel mais d'ailleurs très-pacifique des esprits. Des accents émus, retentissant sur les rives un peu agitées de la Seine, faisaient vibrer tous les cœurs parmi ces Français des bords du Rhin, si jeunes encore dans les annales du pays. Dans les contrées voisines, le mouvement un peu autre, n'était pas moins beau. Il était plus grave. C'était l'ère des plus grands et plus hardis enseignements de la philosophie allemande. Le magnifique complément de la *Critique de la raison pure*, celle de la *raison pratique* parut au moment même où le *Philosophe inconnu*, déjà célèbre, venait de s'installer à Strasbourg. Il ne savait pas encore l'allemand, et il ne le sut jamais assez bien pour lire facilement les écrits de Kant. Mais ces écrits étaient lus, sinon dans toutes les familles qu'il voyait, du moins dans celles dont il s'honorait le plus d'être accueilli. Or ils remuaient tout, changeaient toutes les études et donnaient à toutes les idées une importance que jusque-là on n'accordait pas aux produits abstraits de la pensée. On respirait ces hardiesses d'examen et de critique, ces nobles vertus de l'esprit non pas seulement dans les ouvrages de philosophie, mais dans les livres de morale, de politique et de littérature. Strasbourg, il est vrai, n'offrait pas de penseurs éminents, pas d'écrivains nationaux. Il y a quatre-vingts ans, ses poètes et ses orateurs, bégayant à peine le français, publiaient leurs œuvres en allemand et même en Allemagne. Toutefois on eût dit que, Français de conquête depuis sept générations sans l'être ni de mœurs ni de langue, ils s'impatientaient eux-mêmes de leur étrange situation. Aussi les principes et le mouvement national tout entier de 1788 et 1789 ne rencontrèrent nulle part en France, pas même à Paris, plus de bruyantes sympathies et ne firent éclater plus de verte jubilation qu'à Strasbourg. L'esprit protestant, très-heureux

de son droit d'examen, qui n'est pourtant le monopole de personne, l'esprit philosophique, très-plein de ses récentes libertés et de ses prochaines perspectives de triomphe, s'y appuyaient l'un l'autre, flattés là même où l'on se défiait un peu de ces libertés et de ces perspectives qui d'ailleurs ont toujours eu pour elles, les uns et les autres, la même légitimité. Voilà l'atmosphère, si nouvelle pour lui, que Saint-Martin revenu d'Italie se sentit d'autant plus heureux de respirer qu'elle différait davantage de celle d'où il sortait. Aussi, loin de s'y trouver dépaycé, il s'y mouvait avec une volupté inconnue, jouissant d'un bien-être spirituel que rien ne venait troubler.... »

On le voit : Saint-Martin eut bien des raisons de se plaire à Strasbourg.

Il y rencontra des savants tels que Haffner, Bleszig, l'antiquaire Oberlin, l'historien Koch, des mystiques tels que M^{me} Westermann, le baron de Razenried, le major de Meyer, Rodolphe Salzmann si propre à l'initier au mysticisme allemand et en particulier aux écrits de Bœhme ; il y trouva, toutes disposées à lui faire le plus gracieux accueil, les premières familles du pays, M. de Türkheim, M. de Klinglin, la baronne d'Oberkirch, la baronne de Franck.

Il y fit enfin la connaissance de M^{me} de Bœcklin. C'est elle qui prit la plus grande place dans les affections spirituelles de St-Martin. C'est à elle qu'il aime, au dire de son dernier biographe, à rapporter le plus fécond événement de sa vie d'études, la connaissance du théosophe de Gœrlitz, qu'il appelle le *Prince des philosophes divins*. Obligé en 1791 de quitter la vieille cité du Rhin, c'est surtout sa *délicieuse* amie qu'il regrette, elle qui lui trouvait des yeux *doublés d'âme*. Cette tendresse du philosophe pour M^{me} Bœcklin fut-elle autre chose qu'une affection sublime, platonique ? M. Matter ne le pense pas. Selon lui, la seule vraie et grande raison de cet attachement, ce n'est pas dans le cœur de Saint-Martin qu'il faut la chercher « malgré ce qu'il en croit et ce qu'il en dit », c'est dans son esprit. M^{me} de Bœcklin, la spirituelle allemande, qui lui a fait apprendre la langue de Bœhme, n'eut été que le symbole le plus sensible de sa transformation, l'objet chéri auquel sa mystique tendresse aimait à rattacher son enthousiasme.

Quoi qu'il en soit, ce qui semble hors de conteste, c'est que, si Saint-Martin appelle Strasbourg son *paradis*, il lui devait beaucoup en effet ; il y était arrivé avec des vues assez étroites en matière de science, d'histoire, de philosophie et de critique et en sortit au bout de trois ans avec des lueurs générales qu'il n'a pu tenir que de l'ensemble des idées et du mouvement au sein duquel il avait vécu. Les trois ouvrages composés ou ébauchés en Alsace portent des traces nombreuses d'habitudes nouvelles, plus pures, plus sérieusement spéculatives. La résolution si grave qu'il prendra plus tard d'embrasser la carrière de l'enseignement ; son entrée à l'école normale pour s'y préparer ; la lutte qu'il y soutiendra, non pas au nom du spiritualisme contre le matérialisme, mais au nom du rationalisme contre le sensualisme ; la science et la fermeté qu'il mettra à réfuter un maître célèbre et habile : voilà selon M. Matter, les fruits et les résultats de la transformation, tant mystique que philosophique, qu'il subit dans la savante et illustre cité.

Saint-Martin mourut subitement en 1803. Vers la fin de ses jours, il ne se sentait ni fatigué ni accablé de la vie et la tenue du vaillant soldat ne changea pas. Il voyait, au dire de M. Sainte-Beuve, dans la mort comme l'aurore d'une seconde et meilleure naissance. Le secret de son courage moral, nous aimons à le trouver dans ces belles paroles que Saint-Martin aimait à se redire et que nous nous plaisons à citer en terminant : « Ce n'est point à l'audience que les défenseurs officiels reçoivent le salaire des causes qu'ils plaident, c'est hors de l'audience et après avoir fini. Telle est mon histoire et telle est aussi ma résignation de n'être pas payé dans ce bas-monde. »

AD. SCHLEFFER, pasteur.

LES CONTES DU PETIT-CHATEAU, par Jean Macé, auteur de l'*Histoire d'une bouchée de pain*, illustrés par Bertall. — LE THÉÂTRE DU PETIT-CHATEAU, par le même, illustré par Froment. — Deux beaux volumes in-8° sur vélin. Paris, J. Hetzel.

Deux charmants volumes d'étrennes viennent d'être ajoutés à la *Bibliothèque illustrée des familles* que publie l'éditeur Hetzel et sont destinés, en Alsace surtout, au plus brillant succès, parce qu'ils émanent d'un établissement d'instruction qui est l'une des gloires de notre province, et qu'ils mettent pour ainsi dire sous les yeux du public la vie intime de cette institution justement aimée.

Dans la préface de son *Théâtre*, l'auteur raconte avec une bonhomie tout alsacienne, quoique lui-même ne soit qu'un enfant adoptif de l'Alsace, les commencements du pensionnat des demoiselles fondé, il y a vingt-cinq ans, à Beblenheim par M^{lle} Verenet et où lui-même est entré comme professeur il y a quelque onze ans. C'est aux anciennes relations du comté d'Horbourg et de Riquewihr avec la principauté de Montbéliard, dont il était un apanage, qu'est due l'émigration parmi nous d'une petite-fille d'un des derniers baillis de Riquewihr, originaire du département du Doubs. M^{lle} Verenet ne venait demander au voisinage de nos montagnes que le rétablissement d'une santé chancelante. Elle s'y fit bâtir une petite maison coquette qui devint le Petit-Château de Beblenheim; elle y reçut d'abord une, puis deux, puis trois parentes dont l'éducation devait la distraire dans sa solitude et c'est malgré elle, pour

ainsi dire, qu'elle finit par agrandir ses constructions et par suivre la vocation pour laquelle le ciel l'avait faite, celle d'institutrice de la jeunesse. Vers la fin de 1851, elle appela à son aide un ancien journaliste, l'auteur des livres annoncés dans ces lignes et qui, chargé de l'enseignement des sciences naturelles, attira bientôt à lui toutes les branches de l'enseignement, grâce au talent qu'il a de se mettre à la portée des jeunes intelligences et dont ont pu juger les lecteurs de la *Bouchée de pain*.

Dans la petite république ou plutôt dans la grande famille de ce pensionnat du Petit-château, l'étude est entremêlée de récréations qui la soutiennent et lui prêtent le charme du merveilleux et d'une joyeuse activité.

Une morale nue apporte de l'ennui :

Le conte fait passer le précepte avec lui.

Les petits défauts de la jeunesse sont repris de la manière la plus ingénieuse dans les contes de fées dont M. Macé nous donne à lire quelques échantillons. Si la magie joue un rôle dans ces récits, elle n'y apparaît que pour mieux mettre en relief les qualités qu'elle personifie en quelque bonne fée, ou la sagesse des lois de la création qu'elle ne viole que pour les rendre plus sensibles. C'est ainsi que la désobéissance du *Petit Ravageot* est punie par le don d'une fée qui le dispense à tout jamais de ce qui lui déplaira. S'il refuse de se laisser laver et peigner, désormais l'eau s'enfuira devant ses éponges, les peignes refuseront d'entrer dans ses cheveux ; s'il repousse les caresses de sa mère, une main invisible le retiendra chaque fois qu'à l'avenir il voudra se jeter dans ses bras. Pour décider la fée à reprendre un don si fatal, sa mère donnera son teint, ses cheveux, ses dents, ses beaux habits, sa science, sa jeunesse ; elle deviendra méconnaissable à son mari, sera repoussée par ses propres domestiques, jusqu'à ce que l'enfant, touché de cet excès d'amour qui a tout sacrifié pour lui, demande à être ramené chez la fée et à « tout lui rendre pour qu'elle rende tout à sa mère. » Alors le mal est réparé, la mère reprend sa première forme et le fils corrigé ne pense plus qu'à la rendre heureuse.

Le volume du *Théâtre* n'est pas moins intéressant pour les jeunes acteurs auxquels il est destiné. Ce n'était pas une tâche si facile que de composer un répertoire à l'usage de l'enfance. Les plus grands maîtres ont fait en ce genre des essais malheureux, faute peut-être de bien se

rendre compte du but à poursuivre. Il ne s'agit en effet ni de former de petits céladons, comme Florian, ni de mettre en scène, comme Berquin, des défauts qu'un enfant pourrait contracter en cherchant à les rendre. Le théâtre, source d'émotions vives pour les adultes, ne peut être pour la jeunesse qu'une succursale de l'école.

« Il y a, dit M. Macé dans sa préface, peu d'exercices plus utiles pour développer la mémoire, former la prononciation et donner de l'aisance aux manières que ces représentations en famille, dont le travail préparatoire est accepté avec enthousiasme, parce qu'il y a un plaisir au bout et que c'est presque un honneur d'être choisi. C'est en même temps un moyen précieux pour donner des leçons qui ne s'oublient pas, leçons de conduite et même leçons de classes, si l'on veut en prendre la peine. Si je n'avais pas autre chose à faire, je m'engagerais volontiers à enseigner toute l'histoire de France, avec les dates, dans une série de pièces se suivant d'époque en époque..... Ajoutez que la question du costume nécessite des recherches qui ont aussi leur valeur historique, sans compter que le goût s'y forme ce qui n'est pas non plus à dédaigner. Je m'étonne encore chaque fois, malgré l'habitude, des magnificences que savent improviser les jeunes filles avec des jupes blanches, des talmas, des fleurs et des feuilles de papier doré. Pour cinq sous, on fait une reine qui conserve un certain prestige toute une soirée. »

Quel sera le sujet des pièces dont la représentation mettra ainsi en émoi tout un pensionnat? Eh mon Dieu! ce que ces jeunes filles nous demandent, ce ne sont pas les émotions d'un sentiment qu'elles ne doivent pas connaître encore. La plus simple des histoires, celle d'une princesse déguisée, donnant dans les *Ricochets* des leçons de clarté chrétienne à ses orgueilleux sujets, celle d'une famille malheureuse opposant la patience aux plus rudes épreuves et tirée de la peine par ceux-là mêmes qui l'avaient fait souffrir par pure ignorance, une *Leçon de géographie*, une *Composition d'histoire*, tout cela pourra servir de thème à la comédie enfantine, sans que le sujet soit ici d'une grande importance.

Le but connu et accepté de tous est de s'instruire en s'amusant, de se distraire d'études plus sérieuses tout en les répétant, de se former à la parole et d'acquérir l'usage du monde. La morale y tient place sans doute, mais il ne faut pas qu'elle s'y montre avec trop d'intention; le but serait manqué. Il suffit de faire parler les personnages de manière à

dégager l'élément moral des faits représentés ; on en tire ainsi des leçons qui se gravent dans le cœur en même temps que dans la mémoire.

Comme les *Contes* de M. Macé, son *Théâtre* aura rendu un véritable service à la jeunesse et facilité la tâche des parents et des maîtres qui veulent conduire les enfants au bien par le chemin du plaisir.

CH. KUSS.

AVIS.

La première livraison de l'*Histoire de l'église et des évêques-princes de Strasbourg*, par l'abbé Grandidier, a paru il y a quelques jours. Cette livraison contient :

- 1° Un avant-propos de l'éditeur ;
- 2° La vie d'Erchambaud, 42° évêque ;
- 3° Celle de Widerold, 43° id.
- 4° Celle d'Alawic, 44° id.

5° L'état des monastères du diocèse aux 9^e, 10^e et 11^e siècles, et spécialement Marmoutier et Saint-Quirin, Schutteren, Hohenbourg, Niedermunster et le commencement d'Ebersmunster.

On peut se procurer l'ouvrage dans toutes les librairies d'Alsace. La Direction de la *Revue* l'expédie aussi, par la poste, à toute personne qui en fait la demande.

TABLE DES MATIÈRES. — 2^{me} SÉRIE, 3^{me} ANNÉE.

HISTOIRE. — ARCHÉOLOGIE.

	Pages.
<u>G. WOLFF. — Episode de la suppression de la Société de Jésus</u>	45
<u>X. BÉVER. — Le champ du mensonge. — An. 832. — Mémoire présenté à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, au concours des antiquités de la France pour 1861</u>	49
<u>— — — — Suite au mémoire adressé à l'Académie, le 30 juillet 1860, sur le champ du mensonge</u>	105
<u>CH. KNOLL. — Histoire de la ville de Soultz. (Suite)</u>	137
<u>— — — — Deux châteaux inédits, Wuenheim et Harfelsen</u>	436
<u>F^{***} M^{***}. — Haslach, Dagobert II et Saint Florent</u>	203
<u>COSTE. — Nouvelle découverte d'une ville romaine; nécessité d'abandonner les textes de la Table théodosienne et de l'Itinéraire d'Antonin suivis en Alsace</u>	212
<u>— — — — Fort-Louis du Rhin</u>	431
<u>JOSEPH SCHWEIGREUSER — 1767. — Fondation du couvent des capucins de Colmar</u>	272
<u>PH.-EUTROPE SORG. — Notice historique sur Wesserling</u>	340
<u>— — — — Suite et fin</u>	523
<u>CH. GÉRARD. — L'ancienne Alsace à table. (10^e partie)</u>	401
<u>— — — — Id. (11^e et dernière partie)</u>	419
<u>DE NEYREMAND. — Des anciens fiefs d'Alsace, de leur caractère au point de vue de la noblesse. — Etat nominatif des possesseurs de ces fiefs ayant prêté foi et hommage au Roi</u>	545

BIOGRAPHIE.

<u>H. KIENLEN. — Théophile-Guillaume Röhrich</u>	113
<u>CHRISTOPHORUS. — Notice sur M. Thurmann</u>	198
<u>G. GOGUEL. — Alexandre de Humboldt</u>	246
<u>Note inédite concernant M. le pasteur Brauer de Hunawir</u>	256
<u>MATTER. — Saint-Martin à Strasbourg</u>	278
<u>HENRI BARDY. — Le conventionnel Sébastien Delaporte.</u>	332
<u>— — — — Suite</u>	384
<u>— — — — Suite et fin</u>	486
<u>L. SPACH. — Les professeurs français en Alsace. — George Ozameaux</u>	497

SCIENCES NATURELLES.

	Pages.
A. QUIQUEREZ. — Encore quelques mots sur le détritus des feuilles mortes dans les forêts, à propos du camp romain du Mont-Terrible	40
L. CORNEBOIS. — De l'enlèvement des feuilles mortes dans les forêts d'Alsace.	321
— — — — <i>Suite et fin</i>	353

SYMBOLISME. — HAGIOGRAPHIE. — HYMNOLOGIE.

H. KIENLEN. — Hymnologie alsacienne	12
A. GILLIOT. — Etudes sur les religions comparées de l'Orient. (<i>Suite</i>) . . .	161
— — — — <i>1^{re} suite</i>	218
— — — — <i>2^{me} suite</i>	305
— — — — <i>3^{me} suite et fin</i>	366
MAX. DE RING. — Le pèlerinage des Trois-Epis dans le Haut-Rhin; son symbolisme et sa légende	209
— — — — Symbolisme et légende de Saint-Vit	563

VARIÉTÉS. — ÉTUDES CRITIQUES. — DRAMATURGIE.

JEAN MACÉ. — De la décentralisation intellectuelle en France	5
H. SCHMIDT. — Etude sur la dramaturgie de Lessing.	24
— — — — <i>1^{re} suite</i>	118
— — — — <i>2^{me} suite</i>	187
— — — — <i>3^{me} suite et fin</i>	257
F. GÉNIN. — Strasbourg et Nancy. — Aperçus critiques	206
LACRAPELLE. — Les deux visites	249

DOCUMENTS HISTORIQUES.

A. STOEER. — Communication de trois documents historiques concernant l'abbaye d'Alspach	153
A. KLENCK. — Documents historiques (Invasion)	252
— — — — Lettre du député à l'Assemblée nationale, Reubell, à la Commission intermédiaire du district de Colmar	530
— — — — Histoire religieuse en Alsace pendant la Révolution . . .	563

REVUE CRITIQUE ET LITTÉRAIRE.

L. SPACH. — Aus dem Elsass. — Gedichte von Friedrich Otte. (Zetter). Neue Auswahl — St-Gallen 1862. — Un vol. in-12.	109
JEAN MACÉ. — Les misérables, par Victor Hugo	289
F. KIRSCHLEGER. — Hydrographie médicale de Strasbourg et du département du Bas-Rhin, par MM. Victor Storber et Gabriel Tourdes	390

	Pages.
L. HONST. — A propos de la brochure intitulée : un prédicateur catholique au xv ^e siècle, par Ad. Schæffer.	346
— — — — 1 ^{re} suite	326
— — — — 2 ^{me} suite et fin	396
HENRI KIENLEN. — Methodisches Lehr- und Lesebuch zur gründlichen Ein- führung in die französische Sprache, etc., von J.-G. Kitz	394

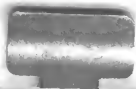
BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE. — AVIS. — RECTIFICATIONS.

MAX. DE RING. — Une rectification	48
Avis de la Société pour la conservation des monum. historiq. d'Alsace. . . .	160
FÉLIX KURTZ. — Bulletin. — Notes sur la vie et les écrits d'Euloge Schneider, par M. F. C. Heits	532
— — — Les poètes alsaciens du 16 ^e au 17 ^e siècle, par L. Spach	534
— — — Hommes connus dans le monde savant, en France et à l'étranger, nés ou élevés à Montbéliard, par G. Goguel	535
— — — Le Bibliographe alsacien, Gazette littéraire, historique, artistique . .	536
— — — Bulletin de la Société d'histoire naturelle de Colmar	537
— — — Actes de la Société jurassienne d'émulation	538
— — — La légende de Saint-Inier, d'après le manuscrit d'Hauterive	539
— — — Chambres consultatives d'agriculture du Haut-Rhin, par A. Poizat .	540
— — — Les Bluets, nouvelle anthologie, etc., par A. Davin et l'abbé Legay .	540
— — — Saint-Martin, le philosophe inconnu, etc., par Matter	541
— — — Curiosités d'Alsace, 4 ^e livraison	542
AD. SCHÆFFER. — Saint-Martin, le philosophe inconnu, sa vie et ses écrits, etc., d'après des documents inédits, par M. Matter	580
CN. KESS. — Les contes du Petit-Château, par Jean Mocé, auteur de l' <i>Histoire d'une bouchée de pain</i> , illustrés par Bertall. — Le théâtre du Petit-Château, par le même, illustré par Froment	586
J. L. — Avis. — Publication de la suite de l' <i>Histoire de l'église et des évêques-princes de Strasbourg</i> , par l'abbé Grandidier	543
— — — 1 ^{re} livraison	589











0112 109685682



3 0112 109685682

0112 109685682





3 0112 109685682



0112 109685682



UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA



3 0112 109685682